

# BYZANTINO BULGARICA

## III

*Académie Bulgare des sciences*



BYZANTINO  
BULGARICA  
III

*Académie Bulgare des sciences*



ACADÉMIE  
BULGARE DES SCIENCES  
INSTITUT D'HISTOIRE

---

UNIVERSITE DE SOFIA  
FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET D'HISTOIRE



BYZANTINO  
BULGARICA  
III

SOFIA • 1969

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE BULGARE DES SCIENCES



## COMITÉ DE RÉDACTION

*D. Anguelov, professeur à l'Université de Sofia (rédacteur en chef)*

*G. Cankova-Petkova, maître de recherches à l'Institut d'histoire (secrétaire de la rédaction).*

*P. Tivčev, chargé de cours à l'Université de Sofia (secrétaire de la rédaction).*

*Str. Lišev, maître de recherches à l'Institut d'histoire.*



# SOMMAIRE

## I. Articles

D. Anguelov, Nouvelles données sur le bogomilisme dans le „Synodikon de l'orthodoxie". . . . .	5
M. Loos (Prague), Satan als Erstgeborener Gottes. . . . .	23
P. Tivčev, Nouvelles données sur les guerres de Bulgares contre Byzance au temps de tsar Samuel. . . . .	37
G. Cankova-Petkova, Griechisch-bulgarische Bündnisse in den Jahren 1235 und 1246. . . . .	49
Klaus-Peter Matschke (Leipzig), Rolle und Aufgaben des Gouverneurs von Konstantinopel in der Palaiologenzeit. . . . .	81
T. Gerasimov, Monnaies des Paléologues avec des représentations d'étoiles. . .	103

## II. Communications

V. Tăpkova-Zaimova, La tradition écrite des „Miracula S. Demetrii": Plotin après Jean. . . . .	119
P. S. Koledarov, Settlement Structure of the Bulgarian Slavs in their Transition from a Clan to a territorial Community. . . . .	125
T. Totev, Sur un groupe d'objets découverts à Preslav à représentations et marques. . . . .	133
V. Giuseliev, Forschungen zur Geschichte Thrakiens im Mittelalter. . . . .	155
B. St. Anguelov, Un canon de St. Jean de Rila de Georges Skylitzès. . . . .	171
E. Manova, Les armes défensives au Moyen Age d'après les peintures murales de la Bulgarie du sud-ouest au XIII <sup>e</sup> , XIV <sup>e</sup> et XV <sup>e</sup> siècle. . . . .	187
B. Nichols (London), Aspects of the Mediaeval Bulgarian Way of Life (according to Illustrations in the London Bible of Ivan Alexander). . . . .	225
Zdr. Pljakov, Über das soziale Gepräge der bulgarischen Stadt im XV. bis zur Mitte des XVII. Jahrhunderts. . . . .	231

## III. Publications

I. Irmischer (Berlin), Die Kommission für spätantike Religionsgeschichte im Rahmen des Instituts für griechisch-römische Altertumskunde der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin. . . . .	247
I. Juroukova, Les invasions slaves au sud du Danube d'après les trésors monétaires en Bulgarie. . . . .	255
K. Mečev, „Le Martyrium" de Jean le Nouveau d'Akkerman et son auteur. . . .	265

## IV. Comptes rendus

Str. Lišev — Zwei neue Beiträge zur Geschichte der Mittelalterlichen Balkanstadt — M. M. Freidenberg, O specifične gorodskogo remesla w dalmatinskoj Horvati XIII.—XIV. w. und Torgovlja dalmatinskogo goroda w XII.—XIV. ww. . . . .	283
V. Marinov — K Woprossu o Proischoždenij Karakatschan (M. Guboglu). . . .	289

## V. Bibliographie



BYZANTINOBULGARICA, III

\*

Худ. редактор *Д. Донков*  
Техн. редактор *М. Александрова*  
Коректори *П. Чакова*  
*Е. Станева*

»

Изд. индекс 3631  
Дадена за набор на 19. IV. 1969 г.  
Подписана за печат на 16. XII. 1969 г.  
Формат 71/100/16 Тираж 1000

ЛГ II-6

Печатни коли 21,50      Издателски коли 25,58  
Цена 3,82 лв.

\*

Набрана и отпечатана в Печатницата на Издателството на БАН  
София, кв. „Гео Милев“ ул. 36  
Поръчка № 418



## ***I. Articles***



## NOUVELLES DONNÉES SUR LE BOGOMILISME DANS LE „SYNODIKON DE L'ORTHODOXIE“

*D. Anguelov*

L'ouvrage connu sous le nom de „Synodikon de l'orthodoxie“ présente un intérêt particulier par la somme de renseignements qu'il fournit sur le bogomilisme. Le synodikon a été rédigé en grec à Constantinople en 843 lors du rétablissement du culte des icônes. A cette époque les conceptions des iconoclastes avaient été rejetées depuis longtemps et anathémisées.<sup>1</sup> Par la suite on a ajouté au texte initial du „Synodikon“ un certain nombre de nouveaux passages dans lesquels les conceptions et les doctrines antiecclesiastiques largement répandues à Byzance au cours des siècles suivants (X—XIV<sup>e</sup>) y sont soumises à un sévère anathème. Entre autres on a introduit deux groupes d'anathèmes qui se rapportent aux sermons et à la doctrine des Bogomiles pendant le XI—XII<sup>e</sup> s. Le premier groupe qui comprend cinq anathèmes a été rédigé, comme il ressort de l'étude du byzantiniste français Jean Gouillard<sup>2</sup>, dès l'an 1027 et interpolé dans le texte général du „Synodikon“, probablement au XI<sup>e</sup> s. Le second groupe de 13 anathèmes fut rédigé plus tard, selon toute vraisemblance pendant la seconde moitié du XI<sup>e</sup> s. Par son contenu ce texte est apparenté à l'ouvrage du moine byzantin Euthyme d'Akmonie dirigé contre les Bogomiles d'Asie Mineure. Ce groupe de 13 anathèmes fut également interpolé par la suite dans le „Synodikon“ sans qu'on puisse en établir la date avec quelque précision. A juger de l'introduction qui précède les anathèmes il est permis de supposer que cette inclusion a été faite au début du XII<sup>e</sup> s., ou plus exactement pendant le grand procès contre le bogomile Vassilij de Constantinople, brûlé vif en 1111. On a introduit ainsi en tout dans le „Synodikon de l'Orthodoxie“ au XII<sup>e</sup> s. 18 anathèmes prononcés contre les adeptes du bogomilisme. C'est un témoignage de la grande menace que cette doctrine présentait pour le pouvoir civil et ecclésiastique de l'Empire.

Les chercheurs connaissent ces deux groupes d'anathèmes d'assez longue date; le premier rédacteur du „Synodikon de l'orthodoxie“ — F. I. Uspenskij — a utilisé toutes les données qu'il contient qui sont une source sérieuse de renseignements sur l'histoire du bogomilisme et ses visées dans la Péninsule balkanique et en Asie Mineure au XI—XII<sup>e</sup> s. Il est apparu que les nombreuses et souvent assez différentes copies du „Synodikon“ dispersées dans les différentes bibliothèques contiennent encore des informations non dénuées d'intérêt, et même parfois assez précieuses, sur le mouvement bogomile qui n'ont pas été mises à profit par les spécialistes et n'ont pas

<sup>1</sup> Д. Ангелов, История на Византия, I, София, 1965, p. 305.

<sup>2</sup> Cf. J. Gouillard, Le Synodikon de l'orthodoxie, édition et commentaire (Travaux et Mémoires, II, Paris, 1967, p. 230).



été l'objet de la recherche scientifique. Dans cet ordre d'idées on doit citer le byzantiniste français Jean Gouillard auquel revient le mérite de s'être attaché pendant ces dernières années à l'histoire des doctrines hérétiques à Byzance et à leur étude. Il a publié en 1967 après de longues recherches une nouvelle édition critique complétée et revue du „Synodikon de l'orthodoxie“ accompagnée d'une importante préface et d'un commentaire explicatif.<sup>3</sup> Le savant français a utilisé dans cette édition toutes les copies du Synodikon connues à ce jour. Il y a analysé attentivement leur origine, les relations existant entre elles, leur valeur historique, etc. Ses recherches ont montré qu'entre les deux groupes d'anathèmes prononcés contre les vues des Bogomiles, l'une des copies (celle du Vaticanus Gr., fol. 71—75) rédigée au XI<sup>e</sup> s. comprend un important groupe de 23 anathèmes.<sup>4</sup> Ils ont fait pour la première fois l'objet d'une publication et n'ont pas été jusqu'ici utilisés par les chercheurs. Rédigés et prononcés — pour autant qu'on puisse en juger de la grande diversité du contenu — contre les différentes conceptions hérétiques ils ont connu à Byzance au X—XI<sup>e</sup> s. une très large diffusion. On peut cependant affirmer, en ce qui concerne certains anathèmes, qu'ils visaient la doctrine des Bogomiles. En effet le nom de „bogomile“ n'est pas mentionné en toutes lettres, mais la nature des conceptions anathémisées montre bien qu'ils s'adressent précisément aux adeptes de cette hérésie.

Le premier anathème en ordre chronologique retient tout particulièrement l'attention. Voici son texte intégral: „J'ai vu Dieu l'invisible, j'ai entendu la Nature inviolée elle même me dire tu es Elie, tu es Enoch, tu es Jean le disciple que j'aime, mieux encore tu es mon Fils bien-aimé.“ *Τῷ λεγόντι ἀπὸ τοῦ νῦν ὅτι Θεὸν ἐώρακα τὸν ἀόρατον, ἐξ αὐτῆς τε τῆς ἀκηράτου φύσεως ἐνηχίθην λεγούσης μοι: σ' εἰ Ἡλίας, σὸν εἰ Ἐνὼχ, σὸν εἰ Ἰωάννης ὁ παρ' ἐμοῦ φιλουμένος μαθητής, μᾶλλον δὲ σὸν εἰ ὁ υἱὸς μου ἀγαπητὸς ἀνάθεμα.*<sup>5</sup>

On voit donc qu'il s'agit de conceptions propagées par certains hérétiques suivant lesquelles il est possible de voir Dieu comme ce fut le cas d'Élie, d'Enoch, du disciple du Christ—Jean — et du Christ même. Or, on sait que ces conceptions reposaient sur des ouvrages apocryphes très populaires à cette époque, telles que les visions d'Isaïe, d'Enoch, Barouch et autres. On y décrit l'homme prédestiné, le juste qui s'est élevé dans les sphères célestes pour y voir Dieu et pour connaître le mystère de l'existence. Ces ouvrages apocryphes étaient très connus et circulaient principalement parmi les adeptes de la doctrine bogomile. Le principal ouvrage apocryphe connu sous le nom d'Évangile de Jean ou Livre secret qui apparut à cette époque fut établi sur les idées et des images empruntées à ces derniers. C'était le livre de chevet de tous les prédicateurs du bogomilisme, non seulement de la Péninsule balkanique, mais aussi des communautés religieuses des Cathares d'Italie.<sup>6</sup> „L'évangile de Jean“ repose sur la même conception suivant laquelle on peut dévoiler à un être prédestiné — en l'occurrence Jean le disciple de

<sup>3</sup> Cf. Note 2. Pour abrégé cette publication sera mentionnée sous le titre du „Synodikon“.

<sup>4</sup> Cf. pour cette copie le Synodikon, p. 17 et suiv. Ces anathèmes sont publiés avec des notes explicatives par J. Gouillard comme supplément III à son ouvrage (op. cit., pp. 304—313).

<sup>5</sup> Synodikon, 311.

<sup>6</sup> Cf. pour cet apocryphe Д. Ангелов, Богомилството в България, София, 1961, p. 34 et suiv., 100 et suiv., p. 247.

Christ — les mystères de l'existence et de son créateur. C'était une conception soutenue dès l'époque du gnosticisme par ses plus anciens représentants; par la force d'une tradition hérétique séculaire elle avait été adoptée aussi par les Bogomiles. Le premier anathème examiné ici — celui de la copie du Vatican — est prononcé contre cette doctrine. Nous avons tout lieu d'avancer qu'il vise les adeptes de la doctrine bogomile. Car ceux-ci déploierent une intense activité à Byzance tout le long du XI<sup>e</sup> s. Il est permis de supposer à juger du texte de l'anathème dans lequel on mentionne parmi les personnes qui ont vu „le dieu invisible“ aussi l'apôtre Jean et qu'à l'époque où cet anathème fut formulé, le principal des apocryphes — „l'Évangile de Jean“ — était déjà largement répandu. D'autre part ce texte peut être utilisé comme une source historique importante pour éclairer le problème complexe et incomplètement précisé de l'époque où cet important ouvrage bogomile fut écrit.

Outre ce premier anathème les derniers qui suivirent en ordre chronologique dans la liste du Vatican (du No 11 au No 23) ont une relation certaine avec la doctrine bogomile. Le premier d'entre eux (No 11) est prononcé contre ceux qui „se frottent aux divines et saintes images avec passion, à vrai dire en état de furie et de démence, et ne redoutent ni Dieu ni le feu qui ne s'éteint pas.“<sup>7</sup> Or on sait qu'une telle haine, si on exclut les iconoclastes dont la querelle avait été étouffée depuis longtemps, était caractéristique des adeptes de la doctrine bogomile. L'anathème 12 flétrit tous ceux qui croient dans les „visions exprimées ici“.<sup>8</sup> On y répète donc ce qui avait été écrit dans le premier texte contre les Bogomiles. L'anathème 13 appelle la malédiction contre ceux pour lesquels la „sainte communion“ n'est que de l'huile et de l'eau et que le baptisé n'en tire aucun profit.<sup>9</sup> Ce texte vise également une conception qui est caractéristique de la doctrine bogomile (et aussi propre aux Messaliens). L'anathème 14 mérite d'être stipulé pour son contenu. On y maudit tous ceux qui ne voient dans „les saintes huiles“ que de l'huile de lampe d'une mauvaise odeur (*ὡστε καὶ ἐπόζειν*).<sup>10</sup> A notre avis il s'agit ici d'une conception bogomile qui est conforme à l'attitude négative des hérétiques à l'égard de la liturgie religieuse. Il convient de relever l'aspect ironique rationaliste de cette manière de concevoir „les saintes huiles“. Le 15<sup>e</sup> anathème maudit „ceux qui appellent les saints et purs mystères un vil pain et non le corps vivant du Seigneur“.<sup>11</sup> Le caractère bogomile de cette conception y apparaît avec netteté. L'explication de l'anathème 16 comporte certaines difficultés d'interprétation par le blâme adressé à ceux qui donnent aux chrétiens orthodoxes le surnom d'*anoétos* (*ἀνοήτους*).<sup>12</sup> Il est permis de supposer qu'il s'agit aussi dans ce cas des conceptions bogomiles. On sait que les Bogomiles ne ménageaient pas dans leurs propos leurs adversaires — comme l'indique Cosmas le prêtre — ils nommaient les prélats orthodoxes et leurs adeptes „d'aveugles pharisiens“ et aboyaient après eux comme des chiens aux trousses du cavalier.<sup>13</sup> En inter-

<sup>7</sup> Synodikon, p. 312.

<sup>8</sup> Op. cit., p. 312.

<sup>9</sup> Op. cit., p. 312.

<sup>10</sup> Op. cit., p. 313.

<sup>11</sup> Op. cit., p. 313.

<sup>12</sup> Op. cit., p. 313.

<sup>13</sup> Cf. М. Попруженко, Козма пресвитер болгарский писатель X в. (Български старини, XII, 1936), p. 12, 1 (съкратено Козма, Беседа).

prétant d'une manière allégorique la parabole de l'évangile selon Mathieu sur les deux (*δύο δαμονιζομένους*) fous évadés du cimetière, les hérétiques indiquaient, selon les dires d'Euthyme Zigabenos, que l'un de ces fous représentait le clergé, et l'autre — l'état monastique.<sup>14</sup> Il est parfaitement possible que dans le lexique des Bogomiles on eût utilisé le surnom *d'anoëtos* qui n'est pas tellement éloigné de celui de „fou“. Dans cet anathème on maudit ceux qui affirment n'avoir aucun besoin des livres liturgiques pas plus que de l'enseignement des prophètes et des apôtres.<sup>15</sup> Cette accusation peut se rapporter aux Bogomiles, ainsi qu'à d'autres hérétiques qui leur étaient apparentés, tels que les Pauliciens et les Massaliens, qui reniaient également ces écrits. L'anathème 18 est plus étroitement rattaché au bogomilisme. On y maudit tout ceux qui „salissent les vêtements sacerdotaux et monastiques et disent que les prières et les doxologies n'étaient que des balivernes des chrétiens orthodoxes“.<sup>16</sup>

On sait d'autres sources (par exemple Euthyme Zigabènos) que ce sont précisément les Bogomiles qui donnaient aux prières le nom de balivernes à l'exception seulement du „Pater“.<sup>17</sup> Il est évident que l'anathème suivant 19 est prononcé aussi contre les adeptes des Bogomiles. On y maudit tous ceux „qui interprètent tendencieusement les paroles de l'Evangile et de l'Apôtre en les tirant vers leur propre erreur et non suivant la tradition de l'Eglise.“<sup>18</sup> Cette manière d'utiliser la littérature canonique (surtout l'Evangile) était typique des adeptes du bogomilisme, et les Bogomiles n'hésitaient pas à substituer un mot à un autre pour pouvoir ainsi justifier leurs visées et refuter les vues de l'Eglise officielle.<sup>19</sup> Cet anathème montre à nouveau combien la pratique bogomile était répandue. Les conceptions bogomiles apparaissent aussi dans l'anathème 20. On y flétrit „ceux qui disent que les manifestations divines et les guérisons opérées par la Croix et les augustes images proviennent de démons.“<sup>20</sup>

Cette attitude négative envers les différents „miracles“ comme étant l'oeuvre des forces du mal met en évidence un aspect important des prédictions des Bogomiles. Cosmas le prêtre dans ses discours, et Euthyme Zigabènos dans la „Panoplia dogmatica“<sup>21</sup> l'ont relevé aussi. L'anathème 21 est également rattaché au bogomilisme. On y flétrit ceux qui „feignent, à cause de témoins, de vénérer la Croix et les augustes images et qui anathémisent toutes les hérésies quitte à persévérer dans leur propre superstition“.<sup>22</sup> Les écrivains ecclésiastiques du X—XIII<sup>e</sup> s. ont plus d'une fois reproché cette dissimulation aux Bogomiles. Euthyme d'Akmonie s'est tout particulièrement attaché à faire ressortir cette dissimulation et à son apparente dévotion et considérait que par ces qualités ceux-ci étaient beaucoup plus dangereux que les Pauliciens dont l'hérésie était franchement déclarée et non

<sup>14</sup> Euth. Zigab. de haeres: Bogomilorum Narratio (y G. Ficker, Die Phundagiagiten, Leipzig, 1908, 8, 109, 16). Abr. Zig. Narratio.

<sup>15</sup> Synodikon, p. 313.

<sup>16</sup> Op. cit., p. 313.

<sup>17</sup> Zig. Narratio, p. 100, p. 26 et suiv. Cf. Козма, Беседа, p. 34, l. 15.

<sup>18</sup> Synodikon, p. 313.

<sup>19</sup> Д. Ангелов, Богомилството в България, p. 123.

<sup>20</sup> Synodikon, p. 313.

<sup>21</sup> Козма, Беседа, p. 32, 10 et suiv. Zig. Narratio, pp. 99, 31.

<sup>22</sup> Synodikon, p. 313.



feinte.<sup>23</sup> Le prêtre Cosmas s'est également élevé contre cette feinte. Par peur de leur prochain — dit-il dans son „Discours“ — ils (hérétiques) vont à l'église, baisent la croix et les icônes. C'est ce que nous apprennent ceux qui sont revenus à la fois.<sup>24</sup>

L'anathème 22 est en relation avec l'enseignement des Bogomiles qui „estiment le mariage haïssable et comme une souillure“ (*βελλυκτόν*).<sup>25</sup> Or, on sait que c'était la conception des „parfaits“ et propre aussi aux Messaliens.

Enfin le dernier anathème marque un caractère d'ordre plus général. On y flétrit tous „ceux qui falsifient les traditions des apôtres, des Pères et des Synodes de l'Eglise et innovent quoi que ce soit contre la foi.“<sup>26</sup> Ce texte ne s'adresse pas uniquement aux Bogomiles, mais est valable pour tous les hérétiques de Byzance qui se sont livrés à des prédications.

En bref on peut dire que les anathèmes de la copie du Vatican du „Synodikon de l'Orthodoxie“ édité par J. Gouillard nous fournit des renseignements précieux sur le bogomilisme à Byzance au XI—XII<sup>e</sup> s. Quelques-uns de ces textes mettent en évidence les conceptions des Bogomiles, et plus spécialement leur attitude négative envers les rites de l'Eglise. Mais on trouve aussi dans ces prédications des détails inconnus jusqu'ici, tels que les affirmations de hérétiques sur les „saintes huiles“ qu'ils considéraient comme de l'huile de lampe, que les adeptes de l'Eglise officielle étaient surnommés des „anoétos“. Enfin il convient de relever l'anathème prononcé contre les conceptions des Bogomiles sur la possibilité de voir le dieu invisible. De plus c'est un témoignage de la diffusion populaire dont jouissaient les ouvrages apocryphes similaires (tels que les visions d'Isaïe, l'évangile de Jean, Barouch, Énoch, etc. qui avaient été largement répandus au XI—XII<sup>e</sup> s. parmi les adeptes de la doctrine bogomile.

Ce rapide tour d'horizon des anathèmes qui reflètent un profond mépris envers les conceptions des Bogomiles vient confirmer une fois de plus le point de vue suivant lequel dans l'idéologie du bogomilisme la place principale revient à des arguments et à des explications qui relèvent du rationalisme. Ceci ressort avec netteté de l'attitude négative des hérétiques à l'égard du baptême (considéré comme de l'eau et de l'huile), contre l'eucharistie (du pain ordinaire), contre les saintes huiles (huile de lampe d'une mauvaise odeur), contre les prières (des balivernes). L'élément rationaliste apparaît dans la tendance que l'on trouve chez les Bogomiles pour l'ironie, la raillerie, les rites et les actes que l'église officielle considère comme empreinte de sainteté.

On trouve dans une autre copie du „Synodikon de l'orthodoxie“, en même temps que ces nouvelles données fournies par l'exemplaire du Vatican Gr. 511, des renseignements intéressants sur le bogomilisme inconnus jusqu'ici. Cette nouvelle copie fait également l'objet de la dernière publication de J. Gouillard. C'est une copie du XIII<sup>e</sup> s. que l'on trouve dans Vindob. hist. Gr. 73 p. 185—191<sup>27</sup>, et notamment dans deux passages très courts, mais fort intéressants par leur contenu.

<sup>23</sup> Cf. Euthymii Monachi coenobii Peribleptae epistula invectiva contra Phundagiagitos sive Bogomilos haereticos, ed. G. Ficker, Die Phundagiagiten, Leipzig 1908, p. 63 (abr. Euthymios).

<sup>24</sup> Козма, Беседа, p. 19, 6 et suiv.

<sup>25</sup> Synodikon, p. 313.

<sup>26</sup> Op. cit.

<sup>27</sup> Cf. cette copie et la note de J. Gouillard, Synodikon, p. 24, 9, p. 228, 9.

Le premier passage porte sur un anathème contre le pape Bogomil, mentionné pour avoir propagé les hérésies manichéennes pendant le règne du roi bulgare Pierre. Or, on sait que jusqu'à ce jour aucune source grecque ne relève nulle part le nom du pape Bogomil, et dans ce sens, l'anathème publié par J. Gouillard est unique de son espèce. Nous donnons ci-après le passage qui s'y réfère; *Ἐπὶ παπ(ᾱ) βογομίλῳ τῷ ἐπὶ Πέτρῳ τῆς βασιλείας βουλγαρῶν τῷ τὴν τοιαύτην μανιχαϊκὴν αἵρεσιν ἀνεγείραντα καὶ κατασπείραντα κατὰ πᾶσαν πόλιν καὶ χώραν, ἀναθ.*<sup>28</sup> („maudit soit le pape Bogomil qui, sous le règne du roi bulgare Pierre a adopté cette hérésie et l'a répandue dans chaque ville et région“). Cet anathème a été placé par le rédacteur de la copie de Vienne dans le groupe qui se rapporte aux conceptions du philosophe byzantin Jean Italos condamné par un tribunal ecclésiastique de Constantinople au début du règne de l'empereur Alexis Ier Comnène (1081—1118) dès avant les persécutions contre les Bogomiles. Ce texte se trouve parmi les anathèmes prononcés contre les conceptions de Jean Italos sur la métempsychose (transmigration des âmes d'un corps dans un autre) et parmi les anathèmes qui flétrissent le philosophe byzantin d'avoir affirmé que la matière n'a pas de début et est éternelle.<sup>29</sup> On ne saurait dire avec quelque certitude pour quelle raison le compilateur anonyme de la copie du Synodique grec a placé cet anathème contre le pape Bogomil parmi ceux prononcés contre Jean Italos. Il se peut qu'il ait vu une certaine communauté d'idées entre celles des Bogomiles et celles du philosophe byzantin. Mais ce n'est là évidemment qu'une simple supposition qui doit être confirmée par d'autres preuves.

La question qui se pose est de savoir pourquoi dans toutes les copies grecques publiées jusqu'ici du „Synodikon de l'orthodoxie“ le nom du pape Bogomil n'est jamais mentionné, on ne trouve ce passage sur son activité que dans cette copie du Synodique de Vienne du XIII<sup>e</sup> s. Il semble évident que les rédacteurs des autres copies parues à différentes époques ignoraient le rôle joué par ce prêtre bulgare et que seul le compilateur de la copie de Vienne avait eu en mains un texte avec des informations sur le pape Bogomil que ce rédacteur n'a pas manqué d'utiliser. En comparant l'anathème prononcé contre Bogomil, tel qu'il se trouve dans la rédaction grecque, on peut constater qu'il correspond presque entièrement au texte contre ce prêtre formulé dans le fameux Synodique de Boril en 1211. Nous donnons ci-après le texte de cet anathème, conservé dans les deux versions connues de ce synodique — celui de Palauzov et de Marin Drinov: *пѡпа бѣгомилъ нже прѣпетръ црѣнъ бѣлгарстѣмъ въспремѣшаго мѡнѣхенскѣ сѣхъ ересѣхъ н въ бѣлгарстѣнъ землѣ разсѣвѣшаго аналѣма*<sup>30</sup> („maudit soit le pape Bogomil qui à l'époque du roi bulgare Pierre a adopté cette hérésie manichienne et l'a répandue dans les terres bulgares“). La similitude entre ces deux textes — le bulgare et le grec — est frappante. La seule différence entre le syno-

<sup>28</sup> Synodikon, p. 59.

<sup>29</sup> Sur l'activité et les conceptions de Jean Italos on trouve, indépendamment des données du „Synodikon“, des renseignements chez Anne Comnène, Alexiade (règne de l'empereur Alexis I Comnène 1081—1118). Texte établi et traduit par B. Leib, I—III, Paris, 1937—1945. Les informations sur Italos se trouvent dans le livre VIII et suiv. Une littérature plus récente sur sa philosophie chez D. Anguelov, История на Византия, т. II, София 1963, p. 260.

<sup>30</sup> Cf. М. Г. Попруженко, Синодик царя Борила (Български старини, кн. VIII, 1928, p. 42, par. 39). La transcription est celle de Palauzov.

dique de Boril et la copie de Vienne réside dans le passage où il est dit dans le premier „a répandu sa doctrine dans les terres bulgares“, alors que dans le texte de Vienne nous trouvons: „a répandu sa doctrine dans chaque ville et région“. Cette différence montre bien que le rédacteur anonyme de cette copie savait parfaitement qu'à cette époque (XIII<sup>e</sup> s.) la doctrine bogomile comptait des adeptes non seulement en Bulgarie, mais aussi dans d'autres pays de la Péninsule balkanique et d'Europe (Byzance, Bosnie, Serbie, Italie, France). Aussi est-ce la raison pour laquelle il a remplacé la mention territoriale relativement limitée du Synodique de Boril par un terme plus général correspondant mieux à la situation de l'époque, bien qu'un peu exagérée, en disant „dans chaque ville et région“. Mais en exceptant cette distinction la formule est identique et il ne fait aucun doute qu'entre ces deux textes la relation est très étroite. L'un des anathèmes a été calqué sur l'autre. De plus il me semble que le texte bulgare du synodique de Boril est antérieur, et le texte grec de la copie de Vienne postérieur dépendant du premier. Une preuve convaincante, outre quelques-unes d'un caractère différent, serait aussi dans un petit détail très significatif, notamment l'emploi du mot „cette hérésie manichéenne“ (ΜΑΝΗΧΕΙΣΚΑΚΟΙ ΟΙΣ ΕΡΕΣ, τὴν τοιαύτην μανιχαϊκὴν αἵρεσιν). Dans le „Synodique de Boril“ le terme „cette“ s'impose et il est placé pour une raison logique, car l'anathème contre Boril est précédé d'un autre dans lequel, on relève le rôle du démon comme propagateur de l'hérésie manichéenne dans les terres bulgares. Voici quel est ce texte: *ПОНЕЖЕ ВЪСЕЛОУКАВЪН НАШЪ ВРАГЪ ПО ВЪСЕН БЪЛГАРСЪТЪН ЗЕМАН ΜΑΝΗΧΕΙΣΚΑΚΟΙ ΕΡΕΣЬ ΡΑΖСѢА...*<sup>31</sup> Après cette première mention de l'hérésie manichéenne due au „démon“ le passage suivant avec le mot „cette“ devient parfaitement compréhensible. Mais dans la copie grecque l'anathème avec le démon comme propagateur du manichéisme manque et il ne subsiste que la malédiction contre le pape Bogomil. Comme le compilateur de cette copie avait probablement sous les yeux la formulation du „Synodique de Boril“ il l'a prise en entier et traduit aussi ce terme sans se rendre compte qu'en l'occurrence il n'est pas indiqué en l'absence d'un passage marquant la transition sur la doctrine manichéenne. Le copiste grec a donc commis une erreur de langue et de logique dans son désir de suivre fidèlement son modèle. Grâce à cette erreur nous pouvons nous rendre compte de la relation existant entre ces deux anathèmes — bulgare et grec. L'anathème bulgare du Synodique de Boril est le plus ancien et l'initial, alors que celui de la copie grecque de Vienne a été rédigé en prenant le premier comme modèle.

Il apparaît de cet exemple que le „Synodique de Boril“ avait été utilisé par un compilateur grec. Ceci montre que ce monument bulgare du Moyen Âge était connu, non seulement dans les pays slaves, mais à Byzance et était utilisé comme source digne de foi en ce qui concerne la doctrine bogomile. Il est caractéristique que le compilateur anonyme de la copie grecque ait emprunté au „Synodique de Boril“ l'un des textes les plus importants en relation avec le bogomilisme, notamment l'anathème prononcé contre son principal propagateur, le pape Bogomil, qui vivait et prêchait sous le règne du roi Pierre. C'est la seule mention connue à ce jour de ce prêtre bulgare dans une source historique grecque. Or on sait que pendant

<sup>31</sup> Боролов Синодик, р. 42, pag. 38.

des siècles les auteurs byzantins qui s'étaient intéressés aux problèmes des hérésies ne connaissaient pratiquement rien de l'activité du pape Bogomil et du rôle qu'il a joué dans la création de cette nouvelle doctrine. L'un des ennemis les plus acharnés des Bogomiles — Euthyme d'Akmonie — auteur du début du XI<sup>e</sup> s. qui a écrit un ouvrage dans lequel il les dénonçait a montré qu'il était fort mal informé sur l'activité du pape Bogomil dans ce domaine. Mais Euthyme connaissait parfaitement cette doctrine, il savait que ses adeptes portaient des noms différents, qu'ils se rapprochaient par leurs croyances des Pauliciens et des Massaliens. Mais sur les débuts du bogomilisme il n'a rien su dire de précis, ne connaissant pas selon toute apparence le discours de Cosmas le prêtre, ni d'autres sources historiques bulgares. Aussi a-t-il tâché, tout à fait à tort d'ailleurs, de rattacher l'origine de cette hérésie à l'activité de l'un des adeptes du monophysitisme qui s'est déployé vers le milieu du V<sup>e</sup> s. sous le règne du roi Pierre.<sup>32</sup> Euthyme relate avec force détails comment cet homme avait été tué par des pierres lancées contre lui et comment le troisième jour il avait ressuscité sous l'aspect d'un loup (*λυκός*), et c'est pourquoi on lui donna le sobriquet de likopetar. En l'occurrence Euthyme confond ce Pierre avec un autre Pierre qui a vécu à la fin du VI<sup>e</sup> s. et était connu dans l'histoire des luttes religieuses entre Arméniens et Géorgiens. Euthyme d'Akmonie indique comme disciple de ce „Likopetar“ un certain Serge qu'il dit être une figure marquante des débuts de l'hérésie bogomile.<sup>33</sup> Naturellement cette tentative de rattacher le bogomilisme à l'activité des hérétiques d'Asie Mineure qui existaient dès le V—VI<sup>e</sup> s. de notre ère, soit bien avant l'apparition de la doctrine bogomile, est foncièrement inexacte et arbitraire. Il semble qu'Euthyme s'étant rendu compte que ses explications n'étaient pas convaincantes, et par conséquent incapables d'établir qui avait été le vrai fondateur du bogomilisme, a écrit dans un autre passage de son ouvrage que l'origine de cette hérésie relevait du diable (*ἐξ αὐτοῦ τοῦ διαβόλου*).<sup>34</sup> Par cette constatation ses essais d'expliquer l'origine du bogomilisme deviennent encore plus naïfs. Un autre ennemi acharné de cette doctrine — le théologien byzantin Euthyme Zigabènos n'a pu apporter quelque précision sur cette question ayant été lui aussi mal informé sur la situation dans les terres bulgares et sur la littérature bulgare anti-hérétique. C'était l'auteur d'un vaste exposé contre les Bogomiles publié au début du XII<sup>e</sup> s. Lui non plus ne connaissait le rôle et l'activité du pape Bogomil et était enclin de voir dans cette doctrine un simple appendice de l'hérésie messalienne avec certaines modifications.<sup>35</sup> L'écrivain byzantin éclairé qu'était — Anne Comnène — (début du XII<sup>e</sup> s.) n'a pu apporter quelque précision sur l'origine du bogomilisme. Elle estimait que cet enseignement remontait alors à une date relativement récente et était un mélange d'hérésie paulicienne et messalienne.<sup>36</sup> Mais, elle aussi, n'a pu indiquer le fondateur. Le „Synodikon de l'orthodoxie“ comporte également des erreurs et des imprécisions sur l'origine de la doctrine bogomile et sur ses fondateurs. On y a adopté le point de vue d'Euthyme d'Akmonie suivant lequel le fondateur de cette hérésie serait le nommé Pierre avec son

<sup>32</sup> Ethymios, p. 84, 6 et suiv., 51, 9 et suiv.

<sup>33</sup> Op. cit., p. 57, 8 suiv.

<sup>34</sup> Op. cit., p. 63, 3.

<sup>35</sup> Cf. Zig. Narratio, p. 89, 1—3.

<sup>36</sup> Anne Comnène, Alexiade, XV, VIII, p. 218 sq.



disciple Serge.<sup>37</sup> En outre, par suite de la similitude des noms ce Serge est identifié dans les anathèmes avec le célèbre propagateur paulicien Serge (ou Tihik) dont la sphère d'activité s'est étendue en Asie Mineure au début du IX<sup>e</sup> s. (tué en 835). On a commis ainsi deux erreurs essentielles: la première consiste à situer l'origine du bogomilisme dès le V<sup>e</sup> s. (en indiquant que son fondateur était Pierre), et la seconde que l'un des principaux propagateurs de cette hérésie était le paulicien Serge (Tihik). On a commis aussi un grossier anachronisme — deux personnes dont l'une paraît au V<sup>e</sup> s. et la seconde au IX<sup>e</sup> s. — les présentant comme le maître et l'élève.

C'est dans une telle confusion des sources byzantines sur l'origine du bogomilisme que fut rédigé en 1211 le „Synodique de Boril“ après le Concile de Tărnovo contre les Bogomiles. On sait que les rédacteurs de ce synodique connaissaient le „Synodikon de l'orthodoxie“ qui était largement répandu à cette époque parmi les membres du clergé dans tous les pays orthodoxes des Balkans. Ce Synodikon a été traduit du grec en bulgare par ordre du roi Boril<sup>38</sup> pour permettre de démasquer les différentes hérésies. Les comparaisons effectuées ont établi que les premières parties du Synodique de Boril sont en effet une traduction presque littérale des passages correspondants du Synodikon byzantin avec quelques petites retouches et suppléments. On y trouve entre autres les anathèmes contre les idées professées par Jean Italos et un anathème assez court contre le moine Nil. On a cessé cependant de suivre servilement le modèle initial grec lorsqu'il s'est agi d'exposer l'hérésie bogomile. Il ne fait aucun doute que les compilateurs du Synodique de Boril avaient sous les yeux les 13 anathèmes du Synodikon byzantin contre les Bogomiles qui suivaient en ordre chronologique l'anathème contre le moine Nil, sans cependant les inclure dans leur texte. Ils les ont tout simplement ignorés et décrit à leur manière originale les vues des Bogomiles et l'histoire de leur doctrine dans les terres bulgares. En négligeant les anathèmes du Synodikon byzantin les rédacteurs du Synodique de Boril n'ont évidemment pas admis que „Pierre“ et „Tihik“ étaient les premiers maîtres et propagateurs du bogomilisme.

Cette attitude critique des rédacteurs du Synodique de Boril à l'égard des anathèmes anti-bogomiles du „Synodikon de l'orthodoxie“ marque, malgré la grande autorité dont jouissait ce texte, un manque de confiance pour les renseignements qu'il contient, surtout en ce qui concerne les problèmes du bogomilisme. Il est hors de doute que les rédacteurs du Synodique de Boril disposaient de renseignements beaucoup plus sûrs et dignes de foi sur cette doctrine et ont préféré s'en servir et les systématiser. Ces renseignements ils les ont obtenus surtout des dépositions verbales des hérétiques mis en accusation au Concile de Tărnovo, dépositions qui avaient certainement été notées. Mais d'autre part une seconde source de renseignements a certainement été mise à profit par les auteurs du Synodique en exposant les con-

<sup>37</sup> Synodikon, p. 65. Ces renseignements sur Petar (Pierre) et Serge (Tihik) sont donnés dans les deux premiers anathèmes du groupe de 13 sus-indiqués qui sont compris dans le Synodikon au début du XII<sup>e</sup> s. Petar y est nommé „chef des Massaliens ou des Likopetiani, ou des Fundajiti ou des Bogomiles“ et quant à Tihik il est mentionné comme son „adepte et disciple“.

<sup>38</sup> Борилов Синодик, p. 80. Ce renseignement se trouve dans la copie de Palauzov.

ceptions des Bogomiles. C'est sans nul doute le discours de Cosmas le prêtre. Cet ouvrage, paru dès le X<sup>e</sup> s., était connu des milieux ecclésiastiques du second royaume bulgare qui en ont utilisé ces données pour démasquer le bogomilisme. Les rédacteurs du synodique de Boril ont surtout utilisé les renseignements de Cosmas sur le pape Bogomil, mentionné comme fondateur de cette nouvelle hérésie sous le règne du roi bulgare Pierre.

Il est cependant permis de supposer qu'outre le „Discours“ du prêtre Cosmas les rédacteurs du Synodique de Boril connaissaient d'autres ouvrages bulgares qui ne sont malheureusement pas parvenus jusqu'à nous et qui leur ont probablement servi pour les renseignements qu'ils contenaient sur l'histoire du bogomilisme au XI—XII<sup>e</sup> s. Il est probable que le passage du Synodique dans lequel on anathémisait „le trois fois maudit Bogomil et Mihaïl, son disciple Todor, Dobri, Stefan, Vassilij et Petar, d'autres disciples encore et tous ceux qui partageaient leurs idées, avait été inspiré par un ouvrage semblable“.<sup>39</sup> Nous possédons toute une liste des adeptes de Bogomil à commencer par son disciple Mihaïl pour arriver à un certain Pierre (identique probablement avec celui nommé à un autre endroit dans le Synodique „Pierre de Cappadoce, l'évêque des hérétiques de Sredec.“<sup>40</sup> Cosmas le prêtre ne mentionne nulle part ces disciples et ces adeptes du pape Bogomil, car leur activité s'est déployée dans les terres bulgares après l'apparition du „Discours“ de Cosmas. Chronologiquement leur activité doit être située approximativement dans la période allant de 972 à 1211. C'étaient des propagateurs bogomiles en vue qui étaient à la tête de ces communautés religieuses à une époque bien déterminée de l'histoire du bogomilisme. Parmi ces derniers figure aussi le célèbre Vassilij, condamné en 1111 à Constantinople et brûlé vif.<sup>41</sup> L'énumération de ce groupe de Bogomiles notoires s'est fait probablement en vertu de données authentiques et sûres, connues par le rédacteur du „Synodique de Boril“. Ces renseignements ont été obtenus, soit par des dépositions verbales des hérétiques aux procès, soit puisés dans d'autres ouvrages accessibles au clergé bulgare au début du XIII<sup>e</sup> s.

C'est ainsi que le „Synodique de Boril“ dans la partie qui se rapporte à l'hérésie bogomile et à son histoire a été rédigé sur la base de sources historiques plus exactes et plus dignes de foi que celles du „Synodikon de l'orthodoxie“. Il est aisé de constater qu'au lieu d'informations confuses et de toute évidence inexactes sur les débuts du bogomilisme et sur ses prétendus fondateurs Pierre et Serge (dont l'activité s'est déployée au V—VI<sup>e</sup> s.) on a utilisé des renseignements authentiques d'un contemporain (le prêtre Cosmas) sur le pape Bogomil comme premier propagateur de l'hérésie bogomile. On indique tout un groupe de disciples dont on donne les noms, et qui ne sont pas cités par les auteurs byzantins (seul fait exception le bogomile Vassilij). En d'autres mots le „Synodique de Boril“ nous donne par son contenu un matériel documentaire exact et nouveau qui enrichit nos connaissances sur l'origine du bogomilisme, ses conceptions générales, ses principaux propagateurs et son fondateur.

<sup>39</sup> Борилов Синодик, p. 81 (par. 111).

<sup>40</sup> Opt. cit., p. 68 (par. 78).

<sup>41</sup> Il y a sur Vassilij un anathème spécial dans le Synodikon (p. 48, par. 53). Il y est intitulé „Vassilij le sorcier“ et on y relate qu'il propageait l'hérésie bogomile dans Constantinople époque du règne d'Alexis Comnène.

Il est permis de supposer que le „Synodique de Boril“, rédigé principalement pour les besoins de l'église orthodoxe bulgare était connu non seulement en Bulgarie mais que sa notoriété s'était progressivement étendue aussi parmi les membres du clergé byzantin. Surtout depuis 1235 les prélats byzantins en connaissaient parfaitement la teneur, lorsque les relations entre l'église bulgare et grecque s'étaient resserrées et que la patriarchie de Târnovo avait été rétablie avec l'assentiment du Patriarche Germain II de Nicée. La vulgarisation du Synodique de Boril à Byzance était due surtout aux violentes attaques contre les Bogomiles qui au milieu du XIII<sup>e</sup> s. présentaient un réel danger, non seulement pour l'Eglise bulgare, mais aussi pour l'Eglise grecque. On sait que le patriarche Germain II sous le patriarcat duquel des relations très étroites s'étaient nouées entre le clergé bulgare et grec fut l'un des champions les plus zélés de la lutte contre le bogomilisme. Il était l'auteur de plusieurs discours et ouvrages contre leurs conceptions. Dans cette lutte contre les Bogomiles menée par l'Empire de Nicée, l'importance du Synodique de Boril — l'un des monuments littéraires le plus nouveau et le mieux conçu pour la mise en évidence de leur hérésie — était particulièrement grande.

C'est précisément à cette époque qu'est apparue (vers le milieu du XIII<sup>e</sup> s.) la copie de Vienne du „Synodikon de l'orthodoxie“. Son rédacteur anonyme semble avoir été parfaitement informé et connaissait, selon toute probabilité, (sans que l'on puisse dire par quels moyens) la teneur du Synodique de Boril, ou du moins l'anathème publié dans cet ouvrage prononcé contre le pape Bogomil. On ne saurait dire avec quelque certitude si c'est lui qui avait traduit cet anathème du bulgare en grec, ou bien s'il disposait déjà d'une traduction grecque. Mais il est certain qu'il a reproduit dans son anathème contre Bogomil presque littéralement celui paru dans le Synodique de Boril. Nous avons relevé qu'il ne comporte qu'une très légère retouche à la fin. L'erreur de langue et de logique qui s'est glissée aussi, mentionnée précédemment, est due au désir de suivre trop servilement le prototype.

Ainsi donc, le nom de Bogomil après avoir été ignoré pendant des siècles dans les sources byzantines figure enfin dans un monument byzantin du XIII<sup>e</sup> s. Il ne fait aucun doute que cette soudaine apparition est due au prestige du Synodique de Boril parmi les membres lettrés du clergé byzantin qui le connaissaient certainement. Le point de vue généralement admis antérieurement sur les fondateurs de l'hérésie bogomile — Pierre et Serge (Tihik) avait probablement suscité des doutes sérieux et le rédacteur anonyme de la copie de Vienne avait préféré mentionner le nom du pape Bogomil dans ses anathèmes en soulignant ainsi qu'il le considérait comme le vrai fondateur de la doctrine bogomile.

Outre ces renseignements sur le pape Bogomil qui présentent pour nous un intérêt particulier, la copie de Vienne du „Synodikon de l'orthodoxie“ comprend encore une information sur les Bogomiles. Il s'agit d'un autre anathème flétrissant les „Bogomiles de Panormos et catepano“. (τῶς ἐν τῇ Πα- νόρμῳ ἐβζηθίντες βογομίλους καὶ κατεπάνου ἀνάθεμα)<sup>43</sup> Cet anathème est inclus par le compilateur anonyme de la copie de Vienne parmi ceux prononcés

<sup>42</sup> Cf. Д. Ангелов, Богомилството в България, р. 31.

<sup>43</sup> Synodikon, р. 61.

contre Jean Italos, plus exactement avant le dernier qui porte sur „les conceptions grecques et peu orthodoxes“ du philosophe byzantin. C'est une preuve de plus qui vient confirmer notre supposition sur les raisons qui ont incité le rédacteur de la copie de Vienne d'agir ainsi. Il semble qu'il considérait la doctrine bogomile proche des idées soutenues par Jean Italos, et c'est pourquoi il a placé les deux malédictions contre les Bogomiles parmi les anathèmes frappant le philosophe byzantin.

Le chercheur se heurte à de beaucoup plus grandes difficultés encore en voulant expliquer l'anathème „contre les Bogomiles de Panormos et catepana“. Dans l'état actuel de nos connaissances on est dans l'impossibilité de se rendre compte quelles ont été les données et les sources qui ont permis au compilateur grec de la copie de Vienne de reproduire ce renseignement. Aussi cette question ne pourra-t-elle être résolue si l'on découvre de nouvelles sources historiques par la suite.

Une autre difficulté réside dans la localisation de „Panormos“. C'est un nom que l'on pourrait attribuer à un certain nombre de localités (de Sicile, de Céphalonie, près de Cysique, etc.) J. Gouillard n'a pas manqué d'y attirer l'attention en examinant cet anathème. Toutefois, à son avis, il s'agirait de la ville de Palerme en Sicile qui est mentionnée dans le document du Moyen Age sous le nom de Panormos (*Πανόρμος*).<sup>44</sup> Cette supposition est fondée aussi sur une charge qui existait au XI<sup>e</sup> s. en Sicile nommée „catepan“ (*κατεπάνω*). Cet auteur se réfère à certains renseignements sur la présence des Pauliciens et d'éléments Slaves dans l'armée byzantine en Sicile au IX—XI<sup>e</sup> s. On peut ajouter aux considérations du chercheur français qui l'ont incité à voir dans cet anathème une indication visant les Bogomiles, aussi d'autres données dont il n'a pas eu connaissance; en premier lieu on pourrait indiquer une information intéressante de la littérature bulgare et connue d'assez longue date des Annales de Bari qui portent sur les années 1040—1041. Selon cette information à cette époque de nombreux Macédoniens et Pauliciens de la Péninsule balkanique auraient fui en Sicile. Un certain nombre de savants supposent, non sans raison, qu'il s'agit en l'occurrence de la fuite d'hérétiques bogomiles et pauliciens qui avaient participé à la tentative échouée du soulèvement de 1040 contre le pouvoir byzantin de Bulgares ayant Pierre Dejan à leur tête qui furent obligés après la répression de chercher asile à l'étranger.<sup>45</sup> La présence d'hérétiques dénommés „buzziani“ en Sicile qui prêchaient contre les rites religieux, les rois et les prêtres est attestée dans un pamphlet d'Henri IV (1065—1106) contre le pape. C'étaient, comme le suppose le chercheur bien connu des hérésies du Moyen Age, E. Werner, des descendants des Bogomiles et Pauliciens qui avaient cherché refuge en Sicile.<sup>46</sup> D'autre part l'existence en Sicile d'hérétiques dualistes à une époque bien plus tardive (début du XIV<sup>e</sup> s.) est confirmée aussi par le registre de l'inquisiteur Jacques Fournier de la ville de Pamiers de 1321, du midi de la France. Cette information porte sur le neveu d'un adepte du catharisme décédé. Selon cette dernière il se serait enfui „en Sicile ou Lombardie“ où s'étaient établis les grands maîtres des hérétiques

<sup>44</sup> Synodikon, p. 230.

<sup>45</sup> Cf. Д. Ангелов, Богомилството в България, p. 210.

<sup>46</sup> Е. Вернер, Богомилството и ранносредновековните ереси в латинския Запад, Исторически преглед, XIII, 1957, кн. 6, p. 28.



(*Ceciliam vel Lombardiam ubi sunt magni magistri hereticorum*).<sup>47</sup> Ceci montre qu'outre en Lombardie qui fut au XII—XIV<sup>e</sup> s. le centre reconnu des Cathares d'Italie — il y avait aussi en Sicile des hérétiques dualistes.

Avec ces données supplémentaires il me semble que les considérations de J. Gouillard sur l'identification de „Panormos“ de l'anathème anti-bogomile de la copie de Vienne avec la ville de Palerme en Sicile acquièrent une beaucoup plus grande valeur encore et sont très plausibles. La question qui se pose est de savoir à quelle époque on doit attribuer cette information sur les Bogomiles de Sicile qui sont flétris par le rédacteur anonyme de la copie. A juger du fait qu'outre les „Bogomiles“ l'anathème est dirigé aussi contre les „catepano“ on pourrait admettre qu'il s'agit en l'occurrence du XI<sup>e</sup> s.<sup>48</sup>

En conclusion nous devons souligner une fois de plus que les copies et les variantes inédites du „Synodikon de l'orthodoxie“ publiées dans l'ouvrage de J. Gouillard comportent en effet de très intéressants renseignements et fournissent dans une certaine mesure une documentation nouvelle sur la doctrine bogomile et son histoire. Comme les données des sources historiques sur le bogomilisme sont presque épuisées ces informations présentent pour le chercheur un intérêt tout particulier et doivent être mises à profit. Il est naturel que certaines d'entre elles peuvent faire l'objet de controverses. Mais leur valeur ne saurait être mise en doute et ces nouveaux renseignements seront à la base des recherches ultérieures sur le bogomilisme. Ils pourront contribuer en partie comme nous l'avons indiqué au début de cette étude à préciser la nature du „Synodique de Boril“ et à l'influence que cet important monument littéraire a exercé hors de nos frontières.

<sup>47</sup> Cf. Le registre d'inquisition de Jacques Fournier (1318—1325), ed. J. Duvernoy, II, Toulouse, 1965, p. 60.

<sup>48</sup> Sur la fonction de „catepan“ et la mention qui en est faite dans les différentes régions et centres de l'Empire byzantin au XI<sup>e</sup> s., y compris la Sicile, cf. H. G. Ahrweiler, Recherches sur l'administration de l'Empire byzantin au IX—XI<sup>e</sup> s. (Bulletin de Correspondance hellénique, LXXXIV—1960—I), Athènes, 1960, p. 65.



## SATAN ALS ERSTGEBORENER GOTTES (EIN BEITRAG ZUR ANALYSE DES BOGOMILISCHEN MYTHUS)

M. Loos

Der bekannte Dialog Michael Psellos' über die Dämonen beginnt mit einem Bericht über die Häresie der „Euchiten“<sup>1</sup>. Unter diesem alten Namen verbirgt sich ohne Zweifel die zur Zeit des Psellos mächtig um sich greifende Sekte der Bogomilen,<sup>2</sup> die in Byzanz auch weiterhin mit den Euchiten (Messalianern) in genetischen Zusammenhang gebracht, ja sogar verwechselt wurde.<sup>3</sup> Von ihrer Lehre interessiert Psellos nur diejenige Seite, welche zum eigentlichen Thema seiner Schrift Beziehung hat,<sup>4</sup> d. h. die Meinungen der Sekte über den Teufel und ihr angeblicher Satanskult. In diesem Zusammenhang wird uns zum ersten Mal die eigentümliche bogomilische Anschauung bezeugt, die den Satan zum erstgeborenen Sohne Gottes, dem älteren Bruder Christi, machte.

Laut Psellos glaubten die „Euchiten“ an drei Prinzipien, d. h. an Gott den Vater und seine zwei Söhne. Dem Vater gehörten nur die überweltlichen Dinge (*τὰ ὑπερκόσμια μόνα*), von seinen Söhnen beherrschte der Jüngere die himmlische Sphäre (*τὰ οὐράνια*), während der Ältere über diese sichtbare Welt (*τῶν ἐγκοσμίων*) seine Gewalt ausübte. Je nach dem Verhältnis zu den zwei Söhnen konnte man unter den Bekennern dieser häretischen Lehre drei Richtungen unterscheiden:

Die einen erwiesen beiden Brüdern ihre Verehrung, da sie an eine künftige Versöhnung dieser von einem Vater abstammenden Söhne glaubten. Die anderen dienten zwar dem jüngeren Sohne, in dem sie den Beherrscher des Höheren und besseren Teils des Weltalls erkannten, versagten jedoch auch dem älteren keineswegs ihre ehrerbietige Scheu, wohl wissend, daß man sich vor seiner Boshaftigkeit ständig in acht nehmen müsse. Die Gottlosigsten

<sup>1</sup> *Περὶ ἐνεργείας δαιμόνων διάλογος*, hrsg. von J. Fr. Boissonade. Nürnberg 1838, 1—10, (=Migne, P. G. 122, col. 824—833A).

<sup>2</sup> Nach Schnitzer (Die Euchiten im XIten Jahrhundert, in: Studien der evang. Geistlichkeit Württembergs XI, 1 [Stuttgart 1839] 183 — uns unzugänglich) ist diese Tatsache auch von H.=Ch. Puech richtig hervorgehoben worden. Siehe H.=Ch. Puech — A. Vaillant, *Le traité contre les Bogomiles de Cosmas le Prêtre*, Paris 1945, 326.

<sup>3</sup> S. unseren Artikel in *Byzantinoslavica* 28 (1967) 40ff.

<sup>4</sup> Die im Psellos-Traktat enthaltenen dämonologischen Vorstellungen entsprechen vollkommen dem geläufigen Volksglauben jener Zeit. Siehe P. Ioannou, *Les croyances démonologiques au XI<sup>e</sup> siècle à Byzance*, in: *Actes du VI<sup>e</sup> Congrès Intern. d'Études Byz.* I, Paris 1950, 245—260.

Wie M. Wellnhofer richtig bemerkt hat, haben „die Euchiten“ dem Psellos zu seinen Darlegungen den gewünschten Hintergrund geboten (M. Wellnhofer, *Die thrakischen Euchiten und ihr Satanskult im Dialoge des Psellos*, *Τιμόθεος ἡ περὶ τῶν δαιμόνων*, BZ 30 [1929—1930] 477).

von allen diesen Häretikern schlossen sich aber ohne Vorbehalt dem Herrn der irdischen Welt an, der hier schon den bei den byzantinischen Bogomilen üblichen Namen Satanael trägt. Sie beteten ihn als den Erstgeborenen und Schöpfer von Pflanzen, Tieren und anderen „zusammengesetzten Dingen“ (καὶ τῶν λαπῶν συνθέτων) an. Den Jüngeren verfluchten sie seines Neides auf den Weltherrscher wegen, der in Herabsendung von Erdbeben, Hagel und anderen Plagen auf die von diesem gut geordnete Welt zum Ausdruck komme.

Angesichts der anderen Quellenzeugnisse ist es unmöglich, diese Schilderung wörtlich zu nehmen. Die Erwähnung vom satanischen Kult eines Teiles der „Euchiten“ erinnert uns an die zeitgenössische Invektive-Schrift Euthymios' von Akmonia.<sup>5</sup> Dieser sonst unbekannte Mönch des Peribleptosklosters in Konstantinopel war über die Bogomilen sehr gut unterrichtet, dabei aber stets von der — übrigens sehr durchsichtigen — Tendenz geleitet, sie als Anbeter Satans darzustellen.<sup>6</sup> Auch dem gelehrten Autor der hier zitierten Dämonenschrift dürfte eine ähnliche Absicht nicht fern gelegen haben. Vielleicht mag bei ihm auch eine literarische Reminiscenz mitgewirkt haben, nämlich Epiphanius' Bericht über die Sekte der „Satanianoï“<sup>7</sup>. Bei diesen war der Kult Satans durch die Furcht vor dessen schädlicher Macht bedingt — eine Motivierung, die wiederum dem Standpunkt der bei Psellos an zweiter Stelle angeführten Euchitengruppe nahesteht. Die bei dieser Richtung bezeugte Vorsicht gegenüber dem bösen Weltherrscher erinnert uns übrigens an die vorsichtige Haltung der byzantinischen Bogomilen gegenüber den in dieser Welt waltenden Dämonen, von der uns Euthymios Zigabenos berichtet.<sup>8</sup> Von einer Verteilung der verschiedenen Sphären (der

<sup>5</sup> Herausgegeben von G. Ficker, *Die Phundagiagiten*. Leipzig 1908. Eine von dem hier wiedergegebenen Text abweichende und nur im Fragment erhaltene Version ist bei Migne, P. G. 131, col. 48B—57C abgedruckt.

<sup>6</sup> Siehe *Byzantinoslavica* 28 (1967) 40.

<sup>7</sup> Epiphanius, *Panarion*. P. G. 42, col. 760B—761A. Wellenhofer (art. cit., 479) neigt zur Annahme eines genetischen Zusammenhanges zwischen den Satanianern des Epiphanius und der dritten Euchitenpartei bei Psellos. Diese dritte Gruppe sucht er ohne genügende Begründung mit armenischen Sekten, d. h. mit den vermeintlichen „Paulikianern“, die Johannes von Otzun bekämpft hatte, und ferner mit den Thondrakiten zu verbinden (Ebda, 480f.).

<sup>8</sup> Euthymii Zigabeni de haeresi Bogomilorum narratio (im Weiteren als *Narratio* zitiert), hrsg. von G. Ficker, op. cit., 97<sub>21</sub>—34 (vgl. *Panoplia dogmatica*, P. G. 130, col. 1316BC. Die Zeilen 24—27 sind im *Panoplia* Text ohne Parallele).

Die hier bezeugte bogomilische Anschauung entsprach im Grund genommen der allgemeinen Überzeugung, daß das endgültige Gericht über die Dämonen erst am Ende dieser Welt stattfinden würde und daß diese bis dahin ihr unheilvolles Treiben in der Welt fortsetzen werden. Über die jüdische Tradition, welche ein doppeltes Gericht über die gefallenen Engel und die aus den Seelen der Giganten hervorgegangenen Dämonen voraussetzte und die sich auch im Neuen Testament kundgibt, s. Kautsch. *Die Apokryphen und Pseudepigraphen des Alten Testaments*, Tübingen 1900, Bd. II, 242 und R. H. Charles, *The Apocrypha and Pseudepigrapha of the Old Testament*, Oxford 1913, 10. Die patristische Lehre von den Dämonen (die von den Kirchenvätern fast einhellig mit den gefallenen Engeln identifiziert wurden) ist im *Dictionnaire de Théologie Catholique*, Bd. IV (1911) Art. Démon, II. Démon d'après les Pères, S. 339 ff. dargelegt. Die Bogomilen haben zu dieser Lehre ihre eigene, höchst sonderbare Anschauung beigelegt, nach der selbst Christus mit dem heiligen Geiste nicht imstande wären, der unüberwindbaren Gewalt der Dämonenwesen Halt zu gebieten, da Gott der Vater in seiner grenzenlosen Güte diese bösen Geister bis zum Weltende verschont habe. Die wohlbekannte Vorstellung, die in den heidnischen Tempeln Wohnsitze der Dämonen sehen wollte (s. d. Dict. Théol. Cath., art. Démon, passim, und Ioannou, art. cit., 252) bezog die Sekte auf die von ihr verhaßten orthodoxen Kirchen. Die

überweltlichen, himmlischen und irdischen) unter Gott und seine zwei Söhne und von der bevorstehenden Versöhnung zwischen den letzteren ist nur bei Psellos und sonst in keiner anderen Quelle die Rede, es bleibt daher ungewiß, ob die Bogomilen Ähnliches geglaubt haben. Dagegen besteht kein Zweifel, daß der Kern der ganzen von Psellos beschriebenen Lehre — nämlich der Glaube an zwei Söhne Gottes, von denen Satanael der Erstgeborene ist, zum Gedankengut der byzantinischen Bogomilen gehörte. Wir besitzen darüber ein verlässliches Zeugnis in der hier bereits erwähnten Bogomilenschrift des Euthymios Zigabenos. Dieser Kirchenschriftsteller lebte in der Zeit Alexios' I. Komnenos (1081—1118) und seine Kenntnisse von der Sekte beruhten auf Aussagen, die dieser Kaiser mit Hilfe einer schlaun List dem ihm vorgeführten bogomilischen Prediger Basileios abgelockt hatte.

Der kosmogonische Mythos der byzantinischen Bogomilen, den uns Z'gabenos schildert,<sup>9</sup> beginnt mit der Erschaffung von Engeln, deren es eine, zahllose Menge gab, der allerhöchste Rang aber, gleich nach Gott selbst gebührte dem Samael, der auch Satanael genannt wurde. Gott hatte ihn zum Verwalter aller liturgischen Mächte gemacht. Sein Platz war an der rechten Seite Gottes, dem er in Form und Gewand glich. Von seinem Ruhm berauscht, trug sich Samael mit dem Gedanken von Gott abzufallen. Das von ihm verfolgte Ziel wird mit den Worten von Jes. 14,14 ausgedrückt: „Ich will emporsteigen über den Wolkenhöhen, gleich sein dem Allerhöchsten“. Ein Teil der ihm untergeordneten Engel, denen er die Erleichterung ihrer schwierigen Liturgiepflicht und Anderes mehr versprochen hatte, schloß sich seiner Revolte an. Die Häretiker beriefen sich dabei auf die Lukasparabel vom ungerechten Verwalter, der in ähnlicher Weise (freilich erst nachdem er in Ungnade gefallen war) den Schuldnern seines Herrn einen Teil ihrer Verpflichtungen erlassen hat. Dem guten Gotte blieb jedoch die Verschwörung der Engel nicht verborgen und er stürzte sie alle herab. Ihr Haupt, Samael-Satanael, fiel mit ihnen, ohne jedoch sein göttliches Aussehen und seine

in diesen Kirchenbauten angebeteten Ikonen wurden von den Bogomilen den heidnischen Idolen gleichgesetzt (Narratio, 97<sub>6-13</sub> = Panopl. dogm., col. 1308D, s. Puech, op. cit., 233), in deren Nähe nach den gelaufenen Vorstellungen eben die Dämonen weilten und sich vom Rauch und Duft der ihnen dargebrachten heidnischen Opfer nährten. (Dict. Théol. Cath., art. cit., passim.). Auf diese Weise kann man sich auch die hier belegte Behauptung der Sektierer erklären, wonach die Ikonen in den Kirchen zu Ehren der dort siedelnden Dämonen errichtet worden wären. Die den Ikonen erwiesene Proskynesis, sowie die Teilnahme an der Eucharistie wurde demgemäß von den Bogomilen als Dämonenanbetung gedeutet: . . . *χρὴ τῶν τὰ ἐνοικοῦντα τοῖς χειροποιήτοις ναοῖς δαίμονια προσκυνῶντας αὐτὰ καὶ διὰ τῆς μεταλήψεως τῶν ἱεροσυνημένων αὐτοῖς θρισίων καὶ τῆς προσκυνήσεως τῶν ἑλίκων εἰκόνων, ἅπερ εἰς τὴν αὐτῶν ἀναστήλωται . . .* (Vgl. damit 1 Kor. 10<sub>19-20</sub>)

Nichtsdestoweniger sei es geboten, an diesem orthodoxen Kult teilzunehmen, und zwar eben mit Rücksicht auf die aus dem schon genannten Grunde immer noch sehr gefährliche Macht der Dämonen. Mit anderen Worten: die orthodoxe Kirche ist noch sehr mächtig in dieser Welt und man soll sich nicht ihrer Verfolgung aussetzen. (Hinweise auf andere Quellenbelege für diese Taktik der Bogomilen s. bei Puech, op. cit., 152f.).

In diesem Zusammenhang sei noch auf den bogomilischen Glauben hingewiesen, wonach die Dämonen bei den Gräbern der orthodoxen Heiligen und überhaupt der nicht zur Sekte gehörigen Leute verweilen und in deren Seelen auch nach ihrem Tode weiter inne- wohnen (Narratio, 99<sub>30</sub>—100<sub>10</sub>; Panopl. dogm. col. 1309). Auch hier haben wir es offenbar mit einer bogomilischen Umformung des gelaufenen Dämonenglaubens zu tun. (Vgl. die bei Johannes Chrysostomos bezeugte Vorstellung, derzufolge die Dämonenwesen in den Grabmälern wohnen, da viele meinen, daß die Seelen der Verstorbenen Dämonen seien. (In Matth. homil. XXVIII, n. 2, P. G. 57, col. 352, vgl. Dict. Théol. Cath., art. cit., 363).

<sup>9</sup> Narratio 91<sub>24</sub>—94<sub>91</sub>; 95<sub>21-27</sub> = Panopl. dogm., col. 1293D—1304A.

Schöpferkraft eingebüßt zu haben. Als „zweiter Gott“ schuf er sich nun den „zweiten Himmel“, d. h. das Firmament, und setzte das Schöpfungswerk — wie es in der Genesis dargelegt ist — fort, bis zur Erschaffung des Menschen, den er nicht imstande war, ohne Hilfe Gottes zu beleben. Sein Versprechen, wonach die Nachkommenschaft des ersten Menschenpaares die leeren Plätze der gefallenen Engel wieder ausfüllen sollte, hielt jedoch Satanael nicht ein. Er versuchte im Gegenteil, die Menschheit ganz an sich zu reißen; dies wurde ihm aber zum Verhängnis. Nachdem er — in Gestalt der Schlange verwandelt — Eva zum Geschlechtsverkehr mit ihm verführt hatte, ging er seiner göttlichen Attribute einschließlich der Schöpferkraft verlustig, sein Antlitz wurde dunkel und häßlich. Seine finstere Gewalt dehnte sich aber weiterhin über das unglückliche Menschengeschlecht aus. Der von ihm mit Eva erzeugte Kain führte durch die Tötung Abels — des später geborenen Sohnes von Adam und Eva — den Mord in die Welt ein. Die Menschen wurden von dem bösen Weltherrscher hart tyrannisiert und ins Verderben geführt, so daß nur wenige von ihnen zum Ergelrarg aufsteigen konnten. Als der gute himmlische Vater erkannte, daß er überlistet worden war, sandte er im 5500 Jahre der Weltära den „Logos seines Herzens“ (*τῆς ἐανοῦ καὶ δίας λόγον*) aus, um die von ihm selbst eirgehauchte Menschenseele zu retten. Dieser Sohn — Logos — wurde von den Häretikern auch als Erzengel Michael bezeichnet. In unsere Welt herabgestiegen, vollbrachte er in 33 Jahren alles, was in den Evangelien von ihm berichtet wird, jedoch die von ihm angenommene Menschennatur, seine Leiden und sein Tod waren nur scheinbar. Seine Sendung gipfelte im entgültigen Sieg über den Apostaten, den er gefesselt und in der Unterwelt eingekerkert hat. Zugleich entzog er ihm das Merkmal eines Engelwesens, nämlich die Endsilbe seines Namens, so daß Satanael nun zum Satan wurde. Zum himmlischen Gotte zurückgekehrt, bestieg der Sohn-Logos zu dessen rechter Seite den leergebliebenen Thron des gestürzten Satanaels, dann aber vereinigte er sich mit dem Wesen seines Vaters, aus dem er hervorgegangen war.

Erst nachträglich vertraute der Bogomilenlehrer Basileios dem Kaiser den kühnsten Gedanken der Sektierer über Samael-Satanael an, nämlich daß dieser und Logos zwei von demselben Vater stammende Brüder seien. Da Samael vor Logos existiert habe, sei er der Erstgeborene und daher auch der stärkere gewesen. Erst nach dem über Samael errungenen Sieg habe sich der Sohn-Logos seinen Thron und seinen Rang des Erstgeborenen (*πρωτοτόκια*) erworben.

Den Keim, aus dem sich diese ganze mythische Geschichte vom Samael (Satanael) entwickelt hat, bildet die geläufige christliche Vorstellung vom ursprünglich guten Engel, der erst durch seine Apostasie zum Urheber des Bösen geworden ist. In der Motivierung seines Abfalls folgt der bogomilische Mythos der auf Origines zurückgehenden Überlieferung, welche den oben zitierten Spruch Jes. 14,14 auf den „Fürsten dieser Welt“ bezog. Obgleich von einigen Kirchenvätern angenommen, wurde diese Deutung schließlich durch eine andere verdrängt, laut welcher jener Vers von Jesaja eigentlich den König von Babylon betrifft. Die von Origines ins Leben gerufene Tradition lebte jedoch in der apokryphen Literatur weiter<sup>10</sup> und ist dort so

<sup>10</sup> Siehe darüber E. Turdeanu, *Apocryphes bogomiles et apocryphes pseudo-bogomiles*, in: *Rev. de l'Hist. des Relig.* 138 (1950) 44, 46. In der patristischen Literatur ist zwar die oben angeführte origenische Auslegung von Jes. 14, 14 zuletzt abgelehnt, doch der



verbreitet, daß es unmöglich ist, die genaue Quelle dieses Motivs des bogomilischen Mythos anzugeben. Der apokryphen Überlieferung wurden ebenfalls die Namen Samael und Satanael<sup>11</sup> entnommen, sowie die Legende vom Verlust der Endsilbe *-il* (*-ήλ*).<sup>12</sup>

Hochmut Satans als Grundmotiv seiner Apostasie beibehalten worden. Die ältere Motivierung seines Abfalls — der Neid, den er gegen den Menschen hegte, wurde dabei nicht völlig verdrängt, vielmehr ließ man beide Beweggründe gelten. Die Lehre vom Abfall der Engel hat bei den Kirchenvätern eine andere Entwicklung durchgemacht, doch letzten Endes wurde als dessen Ursache ebenfalls der Hochmut angegeben. (Siehe die schöne Zusammenfassung im Dict. Théol. Cath. IV, art. cit., col. 375 f.)

Im bogomilischen Mythos war kein Platz für eine apokryphe Auffassung, die den Fall Satans dadurch erklärte, daß er (und seine Engel mit ihm) dem als Ebenbild Gottes erschaffenen Adam die vom Gott befohlene Anbetung versagt hätte. Diese Abfallsgeschichte, die in der lateinischen Vita Adami et Evae vielleicht auf ältere jüdische Quellen zurückgeht (siehe Charles, op. cit., Bd. II, 129), hat große Verbreitung gefunden. (Die betreffenden Texte sind in der Studie von N. Bonwetsch, Die apokryphen Fragen des Bartholomäus, in: Gött. Gel. Nachr. [1897] 37 ff. angeführt. Dem seien noch die von uns weiter unten im Zusammenhang mit der Michael-Legende zitierten koptischen Texte zugereicht.) In der Vita Adami et Evae sowie in den Fragen des Bartholomäus gesellt sich zu dem Ungehorsam Satans noch dessen Hochmut, unter Benutzung des oben erwähnten Jesaja-Verses (Turdeanu, art., cit., 188).

<sup>11</sup> Der Name Samael entstammt der jüdischen Dämonologie, wie sie sich in der talmudischen und post-talmudischen Literatur widerspiegelt. (Siehe The Jewish Encyclopedia X (1907) s. v.) Über den Gebrauch dieses Namens bei den Gnostikern siehe Puech, op. cit., 189, n. 3 und J. Doresse, The Secret Books of the Egyptian Gnostics, London 1960, passim.

Puech meint, dieser Name sei den Bogomilen durch die Ascensio Isaiae vermittelt worden (a. a. O.). Über den Ursprung des Namens Satanael siehe Turdeanu, art. cit., 39 f. Turdeanu zitiert (S. 40) eine koptische Glosse etwa aus dem 7. Jh., in der man diesem Namen bereits begegnet. Außerdem wären noch zwei koptische Texte anzuführen, wo der Name ebenfalls belegt ist (das Enkomion des Theodosios, Patriarch von Alexandrien, zu Ehren des Erzengels Michael, hrsg. von W. Budge in: Miscellaneous Coptic Texts in the Dialect of Upper Egypt [1915], S. 904 der englischen Übersetzung, und ferner das Enkomion des Johannes Chrysostomos zu Ehren des Erzengels Raphael, ebda, S. 1036.) In manchen slawischen Übersetzungen griechischer Apokryphe wurde der im Originaltext enthaltene Ausdruck Samael durch Satanael verdrängt (Turdeanu, art. cit., 40).

<sup>12</sup> Diese Legende findet man in der griechischen Fassung des „Martyriums des heiligen Paulus und der heiligen Juliane“ (zitiert von Turdeanu, S. 41) sowie in den oben angeführten apokryphen „Fragen des Bartholomäus“ (zitiert von F. Scheidweiler, in: E. Hennecke — W. Schneemelcher, Neutestamentliche Apokryphen in deutscher Übersetzung, Bd. I, Berlin 1961, 361). Sie begegnet uns häufig in der slawischen apokryphen Überlieferung, die wir unten im Zusammenhang mit der Michael-Legende zitieren.

Satans Sturz vom Himmel, der seiner Apostasie folgte, wurde in der apokryphen Tradition mit dem Verlust seines göttlichen Glanzes, beziehungsweise auch seines Engelattributs *-ήλ* (=il) und manchmal mit seiner Einkerkung in der Unterwelt verbunden.

Im dualistischen Weltdrama, zu dessen Entfaltung man sich dieses apokryphen Stoffes bediente, verläuft diese „Degradation“ Satans (Puech, op. cit., 201) in drei Phasen. Da der gefallene Engel Satanael von den Bogomilen dem alttestamentlichen Welt schöpfer gleichgesetzt wurde, mußte er auch nach seinem Fall die göttlichen Eigenschaften behalten. Er verlor diese erst infolge seiner — im Sinne der asketischen Bogomilenlehre äußerst verwerflichen — Geschlechtsverbindung mit Eva. In diesem Teile des Mythos klingen alte Themen der rabbinischen Literatur nach: Samaels Neid gegen den Menschen, der die Verführung des ersten Weibes und dann Samaels Fall zur Folge hatte (s. die betreffenden Texte bei A. Wünsche, Schöpfung und Sündenfall des ersten Menschenpaares, Leipzig 1906, 32 f., 50—55), ferner Satans Beiwohnung der Eva und die Geburt Kains aus dieser Verbindung (F. Weber, Jüdische Theologie, Leipzig 1897, 219). Das Motiv der Erweckung der Sinneslust in Eva durch Satan erscheint auch in den apokryphen „Fragen des Bartholomäus“ (s. den griechischen Text bei A. Vasiljev, Anecdota Graeco-Byzantina, Mosquae 1893, 20, vgl. Hennecke-Schneemelcher I, 370). Die dort enthaltene Erzählung bringt uns der bogomilischen Schrift „Interrogatio Iohannis“ nahe (vgl. die Worte: ... et effundit

Diese apokryphen Elemente wußten die Bogomilen in eigenartiger Weise mit den allegorisch gedeuteten Motiven der schon erwähnten Geschichte vom ungerechten Haushalter (*οἰκονόμος τῆς ἀδικίας*) aus Luk. 16, 1—8 zu verbinden.<sup>13</sup>

Man meinte auch die Vorstellung vom Sataael als älteren Bruder Christi mit einer evangelischen Parabel verbinden zu können, nämlich mit der in Luk. 15, 11—32 erzählten Geschichte vom verlorenen Sohn. Liest man doch schon in dem Bogomilentraktat des bulgarischen Presbyters Kozma (aus der 2. Hälfte des 10. Jh.), daß die Häretiker auch diese Lukasstelle allegorisch interpretierten, d. h. den älteren von beiden dort auftretenden Söhnen für Christus, seinen jüngerer verirrten Bruder hingegen für den Teufel hielten.<sup>14</sup> Dieser Bericht Kozma's, zusammen mit seinen Erwähnungen der bogomilischen Bezeichnungen des Teufels als „abgefallenen Engel“ oder „ungerechten Haushalter“, haben H. Ch. Puech veranlaßt, schon für das 10. Jh. das Vorhandensein der bogomilischen Mythologie, wie sie bei Euthymios Zigabenos wiedergegeben wird, einschließlich der Anschauung vom Satan als Bruder Christi vorauszusetzen.<sup>15</sup> Freilich erscheint bei Kozma nicht Satan, sondern Christus als der Ältere.<sup>16</sup> Diese Schwierigkeit<sup>17</sup> sucht Puech durch eine Interpretation zu beseitigen, derzufolge sich die Angabe der Kozma-Schrift auf die Endphase des Dramas beziehe, als nach der endgültigen Niederlage Satanaels der Erstgeborenenrang dem ursprünglich jüngeren Logos-Christus zufiel. Eine Anspielung auf den erwähnten Lukastext vom verlorenen Sohn findet Puech im byzantinischen Mythos selbst. Der verärgerte Neid, den der Himmelherrscher nach Psellos' Schilderung gegen seinen irdischen Bruder losbrechen läßt, erinnere an den Zorn, der sich nach

super caput eius (d. h. der Eva) concupiscentiam peccati... Interrog. Ioh., hrsg. J. Ivanov, Богомилски книги и легенди, София 1925, 79). Den bei Zigabenos angeführten Namen der Kalmena—Kains Schwester—findet man in einem von J. A. Fabricius (Codex pseudepigraphus Veteris Testamenti II, 44) abgedruckten Text, sowie in der von V. Jagić zitierten slavischen Version des Gespräches der drei Heiligen (V. Jagić, Slavische Beiträge zu den biblischen Apokryphen. Denkschr. d. k. Akad. d. Wiss., Phil. hist. Kl. [Wien 1893] 62). In der griechischen Palaea wird die bogomilische Fabel von Satan und Eva schroff abgewiesen. (Vasiljev, op. cit., 191).

Der Verlust von ἡλ erfolgt erst nach dem Triumph Christi über den Apostaten. Im Motiv der Fesselung und Einkerkung Satans berührt sich der Mythos der Bogomilen mit dem Themenkreis der Höllenfahrt Christi.

Im Widerspruch zu dieser Schilderung der Niederlage Satans steht die Aussage des Bogomilenlehrers Basileios, wonach der Satan nach der Zerstörung des Jerusalem-Tempels in der Hagia Sophia von Konstantinopel seinen Wohnsitz habe, während seine Dämonenschar die übrigen christlichen Kirchen untereinander geteilt hätte (Narratio, 96<sub>19-25</sub>=Panopl. dogm., col. 1313 CD).

<sup>13</sup> S. unseren Artikel in Byzantinoslavica 28 (1967) 47, Anm. 33.

<sup>14</sup> ... СЛЫШАЩЕ ВО ВЪ БѢЛѢН ГѢ РЕКША, ПРѢТЧЮ Ѡ ДВОЮ СНѢ. ХѢА ѠБѢ ТВОРАТЬ СТАРѢНШАГО СНА. МЕНШААГО ЖЕ (ѢЖЕ) ЁСТЬ ЗАБЛѢДНАВЪ ѠЦА ДІАВОЛА МѢНАТЬ...

Kozma, hrsg. von M. G. Popruženko, Козма Пресвитер болгарский писатель X века. София 1936, 26<sub>6-9</sub>.

<sup>15</sup> Puech, op. cit., 190 ff.

<sup>16</sup> Nur der sehr unverlässliche Text der Handschrift M. (vgl. Popruženko, op. cit., XV ff.) enthält eine abweichende Variante dieser Stelle, indem hier Christus als der Jüngere bezeichnet wird. Vgl. Puech, op. cit., 191, Anm. 4.

<sup>17</sup> N. Filipov (Върху произхода на богомилството, in: Бълг. Прегл. V (1899) кн. 5, 83) war der Meinung, daß Kozma bloß irrtümlicher Weise das Verhältnis der zwei Söhne umgekehrt habe. Dies trifft natürlich nicht zu, da die bogomilische Deutung in diesem Punkte dem Lukas-Gleichnis folgt, so daß es sich um keinen Irrtum handeln kann.

der Heimkehr des verschwenderischen Sohnes seines älteren Bruders bemächtigt hat.

Wir möchten hier noch einmal<sup>18</sup> eingehender begründen, warum uns diese ganze Konstruktion als unannehmbar erscheint. Einige Worte seien zunächst über die Anwendung allegorischer Methode bei unserer Sekte<sup>19</sup> gesagt. Die Geschichte vom ungerechten Verwalter stellt da eigentlich einen Sonderfall dar. Hier wurde eine ganze biblische Erzählung allegorisch gedeutet und dem neuen Zusammenhang entsprechend umgebaut, um einen wichtigen Bestandteil des dualistischen Mythos zu bilden. In anderen Fällen dienten ganze evangelische Parabeln nur als Illustrationen des schon vorhandenen Mythos. Auf diese Weise wurde die Erzählung vom barmherzigen Samaritaner (Luk. 10, 30—37)<sup>20</sup> verwendet, ähnlich wie die Parabel vom König, der mit seinen Knechten Rechenschaft hielt (Matth. 18, 23—35).<sup>21</sup> Die häufigsten Beispiele bieten jedoch einzelne biblische Sprüche, welche die

<sup>18</sup> S. unseren Artikel, *Le prétendu témoignage d'un traité de Jean Exarque intitulé „Šestodnev“ et relatif aux Bogomiles, Byzantinoslavica 13 (1952) 59—67.*

Die von Jordan Ivanov (Богомилски книги и легенди, 20) geäußerte irrtümliche Meinung, wonach bereits im „Šestodnev“ Johannes des Exarchen, des berühmten bulgarischen Schriftstellers der Symeon-Zeit ein Beleg für die uns hier interessierende bogomilische Anschauung zu finden wäre, ist lange Zeit allgemein gültig geblieben, obgleich sie bereits von J. Trifonov (Сведения за старобългарския живот в Шестоднева на Йоана Екзарха. Спис. БАН XXXV [1926] 25) korrigiert wurde. Vgl. meine Anmerkung in *Byzantinoslavica* 25 (1964) 67, n. 234. Hier möchten wir noch darauf aufmerksam machen, daß schon im J. 1894 Dragomanov auf die griechische Quelle einer der beiden einschlagigen Šestodnev-Stellen indirekt hingewiesen hat. (M. Dragomanov, Забележки върху славянските религиозно-етически легенди, in: Сборник за нар. умов., наука и книж. X (1894) 46, Anm. 1.

<sup>19</sup> Den Hang zur Allegorisierung haben die Bogomilen ohne Zweifel von den Paulikianern übernommen, die sich in dieser Hinsicht von Marcion entfernt hatten. (Über die Allegorie im Paulikianismus s. unseren Artikel in *Byzantinoslavica* 25 (1964) 59).

Die augenfällige Ähnlichkeit zwischen der bogomilischen und der paulikianischen Interpretation von Matth. 7, 22—23 ist von J. Gouillard (*L'hérésie dans l'Empire Byzantin des origines au XII<sup>e</sup> siècle*, in: *Travaux et mémoires I*, Paris 1965) 317, richtig hervorgehoben worden. Beide Sekten waren bei der allegorischen Deutung der biblischen Texte offensichtlich von einer polemischen, antikirchlichen Tendenz geleitet. Diese Absicht tritt in dem bei Euthymios Zigabenos wiedergegebenen bogomilischen Kommentar zum Matth. Ev. klar zutage und wird auch von dem byzantinischen Autor ausdrücklich betont. (Narratio 102<sub>18—25</sub> = Panopl. dogm., col. 1321A).

<sup>20</sup> Diese Allegorie ist bei Moneta dargelegt (Moneta Cremonensis O. P., *Adversus Catharos et Waldenses libri quinque*, hrsg. Th. A. Ricchini O. P., Roma 1743) und außerdem noch in einer Randglosse zum bosnischen Srećković-Evangelium (M. Speranskij. Ein bosnisches Evangelium in der Handschriftensammlung Srećković's, *AfSIPh* 24 (1902) 176 f.; vgl. A. V. Solovjev, *La doctrine de l'Eglise de Bosnie*, in: *Bull de l'Acad. Belg.*, Cl. des Lettres, 5<sup>e</sup> Série XXXIV (1948) 501 f.). Wir haben es offensichtlich mit häretischer Umarbeitung einer älteren Vorlage zu tun. Allegorische Auslegungen der betreffenden Lukas-Parabel und anderer evangelischen Gleichnisse findet man in der Tat in verschiedenen Sammelbänden, die zur Literatur der Erotapokriseis gehören. Reiche Hinweise auf diese Texte sind in dem Buche von V. Močul'skij, *Следы народной Библии в славянской и в древне-русской письменности*, Одесса 1893, gesammelt. Vgl. Speranskij, art. cit., 179. Als Quelle der Allegorie vom barmherzigen Samaritaner, die manchmal unter dem Namen des Johannes Chrysostomos erscheint, wird von Močul'skij (op. cit., 45) ein von Theophylaktos, Erzbischof von Achrida (11.—12. Jh.), verfaßtes Evangelienkommentar betrachtet. Die Allegorie ist jedoch schon bei Eulogios, dem Patriarchen von Alexandrien (580—607) belegt (Photios, *Bibliotheca cod. CCLXXX*, P. G. 104, col. 325 CD — 328A).

<sup>21</sup> Auch diese Allegorie ist bei Moneta, S. 110, ausführlich dargelegt, deren einzelnen Motive erscheinen jedoch bereits in der Interrog. Ioh. (Ivanov, op. cit. 76, 77) und in der Schrift *De heresi catharorum* (hrsg. A. Dondaine in: *Archivum Fratrum Praedic.* 19 (1949) 310<sub>25—28</sub>).

Häretiker als Bestätigung ihrer Lehre anführten. Sie verfuhrn dabei recht willkürlich, denn einzelne Begriffe wurden von ihnen einfach aus ihrem Zusammenhang im biblischen Text gerissen, um im bogomilischen Sinne umgedeutet zu werden.

Wenn wir nun von der oben erwähnten Deutung absehen, die Puech „zwischen den Zeilen“ des Psellos-Textes lesen will, ist die Lukasgeschichte vom verlorenen Sohn keineswegs als Stoff zur Ausgestaltung des bogomilischen Mythos verwendet worden. Sie war auch nicht zu dessen Illustrierung geeignet, da sie als Ganzes keine Analogie zu ihm bietet. Die Bogomilen konnten höchstens einzelne Motive dieser Parabel als Beleg für ihren Satansmythos verwertet haben. A priori kann man die von Puech vorausgesetzte Möglichkeit, daß die Bogomilen das gegenseitige Verhältnis beider Brüder in der Parabel auf das Endstadium ihres Satansmythos bezogen, nicht ausschließen. Eine solche Erklärung könnte man aber nur dort gelten lassen, wo jener Mythos vom Satan als Bruder Christi wirklich bezeugt ist, d. h. im byzantinischen Milieu. Die byzantinischen Texte sagen uns jedoch kein Wort darüber, daß die Bogomilen den genannten Mythos mit Hilfe der Parabel vom verlorenen Sohn zu beweisen versucht hätten.

Der reich gestaltete kosmologische Mythos der Bogomilen, wie wir ihn durch Zigabenos kennen, stellt ohne Zweifel die Frucht einer längeren Entwicklung dar.<sup>22</sup> Ob die Häretiker schon im 10. Jh. versuchten, ihr dualistisches Weltbild in einer zusammenhängenden mythischen Form auszudrücken, bleibt ungewiß. Aber schon in jener frühen Zeit war die Sekte durch eine sehr lebendige Tendenz zur allegorischen Deutung der neutestamentlichen Texte gekennzeichnet. Kozma bietet uns eindrucksvolle Beispiele dieser naiven Exegese. Der dualistischen Weltanschauung entsprechend wurden alle von Christus gewirkten Wunder nicht in ihrem materiellen, sondern immer im geistlichen Sinn aufgefaßt. Nicht körperliche Krankheiten, sondern menschliche Sünden habe er geheilt. In den fünf Broten, mit denen er die Menge gesättigt hat, erblickten die Bogomilen die vier Evangelien und die Apostelgeschichte. Auch die Worte Christi beim letzten Abendmahl bezogen sie keineswegs auf seinen Körper und sein Blut, sondern auf das Tetraevangelium und die Apostelakten.<sup>23</sup>

Die in den Evangelien erzählten Geschichten aus dem alltäglichen Leben wurden in die transzendente Sphäre übertragen. In der Gestalt des ungerechten Haushalters aus Luk. 16 entdeckten die Bogomilen den Bösen<sup>24</sup> und ebenso verwandelten sich ihnen die zwei Brüder, von denen in Luk. 15, 11—32 berichtet wird, in Christus und den Teufel. Der allegorisch umgedeutete Begriff des ungerechten Haushalters in Verbindung mit dem (auch schon von Kozma erwähnten) Motiv des von Gott abgefallenen Engels wurde zum Grundstein des später bezeugten bogomilisch-katharischen Mythos. Im Falle der Parabel vom verlorenen Sohn (Luk. 15, 11—32) braucht man aber in Kozma's Bericht nicht mehr zu suchen, als was er wirklich enthält. Die Bogomilen hielten sich einfach an den Text der Parabel, indem sie nur einen Aspekt der Erzählung beachteten. Das respektive Alter der zwei Söhne fiel hier nicht ins Gewicht, entscheidend war nur deren verschiedener Lebens-

<sup>22</sup> Vgl. *Byzantinoslavica* 28 (1967) 44sq.

<sup>23</sup> Kozma, hrsg. Popruženko, 32<sub>12-19</sub>; 10<sub>9-11</sub>.

<sup>24</sup> *Ibid.*, 22<sub>21-22</sub>.

wandel. Auf diese Wiese wurde der „Ältere (im Vaterhause tüchtig lebende) Sohn als Christus betrachtet,<sup>24a</sup> während man in seinem jüngeren Bruder, der fern von seinem Vater ging und auf einen Irrweg geriet, den Teufel erblickte.

Dies war aber nur eine Interpretationsmöglichkeit. Bei den italienischen Katharern des 13. Jh.<sup>25</sup> wurden andere Seiten der Lukas-Geschichte ins Auge gefaßt. Es ist leicht begreiflich, daß der jüngere Sohn dem „Geist Adams“, d. h. der in dieser bösen Welt verlorenen, dann aber in ihre himmlische Heimat zurückgekehrten Menschenseele gleichgesetzt wurde. Für die Identifizierung des Älteren mit dem „Fürsten dieser Welt“ war wahrscheinlich der Umstand maßgebend, daß der ältere Sohn verärgert war, als sein Bruder wieder mit Freude ins Vaterhaus aufgenommen wurde, ähnlich wie der böse Weltherrscher die Rückkehr der Menschenseelen zum himmlischen Vater zu verhindern suchte. Ein anderes Beispiel stammt aus dem bosnischen Milieu. Laut einer Randglosse zum Srećković-Evangelium<sup>26</sup> bedeutet „der Mensch, der zwei Söhne hatte“ den „unsichtbaren Vater“, der jüngere Sohn sind die vom Satan verführten Engel, während die dem Vater treu dienenden Engel sich unter der Gestalt des Älteren verbergen. Ein bizarres Element tritt hier hinzu: das „gemästete Kalb“ (das zum Gastmahl geopfert wurde) wird als Christus gedeutet.

Wir meinen, genügend nachgewiesen zu haben, daß die bogomilische Anschauung vom Satan als erstgeborenen Sohne Gottes nicht im Zusammenhang mit der Lukasparabel vom verlorenen Sohn erklärt werden kann. Die Frage nach der Herkunft dieses mythischen Motivs bleibt offen. Die religionsgeschichtliche Forschung hat dazu keine nähere Parallele finden können, als die zervanistische Lehre des alten Irans.<sup>27</sup> Dort treten wirklich zwei entgegengesetzte Wesen, Ohrmazd und Ahriman, als Söhne desselben Vaters auf, aber der ganze Zusammenhang ist vom bogomilischen Mythos grundverschieden. Man sucht vergeblich nach einer äußeren Quelle<sup>28</sup> der uns interessierenden bogomilischen Lehrmeinung und diese muß deshalb der eigenen Invention unserer Häretiker zugeschrieben werden, als Frucht ihrer Phantasie, der in der Bildung der bogomilisch-katharischen Mythologie ein bedeutender Anteil zufiel.

Wir möchten uns hier noch einmal dem Bericht des Euthymios Zigabenos zuwenden, um zu zeigen, warum gerade die von ihm bekämpfte Bogomilengruppe zur Vorstellung vom Satan als dem älteren Bruder Christi gelangen konnte. Den Schlüssel zur Erklärung dieser Tatsache finden wir in ihrer eigentümlichen Christologie. Wie schon erwähnt, sprachen sie vom

<sup>24a</sup> Bei den Worten aus Luk. 15, 31: *καὶ πάντα τὰ ἐμὰ ὁ ἔστιν* werden die Bogomilen wohl an Joh. 17, 10 gedacht haben.

<sup>25</sup> Moneta, hrsg. Ricchini, 111, 115.

<sup>26</sup> Hrsg. von Speranskij, I. c., 177 (vgl. Solovjev, art. cit., 503).

<sup>27</sup> Vgl. D. Obolensky, *The Bogomils*. Cambridge 1948, 95, Anm. 4; H. Soderberg, *La religion des Cathares*. Uppsala 1949, 125 ff.

<sup>28</sup> Auch die von M. Brandt (*Utjecaji patristike u ranom bogumilstvu i islamu*, in: *Rad Jugosl. Akad.* 330 [1962] 68) herangezogene Lactantius-Stelle (*Lactantii Divinae Institutionum lib. II, cap. 9, P. L. 6, col. 294–296*) kann für die Lösung unserer Frage nicht in Betracht kommen. Abgesehen davon, daß ein Einfluß von Lactantius auf das Bogomilentum schwerlich vorausgesetzt werden kann, ist seine Lehre vom bogomilischen Mythos wesentlich verschieden. Nach L. ist zunächst der Logos von Gott geschaffen worden und erst dann der andere Geist, der von einem grimmen Neid gegen seinen Vorgänger erfüllt, „ex bono ad malum transcendit“.

Logos<sup>29</sup> als vom Erzengel Michael und Zigaberos deutet uns selbst die primitive Spekulation an, die sie dazu geführt hat: Nach Jes. 9,6 heiße der Name Christi „der Engel des großen Rates“<sup>30</sup> und Erzengel sei er genannt als der göttlichste von allen Engeln (*θειότερον ὄλων τῶν ἀγγέλων*). Die Bogomilen stützten sich hier ohne Zweifel auf Hebr. I. Es ist leicht verständlich, warum sie in diesem Zusammenhang gerade an Michael dachten, den schon das Judentum zum Haupt aller Engel, zum himmlischen Heerführer machte und ihn sogar an die rechte Seite Gottes stellte.<sup>31</sup> (Diese Michael-spekulationen hat später die Literatur des monophysitischen Ägyptens eindrucksvoll entwickelt.)

Die jüdischen Vorstellungen von Michaels ständigem Kampf mit den satanischen Mächten fanden noch in der Johannes-Apokalypse einen wirkungsvollen Nachhall.<sup>32</sup> Das Motiv der von Michael und seinen Engeln im Himmel gelieferten Schlacht (Apok. 12, 17—12) kehrt uns dann im dualistischen Mythos des Mittelalters wieder, wie wir ihn aus den westlichen Quellen kennen.<sup>33</sup> Dort stoßen wir auch auf eine andere Michael-Legende, derzufolge dieser Erzengel die Stellung des gestürzten Satans eingenommen hat.<sup>34</sup> Hier ging es um ein altes Motiv, das in der apokryphen Überlieferung des östlichen Christentums weite Verbreitung gefunden hat.<sup>35</sup> Wir können wohl

<sup>29</sup> Bei den Namen Jesus und Christus ließen es sich die Bogomilen an Etymologisierung nicht fehlen: . . . Ἰησοῦν δὲ ὡς πᾶσαν νόσον καὶ πᾶσαν μαλακίαν ἰόμενον, Χριστὸς δὲ ὡς χρισθέντα τῇ σαρκί . . . Vgl. damit die Fragen des Bartholomäus, Vasiljev, op. cit., 21).

<sup>30</sup> Belege für diese Bezeichnung Christi in der patristischen Literatur s. bei W. Lueken, Michael, Göttingen 1898. Auch ein epigraphisches Zeugnis ist zu erwähnen (C. I. G. Add. IV, 9595 a = Kaibel, Epigr. Graec., N° 726).

<sup>31</sup> Vgl. The Jewish Encycl. VIII (1906) 535 ff.

<sup>32</sup> Lueken, op. cit., 106.

<sup>33</sup> Quellenbelege bei A. Borst, Die Katharer, Stuttgart 1953, 146, Anm. 11.

<sup>34</sup> Disputatio inter Catholicum et Paterinum, hrsg. Martène-Durand, Thesaurus novus anecdotorum, t. V., Paris 1717, S. 1719.

<sup>35</sup> Hinweise auf koptische Zeugnisse s. bei A. Lantschoot, Fragments coptes d'une homélie de Jean de Parallos contre les livres hérétiques, in: Miscell. Mercati I [Studi e testi 121] 325. Dem in koptischen Texten als „erstgeschaffenes Wesen“ (archiplasma) bezeichneten Satanael wird im oben zitierten Michael-Enkomion der höchste Rang nach Gott zugeschrieben (Budge, op. cit., 904, 905). Nach seinem Sturz sei dieser Rang dem Erzengel Michael zugeteilt worden, samt allen ursprünglich von Satanael getragenen Insignien (Szepter, Krone, Stab und Saphir-Gürtel, vgl. Budge, op. cit., 905). Gott habe Michael auf den Thron des gefallenen Mastêma eingesetzt („Investitur des hl. Michael“, zitiert bei Lantschoot, l. c., 325, Anm. 42). In einem anderen Texte lesen wir hingegen, daß Michael seine hervorragende Stellung samt allen Insignien vom Anfang an innegehabt habe (A. Lantschoot, Un texte palimpseste de Vat. copte 65, in: Le Muséon LX (1947) 265 ff.

Die oben erwähnte „Investitur des hl. Michael“ und andere apokryphe Schriften wurden von dem Bischof Johannes von Parallos als häretisch bekämpft. Dieser Bischof war ein Zeitgenosse Damians, des Patriarchen von Alexandrien (578—604) (vgl. Lantschoot, Fragments coptes . . .). In einem koptischen Fragment, das bei W. Budge, Coptic Apocrypha in the Dialect of Upper Egypt, London 1913, XXIX—XXX nach Brit. Mus. Ms. Oriental N° 6782 (datiert 990) abgedruckt ist, werden gewisse „Manichäer“ von Armenien erwähnt, die glauben, Michael sei statt Satan als Haupt der Engelhierarchie eingesetzt worden. Auf die Ähnlichkeit dieses Glaubens mit dem bogomilischen Mythos hat schon Puech (op. cit. 196 Anm. 1) aufmerksam gemacht.

Im slawischen Bereich begegnen uns die Michael-Themen sowohl in schriftlichen Denkmälern, als auch in der mündlichen Überlieferung. Die Legende von der Übertragung Satanaels himmlischen Ranges auf Michael findet man in folgenden Texten: Повесть временных лет, hrsg. D. S. Lichačev, Bd. I. Москва—Ленинград 1950, 62 (Erzählung des griechischen Philosophen); eine slawische Version der Palaea aus einer Hs. des 16. Jh. und ein ähnlicher Text aus einer Hs. des 18. Jh., beide von J. I. Porfirjev (Апокрифические сказания о ветхозаветных лицах и событиях, по рукописям Соловецкой библиотеки. Сборник



voraussetzen, daß schon die byzantinischen Bogomilen mit dieser Legende vertraut waren und daß diese nicht ohne Einfluß auf ihren Mythos geblieben ist, wo der Ehrenplatz, auf den Logos-Michael stieg, ursprüngl. von Satanael besetzt war.

Mit der Idee von Christus-Michael verflocht sich — in einer nicht gerade organischen Weise<sup>36</sup> — eine andere christologische Auffassung, der zufolge Logos — der Sohn Gottes — erst in der Mitte des 6. Jahrtausends und nur seiner Erlöser sendung wegen ins Leben gerufen wurde. Nur diese Lehre vom späteren Erscheinen des Logos ermöglichte aber der Phantasie unserer Sektierer, ihre Vorstellung vom höchsten Engel und himmlischen Verwalter noch weiter zu entwickeln, ihn mit göttlichen Attributen auszustatten und sogar zum erstgeborenen Sohne Gottes zu machen.

Die Bogomilen wagten nicht, diese letzte Konsequenz ihres Nachdenkens über Satanaels Stellung im Himmel den Adepten der Sekte gleich am Anfang mitzuteilen. Sie war eine der „Perlen“, die, nach den Worten des Evangeliums, nicht „den Schweinen vorgeworfen werden“ dürfen und die daher nur den Eingeweihten geoffenbart werden können.<sup>37</sup> Und doch enthüllte der unvorsichtige Basileios auch diese Geheimnisse vor dem Kaiser, der sich sein vollkommeneres Vertrauen zu gewinnen wußte.

Zum verhängnisvollen Zusammentreffen des Konstantinopolitaner Bogomilenführers mit Alexios I. kam es in der zweiten Hälfte der Regierungszeit dieses Komnenenkaisers.<sup>38</sup> Basileios war schon ein Greis, da er gestand, seine Häresie vor 52 Jahren zu predigen begonnen zu haben. Die bogomilische Geheimlehre vom Satanael — dem Erstgeborenen Gottes, mußte aber schon in seiner Jugendzeit existiert haben, da sie zur Kenntnis des gelehrten Michael Psellos gelangte, der um 1050—1060 seinen dämonologischen Traktat schrieb.<sup>39</sup> Andererseits lebte diese Anschauung unter den Bogomilen noch lange nach dem Märtyrertod ihres Lehrers Basileios weiter. Sie wird noch im 13. Jahrhundert in einer polemischen Schrift bekämpft, die Germanos II., Patriarch von Konstantinopel (1222—1240) gegen die noch lange unausrottbare Sekte verfaßte.<sup>40</sup>

Außerhalb des byzantinischen Reichsgebietes ist uns jedoch diese bogomilische Lehrmeinung nirgends belegt. Selbst im benachbarten Bulgarien, das doch mehr als 1½ Jahrhundert lang unter der politischen Macht von Byzanz lebte, läßt sie sich nicht nachweisen. Wir haben gesehen, daß eine

огд. рус. яз. и слов. XVII, 1 [1877] 83 ff.) veröffentlicht; die Sage vom Tiberiasmeer nach J. V. Barsov bei Ivanov (op. cit., 291) abgedruckt. Eine interessante Einzelheit, die uns in diesen Texten begegnet, nämlich die Übertragung der Endsilbe -il von Satanael auf den siegreichen Michail kehrt auch in mündlich überlieferten Erzählungen wieder. (Vgl. die von Veselovskij verzeichnete russische Legende (A. N. Veselovskij, Дуалистические поверья о мироздании, in: Разыскания в области русского духовного стиха, вып. пятый, XI. СПб 1889, 70 ff.

<sup>36</sup> Wir haben es hier mit einer von mehreren Dissonanzen zu tun, die im bogomilischen Mythos geblieben sind, da es den Sektierern nicht ganz gelungen war, den mannigfaltigen Stoff zu einem harmonischen Ganzen zusammenzufügen.

<sup>37</sup> Narratio 107<sub>27</sub>—108<sub>7</sub> = Panopl. dogm., col. 1328BC.

<sup>38</sup> Byzantinoslavica 28 (1967) 45, Anm. 21.

<sup>39</sup> Über die Datierung des Werkes s. Puech, op. cit., 139.

<sup>40</sup> Epistula ad Constantinopolitanos contra Bogomilos, hrsg. G. Ficker, op. cit., 115—125. Dort lesen wir: - - - ποτε μὲν καὶ ἰδὼν θεοῦ καὶ ἀδελφῶν τοῦ Χριστοῦ τοῦτον κατονομάζοντα - - - (S. 117<sub>27</sub>—28); - - - ἰσοδυναμὸν σοι [d. h. Christus] βλασφημοῦσαι τοῦτον [d. h. den Teufel] καὶ ἰσχυροῦσαι - - - (S. 118<sub>7</sub>).

Stelle im Traktat des bulgarischen Presbyters Kozma die Forschung nur auf eine falsche Spur geführt hat. Für die Entwicklung der bogomilischen Lehre in Bulgarien nach dem 10. Jh. besitzen wir ein Dokument von unschätzbarem Wert. Es ist dies eine authentische Schrift der Sekte, in der uns in Form von Antworten Christi auf die Fragen Johannes des Evangelisten das bogomilische Welt drama dargelegt wird.<sup>41</sup> Dieses häretische Buch war jedenfalls schon im 12. Jahrhundert im Besitz der bulgarischen Bogomilen, da es gegen Ende dieses Jahrhunderts eben aus Bulgarien nach Norditalien gebracht wurde. Es ist durchaus nicht ausgeschlossen, daß der verlorene slawische Text auf ein griechisches Original zurückging. Doch darf nicht übersehen werden, daß der darin enthaltene bogomilische Mythos im Vergleich zu der bei Zigabenos belegten Variante manche bedeutende Abweichungen aufweist. Verschiedenartig ist hier schon die Situation zu Beginn des kosmischen Dramas gestaltet. Christus hat bereits seinen Sitz an der Seite seines Vaters inne, als der noch gute Engel Sathanas die seiner Verwaltung anvertrauten himmlischen Sphären frei durchquert. Für die Legende, die Satan als den älteren Bruder Christi hinstellt, war hier begreiflicherweise kein Platz, denn sie vertrug sich nicht mit der Idee des präexistenten Christus, die in diese Form des bogomilischen Mythos aufgenommen wurde.

In ihrer lateinischen Fassung diente die bulgarische Bogomilenschrift als Geheimbuch (*secretum*) einer katharischen Kirche in Lombardien und wurde von dort in die Languedoc übertragen. Die in ihr niedergeschriebene Variante der bogomilischen Lehre hat somit im westlichen Katharertum einen bedeutenden Einfluß ausgeübt. Dagegen wissen wir nicht, ob die andere Auffassung bezüglich des zwischen Satanael und Christus bestehenden Verhältnisses, der wir bei den von Psellos, Zigabenos und Patriarchen Germanos behandelten Bogomilen begegnen, im Westen irgendwo Fuß gefaßt hat. Tatsache bleibt, daß sie in der Fülle der uns überlieferten westlichen Varianten der dualistischen Lehre nirgends belegt ist.<sup>42</sup> Hier wird man uns einwenden, daß es unter den Katharern in der Languedoc doch eine ähnliche Lehrmeinung gegeben habe. Die von einem ehemaligen Waldenser verfaßte „*Manifestatio haeresis albigenensium et lugdunensium*“ unterrichtet uns am Anfang des 13. Jh. über verschiedene bizarre Mythen, die damals unter den languedocischen Katharern als Geheimlehren im Umlauf waren. Da lesen wir in der Tat, daß es in dieser Gruppe Leute gab, die glaubten, Gott habe zwei Söhne: Christus und den „Fürsten dieser Welt“<sup>43</sup>. Dieses Zeugnis wird auch von dem gut informierten Zisterzienser Mönch Peter von Vaux-Cernay

<sup>41</sup> Über diese bereits Anm. 12 zitierte Schrift s. Puech (op. cit., 130, und in: Hennecke Schneemelcher I, 233 f.); Turdeanu, op. cit., 208 ff.

<sup>42</sup> Auch im bosnischen Milieu ist sie nicht bezeugt. Solovjev's Interpretation bestimmter Ausdrücke in bosnischen Evangelientexten im Sinne der bogomilischen Lehre—darunter auch die Deutung des auf Christus bezüglichen Wortes *инчедый* als „Zweitgeborener“ (Solovjev, art. cit., 496 ff.) ist von anderen Forschern überzeugend widerlegt worden (vgl. A. Vaillant, Rev. des Études Slaves 28 [1951] 272—273; J. Šidak, Slovo 4—5 [1955] 58 f.; I. Grickat, Южнослов. филолог 25 [1961—1962] 276 ff.).

<sup>43</sup> Est autem quedam heresis que de novo prosilivit inter eos. Nam nonnulli ex eis credunt unum tantum esse deum, quem dicunt habere duos filios, Christum scilicet et principem huius mundi, unde habent in evangelio „homo quidam habuit duos filios“; et ambos credunt peccatum commisse, sed Christum dicunt patri iam esse reconciliatum cum omni

bestätigt, dessen Beschreibung der Lehren languedocischer Katharer mit der letztgenannten Schrift in hohem Maße übereinstimmt.<sup>44</sup> Nach dem ausführlicheren Bericht der „Manifestatio“ lehrten diese Häretiker, daß beide Söhne Gottes Sünde begangen hätten, jedoch Christus „mit allem seinem Volke“ sei schon mit dem Vater versöhnt. Sie beriefen sich dabei auf Matth. 21, 28 — die Parabel von den zwei Söhnen, die ihr Vater aufforderte, seinen Weinberg bearbeiten zu gehen; der eine zeigte sich zwar dazu bereit, ging aber nicht an die Arbeit, während der andere, der sich zunächst seinem Vater widersetzt hatte, sich alsbald eines besseren besann, den Weinberg aufsuchte und so den Willen seines Vaters erfüllte. Es liegt an der Hand, daß die oben zitierte Katharerlehre dieser Matthäuserzählung direkt nachgebildet war, wobei der erstgenannte Sohn zum Teufel, der andere zum Christus wurde. Es besteht kein Grund, darin einen Nachhall des byzantinischen Mythos vom Gottessohn Satanael zu sehen. Der Gedankengang ist hier ein ganz anderer und wir werden kaum verfehlen, wenn wir die in der „Manifestatio“ und bei Peter von Vaux-Cernay angeführte Fabel der eigenen Invention languedocischer Katharer zuschreiben.

populo suo. A. Dondaine, *Durand de Huesca et la polémique anticathare*. Arch. Fratrum Praedic. 29 (1959) 271<sub>96</sub>–101. Vgl. Christine Thouzellier, *Catharisme et valdéisme en Languedoc à la fin du XII<sup>e</sup> et au début du XIII<sup>e</sup> siècle*. Paris 1966, 284 ff.

<sup>44</sup> Erant alii heretici qui dicebant quod unus est creator, set habuit duos filios, Christum et diabolum . . . Petri Vallium Sarnaii monachi Hystoria Albigensis, hrsg. P. Guébin — E. Lyon, Bd. I. Paris 1926, 12.



## NOUVELLES DONNÉES SUR LES GUERRES DES BULGARES CONTRE BYZANCE AU TEMPS DE TSAR SAMUEL

*P. Tivčev*

Le peuple bulgare a mené des luttes longues et sanglantes pour le maintien de sa liberté et de son indépendance. Fondé sur d'anciens territoires byzantins, l'Etat bulgare se développait et se consolidait sous la menace de son puissant voisin, Byzance. De son côté cette dernière considérait que les terres bulgares lui appartenaient et elle s'efforçait de les reconquérir. Des guerres et des expéditions dévastatrices alternaient avec des périodes de paix, des incursions déprédatrices et sanglantes alternaient avec des relations économiques et culturelles durables, mais l'inimitié séculaire entre les deux puissants Etats des Balkans restait. La lutte entre la Bulgarie et Byzance a été particulièrement serrée au cours du dernier quart du X<sup>e</sup> s. et des premières décennies du XI<sup>e</sup> s. Dans ces guerres d'importance cruciale les Bulgares, conduits par Samuel, avaient concentré toutes leurs forces contre le basileus Basile II, ennemi dangereux et persistant décidé à détruire à tout prix l'Etat bulgare et à soumettre son peuple. Cette lutte a connu diverses étapes et vicissitudes et a été la source de souffrances et de sacrifices pour les masses populaires des deux pays. Mettant à profit les difficultés de Byzance à l'Est Samuel à la tête de ses troupes a pénétré à plusieurs reprises profondément dans le Sud de la Grèce. Ces expéditions s'accompagnaient de massacres et de pillages, les habitants étant emmenés en captivité et déplacés dans les territoires bulgares. De son côté l'empereur Basile II a eu lui aussi recours aux mêmes mesures et à d'autres plus cruelles encore. En effet il emmenait en captivité et installait à l'Est les habitants des forteresses qui lui avaient résisté, aveuglait de nombreux prisonniers<sup>1</sup> et pour tout dire faisait ce qui était en son pouvoir pour conquérir la triste réputation de „bulgarochtone“. Un des épisodes des luttes épiques qui ont eu lieu entre Bulgares et Byzantins au cours de cette période fait l'objet de la chronique de Galaxidion.

En 1865 le médiéviste grec bien connu K. Sathas a publié une chronique de la ville de Galaxidion (*Χρονικὸν τοῦ Γαλαξειδίου*)<sup>2</sup> Le manuscrit de cette chronique a été découvert en 1864 lorsqu'on a procédé à la fouille des ruines du monastère du Christ Sauveur près de la bourgade de Galaxidion. Ce monastère avait été détruit quelques années auparavant par un séisme. Galaxidion est située au bord du golfe du même nom dans la partie occidentale de la Grèce continentale (en face de Corynthe). L'auteur de cette

<sup>1</sup> Sur les guerres entre la Bulgarie et Byzance sous le règne de Samuel et Basile II cf. B. H. Златарски, История на българската държава през средните векове, I, 2, София, 1927, pp. 633—790; История на България, изд. на БАН, т. I, София, 1961, pp. 140—149.

<sup>2</sup> Cf. K. Σάθας, *Χρονικὸν ἀνέκδοτον Γαλαξειδίου*, Ἀθήναι, 1865, σ. 192—195.

chronique était le moine Euthyme du même monastère. Il a vécu en 1660 à environ 1730. Euthyme, connu aussi sous le nom de Pentagiote (en effet la bourgade de Galaxidion portait au temps de la domination turque le nom de Pentagii) a composé sa chronique en 1703. Elle s'étend du X<sup>e</sup> s. jusqu'en 1690. Dans son ouvrage l'auteur a inclu des événements touchant un territoire relativement restreint de cette partie de la Grèce et qui se rapportent à l'histoire de quelques localités: Galaxidion, Salona (Amphisa), Itéa, Naupacte, Lidoriki. Dans ce sens elle ne présente que l'importance d'une chronique locale. Seule la première partie de la chronique de Galaxidion présente un intérêt pour nous. Cette partie est rattachée à l'histoire de la Bulgarie au X<sup>e</sup> s. et plus particulièrement aux expéditions des bulgares au temps du tsar Samuel en Grèce moyenne et au Péloponnèse.

Il nous faut évidemment éclaircir le problème de la véracité de la chronique de Galaxidion (du moins celle de la partie qui se réfère au X<sup>e</sup> s.). On peut se demander s'il est possible de faire appel à un monument historique si tardif et dont l'auteur est éloigné de plus de sept siècles des événements qu'il décrit. La réponse à cette question est contenue dans la chronique même. Le moine Euthyme Pentagiote, parfaitement conscient de son problème qui consistait à décrire des événements tellement reculés, souligne dès le début de son ouvrage que tout ce qu'il écrit sur l'histoire de Galaxidion est fondé sur des données extraites de manuscrits et documents anciens: „L'histoire de Galaxidion, extraite d'anciens manuscrits, parchemins, sigilles et chrysobulles authentiques qui se trouvent, existent et sont conservés au monastère impérial du Christ Sauveur édifié autrefois par le maître et despote Monsieur Michel Comnène éternelle soit sa mémoire.“<sup>3</sup> Ainsi l'auteur de la chronique fait état lui-même du caractère compilatif de son ouvrage qui ne prétend par ailleurs nullement à l'originalité en rejetant toutefois les soupçons éventuels sur l'authenticité des événements décrits. Ainsi qu'il ressort de la chronique le monastère du Christ Sauveur a été fondé en 1147 par Michel Comnène. Ce dernier a sans nul doute été un grand seigneur féodal si l'on en juge d'après les mots „maître et despote Monsieur Michel Comnène“. Il est cependant possible qu'il y ait ici confusion et que le donateur de monastère ait été en fait Michel Comnène, fondateur du despotat d'Epire. Or, on sait que celui-ci a reçu en 1211 le concours des habitants de Galaxidion dans les combats qu'il a menés. Le monastère est dénommé impérial, tsarien, ce qui revient à dire qu'il jouissait d'une certaine indépendance qui a sans aucun doute été confirmée par des documents, des chrysobulles, etc., ainsi que l'affirme Euthyme Pentagiote. L'auteur de la chronique se réfère également à un autre acte officiel, le chrysobulle impérial délivré à l'occasion de la défense de Galaxidion contre les Bulgares et dans lequel on mentionnait tout particulièrement le nom d'un des courageux défenseurs qui avait trouvé la mort au champ d'honneur. Cette chronique fait état d'épisodes concrets, de détails, de noms, etc. qui permet de ce rendre compte que les événements sont décrits sur la base de sources dignes de foi. Tout ceci vient confirmer que l'auteur de la chronique a eu à sa disposition des sources sérieuses. Cependant, tout en se plaçant sur un terrain sûr l'auteur a omis, soit par manque d'expérience soit par suite d'une instruction insuffisante, certains éclaircissements d'une grande importance pour le lecteur d'aujourd'hui. En même temps

<sup>3</sup> Cf. Γ. Βαλέτας, *Χρονικόν τοῦ Γαλαξειδίου*, Ἀθήναι, 1944, σ. 99.

il a introduit dans son récit des éléments religieux et d'autres relevant de la légende qui rendent dans une certaine mesure l'exposé obscur. Ceci est d'ailleurs parfaitement compréhensible et explicable. En tant que moine l'auteur a voulu non seulement faire un récit historique à l'usage de ses lecteurs mais aussi agir sur leurs sentiments religieux et patriotiques. Sous ce rapport tout son exposé est empreint d'une croyance ardente dans l'intervention de Dieu et des saints en faveur du „troupeau de Dieu“, en l'occurrence les habitants de Galaxidion. Il est également notoire que l'auteur de la chronique, bien que très éloigné dans le temps des événements, compose son ouvrage du point de vue du patriote grec qui ne cache nullement sa haine à l'endroit des envahisseurs bulgares. Il les traite dans presque chaque phrase de mécresants, de „pirates“, de „gens féroces“, etc. Indépendamment de ce remplissage inutile qui donne à la chronique un caractère particulier et obscur on peut y retrouver un noyau historique solide qui peut être utilisé en tant que source pour l'étude de l'histoire de notre pays. On sait que nos médiévistes souffrent du manque ou de l'insuffisance de sources. Par conséquent, la moindre indication trouvée dans des monuments les plus divers est la bien venue et ne saurait être négligée. Dans ce sens les renseignements contenus dans la chronique de Galaxidion sont précieux pour l'histoire de Bulgarie et constituent une information supplémentaire sur une époque agitée comme celle de la lutte du peuple bulgare et de Samuel contre Byzance.

Il est très important de connaître l'époque à laquelle on doit rapporter les hostilités entre Bulgares et Byzantins car l'auteur n'a indiqué que le jour et le mois des événements tout en omettant l'année. Il faut souligner ici qu'il existe deux conceptions en ce qui concerne la datation de ces faits. La majorité des chercheurs considèrent que les informations de la chronique de Galaxidion qui ont trait aux incursions des Bulgares se rapportent aux dernières décennies du X<sup>e</sup> s.<sup>4</sup> Selon une seconde conception ces incursions des Bulgares en Grèce moyenne se situent au temps du tsar Siméon, plus exactement entre 924 et 927.<sup>5</sup> A mon avis il est plus probable que ces incursions doivent être mises en rapport avec les expéditions du tsar Samuel. Certaines autres données que l'on retrouve dans la chronique indiquent elles aussi que ces incursions ont eu lieu en 981 ou 996. Il y est expressément mentionné que „cinquante ans après ce lieu devint de nouveau tranquille et la furie de Dieu s'abattit sur les Bulgares“. <sup>6</sup> Alors les habitants de Galaxidion rentrèrent dans la ville détruite et abandonnée et recommencèrent à y vivre. Ce délai qui n'est indiqué cependant que d'une manière très approximative, peut se rapporter à la chute de la Bulgarie sous le joug byzantin (1018). D'autre part si nous admettons que les incursions ont eu lieu entre 924 et 927, il faut nous rappeler que la période de paix intervint presque tout de suite au cours du règne du tsar Petar (927) et non pas cinquante ans plus tard comme le souligne la chronique. Dans cette dernière on lit aussi que l'incursion a eu lieu au temps de l'empereur Constantin Romain: „Au cours du règne de Constantin Romain des gens féroces et ennemis du

<sup>4</sup> Cf. Σάββας, op. cit., p. 192; 'Α. Βακαλόπουλος, 'Ιστορία τοῦ Νέου Ἑλληνισμοῦ, Θεσσαλονίκη, 1961, σ. 23; Idem, Πηγές τῆς ἱστορίας τοῦ Νέου Ἑλληνισμοῦ, Θεσσαλονίκη, 1965, σ. 13. Ces incursions sont datées plus exactement par ces auteurs vers 981 ou 996.

<sup>5</sup> Cf. Ν. Βέης, Αἱ ἐπιδρομαὶ τῶν βουλγάρων ἐπὶ τὸν τζάρον Συμεὼν καὶ τὰ σχετικὰ σχόλια τοῦ Ἀρέθα Καισαρείας, Ἑλληνικά, I, 1928, σ. 349.

<sup>6</sup> Βαλέτας, op. cit., p. 105.



Christ, nommés Bulgares, envahirent l'Hellade et détruisirent les Grecs par le glaive et par la lance".<sup>7</sup> Il s'agit selon toute probabilité du basileus Constantin VIII fils de Romain II et frère et coempereur de Basile II le Bulgarochtone (976—1025). Constantin VIII a gouverné seul après la mort de Basile II, de 1025 à 1028.

En outre les expéditions du tsar Siméon vers Corinthe portaient un caractère tout différent. Les armées de Siméon qui avaient pénétré en Grèce moyenne<sup>8</sup> n'ont selon toute probabilité par entrepris de longs sièges. Tout au contraire le chroniqueur parle du siège de la ville de Salona et du siège de Galaxidion, ainsi que de l'utilisation de machines de siège. Les assiégeants connaissaient bien la situation et avaient l'intention de s'emparer des navires de Galaxidion dans le but de les utiliser dans leurs expéditions dirigées vers les rives du golfe de Corinthe et pour pénétrer en Péloponnèse. Si nous comparons ces informations provenant de la chronique de Galaxidion avec les données de Skylitzès par exemple nous constaterons qu'elles s'en rapprochent par le contenu. Après avoir vaincu Aaron, qui faisait preuve de sentiments en faveur de Byzance, Samuel „devint le seul maître en Bulgarie. Il était, écrit Skylitzès, un homme belliqueux qui ne connaissait jamais de repos et alors que les armées des Grecs combattaient Skléros, il envahissait les régions occidentales en pénétrant non seulement en Thrace, en Macédoine et dans les contrées circonvoisines de Salonique, mais aussi en Thessalie, en Hellade et au Péloponnèse. Il s'empara de nombreuses forteresses dont la principale était Larissa et dont il évacua les habitants avec leurs familles dans l'intérieur de la Bulgarie en les incorporant dans son armée et en les utilisant comme alliés contre les Romains".<sup>9</sup> Ces expéditions de Samuel dont parle le chroniqueur byzantin Jean Skylitzès ont eu lieu avant 986. Au cours de cette même année Basile II vint à bout de la révolte de Bardas Skléros et des autres difficultés intérieures et entreprit une expédition contre la ville de Sofia.<sup>10</sup> Skylitzès affirme que Samuel „envahit impunément“ les régions mentionnées, ce qui revient à dire qu'il les attaqua à plusieurs reprises. Ceci coïncide avec l'information selon laquelle les habitants de Galaxidion ne se seraient décidés à revenir dans leur ville natale et à y reconstruire leurs foyers qu'après la chute de la Bulgarie. Mais prenons également un second texte chez Skylitzès dans lequel il est question d'une autre expédition des Bulgares en Grèce moyenne et au Péloponnèse. Cette expédition est datée de 996.<sup>11</sup> Samuel remporta un succès signalé contre Salonique. Il fit prisonnier Achot, le fils du gouverneur e la ville et réussit à défaire et à mettre à mort le duc de Salonique Grégoire Taronite. L'empereur de Byzance Basile II prit ses mesures énergiques et envoya à Salonique un chef militaire réputé le magistre Nicéphore Uranus. Ainsi que l'écrit Skylitzès „il apprit en arrivant à Salonique que Samuel fut rendu

<sup>7</sup> *Bažetas*, op. cit., p. 101.

<sup>8</sup> Cf. Златарски, История, 1, 2, pp. 405—407, le prof. Zlatarski situe cette campagne vers 920.

<sup>9</sup> G. Cedreni *Compendium Historiarum*, ed. Bonn., II, p. 435,22—436,7;

Cf. Гръцки извори за българската история, т. VI, София, 1965, p. 276 et la bibliographie indiquée.

<sup>10</sup> Cf. Златарски, История, 1, 2, p. 661 et suiv.; История на България, I, p. 141; П. Петров, Образоване и укрепване на Западната българска държава ГСУ фиф, т. 53, 1960, p. 172 et suiv.

<sup>11</sup> Cf. Златарски, История, I, 2, p. 695 et suiv.

orgueilleux par l'assassinat du duc Grégoire Taronite et par la capture de son fils à la suite de quoi il avait passé les cols de Thessalie et la rivière du Pinée et était entré en Thessalie, Béotie, Attique et Péloponnèse par l'Isthme de Corinthe en désolant et en pillant tous ces lieux. Alors Uranus et ses troupes traversèrent eux aussi à marches forcées les contreforts de l'Olympe et parvinrent à Larissa où ils laissèrent les convois. Les troupes armées à la légère passèrent à marches forcées la Thessalie, traversèrent la plaine de Pharsale et la rivière Apidan et disposèrent leur bivouac sur la rivière Sperhei<sup>12</sup>... On décrit ensuite la défaite subie par les Bulgares sur les rives de cette même rivière. En comparant les deux textes chez Skylitzès on verra que les premières incursions des Bulgares sous Samuel (jusqu'à 986) sont plus durables et se répètent à plusieurs reprises. Au contraire l'expédition de 996 a été de courte durée et a fini par une défaite qui a pris les proportions d'une catastrophe. Je crois que les renseignements de la chronique de Galaxidion concordent plus avec la première information de Skylitzès. Il est évident que ces incursions n'ont pas été effectuées tellement à la hâte mais plutôt dans des conditions qui assuraient plus de tranquillité aux attaquants. En outre on aurait dû s'attendre s'il s'agissait bien de l'expédition de 996, que la chronique de Galaxidion mentionnât ou au moins insinuât pour le moins dans une forme générale la grande défaite de la rivière de Sperhei, subie par les Bulgares. Ceci aurait sans nul doute constitué une énorme satisfaction pour le chroniqueur et ce dernier ne serait pas privé du plaisir d'apprendre à ses lecteurs de Galaxidion la défaite des attaquants de leur ville natale. C'est ainsi que procède l'auteur de la vie de Nikon Metanoïte. On y décrit comment un chef militaire byzantin, Basile Apocauque, chargé de la défense de Corinthe et de l'Isthme contre les Bulgares tomba malade et comment il fut guéri par le saint. Basile Apocauque était tourmenté non seulement par son mal terrible, mais se faisait aussi des soucis à cause des incursions bulgares. Le bruit s'était en effet répandu que les Bulgares avaient passé à l'offensive et avaient entrepris une expédition contre l'Hellade et le Péloponnèse. Apocauque fit appeler Nikon Métanoïte de Sparte à Corinthe et rechercha son aide. La Vie affirme que le saint guérit le général byzantin et le délivra du souci des Bulgares en lui prédisant la catastrophe qui les guettait.<sup>13</sup> De toute évidence il est question dans cette Vie de la défaite que fit subir Nicéphore Uranus sur les rives de la rivière Sperhei à l'armée bulgare endormie qui ne s'attendait pas à une attaque de nuit.

On a récemment publié une lettre dont l'auteur ne nous est pas parvenu et qui se rapporte à une incursion des Bulgares en Grèce à l'époque de Samuel. La lettre est datée approximativement de 975.<sup>14</sup> Cette lettre, ainsi

<sup>12</sup> G. Cedrini *Compendium Historiarum*, II, p. 449, 16—450, 8 Cf. ГИБИ VI, p. 278—279.

<sup>13</sup> Σπ. Αάμπρος, *Ὁ βίος Νικωνος τοῦ Μετανοῖτε, Νεὸς Ἑλληνομνήμων*, 3 (1905), pp. 174—177; Златарски, *История*, I, 2, pp. 696—701; 845—848. Selon le prof. Zlatarski cette bataille près de Sperhei a eu lieu en 996 par contre G. Ostrogorskij, *Историја Византије*, Београд, 1959, p. 293, la date de l'an 997. Pour la vie de Nikon Metanoïte cf. aussi Гръцки извори за българската история, т. VII, София, 1967, pp. 147—148.

<sup>14</sup> V. J. Darrouzès, *Epistoliers byzantins du Xe s.*, Paris, 1960, IX, 19, pp. 356—357; cf. V. Търкова-Займова, *Autour de la pénétration du tzar bulgare Samuel dans les régions de la Grèce proprement dite, Byzantinobulgarica*, II, Sofia, 1966, pp. 237—239; sur les incursions des Bulgates cf. aussi Ив. Дуйчев, *Проучвания върху българското средновековие*, Сборник на БАН, кн. 41, 1945, pp. 20—24; III. Нападения на цар Самуила в областта на Иерисо през 987—989; В. Търкова-Займова, *Сведения за българите в житието на св. Атанасий*, Изследвания в чест на акад. Д. Дечев, София, 1958, p. 761.

que la chronique de Galaxidion réfutent l'opinion selon laquelle Samuel a entrepris, non pas deux, mais une seule expédition et ceci en 996.<sup>15</sup> Compte tenu des renseignements de Skylitzès qui constitue la source principale pour l'époque, ainsi que d'autres informations il est clair que Samuel a envahi à plusieurs reprises des régions purement grecques et qu'il est arrivé jusqu'à Corinthe et en Péloponnèse. A mon avis il semble que la chronique de Galaxidion se réfère à l'une de ces expéditions, probablement plus ancienne, peut-être en 981.

La chronique de Galaxidion contient des renseignements précieux concernant l'histoire de Bulgarie et plus particulièrement les actions militaires de l'armée bulgare à cette époque, le mordant dont leurs troupes faisaient preuve, leur habileté à se servir de machines de siège, leur armement, la prise d'esclaves, etc. Voyons cependant d'un peu plus près quels sont les renseignements fournis par la chronique. Comme nous l'avons déjà mentionné l'incursion des Bulgares a eu lieu sous le règne de l'empereur Constantin. Ils envahirent l'Hellade et poussèrent une pointe aussi vers la Morée (Péloponnèse). Lorsqu'ils arrivèrent devant la ville de Salona (Amphise) leurs armées se regroupèrent en deux. Une partie de l'armée bulgare assiégea Salona alors que l'autre se dirigea vers Galaxidion. Le chroniqueur mentionne qu'avant d'arriver jusqu'à la ville les Bulgares attaquèrent les villages environnants où ils firent des esclaves. Plus loin l'auteur parle de la ville même de Galaxidion et de sa forteresse. Cette ville avait été construite dans les temps anciens et était entourée d'un beau mur d'enceinte construit en marbre à l'époque des Hellènes. La ville elle-même était grande et comprenait selon les paroles du chroniqueur „d'innombrables maisons“. Les habitants disposaient aussi d'un nombre important de vaisseaux. Avant d'entreprendre leur expédition contre Galaxidion les Bulgares „décidèrent de la prendre par le glaive et après s'être emparés des vaisseaux d'avancer en Morée en pillant aussi les terres sises autour du golfe“.<sup>16</sup> Apprenant l'approche des Bulgares les habitants se préparèrent au combat. La description du siège de la ville présente un intérêt particulier. L'armée bulgare fit appel à différentes machines de siège. Ils bloquèrent la ville „avec toute espèce de machines et avec le concours de Satan qui les dirigeait ils ouvrirent une brèche dans le mur d'enceinte et entrèrent le glaive à la main“.<sup>17</sup> L'attaque des Bulgares avait été forte mais elle avait rencontré une résistance acharnée de la part des habitants de la ville. Une lutte sanglante commença à l'intérieur de la forteresse. Les habitants agirent avec beaucoup de décision et réussirent à défaire les ennemis. Nous lisons dans la chronique : „Alors il se fit un grand carnage et une lutte terrible de sorte que le sang coulait dans les rues comme une rivière pendant l'hiver. Et les habitants de Galaxidion sortirent vainqueurs avec l'aide de Dieu, tuèrent les pirates mécréants et gagnèrent la bataille“.<sup>18</sup> Peu d'assaillants parvinrent à se sauver et à se retirer vers Salona. Là ils contèrent leur échec et la mort de leurs camarades tués dans la forteresse. Cette nouvelle provoqua la rage et le désir de vengeance des Bulgares. Ces derniers conquièrent le 13 août la ville de Salona. Le chroniqueur affirme que ceci a eu lieu grâce à la trahison perpétrée par un habi-

<sup>15</sup> Златарски, История, I, 2, p. 848.

<sup>16</sup> Βαλέτας, op. cit., p. 101.

<sup>17</sup> Ibidem, p. 102.

<sup>18</sup> Ibidem.

tant de la ville nommé Kutzothéodore. Si l'on en croit le chroniqueur ils tuèrent pour se venger tous les habitants de Salona sans différence d'âge et de sexe: „Ils passèrent au fil de l'épée les vieillards, les jeunes gens, les femmes et les enfants en vengeance, abominables corsaires, le sang de leurs camarades qui avait été si bien versé dans le combat de Galaxidion“.<sup>19</sup>

La chronique se poursuit par le second siège entrepris par les Bulgares et qui se solde cette fois-ci par la prise de la ville Galaxidion. On y trouve des données intéressantes sur l'armement et le nombre des Bulgares. Ils étaient armés de lances longues et de beaucoup de flèches et portaient des casques qui „brillaient comme le soleil“. L'armée bulgare qui s'était dirigée vers Galaxidion était tellement nombreuse que, selon l'hyperbole du chroniqueur, elle ressemblait à un essaim d'abeilles: „Les Bulgares après avoir satisfait leur âme noire avec du sang chrétien partirent comme un essaim d'abeilles innombrables contre Galaxidion“.<sup>20</sup> Devant cette menace encore plus sérieuse les habitants de la ville décidèrent que la résistance contre un ennemi aussi fort était impossible et qu'il était plus raisonnable de se retirer. La population tout entière de Galaxidion s'embarqua sur les vaisseaux et quitta la ville. Il ne restait que des vieillards qui n'étaient plus en mesure de marcher. Un autre habitant de la ville, nommé Haralambi, resta aussi dans la forteresse car il ne voulait pas abandonner sa ville natale. Selon toute probabilité il s'agissait d'un militaire, peut-être du chef de la garde, car on souligne dans la chronique qu'il n'écoula ni prières ni conseils et resta à Galaxidion „pour diriger la forteresse et périr avec honneur“. Une place particulière est attribuée à l'exploit du soldat mentionné Haralambi qui s'est opposé avec courage aux Bulgares en les attendant à la porte de la forteresse. Il se jeta comme „un lion enragé“ sur les assaillants et tailla en pièces quelques-uns d'entre eux et réussit même à tuer un de leurs chefs. Mais aussi brave fût-il il ne pouvait combattre des ennemis aussi nombreux. Son glaive se brisa au cours du combat et il fut pris et tué. „Les Bulgares le taillèrent en mille morceaux“ dit le chroniqueur. Plus tard le nom de ce brave a été honoré dans un chrysobulle impérial.<sup>21</sup> Il est probable que ces événements ont effectivement eu lieu et que malgré les exagérations du chroniqueur une certaine résistance a été opposée aux Bulgares qui avaient envahi Galaxidion. Il est possible que la forteresse ait été gardée par une petite garnison commandée par le chef en question alors que la population civile s'était retirée avec les vaisseaux. Il est évident qu'Euthyme Pentagiotte a introduit un élément de légende pour les buts de son récit. Les lecteurs auraient été beaucoup plus impressionnés en apprenant qu'un seul soldat s'était battu avec bravoure seul contre toute une troupe ennemie. De toute façon la référence au chrysobulle impérial prouve encore une fois la véracité des informations contenues dans la chronique de Galaxidion. A Byzance en effet on citait ceux qui s'étaient distingués dans les combats dans des diplômes impériaux. L'information concernant le chrysobulle délivré en relation avec la défense de Galaxidion confirme cette pratique. Malheureusement nous n'avons pu découvrir avec précision quand a été délivré le chrysobulle dans lequel est mentionné le nom de Haralambi.

<sup>19</sup> Βαλέτας, op. cit., p. 103.

<sup>20</sup> Ibidem, p. 103.

<sup>21</sup> Ibidem, p. 104.

Comme c'était l'usage à cette époque les vainqueurs passèrent au pillage. Les Bulgares qui avaient envahi la forteresse „passèrent tous les vivants au fil de l'épée, mirent le feu aux maisons et rasèrent la forteresse qui était très belle, construite en grands blocs de marbre au temps des Hellènes“. Ici le chroniqueur se contredit avec le passage dans lequel il affirme que tous les habitants à l'exception des vieillards s'étaient retirés sur les vaisseaux. Il a peut-être écrit ce passage dans lequel il mentionne que les Bulgares ont tué tous les vivants pour donner un caractère plus dramatique à son récit. Les assaillants avaient porté leur attention sur les églises où ils escomptaient faire un butin important — vases en or et en argent, etc. Ils y trouvèrent les vieillards de Galaxidion qui avaient cherché asile et auxquels il ne restait plus aucune ressource sauf la prière. Certains ont été abattus „comme des agneaux devant le saint autel et les autres ont été emmenés en esclavage“. On trouve dans la chronique un épisode du pillage des églises dans lequel le chroniqueur a introduit des éléments miraculeux particuliers à cette époque. Lorsqu'un des assaillants tenta de se saisir d'une veilleuse en or sa main se paralysa et il tomba mort. Au même moment, écrit le chroniqueur, un grand tremblement de terre eut lieu et un cavalier apparut qui chassa les Bulgares hors de la ville, les poursuivit jusque dans les montagnes, disparut et devint invisible.

Après le pillage et la dévastation de Galaxidion ses habitants se dispersèrent dans les îles environnantes. Ils y construisirent des maisons et élevèrent même une nouvelle église et une jetée. Les habitants de Galaxidion y restèrent pendant un demi siècle. Ce n'est qu'après la conquête de la Bulgarie, lorsque tout danger d'incursion dans cette contrée avait disparu que les habitants réintégrèrent leur ville d'origine. „Cinquante ans plus tard le lieu devint à nouveau tranquille et la colère de Dieu détruisit les Bulgares et les habitants de Galaxidion sortirent de nouveau sur le continent et reconstruisirent les maisons de la ville qui était entièrement en ruines et en poussière, recouvertes de forêts denses“.<sup>22</sup>

La situation de cette région de la Grèce au cours du duel sanglant entre la Bulgarie de Samuel et l'empire byzantin ressort clairement de l'analyse de la chronique de Galaxidion d'Euthyme Pentagioté. En mettant à profit les soucis de Byzance les Bulgares avaient mis en ligne des forces importantes. Leurs troupes étaient bien armées et utilisaient un puissant matériel de siège. Les incursions des Bulgares étaient accompagnées de déprédations et de prises d'esclaves et semaient la panique parmi la population grecque. Une partie de cette dernière s'établissait dans les îles pour échapper au danger. On doit souligner qu'à deux reprises la chronique parle de prise d'esclaves. On ne peut dire avec tant soit peu de sûreté s'il s'agit de prisonniers en général ou bien de réduction en esclavage au sens strict du terme. On sait cependant qu'il y eut des esclaves dans le premier royaume bulgare<sup>23</sup> et il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'une partie des prisonniers fût vendue comme esclaves.

<sup>22</sup> Βαλέτας, op. cit., p. 105.

<sup>23</sup> Cf. Д. Ангелов, Робството в средновековна България, Исторически преглед, II, 1945/6, pp. 129—156; Р. Браунинг, Робство в Византийской империи (600—1200), ВВр. XIV (1958), pp. 49—53; А. Hadjiinicolaou-Marava, Recherches sur la vie des esclaves dans le Monde Byzantin, Athènes, 1950, p. 49 et sq.; H. Köpstein, Sur Sklaverei im Ausgehenden Byzanz, Berlin, 1966, et la bibliographie indiquée.

Byzance disposait de ressources plus importantes aussi bien économiques que militaires et sortit en fin de compte victorieuse mais à l'époque des incursions des Bulgares en Grèce elle ne pouvait pas y consacrer les forces militaires indispensables. Les garnisons locales ou les détachements de troupes envoyés par l'autorité centrale n'étaient par en mesure d'en venir à bout.

Indépendamment de l'expédition à laquelle elles se réfèrent — celle de 981 ou de 996 — les informations contenues dans la chronique de Galaxidion reflètent certainement les luttes entre les Bulgares et Byzance et enrichissent nos connaissances sur ces événements.

## ΙΣ ΧΡ

### Ίστορία Γαλαξειδίου

*Ἐβγαλμένη ἀπὸ παλαιὰ χειρόγραφα, μεμβράνια, σιτζίλια καὶ χρυσόβουλα αὐθεντικά, ὅπου εὐρίσκονται καὶ εἶναι καὶ σώζονται εἰς τὸ Βασιλικὸ Μοναστήρι τοῦ Σωτήρος Χριστοῦ, χρισμένο παρὰ τοῦ ποτὲ αὐθέντη καὶ δεσπότη κυρ Μιχαὴλ τοῦ Κομνηνοῦ, οὗ αἰωνία ἡ μνήμη. Ἀμήν.*

*Ἀδὰ χειρὸς Ἐνδύμιου Ἱερομονάχου ἔτος ΑΨΓ (1703) μῆνι Μαρτίῳ Κύριε Δόξα σοι νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων Ἀμήν.*

## Μπολγάροι

### I

*Τὸν καιρὸ τῆς βασιλείας Κωνσταντίνου Ρουάνου, ἀγριωποὶ καὶ χριστιανομάχοι ἄνθρωποι, Μπολγάροι λεγόμενοι, ἐμπήκασιν στὴν Ἑλλάδα καὶ ἀπὸ σπαθίου καὶ κονταρίου ἐχαλάσασιν τοὺς Χριστιανούς καὶ ἐτραβήξασιν ἴσα στὸ Μορέα. Διαβαίνοντας γοῦν ἀπὸ τὸ Σάλονα, ἐμπλοκάρασιν το. Καὶ μισοὶ ἀπὸ δαύτους ἤρθασιν στὸ Γαλαξειδί καὶ ἔπληραν σκλάβους ἀπὸ τὰ χωρία διὰ καταπατητάδες.*

*Ἐρχόμενοι γοῦν οἱ ἄπιστοι στὸ Γαλαξειδί, πὺν ἦτανε χρισμένο παμπάλα καὶ εὐμορφοκαστρογυρισμένο, ἔχοντας καὶ φλότα παραβίων καὶ σπίτια περίσσα, βουλὴν ἐποίκασιν οἱ ἄπιστοι ἀπὸ σπαθίου νὰ τὸ ἐπάρουσι, καὶ, παίρνοντας στὴν αὐθεντεία τοὺς τὰ καράβια, νὰ ἀπερᾶσουσι στὸ Μορέα, κουρσεύοντας καὶ τοῦ κόρφου τὰς μεριές.*

*Καὶ οἱ Γαλαξειδιῶτες, ἔστοντας νὰ μάθουσι ἓνα τόσο φοβερὸ μῆνυμα, ἐτρέξασιν στὰς ἐκκλησίες, γονατιστὰ παρακαλόντας τὸ Χριστὸ καὶ τὴν Παναγία καὶ ὅλους τοὺς Ἁγίους, νὰ τοὺς βοηθήσουσι εἰς ἐκείνη, τὴ φοβερότατη, στιγμή. Ἀρματωθήκασι γοῦν καὶ ἐτοιμασθήκασι διὰ πόλεμον.*

*Καὶ ἐρχόμενοι ἐκεῖνοι οἱ πειράτες, ἐμπλοκάρασιν τὸ κάστρο, καὶ μὲ κάθε λογὶς μηχανὰς καὶ συνέργεια τοῦ Σατανᾶ, πὺν τοὺς διανθέντενε, ἀνοίξασιν μία τρούπα μεγάλη στὸ κάστρο καὶ ἐμπήκασιν μὲ τὸ σπαθὶ στὸ χέρι. Ἐτότες γοῦν ἐγενέθηκε μεγάλος σκοτωμός καὶ φοβερὴ ἀμάχη, πὺν τὸ γαῖμα ἔτρεχε στοὺς δρόμους, ὥσάν ποτάμι χειμωνιάτικο. Καὶ οἱ Γαλαξειδιῶτες, βοηθόντας καὶ μὲ τὴ χάρη τοῦ Θεοῦ, ἐσταθήκασι νικητὲς καὶ ἐσφάξασιν τοὺς ἄπιστους πειράτες, καὶ ἐκερδίσασιν τὴν ἀμάχη.*

*Καί γοῦν ἀπὸ ἐκείνου τοὺς πειράτες, γλύσαντες ἀπὸ τὸ μαχαίρι καὶ τὴν ὀργὴ τοῦ Θεοῦ, ἐπήγασιν, τρέχοντας γοργόν, καὶ ἀφηγηθήκασι στοὺς συντρόφους, πὺν εἶχασιν μπλόκον τὸ Σάλονα, τὸ σκοτωμὸ καὶ τὸ χαῖμὸ τῶν ὁμοφύλων μέσα στὸ Γαλαξειδί.*

*Καὶ ἐκεῖνοι οἱ πανάπιστοι, ἔστοντας νὰ μάθουσι ἓνα τόσο φαρμακωμένο μαντάτο, ὀργισθήκασι περίσσα καὶ ἀφρίξασιν ἀπὸ λύσσα ἐκδίκησης.*

Καὶ ἔστοντας νὰ ἐπάρουνσι τὸ Σάλονα, μὲ προδοσίᾳ ἐνὸς Σαλονίτου, πὺν τὸν ἐλέγασι Κουντζοθόδωρο, στὰς γ', Αὐγουστος μῆνας, ἐπεράσασι ἀπὸ σπαθίου καὶ μαχαίριου γερόντους, νέους καὶ γυναικόπαιδα, ξεπλερώνοντας οἱ μιαρότατοι κουρσάροι τὸ γαῖμα τῶν συντρόφων, πὺν μὲ πόλεμο καλὸ χύθηκε στὸ Γαλαξείδι, ὡσὰν ἀφηγήθηκα ἄνωθες.

Καὶ ὕστερα, χορταίνοντας τὴ μαύρη ψυχὴ τους ἀπὸ γαῖμα χριστιανικὸ, ἐξεκινήσασι ὡσὰν τὸ μελίσει, μετρημὸ μὴν ἔχοντας, καταπάνω στὸ Γαλαξείδι. Οἱ γοῦν Γαλαξειδιῶτες, βλέποντας ἓνα τόσο ἀμέτροητο φουσατό, ἀρματωμένον μὲ κοντάρια μακρὰ, καὶ σαῖτες περισσες καὶ περικεφαλαῖες, πὺν ἐλάμπασι ὡσὰν τὸν ἥλιο, ἐμπήκασι στὰ καράβια, καὶ ἐμείναςι στὴν πολιτεία καμπόσοι γέροι, πὺν δὲν ἔχωρούσασι στὰ πλεύμενα.

Καὶ ἓνας Γαλαξειδιώτης, πὺν τὸν ἐλέγασι Χαραλάμπη, δὲν ἐπαραδέχτηκε ν' ἀφήσει τὴν πατρίδα. Καὶ μὴν ἀκούοντας τὲς συμβουλὲς καὶ παρὰκλήσεις, ἐστάθηκε στὸ Γαλαξείδι, διὰ νὰ διανθεντιεύσει τὸ κάστρο καὶ ἀποθάνει τιμημένα. Ἐπῆγε γοῖν στὴν ἐκκλησίᾳ καὶ ἐξομολογήθηκε καὶ μὲ δάκρυα στὰ μάτια ἐπαρακάλεσε τὸ Χριστὸ νὰ τὸν βοηθήσει. Καὶ ἐζώσθηκε τὰ ἄρματα, πὺν τὰ ἐδλόγησε ὁ ἱερέας, καὶ ὕστερα ἐξεκίνησε μονάχος καὶ ἐστάθηκε στὴν πόρτα τοῦ κάστρου.

Ἐρχάμενοι γοῦν οἱ πειράτες καὶ ἐμπαίνοντας στὸ κάστρο, ἤβρασι τὸν Χαραλάμπη πὺν ἐχύθηκε καταπάνου τους, ὡσὰν λεοντάρη λυσσασμένο, καὶ ἐσφαξε καμπόσους καὶ ἕναν ἀπὸ τοὺς κεφαλάδες. Καὶ ὕστερα τοῦ ἔπεσε καταπάνου ὅλο τὸ φουσατό. Καὶ πολεμόντας ἐτσακίσθηκε τὸ σπαθί του. Καὶ τὸν ἐπιάσαςι ζωντανὸ καὶ τὸν ἐκάμασι χίλια κομάτια. Καὶ τὸ ὄνομα του εἶναι τιμημένο εἰς ἓνα βασιλικὸ χρυσόβουλο.

Ἐμπαίνοντας οἱ πειράτες ἀνεμτόδιστα στὸ Γαλαξείδι ἐπεράσασι ἀπὸ σπαθίου ὁ, υἱ ἐβρόηκαςι ζωντανό, καὶ ἀνάψαι φωτιά στὰ σπίτια καὶ ἐκσημνίσασι καὶ τὸ κάστρο, πὺν ἦταν ἓνα εὐμορφότατο, γικιασμένο μὲ μάρμαρα μεγάλα, ἀπὸ τῶν Ἑλλήνων τὸν καιρό. Ὑστερα ἐμπήκασι καὶ στὲς ἐκκλησίες καὶ ἐκεῖ ἐβρόηκαςι τοὺς γέρους γονατιστὰ παρακαλόντας τὲς εἰκόνες. Ἄλλους γοῦν ἐσφάξασι, ὡσὰν ἀρνία, οἱ ἀντίχριστοι, ἐμπροστὰ στὸ Ἅγιον Βῆμα, καὶ ἄλλους ἐπήρασι σκλάβους. Ἡθελίσασι γοῦν καὶ τὲς ἐκκλησίες νὰ ξεγυμνώσουσι. Ἀκούσατε γοῦν τὸ μεγάλο θαῦμα. Ἐνας ἀπὸ ἐκείνους τοὺς πειράτες, βλέποντας ἓνα κανδήλι εὐμορφο, μαλαματένιο, πὺν ἔκαιε ἔμπρὸς στὴν εἰκόνα τοῦ Χριστοῦ, ἀνέβηκε μὲ μία σκάλα νὰ τὸ ἐξεκρεμάσει, κουρσεύοντάς το. Καὶ πρὶν νὰ πιάσει τὸ κανδήλι, ἐκόπηκε τὸ μιαρότατο χέρι του καὶ ἔπεσε νεκρὸ καὶ κατὰ-μαυρο, ὡσὰν πίσσα καταγῆς. Καὶ μεγάλος σεισμὸς ἐγενέθηκε.

Ἐτότες ἐφάνηκε ἓνας καβαλάρης μὲ σπαθὶ ξεγυμνωμένο καὶ ἄρματα λαμπερὰ καὶ ἄρχισε νὰ σφάζει τοὺς πειράτες. Καὶ τοὺς ἐπῆρε κνηγόντας ὅξω ἀπὸ τὸ Γαλαξείδι, μέσα εἰς τὰ βουνά. Καὶ ἐκεῖ, ἔγινε ἄφαντος ἀπὸ τὴ γῆ.

Ἐτότες οἱ Γαλαξειδιῶτες, κατατρεγμένοι, ἐπήρασι καὶ ἐχτίσασι σπίτια στὰ τριγύρω νησόπουλα. Ἐκεῖ γοῦν ἐχτίσασι καὶ μία ἐκκλησίᾳ τοῦ Ἁγίου Κωνσταντίνου καὶ ἐμολύσασι καὶ τὸ νησί μὲ πλάκες μεγάλες.

Ὑστερα ἀπὸ πενήντα χρόνια, ἡσυχάζοντας ὁ τόπος, καὶ Μπολγάρους ἐξολότρεψε ἡ ὁργὴ τοῦ Κυρίου, ἐβγήκαςι οἱ Γαλαξειδιῶτες πάλαι στὴ Στεριά, καὶ ἐξαναχτίσασι τὰ σπίτια τοῦ Γαλαξειδίου, πὺν ἦταν ὅλο στάχτη καὶ ἐρείπια, καὶ λόγγοι καὶ ρουμάνια ἀπάνου ἐφτυρώσασι.

## Chronique de Galaxidion

### Jésus Christ

Histoire de Galaxidion extraite d'anciens manuscrits, parchemins, sigilles et chrysobulles authentiques qui se trouvent, existent et sont conservés dans



le monastère impérial sous le vocable du Christ Sauveur édifié autrefois par le maître et despote Monsieur Michel Comnène, éternelle soit sa mémoire.

De la main du hieromoine Euthyme, an 1703, mois de mars.

Gloire à Dieu maintenant et dans le siècle des siècles, Amen.

## Bulgares

Au cours du règne de Constantin Romain des gens féroces et ennemis du Christ, nommés Bulgares, envahirent l'Ellade et détruisirent les Grecs par le glaive et par la lance et avancèrent aussi vers la Morée. Et quand ils arrivèrent devant Salona ils y mirent le siège. Et la moitié d'entre eux arrivèrent à Galaxidion et y firent des esclaves dans les villages par leurs assaillants.

Quand les mécréants arrivèrent à Galaxidion qui était construit dans l'ancien temps et entouré d'un beau mur d'enceinte et avait une flotte de vaisseaux et d'innombrables maisons les mécréants prirent conseil de s'en emparer par le glaive et après s'être emparés des vaisseaux de passer en Morée en pillant aussi les régions autour du golfe.

En apprenant une aussi terrible nouvelle, les habitants de Galaxidion coururent aux églises et prièrent à genoux le Christ et la Vierge et tous les saints de leur aider dans ce moment terrible. Ensuite ils s'armèrent et se préparèrent à la guerre.

Et, lorsque ces pirates arrivèrent, ils assiégèrent la forteresse avec toute espèce de machines de siège et avec le concours de Satan qui les menait ils ouvrirent une grande brèche dans le mur d'enceinte et entrèrent le glaive à la main. Alors eut lieu un grand carnage et un combat terrible de sorte que le sang coulait dans les rues comme une rivière d'hiver. Et avec l'aide de Dieu les habitants de Galaxidion sortirent vainqueurs et tuèrent les pirates mécréants et gagnèrent la bataille.

Certains de ces pirates qui s'étaient sauvés du glaive et de la colère de Dieu s'en allèrent en courant vite et contèrent à leurs camarades qui assiégeaient Salona la tuerie et la détruite de leurs compatriotes dedans Galaxidion.

Et ces mécréants, en apprenant une aussi terrible nouvelle, se mirent dans une grande colère et bouillaient de désir de vengeance. Et quant ils eurent réussi à prendre Salona par la trahison d'un habitant nommé Kutzo-théodore le 13 août ils passeront au fil de l'épée vieillards, jeunes gens, femmes et enfants en vengeance, les sales corsaires, le sang de leurs camarades qui avaient été si bien répandu dans le combat de Galaxidion.

Après avoir saturé leur âme noire de sang chrétien ils se mirent en marche comme un essaim d'abeilles innombrables contre Galaxidion. Les habitants, voyant une armée tellement innombrable armée de longues lances et de beaucoup de flèches et de casques qui brillaient comme un soleil, montèrent sur leurs vaisseaux et dans la ville restèrent de nombreux vieillards qui ne pouvaient plus marcher.

Un galaxidien qui se nommait Haralambi n'accepta pas de quitter son lieu natal et n'écoutant ni conseils ni adjurations resta à Galaxidion pour diriger la forteresse et périr avec honneur. Il alla à l'église, se confessa et les larmes aux yeux pria le Christ de lui venir en aide. Il ceignit ses armes qui furent bénies par le prêtre et après sortit seul et se mit devant la porte de la forteresse.

Ensuite les pirates arrivèrent et en entrant dans la forteresse trouvèrent Haralambi qui se jeta sur eux comme un lion en furie et tailla en pièces beaucoup d'entre eux et un de leurs chefs. Et après l'armée toute entière l'attaqua. En combattant il brisa son glaive. Et ils le prirent vivant et le mirent en mille morceaux. Et son nom fut honoré dans un chrysobulle impérial.

Les pirates en entrant sans obstacles à Galaxidion passèrent au fil de l'épée tout ce qui vivait, mirent le feu aux maisons et rasèrent la forteresse qui était fort belle, faite de grands blocs de marbre du temps des Hellènes. Après ils entrèrent aussi dans les églises et trouvèrent là des vieillards qui priaient à genoux devant les icônes. Les antichrists taillèrent les uns en pièces comme des agneaux devant le saint autel et emmenèrent les autres comme esclaves. Ils voulurent aussi piller les églises. Oyez maintenant le grand miracle : Un de ces pirates en voyant une belle veilleuse en or qui était allumée devant l'image du Christ monta sur une échelle pour la décrocher et s'en emparer. Mais avant de prendre la veilleuse sa sale main se paralysa et il tomba mort tout noir comme du goudron par terre. Et eut lieu un grand tremblement de terre.

Alors apparut un cavalier avec un glaive nu et une armure brillante qui se mit à taillader les pirates. Il les poursuivit à l'extérieur de Galaxidion dans les montagnes et là il disparut de la terre.

Alors les Galaxidiens, chassés, allèrent et construisirent des maisons dans les îles environnantes. Ensuite ils élevèrent aussi une église sous le vocable de Saint Constantin et firent une jetée autour de l'île avec de grandes plaques (de pierre).

Cinquante ans plus tard le lieu devint à nouveau tranquille et la colère de Dieu détruisit les Bulgares et les Galaxidiens sortirent à nouveau sur le continent et reconstruisirent les maisons de Galaxidion qui étaient tout en poussière et en ruines recouvertes de forêts denses.

# GRIECHISCH-BULGARISCHE BÜNDNISSE IN DEN JAHREN 1235 UND 1246

G. Cankova-Petkova

In dieser Studie werden die Beziehungen zwischen dem nikäischen Reich und Bulgarien unter Ivan Asen II. (1218—1241) und seinen Nachfolgern Koloman I. (1241—1246) und Michael Asen (1246—1257) erörtert.

Während der Herrschaft des Kaisers Johannes Ducas Vatatzes (1222—1254) nahm Nikäia unter den auf byzantinischem Gebiet nach 1204 entstandenen griechischen Kleinstaaten einen sehr wichtigen Platz ein. Bis zum Sieg Ivan Asen II. bei Klokotnica über den Epiros Despot Theodor Komnenos bestand in Bulgarien immer noch, wenn auch nur formal, die Union mit dem Papst, durch die die bulgarische staatliche Souveränität wie auch Zarentitel des Kalojan sanktioniert waren, und der Erzbischof der Kirche von Tirnovo wurde, wenn auch erst nach langem Zögern und Vorbehalten, als bulgarischer Patriarch anerkannt.<sup>1</sup>

Im ersten Jahrzehnt seiner Regierung und noch einige Jahre danach, nahm Ivan Asen II. freundschaftliche Beziehungen zu den katholischen Staaten auf und hielt die Union mit Papst Innozenz III. aufrecht.

Jedoch aus zahlreichen Gründen wurde die Aufrechterhaltung der Union und des Bündnisses mit den westlichen katholischen Staaten nach 1230 in Bulgarien unmöglich. Ivan Asen II. mußte die Bestätigung der bulgarischen staatlichen Souveränität und die Anerkennung der bulgarischen kirchlichen Selbständigkeit durch die orthodoxen Staaten suchen. Er richtete seine Blicke auf Nikäia und trat in Verhandlungen ein mit Johannes Vatatzes und dem Patriarchen von Konstantinopel Germanos II., der zu jener Zeit in Nikäia residierte.

Die Vorbereitung zu diesem Bündnis begann bereits 1231 und durchlief einige Etappen. In den byzantinischen und westlichen Geschichtsquellen ist die Auswirkung dieser Ereignisse auf verschiedene Weise dargestellt, da die einzelnen Autoren Angaben über die verschiedenen Verhandlungsphasen, so wie sie zu ihnen gelangten, berichten. Deshalb bestehen in der heutigen wissenschaftlichen Literatur Dispute, an erster Stelle hinsichtlich der Initiative für die Führung der Verhandlungen. In der bisherigen Unter-

<sup>1</sup> S. den Brief des Demetrios Chomatianos an den Metropolit von Kerkyra, Basileios Padiadites: καὶ ὁ λεγόμενος δὲ πατριάρχης αὐτῶν, καὶ ὕστερον εἰς τὸ πατριαρχικὸν ἀξίωμα παρὰ τοῦ πάπα τῆς προεβντιέρας Ρώμης ἀνῆλθον... Vgl. J. B. Pitra, *Analecta sacra et classica Spicilegio Solesmensi parata, Juris ecclesiastici Graecorum Selecta paralipomena*, VI (VII), Romae, 1891, col. 44.

Am 8. November 1204 wurde Kalojan in Tirnovo zum Zaren Bulgariens und der Walachei gekrönt. Vgl. A. Μηλιαράκη, *Ἱστορία τοῦ βασιλείου τῆς Νικαίας καὶ τοῦ δεσποτάτου τῆς Ἠπείρου*, Ἀθήναι, 1898, p. 27—28. V. N. Zlatarski, *История на българската държава*, III, Sofia 1940, S. 150—175, 180—185, 206—210.

suchungen wurde kein ausführlicher Versuch unternommen, die Widersprüche zwischen den Mitteilungen des Georgios Akropolites zu dieser Frage, des Nicephoros Gregoras und einiger westlicher Autoren zu klären, indem eine kritische Analyse der Chronologie und der Zuverlässigkeit ihrer Mitteilungen gemacht wird. Ebenso ist auch die Frage der Vorbereitung und der Ursachen des griechisch-bulgarischen Bündnisses von 1235 nicht ausführlich und vollständig untersucht. Auf Grund der vorhandenen Materialien können einzelne Etappen bei der Vorbereitung und Verwirklichung dieses Bündnisses in ihren chronologischen Grenzen verfolgt werden. Von diesem Gesichtspunkt aus sollen auch die Unterschiede in den Quellen verglichen und erklärt werden, indem man sie auch mit den Interessen der einzelnen mittelalterlichen Autoren für die verschiedenen Verhandlungsphasen verbindet.

Auch der internationalen Lage Bulgariens in dieser Zeitspanne und besonders der Titulaturen der bulgarischen Herrscher ist nicht genügend Aufmerksamkeit gewidmet. Nach der mittelalterlichen Ideologie mußte jeder souveräne Herrscher offiziell durch eine rechtmäßige höchste kirchliche Institution — entweder durch den römischen Papst oder den Patriarchen von Konstantinopel oder durch eine andere autokephale Kirche — bestätigt werden. Im Zusammenhang damit wird auch das Problem der Stellung der bulgarischen Kirche und der Wiederherstellung des bulgarischen Patriarchats erörtert in dessen Bereich auch die Beziehungen zwischen dem Patriarchat von Tirnovo und der Leitung der Klöster auf Athos liegen. Ein neues Licht auf diese Beziehungen wirft ein Schriftdenkmal, das meistens unter dem Namen *Εἰδήσεις Ἀκροπολίτου*, oder *Εἰδήσεις* von Athos-Vatoped' bekannt ist, dessen Mitteilungen in der wissenschaftlichen Literatur sehr unterschätzt oder vollständig übergangen wurden.

Einer vollständigeren Erforschung bedürfen auch die in Bulgarien in den letzten Jahren des Ivan Asen II. und unter der Regierung seiner unmittelbaren Nachfolger — Koloman und Michael Asen eingetretenen Ereignisse und Veränderungen. Im Zusammenhang mit diesen Ereignissen müssen die heimischen schriftlichen und archäologischen Materialien mit einigen byzantinischen und westlichen Mitteilungen verglichen werden, die bisher nur teilweise verwendet worden sind. So enthält z. B. eine kürzlich veröffentlichte Zuschrift zu den Reden des Gregorios von Nasianz, von einem Bulgaren in Griechisch verfaßt, neue Angaben über das zwischen Michael Asen und Johannes Vatatzes im Jahre 1246 abgeschlossene Bündnis. Sie soll mit den entsprechenden Mitteilungen einiger westlicher und heimischer Quellen über die betrachtete Periode verglichen werden. Die Angaben dieser Zuschrift enthüllen auch das Verhältnis der bulgarischen Bevölkerung aus den Grenzgebieten in Ostthrakien zum bulgarischen Staat der Aseniden, das ebenfalls nicht die Aufmerksamkeit der Forscher erweckte.

\* \* \*

Unter Ivan Asen II. erreichte der von der byzantinischen Herrschaft befreite bulgarische Staat seinen Höhepunkt. Als ein würdiger Erbe des von Symeon hinterlassenen Titels „Zar der Bulgaren und der Griechen“ erweiterte Ivan Asen II. die Gebiete Bulgariens bis zu seinen natürlichen Grenzen und hob das Ansehen der Staatsmacht auf jenes Niveau, auf dem es sich unter der Herrschaft Symeons befunden hatte. Ivan Asen II., der während

seiner langjährigen Verbannung Lebenserfahrung und politische Geschmeidigkeit erworben hatte, wußte die damalige komplizierte internationale Lage zu nutzen, um Bulgarien in eine erstrangige Macht zu verwandeln, die nicht nur unter den östlichen, sondern auch unter den westlichen mittelalterlichen Staaten als ein souveräner Staat mit einem eigenen selbständigen Patriarchat anerkannt wurde. Nach seiner Thronbesteigung führte der bulgarische Zar eine Friedenspolitik, gefestigt durch diplomatische Eheschließungen. Auf diese Weise sicherte er sich das Bündnis mit dem Magyarenkönig Andreas II. und danach mit dem Epiros Despot Theodoros Angelos Komnenos, der sich 1224 zum Kaiser von Thessalonike krönte und nach der Eroberung von Konstantinopel strebte, um das byzantinische Reich wiederherzustellen.<sup>1</sup> Im Jahre 1228 nahm der bulgarische Zar den Vorschlag der lateinischen Barone für ein Ehebündnis zwischen seiner unmündigen Tochter Helena und dem minderjährigen Kaiser von Konstantinopel, Balduin II. an.<sup>2</sup> Durch diese Ehe wurde Ivan Asen II. Regent und Mitherrscher von Konstantinopel, und Bulgarien erreichte den Gipfel seiner Macht und seines Ruhms. Jedoch unter den Baronen gewann die Gegenpartei die Oberhand, unterstützt vom Papst und der lateinischen hohen Geistlichkeit, die nicht bereit waren, einen so hohen Preis für das Bündnis mit Bulgarien zu zahlen, und als Schwiegervater und Regent Balduins II. den ehemaligen König von Jerusalem, Johannes von Brienne in den Vordergrund schoben.<sup>3</sup>

Andererseits erweckte der Plan für ein eheliches und politisches Bündnis des bulgarischen Zaren mit den Lateinern Besorgnis und Mißtrauen bei epirischen Herrscher Theodoros Komnenos, der ebenfalls Prätendent auf den Thron von Konstantinopel war. Durch ihrem Bündnis mit Ivan Asen II. verfolgte die Regierung in Konstantinopel das Ziel, an erster Stelle einen gefährlichen Rivalen für die Macht in Konstantinopel, wie dies Theodoros Komnenos war, unschädlich zu machen.<sup>4</sup> Deshalb erfolgte die Ankunft des Johannes von Brienne<sup>5</sup> und dessen feierlicher Empfang in Konstantinopel erst 1231, als der Sieg des Ivan Asen II. über Theodoros Komnenos bei Klokotnica 1230 die Barone von einem der gefährlichsten Rivalen für den Thron in

<sup>1</sup> Allgemein über die Ereignisse vergl. K. Jireček, *История на българите*, Търново, 1886, S. 328—329. Ph. Iv. Uspenskij, *История византийской империи*, Москва — Ленинград 1948, S. 478—479. Iv. Snegarov, *История на Охридската архиепископия*, I, Sofia, 1924, S. 143—152, G. Ostrogorsky, *History of the Byzantine State*, Oxford 1956, p. 386—388. Zlatarski, op. cit., S. 340—402. D. Angelov, *История на Византия*, III, София, 1967, S. 13—32.

<sup>2</sup> Im Jahre 1235, als die Hochzeit zwischen Helena und dem nikäischen Thronfolger Theodoros gefeiert wurde, war Helena 9 Jahre und Theodoros 11 Jahre alt. Vergl. G. Akropolita, *Historia*, ed. Heisenberg, p. 48, 21—24. Nach dieser Mitteilung war Helena um 1225—1226 geboren.

<sup>3</sup> Vergl. *Μηλιαράκη*, op. cit., S. 267—270. V. Wassiliewskij, *Обновление болгарского патриаршества при царе Йоанне Асене II в 1235 году*, ЖМНП 1885, № 237, март — апрيل, S. 32—56, 306—238. P. Sirku, *К истории исправления книг в Болгарии в XIV веке*, I, СП 1898 280—325. Zlatarski, *История*, III, S. 354—355.

<sup>4</sup> Der Vertrag zwischen Johannes von Brienne und der Regierung von Konstantinopel wurde 1228 in Perugia abgeschlossen. Dieser Vertrag wurde vor dem bulgarischen Zaren vollständig geheimgehalten, der sich weiter als künftiger Regent Balduins II. betrachtete. So sind auch seine Worte in der Inschrift von Klokotnica aus dem Jahre 1230 zu erklären: „Auch die Phrijazen (die Franken B. d. A.) unterwarfen sich der Macht meines Reiches, weil sie keinen anderen Herrn außer mir hatten“. Vergl. auch Zlatarski, op. cit., S. 344.

<sup>5</sup> *Μηλιαράκη*, op. cit., p. 38—45. Vergl. Zlatarski, op. cit., III, S. 235, 3. Vergl. Angelov, op. cit., S. 17—24 und die dort angeführte Literatur.

Konstantinopel befreit hatte. Zusammen damit war auch ihr Bündnis mit dem bulgarischen Zaren gegenstandslos geworden.<sup>1</sup>

Zur gleichen Zeit begann auch der rasche Aufstieg des nikäischen Staates, auf den sich immer mehr die Hoffnungen der damaligen griechischen Welt für eine Erneuerung des byzantinischen Reiches und die Wiedergeburt der griechischen Kultur richteten. Dort residierte auch der Patriarch von Konstantinopel, das Oberhaupt der griechischen nationalen Kirche. Dieser Umstand festigte die Macht des nikäischen Kaisers und verlieh seinen Ansprüchen auf den Thron von Konstantinopel legitime Kraft.

Der Sieg bei Klokotnica im Jahre 1230 machte sowohl dem Aufstieg des epirischen Staates als auch den Aspirationen des Theodoros Komnenos, der Herrscher von Epiros und Thessalonike, auf die Wiederherstellung und Führung des byzantinischen Reiches ein Ende. Ein offensichtliches Übergewicht unter den damaligen griechischen Kleinstaaten erhielt bereits der nikäische Staat, an dessen Spitze sich der kluge und energische Johannes Vatatzes gestellt hatte.

Im Jahre 1232 machte Vatatzes den Versuch, sich mit Hilfe des Patriarchen Germanos II. mit dem Papst zu versöhnen, um die kirchliche Einheit wiederherzustellen und auf diese Weise seine Beziehungen zu den westlichen katholischen Staaten zu verbessern. Der Briefwechsel zwischen dem Patriarchen Germanos und Papst Gregorios IX. dauerte während des ganzen Jahres 1233—1234. Um seine Macht dem Papst zu beweisen, zählt Patriarch Germanos in einem seiner Briefe die Völker auf, die damals Anhänger der orthodoxen Kirche waren: „Viele und große Völker teilen unsere Gedanken und auch alle Griechen (*Γραικοί*) sind mit uns in allem einverstanden. An erster Stelle sind im Osten die Äthiopier, danach die Syrier, die Alemannen, die Goten und die Hasaren, die zahllosen Mehrheiten der Russen und das herrliche Volk der Bulgarien.“<sup>2</sup>

Der Versuch für eine Verständigung zwischen der östlichen und der westlichen Kirche scheiterte, wobei sich die Widersprüche noch mehr verstärkten. Während dieser Zeit war der nikäische Staat stark bedroht durch die feudalen inneren Fehden und äußere Gefahren. Der Verwalter der Insel Rhodos, Leon Gavalas, spaltete sich von Vatatzes 1233 ab und ging auf die Seite der Byzantiner über, die die Insel Kreta beherrschten. Das Heer des Regenten von Konstantinopel, Johannes von Brienne, wartete den Moment ab, wo Vatatzes mit Leon Gavalas kämpfte und belagerte Lampsakos, den Seestützpunkt von Nikäia. Unter diesen Umständen beschloß Vatatzes, sich an seinen nördlichen Nachbarn, an den bulgarischen Zaren Ivan Asen II. um Hilfe zu wenden.<sup>3</sup>

Inzwischen festigte sich das Ansehen des bulgarischen Staates immer mehr. Nach seinem entscheidenden Sieg über Theodoros Komnenos 1230 unterstellte Ivan Asen fast ganz Makedonien, den größten Teil des heutigen Thrakiens seiner Oberherrschaft, wobei er die oberste Schirmherrschaft über

<sup>1</sup> Ostrogorsky, op. cit., p. 388.

<sup>2</sup> Der Text dieses Briefes ist nicht im Original erhalten, sondern nur in Periphrase bei dem westlichen Autor Matthieus Paris., IV, S. 515, zitiert nach *Μηλιαράκη*, op. cit. 306, Anm. 1. Uspenskij, op. cit. S. 557—558, schickt die ganze Korrespondenz des Germanos II. mit dem Papst an Sathas, *Bibliotheca graeca*, II, ohne genaue Bezeichnung der einzelnen Briefe. Jedoch bei Sathes op. cit., II, S. 39—46 ist dieser Brief nicht veröffentlicht, der neue und für die bulgarische Geschichte wichtige Mitteilungen enthält.

<sup>3</sup> Vergl. Wassiliewskij, op. cit., S. 206—208.

die Klöster von Athos, Thessalien, die serbischen Gebiete, ebenso Dalmatien, Albanien bis Dyrrhachion übernahm.<sup>1</sup>

„Ich eroberte sämtliche Gebiete von Adrianopel bis Dyrrhachion“ berichtet Ivan Asen II. in der Inschrift von Tirnovo, der Griechen, der Albanesen und der Serben. Dagegen die Städte um Konstantinopel und diese Stadt selbst beherrschten die Phrijazen. Jedoch auch sie unterwarfen sich der Macht meines Reiches, weil sie keinen anderen Zaren außer mir hatten und lebten nach Gottes Gebot unter meiner Macht.“<sup>2</sup>

Zu den bulgarischen Erfolgen trug nicht nur der große diplomatische Takt und der Weitblick des bulgarischen Herrschers bei, sondern auch dessen Friedensliebe, Humanität und Duldsamkeit sowohl gegenüber seinen Nachbarn als auch seinen Untertanen.<sup>3</sup> Er nahm den Titel „Zar von Bulgaren und Griechen“ — *Цѣрьъ бѣлгарьмъ и грѣкомъ* an, stellte diplomatische und Handelsbeziehungen zu den Bewohnern von Ragusa her und nahm die Klöster auf Athos unter seinen Schutz.<sup>4</sup> Der bulgarische Staat lag an drei Meeren und erreichte den Glanz, den das Bulgarien Symeons besessen hatte.

Noch lange nach dem Tod Ivan Asen II. erinnerten sich die Ragusaner an die treue Freundschaft „des heiligen und ruhmvollen Zaren des ganzen bulgarischen und griechischen Landes Johannes Asen“<sup>5</sup>. In Borils Synodik wird Ivan Asen II. als ein „großer und frommer Zar, Sohn des alten Asen gerühmt, der in seiner starken Gottesliebe das bulgarische Reich mehr erhöhte als alle ihm vorausgegangenen bulgarischen Zaren.“<sup>6</sup>

Die Popularität des bulgarischen Zaren im Lande selbst und außerhalb seiner Grenzen wuchs. Die Chronik des zeitgenössischen westlichen Autors Marino Sanuto widerspiegelt die große Bedeutung des Planes für ein Bündnis zwischen dem bulgarischen Staat und dem lateinischen Reich für die damalige Gesellschaft.<sup>7</sup> Für Marino Sanuto ist der bulgarische Zar ein Imperator Exagorarum — Imperator von Zagora<sup>8</sup>, ein ruhmvoller und mächtiger Mann in diesen Gebieten. „Durch seine Verschwägerung mit ihm gewann Balduin an Ansehen... und sein Staat erstarkte“. Sanuto beschreibt ausführ-

<sup>1</sup> S. J. Ivanov, Vita der heiligen Petka, Български старини из Македония. Sofia, 1931, S. 432. Sirku, op. cit., S. 311—313.

<sup>2</sup> Vergl. Zlatarski, op. cit. S. 343, 589. Dujčev, Стара българска книжнина, II, София, 1944, 38—39.

<sup>3</sup> Vergl. Akropolita, op. cit., p. 43, 8—13: „Alle hielten ihn für bewundernswert und from. Denn er erhob nicht die Waffe gegen seine Untertanen und befleckte sich nicht mit romeischen Blut wie die anderen bulgarischen Herrscher, seine Vorgänger. Deshalb liebten ihn nicht nur die Bulgaren, sondern auch die Romeen und die anderen Völker“. Über die Glaubentoleranz des Ivan Asen gegenüber den Ketzern vergl. D. Angelov, Das Bogomilentum in Bulgarien, Sofia 1961, S. 259—262.

<sup>4</sup> So titulierte sich Ivan Asen in der Urkunde von Watoped aus dem Jahre 1230 und in der kurz nach 1230 ausgestellten Urkunde von Ragusa. S. Ivanov, op. cit., 576—578. Vergl. Iv. Dujčev, Приноси към историята на Иван Асен II, СпБАН 66, кл. ИФ 32, 1943, S. 171.

<sup>5</sup> Vergl. Jireček, op. cit., S. 336. Dujčev, Стара българска книжнина, II S. 46.

<sup>6</sup> Vergl. M. G. Popruženko, Синодик царя Борила, Български старини VIII, 1928. S. 86—87.

<sup>7</sup> Marinus Sanutus, *Secreta fidelium crucis*, ed. Bongars, *Gesta Dei per Francos* II, IV, c. 18, p. 72, 55—73. 3. Vergl. Laurentius de Monacis, p. 146 (zitiert nach *Μηλιαράκη*, p. 182—183) der den bulgarischen Zaren ebenfalls Imperator Exagorarum nennt.

<sup>8</sup> Exagorarum ist eine hybridische griechisch-lateinische Wortbildung von *Ex Zagorae* (anst. *ex Zagora*), d. h. „aus Zagora“. In den Ohren des westlichen Autors klang dies wie ein Wort *Exzagorae*. Nach dem Titel *Imperator* folgend, verwandelt es sich in *Exagorarum*, d. h. „Der Zar von Zagora“.

lich die Verhandlungen zwischen Ivan Asen und den Lateinern und ebenso die Vereitlung dieses Bündnisses. Nach seiner Schilderung gaben die lateinischen Barone Balduin den schlechten Rat, auf die Tochter des bulgarischen Zaren zu verzichten, die "obwohl sie sehr schön war und die Tochter des Herrn Johannes, des damaligen Königs von Jerusalem, zur Gattin zu nehmen. Ohne die Tücke zu gewahren, hörte Baiduin auf ihren schlechten Rat (*consilium inconsultum*). Der erwähnte Johannes wurde mit Hilfe dieser Barone auf dem Thron von Konstantinopel gekrönt. Jedoch der dadurch heftig empörte Imperator von Zagora gab dem ostgriechischen Kaiser seine Tochter zur Gemahlin. Die beiden durch diese Verschwägerung verbundenen bereiteten zu Land und zu Meer einen Feldzug gegen Balduin und die Venezianer vor."<sup>1</sup> Wie man sieht, steht Mariano Sanuto in seinem Bericht auf der Seite der Bulgaren. Seine Worte zeugen nicht nur vom großen Ansehen von Ivan Asen II. sondern auch von der wichtigen Bedeutung des bulgarischen Staates in den internationalen Beziehungen des mittelalterlichen Europa. So war die wirkliche Lage, jedoch sie galt mehr für die mittelalterliche westliche Welt. Zum Unterschied von Marino Sanuto nennt ihn Georgios Akropolites, wenngleich er mit einer solchen Sympathie von der Liebe spricht, die der bulgarische Zar unter seinen Untertanen genoß, an den meisten Stellen nur Asen<sup>2</sup> oder bestenfalls Fürst oder Herrscher Bulgariens (*ἄρχων, κρατῶν*)<sup>3</sup>.

Akropolites, der Logothet und kaiserlicher Sekretär am Hofe Vatatzes bis zu seinem Tode war, wahrte strikt die Hierarchie der Herrschertitulaturen und betonte den Unterschied zwischen Johannes Vatatzes, der für ihn Basileus<sup>4</sup> ist, und den übrigen Herrschern, die in seinem Werk als Könige, Fürsten usw. bezeichnet werden.<sup>5</sup> Eine Ausnahme macht Akropolites nur für Kalojan,

<sup>1</sup> Marinus Sanutus, op. cit. p. 72, 55—73, 17: . . . domino Balduino tunc adolescente in Constantinopolitano Imperio succedente, admodum utiliter tractatum et jurejurando firmatum fuit de filia Imperatoris Exagoratum, viri in illis partibus, tunc temporis magnifici et potentis, eidem adolescenti in matrimonium copulanda, per quam parentelam dictus Balduinus consendebat ad magna eiusque imperium non modicum firmabatur. Promittebat enim Balduino Imperator praedictus, sua gente suisque expensis propriis recuperare terram totam imperii Romaniae, quam praedecessores amiserant in partibus Occidentis: tunc barones sui timentes, quod postquam Balduinus suum firmasset Imperium, ne procederet contra eos propter offensam magnam quam in praedecessorem ipsius commiserant, dolosum sibi dederunt consilium, ut videlicet filiam imperatoris Exagoratum, quamvis formosam valde, renueret, et filia domini Johannes, tunc regis Jerusalem, reciperet in uxorem. Qui dolosa caliditate non visa, illius affinitatem contrait, executioni mandans consilium inconsultum: fuitque per eosdem Barones denique dictus Jo. de Constantinopolitano imperio coronatus. Ex praemissis autem Exagoratum imperator quam plurimum provocatus, filiam suam in conjugem dedit Imperatoris Graecorum, partium Orientis, qui ambo tali affinitate conjuncti contra Balduinum et Venetos terra marique exercitibus praeparatis, devictisque eorundem Balduini et Venetorum urbibus prope inibi et fere fortilitiis universis, ei solum urbis Constantinopolis moenia remanserunt.

<sup>2</sup> Akropolita, op. cit., S. 42, 16; 43, 19; 48, 22; 49, 34; 51, 26; 52, 7.

<sup>3</sup> Ibid., S. 48, 25; 50, 11. Nur an einer Stelle (ibid, S. 50, 9) spricht Akropolita von Friedensverhandlungen zwischen den beiden βασιλεῖς, d. h. Vatatzes und Ivan Asen, konkretisierte danach aber: „Ich meine Basileus Johannes Ducas und den bulgarischen Herrscher (κρατοῦντι) Johannes Asen“.

<sup>4</sup> Ibid., S. 34, 17; 48, 15; 48, 25.

<sup>5</sup> Ibid., S. 13, 12; 44, 12, 18, 19, 25: *ὁ γὰρ Θεσσαλονίκης, Ἱεροσολύμων ῥήγα*, etc. Cinamus, ed. Bonn, S. 68, 22—69,6 unterscheidet ebenfalls deutlich die Titel *δοῦξ* und *ῥήγ* von βασιλεῖς, dem byzantinischen Kaiser. ibid, S. 83, 10—12. Die byzantinische Auffassung über einen *οἰκουμενικὸς βασιλεὺς* hatte die alte römische Doktrin für ein einziges Weltreich übernommen. Vergl. O. Treitinger, Die Oströmische Kaiser- und Reichsidee nach Ihrer Gestaltung im höfischen Zeremoniell, Darmstadt 1956. L. Brehier. Les institutions de l'Empire byzantin, Paris 1949, S. 6 sq. Fr. Dölger, Bulgarisches Zartum und byzantinisches Kaisertum ИБАИ, 9, 1935, S. 57, sq. G. Ostrogorsky, Die byzantinische Staatenhierarchie, Semonium Kondanovianum 8, 1936, S. 45.



den er Basileus der Bulgaren nennt, da er vom Papst bestätigt worden sei.<sup>1</sup>

Sogar auch nach 1230 bedurfte Ivan Asen II, obwohl er sich „Zar der Bulgaren und Griechen“ titulierte, einer offiziellen Sanktion, und diese hatte der mittelalterlichen Praxis entsprechend, durch ein selbständiger kirchliches Oberhaupt zu erfolgen. Die schwierige Lage, in der sich das nikäische Reich zu dieser Zeit befand, gab Ivan Asen die Möglichkeit, mit dem nikäischen Kaiser ein für Bulgarien günstiges Bündnis abzuschließen, ja sogar noch etwas mehr, eine autokephale bulgarische Kirche zu erhalten. Im Zusammenhang mit diesen Ereignissen vermerkt Akropolites, der Kaiser habe einen Weg gefunden und sich vor den inneren Unruhen (Aufstand des Leo Gavalla) sowie vor der äußeren Bedrohung gerettet.<sup>2</sup> Laut Akropolites hat der Kaiser „Abgesandte zum bulgarischen Herrscher Asen geschickt und ihm die Verlobung ihrer Kinder und ihre Verschwägerung untereinander unter gleichzeitigem Abschluß eines Kampfbündnisses vorgeschlagen. Asen empfangt die Abgesandten, es wurde ein Abkommen erzielt und wurden Eide geleistet.“<sup>3</sup> Danach vollzog Patriarch Germanos feierlich die Eheschließung zwischen der neunjährigen Helena und dem elfjährigen Theodor in Lampsakos, am jenseitigen Ufer der Dardanellen. Akropolites schließt seine Schilderung dieser Ereignisse mit den Worten: „Damals erhielt auch der Archiereus von Tárnovó, der dem von Konstantinopel unterstellt war, Selbständigkeit und wurde durch kaiserlicher und konziliarischer Verfügung zum Patriarchen ausgerufen.“<sup>4</sup>

Danach festigte Vatatzes mit der Hilfe Ivan Asen II. seine Macht auf der Halbinsel Galipoli, eroberte das Ganosgebirge und das Gebiet am Unterlauf des Hebrus, wobei der bulgarische Zar das Gebiet nördlich der Festung Tzurullon, das von den Franken eingenommen war, behielt.<sup>5</sup> Im Namen dieses

<sup>1</sup> Akropolita, op. cit., S. 21, 6—7, 21, 22.

<sup>2</sup> Ibid., S. 48, 15—19.

<sup>3</sup> Ibid., S. 48, 25—49, 5.

<sup>4</sup> Ibid., S. 50, 23—51, 1. Der Inhalt dieser Verfügung ist in einem späteren Dokument veröffentlicht, das meist unter dem Namen *Εἰδησις Ἀκροπολίτων* bekannt ist. Dieses Dokument wurde von P. Uspenski im Archiv des Vatopedi Klosters entdeckt und zuerst von ihm veröffentlicht und danach von Ph. Meyer, Die Haupturkunde für die Geschichte des Athosklosters, Leipzig, 1894, S. 188, 1—189, 33 kritisch herausgegeben. V. N. Zlatarski, Един фалсификат, Който се отнася към българската история, Bsl., II, 2, 1930, S. 256 f. bringt dasselbe Dokument mit bulgarischer Übersetzung erneut heraus, wobei er die Deutung und die Übersetzung von P. Uspenski übernimmt. Zlatarski betrachtet diese Quelle als eine späte tendenziöse Fälschung und meint, daß sie jeglichen geschichtlichen Wertes entbehre. Er datiert die Ausstellung des Dokumentes in die zweite Hälfte des XIV. Jh. Wasilevskij Обновление, S. 214—215 vertritt die Ansicht, daß die sog. *Εἰδησις* auf geschichtlicher Grundlage beruht.

Zur Unterschätzung der in diesem Dokument enthaltenen Angaben tragen sowohl einige Ungenauigkeiten hinsichtlich der darin angeführten Namen, als auch die irrtümliche Deutung einiger Ausdrücke in allen bisherigen Übersetzungen bei. So wurde z. B. der Ausdruck *Ἐπειδὴ τὸ ἐνδόσιμον τῆς Ἐκκλησίας ἐλήφθη οὗτος* — „Nachdem jener (Ivan Asen — B. d. Autors) die Zustimmung der Kirche erhielt“ von allen bisherigen Herausgebern dieses Textes mit „Nachdem er aufgehört hatte der Kirche Steuer zu entrichten“ übersetzt. Vergl. G. Cankova-Petkova, Восстановление болгарского патриаршества в 1235 г и международное положение болгарского государства, ВВр. XXVIII, 1968, 136—140. Die in diesem Dokument enthaltenen Mitteilungen und Personennamen zeigen, daß es in das dritte Viertel des XIII. Jh. datiert werden kann. (ibid. S. 144). Borils, Synodik bestätigt ebenfalls die Mitteilung, daß das bulgarische Patriarchat durch eine Urkunde des Zaren proklamiert wurde. Vergl. Poprzenko, op. cit. S. 87. Vergl. auch Das Leben des Patr. Ioakim I: Iv. Snegarov, Нездани старобългарски жития, ГДА, III, 1953/54. 162—168. B. Angelov, Стари славянски текстове ИИБЛ, VI, 1958, 260—267, Ja. N. Stapor: Byzantinobulgarica II, 1966, S. 201—203.

<sup>5</sup> Siehe Akropolita, op. cit., S. 51, 7—52, 1. Vergl. Zlatarski, История, S. 388—389.

Bündnisses wurde Ostthrakien von Ivan Asen an Vatatzes abgetreten, wofür Bulgarien eine selbständige Kirche und staatliche Souveränität erhielt.

Manche Forscher<sup>1</sup> nehmen an, daß Akropolites ungenau dem nikäischen Kaiser die Initiative für die Verhandlungen zuschreibt und halten die Mitteilungen des Nicephoros Gregoras<sup>2</sup> für zuverlässiger, laut welchem die Bulgaren Vatatzes ein durch einen Ehevertrag verstärktes Kriegsbündnis vorschlugen. Zur Bekräftigung dieser These werden meist die Mitteilungen der lateinischen Chronisten Marino Sanuto und Dandolo angeführt. Nach dem Bericht des Marino Sanuto wurden zwischen der Regierung von Konstantinopel und dem bulgarischen Zaren rechtzeitige und nützliche Verhandlungen geführt, unterstützt durch den Schwur für einen Ehebund zwischen der Tochter des Kaisers von Zagora und Balduin, der bereits den Thron einnahm: „Durch diese Verschwägerung gewann Balduin an Achtung und sein Staat erstarkte beträchtlich. Denn der genannte Kaiser versprach mit seinen eigenen Leuten und Mitteln den westlichen Ländern sämtliche Gebiete des byzantinischen Kaiserreiches zurückzugewinnen, die seine Vorgänger verloren hatten.<sup>3</sup> Wenngleich Marino Sanuto sehr ausführlich ist, sagt er dennoch nicht ausdrücklich, wer zuerst die Verhandlungen aufnahm und aus seiner Mitteilung können wir nicht schließen, daß Asen als Erster zu verhandeln begonnen habe, wie Zlatarski<sup>4</sup> annimmt. Bestimmter ist die Mitteilung des Dandolo, der zum Unterschied von Akropolites schreibt: „Der Kaiser von Zagora schrieb an Johannes Vatatzes, der sich in Akolono befand, sich miteinander zu verschwägern und Vatatzes solle die Lateiner von Osten her angreifen, er selbst wolle sie von der Westseite her überfallen.“ Läßt man die ungenaue geographische Orientierung des Dandolo<sup>5</sup> beiseite, so könnte man die Widersprüche zwischen Akropolites einerseits und Dandolos und Nicephorus Gregoras andererseits damit erklären, daß sich diese Mitteilungen auf verschiedene Verhandlungsetappen beziehen.

Nicephorus Gregoras, der seine Geschichte um die Mitte des XIV. Jh. (zwischen 1330 und 1360)<sup>6</sup> schreibt, vermerkt, daß die Bulgaren Verhandlungen über Frieden und ein Ehebündnis begonnen haben, wodurch der Erzbischof von Tărnovo, bis dahin dem Bistum Justiniana prima unterstehend, Unabhängigkeit erlangte.<sup>7</sup>

Wie auch Marino Sanuto berichtet, Ivan Asen bereits nach der Ankunft des Johannes von Brienne in Konstantinopel im Jahre 1231 richtete seinen Blick auf Nikäa, als sein Bündnis mit den Lateinern hinfällig geworden war und gleichzeitig damit auch die bis dahin bestehende Union mit dem Papst aufgelöst wurde.<sup>8</sup>

<sup>1</sup> Vasilevskij, Обновление, S. 208. Zlatarski, История III. S. 379—380. Jedoch Uspenskij, op. cit. S. 559, schreibt die Initiative Vatatzes zu.

<sup>2</sup> Nic. Gregoras, Historia, Bonn, I, S. 29, 15—20. Gregoras berichtet ungenau, der Bischof von Tărnovo sei bis dahin dem Erzbischof Prima Justiniana (Ibid, I. S. 30, 3—6) unterstellt gewesen.

<sup>3</sup> Marinus Sanutus, op. cit., S. 73, 2—6.

<sup>4</sup> Zlatarski, op. cit., S. 337, Anm. 1 und 380, Anm. 1 bringt lückenhafte Mitteilungen aus dem weiter oben zitierten Berichte des Marino Sanuto. Dieser Bericht ist auch in den lateinischen Quellen über die bulgarische Geschichte (Fontes latini, II), nicht enthalten. Der Wortlaut des ganzen Berichtes wurde mir von M. Loos aus Prag liebenswürdig zugesandt.

<sup>5</sup> Dandolo, Chronicon, ed. Murali, XII, S. 350. Mit Accolino wird hier sehr wahrscheinlich Galipoli bezeichnet. Verg. Zlatarski, ibid., 380.

<sup>6</sup> Vergl. Moravcsik, Byzantinoturcica I<sup>2</sup> S. 451. Ostrogorsky, History, S. 415.

<sup>7</sup> Vergl. Nic. Gregoras, op. cit., S. 29, 18—30, 6.

<sup>8</sup> Das Bestehen der Union und der Kultur des bulgarischen Volkes fremden Union war zu einem gewissen Grad formal. Die kirchliche Organisation und das Ritual blieben

Und tatsächlich schritt der bulgarische Zar nach dem Sieg bei Klokotnica in den südwestlichen Gebieten Bulgariens zur kirchlichen Reorganisation, bei welcher die dort nach dem Abfallen dieser Gebiete vom bulgarischen Staat unter Boril eingesetzten katholischen Bischöfe durch orthodoxe ersetzt wurden. In einer späteren griechischen Übersetzung der Vita der heiligen Petka von Patriarch Ephtimios fügt der griechische Übersetzer hinzu, diese Bischöfe seien als Anhänger der Lateiner, d. h. der römisch-katholischen Kirche abgesetzt worden.<sup>1</sup> An deren Stelle seien „klar und gottesfürchtig“ Metropolen und Bischöfe eingesetzt worden, oder mit anderen Worten, die hohe katholische Geistlichkeit wurde durch eine orthodoxe ersetzt.<sup>2</sup> Die neuen bulgarischen Metropolen und Bischöfe wurden entweder vom Patriarchen von Konstantinopel oder eher von seinem Stellvertreter, Christophoros von Ankyra, geweiht, der mit Rechten eines Patriarchen ausgestattet, um 1232 in den Kleinstaat Epiros entsandt wurde. Damals befand sich dieser unter der obersten Gewalt des bulgarischen Zaren.<sup>3</sup> Christophoros von Ankyra versuchte den bulgarischen Staat in den Schoß der orthodoxen Kirche zu ziehen, wobei jedoch die Kirche von Tarnovo immer noch dem Patriarchat von Konstantinopel unterstellt blieb. Aus dem Brief dieses Stellvertreters des Patriarchen an den bulgarischen Zaren erfahren wir, daß Ivan Asen nach 1232 Verhandlungen mit dem Patriarchen von Konstantinopel und respektive mit Nikäa führte, damit der neue Erzbischof von Tarnovo als selbständiges Haupt der bulgarischen Kirche anerkannt werde. Nach der Auflösung der Union habe sich der damalige Erzbischof nach Athos zurückgezogen und die bulgarische Kirche sei ohne Hirte gewesen.<sup>4</sup> Jedoch der Stellvertreter des Patriarchen habe den Gedanken an eine Autonomie der bulgarischen Kirche entschieden abgelehnt. Wenn Christophoros auch den bulgarischen Zaren für seine Gottesfurcht rühmt<sup>5</sup>, so behauptet er dennoch, der neue bulgarische Erzbischof müsse entweder durch den Patriarchen oder seinen Stellvertreter bestätigt werden: „Und kein anderer Gedanke darf dir in den Sinn kommen, wie zum Beispiel der — er (der Erzbischof, N. d. V.) solle von denen, die ihn gewählt haben, geweiht werden.“<sup>6</sup> Diese Empfehlung des Stellvertreters

sogar auch unter Kalojan, bei dem Bulgarien ein durch den Papst zwar bestätigtes, jedoch orthodoxes kirchliches Oberhaupt hatte, dieselben. S. Pitra, *Analecta sacra*, VI., S. 43—44, 567. Vergl. *Μηλιαράκη*, op. cit., S. 178—181. Kalojan wurde am 8. November 1204 gekrönt. Zlatarski, op. cit. III, S. 204. Ivan Asen begann bereits 1228 geheime Verhandlungen mit dem Patriarchen Germanos II., da die griechischen Bischöfe im Epiros in einem Brief des Metropolen von Naupact Johannes, den Patriarchen tadeln, der in seinen Briefen „den Herrscher von Hemus, den Skythen Asen“ als den erhabendsten Zaren preise. Vergl. V. Wasilevskij *Epirotica saeculi XIII*, BBp. III, 1889, S. 235—236, 292, 34—35. Derselbe, *Обновление*, S. 208—209.

<sup>1</sup> *Διὰ τὸ λατινοφρονεῖν*. Vergl. Sirku, op. cit., S. 312. Die griechische Übersetzung stammt ungefähr aus dem Anfang des XVII. Jh. Sie wurde vom Metropolen Mathäus gemacht, der um 1618 die Geschichte von Blachien schrieb. Es ist unbekannt, ob die Beifügung vom Übersetzer selbst stammt oder auf einer bisher unbekannten Abschrift der Vita beruht (ibid).

<sup>2</sup> Vergl. ebenso die Angaben des Borils Synodic, wo Asen an einigen Stellen als „gottesfürchtiger“ Zar bezeichnet wird (Поружењко, Синодик царя Борила, Български старини VIII, 53—55).

<sup>3</sup> Vasilevskij, *Обновление* S. 53—55.

<sup>4</sup> Ibid, S. 54—55.

<sup>5</sup> Ibid, S. 54.

<sup>6</sup> Ibid, S. 55. Wie aus den Worten des Stellvertreters des Patriarchen ersichtlich, wünschte Ivan Asen daß, der Archiereus von Tarnovo die Weihe durch die bulgarischen Bischöfe erhalte, die ihn gewählt haben und nicht durch den griechischen Patriarchen oder seinen Stellvertreter.

des Patriarchen zeugt dafür, daß die bulgarische Kirche bereits vor dem Brief des Christophoros an Asen als selbständig erklärt wurde.

Diese Ereignisse beziehen sich auf die Jahre 1232—1233.<sup>1</sup> Aus allem ist ersichtlich, daß zu jener Zeit die Initiative bei den Verhandlungen von seiten des bulgarischen Herrschers ausging. Die Wende in der Kirchenpolitik, die Reorganisation in den neuangegliederten Gebieten, das "Witwentum" der Kirche von Tárnovo riefen in manchen Kreisen der bulgarischen hohen Geistlichkeit eine Reaktion hervor. Die Zurückziehung des Erzbischofs von Tárnovo nach Athos war ein Ausdrucks der Mißbilligung des neuen Kurses in der bulgarischen Innen- und Außenpolitik.<sup>2</sup> Die neuentstandene Lage war nun durch ein politisches Bündnis nicht mehr mit einem katholischen, sondern mit einem orthodoxen Staat zu bestätigen. Die instabile äußere und innere Lage des bulgarischen Staates sogar auch nach 1230 widerspiegelt sich in der Geschichte des Akropolites. Es ist kein Zufall, daß Akropolites Kalojan als Basileus anerkennt, da er durch einen vom Papst bestätigten Patriarchen gekrönt worden war<sup>3</sup>, dagegen aben Ivan Asen nur manchmal ausnahmsweise als solchen tituliert.<sup>4</sup> Der geeignetste Verbündete war unter diesen Umständen der nikäische Kaiser, bei dem auch der Patriarch von Konstantinopel Zuflucht fand. Mit diesen führte Ivan Asen II 1232—1233 Verhandlungen und aus allem ist ersichtlich, daß in dieser Periode die Initiative für Verhandlungen von seiner Seite entsprang. Nach der damals angewendeten Methode in den diplomatischen Beziehungen zu schließen, waren diese Verhandlungen sehr wahrscheinlich von seiten Asens von einem Vorschlag für ein Ehebündnis zwischen Helena und Theodor begleitet. Der Brief des Christophoros von Ankyra zeigt deutlich, daß die Bedingung Asens bei diesem Bündnis die vollständige kirchliche Autonomie und ein selbständiger Patriarch für Bulgarien war, was gleichzeitig die Sanktion des Asens Titels als βασιλεύς — царь вѣлѣгарьмъ ꙗ грѣкомъ (Zar der Bulgaren und Griechen) bedeutete. Diesen Titel nahm der bulgarische Zar nach dem Sieg bei Klokotnica an und mit ihm unterzeichnete er schon die von ihm zu jener Zeit ausgestellten Urkunden. Er begegnete jedoch einem energischen Widerstand in der Person des Stellvertreters des Patriarchen, der die Politik des nikäischen Kaisers in Vasallengebieten des bulgarischen Zaren führte. Wahrscheinlich gerieten die Verhandlungen eine gewisse Zeit ins Stocken: Der weitere Verlauf der Ereignisse war jedoch der bulgarischen Sache dienlich und schuf Voraussetzungen zur Verwirklichung des Asens Bündnisvorschlages, der nach 1234 bereits seitens der nikäischen Regierung aufgegriffen wurde.

Die Lage des nikäischen Staates war nicht nur infolge der Abtrennung der Insel Rhodos und des Feldzuges Johannes von Brienne gegen Lampsakos erschwert, der mit der Einnahme einiger wichtiger strategischer Stellen in Asien wie Pige, Keramida u. a. endete.<sup>5</sup> Einen großen Mißerfolg erlitt zur gleichen Zeit auch die Meeresexpedition des Vatatzes zur Eroberung der Insel Kreta.

In der Jahren 1232—1233 unternahmen Vatatzes und Patriarch Germanos einen Versuch zur Verständigung mit dem Papst und zur Abschaffung der

<sup>1</sup> Vergl. Zlatarski, op. cit., S. 362.

<sup>2</sup> Wasilevskij, op. cit., S. 362—363 und die dort angeführte Literatur.

<sup>3</sup> Vergl. *Μηλιαράκη*, op. cit., S. 27—28, 179. Zlatarski, op. cit., III, S. 173—179, 208—209.

<sup>4</sup> Akropolita, op. cit., 41, 8—9, 50, 9.

<sup>5</sup> *Μηλιαράκη*, op. cit., S. 259—264; 628—629.

kanonischen Unterschiede zwischen der orthodoxen und der katholischen Kirche. Die Verhandlungen gingen in Nikäa weiter und danach im folgenden Jahr 1234 in Nimphäa, jedoch ein dauerhaftes Übereinkommen wurde nicht erzielt.<sup>1</sup>

Neben diesen Mißgeschicken tauchte im Osten bereits die fürchterliche mongolische Plage auf. Die aus Mittelasien kommenden Mongolen hatten 1224 bereits Südrußland erobert und im darauffolgenden Jahrzehnt bis 1241 überschwemmten sie Osteuropa — Polen, Ungarn und Ostdeutschen Gebiete. Das Sultanat von Ikonion, das Kaiserreich Trapezunt und Nikäa selbst waren bereits in Gefahr.<sup>2</sup> Johannes Vatatzes sah sich zur Beschleunigung des Bündnisses mit Bulgarien gezwungen, indem er die Bedingungen Ivan Asens für eine autokephale bulgarische Kirche und ein selbständiges bulgarisches Patriarchat annahm. Es ist zu berücksichtigen, daß diese Forderung auf den hartnäckigen Widerstand der orthodoxen Bischöfe stieß, nach deren Ansicht auf diese Weise die kirchlichen Kanons verletzt wurden.<sup>3</sup> Außerdem mußte ein griechischer Staat, der den Platz des byzantinischen Reiches einzunehmen bestrebt war, durch die Anerkennung des bulgarischen Patriarchats auch die Souveränität des bulgarischen Zaren und damit auch dessen Titel „Zar der Bulgaren und Griechen“ bestätigen. Mit anderen Worten, der bulgarische Staat sollte nun das erhalten, was Byzanz Symeon verweigert hatte. Das sind unseres Erachtens die Ursachen, mit denen die Verschleppung der Verhandlungen und das Zögern des Vatatzes in der ersten Etappe dieser Verhandlungen, von 1231 bis ungefähr zur Mitte des Jahres 1234, erklärt werden können.

Ausserdem sollte eine autokephale bulgarische Kirche von der fiskalen Abhängigkeit des Patriarchat befreit werden. Danach aber ergriff Johannes Vatatzes bei der neuen außen- und innenpolitischen Lage die Initiative für Verhandlungen mit Bulgarien, die mit einem durch eine diplomatische Ehe gefestigten Bündnis endeten. Auf diese zweite Etappe der Verhandlungen bezieht sich die Mitteilung des Akropolites in dieser Angelegenheit. Wir könnten Zlatarski nicht zustimmen, daß Akropolites Vatatzes fälschlich die Initiative für die Verhandlungen zugeschrieben habe und daß hier die Mitteilung des Nicephoros Gregoras, die Bulgaren hätten die Verhandlungen begonnen, zuverlässiger sei.<sup>4</sup> Als Logothet und kaiserlicher Sekretär, dabei ein Zeitgenosse der Ereignisse, hätte Akropolites wohl kaum einen solchen Fehler zulassen können. Jedoch seine Mitteilung bezieht sich auf die zweite Phase der Verhandlungen, als diese eine bestimmtere Richtung erhielten. Für Akropolites ist das Kriegsbündnis zwischen den beiden Herrschern und das Zeremoniell der Eheschließung, vollzogen durch den Patriarchen Germanos, wichtiger. Deshalb berichtet er darüber zuerst und erst dann über die Proklamation des

<sup>1</sup> Ibid., S. 265—266, 302—316. Wasiljevskij, Обновление, Uspenskij, op. cit., S. 559. Angelov, История, III<sup>2</sup>, S. 27.

<sup>2</sup> Vergl. Ostrogorsky, op. cit., S. 390. S. 2—3. Angelov, op. cit., S. 27 und die angeführte Literatur.

<sup>3</sup> Angaben darüber sind in *Eidhous* enthalten, Meyer, Haupturkunde, S. 189, 2—5: καὶ μάλιστα ὁ τότε Φιλαδέλφειας εἰροσκόμιμος Φωκᾶς ζηλώσας εἰς καθάρησιν τελεῖαν διηγῆσθαι τοῦ τῆς Ζαγοράς πατριάρχη (sic)! Der Metropolit von Philadelphia, Phoka, verzichtete nicht auf seine Forderung zur Absetzung des Patriarchen von Tarnovo auch nach der feierlichen Eheschließung Helenas mit Theodor.

<sup>4</sup> Vergl. Akropolita, op. cit., S. 48, 24—49, 3. Nic. Gregoras, op. cit., 8 S. 29, 15—22. Zlatarski, op. cit., S. 379.

Patriarchen durch eine konziliare Sonderverfügung, gleichsam zur größeren Vollständigkeit seiner Mitteilung. Aus dem früher erwähnten *Εἰδησις* von Athos erfahren wir, daß der in Lampsakos erfolgten, feierlichen Eheschließung und Krönung des bulgarischen Patriarchen, andere Sitzungen in Galipolis unter Anwesenheit des bulgarischen Zaren, des nikäischen Kaisers, des Patriarchen von Konstantinopel, den Vertretern der athonischen Klöster und des Protats, vorausgegangen waren. Auf diesen Vorsitzungen waren die Fragen der neuen kirchlichen Verhältnisse zu lösen, die nach der administrativen und kirchlichen Reorganisation in den der obersten Macht des bulgarischen Zaren unterstellten Gebieten entstanden waren. Dort wurde der offizielle und endgültige Beschluß für die Proklamierung einer autonomen bulgarischen Kirche gefaßt und danach der Widerstand einiger fanatischer orthodoxen Metropolitens gebrochen.<sup>1</sup> Wahrscheinlich wurden damals auch die entsprechenden Dokumente unterzeichnet, die diesen Akt bestätigten, dagegen jedoch erfolgten die Zeremonien der Trauung, der Krönung und die Herausgabe des konziliaren Erlasses, die von Akropolites und dem Synodik Borils erwähnt werden, am jenseitigen Ufer des Hellespont in Lampsakos, wo sich Kaiserin Irina befand und mehr hohe Vertreter der orthodoxen Geistlichkeit anwesend waren.<sup>2</sup> Eben diese Ereignisse beschreibt Akropolites, an denen auch er selbst als kaiserlicher Sekretär und Logothet teilgenommen hatte. Deshalb ist die Vermutung nicht zulässig, daß ihm ein Fehler unterlaufen sei, indem er dem Vatatzes die Initiative für die Verhandlungen zuschrieb. Begründeter ist die Vermutung, daß Vatatzes als erster die Abgesandten nach Bulgarien sandte.<sup>3</sup> Hier ist jedoch zu präzisieren, daß Vatatzes um die Mitte von 1234, als Nikäa bedroht war, aktiv zu verhandeln begann.

Nicephoros Gregoras berichtet zum Unterschied von Akropolites, daß Asen die Verhandlungen begonnen habe und schließt seine Mitteilung ebenfalls mit der Proklamierung der vollen kirchlichen Unabhängigkeit in Bulgarien. Es unterläuft ihm auch hier eine Ungenauigkeit, indem er behauptet, der Erzbischof von Tärnovo sei damals der Erzdiözese Prima Justiniana unterstellt gewesen.<sup>4</sup> Beide Ungenauigkeiten in den Mitteilungen des Gregoras können durch die Tatsache erklärt werden, daß er beinahe ein Jahrhundert nach Akropolites auf Grund anderer Quellen schreibt.<sup>5</sup> Wir könnten ebenfalls annehmen, daß Gregoras auch die Chroniken einiger westlicher Autoren, wie z. B. Dandolo, Sanuto, verwendet hat, für die die erste Phase von größerem Interesse war — die Vorbereitung des Bündnisses, als auch Verhandlungen zwischen den päpstlichen Nuntien und Johannes Vatatzes geführt wurden. Auf diese Zeit bezieht sich auch die Korrespondenz des Christophors mit dem bulgarischen Zaren, der damals in den Verhandlungen aktiver war.

Da die Vorbereitung dieses Bündnisses bereits nach der Proklamierung des Johannes von Brienne zum Regenten von Konstantinopel im Jahre 1231

<sup>1</sup> Meyer, op. cit., S. 188, 1—25. Der Name des Patriarchen von Konstantinopel ist hier fälschlich mit Manuel angegeben. (S. 188, 22), anstatt mit Germanos. Der Verfasser des Dokumentes vermischte den Namen des Patriarchen Germanos (1226—1240) mit dem des Patriarchen Manuelos II (1244—1254), einem der Nachfolger Germanos.

<sup>2</sup> In Galipolis waren Ivan Asen, zusammen mit der Zarin Maria und Johannes Vatatzes anwesend — Akropolites, op. cit., S. 50, 12—25. Nach der *Εἰδησις* von Athos-Vatoped waren dort auch der Patriarch von Konstantinopel und Vertreter der Athonischen Klöster anwesend, Meyer, op. cit., S. 188, 12—22.

<sup>3</sup> *Μηλιαράκη*, op. cit., S. 318, Uspenskij, op. cit., S. 559.

<sup>4</sup> Vergl. hier, S. 12, Anm. 3.

<sup>5</sup> Moravcsik op. cit., S. 451 vermerkt, daß Gregoras uns unbekannte Quellen benutzt.

begonnen hatte und der Austausch von Delegationen durch einige Etappen verlief, folgen daraus auch die Widersprüche in den Quellen hinsichtlich der Einzelheiten. Aus dem bisher Dargelegten wird deutlich, daß Akropolites für dieses Ereignis zuverlässiger, da er auch wenn es sich um die Titulaturen der Herrscher seiner Zeit handelt,<sup>1</sup> es damit ganz genau nimmt.

Das Bündnis zwischen dem bulgarischen Staat und dem nikäischen Reich im Jahre 1235 ist ein Ereignis von großer historischer Bedeutung. Durch diesen diplomatischen Akt stieg Bulgarien zu einer Großmacht an. Aus Anlaß dieses Bündnisses sprechen die westlichen Chronisten von Ivan Asen und Johannes Vatatzes als zwei mächtigen Zaren (*duo potentissimi reges*), ohne sie zu gradieren und einen Unterschied zwischen ihnen zu machen. Insbesondere bezeichnen sie Ivan Asen II. als einen mächtigen und großen Mann. In der in Gedichtform verfaßten Chronik des Ph. Mouskès wird Ivan Asen II. als ein Zar (*rois*) „mit großer Tapferkeit und hohem Geist“ erwähnt (*li rois Aussen, ki moult ot valor et haut sens*).<sup>2</sup>

Wo Akropolites berichtet, wie der Archierus von Tárnovo zum Patriarchen proklamiert wurde, fügt er auch eine Einzelheit bei, die den byzantinischen Standpunkt zu dieser Frage erläutert: „Das geschah durch kaiserliche und konziliare Verfügung, wobei die Machthaber dem bulgarischen Herrscher Dank erwiesen um der Verwandtschaft und der Freundschaft willen.“<sup>3</sup> Der byzantinische Autor scheint sich verpflichtet zu fühlen, die Bildung eines neuen selbständigen Patriarchats neben den Bestehenden, die diese Tatsache mit einem gewissen Einspruch hinnahmen, zu rechtfertigen und erklärt, dies sei wegen *Verwandtschaft und Freundschaft*, d. h. wegen des unter den damaligen politischen Verhältnissen abgeschlossenen Bündnisses zwischen den beiden Herrschern geschehen. Die große Überraschung, die dieses Ereignis unter der byzantinischen Geistlichkeit hervorrief, widerspiegelt sich auch in der Chronik des Mönchs Ephraim: „Dem Ritual wohnte auch der damalige bulgarische Archierus aus Tárnoro bei. Ich weiß nicht wie damals beschlossen wurde, daß er den Titel und die Würde eines Patriarchen durch synodale Verfügung und Gebot des byzantinischen Herrn erhalten solle.“<sup>4</sup>

Die alte römisch-byzantinische Auffassung von einem einheitlichen Weltreich geriet allmählich ins Wanken. Ein gewisser Rückzug davon wurde bereits zur Zeit der Kaiser Michael III. und Konstantinos IX. Porphyrogennetos gemacht, die die barbarischen Herrscher in die „Völkerfamilie“ aufnehmen und ihnen verschiedene Grade der geistigen Verwandtschaft mit dem gesalbten byzantinischen Kaiser zugestehen mußten. Unter dem Druck der Ereignisse verfielen die alten Doktrinen und machten einer nüchteren und realen Politik Platz.

Das Bündnis zwischen Asen und Vatatzes blieb bis zum 23. März 1237 in Kraft<sup>5</sup>, als Johannes von Brienne starb. Danach nahm Ivan Asen II. den

<sup>1</sup> Außer persönlichen Erinnerungen hatte Akropolites in seiner Eigenschaft eines kaiserlichen Sekretärs und Logotheten — erster Berater des Kaisers in seiner Außenpolitik — das ganze Archiv der Hofkanzlei sowie die Archive des Patriarchats von Konstantinopel zur Verfügung. Das Streben nach Objektivität macht sich auch bemerkbar in der Einleitung zu seiner Geschichte. Vergl. Akropolita, op. cit., p. 4. 18—21 (§ 1): *οὕτε γοῦν πρὸς χάριν, οὕτε πρὸς φθόνον, ἀλλ' οὐδὲ πρὸς μῖσος ἢ καὶ πρὸς εὐνοίαν συγγραφεῖν χρέων ἐστὶ τὸν συγγραφεύοντα.*

<sup>2</sup> Chronique rimée de Ph. Mouskès, ed. Reiffenberg, Bruxelles 1839, II, S. 673, v. 30750—30751.

<sup>3</sup> Akropolita, op. cit., S. 50. 27—51.

<sup>4</sup> Ephraim, ed. Bonn, 8185—8186 Vgl. *Μηλιαράκη*, op. cit., 268, 318.

<sup>5</sup> Die gescherterte Belagerung Konstantinopels durch Ivan Asen und Vatatzes im Herbst 1235 und Winter 1236 sowie die Vernichtung der nikäischen Flotte trugen zur Abkühlung

Vorschlag für ein Bündnis mit den Baronen an, durch das das nikäische Reich aus den europäischen Gebieten verdrängt werden sollte. Auf diese Weise verletzte der bulgarische Zar den Friedensvertrag mit Johannes Vatatzes.<sup>1</sup> Im Herbst des Jahres 1237 wurde die Festung Tzurullon, die sich in den Händen der Nikäer befand, von den verbündeten Truppen der Bulgaren, Franken und Kumanen belagert.<sup>2</sup> Der Rückzug des bulgarischen Zaren in den letzten Monaten von 1237 aus dieser Belagerung, war nach der richtigen Bemerkung Zlatarskis nicht allein durch die Nachricht vom Tode der Zarin Maria, seines unmündigen Sohnes und des bulgarischen Patriarchen verursacht worden.<sup>3</sup> Der bulgarische Zar faßte diesen Beschluß nicht so sehr aus Furcht vor Gottes Zorn, wie Akropolites mitteilt, als angesichts der schnellen Eroberungen der schrecklichen Mongolen, die sich bereits den bulgarischen Grenzen näherten. Ivan Asen zog es deshalb vor, sich den Frieden und die Sicherheit seitens der Nikäer zu sichern. Danach, gegen Ende 1237 und Anfang 1238 wurde das Bündnis zwischen Asen und Vatatzes erneuert.<sup>4</sup>

Die Erneuerung des Bündnisses mit Nikäa rief den Zorn des Papstes hervor, der Ende Januar 1238 versuchte, einen Kreuzzug gegen Bulgarien zu organisieren und dem ungarischen König Bela IV. schrieb<sup>5</sup>, jedoch Balduin II. nicht für die vorbereitete Koalition zu gewinnen vermochte. Diese Umstände erklären zu einem hohen Grade die Zurückhaltung Ivan Asens gegenüber Johannes Vatatzes und seine Bemühungen um die Führung einer Friedenspolitik gegenüber allen seinen Nachbarn.<sup>6</sup> Im folgenden Jahr 1239 zog Balduin II. durch Bulgarien mit dem Heer, das er aus den westlichen Staaten zur Hilfe gegen die Nikäer gesammelt hatte.<sup>7</sup> Der bulgarische Zar bot den Franken die volle Möglichkeit, durch die Gebirgspässe zu ziehen und die örtlichen Verwalter behandelten die Durchziehenden als Verbündete und Ferunde. Nach den Mitteilungen des Akropolites und des Mönches Ephraim vrezletzen die Bulgaren den Friedensvertrag, gaben sich jedoch den Anschein, als seien sie so zu handeln gezwungen gewesen.<sup>8</sup> Balduin traf in Konstantinopel im Dezember 1239 ein, wo er zum Kaiser gekrönt wurde. In dieser Zeit fällt annähernd auch das Bündnis der Lateiner mit den Kumanen, mit deren Hilfe Balduin die verlorenen Festungen in Thrakien zurückzuerobern versuchte. Im

des bulgarischen Zaren gegenüber seinem Verwandten und Verbündeten bei. Über die Ereignisse vergl. *Μηλιαράκη*, op. cit., S. 270—274. Zlatarski, op. cit., S. 395—396.

<sup>1</sup> Ibid, 398—401.

<sup>2</sup> Große Massen, der von den vordringenden Mongolen fluchtenden Kumanen, wurden an der bulgarisch-griechischen Grenze angesiedelt. Vergl. *Μηλιαράκη*, S. 838. Zlatarski, op. cit., S. 400.

<sup>3</sup> Akropolita, op. cit., S. 56, 15—19, erklärt dieses Unheil als eine Gottesstrafe für den Abfall Ivan Asens vom orthodoxen Glauben.

<sup>4</sup> Zlatarski, op. cit., S. 402., Vergl. P. Nikov, *Изправки към българската история*, ИИД, V, 1922, 64—65. Idem, *Татаробългарските отношения през средните векове с оглед към царуването на Смилеца*, ГСУИФ XV—XVI, 1919—1920, S. 1—4 datiert den ersten Mongolen-einfall in Bulgarien um das Jahr 1242.

<sup>5</sup> Vergl. Zlatarski, *История III*, S. 403—404.

<sup>6</sup> Nikov, *Изправки*, S. 62—68 datiert die Korrespondenz zwischen Bela und Gregorios IX. in die erste Hälfte von 1238 und vermerkt die Neutralität Ivan Asens in den Fehden zwischen dem lateinischen und dem nikäischen Reich.

<sup>7</sup> Das Datum dieses Durchzugs ist bei Zlatarski nicht genau festgelegt, op. cit., S. 404—414, Nikov, op. cit., S. 68 und Uspenskij, op. cit., S. 481 nehmen an, daß Balduin II. 1240 durch Bulgarien zog, argumentieren dies aber nicht. *Μηλιαράκη*, op. cit., S. 336—337, nimmt an, daß dies 1239 geschehen sei, wobei er sich auf westliche Chronisten und auf Lebeau bezieht.

<sup>8</sup> Akropolita, op. cit. 58, 9—10. Ephraim, Bonn, 8304—8306.



Mai nahm das verbündete Heer der Franken und Kumanen die starke Festung Tzurullon ein mit Hilfe auch eines Teils der Festungsbewohner, die Verschworene der belagernden Franken waren. Dieser letzte Kriegserfolg Balduins brachte dem lateinischen Reich nur eine vorübergehende Erleichterung.<sup>1</sup>

Wir verfügen über keine Angaben darüber, ob die Bulgaren auch jetzt, so wie 1237, an der Belagerung von Tzurullon teilnahmen.<sup>2</sup> Überhaupt sind die Angaben der byzantinischen Autoren über die Ereignisse in den letzten Regierungsjahren Ivan Asen II. spärlich, da der bulgarische Zar bestrebt war, eine neutrale Politik zu führen, die für die byzantinischen Chronisten nicht von besonderem Interesse war. Sehr wichtig für diese Periode ist die Mitteilung eines westlichen Autors über den Durchzug Balduins mit seinem Heer durch Bulgarien. Nach diesem Bericht schlug Balduin II. die Mongolen mit Hilfe der Kumanen, wurde jedoch danach 1241 von den Mongolen besiegt. Damals gingen die Kumanen auf die Seite Vatzes über.<sup>3</sup> Auf die gleiche Zeit bezieht sich auch eine Mitteilung des oben erwähnten Ph. Mouskès, laut welcher der bulgarische Zar die Mongolen schlug.<sup>3a</sup> Diese im bulgarischen historischen Schrifttum unbenutzte Kunde wirft ein Licht auf das Ende der Regierung Asens und spielt auf die Umstände an, unter denen dieser große bulgarische Staatsmann sein Leben endete.<sup>4</sup> Zu einem gewissen Grade wird sie auch durch das vom Mönch Albericus mitgeteilte Epigramm ergänzt, durch das der Tod des bulgarischen Zaren prophezeit worden sei.<sup>5</sup>

Dieses Verderben könnte wahrscheinlich „per inimicos“<sup>6</sup> erfolgen, die die sich von Osten und Norden nähernden Mongolen sein können, die überall Schrecken verbreiteten und die Aufmerksamkeit der zeitgenössischen Autoren auf sich zogen. Die gegen den Zaren erhobene Anschuldigung, er

<sup>1</sup> *Μηλιαράκη*, op. cit., 337, 338.

<sup>2</sup> Vergl. *Μηλιαράκη*, op. cit., S. 338.

<sup>3</sup> *Chronicon Australe*, Freher, I, 459; Pez, SS. Austriae, 460. *Wolf*. Geschichte der Mongolen, 369, zitiert nach *Μηλιαράκη*, op. cit., S. 339, Anm. 2, der die Mitteilungen in diesen Chroniken mit einer gewissen Zurückhaltung aufnimmt.

<sup>3a</sup> Ph. Mouskès, op. cit., S. 681, 30959—30962: Des Tartars revint noviele (Ki par tot le monde fu biele/Que li rois de la tiere as Blas) Les ot descomfis a pas.

<sup>4</sup> Nicht Akropolites/op. cit., S. 21, 5 und 24, 8, war Ivan Asen ἀφῆλιξ d. h. nicht volljährig, als Kalojan den Thron bestieg (1197). Laut dieser Mitteilung war er nicht vor 1192 geboren. Im Jahre 1218 war er ungefähr 26 Jahre alt und 1237/38, als er sich mit Irina vermählte, sechsundvierzigjährig. Deshalb ist die Behauptung Uspenskijs ungenau (op. cit., S. 528), und unbegründet, Ivan Asen habe sich im Alter ein zweites Mal vermählt. Ungenau ist auch die Vermutung, er habe sich 1240 mit Irina vermählt (Ibid.)

<sup>5</sup> Albericus monachus trium fontium, Pertz MGH, SS XXIII, S. 949. Vor einigen Jahren traf ein bekannter Rhetor und Weiser in Konstantinopel ein. Wegen der Anfragen einiger Bürger veranlaßte er den Demon, ihm eine sichere und positive Antwort zu geben, die lautete: „Der König wird die ungerechten Feinde nicht durch ihre Freunde vernichten“. Nachdem er also gesprochen hatte, verstummte der Dämon. Nach der Deutung dieses Verses befragt, antwortete der Rhetor: Ihr selbst werdet bald die Deutung sehen und erfahren ohne irgend jemandens Erklärung\*. Man nimmt an, daß sich diese Prophezeiung durch den Einfall der Kumanen verwirklichte. Denn der himmlische König wird die Feinde des Reiches von Konstantinopel ins Verderben stürzen und vernichten, und zwar Vatzes und Asen, (Vastagium et Assanum) nicht durch die Freunde, d. h. die Kumanen, die Ungläubigen und Christi Feinde sind.\*

<sup>6</sup> Rex inimicos perdet iniquos non per amicos. Mit „non per amicos“, d. h. Feinden der Gläubigen, hier lt. der Mitteilung des Albericus die Kumanen gemeint sind, die nicht den Verderben Ivan Asens und Vatzes herbeiführen werden, daß Feinde der Baron von Konstantinopel.

sei ein Feind der Lateiner und der römisch-katholischen Kirche und werde deshalb vom "himmlischen König" als Ketzer vernichtet, ist in Wirklichkeit eine Erklärung für seinen Tod, die hier als eine Prophezeiung für die ungünstige Wende der Ereignisse, bei denen Ivan Asen II. sein Leben endet, gegeben ist. Häufig finden sich in der mittelalterlichen Literatur solche Prophezeiungen und sie werden meistens im Zusammenhang mit Feldzügen, kriegerischen Einfällen und ähnlichen Umständen gebracht, bei denen Heerführer, Kaiser und Zaren umkommen.<sup>1</sup> Andererseits widerspiegelt dieses Epigramm des Alberichus die Stimmung gegen Asen in der westlichen römisch-katholischen Welt nach seinem Übertritt zum Lager der orthodoxen Staaten.

In der Periode von 1236 bis 1241 mußte die bulgarische Außenpolitik geschickt lavieren zwischen dem aufsteigenden nikäischen Staat und dem untergehenden, jedoch immer noch von seinen römisch-katholischen Verbündeten unterstützten lateinischen Reich. Das Bündnis Ivan Asens mit den Nikäern zog dem bulgarischen Staat den Haß des tatkräftigen römischen Papstes Gregorios IX. zu und die Gefahr eines Kreuzzuges gegen die Bulgaren wurde zu einem hohen Grade dank der geschmeidigen bulgarischen Außenpolitik und der Versuche Ivan Asens für eine neue Verständigung mit Balduin II. nach dem Tod des Johannes von Brienne abgewendet. Trotz dieser Versuche blieb Ivan Asen, wie aus dem obenerwähnten Epigramm ersichtlich ist, bis zu seinem Lebensende für die westliche Welt ein Feind und Ketzer. Das größte Unglück aber, gegen das sich sowohl die diplomatische Kunst als auch die Tapferkeit und Kriegsmacht als machtlos erwiesen, war die schreckliche und von nichts haltmachende mongolische Invasion. Nach einer Mitteilung des Rubrukvis, der Gesandter Ludowigs IX. beim Mongolenchan war, zahlte Bulgarien 1253 bereits dem Mongolen Steuer.<sup>2</sup> Da andere Angaben fehlen, könnten wir bis jetzt nicht mit Sicherheit ermitteln, ab wann die Entrichtung dieser Steuer begonnen hat — ob bei Michael Asen oder bei dem minderjährigen Nachfolger Ivan Asen II. Koloman. Jedoch nach der oben angeführten Mitteilung des Chronicon Australe war Bulgarien bereits Ende 1241 den Mongolen steuerpflichtig. Die Entrichtung einer solchen Steuer bedeutete zu jener Zeit nicht, wie meist angenommen wird, vasallische Abhängigkeit des bulgarischen Staates von den Mongolen, sondern eher ein Lösegeld, gegen das sie sich verpflichteten, die Bulgaren in Ruhe zu lassen.<sup>3</sup>

Die Mitteilung des Mönchs Albericus einerseits und des Rubrukvis und Chronicon Australe andererseits begründen die Vermutung, daß der Tod Ivan Asens, der bei Akropolites nur flüchtig erwähnt ist, mit dem Mongolenfall in Bulgarien verbunden werden kann. Jedenfalls verliert sich das

<sup>1</sup> Auf solche Weise wurde z. B. der Tod des Kaisers Valens vorausgesagt, der im einer Schlacht mit den Goten bei Adrianopel am 9. August 378 fiel. Er wurde ebenfalls als Ketzer beschuldigt und dies widerspiegelte sich in den Werken der zeitgenössischen Autoren — meist Vertreter des Mönchtums und der Geistlichkeit. Über den Tod des Valens vergl. Zosimus, *Historia*, Bonn, S. 196, 3—20. I. A. Cramer, *Anecdota graeca* I, Oxonii, 1839, S. 97, 15—20, Skylitzes-Cedrenus, *Compendium*, Bonn, I, 548, 23—549, 16. Ostrogorsky, *History*, S. 47—48.

<sup>2</sup> Vergl. Jireček, *op. cit.*, S. 343. Zlatarski, *op. cit.*, S. 424—425 und die dort angeführten Hinweise. Nikov, *Татаробългарските отношения* S. 4—7.

<sup>3</sup> Bekanntlich verpflichtete sich Byzanz 680 unter ähnlichen Umständen den Bulgaren Asparuchs Steuer zu zahlen. Theophanes, *Chronographia*, De Boor S. 359, 20—25 bezeichnet sie als *μωσαροῦ καὶ νεοφωροῦς ἔθνος* abscheuliches, neuankommendes Volk. Fast 6 Jahrhunderte später ist Bulgarien das Land, das durch Steuer Leben und Existenz seiner Untertanen von den neuen Eindringlingen loskaufen muß.

Ende der Regierung Asens in der unruhigen Zeit der ersten Mongoleneinfälle, die auch 1242—1243 weitergingen.<sup>1</sup>

Nach der kurzen Regierungszeit Kolomans wurde der bulgarische Thron vom zweiten Sohn Ivan Asens, Michael Asen (1246—1257) eingenommen. Michael Asen war ein Sohn der zweiten Gemahlin Ivan Asens, Irena, Tochter des Theodor Komnenos. Damals war Michael Asen ungefähr 9—10 Jahre und regierte zusammen mit seiner Mutter, der Zarin Irena.<sup>2</sup>

Wie wir sahen, wurde das Bündnis Ivan Asens mit den Nikäern bis zum Ende seiner Regierung nicht verletzt. Koloman und Michael Asen konnten jedoch die Grenzen des bulgarischen Staates, wie sie unter ihrem Vater bestanden hatten, nicht bewahren. Gegen Ende 1246 wurden Seres, Melnikos, das ganze Rhodopengebiet mit Stenimachos und Zepena, fast ganz Makedonien mit Thessalonike und Vereia durch den nikäischen Kaiser erobert.<sup>3</sup> Nur die Gebiete westlich von Platamon mit Achrida, Demetriade, Pharsala, Larissa, Prilipos und Pelagonia gingen zum Despoten des Epiros, Michael II. über. Ostrovon, Stari Dol und Vodena blieben unter der Macht des uralten und blinden Theodor Komnenos.<sup>4</sup>

Im Winter 1246—1247 verblieb Vatatzes in Nymphäa und im folgenden Frühling brach er zum Feldzug in Ostthrakien auf, um sich die vom strategischen Standpunkt wichtige Festung Zurullon zurückzuerobern, die sich seit 1241 in den Händen der Lateiner befand und auch andere Nachbarstädte Konstantinopels, in denen Balduin immer noch die Macht innehatte.

Neue Angaben über das Ausmaß dieses Feldzuges und die daran beteiligten bulgarischen Truppen, die von Michael Asen zur Unterstützung Vatatzes entsandt worden waren, erfahren wir aus einer kürzlich veröffentlichten Beischrift zu einem Manuskript der Homilien des Gregorios Nazianski.<sup>5</sup> Diese Beischrift liefert sehr wertvolle Ergänzungen zu den Mitteilungen des Akropolites und Skutariotes über diesen Feldzug. Wie der Inhalt zeigt, war der Verfasser ein Bulgare aus den Grenzgebieten zwischen Bulgarien und dem nikäischen Staat, der die griechische Sprache gut beherrschte. Er bezeichnet Michael Asen als „*unser*“ (m. K.) großer Zar Herr Michael, Sohn unseres seligruhenden und heiligen Zaren Herr Johannes Asen“<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Aus einer Randbemerkung eines bulgarischen Schreibers zu den Homilien des Basileios d. Gr. aus den Jahren 1242—1243 erfahren wir vom „Eindringen der gottlosen Mongolen, als in Bulgarien Kaliman Asen, Sohn des Ivan Asen herrschte“ Vergl. Dujčev. *Стара българска книжнина*, II, S. 277.

<sup>2</sup> Vergl. Zlatarski, op. cit., S. 428—429. Nikov, op. cit., S. 2, nimmt an, daß Michael Asen als Achtjähriger zu regieren begann.

<sup>3</sup> Akropolita, op. cit., S. 84, 16—22. *Μηλιαράκη*, op. cit. 375. Zlatarski, op. cit. III, S. 435—436.

<sup>4</sup> Jireček, *Изправки*, S. 345, Anm. 6.

<sup>5</sup> Siehe D. J. Polemis, A manuscript of the year 1247, *Byzantinische Forschungen* I, A. Hakkert-P. Wirth, Amsterdam 1966, S. 270—271. Eine kurze Notiz über die Beischrift, gibt Sp. Lampros, *Νέος Έλληνομνημίων*, 5/1908/ S. 491, indem er mitteilt, daß bei J. Forshall Catalogue of the manuscript in the British Museum. I — The Arundel Mss. London, 1834, S. 167 folgende Notiz des Kopisten gegeben ist: *Θεότοκε, βοήθει τῷ σὺν δούλῳ Μιχαὴλ Προικίῳ βασιλικῷ νοταρίῳ ἐπὶ τῶν οἰκειῶν τῷ νιότῃ ἐκλάμπρου Προικίου ἀνθυπάρχοντι καὶ ἐπὶ τῶν οἰκειῶν, τῷ τήνδε τὴν βίβλον γεγραφόντι.*

<sup>6</sup> Lampros korrigiert ungenau die Lesart: *τῷ νιότῃ ἐκλάμπρου Προικίου* in *τῷ νιότῃ τοῦ ἐκλάμπρου* und fügt hinzu, daß das Manuskript auch eine Notitia brevis de rebus gestis a Johanne Duca anno 6755. „Eine kurze Mitteilung über die Taten des Johannes Ducas im Jahre 1247“ enthält), veröffentlicht jedoch nicht den Text dieser „kurzen Mitteilung“, d. h. der Bei-

Nach dieser Zuschrift<sup>1</sup> eroberten die Truppen des Ivan Vatzatzes, unterstützt von den bulgarischen Abteilungen, die Städte Midia und Derkos ohne Widerstand. Als sie Bizie — Βυζώ[ην] erreicht hatten, fiel die Stadt ebenfalls kampflos, jedoch die sich in ihr befindenden (ἔσωθεν τῆς Βυζώης) Lateiner schlossen sich in der Festung ein und es begann eine erbitterte Schlacht (πόλεμον ἰσχυρόν). Mit Hilfe von Mauerbrechern, Rammböcken und ähnlichen Rüstungen wurden die Mauern zerstört, die belagerten Franken ergaben sich und baten um Gnade. Auf diese Weise kam auch Bizie unter die Macht Vatzatzes. Großen Widerstand leistete auch die Festung Zurullon, deren Bewohner die Stadtmauern verließen und die ganze Umgebung ausraubten. Als Johannes Vatzatzes dies erfuhr, sammelte er sein ganzes Heer und traf zusammen mit diesem in Zurullon ein. Die Stadt wurde in einer schweren Schlacht (ἐν μεγάλῳ πολέμῳ) erobert und die sich in der Stadt befindenden Lateiner ließ er in Ketten schmieden und schickte sie nach Nikäia.<sup>2</sup>

Über diesen Feldzug des Vatzatzes in Ostthrakien berichten ebenfalls Akropolites<sup>3</sup>, Ephraimus<sup>4</sup> und Theodoros Skutariotes, ohne die Beteiligung der Bulgaren daran zu erwähnen. Mit geringen Unterschieden erzählen alle drei Autoren, daß zuerst Zurullon eingenommen worden sei. Der Verteidiger der Festung Anseau de Cayeaux floh, wobei er dort nur seine Gattin Eudokia, die Schwester der Kaiserin Irena mit der Hoffnung zurückließ, daß der Kaiser die von seiner Verwandten behütete Festung nicht angreifen werde. Jedoch Johannes Vatzatzes, der nach den Worten des Akropolites „solchen Dingen keine Beachtung schenkte“<sup>5</sup>, eroberte Zurullon und schickte Eudokia zu Pferd nach Konstantinopel. Skutariotes fügt hinzu, daß Vatzatzes selbst, in dem Wunsch mit den Belagerten zu verhandeln, beinahe durch einen vor den Füßen seines Pferdes niedergehenden Pfeil getötet worden wäre.<sup>7</sup> Der griechische Historiker Μηλιαράκης<sup>8</sup> unterstreicht die große strategische Bedeutung der beiden Festungen Bizie und Zurullon — die Wachtürme Konstan-

schrift. Jedoch auf Grund des in dieser Beischrift mitgeteilten Jahres datiert Lampros das ganze Manuskript in das XIII. Jh. und korrigiert die Datierung seines ersten Herausgebers, der es „fortassis“ während des XII. Jh. datiert. Vergl. Polemis, op. cit., S. 269. Indem Polemis die Korrektur von τῷ υἱῷ, anstatt τῷ υἱοῦ annimmt, korrigiert seinerseits ἐκ λ α μ π ρ ο υ (des berühmten — B. d. V.) πατρικίου in Ἐκ λ α μ π ι ο υ πατρικίου, d. h. „Sohn des Patrikios Eklampios“. Mit „Patrikios Eklampios“ ist hier der Vater des Patrikios Michael, der Kopist dieses Kodexes, bezeichnet.

<sup>1</sup> Es ist u. E. die Behauptung des Herausgebers nicht ganz genau, daß der Autor dieser Zuschrift wahrscheinlich ein hellenisierter Bulgare gewesen sei: „The Note in the manuscript seems to have been written by a hellenized Bulgarian living in a region under the control of Mihael Asen of Bulgaria“ (Polemis, op. cit., S. 272). Man könnte eher annehmen, daß der Verfasser der Zuschrift ein Bulgare aus den Gebieten war, die unter Ivan Asen zu Bulgarien gehörten und 1246 zum nikäischen Staat übergingen. Deshalb spricht er von „unser Herr, der große Zar Herr Michael, Sohn der seligruhenden und uns heiligen Herrn Ivan Asen (ibid., S. 270). Diese Ausdrücke sprechen für ein bulgarisches Nationalbewußtsein, obwohl der Autor Griechisch schreibt.

<sup>2</sup> Polemis, op. cit., S. 270, 1—271, 21.

<sup>3</sup> Akropolita, op. cit., S. 85, 1—24.

<sup>4</sup> Ephraemius, op. cit., 8610—8625.

<sup>5</sup> Th. Skutariotes, Synopsis, ed. Sathas, S. 498. Skutariotes schrieb in der zweiten Hälfte der XIII. Jh. Seine „Weltchronik“ reichte bis 1261 und liefert wertvolle Ergänzungen zur Geschichte des Georgios Akropolites. Skutariotes benutzte zuverlässige Quellen und ebenso persönliche Beobachtungen. Vergl. Moravcsik, op. cit., II, S. 526.

<sup>6</sup> Akropolita, op. cit., S. 85, 16—17.

<sup>7</sup> Skutariotes, op. cit. S. 498—499.

<sup>8</sup> Cf. Μηλιαράκης op. cit., S. 379—380.

tinopels gegen Ostthrakien, durch deren Einnahme den Lateinern der Weg zu Land nach Westen abgeschnitten wurde. Deshalb berichten wahrscheinlich Akropolites, Ephraemius und Skutariotes nur über die Eroberung dieser beiden Festungen. Dabei leisteten nur diese beiden Städte den nikäischen und bulgarischen Truppen Widerstand, und die beiden anderen Städte Derkos und Midia wurden „ohne Blut“ und ohne Widerstand eingenommen. Akropolites bemerkt hierbei, daß das lateinische Reich sehr schwach gewesen sei und sich der nikäische Kaiser auf den Feldzug begab, um die Konstantinopel nahegelegenen Festungen, die sich noch unter der Macht Balduins befanden, zu erobern. Deshalb erzählt er und nach ihm auch die anderen Autoren, die aus ihm schöpften, nur von der Eroberung der beiden wichtigeren Festungen, die im Kampf erobert wurden und wo eine größere Streitmacht konzentriert worden war. Für Akropolites sind Midia und Derkos nur Wegstationen der griechischen Truppen, die sich selbst übergeben und die deshalb in seiner Erzählung unter den Worten *τοῖς πλησιάζουσιν ἅσπερ τῇ Κωνσταντίνου*<sup>1</sup> erwähnt sind. Bei deren Fallen hat sich, wie aus der erwähnten Schreibernotiz ersichtlich, nichts ereignet, das die Aufmerksamkeit des damaligen Historikers auf sich gelenkt hätte. Der Autor der Beischrift hat jedoch als Einheimischer, der vielleicht selbst den von Michael Asen entsandten Truppen angehörte, sogar auch die kleinsten Einzelheiten aus diesem Feldzug erwähnt. Die Zuverlässigkeit seiner Erzählung wird auch durch die chronologischen Angaben bestätigt, die mit denen des Akropolites übereinstimmen. Die Beischrift schließt mit den Worten: *Ἐν ἔτει ζψνέ μηνὶ αὐγοῦσιω ἦλθεν ὁ βασιλεὺς Ἰωάννην ὁ Δοῦκας ἐν τῇ δούσει καὶ ἦλθεν ἕως τῆς πόλεως τῆς Κωνσταντίνου καὶ μετ' αὐτοῦ ἡ δύναμις τοῦ* etc.

Das Jahr *ζψνέ* (6755—1247) entspricht der Mitteilung der Akropolites, Vatatzes habe nach seinem Feldzug 1246 in Nymphäa überwindert und sei im Frühling, d. h. im folgenden Jahr 1247, nach seiner Gewohnheit von dort aufgebrochen.<sup>2</sup>

Eine gewisse Nichtübereinstimmung zwischen den Angaben des Akropolites und denjenigen der Beischrift ist in dem Hinweis enthalten, Johannes Ducas, d. h. Johannes Vatatzes, sei im August in den „Westgebieten“<sup>3</sup> eingetroffen und bis Konstantinopel gelangt. Jedoch wie der Herausgeber der Beischrift vermerkt, teilt Akropolites mit, Vatatzes sei im Frühling von Nymphäa „aufgebrochen“. Der Verfasser der Beischrift meint wahrscheinlich nicht den Aufbruch, sondern irgendein anderes Ereignis, das für ihn aus diesem einige Monate dauernden Feldzug das wichtigste ist.<sup>4</sup> Dabei wurde diese Beischrift unmittelbar nach dem Feldzug und zwar von einem Einheimischen zusammengestellt, wogegen Akropolites einige Jahre nach diesem Feldzug schrieb. Deshalb verdienen die chronologischen Angaben der Beischrift größeres Vertrauen als die des Akropolites.<sup>5</sup> Hinsichtlich des Fallens von Zullon meldet die Beischrift, daß diese Festung endlich eingenommen worden sei, nach langem Widerstand und bei erbittertem Kampf, an dem das ganze

<sup>1</sup> Akropolita, op. cit. S. 85,3.

<sup>2</sup> S. Akropolita, op. cit., S. 83, 15—85,2.

<sup>3</sup> D. h. in den europäischen Gebieten des Reiches.

<sup>4</sup> Polemis, op. cit. S. 273.

<sup>5</sup> Ibid, S. 276. Die Geschichte des Akropolites umfaßt die Ereignisse von 1203 bis 1261. Als Logothet und kaiserlicher Sekretär begleitet er persönlich Vatatzes im Feldzug 1246. Vergl. Moravcsik, op. cit. S. 266. Wir könnten annehmen, daß er auch am Feldzug 1247 teilgenommen hat.

Heer und der Kaiser selbst teilnahmen. Hier liegt ebenfalls eine kleine Nichtübereinstimmung mit Akropolites vor, der erzählt daß Zurullon zuerst erobert wurde und Bizie danach fiel. Jedoch der Hinweis der Beischrift, daß die Belagerung von Zurullon vom Kaiser selbst geleistet worden sei — *ουναγαγών ἅπαν τὸ στρατεύμα ἦλθεν εἰς Τζουρουλ[ὸν] καὶ παρέλαβεν αὐτὴν ἐν μεγάλῳ πολέμῳ* — stimmt andererseits mit der von Skutariotes stammenden Ergänzung zur Erzählung des Akropolites überein, daß Johannes Vatatzes bei der Belagerung anwesend gewesen sei und er, als er vor den Stadtmauern persönlich mit den Be'agerten verhandelte, von einem vor den Füßen seines Pferdes niedergehenden Pfeil getötet worden wäre.

Bekanntlich drang Vatatzes in Frühling 1247 in Thrakien vor. Jedoch ganz neu ist in der Beischrift die Mitteilung, daß an dieser Belagerung von Michael entsandte bulgarische Truppen teilgenommen haben. Aus den anderen Quellen ist nur bekannt, daß 1246 ein Friedensvertrag zwischen Vatatzes und Michael Asen abgeschlossen wurde, der auf die unter die Macht des Vatatzes übergegangenen bulgarischen Gebiete verzichtete. *Vatatzes selbst verpflichtete sich, sich mit dem Erreichten zu begnügen und nicht weiter vorzudringen.*<sup>1</sup> An alle von ihm eingenommenen Städte sandte Vatatzes eine Botschaft, in der er sie über die neue politische Lage unterrichtete und in seinem Vertrag mit den Bulgaren legte er auch die neue Grenze zwischen den beiden Ländern fest.<sup>2</sup>

Unbekannt aus anderen byzantinischen Quellen ist auch die Bezeichnung *Μέγας βασιλεὺς* „großer Zar“ für Michael Asen.<sup>3</sup> Jedoch der Titel „großer Zar“ für den gleichen Herrscher ist auch in einem heimischen Denkmal bezeugt, das unter dem Namen Inschrift von Batoschevo auf einer Marmorplatte bekannt ist, die in den Ruinen des zur Zeit des Michael Asen gebauten Klosters beim Dorf Batoschevo<sup>4</sup> gefunden wurde.

<sup>1</sup> Akropolita, op. cit., S. 78, 16—25.

<sup>2</sup> Ibidem.

<sup>3</sup> Vergl. Polemis, op. cit. 272.

<sup>4</sup> Das Kloster von Batoschevo lag am Flußlauf der Gorna Rossica, 20 km sudwestlich vom heutigen Sevlievo. Die Inschrift wurde zum ersten Mal von V. Dorbruski. Материали по археологията на България, СбНУК, XIII, 1896, S. 440—442, veröffentlicht, der auch die wichtige Bedeutung dieser letzt fragmentierten Inschrift hervorhebt. (Vergl. ibid. Beilage Nr. 2). In der fünften und sechsten Zeile der Inschrift ist der Name des Zaren und sein Titel zu lesen: *и прѣвѣхъ великаго царе миханаѣ сна же великаго црѣ асѣнѣ а вѣнка стараго асѣнѣ црѣ...* Bei der Entzifferung und Deutung der Inschrift ließ sich Dobruski von K. Jireček beraten, mit dessen Hilfe er die zehnte Zeile der Inschrift, wenngleich mit Schwancken, ergänzte: *БАТОШОВО НЕНАННЕНАРЕ (?) ДУЈЧЕВ, op cit., II, S. 278* entziffert diese Zeile mit: *БАТОШОВО и в'нем (?) рѣсарѣ (?)*. Da das Kloster an einem Fluß lag, handelt sich viel-

leicht um die Schenkung von Fischgründen zusammen mit den Fischern an das Kloster durch den Zaren. Mit anderen Worten handelt es sich wahrscheinlich um die feudalen Besitzte und Rechte des Klosters über die abhängigen Bauern. In der heutigen Sprache lautet die Inschrift: (Ich...) durch Gottesgnade Patriarch aller Bulgaren (im Jahre...) meines Bischoftums mit Gottes Hilfe schlug ich den Wald in dieser Einöde und baute (dieses) Gotteshaus... auf den Namen der hochheiligen Gottesmutter (Maria, B. d. V.) Matarska (und auf den Namen des) Evangelisten Johannes Bogoslov, und lud den großen [Zar Michael Asen], Sohn des großen Zaren Asen, und Enkel des Zaren Asen d. Alte, und baute an diesem Ort dieses Kloster. Nicht nur das, aber ich befahl..., daß es das Zarenkloster (genannt) werde. Und Zar Michael, der mit Liebe für immer dieses Kloster annahm und diesem Kloster das Dorf... Batoschevo und die Fischer (?) darin schenkte...“ Vergl. Dujčev, op. cit., II, S. 278. Vergl. für die Vergangenheit des Klosters I. Bakalov, Материали по историята на някои манастири в България, СбНУК, XII, 1895, S. 345—348. Aufmerksamkeit verdient auch die

Dem Namen Michael Asens begegnet man auch in einer Stifterinschrift aus der Kirche des Erzengels Michael in Kastoria (heutiges Kostur), die von dem griechischen Wissenschaftler Orlandos veröffentlicht wurde. An der Westwand dieser Kirche ist neben den Gestalten der Erzengel Michael und Gabriel von rechts Zar Asen als junger Mann mit einem ärmellosen Purpurmantel dargestellt, unter dem ein grünes Gewand mit der Darstellung von einköpfigen Adlern in Kreisen auf den Ärmeln hervorgeht. Links vom Heiligen sieht man die Gestalt der Zarin Irena in dunkelrotem kurzen Mantel, unter dem sich ein weißes, schmuckloses Gewand zeigt.<sup>1</sup> Bei beiden Gestalten zeigen sich links vom Haupt des Mannes und vom Haupt der Frau Spuren einer Inschrift.<sup>2</sup> Es wird angenommen, daß Michael Asen zusammen mit Zarin Irena Kastoria besucht und der Kirche. hl. Erzengel Michael zwischen 1246 und 1253 Stiftungen gemacht haben.<sup>3</sup>

Die erwähnte Inschrift aus dieser Kirche wird mit den unter Michael Asen geprägten bulgarischen Silbermünzen in Zusammenhang gebracht. Die 1914 in Plovdiv gefundene Silbermünze der Irena und des Michael<sup>4</sup> mit niedrigen Kronen auf den Häuptern ist wahrscheinlich ein Werk eines bulgarischen Meisters und zeugt dafür, daß in Bulgarien in der Mitte des XIII. Jh. bulgarische Münzen geprägt wurden.<sup>5</sup> Ob Münzen solchen Typs in Bulgarien zu jener Zeit geprägt oder auf Anordnung Michael Asens in Nachbarländern hergestellt wurden, könnte vorläufig nicht mit Sicherheit gesagt werden. Zweifellos handelt es sich um dem Stil nach bulgarische Münzen, die für den Bedarf des bulgarischen Staates geprägt wurden. Zwei neue Silbermünzen des Michael Asen wurden 1925 in Gostivar zusammen mit venezianischen und serbischen Silbermünzen aus der Mitte des XIII. Jh. gefunden. Auf dem Avers der einen von ihnen ist Michael Asen zusammen mit dem Bildnis des hl. Georgios und der abgekürzten Inschrift Michoelis IPR (-Michaelis imperator) dargestellt. Die vollständige Inschrift lautet: „Münze des Imperators Michael“.<sup>6</sup> Auf dem Avers der anderen Münze ist der Name des Zaren ebenfalls in gekürzter Form als Mchaeli wiedergegeben.<sup>7</sup> Nach dem Herausgeber<sup>3</sup> wurden

Mitteilung, daß das Kloster nach dem Fallen des Waldes „in dieser Einöde“, durch die im Mittelalter zur Gewinnung von Nutzflächen angewendete Rodung gebaut wurde. Auf ungefähr die gleiche Zeit bezieht sich auch eine von P. R. Slavejkov veröffentlichte Inschrift in Български книжици II, I, 1859, S. 412, Vergl. Dujčev, op. cit., S. 416.

<sup>1</sup> A. K. 'Ορλάνδος Βυζαντινά μνημεῖα τῆς Καστορίας, 'Αρχαῖον τῶν Βυζαντινῶν μνημείων τῆς Ἑλλάδος, 4, 1938, p. 103—105. Vergl. Dujčev. Приноси, S. 174.

<sup>2</sup> Orlandos verwendete die Abschrift von X. Καραγκούνης (ibid. S. 105).

Δέσπαις τοῦ δοῦλου τοῦ θεοῦ Μιχαήλ

Αἰσάν υἱοῦ τοῦ με

γάλου βασιλέως τοῦ

Αἰσάν

καὶ τῆς μη

τρος [αὐτοῦ] Εἰρήνης

Θεοδώρου] κυ[ρίας] Καστορίας

<sup>3</sup> Ibid. S. 105.

<sup>4</sup> Vergl. N. Muschmov, Една нова сребърна монета на царица Ирина със сина и Михаил Сб. Златарски, София 1925, S. 185—186.

<sup>5</sup> Muschmov, op. cit., S. 186—187.

<sup>6</sup> Th. Gerasimov, Нови монети на цар Михаил Асен, Сборник Ников, София, 1940, S. 85.

<sup>7</sup> Über neuentdeckte Münzen des Zaren Michael Asen berichtet auch. S. Damjanov, Ломският край през Възраждането, София 1967, стр. 317.

Vergl. Str. Lišev, Българският средновековен град, in Druck.

<sup>8</sup> Gerasimov, op. cit. S. 85—86.

diese Münzen in den Münzstätten der Grubersiedlung Bräskovo am Flußlauf der Tara geprägt, die reich an Silbererzen war.<sup>1</sup> Der bulgarische Zar beanspruchte die Dienste einer serbischen Münzstätte, wo vielleicht auch die von Muschmov veröffentlichten Münzen des gleichen bulgarischen Zaren geprägt worden sind.

Übrigens begegnet man der Bezeichnung des Zaren Michael Asen als souveräner bulgarischer Herrscher auf ihrem Charakter und ihrem Ursprung nach verschiedenen Denkmälern: byzantinischen Schriftquellen, altbulgarischen steinernen Inschriften und Chroniken, bulgarischen Münzen.<sup>2</sup> Wie man sieht hat Michael Asen, vielleicht unter dem Einfluß der Zarin-Regentin Irena und der Bojarengruppe um sie, in seiner Titulatur die Tradition aus der Zeit des Ivan Asen II. fortgesetzt, obwohl die innere Lage und das Gebiet des Staates bei weitem nicht die von früher waren. In den internationalen Beziehungen jedoch hatte sich Bulgarien auch unter Michael Asen sein Prestige eines souveränen Staates bewahrt, der immer noch ein erwünschter Verbündeter sowohl für Nikäa als auch für die westlichen Länder war. Ein Beweis dafür ist auch der zwischen Michael Asen und der Republik Dubrovnik im Jahre 1253 abgeschlossene Vertrag,<sup>3</sup> durch den die Handelsbeziehungen zwischen Dubrovnik und dem bulgarischen Staat, aufgenommen nach dem Sieg Ivan Asen II. bei Klokotnica, bestätigt und erneuert wurden. In der Präambül dieses Vertrages wird nicht zufällig an „die reine Freundschaft und der reinen Liebe“ zwischen dem „heiligen und überaus ruhmvollen Königreich des ganzen bulgarischen und griechischen Landes des Ivan Asen und zwischen der Gemeinde unserer ruhmvollen Stadt Dubrovnik“ erinnert.<sup>4</sup>

Ende 1246 wurde, wenn auch nicht unter denselben Umständen, auch der Friedensvertrag zwischen Vatatzes und Michael Asen erneuert, in welchem sich Vatatzes verpflichtete, *keine größeren Eroberungen auf bulgarischem Gebiet zu machen*.

Der nikäische Staat, der unter Theodor I. Laskaris (1206—1222) und besonders unter Johannes Vatatzes (1222—1254) zum Symbol und Träger des griechischen nationalen Idee<sup>5</sup> geworden war, konnte bald nach dem Tod Vatatzes die Franken aus Konstantinopel vertreiben und das byzantinische Reich wiederaufrichten. Zur Erreichung dieses Ziels sicherte sich der tatkräftige und weitblickende Vatatzes die Unterstützung des bulgarischen Staates indem er mit Johannes Asen und seinem Nachfolger Michael Asen einen Friedensvertrag abschloß. Mit Hilfe von Ivan Asen festigte Vatatzes seine Macht auf der Halbinsel Galipolis und im Gebiet am Unterlauf des Hebros<sup>6</sup>

<sup>1</sup> Gerasimov, op. cit., S. 85—86.

<sup>2</sup> Mit dem Namen des Ivan Asen II und seinen unmittelbaren Nachfolgern ist auch eine stark fragmentierte, jedoch in ihrer Bedeutung wichtige Inschrift verknüpft, veröffentlicht zuerst von P. R. Slavejkov, Четири паметника: Български книжици II, I, 13, 1859, S. 412. Vergl. Dujčev. Стара българска книжнина II, S. 416. Wie aus dem lückenhaften Inhalt zu verstehen ist, ist darin die Rede von dem Überfall der „Ismaeliter“ auf das bulgarische „gesegnete Land“.

<sup>3</sup> Vergl. Dujčev, op. cit. S. 46—47.

<sup>4</sup> Der Vertrag des Michael Asen mit den Dubrovnikern sowie die Urkunde des Ivan Asen von 1230 erneuern in Wirklichkeit die seit Ende des XII. Jh. zwischen Bulgarien und Dubrovnik bestehenden Handelsbeziehungen. Vergl. G. Cankova-Petkova, B. Primov, Dubrovnik, Byzantium and Bulgaria at the end of the XIIIth century, Etudes historiques, III, Sofia, 1966. S. 81—86.

<sup>5</sup> Vergl. Μηλιαράκη op. cit., S. 38—45.

<sup>6</sup> Zlatarski, op. cit., S. 332.



Mit der Hilfe des Michael Asen gelang es ihm, wichtige strategische Punkte wie Zurullon, Bizie und andere Städte in Ostthrakien einzunehmen und sich immer mehr Konstantinopel zu nähern, indem er den Franken den Zutritt zum Westen abschnitt. Auf diese Weise trug das Bündnis des nikäischen Staates mit den Bulgaren zum rascheren Verfall des lateinischen Reiches und zur Wiederherstellung von Byzanz bei.

Zum Abschluß dieses Bündnisses trug nicht wenig die politische Lage im mittelalterlichen Europa in der ersten Hälfte des VIII. Jh. bei. Das von den Kreuzrittern in Byzanz gegründete lateinische Imperium wurde zu Beginn dieses Jahrhunderts zum Ziel in den Machtkämpfen in der damaligen politischen Welt. An diesen Kämpfen beteiligten sich gleicherweise die auf byzantinischem Gebiet nach 1204 entstandenen griechischen Kleinstaaten, Bulgarien unter Kalojan und Ivan Asen II. und Rom unter den Päpsten Innozenz III. und Gregor IX. Jeder dieser Staaten richtete seine Anstrengungen auf die Schaffung eines Weltreiches mit Byzanz als Mittelpunkt.

Die Schlacht bei Klokotniza 1230 veränderte das Kräfteverhältnis. Das Despotat Epiros fiel weg zu Gunsten Bulgariens, dessen Hegemonie sich fast auf der ganzen Balkanhalbinsel festigte. Bulgarien erstreckte sich bis an drei Meere und erreichte großen äußeren Glanz. Die Bestrebungen Symeons in Byzanz einzuziehen und als Zar der Bulgaren und Byzantiner anerkannt zu werden, befanden sich auf dem Weg ihrer Verwirklichung durch Ivan Asen II. Und tatsächlich wurde, wenn nicht in Konstantinopel selbst, so doch in seiner Nähe an der Küste des Hellespont, in Lampsakos, im Jahre 1235 feierlich das autokephale Patriarchat von Tarnovo proklamiert, ein Ereignis von außerordentlich großer, internationaler Bedeutung für den bulgarischen Staat. Sollte doch Ivan Asen II., der bereits nach 1230 die von ihm ausgestellten Dokumente mit „Zar der Bulgaren und Griechen“ unterzeichnete, entweder die Union mit Rom bestätigen oder die Anerkennung seiner Souveränität durch den Patriarchen von Konstantinopel suchen, damit sein Titel auch in den damaligen internationalen Beziehungen Gültigkeit hatte.

Die Verletzung des Bündnisvertrages mit Balduin I. durch die Regierung von Konstantinopel bestimmte den Weg der künftigen bulgarischen Außenpolitik. Als unabänderliche Bedingung für ein Bündnis mit Nikäia forderte der bulgarische Zar die Anerkennung eines autokephalen Patriarchats von Tarnovo. Die erhaltenen schriftlichen Mitteilungen betonen die Wichtigkeit dieses Aktes und erklären dieses für seine Zeit außerordentliche Ereignis als günstig wegen der „Verschwägerung und der Freundschaft“ mit dem bulgarischen Zaren. Hier mußte der Widerstand einiger orthodoxer Metropolitane überwunden werden, die sich strikt an die Einhaltung des kirchlichen Kanons hielten. Jedoch die Politik der Kirche von Konstantinopel, deren Zentrum sich zu jener Zeit nach Nikäia verlagert hatte, war auf die Vereinigung der orthodoxen christlichen Welt gerichtet. Nicht umsonst schreibt Patriarch Germanos II. in einer seiner Botschaften an den Papst, daß mit ihm „viele und große Völker“ und auch das „siegreiche Volk der Bulgaren“ einverstanden seien. Da es der orthodoxen Kirche nicht gelang, das Schisma zu überwinden und die dogmatischen Streitigkeiten mit dem Westen zu überwinden, übernahm sie von nun an, wenn auch nicht immer mit gleichem Erfolg, die Rolle des vereinigenden Gliedes zwischen den orthodoxen Völkern. Der Augenblick war günstig, die griechische Welt war gespalten und zerstückelt und

von Osten und Norden her drohte bereits der Sturm der mongolischen Einfälle. Im Hinblick darauf zeigte sich auch der nikäische Staat, der damals als ein Fortsetzer und Restaurator der byzantinischen Tradition auftrat, nachgiebiger als das frühere Byzanz.

Es ist tatsächlich nicht bekannt, ob Johannes Vatatzes und Patriarch Germanos 1235 den Titel Ivan Asens „Zar der Bulgaren und Griechen“ bestätigt haben, den er sich bereits nach 1230 angeeignet hatte. Wir können jedoch annehmen, daß sie die Augen vor dieser verschlossen und sich Ivan Asen II. in dieser Hinsicht nicht widersetzen. Für den bulgarischen Zaren jedoch war die Anerkennung des Patriarchats von erster Bedeutung, die übrigen Fragen regelten sich von selbst. Von nun an geizten die byzantinischen Autoren nicht, den bulgarischen Zaren Basileus zu nennen.<sup>1</sup> In einheimischen und byzantinischen Denkmälern wird Ivan Asen als großer und ruhmvoller Zar gepriesen<sup>2</sup> und die westlichen Autoren sprechen von Asen und Vatatzes als von „zwei mächtigen Imperatoren“ und nennen den bulgarischen Zaren „Imperator von Zagora, ein Mann groß und mächtig zu jener Zeit“, der auch die Macht des lateinischen Kaisers stärken und festigen kann. Sogar auch das bulgarische Volk erscheint bereits in der internationalen Arena und wird bekannt als *μεγαλονίκος* — siegreich. Von einem Gefühl nationaler Zugehörigkeit ist auch die früher erwähnte Schreibernotiz von 1247 durchdrungen, wo der Autor von dem „Heer unseres Herrn, *des grossen Zaren Herrn Johannes, Sohn unseres seligruhenden und heiligen Zaren Herrn Johannes Asen*“ spricht.

Im Namen des Friedens mit dem nikäischen Staat, dem Fortsetzer und Restaurator von Byzanz, verzichtete Ivan Asen II. auf die oberste Macht des athonischen Gebietes und auf die unmittelbare Einmischung in die Verwaltung der athonischen Klöster. Für diesen Kompromiß gewann Bulgarien einen mächtigen und ständigen Verbündeten in der Person des nikäischen Kaisers, erhielt es eine autokephale Kirche und ein offiziell bestätigtes, wenn auch nach gewissen Schwierigkeiten erreichtes, bulgarisches Patriarchat.

Durch die Festigung der zentralen Macht und die Hebung der der Autorität des Staates begann in den Vierzigerjahren des XIII. Jh. in Bulgarien ein großer wirtschaftlicher und kultureller Aufstieg, auf den wir nach den zu uns gelangten schriftlichen und archäologischen Denkmälern schließen. Der Bau von Kirchen und Klöstern und deren künstlerischer Dekor, die Aufstellung von Marmorsäulen und Tafeln mit Inschriften über die vollbrachten Taten waren begleitet von der Ausstellung von Stiftungsurkunden und dem Abschluß von Handelsverträgen, die die Wirtschaftsbeziehungen Bulgariens zu anderen Staaten bekräftigten und die für die große Bedeutung des bulgarischen Staates in den damaligen internationalen Beziehungen zeugen.

Wie aus den erhaltenen Materialien ersichtlich, hörte der wirtschaftliche und kulturelle Aufstieg Bulgariens mit dem Tod Ivan Asens II. nicht auf, sondern wurde bei seinen unmittelbaren Nachfolgern, wenigstens zu einem gewissen Grade, beibehalten. Die Tendenz zur Fortsetzung der Außen- und

<sup>1</sup> Vergl. z. B. Pachymeres, ed Bonn, S. 342, 16—343, 2.

<sup>2</sup> In einem von Nicephoros Gregoras verfaßten Epithaphium zum Tode erstgeborenen Sohnes von Zar Ivan Alexander, der den Namen Michael Asen trug und früh verstarb, wird der „ruhmvolle moesische Zar Asan“ *ἀγλοῖο Μυσῶν βασιλῆος* erwähnt, dessen Abkömmling der verstorbene Michael Asen, der Gatte der Irena, Schwester des Johannes Paleologos war. Vergl. S. G. Merkati, *Sulle poesie di Niceforo Gregora*, Bessarione XXII, 1918, S. 96, 37—39.

Innenpolitik des Ivan Asen war besonders ausgeprägt unter der Regierung seines zweiten Sohnes, Michael Asen. Die Ereignisse von 1246 zwangen die bulgarische Regierung mit Vatatzes einen im Vergleich zum Bündnis von 1235 ungünstigen Frieden zu schließen. Jetzt verlor Bulgarien fast sämtliche Gebiete in Thrakien und Makedonien, die es nach dem Sieg von Klokotniza gewonnen hatte. Die Grenze zwischen den beiden Staaten wurde wieder der Hebrus und zwar nicht dessen Unterlauf, sondern eher sein mittlerer Teil, wie dies der Fall bis 1230 gewesen war. Es verdient jedoch ein Umstand erwähnt zu werden, dem bisher keine Aufmerksamkeit geschenkt wurde. Laut dem Vertrag von 1246 sollte sich Johannes Vatatzes „mit dem Erworbenen begnügen und nicht weiter vorgehen“, d. h. nicht weiter in bulgarisches Gebiet eindringen. Mit anderen Worten, dieser Vertrag stellte annähernd den status quo von 1230 wieder her. Und tatsächlich hätte man bei der damaligen politischen Lage auch nicht mehr als das erwarten können.

Die Regierung Michaels und Irenas verfolgte die Politik des Ivan Asen II. nicht nur in bezug auf Nikäia, sondern auch gegenüber der Republik Dubrovnik, zu der die Handelsbeziehungen erneuert wurden. Die Herstellung von friedlichen Beziehungen zu den Nachbarn ermöglichte die Entfaltung des Wirtschafts- und Kulturlebens im Lande selbst. Die große Anzahl der in der letzten Zeit immer wieder neuentdeckten bulgarischen Silbermünzen mit dem Bildnis *Michaels* oder *Michaels* und *Irenas* zeugen nicht nur für einen lebhaften Innenhandel. Die Emission bulgarischer Silbermünzen mit lateinischen Inschriften und der lateinischen Transkription des Titels Zar (d. h. Imperator) bestätigt, daß diese Münzen nicht nur für den Binnenmarkt sondern auch für den Auslandsmarkt bestimmt waren. Dies wurde vollkommen möglich nach der Proklamation des bulgarischen Patriarchats 1235. Durch diese Tatsache und dank des Bündnisses zwischen Ivan Asen und Johannes Vatatzes erwarb nicht nur die bulgarische Staatsmacht internationale Anerkennung und Bestätigung, sondern es hob und festigte sich das Ansehen des bulgarischen Staates. Zu jener Zeit wurde auch in der westlichen Welt der Name der „siegreichen“ Bulgaren bekannt.

Längst war die Zeit vorüber, als Byzanz seine nördlichen Nachbarn mit Verachtung als Barbaren betrachtete. Die Ereignisse aus dem zweiten Viertel des XIII. Jh. hoben den bulgarischen Staat auf ein Niveau mit dem Erben und Restaurator von Byzanz, dem nikäischen Reich. Der gesamte Verlauf dieser Ereignisse läßt schließen, daß das Bündnis zwischen Bulgarien und Nikäia vor allem gegen die lateinischen Einwanderer gerichtet war. Dieses Bündnis trug zum Sturz des lateinischen Imperiums und zur Wiederherstellung von Byzanz bei. Unter diesen Umständen ist es erklärlich, daß ein Bulgare aus den Grenzgebieten zwischen Bulgarien und Nikäia, der in griechischer Sprache schreibt, Michael Asen einen großen bulgarischen Zaren nennt.

Die gefestigte innen- und außenpolitische Lage des Staates, der ökonomische und kulturelle Aufstieg bedingten zu einem hohen Grad das Gefühl der nationalen Zugehörigkeit sogar in den bulgarischen Grenzgebieten. Die gebildeten Bulgaren und überhaupt die Mehrheit der Bevölkerung in diesen Gebieten betrachteten sich weiter als Bulgaren und Untertanen des bulgarischen Staates, obwohl viele unter ihnen in griechischer Sprache lesen und schreiben konnten.

## BEILAGE Nr. 1.

## Die Inschrift von Batoševo — Faksimile des Denkmals (A) und seiner ursprünglichen Transkription (B)

A



B

1 И(Н)Д(О)С(Т)ВЪ К(О)ЗЕВЪ П(А)Т(Р)ИАРХЪ КС(Т)ИТЪ К(А)Т(А)РОМЪ |  
 |АРХИЕПЕВСКАГО БОГО К(О)ЗЕВЪ ПОМОЩНИКЪ  
 |ИЗЪБ(Е)КОХЪ ГОРЪ К ССН П(Е)СТЫННЪ И СЪЗДАХЪ ХРАМЪ  
 КЪ ВМЪ П(Е)СТЫНЪ К(А)Т(А)РОСКИМЪ И КЪ |Ш(И)А |  
 5 |СВЯТЫМЪ К(А)Т(А)РОСКИМЪ И ПРИЗЕЛЪ КЕЛ(А)КАГО ЦРЬ |  
 |М(А)ХАНЪ КЪ СКА ЖЕ КЕЛ(А)КАГО ЦРЬ АС(Т)ИВЪ А КИЗКА СТАРАГО  
 |АС(Т)ИВЪ ЦРЬ |  
 ССН МАН(А)СТЕРЪ НЕ ТЬКМО ДО ТОГО СДНОГО ИЖЪ И ПО  
 . . . (СЪВЪ?) ЦРЬСЬ МАН(А)СТЕРЪ И ПРИСЛЪ СЪ МОКОНИ  
 |М(А)ХАНЪ ЦРЬ И ДАРОКА СЕМЪ МАН(А)СТЕРЮ СЕЛО  
 10 |К(А)Т(О)НЪ? ОКОНИАРИКАРС(?)  
 ЦРЬ М(А)ХАНЪ И . . . ОУ ПРИ К(А)ДЖИРИ ПОТОМЪ ДАД . . .  
 СЕМЪ М(А)ХАНЪ [?] ЦРЬ КИТОРИ И К(А)ДЖИРИ

. . . А СЕ МЪСТО . . .  
 . . . |СВ(А)Т(О)С(Т)И? ТОДА СА . . .  
 . . . |МОН(А)СТЕРЪ КЪ КЪКЫ . . .

## BEILAGE Nr. 2.

## A. Der Text der Schreibernotiz von 1247

Ἐν ἔτει ζψνέ μηνὶ αὐγούστῳ ἦλθεν ὁ βασιλεὺς Ἰωάννης ὁ Δούκας ἐν τῇ δύσει καὶ ἦλθεν ἕως τῆς πόλεως τῆς Κωνσταντίνου καὶ μετ' αὐτοῦ ἡ δύναμις τοῦ αὐθέντου ἡμῶν τοῦ μεγάλου βασιλέως κυροῦ Μιχαήλ, υἱοῦ τοῦ Ἀσάνη τοῦ μακαρίτου καὶ ἁγίου ἡμῶν βασιλέως κυροῦ Ἰωάννου, καὶ ἀπέστειλεν ἐκ τοῦ φωσάτου αὐτοῦ ἄρχοντας μετὰ πλῆθους στρατιωτῶν καὶ κατελάβωσαν τὴν Μήδειαν ἀναιμωπὶ καὶ τοὺς ἔσωθεν ὄντας ἀπέλυσαν ἐν εἰρήνῃ. Καὶ ἦλθον εἰς τὴν Δέρκους καὶ παρέλαβον αὐτὴν χωρὶς πολέμου. Καὶ ἦλθον εἰς τὴν Βυζώην καὶ παρέλαβον καὶ αὐτὴν ἄνευ πολέμου καὶ ἔφυγον εἰς Φράγγους εἰς τὸ καστέλιν τὸ ὃν ἔσωθεν τῆς Βυζώης καὶ ἐκραταίωσαν πόλεμιν ἰσχυρὸν λίαν. Καὶ ἤγαγον τὰ πολεμικὰ ξύλα, κριοὺς καὶ ὄργανα μηχανικὰ ἐλεπόλεις καὶ κατέρραξαν τὰ τέιχη τὰ μεγάλα καὶ ἰσχυρά. Τοῦτου δὲ ἰδόντες οἱ ἔσωθεν ὅτι οὐκ ἴσχυον (...) αὐτοὺς ἐζήτησαν ὄρκον τοῦ χαρίσασθαι αὐτοῖς τὰς ἑαυτῶν ψυχὰς καὶ τοῦ ὄρκου γενομένου ἐφήμησαν<sup>a</sup> τὸν βασιλεῖα ἀμέσως τὰ (?) τούτων ἰδοῦ τις προσελθὼν εἶπε τῷ βασιλεῖ ὅτι τῆς διοικήσεως διαλάβῃ. Καὶ ἐξελθόντες οἱ τὴν Τ[ζουρουλὸν] οἰκοῦντες<sup>b</sup> (... Λατίνι ...) ἅπανσαν ἐληίσαντο. Ταῦτα ὁ βασιλεὺς ἀκούσας, συναγαγὼν<sup>c</sup> ἅπαν τὸ στράτευμα ἦλθεν εἰς Τζουρουλλον καὶ παρέλαβεν αὐτὴν ἐν μεγάλῳ πολέμῳ καὶ τοὺς οἰκοῦντας αὐτῇ Λατίνους ἐν χειροπέδαις<sup>d</sup> δεσμήσας ἔστειλεν ἅπαντας εἰς Ν[ικαίαν].<sup>1</sup>

<sup>a</sup> φήμησαν // <sup>b</sup> συναγών // <sup>c</sup> οἰκοῦντας // <sup>d</sup> χειροπέδες

## B. Übersetzung

Im Monat August des Jahres 1242 kam Kaiser Johannes Ducas in die Westgebiete und erreichte Konstantinopel. Mit ihm war auch das Heer unseres Herrn, des großen Zaren Herr Michael, Sohn unseres selig ruhenden und heiligen Zaren Herr Johannes, Sohn des Asen, und entsandte Heerführer zusammen mit vielen Kriegern aus seinem Heer, und eroberten Midia ohne Blut, und entließen jene in Frieden, die darin waren. Und sie erreichten Bizze und eroberten auch dieses ohne Kampf, aber die Franken darin flohen in die innere Festung von Bizze und begannen einen großen und erbitterten Kampf. Sie brachten hölzerne Rüstungen herbei, Rammböcke und stadterobernde Maschinen, und zerstörten die großen und starken Festungsmauern, jene, die drinnen waren, als sie sahen, daß sie nicht imstande sind (...). forderten von diesen einen Schwur, daß sie ihr Leben schonen werden. Nachdem ihnen der Schwur geleistet worden war, begrüßten sie sofort (Johannes Ducas) als Kaiser und einer von ihnen, der zum Kaiser ging, sagte ihm, er übernehme den Befehl, und die Lateiner, Bewohner von Zurullon, gingen hinaus und plünderten das ganze Land. Als der Kaiser das erfahren hatte sammelte er das ganze Heer und in Tzurullon angekommen, nahm er es in einem langem Kampf ein und die wohnenden (darin Lateiner) schmiedete er in Ketten und schickte sie nach Nikäia.

<sup>1</sup> Vgl. D. A. Polemis, A Manuscript of the year 1247, Byzantinische Forschungen, I, A. Hakkert-P. Wirt, Amsterdam 1966, S. 270—271.

## BEILAGE Nr. 3.

**Α. Εἶδησις, ὅτι οὐδεμίαν ἐξουσίαν ἔχει ὁ Ἱερισσοῦ ἐπίσκοπος εἰς τὸ ἅγιον ὄρος.<sup>α</sup>**

Ἐπὶ τῆς βασιλείας Ἀσάν<sup>β</sup> κυρίου Ἰωάννου, τοῦ βασιλεύοντος κατὰ τὴν Ζαγοράν καὶ κρατήσαντος καὶ πολλὰ τῶν Ρωμαίων κάστηρ<sup>γ</sup>, γέγονε<sup>δ</sup> ἡ ῥηθησομένη πράξις.

Α. Πατριαρχεῖον εἰς τὸν τόπον αὐτοῦ σπουδάσοντος γενέσθαι, καὶ διὰ τοῦτο πολλὰ τὴν ἐκκλησίαν καταναγκάσοντος εἰς τοῦτο, ἐπειδὴ τὸ ἐνδόξιμον τῆς ἐκκλησίας<sup>ε</sup> εἴληφεν οὗτος, καὶ πατριάρχης ἐπεκηρύχθη κατὰ τὴν Ζαγοράν τοπικῶς<sup>ς</sup> γενέσθαι. Πρῶτος ἐν αὐτῇ ὁ πρότερον χρηματίσας μητροπολίτης Φιλίππων Γρηγόριος πατριάρχης<sup>ς</sup> καθίστατο, ὃς δῆτα καὶ μητροπολίτην Θεσσαλονίκης παρὰ κανόνας πεποιηκῶς<sup>η</sup>, οπουδὴν ἔθητο πᾶσαν καὶ ἐπίσκοπον<sup>ι</sup>, Ἱερισσοῦ κατασθῆναι, βουλόμενος τὸν ὄν πεποίηκε Θεσσαλονίκης Μιχαὴλ τὸν Πρατάνον<sup>κ</sup> λεγόμενον, πάντῃ τῆς κατὰ τὴν τοιαύτην ἐπισκοπὴν ἐνορίας αὐτοῦ ἀποσιῆναι. Τῶν ἰδίων οὖν ὁ τοιοῦτος Θεσσαλονίκης ἀντεχόμενος, ἐγκαλέσων<sup>ι</sup> τὸν πατριάρχην αὐτοῦ πρὸς τὸν βασιλέα ἀπῆει. Οἱ γε μὴν κατὰ τὸ ἅγιον ὄρος τοῦ Ἀθῶ<sup>μ</sup> ἀσκούμενοι μοναχοί, εἰς τρισχίλιους συναχθέντες, λογάδες τε ἅπαντες καὶ τῇ κατὰ θεὸν ἀσκήσει<sup>ν</sup> προκόψαντες, μήτε τὸν πατριάρχην ἐδέχοντο, μήτε τὸν παρ' αὐτοῦ χειροτονηθέντα Θεσσαλονίκης, οἷτε ἐπίσκοπον Ἱερισσοῦ ἢ παρὰ τούτου πατριάρχου ἢ παρὰ τοῦ Πρατάνου Μιχαὴλ ἠνείχοντο χειροτονηθῆναι. Διὰ ταῦτα καὶ οὗτοι παρὰ τὸν βασιλέα ἀπελδόντες κατὰ τὴν Καλλιούπολιν τῆνικαῦθα εὐρισκόμενον, καθ' ὃν δηλονότι καιρὸν τοὺς τῆς θυγατρὸς αὐτοῦ Ἑλένης γάμους ἐτέλει μετὰ τοῦ υἱοῦ τοῦ αἰοιδίμου βασιλέως<sup>ο</sup> Δούκα τοῦ Βατάτζη. Εὐδρισκόμενον ἐκεῖ<sup>ρ</sup> καὶ τοῦ πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως, κυρίου Μανουήλ, τοῦ πρότερον χρηματίσαντος μητροπολίτου Ἐφέσου<sup>α</sup>, τὰ τῆς ὑποθέσεως εἰς ἔγκλησιν ἐποιήσαντο λόγον κατὰ τε τοῦ πατριάρχου Ζαγοράς καὶ τοῦ Θεσσαλονίκης ἐνώπιον ἀμφοτέρων τῶν βασιλέων. Καὶ τοῦ Κωνσταντινουπόλεως σφόδρως ἄγαν ποιούμενον, δίκαια τε ἄλλα προβαλλομένον καὶ δη καὶ τὸ καθάπαξ γεγονός κηροβούλλιον<sup>τ</sup> θέσπισμα τοῦ ἐν βασιλεῦσιν αἰοιδίμου κυρίου Ἀλεξίου τοῦ Κομνηνοῦ, οἵτινες ἄρα μοναχοὶ καὶ ἐκ περιουσίας<sup>ς</sup> ἐδικαιώθησαν. Καὶ γὰρ μὴδὲ ἐν ἔχειν δίκαιον ἱερατικὸν κατὰ τὸ ἅγιον ὄρος τὸν ἐπίσκοπον Ἱερισσοῦ ὁ τότε Κωνσταντινουπόλεως μετὰ τῆς περὶ αὐτὸν ἐνδημούσης τῶν ἀρχιερέων συνόδου κέκυρκε κατὰ τὴν περιλήψιν τοῦ διαληφθέντος βασιλικοῦ προστάγματος Τὸν Ζαγοράς δὲ πατριάρχην ἀπεφάνησαντο μηδόλως χωρεῖν κατὰ τῶν μὴ ὑποκειμένων

a) Iber., dazu an Rande μεταφρασαν ταῦτα ἀπὸ τοῦ παλαιοῦ τυπικοῦ τοῦ βατοπαιδινοῦ εὐρεθέντα πρὸς τὸ τέλος τοῦ βιβλίου.

b) τοῦ Ἀσάν fehlt κυρίου Ἰωάννου Iber.

c) κάστηρ Iber.

d) γέγονε καὶ Iber.

e) παρὰ τῆς ἐκκλ. Iber.

f) τοπικὴν Iber.

g) ὃς πατριάρχης Iber.

h) πεποιημέν ? Iber.

i) τὸν ἐπισκ. Iber.

k) Πραγάνην ? Iber.

l) ἐγκαλέσαι Iber.

m) τὸν Ἀθῶ Iber.

n) ἀναχωρήσει καὶ ἀσκήσει πάλαι Iber.

o) βασιλέως Iber. بازو κυρίου Ἰωάννου

p) ἐκεῖσε Iber.

q) τοῦ — Ἐφέσου fehlt T

r) κηροβούλιον T

s) ὑπερουσίας Iber.

τῇ αὐτοῦ ἐκκλησίᾳ μητροπόλεων, ἢ χειροτονίας ποιεῖν, ἢ<sup>a</sup> ἄλλο τι<sup>b</sup> ἐκκλησιαστικὸν διαπράττεσθαι. Καὶ μάλιστα ὁ τότε Φιλαδελφίας εὐρισκόμενος Φωκᾶς ζηλώσας<sup>c</sup> εἰς καθαίρειν τελείαν διηγέρεθαι τοῦ τῆς Ζαγοῤῥας πατριάρχην. Διὰ ταῦτα καὶ ὑπὲρ τοῦ μὴ καθαιρεθῆναι τὸν αὐτοῦ πατριάρχην ὁ βασιλεὺς Ἀσάνης, ὃ λέγεσθαι κεκηνηκώς, τὸν Θεσσαλονίκης μᾶλλον καθαιρεθῆναι ἐψηφίσαντο, ὥς παρὰ κανόνας καὶ παρὰ τὴν τοῦ Κωνσταντινουπόλεως γνώμην χειροτονηθέντα. Ὁ δὲ γηγενός<sup>d</sup>, ὁ μὲν Κωνσταντινουπόλεως αὐτίκα παρόντων καὶ ἀμφοτέρων τῶν βασιλέων ψηφωσάντων<sup>e</sup>, χειροτονεῖ κατὰ τὴν<sup>f</sup> Θεσσαλονίκης μητρόπολιν<sup>g</sup> τὸν ἀγιώτατον καὶ δμολογητὴν γενόμενον ὕστερον κύρ Μανουὴλ τὸν Δισύπατον.

B. Δικαιοὶ δὲ καὶ ἡ ἱερὰ τῶν ἀρχιεπισκόπων σύνοδος παρ' οὐδενὸς τῶν ἀρχιερέων τοὺς Ἀγιορείτας ἀρχεσθαι, γένεσθαι δὲ τὸν ἐπίσκοπον<sup>h</sup> Ἱερισσοῦ παρὰ τοῦ μητροπολίτου Θεσσαλονίκης ἐπέτρεψε, διὰ τὸ μὴ τὴν ταύτην μητρόπολιν Θεσσαλονίκης τῶν αὐτῆς ἐκκλησιαστικῶν στερεῖσθαι δικαίων, μηδημίαν ἄδειαν ἔχοντα ὡς ἐπίσκοπον ἐν ταῖς εὐρισκομένοις σεβασμίαις μοναῖς κατὰ τὸ ἅγιον ὄρος, ἀλλ' ὅτε χρεῖα τις γέννηται ἱεροτελεστίας καὶ καθιερώσεως ναοῦ προσκαλούμενος εἰσέρχεσθαι εἰ ἄρα καὶ τὰ καθάπαξ δόξαντα τῇ ἱερᾷ συνόδῳ φυλάττων φαίνεται ὁ τοιοῦτος ἐπίσκοπος. Εἰ δὲ παραβαίνοντα ταῦτα θεάσονται<sup>i</sup> ἐξ ἐτέρου ἀρχιερέως κατὰ προτροπὴν<sup>k</sup> τοῦ κατὰ τὸ ἅγιον ὄρος ὁσιωτάτου πρώτου τῆς ἱεροτελεστίας ἐν ταῖς διαληφθείσαις τοῦ ἁγίου ὄρους μοναῖς διαπράττεσθαι, ἀρροισμῶν παρακολουθησάντων εἰς ταῦτα ἀναθεματισμάτων, ὥστε μηδὲν ἐκ τούτων ἀνατραπῆναι ἢ τὸ καθόλου ἀκυρωθῆναι ταῦτα<sup>l</sup>, παρὰ τὸν καιρὸν ἐκεῖνον πραχθέντα καὶ τελεσθέντα καὶ τοῦ Κωνσταντινουπόλεως ὑπογραφῇ καὶ τῶν<sup>m</sup> περὶ αὐτὸν ἀρχιερέων βεβαιωθέντα καὶ ἐξασφαλισθέντα. Οἱ βασιλεῖς ἐκεῖνοι δι' ἐρυνθῶν πιστωσάμενοι γραμμάτων εἰς αἰῶνα τὸν ἅπαντα συντερεῖσθαι παρεκέλευσαντο, ὥς ὁ μέγας ἐκεῖνος λογοθέτης ὁ Ἀκροπολίτης χρονικὴν ἱστορίαν γράφων ἀρξάμενος τὴν ὑπόθεσιν ἀπὸ τῆς Λατίνων τῆς Κωνσταντινουπόλεως ἀλώσεως ἀψευδῶς δι' ἐγγράφων παρέδωκεν.<sup>1</sup>

## B. Mitteilung, dass der Bischof von Jerisso keinerlei Macht über heiligen Berg hat

Das geschilderte Ereignis geschah unter Herrn Ivan Asen, der in Zagora regierte und viele byzantinische Gebiete beherrschte

Da er (Ivan Asen B. d. V.) forderte, daß es ein Patriarch für sein Land gebe und er dies hartnäckig bei der Kirche erlangte, wurde nachdem er die

a) ἢ Iber. καὶ. b) τι fehlt T. c) Φωκᾶς ζηλώσας: Iber. μητροπολίτης φωνῇ ζηλώτου. d) ὁ δὲ γηγενός Iber. ὁ δὲ καὶ γηγεν. e) ψηφωσάντων Iber. ψηφους ποιεῖται καὶ. f) κατὰ εἴην fehlt Iber. g) μητροπολίτην Iber. h) καὶ τὸν ἐπ. A. i) θεάσονται B. k) προτροπὴν A. l) ἀναθεματισμάτων — ταῦτα A fehlt. m) τῶν A αὐτῶν

<sup>1</sup> Vgl. Meyer, die Haupturkunde, S. 187,30—189,33, Urkunde VIII. Urkunde VIII bis S. 189,12 ist zusammengestellt nach dem Codex des Kellions τῆς Ἀγίας Τριάδος (hier=T), S. 110 ff. und dem Codex 388 von Iwiron, sec. 15, Bl. 985b (hier=Iber.) Der letztere, sehr nachlässig und fehlerhaft geschrieben, führt ausser der Unteilschrift die Bemerkung, dass er aus dem alten Typicon von Watopedi abgeschrieben ist. Der Text ist von Meyer nach T gegeben. Der Cod. Iber. lässt nach der S. 189, 12 unter dem Titel ἔτερον συνοδικόν das Stück folgen, das der Herausgeber S. 189, 13—33 gesetzt hat, da es mit dem Vorhergehenden ohne Frage zusammenhängt. Das συνοδικόν findet sich im Cod 382 von Iwiron 17 s. Bl. 979a. Der Text des ἔτερον συνοδικόν ist bei Meyer nach diesen beiden iwiritischen Handschriften, mit A und B. genannt. Vgl. Meyer, op. cit., S. 275—276.

Zustimmung<sup>1</sup> der Kirche erhalten hatte, beschlossen, ein einheimisches Patriarchat in Zagora zu verkünden. Zum Patriarchen darin wurde der ehemalige Metropolit von Philippi, Gregorius, gewählt. Er weihte entgegen dem kirchlichen Kanon auch den Metropoliten in Thessaloniki und machte alle Anstrengungen, einen Bischof auch in Jerisso einzusetzen, wünschend, dem von ihm geweihten Metropoliten namens Michael Bratan von Thessaloniki die Pfarrei in diesem Bistum wegzunehmen.<sup>2</sup> Jedoch der Metropolit von Thessaloniki vertrat seine Rechte und wandte sich an den Zaren, um sich über seinen Patriarchen zu beschweren. Übrigens haben die in Athos wirkenden Mönche, die bis 3000 an der Zahl (*συναχθέντες*) erreichten<sup>3</sup>, alle Auserwählte Gottes und erfolgreich im Glaubenseifer, weder den Patriarchen anerkannt noch sich einverstanden erklärt, daß ein Bischof in Jerisso von diesem gleichen Patriarchen oder von Metropolit Bratan geweiht wird. Deshalb wandten sie sich an den Zaren, der sich damals in Galipolis befand. Zu jener Zeit feierte er die Hochzeit seiner Tochter Helena mit dem Sohn des seligruhenden Kaiser (Johannes) Ducas Vatatzes. Da sich dort auch der Patriarch von Konstantinopel Herr Manuelos<sup>4</sup>, ehemaliger Metropolit von Ephesos befand, wurde in Anwesenheit der beiden Herrscher die Beschwerde gegen den Patriarchen von Zagora und den Metropoliten von Thessaloniki als Gegenstand zur Prüfung vorgetragen. Da der (Patriarch) von Konstantinopel stark für sie eintrat, indem er auch andere Rechte<sup>5</sup> und ebenso die früher erlassene wachsgesiegelte Verfügung des unter den Kaisern seligruhenden Herrn Alexius Kom-

<sup>1</sup> Entdecker und erster Herausgeber dieses Dokumentes ist P. Uspenskij, *Первое путешествие в Афонские монастыри и скиты в 1845 г.* I, 1, Киев 1877, 46—47. 1877; S. 46—47. Derselbe, *История Афона*, III, 2, 1, Киев, 1892, S. 82—85. Kritische Ausgabe bei Ph. Meyer, *Die Haupturkunde für die Geschichte der Athosklöster*, Leipzig 1894, S. 187, 30—189, 33. In der gleichen Ausgabe ist auch die in diesem Text erwähnte Novelle des Kaisers Alexius Komnenos von 1109 über die Selbstverwaltung der Athosklöster veröffentlicht — Meyer, op. cit., S. 172, 1—12. Inhaltlich besteht der Text aus zwei Teilen:

A) Beschreibung der Ereignisse im Zusammenhang mit der Gründung des Patriarchats, der Krönung und der Trauung Helenas und Theodors (S. 187, 30—189, 12) und B) Synodalbeschuß der aus diesem Anlaß in Lampsakos versammelten Bischöfe über die Selbstverwaltung der Athosklöster. (S. 189, 13—33). Das eine der Manuskripte Cod. 388 Jber, XV, S. I. 985 enthält die Bemerkung, daß der Text dieses Denkmals (No VIII nach der Ausgabe Meyers) von einem alten Schriftstück aus dem Kloster von Vatoped abgeschrieben sei (ibid, S. 275). Dasselbe Dokument wurde mit Umstellung der Abschnitte nach thematischer Ordnung veröffentlicht, in Text und Übersetzung auch bei V. N. Zlatarski, *Един фалсификат, който се отнася до българската история* Bsl, II, 2, S. 235—238 gegeben.

<sup>2</sup> P. Uspenskij, op. cit., S. 46 übersetzt den Ausdruck *τὸ ἐνδόμιμον τῆς ἐκκλησίας εἴληψε* mit „Er horte auf der Kirche die Steuer zu geben“ Diese Übersetzung wurde von Wassiliewskij, op. cit., S. 214, N. 1, Sirku, op. cit., S. 308 und Zlatarski, *Един фалсификат*, S. 238 angenommen. Hier muss man in Betracht nehmen, dass *ἐνδόμιμον* nicht „Steuer (*τέλος*)“ bedeutet, sondern Zustimmung. Vgl. *Thesaurus linguae graecae* s. v. *ἐνδόμιμον*, *ἐνδιδόνα*. Andererseits *εἴληψε* nicht mit „hörte auf“, sondern mit „bekam“, „erhielt“ wiederzugeben ist.

<sup>3</sup> Die bisher bekannten Listen der Metropoliten von Thessaloniki enthalten den Namen des Michael Bratan nicht. Es ist jedoch möglich, daß sie nicht vollständig sind. Vergl. L. Petit, *Les évêques de Thessalonique*, *Echos d'Orient*, V, 1901—1902, S. 31.

<sup>4</sup> Die Gesamtzahl der Mönche belief sich auf 3000. Ungenau ist die Deutung „собралис в числе 3000“ bei den bisherigen Forschern.: Wassilevskij, op. cit., S. 214, Anm. 1 Zlatarski, S. 238. Dabei sind im Text Vertreter der Mönche überhaupt, nicht aber sämtliche 3000 gemeint.

<sup>5</sup> Der Verfasser dieses Textes hat den Namen des Patriarchen Germanos (1222—1240) mit dem seines Nachfolgers Patriarch Manuelos II. (1244—1254) verwechselt, zu dessen Zeit er wahrscheinlich gelebt hat.

<sup>6</sup> Hier handelt es sich um Rechte *δικαια* und Privilegien der athonischen Kloster, die durch Dokumente — kaiserliche Verfügungen — bestätigt wurden.



nenos<sup>1</sup> hervorhob, wurden diese Mönche als vollkommen gerecht<sup>2</sup> anerkannt (*ἐδικαιώθησαν*). Und der damalige Patriarch von Konstantinopel zusammen mit dem sich dort aufhaltenden Rat der Bischöfe und dem Inhalt der erwähnten kaiserlichen Verfügung entsprechend, beschlossen, daß der Bischof von Jerisso keinerlei kanonische Rechte über Sveta Gora habe.<sup>3</sup> Sie stellten fest, daß der Patriarch von Konstantinopel gemeinsam mit dem sich dort aufhaltenden Bischofsrat und gemäß dem Inhalt der erwähnten kaiserlichen Verfügung beschlossen, der Bischof von Jerisso habe keinerlei kanonisches Recht über Athos. Sie bestimmten, daß der Patriarch von Zagora nicht über die seiner Kirche nicht zugehörigen Metropoliten verfügen, noch Weihen erteilen oder andere Kirchendienste ausüben darf. Und vor allem forderte der damalige philadelphische Metropolit Phokas hartnäckig die bedingungslose Absetzung des Patriarchen von Zagora. Aus diesem Grund und weil Zar Asen sich dafür einsetzte, wie erwähnt, daß sein Patriarch nicht bloßgestellt wurde, beschloß man eher den Metropolit von Thessaloniki abzusetzen, da er entgegen dem kirchlichen Kanon und wider die Zustimmung des Patriarchen von Konstantinopel geweiht worden war. Danach weihte der Patriarch sofort in Anwesenheit und mit Zustimmung der beiden Herrscher den hochwürdigen Manuelos Disypathos,<sup>4</sup> der später Beichtvater wurde, zum Metropolit von Thessaloniki.

B. Der heilige Rat der Erzbischöfe beschloß ebenso, daß die athonischen Mönche niemandem untertan sein sollen und verfügte, damit das Bistum von Thessaloniki nicht seiner kirchlichen Rechte enthoben wurde, daß der Erzbischof von Jerisso vom Metropolit Thessalonikis gewählt werden sollte und er keinerlei Rechte eines Bischofs in den athonischen Klöstern habe. Jedoch wenn es sich um einen Gottesdienst oder die Einweihung einer Kirche handelt, so kann dieser Bischof als Geladener kommen unter Bedingung, daß er deutlich die einmal gefaßten Beschlüsse der Konzils einhält. Wenn dagegen die Mönche bemerken, daß er gegen diese Beschlüsse verstößt, so sollen die Gottesdienste in den erwähnten athonischen Klöstern auf Anordnung des heiligsten Vorsitzers von Athos von einem anderen Archiereus gehalten werden.

Danach folgen Androhungen von Kirchenbann und Anathemata, damit man nicht etwas von dem, was damals feierlich vollzogen wurde, erlaubte oder außer Kraft setzte. Die Beschlüsse wurden durch die Unterschrift des Patriarchen von Konstantinopel und der anwesenden Bischöfe bekräftigt und bestätigt. Beide Herrscher beglaubigten sie mit roten Schriftzeichen und empfahlen, daß man sie für ewige Zeiten einhalten solle, wie der große Logothet Akropolites, der seine Darlegung mit der Eroberung von Konstantinopel durch die Lateiner beginnt, wahrheitsgetreu in seinem Werk schildert

<sup>1</sup> Der Text dieser Verfügung ist bei Meyer, op. cit. S. 172 zwischen dem Schriftwechsel des Kaisers Alexius Komnenos und Patriarch Nikolai I., (1034—1111) veröffentlicht. Auf Grund dieser Dokumente wurde den über eine gemeinsame Verwaltung ein sog. Protat-verfügenden athonischen Klöstern das Recht auf kirchliche Unabhängigkeit verliehen.

<sup>2</sup> Ungenau ist dieser Begriff bei den bisherigen Forschern gedeutet — Wassilevskij, op. cit. S. 214, Zlatarski, op. cit., S. 238, als „diese Mönche haben sich vollkommen gerechtfertigt“.

<sup>3</sup> Aus den Namen der hier erwähnten Personen — Patriarch Manuelos II., der Metropolit (von Thessaloniki) Manuel Opsara — kann angenommen werden, daß dieses Dokument im ersten Jahrzehnt der zweiten Hälfte des XIII. Jh. verfaßt worden ist.

<sup>4</sup> Der Metropolit von Thessaloniki namens Manuel Opsara (um 1260) ist bekannt durch Akropolita, op. cit., S. 178, 11—179, 1. 179, 16. Vergl. Scutariotas additamenta, ibid, S. 299, 28.

<sup>5</sup> Der Metropolit von Thessalonik namens Manuel Opsara (un 1260) ist bekannt aus Akropolita, op. cit., S. 178, 11—179, 1. 179, 16. Vergl. Scutariotes additamenta, ibid. S. 299, 28.



# ROLLE UND AUFGABEN DES GOUVERNEURS VON KONSTANTINOPEL IN DER PALAIOLOGENZEIT

*Klaus-Peter Matschke*

Wenn von der Krise des spätbyzantinischen Städtewesens die Rede ist, dann hat die Forschung ganz besonders die Hauptstadt Konstantinopel im Auge. Als Elemente ihres Niedergangs werden u. a. genannt die Bevölkerungsdepression, die Verländlichung des Stadtbildes, die Rückbildung der städtischen Sozialstruktur, die Verminderung der politischen Bedeutung der Hauptstadt und schließlich auch der Verfall der städtischen Administration, speziell die bedeutende Einengung der Rolle und der Kompetenzen des hauptstädtischen Gouverneurs. Zweifellos sind alle diese Beobachtungen nicht gegenstandslos, die auf ihnen aufgebauten Thesen nicht gänzlich unbegründet. Da quantitativen Analysen im byzantinischen Raum große Schwierigkeiten entgegenstehen, können derartige Beobachtungen jedoch sehr leicht zu Schlüssen führen, die über das Ziel hinausschießen. Ist der Bevölkerungsniedergang bis in die Mitte des 14. Jh. tatsächlich schon so eklatant?<sup>1</sup> Führt die Verländlichung der Stadt wirklich zu ihrer Auflösung in selbständige Dörfer?<sup>2</sup> Hat Thessalonike im 14. Jh. tatsächlich eine kompliziertere Sozialstruktur als Konstantinopel?<sup>3</sup> Ist der Besitz der Hauptstadt für die politischen Akteure z. Z. der Bürgerkriege wirklich zweitrangig?<sup>4</sup> Und schließlich: Hat der Stadtgouverneur der Spätzeit seine Bedeutung tatsächlich weitgehend eingebüßt?<sup>5</sup> Die letzte Frage dieses Fragenkatalogs ist sicherlich nicht

<sup>1</sup> Neuere Forschungen haben alte Vorstellungen über die Bevölkerungszahl von Konstantinopel bedeutend korrigiert. D. Jacoby (*La population de Constantinople à l'époque byzantine: une problème de démographie urbaine. Byzantion XXXI, 1961, S. 81—109; 107.*) nimmt als Maximum 400 000 Einwohner an, eine Zahl, die seiner Meinung nach auch unter den Komnenen nicht überschritten wurde. A. P. Každan (Annot. Jacoby. *Вопросы истории* 5, 1962, S. 192.) hält auch diese Zahl noch für zu hoch und plädiert für maximal 300 000 Einwohner. Demgegenüber kann die Bevölkerungszahl der frühen Palaiologenzeit mit etwa 100 000 angenommen werden. (Runciman, S., *Die Eroberung von Konstantinopel 1453. München 1966, S. 10.*) Das Bevölkerungsdefizit ist auch nach diesen Berechnungen noch sehr groß, aber nicht deprimierend. Konstantinopel hatte damit im 14. Jh. etwa die gleiche Bevölkerung wie Thessalonike und gehörte noch immer zu den größten Städten ihrer Zeit. (Die Arbeit von P. Charanis, *Observations on the demography of the Byzantine empire. XIII<sup>th</sup> Intern. Congress of Byz. Stud. Main Reports XIV. Oxford 1966*, war mir noch nicht zugänglich).

<sup>2</sup> Runciman, *Die Eroberung von Konstantinopel*, S. 10.

<sup>3</sup> Runciman, S., *Byzantine Trade and Industry. The Cambridge Economic History of Europe II. Cambridge 1952, S. 114.*

<sup>4</sup> So behauptet U. Bosch (*Kaiser Andronikos III. Versuch einer Darstellung der byzantinischen Politik 1321—1341. Amsterdam 1965, S. 25.*), daß der Besitz von Städten wie Christupolis und Adrianopel damals schon mehr bedeutete als der der Hauptstadt.

<sup>5</sup> Bei L. Bréhier (*Les institutions de l'empire byzantin. Paris 1949.*) ist die Geschichte des hauptstädtischen Gouverneurs mit der Ausschaltung des Eparchen praktisch beendet. Auch M. Ju. Sjuzdumov ist der Meinung, daß durch die Vorherrschaft der Lateiner in der

die wichtigste, ein Versuch ihrer Beantwortung kann jedoch für die Fixierung der Rolle Konstantinopels im System des spätbyzantinischen Feudalismus von gewissem Nutzen sein.

In der mittelbyzantinischen Zeit lag die Administration der Hauptstadt und des stadtnahen Raumes in den Händen eines der wichtigsten Beamten des byzantinischen Staatsapparates, des Stadteparchen. Er erreichte den Kulminationspunkt seiner Macht im 9. und 10. Jh., zu einer Zeit also, in der die Zentralgewalt im wesentlichen die Interessen des hauptstädtischen Adels widerspiegelte.<sup>6</sup> Ende des 11. Jh. begann der Eparch allmählich an Bedeutung einzubüßen. Verschiedene Aufgabenbereiche gingen ihm verloren.<sup>7</sup> Im 12. Jh. wurde sein Amt zeitweilig vom *οικειακός*, dem Chef des kaiserlichen Privatbesitzes, wahrgenommen.<sup>8</sup> In dieser Zeit riß der Provinzadel endgültig die Macht an sich. Parallel zum Aufblühen der Provinzstädte kam es zu ersten Krisenerscheinungen in der Wirtschaft Konstantinopels.<sup>9</sup> Der Zentralismus der Komnenen baute in erster Linie auf dem kaiserlichem Patrimonium und dem Bündnis mit den Provinzstädten auf.<sup>10</sup> Nach der Wiederaufrichtung der byzantinischen Macht in Konstantinopel durch Michael Palaiologos wurde der Stadteparch augenscheinlich in seine alten Befugnisse nicht wieder eingesetzt.<sup>11</sup> Im 14. Jh. erscheint er als Würdenträger ohne Amtsbereich.<sup>12</sup> An seine Stelle in der städtischen Administration treten ein oder mehrere *κεφαλαιτικεύοντες*<sup>13</sup>, die in den lateinischen Texten als capitanei Constantinopolis erscheinen<sup>14</sup>.

Von akuten Krisenzeiten abgesehen, hat es in der Palaiologenzeit vermutlich durchgehend einen Gouverneur der Hauptstadt gegeben<sup>15</sup>, die Liste der bisher bekannten Gouverneure ist jedoch sehr fragmentarisch. Eine grö-

Palaiologenzeit jede Kontrolle von Handel und Handwerk seinen Sinn verlor und der Eparch damit praktisch überflüssig wurde (Византийская книга эпарха. Вступительная статья, перевод, комментарии М. Я. Сюзюмова. Москва 1962, S. 105 f.).

<sup>6</sup> Византийская книга эпарха, S. 105 u. a.

<sup>7</sup> Ebd.

<sup>8</sup> Dolger, F., Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung besonders des 10. und 11. Jahrhunderts, 2. Aufl. Darmstadt 1960, S. 45.

<sup>9</sup> Kashdan, A. P., Деревня и город в Византии в XI—XII вв. XII. Congrès international des études byzantines, Rapports I, Ochrid 1961, S. 39. Tivčev, P., Sur les cités byzantines aux XI<sup>e</sup>—XII<sup>e</sup> siècles. Byzantinobulgarica I, Sofia 1962, S. 181 f.

<sup>10</sup> Kashdan, A., Byzanz. Aufstieg und Untergang des Ostromischen Reiches. Berlin 1964, S. 49.

<sup>11</sup> Dukas verwendet den Begriff allerdings noch zur Kennzeichnung des Stadtgouverneurs. Ducae Historia Turcobyzantina, ed. V. Grecu. Bukarest 1958, V, 3, S. 43; XLII, 3, S. 393.

<sup>12</sup> Codini curopalatae de officialibus palatii Cpolitani et de officiis magnae ecclesiae liber, ed. I. Bekker. Bonn 1839, S. 35. (im folg. Pseudo-Kodinos). Andronikos II. schafft die besonderen Insignien des Eparchen ab. Georgii Pachymeris De Michaelae et Andronico Palaeologis libri tredecim, ed. I. Bekker. Bonn 1835. Bd. II: De Androniko Palaeologo (im folg. Pachym. Andr. Pal.) VI, 20, S. 517. Vgl. Bréhier, Les institutions, S. 192.

<sup>13</sup> Miklosich, F., Muller, J., Acta et diplomata graeca medii aevi (im folg. MM). Bd. I, Wien 1860, S. 188.

<sup>14</sup> Z. B. Liber iurium reipublicae Genuensis, ed. H. Riccotius. Turin 1872, S. 605. Einige Bemerkungen zum spätbyzantinischen Gouverneur der Hauptstadt finden sich bei Loenertz, R. J., Dix-huit lettres de Grégoire Acindyne analysées et datées. Orientalia Christiana Periodica (im folg. OChP) XXIII, 1957, S. 127, und bei Laurent, V., Le dernier gouverneur byzantin de Constantinople. Démétrios Paléologue Métochite, grand stratopédarque (+ 1453). Revue des études byzantines (im folg. REB) XV, 1957, S. 196—206.

<sup>15</sup> Es wird nie ausdrücklich erklärt, daß zu einem bestimmten Zeitpunkt kein Gouverneur existierte.

bere Dichte besitzt sie nur für die Mitte des 14. Jh. Alexios Strategopulos der als Feldherr Michaels VIII. die Stadt am 25. 7. 1261 für die Byzantiner zurückeroberte, unternahm sofort erste Schritte zur Sicherung des städtischen Lebens.<sup>16</sup> Der erste eigentliche Stadtgouverneur scheint jedoch der Sebastokrator Konstantin Tornikes gewesen zu sein, ebenso wie Strategopulos Feldherr der letzten Laskariden und des ersten Palaiologen, aber nicht ganz so erfolgreich. Der einzige Beleg für seine Tätigkeit als Gouverneur Konstantinopels stammt allerdings erst aus dem Jahr 1264.<sup>17</sup> Wenig später, im Jahr 1266, spielt der Großdrungarios Gabalas in der städtischen Administration eine bedeutende Rolle,<sup>18</sup> ob gleichzeitig mit Tornikes oder erst nach dem Weggang des Sebastokrators,<sup>19</sup> läßt sich nicht genau sagen.<sup>20</sup> Für das Jahr 1281 ist ein namentlich nicht genannter Gouverneur bezeugt.<sup>21</sup> Für die Jahre um 1290 taucht in den lateinischen Quellen ein sehr rühriger capitaneus Constantinopolis Kinnamos auf, der sich durch griechische Belege jedoch nicht verifizieren läßt.<sup>22</sup> Um 1304 ist der junge Despotes Johannes Palaiologos, ältester Sohn Andronikos II. und der Jolante von Montferrat und Schwiegersohn von Nikephoros Chumnos, Gouverneur der Hauptstadt, bevor er nach Thessalonike geht, wo er 1308 kinderlos stirbt.<sup>23</sup> Daß der Großlogothet Theodoros Metochites vor 1328 u. a. das Amt des Stadtgouverneurs innehatte, wie die ältere Forschung annahm, ist nicht unmöglich, aber jedenfalls nicht eindeutig bezeugt.<sup>24</sup> Andronikos III. setzt nach seiner Machtübernahme im Jahre 1328 mit dem Protostrator Theodoros Synadenos einen Mann seiner engsten Umgebung als Gouverneur der Hauptstadt ein.<sup>25</sup> U. Bosch ist der Ansicht, daß Synadenos 1334 durch den Patriarchen Johannes Kalekas in seinem Amt abgelöst wurde.<sup>26</sup> Diese These ist allerdings nicht ausreichend begründet. Aus der entsprechenden Passage bei Nikephoros Gregoras ergibt sich nur, daß dem Patriarchen der Schutz der kaiserlichen Familie und des Staates übertragen wurde,<sup>27</sup> nicht aber seine Einsetzung

<sup>16</sup> Pachymeres de Michaelē Palaeologo (im folg. Pachym. Mich. Pal.) II, 30, S. 158 f.

<sup>17</sup> Pachym. Mich. Pal. II, 24, S. 226.

<sup>18</sup> Dolger, F., Der Titel des sog. Suidaslexikons. Sitzungsberichte der Bayer. Akad. der Wiss. 1936, H. 6, S. 30 f.

<sup>19</sup> Tornikes taucht vor August 1267 (oder 1282) als *καταλή* von Thessalonike auf. Dolger, F., Regesten der Kaiserurkunden des Ostromischen Reiches IV, München 1960, Reg. 1948.

<sup>20</sup> Es war sowohl ein Unterstellungs- als auch ein gleichgeordnetes Verhältnis möglich, wie aus dem folgenden deutlich wird.

<sup>21</sup> Pachym. Mich. Pal. VI, 31, S. 507. Vgl. Dolger, Reg. IV, 2056.

<sup>22</sup> Bertolotto, G., Nuova serie di documenti sulle relazioni di Genova coll' imperio bizantino. Atti della Società Ligure di Storia Patria 28, 1898; appendice 1902, S. 512 ff. Bratianu, G., Actes des notaires Génois de Pera et de Caffa de la fin du XIII. siècle. Bukarest 1927, S. 187.

<sup>23</sup> Pachym. Andr. Pal. VI, 2, S. 480. Zum Despoten Johannes s. Papadopoulos, A., Versuch einer Genealogie der Palaiologen. Amsterdam 1962, S. 38. Die von Pachymeres beschriebene Zusammenkunft zwischen dem Kaiser und den Wortführern der Arseniten fällt sicherlich auf den 29.9.1304. Die vorher und danach genannten Ereignisse fallen in das gleiche Jahr. Vgl. Caro, G., Zur Chronologie der drei letzten Bücher des Pachymeres. Byzantinische Zeitschrift (im folg. BZ), 6, 1897, S. 114–125; 117. Schmid, P., Zur Chronologie von Pachymeres Andronikos I II–VII. BZ 51, 1958, S. 82–86.

<sup>24</sup> Beck, H. G., Der byzantinische Ministerpräsident. BZ. 48, 1955, S. 315.

<sup>25</sup> Joannis Cantacuzeni ex imperatoris Historiarum libri 4. Bd. I–III ed. Bekker. Bonn 1828–1832. (im folg. Kant.) II, 1: I, S. 312.

<sup>26</sup> Bosch, Kaiser Andronikos III., S. 181 f.

<sup>27</sup> Nicephori Gregorae Historia byzantina, ed. I. Bekker, Bonn 1829–1830 (im folg. Greg.) X, 7, S. 496.

als Stadtgouverneur. Mit dem ἐπὶ τῆς τραπεζῆς Georgios Chumnos und dem Megasdrungarios τῆς βίγλης Demetrios Tornikes tauchen wenig später in kollegialer Besetzung des Amtes zwei andere Gouverneure auf.<sup>28</sup> Akzeptiert man die Version von Bosch, so würde das bedeuten, daß Andronikos III. seine Nachfolgeregelung von 1334 später doch noch revidiert hat, was gerade nach Bosch jedoch nicht der Fall ist.<sup>29</sup> Direkter Nachfolger von Chumnos und Tornikes ist möglicherweise der Parakoimomenos Alexios Apokaukos, der im Frühjahr 1340 überraschend Ansprüche auf dieses Amt anmeldet.<sup>30</sup> Durch eine Intrige des Großdomestikos Kantakuzenos geht Apokaukos im Frühjahr 1341 seines Postens zwar verlustig, im September des gleichen Jahres kann er ihn jedoch wieder an sich reißen.<sup>31</sup> Er behält ihn augenscheinlich bis zu seinem Tod im Juni 1345. Über seinen direkten Nachfolger ist nichts bekannt, eventuell war es der naturalisierte Italiener Phakeolatos, der 1347 dem Usurpator Kantakuzenos die Tore der Stadt öffnete.<sup>32</sup> Ob sich die Bemerkung des kaiserlichen Chronisten Kantakuzenos, daß er 1347 bei seinem Zug gegen Dobrotic seinen Sohn Manuel ἀρχοντα καταλιπὼν ἐν Βυζαντίῳ,<sup>33</sup> auf die Staatsgeschäfte als Ganzes oder auch auf die Verwaltung Konstantinopels bezieht, ist nicht genau auszumachen. 1350 schickt Papst Clemens VI. dem nobili viro Caloianno Assani, capitaneo civitatis Cpolitanæ einen Brief mit der Bitte, sich für die Kirchenunion einzusetzen.<sup>34</sup> Johannes Asanes war ein Schwager der Kantakuzenos und während des Bürgerkrieges sein getreuer Gefolgsmann. Unter den Unterzeichnern des Friedensvertrages mit Genua von 1352 erscheinen gemeinsam als capitanei der Hauptstadt der Megashätairiarches Georgios Astra und der Megasdrungarios τῆς βίγλης Johannes de Peralta.<sup>35</sup> Vermutlich zur gleichen Zeit sind sie von Johannes Kantakuzenos mit der Restauration der Hagia Sophia betraut.<sup>36</sup> Da die Bauarbeiten auch nach dem Umsturz vom Herbst 1354 in ihren Händen liegen,<sup>37</sup> ist es nicht ausgeschlossen, daß sie Johannes V. auch als Gouverneure der Hauptstadt übernahm. In der Folgezeit werden die Angaben wieder düftiger. In den 60er Jahren ist Thomas Palaiologos de Nanezo Gouverneur.<sup>38</sup> Aus dem 15. Jh. sind um 1440 Johannes Asanes<sup>39</sup> und als letzter

<sup>28</sup> MM I, S. 176, 188.

<sup>29</sup> Bosch, Kaiser Andronikos III, S. 181 ff.

<sup>30</sup> Kant. II, 38: I, S. 535 ff. Zum Zeitpunkt s. Dolger, Reg. IV, 2842.

<sup>31</sup> Kant. II, 38: I, S. 540. Greg. XII, 9, S. 603; XII, 10, S. 605.

<sup>32</sup> Kant. III, 97: II, S. 597 ff. Phakeolatos war nach dem Tod des Apokaukos in das Archontenkollegium in Konstantinopel aufgerückt. Kant. III, 95: II, S. 584. Die Vermutung, daß Ph. als Mitglied dieses Kollegiums eine besondere Beziehung zur hauptstädtischen Administration hatte, ergibt sich aus seiner Einsetzung als Verantwortlicher für die Restauration der H. Sophia, die am 19.5.1346 durch ein Erdbeben schwer beschädigt worden war. Kant. IV, 4: III, S. 30. (S. dazu Ševčenko, I, Notes on Stephen, The Novgorodian Pilgrim to Constantinople in the XIV. Century. Südostforschungen XII, 1953, S. 166 f.). Auch Georgios Astra und Johannes de Peralta sind offensichtlich als Stadtgouverneure mit der Fortführung der Restauration beauftragt. S. w. u.

<sup>33</sup> Kant. IV, 10: III, S. 63.

<sup>34</sup> Acta Clementis PP VI (1342—1352) e regestis vaticanis aliisque fontibus collegit A. L. Taütü. Vatikanstadt 1960, S. 259.

<sup>35</sup> Liber iurium, S. 605. Zu Astras s. Guillard, R. Études sur l'histoire administrative de l'empire byzantin: Le stratopédarque et le grand stratopédarque. BZ 47, 1954, S. 79 f.

<sup>36</sup> Kant. IV, 4: III, S. 30.

<sup>37</sup> Ebd.

<sup>38</sup> Halecki, O., Un empereur de Byzance à Rome. Warschau 1930, S. 45. Loenertz, Dix-huit lettres, S. 127. Zur Person s. Papadopoulos, Versuch, S. 75.

<sup>39</sup> Janin, R., Constantinople byzantine. Développement urbain et répertoire topographique. Paris 1950, S. 415 f. Erwähnt evtl. auch bei Badoer für 1438: miser Asani chapetanio.

byzantinischer Gouverneur der Großstratopedarch Demetrios Palaiologos Metochites bezeugt, der bei der Eroberung der Stadt durch die Türken ums Leben kommt.<sup>40</sup>

In dieser sicherlich längst nicht vollständigen Liste ist in zwei evtl. in drei Fällen eine Kollegialität nachweisbar. Während generell die Funktion des hauptstädtischen Gouverneurs an keine bestimmte Würde gebunden erscheint, ist im Falle der Kollegialität das eine Kollegiumsmitglied Großdrungarios *τῆς βίγλης*. Ursprünglich war der Drungarios Kommandeur eines der in der Hauptstadt stationierten Tagmata.<sup>41</sup> Daraus leitete er in mittelbyzantinischer Zeit bedeutende juristische und administrative Funktionen im hauptstädtischen Bereich ab. Er übernahm vom Stadteparchen den Vorsitz des Kaisergerichtes.<sup>42</sup> Daneben avancierte er zum Chef der städtischen Milizeinheiten und der Wachtruppen.<sup>43</sup> Unter Michael VII. wurde er zum Großdrungarios *τῆς βίγλης*.<sup>44</sup> Seine juristischen Kompetenzen hat sich der Großdrungarios evtl. bis zur Einrichtung des Institutes der *καθολικοὶ κρίται* erhalten.<sup>45</sup> Seine Beziehung zu den hauptstädtischen Institutionen der öffentlichen Sicherheit und Ordnung scheint sogar noch über diesen Zeitpunkt hinaus bestanden zu haben. Das für die spätbyzantinischen Provinzstädte typische Verhältnis zwischen *κεφαλή* und *καστροφύλαξ* findet in der Hauptstadt seine Entsprechung.<sup>46</sup> Eine echte Kollegialität dürfte dann bestanden haben, wenn beide Funktionäre rangmäßig etwa auf der gleichen Stufenleiter standen und das gleiche politische Gewicht besaßen. Übernahm hingegen ein Mann aus der ersten Reihe der herrschenden Klasse, wie Synadenos, Apokaukos, Asanes den Posten des eigentlichen Gouverneurs, dann kam es wahrscheinlich zur Unterordnung des sonst beigeordneten Befehlshabers der städtischen Polizei- und Wachtruppen.

Will man Aussagen über die Rolle des spätbyzantinischen Stadtgouverneurs machen, so erscheint es zunächst als notwendig, den Aufgabenbereich des mittelbyzantinischen Eparchen kurz zu umreißen. M. Ju. Sjuzumov gliedert ihn in drei relativ selbständige Komplexe. Hauptaufgabe des Eparchen war die Sicherung der Macht des Kaisers und des Stadtadels vor Volksbewegungen. Der Eparch führte in der Regel die Untersuchungen gegen politische Verschwörer, nahm schuldige Personen fest, wies sie aus der Stadt aus oder ließ sie auf einem städtischen Platz hinrichten. Ihm unterstanden die Gefängnisse und eine Soldatenabteilung. Seine zweite wesentliche Aufgabe war die Regelung des Wirtschaftslebens der Hauptstadt, die Sicherung der Versorgung für die hauptstädtische Bevölkerung und die Regulierung der Preise. Sein dritter großer Aufgabenkomplex war die Führung von Gerichtsverhandlungen in Wirtschaftsangelegenheiten. Vor seinem Ge-

Il libro dei conti di Giacomo Badoer (Costantinopoli 1436—1440). Testo a cura di U. Dorini e T. Bertelè. 1956. (im folg. Badoer) S. 499.

<sup>40</sup> Laurent, Le dernier gouverneur.

<sup>41</sup> Ostrogorsky, G., Geschichte des byzantinischen Staates. 3. Aufl. München 1963, S. 208.

<sup>42</sup> Stein, E., Untersuchungen zur spätbyzantinischen Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte. Mitteilungen zur osmanischen Geschichte 2, 1923—25, S. 40.

<sup>43</sup> Zu seinem Amtssitz s. Janin, Constantinople byzantine, S. 302 f.

<sup>44</sup> Stein, Untersuchungen, S. 40.

<sup>45</sup> Ebd.

<sup>46</sup> Zum Kastrophylax s. zuletzt Ahrweiler, H., Les termes *Τσάκωνες*—*Τσακωνίαι* et leur évolution sémantique. REB XXI, 1963, S. 244 f.

richt wurden Klagen verhandelt, die den Markt und die Schädigung der Interessen von Handel und Handwerk betrafen. Engstens unterstellt war ihm die Korporation der Notare, mit deren Hilfe er den Schutz des Privateigentums und die Unverletzlichkeit geschäftlicher Vereinbarungen durchsetzte und gewährleistete. Der Eparch organisierte und überwachte das Zunftwesen, er kontrollierte die Ausländer und den Außenhandel. Er hatte einen bedeutenden Beamtenapparat zu seiner Verfügung. Ihm unterstand das gesamte Stadtterritorium, seine Macht erstreckte sich auch auf das vorstädtische Gebiet. Zeitweilig gingen die Wirtschaftsrechtssachen des ganzen Reiches in die Kompetenzen des Eparchen von Konstantinopel ein.<sup>47</sup>

Was sagen die Nachrichten über die Aktivitäten des spätbyzantinischen Gouverneurs der Hauptstadt, gemessen an diesem Bild des mittelbyzantinischen Eparchen?

Die Sicherung der politischen Herrschaft der Feudalklasse gegen Bewegungen der hauptstädtischen Unterschichten und Aktionen oppositioneller Gruppen ist eine der wesentlichsten Aufgaben des Stadtgouverneurs auch in der Palaiologenzeit. Im Sommer 1264 erteilt Kaiser Michael VIII. von einem Feldzug aus dem Stadtgouverneur Konstantinos Tornikes den Befehl, den Chartophylax der H. Sophia Johannes Bekkos und den Großökonom Theodoros Xiphilinos festzunehmen und ihm vorzuführen. Ihre Häuser in der Hauptstadt sollen zerstört, ihnen gehörige Weinstöcke ausgerissen werden.<sup>48</sup> Tornikes will den Befehl sofort ausführen, sieht sich dabei aber tückischen Schwierigkeiten gegenüber. Bekkos und Xiphilinos fliehen mit Frauen und Kindern in die H. Sophia, und als der Gouverneur dort eindringt, wird er vom Patriarchen zurückgewiesen.<sup>49</sup> Weinstöcke kann er nicht zerstören, da beide in der Hauptstadt und ihrer Umgebung keine besitzen. An ihren Wohnungen kann er sich ebenfalls nicht vergreifen, da die Häuser nicht Privatbesitz sondern Eigentum der Großen Kirche sind.<sup>50</sup> Seine politischen Akzente bekommt dieser Fall auf dem Hintergrund der Auseinandersetzungen zwischen Michael VIII. und seinem Patriarchen Arsenios Autoreianos, die zu diesem Zeitpunkt ihrem entscheidenden Höhepunkt zustrebten. Wenige Monate nach der Einnahme Konstantinopels hatte Michael VIII. den jungen Johannes IV. Laskaris blenden lassen, um seine Usurpation endgültig abzusichern. Der Patriarch antwortete mit der Exkommunizierung des Palaiologenkaisers. Michael schreckte zunächst vor einem harten Vorgehen gegen den Patriarchen zurück, vermutlich nicht zuletzt auch deshalb, um den Unterschichten keine Gelegenheit zu geben, die Kontroverse in ihrem Interesse auszunutzen. Daß diese Gefahr bestand, zeigte der Aufstand der Grenzbauern in Bithynien im Jahre 1262, der unter dem Deckmantel des Legitimus antifeudale Ziele verfolgte.<sup>51</sup> Die Affaire Bekkos-Xiphilinos ist ein Detail in den sich trotzdem verschärfenden Beziehungen zwischen Kaiser und Patriarch. Konkreter Anlaß für das Vorgehen gegen beide war die Maßregelung eines Palastklerikers durch den Chartophylax. Der Kaiser vermutete hinter dieser Maßnahme die auf die Autoritätsminderung des Monarchen

<sup>47</sup> Византийская книга епарха, S. 102 f. Zum stadtnahen Gebiet s. Sjuzumov, M. Ju., Экономика пригородов византийских крупных городов. Византийский временник (im folg. BB) XI, 1956, S. 55 ff.

<sup>48</sup> Pachym. Mich. Pal. II, 24, S. 226.

<sup>49</sup> Ebd., S. 226 f.

<sup>50</sup> Ebd.

<sup>51</sup> Kashdan, Byzanz, S. 67 f.



gerichtete Hand des Patriarchen und suchte ihn durch sein schroffes Vorgehen an empfindlicher Stelle zu treffen.<sup>52</sup> Ausführendes Organ in dieser staatspolitischen Aktion war der Gouverneur der Hauptstadt. 1266 setzte Michael den widerspenstigen Patriarchen endgültig ab, schuf damit aber die Voraussetzung für die Konstituierung einer Mönchspartei, die ihm und seinem Nachfolger noch viel zu schaffen machen sollte.

Die Herrschaft der Palaiologen wurde Anfang des 14. Jh. durch eine laskaridische Opposition letztmalig in akuter Weise bedroht. Wortführer der Opposition waren noch immer die Arseniten. Ihre Opposition bekam in den Krisenjahren, die der Jahrhundertwende folgten, durch eine wachsende Unruhe in den hauptstädtischen Unterschichten besonderes Gewicht. In einer Zusammenkunft mit den arsenitischen Mönchen und ihren Wortführern ging es dem Kaiser ganz besonders darum, dieser möglichen Allianz und den sich aus ihr ergebenden Gefahren für die herrschende Klasse einen Riegel vorzuschieben.<sup>53</sup> Die Mönche zogen sich im Anschluß an die Unterredung wieder in das Kloster Mosele, ihren Hauptstützpunkt in Konstantinopel, zurück, wurden dort aber augenscheinlich vom Stadtgouverneur, dem Despoten Johannes Palaiologos, überwacht und beobachtet.<sup>54</sup> Die *φύλακες*, die die Überführung der sterblichen Überreste eines arsenitischen Mönches aus dem Kloster Mosele in das Peribleptos-Kloster überwachen und die Kontaktaufnahme der Mönche mit ihren städtischen Anhängern unterbinden, sind seine Leute.<sup>55</sup> Das Kloster Mosele ist im Winter 1305 eines der Zentren des Aufstandes des Johannes Drimys, der sich einer bedeutenden Massenunterstützung erfreut.<sup>56</sup> Viele Teilnehmer der Verschwörung wurden nach ihrer Aufdeckung aus der Stadt vertrieben. Ob die Aktion gegen die Verschwörer auch noch in den Händen des Despoten lag, ist allerdings nicht festzustellen.<sup>57</sup> Als Sohn der italienischen Prinzessin Jolanthe von Montferrat und Schwiegersohn des *ἐπὶ τοῦ ναυικλείου* Nikephoros Chumnos gehörte der junge Despot Johannes möglicherweise auch zu der Gruppe der herrschenden Klasse, die einen Abbau der Prärogative der Zentralgewalt, verbunden mit einer Politik der wirtschaftlichen und politischen Anlehnung an Genua, betrieb.<sup>58</sup> Daß er als Gouverneur der Hauptstadt keine allzu glückliche Rolle gespielt haben dürfte, deutet der weiter unten noch ausführlicher behandelte Umstand an, daß der Patriarch Athanasios in dieser Zeit wichtige Kompetenzen des Gouverneurs an sich ziehen konnte.

Die Auseinandersetzung zwischen Laskariden und Palaiologen spielte in den Bürgerkriegsauseinandersetzungen von 1341—1347 noch einmal eine

<sup>52</sup> Pachym. Mich. Pal. II, 24, S. 225.

<sup>53</sup> Pachym. Andr. Pal. VI, 2, S. 479.

<sup>54</sup> Ebd. S. 480. Nach 1328 wird der unter Hausarrest stehende Exkaiser Andronikos II. in seinem Palast von Stadtgouverneur Synadenos überwacht. Greg. IX, 8, S. 433.

<sup>55</sup> Die Darstellung der Episode macht diesen Zusammenhang sehr wahrscheinlich.

<sup>56</sup> S. dazu v. a. Ševčenko, I., The Imprisonment of Manuel Moschopoulos in the Year 1305 or 1306. *Speculum* 27, 1952, S. 133—157; 149.

<sup>57</sup> Wann Johannes nach Thessalonike ging, steht nicht genau fest. Papadopoulos, Versuch, S. 38.

<sup>58</sup> Vgl. Matschke, K. P., Politik und Kirche im spätbyzantinischen Reich. Athanasios I., Patriarch von Konstantinopel 1289—1293; 1303—1309. *Wiss. Zeitschrift der Karl-Marx-Univ. Leipzig, Ges. u. sprachwiss. Reihe* 1966, H. 3, S. 483 f. Zum Problem der politischen Clans unter Andronikos II. s. a. Verpeaux. J., *Rez. Ševčenko, Études. Byzantinoslavica* XXVI, 1965, S. 150.

Rolle, jetzt aber nur als ideologisches Kampfmittel und in Umkehrung der Situation zur Stützung der inzwischen etablierten Palaiologendynastie gegen die Ansprüche eines neuen Usurpators, des Johannes Kantakuzenos.<sup>59</sup> Die Machtmittel des Stadtgouverneurs befanden sich zu diesem Zeitpunkt in den Händen des Megasdoux Alexios Apokaukos, der sie im Zusammenspiel mit dem legitimistischen Patriarchen Kalekas gegen den auf Seiten des Usurpators stehenden Hochadelsklüngel einsetzte. Von Apokaukos gingen die entscheidenden Repressivmaßnahmen gegen die in der Stadt verbliebenen Anhänger des Kantakuzenos aus. Er ließ sie unter Hausarrest stellen, organisierte ihre öffentliche Beschimpfung oder Auspeitschung, sperrte sie in die Gefängnisse der Stadt.<sup>60</sup> Dem Charakter seiner Herrschaft entsprechend, spielten die städtischen Unterschichten beim Vorgehen gegen die Hochadelsopposition eine bedeutende Rolle.<sup>61</sup> Der Patriarch unterstützte seine Maßnahmen, indem er die Verletzung der Asylrechte der H. Sophia tolerierte.<sup>62</sup> Die Funktion des Stadtgouverneurs war Kern einer Macht, die in erster Linie im Interesse der hauptstädtischen Finanz- und Unternehmerkreise ausgeübt wurde.<sup>63</sup>

Neben dem Patriarchen war der Stadtpräfekt besonders verantwortlich für die Reinhaltung der offiziellen Ideologie in seinem Herrschaftsbereich. Wahrscheinlich 1337 wendet sich der Patriarch Kalekas an die *κεφαλατικέωντες εἰς τὴν θεοφύλακτὴν καὶ θεομεγάλωντον Κωνσταντινούπολιν*, Georgios Chumnos und Demetrios Tornikes, mit der Bitte um Hilfe bei der Bekämpfung der in der Stadt grassierenden Zaubерpraktiken.<sup>64</sup> Im gleichen Jahr nehmen beide an einem Prozeß vor dem Synodalgericht gegen verschiedene Kleriker der Metropolitankirche von Thessalonike teil, die von einem gewissen Chionios häretischer Gedankengänge und kabalistischer Praktiken bezichtigt worden waren.<sup>65</sup> Heterodoxe Strömungen und mantische Praktiken spielten in den byzantinischen Großstädten des 14. Jh. eine so bedeutende Rolle, daß sie für die herrschende Klasse und besonders ihre Ideologen ein ernstes Problem darstellten.<sup>66</sup> Auf ähnlicher Ebene liegt die Anfrage, die Michael VIII. im Jahre 1281 an den Patriarchen und an den Stadtgouverneur richtete, warum der Expatriarch Joseph in seinem Testament bei Nennung des Kaisers nicht wie üblich das Prädikat *ἅγιος* verwendet habe.<sup>67</sup> Die byzantinische Kaiseridee mit ihren verschiedenen Ausprägungen im höfischen Zeremoniell, in der

<sup>59</sup> Ševčenko, Notes, S. 173 ff.

<sup>60</sup> S. u. a. Kant. III, 23: II, S. 143; III, 27: II, S. 164 f.; III, 50: II, S. 299; III, 55: II, S. 336; III, 68: II, S. 421. Apokaukos hatte die Oberaufsicht über die Gefängnisse der Stadt, bei der Inspizierung eines Erweiterungsbaus kommt er 1345 ums Leben.

<sup>61</sup> Philotheos Kokkinos, Vita Isidori, ed. A. Papadopoulos-Kerameus. Записки историко-филолог. фак-та С. Петербургскаго ун-та LXXVI, Petersburg 1905, s. 104 f.

<sup>62</sup> Kant. III, 50: II, S. 300. Selbstherrliches Umgehen mit dem Asylrecht der H. Sophia wird ihm von seinen politischen Gegnern schon für 1337 im Zusammenhang mit dem Prozeß gegen die *καθολικοί κρίται* zur Last gelegt. Theodorides, G. J., Die Apologie der verurteilten Höchsten Richter der Römer. BZ, 56, 1963, S. 87.

<sup>63</sup> Vgl. Sjuzumov, M. Ju., Борьба за пути развития феодальных отношений в Византии. Византийские очерки, Moskau 1961, S. 61 f.

<sup>64</sup> MM I, S. 188 f.

<sup>65</sup> Ebd., S. 176. Zu diesem Prozeß s. Dölger, F., Zur Frage des jüdischen Anteils an der Bevölkerung Thessalonikes im XVI. Jahrhundert. *ΠΑΡΑΣΠΟΡΑ*, Ettal 1961, S. 379 ff.

<sup>66</sup> Zur Situation in den Großstädten s. Dölger, Zur Frage, S. 380, Anm. 6. Zum folgenden vgl. u. a. Treu, M., Ein Kritiker des Timarion BZ I, 1892, S. 361–365.

<sup>67</sup> Pachym. Mich. Pal. VI, 31, S. 507.

Titulatur usw. hatte im ideologischen System der herrschenden Klasse einen zentralen Platz. Verstöße gegen sie wurden als Verstöße gegen die etablierte Ordnung mit harten Strafen geahndet.<sup>68</sup>

Im Vergleich zur mittelbyzantinischen Zeit hat sich die Physiognomie der Feudalfraktion, die Konstantinopel in der Palaiologenepoche beherrscht, bedeutend verändert. Die Angriffe gegen sie werden von anderen Positionen aus vorgetragen. Als Stützpfeiler der politischen und ideologischen Herrschaft der Feudalklasse in ihrer Gesamtheit als auch in ihren einzelnen Fraktionen spielt der Stadtgouverneur von Konstantinopel zumindest in der frühen Palaiologenzeit kaum eine geringere Rolle als der mittelbyzantinische Eparch.

Sehr schwer ist die Frage zu beantworten, ob und wieweit der spätbyzantinische Stadtgouverneur für die Versorgung der Stadt mit Lebensmitteln und für die Festsetzung wohlfeiler Preise verantwortlich war. Kontrolle der Versorgung in mittelbyzantinischer Zeit bedeutete nicht eine Monopolisierung der Getreidezufuhr in den Händen des Staates und den Ausschluß des privaten Unternehmertums, in erster Linie bedeutete sie vielmehr die Möglichkeit des willkürlichen Eingriffs in diese Sphäre durch Zwangskäufe, Preisdiktat, Reglementierung des Exports und auch durch die Übernahme der Getreideverteilung in Krisenzeiten. Diese Praxis wurde von Michael VIII. nach der Neukonstituierung des Reiches wieder aufgenommen.<sup>69</sup> Die Genuesen erhielten für den Handel mit Getreide zwar weitgehende Vollmachten, die Kontrolle über diesen Handel ließ sich der Kaiser jedoch nicht nehmen.<sup>70</sup> Den Venetianern gestattete er die Ausfuhr von Getreide nur in Zeiten außergewöhnlichen Überflusses, nämlich dann, wenn der Weizenpreis in Konstantinopel 50 Nomisma pro Kentenarion nicht überschritt. Andernfalls war eine Spezialerlaubnis des Kaisers notwendig.<sup>71</sup> Michael griff willkürlich in den Getreidehandel ein, stoppte Getreideschiffe, zwang Transporteure zum Verkauf von Getreide (oder hinderte sie daran) und setzte die Preise dafür fest.<sup>72</sup> Neben dem Interesse an der Sicherstellung der hauptstädtischen Versorgung lagen diesen Maßnahmen besonders die Interessen des Kaisers und der Magnaten als bedeutender Getreideproduzenten zugrunde. Michael wandte sein dirigistisches Instrumentarium in erster Linie gegen die Venetianer an,

<sup>68</sup> Treitingner, O., *Die oströmische Kaiser- und Reichsidee nach ihrer Gestaltung im höfischen Zeremoniell*. 2. Aufl. Darmstadt 1956. Hunger, H., *Reich der Neuen Mitte*. Graz-Wien-Köln 1965, S. 61 ff.

<sup>69</sup> Vgl. Bratianu, G. I., *Études byzantines d'histoire économique et sociale*. Paris 1938, S. 160 ff. Michael traf auch wichtige Maßnahmen zur Eigenversorgung der Stadt. Vgl. Geanakoplos, D., *Emperor Michael Palaeologus and the West 1258—1282*. Cambridge/Mass. 1959, S. 130.

<sup>70</sup> Vgl. Dölger, Reg. III, 1890, 1990.

<sup>71</sup> S. dazu Ostrogorsky, G., Löhne und Preise in Byzanz. BZ 32, 1932, S. 322. Wie die Byzantiner über die Einhaltung dieser Klausel wachten, zeigt eine Klage von 1278. Ein Venetianer namens Andreas Rane kauft einen bestimmten Posten Getreide a domino Uberto Videmar. Der Kaiser schreitet jedoch ein, läßt das beladene Schiff in den Hafen des Blachernenviertels schaffen und dort festhalten. Der Eigentümer bittet daraufhin, das Getreide wenigstens zum augenblicklichen Handelspreis — 160—170 Hyperper pro Kentenarion — verkaufen zu dürfen, was jedoch abgeschlagen wird. Der Venetianer wird schließlich gezwungen, Getreide für 50 Hyperper/Kentenarion — das Vertragslimit — an den Kaiser zu verkaufen. Tafel, G. L. F., Thomas, G. M., *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*. Bd. III, Wien 1857, S. 249 (im folg. Tafel/Thomas, Urk.)

<sup>72</sup> Tafel/Thomas, Urk. III, S. 171 f., 179 f., 189 f., 273 f., 237 f., 276.

über welche Teile seines Staatsapparates diese Politik lief, geht aus den venetianischen Beschwerden jedoch nicht mit genügender Klarheit hervor, denn hier ist nur die Rede von der gens des Kaisers, seinen nuncii u. ä.<sup>73</sup> Anders in einer Aufstellung von Klagen der Genuesen aus dem Jahre 1294, die ähnliche Fälle betreffen. Für sie machen die Genuesen immer wieder den capitaneus Constantinopoli Kinnamos verantwortlich.<sup>74</sup> Besonders interessant sind zwei Fälle. Einmal ist es der des Raynero Bucanigra, der von einem anderen Genuesen eine Spezialerlaubnis des Kaisers zum Export von Getreide erworben hatte und auf dieses Papier eine bestimmte Menge Getreide ausführen wollte. Kinnamos, dem die Erlaubnis vorgelegt wurde, erklärte sie jedoch für ungültig und machte so die Transaktion zunichte.<sup>75</sup> Ähnlich erging es Ottobono Bucanigra, der dem capitaneus eine auf ihn ausgestellte kaiserliche Erlaubnis für den Export von 1500 Modioi Getreide vorlegte. Kinnamos erklärte auch sie für ungültig und gestattete die Ausfuhr des Getreides nicht.<sup>76</sup> Möglicherweise ging der Gouverneur hier weiter als sein Kaiser.

Die Verschlechterung der byzantinischen Position gegenüber den Italienern durch den Abbau der Flotte und durch wirtschaftliche und politische Zugeständnisse rief Opponenten verschiedener Art auch aus der herrschenden Klasse auf den Plan. Der Patriarch Athanasios setzte sich während der Ernährungskrise von 1304, wie es scheint, wenigstens mit zeitweiligem Erfolg für die Neubelebung dirigistischer Maßnahmen ein. In einem Brief dankt er dem Kaiser dafür, daß er angeordnet habe, die Getreideladungen der im Hafen festmachenden Schiffe nicht an Getreidehändler und Großkaufleute zu verkaufen, sondern denen zukommen zu lassen, die es brauchen.<sup>77</sup> Er forderte energisch stabile Preise und setzte die Schaffung einer speziellen Lebensmittelbehörde durch.<sup>78</sup> Die Viten des Patriarchen berichten, daß er private Getreidespeicher aufbrechen ließ, um die hungernde Bevölkerung mit Garküchenessen zu versorgen.<sup>79</sup>

Über die Versorgung Konstantinopels z. Z. des Bürgerkrieges von 1341—1347 ist wenig bekannt. Apokaukos scheint große Bemühungen um die Versorgung der Stadt unternommen zu haben.<sup>80</sup> Von Preisfestsetzungen und

<sup>73</sup> Tafel/Thomas, Urk. III, S. 249, 276.

<sup>74</sup> Bertolotto, Nuova serie, S. 520 ff.

<sup>75</sup> Ebd., S. 524 f.

<sup>76</sup> Ebd., S. 525.

<sup>77</sup> Banescu, N., Le patriarche Athanase Ier et Andronic Paléologue. Etat religieux, politique et sociale de l'empire. Académie Roumaine. Bulletin de la section Historique, Bd. 23, 1, Bukarest 1942, S. 51.

<sup>78</sup> Guiland, R., La correspondance inédite d'Athanase, patriarche de Constantinople (1289—1293, 1304—1310). Mélanges Ch. Diehl I, Paris 1930, S. 139. Banescu, Le patriarche Athanase, S. 50.

<sup>79</sup> Viten ed. Delehaye, H. Mélanges d'Archéologie et d'Histoire 17, 1897, S. 48 f., und Archimandrit Athanasios. *Θρακικά*, 13, 1940, S. 105.

<sup>80</sup> Kantakuzenos bezichtigt seine Gegner auch hier der völligen Verantwortungslosigkeit und des Egoismus, wenn er behauptet, daß sie große Mengen Getreide, die in der Hauptstadt gelagert waren, auf ihre Rechnung verkauften, anstatt sie der Bevölkerung zukommen zu lassen. Kant. III, 26: II, S. 165. Es gibt jedoch Indizien dafür, daß die Archonten der Regentschaft energische Anstrengungen zur Versorgung der Stadt machten. Auf Getreidebezug aus entfernten Gebieten Trakiens deutet der Überfall der Türken auf eine Lebensmittelkaravane. Lemerle, P., L'Émirat d'Aydin, Byzance et l'Occident. Recherches sur „La geste d'Umur Pacha“. Paris 1957, S. 170 f. Gegen Ende seiner Herrschaft konzentriert sich Apokaukos auf die Versorgung der Stadt auf dem Seeweg. Kant. III, 87: II, S. 587 f.

ähnlichen Eingriffen in die Wirtschaft ist jedoch nichts bekannt,<sup>81</sup> sie sind auch nicht sehr wahrscheinlich. Als Vertreter der Geld-, Handels-, und Unternehmerkreise lag ihm besonders daran, daß die Situation von diesen Schichten ausgebeutet werden konnte.

Durch die rapide zunehmende Abhängigkeit der Versorgung Konstantinopels von den Italienern verschlechterten sich die Eingriffsmöglichkeiten des byzantinischen Staates und der städtischen Behörden immer weiter. Sie suchten den Lebensmittelhandel der Italiener in der Stadt wenigstens dadurch in der Kontrolle zu behalten, daß sie die Zahl ihrer Läden beschränkten. Sie versuchten auch immer wieder, neue Steuern auf einzelne Produkte des Lebensmittelhandels zu legen.<sup>82</sup> Aber diese Maßnahmen waren wenig effektiv, sie konnten, wie die Dinge lagen, die Versorgung der Stadt eher verschlechtern als verbessern. Bei der ersten großen Belagerung der byzantinischen Hauptstadt durch die Osmanen 1394—1402 stiegen die Getreidepreise ins Unermeßliche, ohne daß von irgendwelchen Regulierungsmaßnahmen durch die städtischen Behörden oder die Kirche die Rede ist.<sup>83</sup> Im Rechnungsbuch des Giacomo Badoer aus den 30er Jahren des 15. Jh. findet sich nichts über Eingriffe in den Getreidehandel vonseiten der byzantinischen Behörden.<sup>84</sup>

Dafür, daß der spätbyzantinische Gouverneur der Hauptstadt einem Gericht vorstand, das sich mit Handels- und Wirtschaftssachen beschäftigte, gibt es verschiedene Indizien. Streitigkeiten kommerzieller Art waren natürlich besonders häufig zwischen Griechen und Lateinern. Wer sie entschied, deutet eine Passage in dem Gesandtschaftsbericht Marco Minottos von 1320 an, wo davon die Rede ist, daß die Venetianer *nec etiam coram capitaneo uel alio iudice imperiali possunt habere ius de aliquo Greco*.<sup>85</sup> Gregoras beschreibt das Tätigkeitsfeld des Apokaukos als Stadtgouverneur mit den drei Worten *διοικητής, ἀγορανόμος, ἐπίτροπος*.<sup>86</sup> Die Verwendung des Begriffs *ἀγορανόμος* deutet direkt auf die Aufgabe der Kontrolle des Marktes und der Rechtsprechung in Angelegenheiten des Handels hin.<sup>87</sup> Wenigstens bis zu einem gewissen Grade wird die Beschreibung des Gregoras durch eine von Kantakuzenos mitgeteilte Episode konkretisiert. Im Frühjahr 1345, als der Gegenkaiser Kantakuzenos immer häufiger vor der Hauptstadt auftauchte und ihr Vorfeld verwüstete, suchte der Megasdux Apokaukos nach Mitteln,

<sup>81</sup> Auch im Makrembolites-Dialog zwischen dem Armen und dem Reichen findet sich kein Hinweis. (Geschrieben Ende 1343 in Konstantinopel). Dialog ed. und Komm. Ševčenko, I., Alexios Makrembolites and his „Dialogue between the Rich and the Poor. Сборник радова Српске академије наука LXV, Виз. институт, књ. 6. 1960, S. 187—228.

<sup>82</sup> Thiriet, F., *La Romanie Vénitienne au Moyen-Age. Le développement et l'exploration du domaine colonial vénitien (XII<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> siècles)*. Paris 1959.

<sup>83</sup> Vgl. ... γενέσθαι τὸ μοναχὸν τὸ σιτὰρι ἄσπρα β, καὶ οὐχ εὐρίσκετο. Loenertz, R. J., (ed.), *Cronicon Breve de Graecorum imperatoribus ab anno 1341 ad annum 1453 e codice Vaticano graeco 162*. 'Επετηρίς 'Εταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν 28, 1958, S. 210.

<sup>84</sup> Über das Rechnungsbuch des Badoer vgl. jetzt die hochinteressante Arbeit von Šitikov, M. M. Венецианское купечество в первой половине XV века в его торговых сношениях с Византией. Ученые записки Московского гос. педагог. ин-та им. Ленина. Москва 1965, S. 85—137.

<sup>85</sup> Thomas, G. M., Predelli, G., *Diplomatarium Veneto-Levantinum I, II (1301—1454)* Venedig 1880, 1899. (im folg. *Diplomatarium*). I, S. 164.

<sup>86</sup> Greg. XII, 10, S. 605.

<sup>87</sup> Zum Begriffsinhalt s. Trafali, O., *Thessalonique au quatorzième siècle*. Paris 1912, S. 82 ff.

um seinen Aufenthalt in Konstantinopel zu rechtfertigen und einem direkten Kräfteressen aus dem Wege zu gehen. Daher ließ er durch Herolde bekanntmachen, er wolle die Einhaltung von Recht und Gerechtigkeit überwachen, ließ sich im Soter-Kloster nieder und beschäftigte sich einen ganzen Tag lang mit privaten Rechtssachen und Verträgen.<sup>88</sup> Obwohl durch die Brille seines ärgsten Feindes gesehen, lassen die mitgeteilten Fakten doch einige interessante Schlüsse zu. Zunächst einmal legt die Phrase *περὶ συμβόλαια καὶ ἰδιωτικὰ ἀμφισβητήσεις ἀσχολούμενος* die Vermutung nahe, daß es sich in erster Linie um Streitigkeiten aus der Sphäre des Handels und der Wirtschaft handelte. Daß die Gerichtsverhandlungen vor dem Stadtgouverneur zu diesem Zeitpunkt nicht regelmäßig stattfanden, ist angesichts der Situation nicht weiter verwunderlich. Die Durchführung des Gerichtstages im Soter-Kloster ist wahrscheinlich nicht ausreichend für die Annahme, daß ein fester Ort für diese Tätigkeit des Gouverneurs nicht existierte. Übrigens dürfte dieser in der Darstellung des Kantakuzenos etwas eigenartigen Aktion weniger ein persönlicher als ein sachlicher Zweck zugrunde gelegen haben. Angesichts der fortlaufenden Veränderung des Kräfteverhältnisses zugunsten des Gegenkaisers trat das Verhältnis des Apokaukos zu den Wirtschaftskreisen der Hauptstadt zu diesem Zeitpunkt in eine kritische Phase. Durch seine Richtertätigkeit suchte sich Apokaukos seines speziellen Hinterlandes weiter zu versichern und durch den Nimbus des gerechten Stadtvaters auch die städtischen Unterschichten weiter an seine Politik zu binden.<sup>89</sup>

Aus einem Konto bei Badoer ist ersichtlich, daß die juristischen Kompetenzen des Stadtgouverneurs bis zum Untergang des Reiches erhalten blieben. Dort ist die Rede von una sentenzia fata per el chapitanio de Griexi gehen einen gewissen Johannes wegen einer Schuld von 71 Hyperper.<sup>90</sup> Unter dem Chapitanio de Griexi ist wohl kaum jemand anderer zu verstehen als der spätbyzantinische Stadtgouverneur.<sup>91</sup>

Im Jahre 1308, nach einem Brand im Handelsviertel der Hauptstadt wurde die durch den Verlust von Handelsgütern und Geschäftspapieren einsetzende rege Prozeßtätigkeit von Kaiser Andronikos II. dem Patriarchen Athanasios übertragen,<sup>92</sup> obwohl sie doch eigentlich in die Kompetenz des Stadtgouverneurs gehört hätte. Trotzdem ordnet sich der Fakt als negatives Beweismaterial in das Obengesagte ein, denn Athanasios hatte es seit dem Beginn seines zweiten Pontifikats verstanden, die affaires municipales in bedeutendem Maße in seine Hände zu bekommen.<sup>93</sup> Er inaugurierte die während der Hungersnot von 1304 für die Lebensmittelversorgung verantwortliche Behörde und suchte sie unter klerikale Kontrolle zu stellen.<sup>94</sup> Insbesondere baute er die Gerichtsbarkeit des Patriarchats aus und erweiterte ihre Zuständigkeit auch auf reine Zivilangelegenheiten.<sup>95</sup> Das deutet darauf hin, daß

<sup>88</sup> Kant. III, 79: II, S. 492 f.

<sup>89</sup> Vgl. die Einsetzung des Patriarchen Athanasios zum Richter für die nach einem Brand im Geschäftsviertel einsetzende Prozeßtätigkeit, um seinen Ruf bei den betreffenden Kreisen auszubessern. Pachym. Andr. Pal. VII, 10, S. 583.

<sup>90</sup> Badoer, S. 141.

<sup>91</sup> Weitere Nennungen evtl. ebd. S. 237 u. 580; 325 u. 636.

<sup>92</sup> Pachym. Andr. Pal. XII, 10, S. 583.

<sup>93</sup> Laurent, V., Le serment de l'empereur Andronic II Paléologue au patriarche Athanase Ier lors de sa seconde accession au trône œcuménique (Sept. 1303). REB XXIII, 1965, S. 131.

<sup>94</sup> Banescu, Le patriarche Athanase, S. 50.

<sup>95</sup> Laurent, Le serment, S. 134.

Athanasios in dieser Periode wichtige Aufgaben des Stadtgouverneurs an sich bzw. unter seine Kontrolle brachte, daß er faktisch zum *πατήρ τῆς πόλεως* avancierte, ohne allerdings direkt die Funktion des Gouverneurs zu übernehmen.

Der Stadtgouverneur war übrigens ganz allgemein verantwortlich für die Sicherung der Eigentumsverhältnisse im Interesse der herrschenden Klasse. Bei der Einnahme der Stadt durch Michael VIII. fiel der größte Teil des bebauten und unbebauten Landes an the imperial government for disposition.<sup>96</sup> Ausgeschlossen war das Eigentum der Dynatoi, die mit dem Kaiser zurückgekommen waren, denn Michael war besonders interessiert, sich die Unterstützung dieser Kreise zu sichern.<sup>97</sup> Die Ordnung der Eigentumsverhältnisse, die sicherlich nicht ganz leicht war, lag in den Händen der neu eingesetzten städtischen Behörden.<sup>98</sup> Als 60 Jahre später im Bürgerkrieg zwischen den beiden Andronikos die Eigentumsverhältnisse der herrschenden Klasse wieder stark durcheinander geraten waren, erhielt Synadenos zusammen mit dem Gouverneursamt den Auftrag, die Besitzverhältnisse neu zu ordnen: Immobilien sollten ihren ursprünglichen Eigentümern zurückerstattet werden, wegen mobilen Eigentums sollte keiner einen anderen belästigen.<sup>99</sup> In erster Linie soll das sicherlich besagen, daß mobile Besitzwerte, die den Eigentümers gewechselt hatten, nicht gerichtlich eingeklagt werden konnten. Das für die herrschende Klasse wesentliche Monopol an Grund und Boden wurde jedoch voll wieder hergestellt.

Die Korporation der Notare, auf die sich der mittelbyzantinische Eparch bei der Sicherung der Eigentumsverhältnisse vor allem gestützt hatte, existierte auch in spätbyzantinischer Zeit. Der von Pseudo-Kodinos genannte Protonotarios wird von ihm als *πρώτος γὰρ τῶν νοταρίων ἡτοι γραμματικῶν* bezeichnet.<sup>100</sup> Der arabische Weltreisende Ibn Battuta berichtet etwa für die gleiche Zeit von einem Besuch beim Vorsteher der Korporation. Er beschreibt ihn als einen alten Mann in der Kleidung eines Mönches.<sup>101</sup> Battuta teilt gleichzeitig mit, daß die *ταβουλλάριοι* und ihre *γραφεῖς* ihre Stände und Büros in der Nähe der H. Sophia hatten.<sup>102</sup> Ob die 24 Tabullarioi der Stadtbezirke noch existierten, ist unklar, jedenfalls ist in einer Urkunde aus dem Jahre 1401 die Rede von einem Testament, das sich *παρὰ τῷ ἐν τῇ πλατείᾳ ταβουλλαρίῳ* befindet.<sup>103</sup> Die Tabullarioi hatten auch in dieser Zeit gewisse richterliche Funktionen, wie Ferrari aus einer Notiz des von ihm edierten Notariatsregisters schließt.<sup>104</sup> Im Mittelpunkt der Vorgänge dieses Registers stehen Eigentumswechsel bei Grundstücken und Erbschaftsangelegenheiten, dazu kommen Lehnverträge und auch eine kurze Notiz über ein Seedarlehen. Vertragsschließende Partner sind auch in bedeutendem Maße Handwerker.<sup>105</sup> Leider sind die Art der Beziehungen zwischen Tabullarioi und Stadtgouverneur und ihre konkreten Formen für die spätbyzantinische Zeit nicht genau

<sup>96</sup> Geanakoplos, Emperor Michael, S. 123 f.

<sup>97</sup> Ebd.

<sup>98</sup> Der Titel des sog. Suidaslexikons, S. 30 f.

<sup>99</sup> Kant. II, 1: I, S. 312.

<sup>100</sup> Pseudo-Kodinos, S. 41.

<sup>101</sup> The travels of Ibn Battuta 1325—1354, ed. Gibb. Bd. II, Cambridge 1962, S. 513.

<sup>102</sup> Ebd., S. 509 f.

<sup>103</sup> MM II, S. 509 f.

<sup>104</sup> Ferrari dalle Spade, G., Registro Vaticano di atti bizantini di diritto privato. Studi Bizantini e Neoelleni 4, 1935, S. 251, 263.

<sup>105</sup> Ebd., S. 263—267.

auszumachen, die Nähe verschiedener Aufgabenbereiche deutet jedoch darauf hin, daß diese Beziehungen noch immer sehr eng waren, daß die *Tabularioi* noch immer als verlängerter Arm des Stadtgouverneurs und damit der Zentralgewalt fungierten.

Zu dem Beamtenstab, mit deren Hilfe der Gouverneur das Wirtschaftsleben der Stadt kontrollierte, gehörten sicherlich auch die *officiales*, qui sunt super curamen, bzw. qui sunt super tabernas, von denen Marco Minotto 1320 spricht.<sup>106</sup> Weiter wird davon gesprochen, daß den Venetianern der Handel auf bestimmten Märkten der Stadt untersagt ist, sicherlich von Beamten gleicher Art.<sup>107</sup> Ihre Beziehung zum Stadtgouverneur ist auch hier nicht ausdrücklich bestätigt, aber doch sehr wahrscheinlich.<sup>108</sup> Wenn aus den Briefen des Patriarchen Athanasios hervorzugehen scheint, daß die Regierung während der Hungersnot von 1304 keine Übersicht über die in der Stadt existierenden Bäckereien hatte<sup>109</sup>, so sollte man davon nicht unbedingt für die ganze spätere Zeit auf das ganze Wirtschaftsleben der Stadt schließen. Die Bemerkungen des Patriarchen lassen vielmehr interessante Einblicke in die wirtschaftspolitische Situation speziell um die Jahrhundertwende zu und deuten darauf hin, daß der Druck der hohen Feudalität auf die Staatsgewalt nicht nur in der Reduzierung der Flotte zum Ausdruck kam, sondern sich auch auf die staatliche Kontrolle des Wirtschaftslebens erstreckte.<sup>110</sup> Um 1320 scheint sich die Lage zugunsten des Zentralstaates wieder etwas stabilisiert zu haben.<sup>111</sup> Der Stadtgouverneur kontrollierte wahrscheinlich auch den in der Hauptstadt beheimateten privaten Schiffspark. Als Andronikos III. im Sommer 1329 bei Philokrene gegen Orchan eine Niederlage erlitt, schickte er einen Befehl an den Gouverneur von Konstantinopel, den Protostrator Synadenos, er solle Schiffe an die asiatische Küste schicken, um das zurückflutende Heer auf das europäische Ufer überzusetzen.<sup>112</sup> Sicherlich wurden vom Gouverneur private Schiffe in Form von *ἀργαεῖα* für diese Aufgabe herangezogen.<sup>113</sup>

Es existieren also durchaus bestimmte Kontrollorgane der städtischen Führung für das Wirtschaftsleben der spätbyzantinischen Hauptstadt. Das wesentlichste Kontrollinstrument der mittelbyzantinischen Zeit, das Zunftwesen Konstantinopels,<sup>114</sup> hatte sich als intakter Organismus jedoch aufgelöst.

<sup>106</sup> Diplomatarium I, S. 167 f.

<sup>107</sup> Ebd., S. 165 f. Venetianische Fischer werden gehindert, auf dem Fischmarkt zu verkaufen, Fleischer dürfen nicht auf dem Fleischmarkt, Verkäufer von minutum frumentum et aliarum rerum nicht auf den dafür üblichen Plätzen ihre Waren anbieten.

<sup>108</sup> Wenn Apokaukos als Agoranomos bezeichnet wird, dann deutet das auf die Unterstellung der entsprechenden Beamten.

<sup>109</sup> Z. B. Charanis, P., Economic Factors in the Decline of the Byzantine Empire. The Journal of Economic History XIII, 1953, Nr. 4, S. 422 f.

<sup>110</sup> Gregoras, VI, 3, S. 194, betont v. a. den Druck der Archonten und Machtigen auf den Staatsapparat. Pachymeres, Andr. Pal. III, 8, S. 208, weist auf die Deformierung des Staatsapparates durch diesen Druck hin.

<sup>111</sup> Darauf deutet schon die Darstellung Minottos hin.

<sup>112</sup> Kant. II, 7: I, S. 354. Vgl. Bosch, Kaiser Andronikos III, S. 155. Nach Greg. IX, 9, S. 434, führten viele *ἀργαεῖοι* und *βάναντοι*, aus denen das Heer des Andronikos in der Hauptsache bestand, kleine Schiffe an das asiatische Ufer mit sich, um im Bedarfsfall mit ihnen flüchten zu können.

<sup>113</sup> Zur *ἀργαεῖα* s. v. a. Ruillard, G., Les taxes maritimes et commerciales d'après des actes de Patmos et de Lavra. Mélanges Ch. Diehl I, S. 280 f.

<sup>114</sup> Zum Wesen der mittelbyzantinischen Zünfte s. Kashdan, A. P., Деревня и город в Византии IX—X вв. Moskau 1960, Kap. 5. Византийская книга эпарха (Einleitung Sjuzumov).



Von politischen Aktivitäten zunftartiger Organisationen ist in den uns bekannten Quellen nichts zu hören. Über Verbindungen des Stadtgouverneurs zu den Vertretern irgendwelcher Korporationen ist — von den Notaren wahrscheinlich abgesehen — bisher nichts bekannt.<sup>115</sup> Demgegenüber verdienen gewisse Beziehungen des Gouverneurs zum Institut der Demarchen Aufmerksamkeit. Die Demarchen waren in frühbyzantinischer Zeit die von der Zentralgewalt eingesetzten Führer der mächtigen Volksparteien. Diese Parteien nahmen neben ihren politischen Interessen auch gewisse Aufgaben in der städtischen Administration wahr.<sup>116</sup> Mit dem Niedergang der Demen, die ihre politischen Funktionen teilweise an die Zünfte weitergaben,<sup>117</sup> verminderte sich auch die Rolle der Demarchen. Sie hatten nur noch dekorative Aufgaben am kaiserlichen Hof, indem sie bei Hoffeiern mitwirkten und die Herrscher akklamierten.<sup>118</sup> Diese bescheidene Rolle scheinen sie sich aber bis in die spätbyzantinische Zeit erhalten zu haben. Bei Pseudo-Kodinos sind sie es, die dem Kaiser bei bestimmten Festlichkeiten assistieren.<sup>119</sup> Daneben wurden sie aber zumindest gelegentlich zu anderen Aufgaben im Stadtbereich herangezogen. Der Patriarch Athanasios schlägt als faktischer Leiter der städtischen Angelegenheiten die beiden Demarchen Antiochites und Plummes als Mitglieder für die von ihm angeregte Lebensmittelbehörde zur Bekämpfung der Hungersnot vor.<sup>120</sup> Bei der Formierung der legitimistischen Partei zu Beginn des Bürgerkrieges 1341—47 spielen Demarchen eine bedeutende politische Rolle, denn mit ihrer Hilfe macht der Stadtgouverneur Alexios Apokaukos das Volk der Hauptstadt gegen den Großdomestikos Johannes Kantakuzenos mobil und verschafft sich damit das entscheidende Übergewicht, das die Anhänger des Gegners zur Flucht aus der Stadt zwingt.<sup>121</sup> Der genetische Zusammenhang dieser spätbyzantinischen Demarchen zu denen der byzantinischen Frühzeit ist sicherlich sehr schwach, wichtig in unserem Zusammenhang ist v. a. der Umstand, daß in den Demarchen wahrscheinlich gewisse Transmissionen zu den städtischen Volksschichten existierten, deren sich speziell die Gouverneure im Bedarfsfall bedienen konnten. Ob ähnliche Transmissionen über die *ἐκκλητοὶ* bzw. *πρόκριτοι τοῦ δήμου* liefen, kann leider nicht gesagt werden.<sup>122</sup>

Durch die Einrichtung ausländischer Kolonien und ihre weitgehende Eximierung aus der byzantinischen Verwaltung und Rechtsprechung in der Palaiologenzeit hatten die Aufsichtsbefugnisse des Gouverneurs über die Ausländer natürlich bedeutende Einschränkungen erfahren, was davon übrig blieb, befand sich jedoch weiter in seiner Hand. Es sind vermutlich seine

<sup>115</sup> Diese Einschränkungen werden deshalb gemacht, weil unsere Kenntnisse über das spätbyzantinische Konstantinopel bisher für generelle Schlüsse einfach zu fragmentarisch sind. Frances, E., *La disparition des corporations byzantines*. Actes Ochrid II, S. 93—101, scheint das nicht genügend zu berücksichtigen.

<sup>116</sup> Grundlegend Djakonov, A. P., *Византийские димы и фракции (τὰ μερί) в V—VII вв. Виз. Сборник*, Leningrad 1945. Ostrogorsky, *Geschichte*, S. 56 ff.

<sup>117</sup> Dazu bes. Vryonis, S., *Byzantine ΑΗΜΟΚΡΑΤΙΑ and the guilds in the eleventh century*. *Dumbarton Oaks Papers* 17, 1963, S. 287—314.

<sup>118</sup> Ostrogorsky, *Geschichte*, S. 209.

<sup>119</sup> Pseudo-Kodinos, S. 99. Bréhier, *Les institutions*, S. 202.

<sup>120</sup> Banescu, *Le patriarche Athanasie*, S. 51.

<sup>121</sup> Greg. XII, 11, S. 608.

<sup>122</sup> Sie erscheinen verschiedentlich bei Historikern und in offiziellen Dokumenten. Vgl. Greg. IX, 2, S. 398; XI, 2, S. 531. Meyendorff, J., *Le Tome synodal de 1347. Mélanges G. Ostrogorsky* I, S. 218, 221.

Beamten, die die Wirtschaftstätigkeit der Lateiner in der Stadt kontrollierten und auch in der 2. Hälfte des 14. Jh. noch immer Versuche machten, diese Tätigkeit einzuschränken bzw. unter Kontrolle zu behalten.<sup>123</sup> Zumindest ein Teil der Wirtschaftsrechtssachen zwischen Lateinern und Griechen wurde vor dem Gericht des Gouverneurs verhandelt.<sup>124</sup> Auch bewaffnete Zusammenstöße zwischen Lateinern und Einheimischen fielen in die Kompetenz des Gouverneurs. Erheben Untertanen des Kaisers in Pera die Waffen, so sollen diese Waffen dem capitaneus von Konstantinopel zur Untersuchung der Angelegenheit übergeben werden, bestimmt der Vertrag zwischen Byzanz und Genua vom Herbst 1341.<sup>125</sup> An den diplomatischen Verhandlungen mit den westlichen Handelsnationen scheinen die Gouverneure oft beteiligt gewesen zu sein. So spielte der Parakoimomenos Apokaukos in den diplomatischen Auseinandersetzungen von 1340/41 um die Verlängerung der Verträge zwischen Byzanz und Venedig offensichtlich eine wichtige Rolle. Apokaukos hatte sicherlich auch schon als Mesazon und Finanzminister einen bedeutenden Einfluß auf die auswärtige Politik gehabt, zu dem Zeitpunkt, als die Markusrepublik bei ihrem diplomatischen Vertreter in Konstantinopel anfragt, was es mit den Bemerkungen des Parakoimomenos über den Vertrag auf sich habe, war Apokaukos jedoch Stadtgouverneur.<sup>126</sup> Die Unterschriften der Stadtgouverneure erscheinen nur gelegentlich unter den Auslandsverträgen der Palaiologenzeit, wahrscheinlich befinden sich jedoch unter den Unterzeichnern der Verträge mit Genua, Venedig und anderen Staaten noch mehrere hauptstädtische Gouverneure, ohne in dieser Funktion extra ausgewiesen zu werden.<sup>127</sup>

Zur Abrundung der Darstellung über die Kompetenzen des späbyzantinischen Stadtgouverneurs noch ein paar Bemerkungen über die territoriale Ausdehnung seiner Macht. Sie beschränkte sich auch unter den Palaiologen nicht auf das Gebiet hinter der eigentlichen Stadtmauer. Der capitaneus Kinnamos überwachte das Einlaufen und die Durchfahrt italienischer Schiffe durch den Bosporus.<sup>128</sup> Der Auftrag an den Gouverneur Synadenos zur Wiederherstellung der Eigentumsverhältnisse nach Beendigung der ersten Bürgerkriege betraf sicherlich nicht nur die Stadt sondern auch den vorstädtischen Raum.<sup>129</sup> Nach Gregoras setzte der Patriarch den Parakoimomenos Apokaukos 1341 zum *διοικητής και ἀγορανόμον και ἐπιτροπον Βυζαντίου τε καὶ τῶν ἐπὶ τὸ Βυζάντιον πόλεων ἅμα καὶ νήσων πασῶν*.<sup>130</sup> G. Ostrogorsky interpretiert die Passage, indem er von den benachbarten Inseln und Städten spricht.<sup>131</sup> Unter den Inseln wären demnach v. a. die Prinzeninseln zu verstehen, die seit jeher in die Administration der Hauptstadt einbezogen waren. Die Sitte, daß der Stadtgouverneur den heimkehrenden Kaiser in einer der Vor-

<sup>123</sup> Thiriet, *La Romanie*, S. 345 f.

<sup>124</sup> Den Verträgen entsprechend wird es sich in erster Linie um Klagen von Lateinern gegen Griechen gehandelt haben.

<sup>125</sup> Bertolotto, *Nuova serie*, S. 548.

<sup>126</sup> Thiriet, F., *Régestes des délibérations du sénat de Venise concernant la Romanie* I, Paris 1958, S. 46, Nr. 124.

<sup>127</sup> Möglich ist das u. a. für die Unterschrift von Georgios Astra unter der Vertragsverlängerung mit Venedig vom Oktober 1357. *Diplomatarium* II, S. 43.

<sup>128</sup> Bertolotto, *Nuova serie*, S. 516.

<sup>129</sup> Kant. II, 1 : 1, S. 312.

<sup>130</sup> Greg. XII, 10, S. 605.

<sup>131</sup> Ostrogorsky, *Geschichte*, S. 421.

städte Hebdomon oder Rhegion zu empfangen hatte, hält sich bis in die letzten Jahrzehnte des Reiches.<sup>132</sup> Andererseits mußte die politische Entwicklung schon in der frühen Palaiologenzeit zu einer Einschränkung des territorialen Machtbereiches des Gouverneurs führen. Das kleinasiatische Ufer ging den Byzantinern unter Andronikos II. restlos verloren. Was den europäischen Teil betrifft, so zeigt schon die vorübergehende Reichstellung von 1321, daß auch hier das ursprüngliche städtische Gebiet keine intakte administrative Einheit mehr darstellte,<sup>133</sup> denn das dem jungen Andronikos zugesprochene Gebiet erstreckte sich bis nach Selymbria, also deutlich in den stadtnahen Raum hinein. Der sich hier bereits andeutende Zerfall des byzantinischen Restterritoriums in Teilreiche wird in der 2. Hälfte des 14. Jh. immer deutlicher und ergreift verstärkt auch das vorstädtische Gebiet und zerstückelt es in einzelne feudale Herrensitze.

Auf jeden Fall macht das zusammengestellte Material deutlich, daß es sich beim Amt des Gouverneurs der späbyzantinischen Hauptstadt um eine Schlüsselposition der Macht handelte. Das zeigt auch der Umstand, daß es in der Mehrzahl der Fälle Mitglieder der mächtigsten Familien des Reiches sind, die diese Funktion übernehmen. Die Asanes rückten sofort nach ihrer Flucht aus Bulgarien nach Byzanz in die Kreise des byzantinischen Hochadels ein.<sup>134</sup> Die Synadenoι spielten ebenfalls eine erstrangige Rolle in der späbyzantinischen Gesellschaft.<sup>135</sup> Der Aufstieg der Metochites von einer relativ unbedeutenden Familie zu einer führenden Position begann unter Theodoros Metochites und wurde auch nach seinem Sturz nicht rückgängig gemacht.<sup>136</sup> Die Chumnos sind seit Nikephoros Chumnos ebenfalls fest etabliert.<sup>137</sup> Die Tornikes gehörten wahrscheinlich beide einer alten Adelsfamilie an, die mit der herrschenden Dynastie engstens verzahnt war.<sup>138</sup> Die Kinnamos scheinen ein besonders in der Hauptstadt angesehenes und begütertes Geschlecht gewesen zu sein.<sup>139</sup> Obskurer Herkunft in der obigen Liste sind eigentlich nur Alexios, der sich aber schon vor Übernahme dieses Postens in die Spitze der Gesellschaft hineingespielt hatte, und der Vertrauensmann des Kantakuzenos, Johannes de Peralta, offensichtlich ein Katalane, der sich

<sup>132</sup> Janin, *Constantinople byzantine*, S. 416.

<sup>133</sup> Vgl. Bosch, *Kaiser Andronikos III*, S. 24.

<sup>134</sup> Uspenskij, Th., *Българские Асеновичи на византийской службе в XIII—XV вв.* Известия Русского археологического института в Константинополе 13, 1908, S. 1—16.

<sup>135</sup> Charanis, P., *The aristocracy of Byzantium in the thirteenth century*. Studies in Roman Economic and Social History. Princeton 1951, S. 350. Zur Herkunft des Protostrators Synadenoс s. bes. Kant. I, 8: I, S. 37.

<sup>136</sup> Beck, H. G., *Theodoros Metochites. Die Krise des byzantinischen Weltbildes im 14. Jh.* München 1952; Verpeaux, J., *Le cursus honorum de Théodore Métochite*. REB XVIII, 1960, S. 195—198.

<sup>137</sup> Notes prosopographiques sur la famille Choumnos. Byzantinoslavica XX, 1959, S. 252—266.

<sup>138</sup> Papadopoulos, Versuch, S. 4 f.

<sup>139</sup> Ein Kinnamos (Logotheti stratiotico quondam Kynami) Besitzer eines Weinberges im Gebiet von Pera. Belgrano, L. T., *Prima serie di documenti riguardanti la colonia di Pera*. Atti della Società Ligure di Storia Patria XIII, Genua 1877—1884, S. 103. Im Jahre 1316 Klage des Sebastos Eustathios Kinnamos gegen seinen Schwiegersohn, der die Frau verlassen hat und ihre Mitgift verschwendet. MM I, S. 56. Ein Manuel Kinnamos als Akteur der Regentschaft. Kant. III, 36: II, S. 223; III, 89: II, S. 549; III, 97: II, S. 599. Dölger, Reg. V, 2891 und 2952.

zu einem nicht genau bestimmbar Zeitpunkt in Romania niedergelassen hatte.<sup>140</sup>

Das Interesse am Amt des hauptstädtischen Gouverneurs war sicherlich in der Regel mit ökonomischen Interessen in der Stadt und im stadtnahen Raum verbunden. Deutlich wird das im Falle des Parakoimomenos und späteren Megasdux Alexios Apokaukos. Apokaukos hatte bedeutende grundherrschaftliche Interessen, die sich um die Hauptstadt konzentrierten. Die Ortschaft Epibatos im Weichbild von Konstantinopel, wo er auch noch zu Lebzeiten Andronikos III. ein von der Wasser- und Landseite zugängliches Kastell gebaut hatte, war ihm augenscheinlich als Domäne zugewiesen.<sup>141</sup> Die Inschrift eines Säulenkapitells aus der Hauptkirche von Selymbria nennt den Parakoimomenos Apokaukos als Ktitor d. h. Erbauer oder Restaurator dieser Kirche.<sup>142</sup> Im Normalfall gehörte zu einer solchen Stiftung auch ihre Ausstattung mit Grundbesitz.<sup>143</sup> Im Zusammenhang mit der Herrschaft Epibatos spricht Kantakuzenos davon, daß Apokaukos viele solcher Ortschaften unterstellt waren.<sup>144</sup> Gregoras erzählt von Kastellen und Türmen auf den Prinzeninseln und anderswo, sicherlich ebenfalls in der Nähe Konstantinopels.<sup>145</sup> Der Besitz eines Hauses im Hafen am Goldenen Horn ebenso wie das von der See her zugängliche Kastell Epibatos deuten darauf hin, daß Apokaukos auch kommerzielle Interessen hatte, sei es, daß er, wie viele Adlige seiner Zeit, den Verkauf der Erzeugnisse seiner Domänen selbst in die Hand nahm um selbst in den Genuß der Handelsprofite zu kommen, sei es, daß er die durch die Steuerpacht und die Ausbeutung feudalen Grundbesitzes erworbenen Gelder im Handel arbeiten ließ, Schiffe betrieb u. ä. Gerade die Einbeziehung der zweiten Variante erscheint für Apokaukos als sehr wahrscheinlich.<sup>146</sup>

Der Gouverneur von 1350, Johannes Asanes verheiratete sich 1347 sicherlich v. a. deshalb mit der Tochter des zwei Jahre vorher ermordeten Megasdux, um in den Besitz dieses Erbes zu kommen. Das war für seine Schwiegermutter so offensichtlich, daß sie sich die größte Mühe gab, ihn in Epibatos schnell wieder loszuwerden.<sup>147</sup> Asanes ließ sich zunächst in der Nähe von Trajanopolis nieder, wo ihn Kantakuzenos mit Land und Häusern ausgestattet hatte.<sup>148</sup> Wann die Frau des Apokaukos starb, ist unbekannt, ebenso, wer Nachfolger im Besitz von Epibatos wurde. Vielleicht hat Johannes Asanes doch noch seinen Teil abbekommen, sein Auftauchen als Stadtgouverneur in Konstantinopel läßt einen solchen Schluß jedenfalls zu.

<sup>140</sup> Evtl. gehört auch er zur Besatzung der 12 in der Schlacht vom 13.2.1352 zerstörten Galeeren, die sich zum großen Teil zu den Byzantinern nach Konstantinopel retten kann und aus der Kantakuzenos eine persönliche Garde bildet. Rubio i Lluch, A., *Diplomatari de l'Orient Català*. Barcelona 1947, S. 263, Anm. 5. Zum Namen Peralta im Königreich Sizilien und im Herzogtum Athen s. ebd. passim.

<sup>141</sup> Greg. XII, 4, S. 585; XII, 9, S. 602.

<sup>142</sup> Eyice, S., *Alexis Apocauque et l'église byzantine de Selymbria (Silivri)*. Byzantion XXXIV, 1964.

<sup>143</sup> v. Zhishman, J., *Das Stifterrecht*. Wien 1888.

<sup>144</sup> Kant. III, 10: II, S. 72.

<sup>145</sup> Greg. XII, 4, S. 585.

<sup>146</sup> Schon seine Charakteristik durch Gregoras macht das wahrscheinlich. Greg. XII, 2, S. 577; XV, 7, S. 766.

<sup>147</sup> Greg. XVI, 1, S. 797.

<sup>148</sup> Ebd.

Schon der Vater des Johannes Asanes war auf wirtschaftlichem Gebiet ein Konstantinopel sehr aktiv und hatte allem Anschein nach enge geschäftliche Beziehungen zu den Lateinern. Im Vertrag zwischen Venedig und Byzanz von 1324 werden seine Schulden von mehreren tausend Hyperper bei zwei Venetianern anerkannt.<sup>149</sup> 1332 ist aus der Wiederholung dieser Forderung zu erfahren, daß es sich um ein Darlehen handelte, das von einem griechischen Bankier vermittelt worden war.<sup>150</sup> Aus dem Vertrag sind auch Bruchstücke über einen Streit mit verschiedenen Venetianern zu erfahren. Anerkannt wird eine Forderung, die sich aus der gewaltsamen Wegnahme mehrerer Häuser durch Andronikos Asanes herleitet. Gleichzeitig wird festgestellt, daß auch die Forderungen des byzantinischen Großen erfüllt werden müssen,<sup>151</sup> das deutet darauf hin, daß sich die Beziehungen zwischen Asanes und den Venetianern nicht auf die Annahme von Darlehen beschränkten sondern wechselseitigen Charakter hatten. Es ist nicht ausgeschlossen, daß der Vater des capitaneus von 1350 in den 20er Jahren selbst einmal Gouverneur der Hauptstadt war.<sup>152</sup>

Neben den wirtschaftlichen Interessen waren aber — wie schon verschiedentlich angedeutet — in noch stärkerem Maße politische Ziele für die Besetzung dieses Postens maßgeblich. Kämpfende Parteien der herrschenden Klasse suchten ihre Vertrauensleute in diese Funktion zu lancieren. Als Andronikos III. im Jahre 1328 seinen Großvater mattsetzt, ist eine seiner ersten Aktionen die Besetzung des Gouverneurspostens der Hauptstadt mit einem Mann aus seiner engsten Umgebung, dem Protostrator Synadenos, der aber, wie sich in der Folgezeit herausstellt, viel eher ein Vertrauensmann des Großdomestikos Kantakuzenos ist, denn als dieser 1330 beim ersten bedrohlichen Krankheitsanfall Andronikos' Kurs auf seine Machtübernahme nimmt, unterstützt ihn Synadenos, indem er den zu diesem Zeitpunkt noch lebenden alten Kaiser zwingt, die Mönchskutte anzuziehen.<sup>153</sup> Die spätere Ablösung des Synadenos war ein erster Schritt zur Verminderung des Einflusses von Kantakuzenos in der Hauptstadt. Immerhin war von den in der zweiten Hälfte der 30er Jahre kollegial amtierenden Gouverneuren wenigstens noch einer, der Großdrungarios Tornikes, ein Vertrauensmann des Großdomestikos, wie sich während der Auseinandersetzungen in der Synkletos kurz nach dem Ableben Andronikos III. zeigt. Chumnos hingegen tritt auf der gleichen Versammlung als agent provocateur der gegen Kantakuzenos gerichteten Koalition auf.<sup>154</sup> Schon 1340 war der Einfluß des Großdomestikos in der Hauptstadt mit der Übernahme des Gouverneurspostens durch Apokaukos weiter gesunken. Die Lancierung des Parakoimomenos in

<sup>149</sup> Diplomatarium I, S. 202.

<sup>150</sup> Ebd., S. 231.

<sup>151</sup> Ebd., S. 232.

<sup>152</sup> Einen exakten Beweis oder auch nur ein deutliches Indiz für diese Vermutung habe ich allerdings bisher nicht finden können. Andronikos A. ist um 1320 Gouverneur von Morea. 1321 hält er sich aber schon wieder in Konstantinopel auf (Papadopoulos, Versuch, S. 26), und ist in der Folgezeit politisch sehr rege. Sein Bruder Isaak ist vor Alexios Apokaukos Megasdux. Guillard, R., *Études de titulature et de prosopographie byzantines: Les chefs de la marine byzantine: Drongaire de la flotte, Grand Drongaire de la flotte, Duc de la flotte, Megasduc*. B. Z. 44, 1951, S. 232.

<sup>153</sup> Greg. IX, 10, S. 441 f. und 446.

<sup>154</sup> Kant. III, 2: II, S. 20 ff. Für Kantakuzenos beginnt mit dieser Episode der Bürgerkrieg. S. a. Bratianu, G., *Démocratie dans le lexique byzantin à l'époque des Paléologues*. Mémorial L. Petit, S. 34 f.

diese Funktion ist eine der entscheidenden Etappen bei der Formierung der gegen Kantakuzenos gerichteten Partei, sie verschafft ihr eine wesentliche Machtbasis für die kommenden Auseinandersetzungen. Während seiner späteren Regierungszeit besetzte Johannes Kantakuzenos den Gouverneursposten mit Leuten seines engsten Vertrauens. Die Brüder Asanes hatten sich während des Bürgerkrieges in seinem Sinne bewährt.<sup>155</sup> Peralta war als ξένος auf Gedeih und Verderb mit dem Usurpator verbunden. Er verschanzte sich 1354 beim Handstreich Johannes V. mit der ihm unterstehenden Truppe im Kastell der Horaia Phyle und war selbst durch seinen Gebieter nur schwer zu bewegen, den Widerstand aufzugeben.<sup>156</sup> Vielleicht werden aber sowohl er als auch sein Kollege Astras in ihren Funktionen belassen.<sup>157</sup> Damit würde sich das Wesen dieses Umsturzes auch von dieser Seite her bestätigen.<sup>158</sup>

Es scheint also der Schluß erlaubt, daß die Ablösung des hauptstädtischen Eparchen durch einen oder mehrere κεφαλαιτικεύοντες wenigstens zunächst weniger auf eine Deformation als auf eine Transformation der hauptstädtischen Administration hinausläuft. Sie liegt möglicherweise auf der gleichen Ebene wie das Erscheinen des παραδυναστεύων in spätmittelbyzantinischer Zeit, dem die Führung der gesamten politischen Geschäfte in oberster Instanz obliegt und der als solcher außerhalb der Hof- und Beamtenränge steht. Er hat zwar zumeist einen Hoffitel und bekleidet auch irgendein Amt, aber weder das eine noch das andere qualifizieren ihn zum leitenden Minister, sondern die Einsetzung in diese Vertrauensstellung durch den Kaiser. Auch der Mesazon, der den παραδυναστεύων ablöst, bekleidet bis weit in die Palaiologenzeit kein ἀξίωμα, sondern eine Funktion, eine ὑπηρεσία.<sup>159</sup> Ganz ähnlich beim spätbyzantinischen Stadtgouverneur. Auch er hat einen Hoffitel, auch er bekleidet ein Amt, seine Funktion als Stadtgouverneur ist aber eine Stellung außerhalb von Ämtern und Würden, die nur besonderen Vertrauensleuten übertragen wird.<sup>160</sup> Seine Tätigkeit wird nicht in eine Amtsbezeichnung gefaßt, sondern ihrem Sachverhalt nach beschrieben.<sup>161</sup> Beide Funktionen korrespondieren schließlich mit dem Institut der οἰκεῖοι, das in der

<sup>155</sup> Wenn Asanes bald nach dem Zusammenbruch des Regimes in Konstantinopel zusammen mit dem Sohn des Siegers gegen ihn konspiriert, dann ist das eine Revolte von rechts mit dem Ziel, den Sieg brutaler auszubeuten, als es der weitsichtige Johannes Kantakuzenos zuließ. Greg. XVI, 2, S. 798 ff.

<sup>156</sup> Kant. IV, 41 : III, S. 301.

<sup>157</sup> Auf jeden Fall sind sie weiter zusammen mit der Restauration der H. Sophia bestraft. Astras erscheint noch 1357 an exponierter Stelle als Unterzeichner des Vertrags mit Venedig.

<sup>158</sup> Vgl. Frančes, Народные движения, S. 145 f. Auch Kydones bleibt auf seinem Posten als Mesazon.

<sup>159</sup> Beck, H. G., Byzantinisches Gefolgschaftswesen. Sitzungsberichte der Bayer. Akad. der Wiss. Phil. Hist. Klasse, Jg. 1965, H. 5, S. 31. Ders., Der byzantinische Ministerpräsident, S. 338. Verpeaux, J., Contribution à l'étude de l'administration byzantine: ὁ μεσάζων. Byzantinoslavica XVI, 1955, S. 276.

<sup>160</sup> Das scheint auch Sjuzjumov andeuten zu wollen wenn er schreibt, daß alle Rechte des Eparchen in die Hände von Leuten kommen, die dem kaiserlichen Hof nahestehen. Византийская книга эпарха, S. 106. Gegenüber dem Großdrungarios τῆς βίγλης müssen die obigen Behauptungen eingeschränkt werden, denn sein Amt steht in direkter Beziehung zur städtischen Administration.

<sup>161</sup> Z. B. . . αὐτῷ γὰρ τότε τὰ τῆς πόλεως ἐπετέτραπτο : Pachym. Mich. Pal. II, 24, S. 226 ; ähnlich VI, 31, S. 507. . . τὴν τῆς πόλεως ἀρχὴν ἐπανηρημένον : Pachym. Andr. Pal. VI, 2, S. 480 ; ähnlich Kant. II, 1 : I, S. 312.

spätbyzantinischen Gesellschaft eine Schlüsselposition einnimmt.<sup>162</sup> Das Gefolgschaftswesen tritt in dieser Periode nicht mehr neben den Beamtenapparat, um ihn gelegentlich zu kontrollieren wie in früh- und mittelbyzantinischer Zeit,<sup>163</sup> sondern es ist im Begriff diesen zu ersetzen bzw. neu einzufärben.

In politischer Hinsicht erweist sich die Funktion des Stadtgouverneurs auch in der spätbyzantinischen Zeit als wesentliches Instrument der herrschenden Klasse zur Durchsetzung ihrer Klassenziele, mögen verschiedene Attribute dieser Funktion auch ganz oder teilweise an andere Institute des Feudalstaates übergegangen sein.<sup>164</sup> Gleichzeitig spiegelt die Funktion des Gouverneurs der spätbyzantinischen Hauptstadt vielfältig die Spannungen zwischen dem an feudaler Dezentralisation interessierten Hochadel und zentralistischen Traditionen und ihren Trägern, aber auch den Kampf zwischen Feudalität und Kräften, die neue Wege der gesellschaftlichen Entwicklung suchen, wider. Die Zeit des spürbaren Vormarsches der Feudalgewalten Ende des 13. Jh. ist gleichzeitig eine Periode besonderer Desorganisation der hauptstädtischen Administration. Die Massierung der Funktion des Stadtgouverneurs unter Alexios Apokaukos ist begleitet von einer zeitweiligen Erhöhung des Gewichts der städtischen Schichten im spätbyzantinischen Gesellschaftsgefüge. Das Konstantinopel der byzantinischen Spätzeit hatte viele Gesichter. Es war Rückzugsgebiet traditionalistischer Kräfte der byzantinischen Gesellschaft. Es war ein wichtiger Eckpfeiler in der politischen und ökonomischen Herrschaft der großgrundbesitzenden Feudalität. Es war auch, und nicht zuletzt, zumindest potentiell ein Aktivposten für Kräfte, die auf neue gesellschaftliche Lösungen drängten.

<sup>162</sup> Verpeaux, J., *Les δικαστοί*. Notes d'histoire institutionnelle et sociale. REB XXIII, 1965, S. 98. Vgl. a. Beck, *Byzantisches Gefolgschaftswesen*, S. 8, Anm. 1.

<sup>163</sup> Ebd., S. 31.

<sup>164</sup> Da es hier zunächst darauf ankam, den positiven Gehalt der Funktion des spätbyzantinischen Stadtgouverneurs herauszuarbeiten, blieben ihre Beziehungen zu anderen Instituten des Staatsapparates, beispielsweise zu dem der *καθολικοί κριται* weitgehend außerhalb der Betrachtung.





## MONNAIES DES PALEOLOGUES AVEC DES REPRESENTATIONS D'ETOILES

*T. Gerasimov*

La représentation la plus ancienne de l'étoile est attestée sur des monnaies de nombreux empereurs byzantins du VI<sup>e</sup> s. Elle y est utilisée comme signe supplémentaire auprès du type principal sur le revers.<sup>1</sup> Sur les monnaies frappées au cours des siècles suivants elle n'y figure pas à l'exception seulement de quelques cas très rares. C'est à peine pendant la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> s. que l'on retrouve sur des monnaies de bronze des Paléologues la représentation d'une ou de plusieurs étoiles où elles jouent un rôle important. Ce sont surtout des monnaies, de Michel VIII et d'Andronic II, frappées dans l'atelier monétaire de Salonique. L'étoile figure comme type principal sur le revers de ces monnaies comme type supplémentaire sur l'avvers, mais dans certains cas aussi sur le revers. Utilisés comme type principal l'étoile comporte toujours six branches ressemblant à des feuilles de laurier. Ses grandes dimensions indiquent l'importance particulière qu'on lui attribuait. Le revers des monnaies byzantines était réservé à la figure du Christ, de la Vierge et des saints vénérés par l'empereur comme protecteur de sa propre personne et de sa famille. Aussi est-ce la raison pour laquelle l'étoile est toujours en relation avec l'une de ces figures. Plusieurs exemples de la peinture et de la numismatique byzantines ont permis d'établir que l'étoile à six branches de ces monnaies est un symbole qui remplace l'image du Christ. On peut le constater aisément de quelques représentations de l'archange Michel de l'art chrétien d'Orient. Sur l'une d'entre elles l'archange tient d'une main le disque ou la sphère sur laquelle le Christ est figuré en buste.<sup>2</sup>

Dans d'autres représentations de l'archange ce buste de la sphère est remplacé par les initiales du Christ IC, XC et X<sup>3</sup>, enfin sur les troisièmes une croix est dessinée à cette place avec un, ou le plus souvent deux bras horizontaux, accompagnés des initiales IC et XC et de l'image du Christ.<sup>4</sup> Dans une autre représentation de l'archange Michel, au lieu du buste du Christ dans la sphère, se trouve une étoile à multiples branches.<sup>5</sup>

<sup>1</sup> W. Wroth, *Imperial Byzantine Coins*, I, 1908, London, Pl. I, 1, 2, 7, 9; II, 5, 8, 9, 10; IV 9—12; V, 3, 6; VI, 1, 15; VIII, 1, 2.

<sup>2</sup> V. I. Petkovič, *La peinture serbe*, II, Staro Nagoricino, XIII<sup>e</sup> s.; Н. Кондаков, *Русская икона*, 1928, pl. III.

<sup>3</sup> G. Millet, *Monuments de l'Athos*, I, Les peintures, Paris, 1967, Pl. 67, 1.

<sup>4</sup> A. Grabar, *L'Empereur dans l'art byzantin*, Paris, 1936, Pl. XXXIX; Byz. Zeitschrift, XXV, 1925, p. 128, taf. 1, 5. Nea Moni du XI<sup>e</sup> s.

<sup>5</sup> O. Dalton, *Byzantine Art and Archaeology*, Oxford, p. 238, fig. 176 Fresque du VI—VIII<sup>e</sup> s. du monastère St Eremie à Saqqara, Egypte.

Dans l'Apocalypse et les ouvrages d'Eusèbe il est dit que l'étoile à sept branches personnifie le Christ. Cette idée dogmatique s'est reflétée dans la peinture monumentale chrétienne sous forme d'un thème individuel. Dans l'abside de l'église Ste Sophie de Kiev, une grande étoile à huit branches est représentée entre quatre médaillons portant la figure des archanges.<sup>6</sup> On trouve ce symbole du Christ représenté aussi dans l'Eglise San Vitale à Ravenne.<sup>7</sup> C'est le plus ancien exemple de ce symbole (VI<sup>e</sup> s.)

A ces exemples pris de la peinture on doit ajouter aussi quelques données numismatiques. Ainsi, sur des monnaies anonymes de cuivre, frappées au XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> s. dans l'atelier monétaire de Salonique, la Vierge Orante est représentée sur l'avvers, et sur le revers le Christ assis sur le trône. On connaît de la même époque une émission de monnaies anonymes dans laquelle la figure du Christ est remplacée par la représentation d'une étoile à six branches (Pl. I). Sur les monnaies byzantines on a représenté tout comme sur les peintures murales un morceau de ciel d'où apparaît la figure du Christ ou seulement sa main droite faisant le geste de la bénédiction (*manus dei*). Sur une monnaie de cuivre d'Andronic II (Pl. I) au-dessus du morceau de ciel se trouve une étoile à six branches.

L'étoile à six branches existe aussi sur des monnaies, flanquée de deux ailes d'ange (Pl. I). La Croix — ce second symbole du Christ — comportant deux bras horizontaux est accompagnée de deux ailes d'ange. Le Christ est caractérisé ainsi comme un ange. Les figures du Christ des peintures murales de la Péninsule balkanique du XII<sup>e</sup> s. viennent le confirmer. Dans ces peintures il est représenté avec des ailes d'ange.<sup>8</sup>

On rencontre cette manière de représenter le Christ, comme envoyé du Ciel sous l'aspect d'un ange, aussi dans le Vieux Testament. Dans l'un des textes des prophètes il est dit : Voici que mon ange arrive disait le Tout-Puissant ; le Dieu des Cieux va amener le royaume éternel. Il ne fait aucun doute que cette idée s'est reflétée aussi dans la peinture.<sup>9</sup>

La représentation de l'Empereur avec des ailes que l'on trouve sur un certain nombre de monnaies de cuivre des Paléologues est due probablement à cette version.<sup>10</sup> On a voulu montrer ainsi sous une forme concrète que l'empereur de Byzance représente et remplace sur la terre le roi des Cieux, et c'est pourquoi, on lui a mis des ailes.

Nous avons relevé par ailleurs que l'étoile à six branches non seulement comme type principal sur le revers des monnaies des Paléologues, y figure aussi comme signe supplémentaire. L'étoile a acquis ainsi une signification quelque peu différente. Comme astre lumineux c'est le symbole de la lumière et de la gloire.<sup>11</sup> Mais c'est en même temps le symbole de la

<sup>6</sup> Ch. Diehl, *Manuel de l'art byzantin* II, Paris, 1926, p. 517.

<sup>7</sup> G. Millet, *Le monastère de Daphni*, Paris, p. 84 et suiv.

<sup>8</sup> Dans la coupole du narthex de l'Eglise St Clément à Ohrid, cf. V. I. Petkovič, *op. cit.*, II, 1934, Pl. CXXI ; dans l'Eglise de Studenica, Petković, *op. cit.*, Pl. II ; A. M. Ammanns, *Slawische Christus-Engel Darstellungen*, *Orientalia christiana periodica*, Roma, VI, 1940, p. 468.

<sup>9</sup> Cette iconographie du Christ-Ange s'est maintenue jusqu'à très tard dans l'art figuratif chrétien, V. G. Ostrogorski, *Die Sinaiikone des hl. Johannes Vladimir*, *Bull. de la Soc. scient. de Skopje*, t. XIV (1935), 101 ; T. Bertele, *Imperatore alato nella numismatica bizantina*, Roma, 1931, 239.

<sup>10</sup> G. Millet, *op. cit.*, p. 84.

<sup>11</sup> H. Hunger, *Reich der neuen Mitte. Der christliche Geist der byzantinischen Kultur*.

glorification. Une ou plusieurs étoiles disposées sous l'image de l'empereur indiquaient à ses sujets que Dieu l'avait chargé de représenter le roi suprême des Cieux. L'étoile est utilisée aussi dans la peinture monumentale avec cette même signification de symbole de la gloire. La voûte de l'église San Vitale de Ravenne porte une croix — le symbole qui remplace la figure du Christ entouré du rayonnement des étoiles.<sup>12</sup>

La croix — ce symbole du Christ — est entourée d'étoiles aussi sur les monnaies (Pl. I). Il en est de même de la Vierge qui est glorifiée sur les monnaies par des étoiles (Pl. I).

Sur de nombreuses monnaies l'étoile comme signe de glorification indique qu'il s'agit de l'empereur. Elle est placée près du monogramme et du nom propre d'Andronic II (Pl. I), près du nom de famille des Paléologues (Pl. I) et de l'aigle bicéphale, de l'emblème de cette famille (Pl. I).

Enfin nous devons accorder une certaine attention aussi à la signification de la lettre B, qui figure en grand sur les monnaies de Michel VIII et d'Andronic Paléologue (Pl. I). Elle accompagne l'image de l'empereur ou celle du Christ (Pl. I), ainsi que la croix sur le revers des monnaies.

La question qui se pose est de savoir quelle est la relation entre cette lettre dans la représentation de l'empereur existant aussi sur le revers de la monnaie. Pour éclairer cette question nous avons été facilité par les exemples sur lesquels cette lettre majuscule B accompagne l'image du Christ (Pl. I), ainsi que le symbole remplaçant le Christ, soit la croix à deux bras horizontaux (Pl. I). La lettre répétée deux fois est en relation avec la figure du Christ et son symbole. Les deux B et B sont une abréviation de l'épithète bien connu du Christ *βασιλεὺς βασιλέων*<sup>13</sup>. Sur une monnaie de cuivre d'Andronic II<sup>14</sup> et une autre d'Andronic II et Andronic III Paléologue<sup>15</sup> les deux lettres B sont utilisées comme type principal sur le revers. Elles remplacent la figure du Christ. La lettre B, ornée de grosses perles<sup>16</sup>, qui se trouve sur le revers d'une monnaie de cuivre de l'empereur de Nicée Jean I<sup>er</sup> Vatašes a également la valeur d'un symbole. Il y a parmi les monnaies de cuivre d'Andronic II des exemplaires où l'empereur tient de ses deux mains les lettres B et B. Dans cette représentation les deux lettres ne sont pas en relation avec la personne d'Andronic II, car l'empereur de Byzance ne portait pas le titre de „roi des rois“. On sait que ce titre n'appartient qu'au roi des Cieux-le Christ.

Sur les monnaies que nous venons de mentionner les deux B ont la signification d'un symbole. Par leur truchement le graveur du sceau monétaire a voulu suggérer que l'empereur est le représentant sur terre du roi des rois des Cieux.

Il est intéressant de relever que sur d'autres monnaies l'empereur tient deux croix au lieu des deux lettres B à bras transversaux doubles — le symbole du Christ.

Cette présence a la même signification que celle des deux lettres — B et B.

<sup>12</sup> I. Bertelè, *L'Imperatore alato*, Roma, pl IV.

<sup>13</sup> W. Bauer, *Wörterbuch zum neuen Testament*, Berlin 1937, 762, v. l'Acocalypse, livre 17, p. art. 19. Le vêtement porte l'inscription : *Κύριος κυριῶν καὶ βασιλεὺς βασιλέων*.

<sup>14</sup> J. Sabatier, *Monnaies byzantines*, II, Pl. LX, 12.

<sup>15</sup> J. Sabatier, op. cit., Pl. LXII, 8.

<sup>16</sup> J. Sabatier, *ibidem*, Pl. LXX, 17.

Toutefois le titre du Christ — roi suprême — figure aussi bien sur la monnaie de Jean I<sup>er</sup> Vatasces par le truchement de la lettre B que sur les monnaies des deux Paléologues (Pl. I).

Cette signification y est soulignée par sa grande taille.

Par la lettre B qui accompagne les figures des deux Paléologues on ne doit pas voir une abréviation du titre en relation avec l'empereur, puisque sur les monnaies de cuivre de Michel VIII et Andronic II Paléologue les deux portent le titre *δεσπότης* ou *αυτοκράτορ*.<sup>17</sup>

Les monnaies de cuivre d'Andronic II et Michel IX portent sur le revers une croix au lieu de deux ou quatre lettres B<sup>18</sup>. Ces quatre lettres qui entourent le symbole du Christ sont interprétées d'une manière très diverse. Dès le XVII<sup>e</sup> s. elles ont été déchiffrées comme une inscription ayant la signification suivante: *βασιλεὺς βασιλέων βασιλεύων βασιλεύουσιν*.<sup>19</sup> A cette époque Svoronos avait proposé plusieurs variantes de déchiffrement.<sup>20</sup>

A notre avis les deux lettres B ont été doublées par le graveur du coin monétaire pour des raisons de symétrie, tout comme dans les représentations des monnaies portant une croix on a placé quatre étoiles entre les bras de la croix. Le traitement décoratif des quatre lettres B apparaît aussi sur une autre monnaie d'Andronic II et Michel IX. Sur cette dernière entre les bras de la Croix les quatre lettres B. sont inclinées l'une par rapport à l'autre.<sup>21</sup>

1. Avers:  $\begin{array}{l} A \\ NI \\ \text{C} \end{array}$  | Andronic II ceint d'une couronne et vêtu d'un saccos, debout, de face. De la main droite il tient le modèle de la ville de Constantinople (la forteresse avec trois tours), et de la gauche l'alabare.  
Revers: Une grande étoile à six branches.  
Cuivre, diamètre 17 x 20 mm, Pl. I, 1
2. Avers:  $\begin{array}{l} A \\ N. \\ . \end{array}$  |  $\begin{array}{l} O \\ NK \\ OC \end{array}$  | Andronic, comme dans l'exemplaire décrit ci-dessus, mais d'un autre coin monétaire.  
Revers: Grande étoile stylisée à six branches.  
Cuivre, diamètre 22 x 27 mm. Au Musée de Vindob. Pl. I, 2
3. Avers:  $\begin{array}{l} A \\ N \\ A \end{array}$  | Andronic II, comme dans l'exemplaire précédent, mais d'un autre coin monétaire.  
Revers: Grande étoile stylisée à six branches entre eux des arcs-en-ciel.  
Cuivre, diamètre 24 mm. Musée Archéologique Sofia, Pl. I, 3

<sup>17</sup> W. Wroth, op. cit., p. 610, 613, 617 et suiv.

<sup>18</sup> W. Wroth, Ibidem, t. LXXVI, 2.

<sup>19</sup> Du Cange, *Historiae byzantine*, Paris, 1960, 249.

<sup>20</sup> J. Svoronos *Βυζαντινά νομισματικά ζητήματα*, Journ. Intern. d'arch. numismatique, II, Athènes, 1899, p. 363.

<sup>21</sup> T. Bertelé, *Monete byzantine inedite o rare*, Zeitschr. f. Numism. XXXVI, 1926, m. III. 78.

4. Avers: *A* Andronic II ceint d'une couronne et vêtu d'un saccos, debout, de face. De ses deux mains tendues de côté il tient une étoile à six branches dans chaque main. Plus bas, deux autres étoiles semblables.  
Revers: Grande étoile à quatre branches en forme de feuille. Entre ces derniers quatre autres branches de forme angulaire. Aux sommets, une perle. Cuivre, diamètre 22 mm. Musée Numismatique d'Athènes, Pl. I, 4
5. Avers: Andronic II, ceint d'une couronne et vêtu d'un saccos, de face. De la main droite tendue il tient un grand lys, et de la gauche — un sceptre.  
Revers: Une grande étoile stylisée avec quatre branches en forme de feuille. Entre les branches quatre étoiles à six branches. Cuivre, diamètre, 21 mm. Musée Archéologique de Sofia, Pl. I, 5
6. Avers: Andronic II ceint d'une couronne, vêtu d'un saccos, debout, de face, tient des ses deux mains tendues de côtés la lettre majuscule B.  
Revers: Une grande étoile stylisée à cinq branches. Cuivre, diamètre, 19 mm. Musée Archéologique, Sofia, Pl. I, 6
7. Avers: Andronic II ceint d'une couronne et vêtu d'un saccos, comme décrit ci-dessus, mais d'un autre coin monétaire.  
Revers: La même étoile à cinq branches, mais d'un autre coin monétaire. Cuivre, diamètre 21 .. Pl. I, 7
8. Avers: Andronic II, comme dans l'exemplaire précédent, mais d'un autre coin monétaire.  
Revers: Grande étoile stylisée à six branches. Cuivre, diamètre 19 mm.
9. Avers: Andronic II ceint d'une couronne, vêtu d'un saccos couronne de sa main droite Michel IX Paléologue, qui se tient à gauche. Il porte également la couronne et le saccos. Dans sa main gauche il tient le sceptre. Près de lui, et dans le bas une étoile à six branches.  
Revers: Grande étoile stylisée à six branches. Cuivre, diamètre 20 mm a) Musée de Loveč; b) Musée de Vidin mais d'autres coins monétaires Pl. I. 8
10. Avers: Andronic II ceint d'une couronne tenant un sceptre couronne Michel IX, auprès de lui un labarum; il tient un rouleau. Dans le bas une étoile.  
Revers: Grande étoile stylisée à six branches. Cuivre, diamètre 20 mm. Pl. I, 9
11. Avers: *ANAP* .... dans un cadre de deux cercles. Au milieu Andronic II portant une couronne, debout, de face. De la main gauche il tient un sceptre, et de la droite il cou-

- ronne Michel IX qui est debout également ceint d'une couronne et portant un saccos. De la main droite il tient un sceptre, et de la gauche — un rouleau.
- Revers: Grande étoile stylisée à six branches.  
Cuivre. Diamètre 20 mm. Au Musée de Vidin.
12. Avers: Bustes d'Andronic II et de Saint Démètre. Entre eux une grande croix à deux bras horizontaux. Entre les bras de la croix se trouvent deux étoiles.
- Revers: Grande étoile stylisée à huit branches.  
Cuivre, Ratto, Pl. LI, 2100
13. Avers:  $\overline{MH}/\overline{\Theta V}$  La Vierge Orante en tunique et maphorium, debout, de face.
- Revers: Grande étoile stylisée à six branches en forme de feuilles, entre eux on aperçoit six autres branches minces.  
Cuivre, diamètre 22 mm. Au Musée Archéologique Sofia, Pl. I, 10
14. Avers:  $\overline{M} \begin{array}{|l} O \\ AFI \\ \Delta \\ M \\ I \end{array}$  Bustes de Michel VIII Paléologue et de Saint Démètre de Thessalonique, debout. Au dessus de leurs têtes se trouve une grande étoile.
- Revers: Grande croix à bras profilés. Entre les bras de la croix quatre branches.  
Cuivre, diamètre 25 mm. Musée de Vidin, Pl. I, 11
15. Avers:  $\overline{A} \begin{array}{|l} N \end{array}$  Buste d'Andronic II, de face. De la main droite il tient le globe impérial surmonté d'une croix. Autour du bras est enroulé le loros. De la main gauche il tient le labarum.
- Revers: Grande croix. Entre chaque bras de la croix se trouve une étoile.  
Cuivre, diamètre 20 mm. Coll. Dr. N. Panaïotov, Sofia, Pl. I, 12
16. Avers: .... /  $\overline{ANAP}$ . Michel VIII et Andronic II. Debout de face. Tiennt ensemble une grande croix à deux bras horizontaux.
- Revers: Grande croix à bras égaux, flanquée des lettres B et B surmontées de deux croix  
Cuivre, Sabatier, Pl. LXII, 9
17. Avers: Modèle de la ville de Constantinople sous l'aspect d'une forteresse à trois tours.  
Dans le haut deux étoiles.
- Revers: +  $\overline{TO \Pi O AHTIKON}$  dans un cadre de deux cercles. Dans le centre une croix à bras égaux, flanquée de deux B surmontés de deux étoiles.  
Cuivre, Revue Numism. 1965, Pl. XII, 6; V. Laurent,  $\overline{TO \Pi O AHTIKON}$ , monnaie divisionnaire de l'époque

des Paléologues, *Chronica numismatica și archeologica* XV, 119, 1940, 278; T. Gerasimov, *Monnaies en argent d'Andronic III Paléologue avec la légende ΠΟΛΙΤΙΚΟΝ, ΒΙΑΒ* XXVIII, 1965, 257.

18. Avers:  $\begin{array}{c|c} I & A \\ II & I \end{array}$  Andronic II ceint d'une couronne et vêtu d'un saccos, Debout, de face. Dans chacune de ses mains il tient un sceptre surmonté d'une croix inscrite dans un cercle.  
Revers: Grande croix à deux bras transversaux, flanquée de deux étoiles à six branches.  
Cuivre. Diamètre 23 mm. Musée de Târnovo. Pl. II, 13
19. Avers:  $\overline{AN}\Delta\overline{ON}$  Andronic II ceint d'une couronne et vêtu d'un saccos. Debout, de face. De sa main droite il tient un sceptre, et de la gauche un rouleau. Le loros est jeté sur le bras gauche. Près de lui, à droite, la figure de Saint Démètre nimbé en cotte de mailles et manteau. De sa main gauche il s'appuie sur une lance. Entre les deux figures se trouve une étoile.  
Revers: Grande étoile à six branches entre deux ailes.  
Cuivre, Longuet, *Rev. Numis.* 1938, II, 16
20. Avers: Effigie d'Andronic II, sous un baldaquin, ceint d'une couronne et vêtu d'un saccos tenant un sceptre et un rouleau.  
Revers: Etoile à six branches au dessus de deux ailes réunies.  
Cuivre, diamètre 22 mm. Musée archéologique, Sofia, Pl. II, 2
21. Avers: Andronic II, sous un baldaquin comme dans l'exemplaire décrit ci-dessus, mais d'un autre coin monétaire.  
Revers: Etoile à six branches au-dessus de six branches réunies.  
Cuivre. T. Bertelè, *L'Imperatore alato*, Pl. IV, 54, 56, 57 i 58.
22. Avers: Andronic II, ceint d'une couronne et vêtu d'un saccos, debout, de face. De sa main droite il tient une sphère avec une croix inscrite, et de la gauche — un sceptre. A gauche du visage est placé le monogramme des Paléologues, et sous la main gauche se trouve une étoile à six branches.  
Revers: Grande croix à deux bras transversaux, flanquée de deux ailes.  
Cuivre. Diamètre 22 mm. Musée de Varna, Pl. II, 3
23. Avers:  $\overline{AN}\Delta$  Andronic II, comme dans l'exemplaire décrit ci-dessus, mais d'un autre coin monétaire. Près du visage le même monogramme.  
Revers: Grande croix entre deux ailes.  
Cuivre. Diamètre. 23 × 19 mm. Musée de Bourgas.

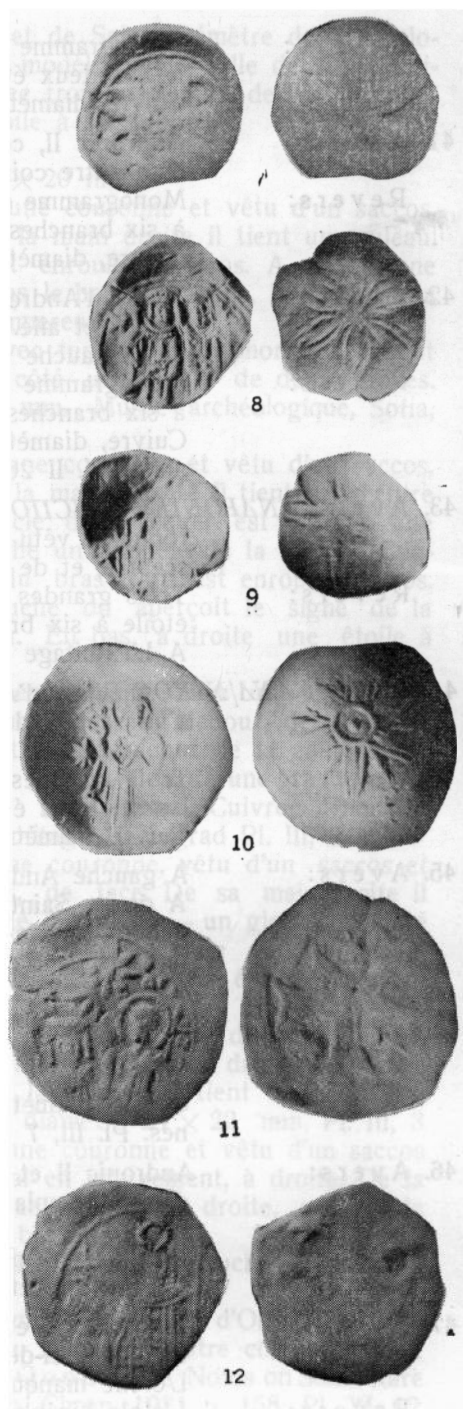
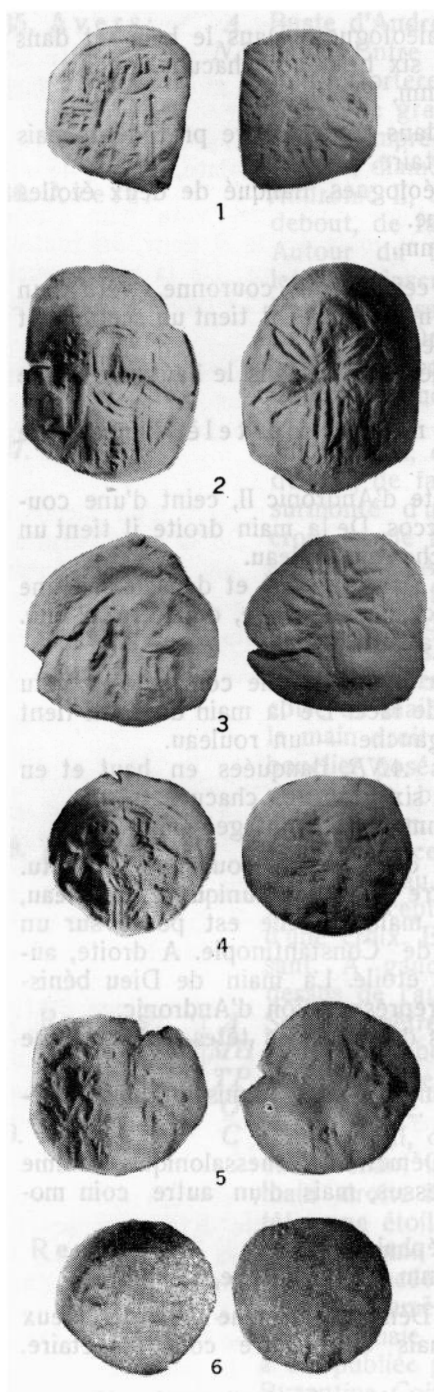
24. Avers: *ΑΝΔ/ΟΑΓΓ Δ/Μ* Andronic II ceint d'une couronne et vêtu d'un saccos, debout, de face. De sa main droite il tient un sceptre. Près de lui, à droite Saint Démètre nimbé, avec une tunique.  
 Revers: Grande croix à trois marches, flanquée de deux ailes. Cuivre, Diamètre 23 mm. Bertelè, op. cit., pl. III, 39
25. Avers: Andronic II, ceint d'une couronne et vêtu d'un saccos, debout, de face. De la main gauche il tient un sceptre. Près de lui, à droite Saint Démètre nimbé, portant une cotte de mailles et un manteau. Au-dessus de leurs têtes dans un segment de ciel, une étoile à six branches.  
 Revers: Grande croix à deux bras transversaux, flanquée de deux ailes. Cuivre. Diamètre 21 mm. Coll. Kalapčiev, Nikopol. Pl. II, 4
26. Avers: Andronic II ceint d'une couronne, vêtu d'un saccos et d'un manteau, debout, de face. De la main gauche il s'appuie sur un sceptre, et de la droite il tient un rouleau. Près de la tête, à droite se trouve une étoile et près de la main gauche une autre étoile.  
 Revers: Croix à deux bras transversaux. Surmontée d'un cercle avec une croix inscrite. De chaque côté une aile. Cuivre. Diamètre 26 mm. Au Musée de Vidin. Pl. II, 5
27. Avers: Andronic II ceint d'une couronne et vêtu d'un saccos, de face. De la main droite il tient un rouleau. Sur le bras droit s'enroule le loros. Près du visage une grande étoile à six branches.  
 Revers: Grande croix sur un socle à deux bras transversaux flanquée de deux ailes. Cuivre. Diamètre 23 × 20 mm. Musée de Vidin Pl. II, 6
28. Avers: Effigie d'Andronic II, sous un baldaquin, ceint d'une couronne et vêtu d'un saccos. De sa main droite il tient un sceptre et de la gauche un rouleau.  
 Revers: Tête nimbée. Au-dessus deux ailes. Cuivre. Diamètre 25 × 17 mm. Pl. II, 7
29. Avers: *ΑΙΚΟ.* Andronic II et Michel IX ceints de couronnes et vêtus de saccos, debout, de face. De l'une des mains ils tiennent entre eux une sphère avec une croix inscrite, et de l'autre un sceptre qui s'appuie sur le sol.  
 Revers: Grande croix à deux bras transversaux soutenue par deux ailes réunies. Cuivre. Diamètre 29 × 25 mm. Musée de Ohrid, Pl. II 8

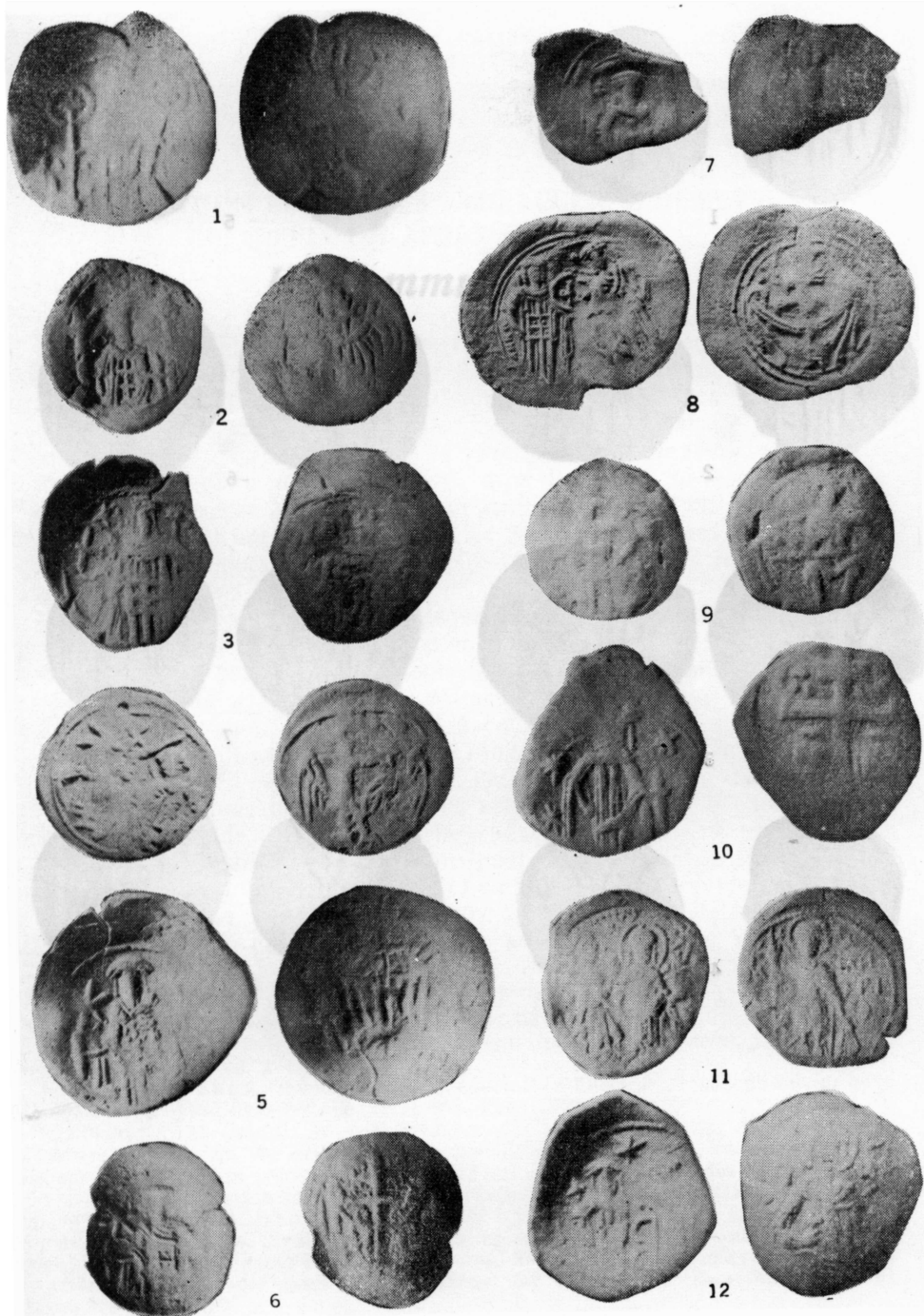


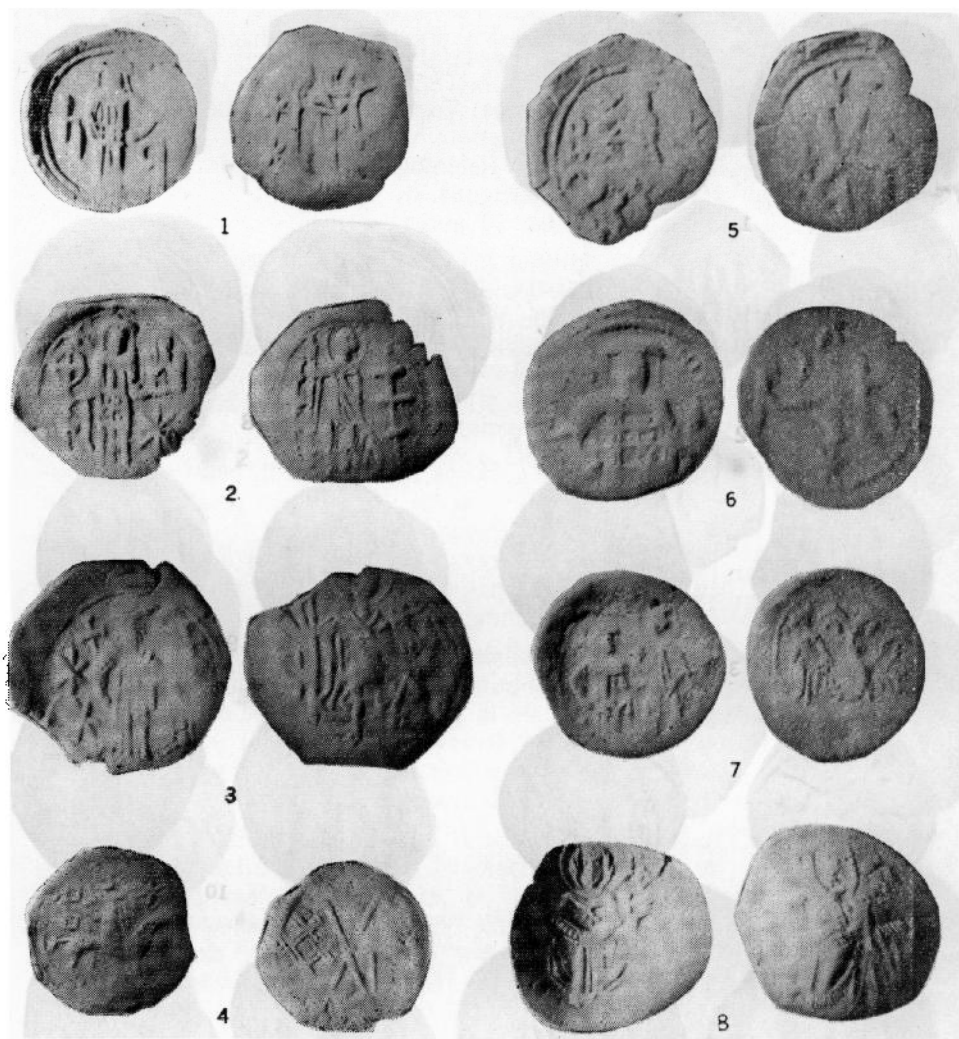
30. Avers: Andronic II, et Michel IX, ceints de couronnes et vêtus de saccos, debout, de face. Ils tiennent entre eux une sphère avec une croix inscrite et chacun un sceptre à manche court.
- Revers: Grande croix, flanquée de deux ailes.  
Cuivre, T. Bertelé L'Imperatore alato, Pl. IV, 48—51
31. Avers: Andronic II, ceint d'une couronne, vêtu d'un saccos, debout, de face. De la main droite il tient un rouleau, et sur le bras est enroulé le loros. De la main gauche il tient un sceptre. Autour de l'effigie une auréole d'étoiles.
- Revers:  $O$   $AI$  Saint Démètre de Thessalonique assis, de face, tient  
 $AT$   $M$  sur des genoux une épée.  
 $OC$  Cuivre. Diamètre 20 mm Coll. Iv. D. Bourov, Sofia, Pl. II, 9
32. Avers: Andronic II, ceint d'une couronne, vêtu d'un saccos et d'un manteau, debout, de face. De la main droite il tient un sceptre, et de la gauche un rouleau. Autour de l'effigie quatre étoiles.
- Revers:  $\overline{IC}$   $\overline{XC}$  Grande croix à deux bras horizontaux.  
 $\overline{N}$   $\overline{K}$  Cuivre. Diamètre 20 mm. Musée d'Asenovgrad. Pl. II, 10
33. Avers:  $AN\Delta$ . Andronic II, ceint d'une couronne semisphérique, nimbe et saccos, debout, de face. De sa main gauche il tient le modèle de la ville de Constantinople. Sur le bras le loros est enroulé. A sa gauche, avec nimbe et maphorium. Les deux effigies sont entourées d'une multitude d'étoiles.
- Revers:  $F$   $\Delta$  Saint Démètre de Thessalonique avec nimbe, cotte de  
 $OA$   $MH$  mailles et manteau, debout, de face. De sa main droite  
 $O$   $TPI$  il s'appuie sur une lance, et de la gauche il tient un  
 $C$   $O$  bouclier posé à terre.  
 $C$  Cuivre, diamètre 20 mm. Musée Numismatique d'Athènes. T. Gerasimov, Monnaies inédites des Paléologues (en bulgare) Sofia, IV, 1950, p. 32 fig. 7.  
D. M. Robinson, The coins found at Olynthus in 1928: = Excavations at Olynthus, p. III. Baltimore 1931—120, 966 Pl XXVI Pl. II, 11
34. Avers: Andronic II, ceint d'une couronne et vêtu d'un saccos debout, de face. De sa main droite il tient un sceptre. A droite: la Vierge le bénit de sa main droite. Au dessus de leurs têtes une étoile à six branches. Entre les deux figures une majuscule „B“.
- Revers:  $O$   $\Delta$  Buste de Saint Démètre avec nimbe et manteau. De sa  
 $ATI$   $IM$  main droite il tient une croix sur la poitrine.  
 $O$   $T$  Cuivre, diamètre 22 mm. Pl. II, 12  
 $P$

35. Avers: *A* Buste d'Andronic II et de Saint Démètre de Thessalonique. Entre eux un modèle de la ville de Constantinople (forteresse avec trois tours). Au dessus de leurs têtes une grande étoile à six branches.  
 Revers: *NA* Figure imprécise  
 Cuivre, diamètre 25 × 20 mm.
36. Avers: Andronic II, ceint d'une couronne et vêtu d'un saccos, debout, de face. De la main droite il tient un rouleau. Autour du bras est enroulé le loros. A droite une lettre majuscule. Dans le haut, à gauche, le buste de la Vierge benissant l'empereur.  
 Revers: La Vierge Orante avec tunique et maphorium, debout de face. De chaque côté un groupe de deux étoiles. Cuivre. Diamètre 20 mm. Musée archéologique, Sofia, Pl. III, 1
37. Avers: Andronic II, ceint d'une couronne et vêtu d'un saccos, debout, de face. De la main droite il tient un sceptre surmonté d'une croix dans lequel est inscrite une croix, et de la gauche un modèle de la ville de Constantinople. Autour du bras droit est enroulé le loros. Dans le haut, à gauche on aperçoit le signe de la bénédiction de Dieu. En bas, à droite une étoile à huit branches.  
 Revers: Saint Démètre de Thessalonique, avec un nimbe, une cotte de mailles et un manteau, debout, de face. De la main droite il tient une lance, et de la gauche — un bouclier posé à terre. De chaque côté une grande croix avec trois branches horizontales. Cuivre. Diamètre 22 × 19 mm. A L'Ermitage, Léninegrad Pl. III, 2
38. Avers: Andronic II ceint d'une couronne, vêtu d'un saccos et d'un manteau, debout, de face. De sa main droite il tient un sceptre, et de la gauche — un globe surmonté d'une croix. En haut, à droite la main de Dieu bénissant. A gauche, deux étoiles l'une au-dessus de l'autre.  
 Revers: *PI MH* *A* Saint Démètre nimbé, avec une cotte de mailles et un manteau, debout, de face. De la main droite il s'appuie sur une lance, et de la gauche il tient un bouclier, *O TP* posé à terre. Cuivre, diamètre 24 × 22 mm, Pl. III, 3
39. Avers: *C* Andronic II, ceint d'une couronne et vêtu d'un saccos chevauchant un cheval en mouvement, à droite. De la main droite il tient un sceptre. A droite, près de la tête, une étoile à six branches.  
 Revers: Monogramme des Paléologues. A gauche quatre bandes enfrelacées.  
 Cuivre. Diamètre 19 mm. Au Musée d'Ohrid, Pl. IV 4
40. Avers: *B* Une monnaie similaire, mais d'un autre coin monétaire a été publiée par H. Goodacre, Notes on Some Rare Byzantine Coins, Num. Chron. 1931, p. 158, Pl. XI, 12  
 Andronic II, comme dans l'exemplaire ci-dessus, mais d'un autre coin monétaire

- Revers: Monogramme des Paléologues. Dans le haut et dans le bas deux étoiles à six branches chacune.  
Cuivre, diamètre 21 mm, Pl. III, 5
41. Avers: Andronic II, comme dans l'exemplaire précédent, mais d'un autre coin monétaire.  
Revers: Monogramme des Paléologues, flanqué de deux étoiles à six branches chacune.  
Cuivre, diamètre 20 mm.
42. Avers: Buste d'Andronic II, ceint d'une couronne, vêtu d'un saccos et ailé. De la main droite il tient un sceptre, et de la gauche un rouleau.  
Revers: Monogramme des Paléologues. Dans le haut une étoile à six branches.  
Cuivre, diamètre 20 mm. T. Bertelè, l'Imperatore alato, Pl. II 26, 27
43. Avers: *ΑΝΔΡΟΝΙΚΟC/ΔΙCΠΟΤC* Buste d'Andronic II, ceint d'une couronne et vêtu d'un saccos. De la main droite il tient un sceptre, et de la gauche, un rouleau.  
Revers: Trois grandes lettres. Dans le haut et dans le bas une étoile à six branches chacune. Cuivre, diamètre 22 mm.  
A L'Ermitage Léningrad Pl. III, 6
44. Avers: *ΑΝΔ/ΝΙΚΟC* Buste d'Andronic II ceint d'une couronne et vêtu d'un saccos, debout, de face. De la main droite il tient un sceptre, et de la gauche — un rouleau.  
Revers: Trois grandes lettres *ΑΝΒ*, flanquées en haut et en bas de deux étoiles à six branches chacune.  
Cuivre, diamètre 22 mm. A L'Ermitage, Léningrad.
45. Avers: A gauche Andronic II ceint d'une couronne et vêtu. A droite Saint Démètre nimbé en tunique et manteau, debout, de face. Sa main gauche est posée sur un modèle de la ville de Constantinople. A droite, au-dessus de la tête une étoile. La main de Dieu bénissant au-dessus de la représentation d'Andronic.  
Revers: L'aigle bicéphale. Près de l'une des têtes, à droite, une étoile.  
Cuivre, diamètre 20 mm. Musée numismatique, Athènes. Pl. III, 7
46. Avers: Andronic II et Saint Démètre de Thessalonique, comme dans l'exemplaire ci-dessus, mais d'un autre coin monétaire.  
Revers: L'aigle bicéphale.  
Cuivre, diamètre 20 mm A L'Ermitage, Léningrad.
47. Avers: Andronic II et Saint Démètre, comme dans les deux monnaies ci-dessus, mais d'un autre coin monétaire. L'étoile manque.  
Revers: L'aigle bicéphale. A gauche près de l'une des têtes se trouve une étoile à six branches.  
Cuivre, diamètre 21 mm Musée numismatique, Athènes.







## ***II. Communications***





## LA TRADITION ÉCRITE DES „MIRACULA S. DEMETRII“ : PLOTIN APRÈS JEAN

V. Tărkova-Zaimova

D'après une vieille tradition conservée au cours des siècles, les évêques de Salonique à qui incombait l'honneur des festivités de commémoration du martyr de St. Démètre, composaient chacun un Eloge en son honneur. Ce fut le cas de Jean qui écrivit le premier livre des *Miracula*. Ce fut aussi le cas de l'Anonyme, à qui l'on attribue la paternité du deuxième livre, ainsi que d'un grand nombre d'autres prélats, dont les noms forment une liste qui s'échelonne jusqu'au XVIII<sup>e</sup> s.<sup>1</sup>. Ce fut enfin le cas de Plotin, dont Théophile Ioannu publiait une *Laudatio* dans les *Μνημεῖα ἀγιολογικά* (Venise 1884) et qui serait contemporain de Phocas (602—610), d'après les renseignements de l'éditeur.

Le texte édité par Ioannu n'a presque pas attiré l'attention des chercheurs. On s'est plus ou moins contenté de répéter ce qui a été déjà si brièvement indiqué par l'éditeur<sup>2</sup>. Cependant cet Eloge mériterait, à notre avis, d'être comparé aux textes des „*Miracula*“<sup>3</sup>, d'autant plus qu'il est considéré comme provenant de la main d'un contemporain.

L'Anonyme du deuxième livre des „*Miracula*“ nous apprend que l'auteur du premier livre est l'évêque Jean. La plupart des chercheurs admettent cette indication comme digne de foi : ils estiment que Jean occupa le siège épiscopal au temps de Phocas et d'Héraclius et composa ce premier livre entre 610 et 630<sup>4</sup>. Barišić, qui ne connaissait pas le texte de Plotin<sup>5</sup>, place Plotin avant Jean et après Eusèbe dont le nom revient plusieurs fois dans le premier livre des *Miracula*. Il propose la datation suivante : Eusèbe, contemporain de Maurice occupe le siège épiscopal de Salonique

<sup>1</sup> V. P. Λαοῦργας : *Μακεδονικά* II (1952) ; 'Ε. 'Ετ. Βυζ. *Σπουδῶν* 22 (1952) ; 'Αθῆναι (1953) ; *Παράστασις Ἑλληνικῶν* (1954) ; *Γεωργίου Παλαμάς*, 38 (1955) ; 'Ε. 'Ετ. Βυζ. *Σπουδῶν*, 24 (1954) ; *Ἑλληνικά* 13 (1954) ; Ф. Баришић, Чуда Димитрија Солунског као историски извори. САН, Виз. и-т, кн. 2. Београд 1953.

<sup>2</sup> K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*. München 1897, p. 165 ; J. Pargoire, *L'église byzantine de 527 à 847*. Paris 1923, p. 141.

<sup>3</sup> Editions : AASS Octobris IV (ed. Byeus) = PG 116, complétée par A. Tougaard, *De l'histoire profane dans les Actes grecs des Bollandistes*. Paris 1874. Voici les dernières études sur les *Miracula* et leur chronologie : B. Grafenauer, *Kronološka vprašnja selitve Južnih Slovanov ob podatkih spisa Miracula S. Demetrii*. Zbornik Filozofske fakultete III, Ljubljana 1955, pp. 23—54 ; Баришић, op. cit. ; А. Бурмов, Славянските нападения срещу Солун в „Чудесата на св. Димитър“ и тяхната хронология. ГСУ, фил.-ист. фак., 1952, pp. 167—215 ; Ст. Маслев : ИИБИ VI 1956, pp. 574—691 ; P. Lemerle, *La composition et la chronologie des deux premiers livres des Miracula S. Demetrii*. BZ XLVI 1953, pp. 349—361.

<sup>4</sup> Баришић, op. cit., p. 66 ; Маслев, op. cit., p. 683.

<sup>5</sup> Баришић, op. cit., p. 5.

jusqu'environ 604, parce que la dernière lettre du pape Grégoire le Grand où son nom est mentionné, est de novembre 603. Après lui vient Plotin jusqu'en 610. De 610—630 (environ) — Jean, puis Paul dont le nom se trouve mentionné dans une lettre du pape Martin I<sup>er</sup> (649—655)<sup>6</sup>. Or, pour vérifier l'ordre de cette liste, il nous faut établir les éléments chronologiques que l'on peut trouver dans les textes des *Miracula* et dans le texte de Plotin.

Dans son *Eloge*, également composé en l'honneur de St. Démètre et qui dans le Paris. 1517 précède le récit des *Miracula*, Jean annonce: *δεῖ γάρ μοι, τοῦ λ' γον πρὸς τοῦτο χωρῆσαντος, μνησθῆναι καὶ θαυμαστικῶν διηγήματος*<sup>7</sup>, ὁ παρὰ πατέρων ἀκήκοα. Ceci signifie que Jean n'est certainement pas le premier à parler de St. Démètre, mais que pour les premiers „miracles“, qui ont eu lieu dans un passé lointain, il a puisé dans la tradition orale (et écrite?) qui existait déjà. Cependant pour les autres „miracles“ qui se sont produits „dans un passé peu lointain“ — c'est-à-dire ceux qui concernent les deux sièges (slave et avaro-slave), la peste et les deux famines, etc. — il a puisé dans ses souvenirs ou dans le souvenir d'autres contemporains, surtout de son prédécesseur Eusèbe, parce que c'était des choses qu'en grande partie il avait „vues de ses yeux et touchées de ses mains“<sup>8</sup>.

En comparant les *Miracula* I avec le récit de Plotin, il appert malgré la brièveté relative de ce dernier, que les deux textes sont en dépendance l'un de l'autre. Dans les *Miracula* I l'ordre des récits est le suivant:

1. La guérison du préfet Marianos
2. La guérison d'un officier
3. La peste à Salonique
4. Le soldat devenu fou
5. La lettre de Maurice
6. Le nouveau ciboire
7. La punition du sacristain Onésiphore
8. Les deux famines à Salonique
9. La guerre civile
10. La punition du préfet
11. L'assaut des cinq mille Slaves
12. Le siège avaro-slave (§§ 13—15)

Le cadre de Plotin est beaucoup plus simplifié, mais établi avec plus d'ordre. Après avoir raconté en six chapitres la Passion de St. Démètre, il ajoute un chapitre d'introduction aux nombreux „miracles“ du saint et se contente de raconter en détail seulement „un ou deux“, à savoir:

1. La peste à Salonique
2. Le manque de blé
3. Le siège avaro-slave (§§ 8—12)

Les deux derniers chapitres sont consacrés à l'éloge du saint proprement dit — éternel protecteur de la ville — et de son temple — lieu de refuge

<sup>6</sup> Ibidem, p. 84, n. 4 et p. 104.

<sup>7</sup> Le passage est cité dans PG 116, col. 1104.

<sup>8</sup> PG 116, col. 1088 et 1035; cf. Баршан, op. cit., p. 35. V. également les récits sur Onésiphore et le nouveau ciboire où Jean dit que c'est Eusèbe qui les lui a racontés (*Mir.* I, 6 et 7).

des affligés et des malades. Il termine par une invocation à Saint Démètre où il lui recommande les prisonniers dispersés loin de leurs foyers par les barbares.

Les trois récits où nos deux textes se rencontrent (la peste, le manque de blé et le siège avaro-slave) présentent des similitudes non seulement dans le thème et le traitement du sujet, mais aussi dans la langue et le style. Voici d'ailleurs quelques passages des plus caractéristiques :

Jean: Ὅστε δῆπον, ἀγαπητοί, τὴν πρὸ ὀλιγοστοῦ χρόνου θεήλατον ἐπελθοῦσαν τῇ πόλει, ὄργην, οὐ τῇ πόλει δὲ μινον, ἀλλὰ καὶ τῇ χώρᾳ πάσῃ, λέγω δὴ τὸν λοιμὸν ἐκείνον τὸν παμφάγον καὶ παντοφόρον καὶ ὑπέρμετρον,...

Jean: Σκοπήσας γὰρ ὡς ἀπάσης πόλεως κατὰ τε Θράκην, καὶ πᾶν τὸ Ἰλλυρικόν, ἡ Θεοφύλακτος τῶν Θεσσαλονικαίων μητρόπολις ὑπερβαλόντως ὑπερεῖχει πλούτῳ τε ποιμίῳ, καὶ ἀνθρώποις εὐθεάτοις καὶ συνετοῖς, καὶ Χριστιανικωτάτοις, καὶ ἀπλῶς εἰπεῖν γνούς ὡς ἐν καρδίᾳ βασιλέως κεῖται ἡ προλεχθεῖσα μητρόπολις...

Plotin: Ὅστε πάντες, ὅτι νοσημάτων χαλεπώτατον τε ἄμα καὶ φθαρτώτατον τὸ λοιμικὸν νόσημα παρὰ πᾶσιν ἀνωμολόγηται. Κατ' ἐκεῖνο τοίνυν καιροῦ τὸ λοιμῶδες τοῦτο κακὸν ἐπίσκηψαν τῇ τοῦ μάρτυρος πόλει,...

Plotin: Μακεδόνων αὕτη καὶ Ἰλλυρῶν ἡ μητρόπολις, εἰς ἣν τὰ πανταχόθεν ἄκρα συντρέχοντα, τῶν μεγίστων τε εἶναι καὶ δοκεῖν οὐ τοῖς ἄλλοις μόνον, ἀλλὰ καὶ βασιλεῦσιν αὐτοῖς πείθει, ὡς καὶ περὶ πλεῖστον ταύτην ποιεῖσθαι.

Nous omettons les formes et aussi les tournures communes au style de tout orateur byzantin, telles *τότε δὲ τότε*, les trop nombreuses questions de rhétorique, etc. Ce qui montre clairement que c'est Plotin qui est postérieur, c'est cette proposition explicative qu'il introduit dans le récit du siège des Avaro-slaves (qu'il appelle „Avars“ du nom du groupe conducteur): „Ils étaient environ cent mille, de l'avis d'un de nos prédécesseurs — *εἵκασε τις τῶν πρὸ ἡμῶν*“<sup>9</sup>. Or, ce prédécesseur ne peut être que Jean qui s'exprime ainsi: „C'était, mes bien-aimés, la plus grande armée que l'on ait vue de notre temps. Les uns l'estimaient à plus de cent mille, les autres — à un peu moins, les autres encore — à un peu plus“<sup>10</sup>. Le récit de Plotin est comme un résumé de la narration détaillée de Jean.

Cette mise au point nous permet donc de mettre avec quelque probabilité, dans la liste que Barišić a tenté d'établir, *Plotin après Jean et avant Paul*, donc quelque part dans les années quarante du VII<sup>e</sup> s. en supposant que l'épiscopat de Jean commence un peu plus tôt, immédiatement après Eusèbe.

Comme il a été dit, à la fin de son éloge Plotin adresse une invocation à St. Démètre en faveur des captifs de Salonique; là son texte s'éloigne de celui de Jean et paraît original. Voici d'ailleurs ce qu'il dit: „Mais, ô le plus condescendant des martyrs du Christ, .. souviens-toi de tes serviteurs et des réfugiés qui célèbrent ton anniversaire sacré et divin. Souviens-toi

<sup>9</sup> Miracula, I, III, § 31 = Ioannu, § 8.

<sup>10</sup> Miracula, I, XIII, 109 = Ioannu, § 9.

<sup>11</sup> Ioannu, § 9.

<sup>12</sup> Miracula, I, XIII, 110; cf. aussi I, XIV, 32 où Jean dit avoir été témoin du siège et rapporter des détails qu'il a „vus de ses yeux et touchés de ses mains“.

aussi des captifs de tout âge dispersés qu'à cause de leurs nombreux péchés tu as laissé se disperser parmi les barbares et de ... ta patrie ... que tu as offerte à Dieu comme un holocauste sacré et une victime vivante. Mais demande la paix, afin que l'anniversaire de ta sainte mémoire devienne encore plus solennel qu'il ne l'est aujourd'hui, afin que le barbare impur et impie ne puisse pénétrer dans les temples de Dieu et dans les lieux du culte, afin que le pied profane ne foule pas les objets saints, afin que l'épée ne se retourne pas contre les temples de Dieu et ne fasse plus d'autres prisonniers parmi la fleur (des citoyens) de tout âge. Comme soldat invincible, assiste l'empereur et fais que ses pieds écrasent les peuples barbares qui désirent la guerre. Comme défenseur très ardent, tends une main protectrice à ceux qui subissent l'injustice. Comme sauveur toujours prêt (à l'assistance), fais recouvrir la liberté aux captifs emmenés en pays étranger et affligés du joug de la servitude et ramène-les dans la patrie<sup>13</sup>.

Ce passage a fait croire à Ioannu<sup>14</sup> que Plotin a vécu sous Phocas, sans donner plus de preuves à l'appui de son affirmation. Mais nous estimons avec Barišić<sup>15</sup> qu'à l'époque de Phocas il y a eu une sorte d'accalmie dans les rapports de l'Empire avec ses ennemis du nord du Danube — les Avaro-Slaves. On ne connaît pas non plus d'attaques contre Salonique du fait des tribus slaves voisines de la ville. Par contre, tous les chercheurs contemporains sont d'avis que le troisième et le quatrième siège de Salonique, c'est-à-dire celui qui fut organisé sous la conduite de Chatzon avec les tribus des Drougouvites, Sagoudates, Vélégésites, Vaounites, Bersites, etc. et cet autre qui le suivit de près, celui des Avaro-Slaves, ont eu lieu à l'époque d'Héraclius (609, resp. 611/2 ou 616 resp. 617/8<sup>16</sup>). Mais Jean, qui occupait alors le siège épiscopal, ne les a pas décrits, comme nous l'apprend l'Anonyme de Miracula II. Le même auteur nous explique naïvement que Jean se serait abstenu de proclamer l'intervention du saint pendant son épiscopat pour laisser à ses successeurs une occasion de faire eux-mêmes l'éloge du saint et de continuer, pour ainsi dire, la tradition. Bien sûr, cette explication est loin de nous contenter, mais nous ne pouvons que faire des suppositions là-dessus<sup>17</sup>. Plotin à son tour, qui n'a choisi pour son Eloge qu'„un ou deux miracles“, ne s'est pas mis en peine de rédiger ce qu'il n'a pas trouvé écrit. Il s'est contenté, à notre avis, de rappeler seulement les conséquences de ces deux sièges, c'est-à-dire l'enlèvement en masse de la population, cette même population qui cherche à revenir en Macédoine quelques soixante ans plus tard sous la conduite de Kouver et de Mauros<sup>18</sup>. Ce malheur récent devait tenir à coeur à Plotin et à ses contemporains. Certainement tout ceci ne peut être dit que dans le cadre d'une supposition.

<sup>13</sup> Ioannu, § 14.

<sup>14</sup> Ibidem, pp. κη'-κθ'.

<sup>15</sup> Ф. Баришич, Цар Фока (602—610) и подунавски Аваро-Словени. ЗРВИ, ки. 4. Београд 1956, pp. 73—86.

<sup>16</sup> Barišić, Lemerle, Grafenauer, à la suite de Laurent, Stanojević, Tafrali, Kulakovskij, admettent que les deux sièges ont eu lieu en 615, resp. 617/8; Бурмов, op. cit., descend jusqu'en 620/622 (mais voir les notes critiques de Маслев, op. cit., pp. 687—689). Maslev opte lui-même pour la datation 609, resp. 611/612 qu'adoptent Jireček, Marquart, Zlatarski. Nous estimons que la première thèse a plus de points d'appui.

<sup>17</sup> D'après Grafenauer, op. cit., Jean aurait composé le premier livre des Miracula avant 617, c'est-à-dire avant la reprise des hostilités avec les Slaves. Cf. Lemerle, p. 355.

<sup>18</sup> Miracula, II, V. Nous acceptons la datation de Barišić (v. Баришич, op. cit., p. 135 et sq. qui fixe l'expédition de Mauros et Kouver vers l'année 680. Tout dernière-

Plotin a servi à son tour de modèle à un autre évêque qui a également écrit un Eloge à St. Démètre. Il s'agit de Nicétas de Salonique qui vécut au XI<sup>e</sup> ou au XII<sup>e</sup> s.<sup>19</sup> et qui a repris mot pour mot le récit de Plotin sur le siège avaro-slave<sup>20</sup>. Nous ne connaissons pas ses sources pour les autres récits qui font partie de son Eloge. Lui-même prétend que pour le miracle de Léontios il se serait servi d'„auteurs plus anciens“, tandis que pour le reste (donc pour le siège avaro-slave aussi) il n'aurait suivi que le récit de Jean<sup>21</sup>, sans doute parce que celui-ci était considéré comme la source première de tous les récits sur les Miracula qui ont été écrits après lui. Ce qui montre encore que dans ses autres récits Nicétas n'a pas suivi fidèlement Jean, c'est non seulement l'épisode sur l'évêque Cyprien qu'il a puisé dans les Miracula II<sup>22</sup>, mais aussi le fait qu'il donne le nom de Théodose à Eusèbe, le prédécesseur de Jean — erreur qu'on trouve déjà dans le texte de Plotin<sup>23</sup>. Et ce nom de Théodose revient chez lui non seulement dans le récit du siège avaro-slave, mais aussi dans les autres narrations où Eusèbe joue un rôle quelconque : la lettre de Maurice, la construction du nouveau ciboire. Mais l'éditeur Sigalas ne s'est pas aperçu de la similitude des textes de Plotin et de Nicétas.

On pourrait objecter qu'à l'état de nos connaissances actuelles sur Plotin et sur son Eloge, il n'est pas exclu que le texte soit encore plus tardif. En effet, le Paris. 501 que nous avons pu consulter est du XII<sup>e</sup> s. (au sujet de l'autre manuscrit Nan 143 qui reproduit le même texte jusqu'au §12, Ioannu ne donne aucune indication de date). Et Plotin ne donne aucun renseignement sur sa personne ; tout ce qu'il dit, c'est qu'il a été longtemps et gravement malade („comme vous le savez“, ajoute-t-il à l'intention de ses interlocuteurs) et qu'il a été guéri grâce à l'intervention de St. Démètre. Cette possibilité donc de faire reculer l'Eloge de Plotin quelque part jusqu'au XII<sup>e</sup> s., c'est-à-dire jusqu'à la date du Paris. 501, ne peut être rejetée par des arguments infailibles. Aussi nous contentons-nous de considérer comme résultat obtenu avec certitude le fait que Plotin ne peut avoir précédé Jean et que son œuvre est postérieure aux Miracula I. Ce résultat est important pour les recherches textologiques et chronologiques sur la tradition écrite des Miracula.

ment H. Ahrweiler, Byzance et la mer. Paris 1965, p. 29, a attiré l'attention sur un sceau des plus intéressants étudié par V. Laurent. Voici l'inscription qu'on y trouve : „Maros patrice et archonte des Bulgares Sermisianoï“ (= Keramisianoï). Cette inscription se rapporte, selon toute vraisemblance, à Mauros, le Bulgare, qui de pair avec Kouver ramena la population exilée vers la Macédoine (Mir. II, V). Laurent date le sceau du VIII<sup>e</sup> s. Ceci ne contredit pas, à notre avis, à la datation de l'expédition de Kouver-Mauros, car c'est à peine si l'on peut faire une différence de quelques dizaines d'années en fixant l'âge d'un plomb.

<sup>19</sup> D'après A. Σιγάλας, Νικίτα, ὁ ἀρχιεπισκόπος Θεσσαλονίκης, ΕΕΒΣ. 12, 1936, pp. 317—360, Nicétas a vécu au XII<sup>e</sup> s. Mais cf. aussi F. Halkin : Analecta Bollandiana LV, 1937, 376, qui est enclin d'admettre qu'il a vécu au XI<sup>e</sup> s.

<sup>20</sup> V. Σιγάλας, op. cit., pp. 339—341.

<sup>21</sup> Ibidem, p. 334.

<sup>22</sup> Ibidem, pp. 341—345. Cf. aussi BHG, pp. 517—523.

<sup>23</sup> L. Petit, Les évêques de Thessalonique. EO V, 1901, p. 26, a émis une supposition inadmissible, à savoir que Théodose aurait précédé Eusèbe sur le siège épiscopal et que Plotin serait lui-même le successeur d'Eusèbe. Mais comme nous l'avons dit, les deux personnages se rencontrent dans les mêmes épisodes où ils jouent le même rôle sous deux noms différents. Le nom authentique de l'évêque dans ces épisodes est Eusèbe, comme il appert aussi de la lettre de Grégoire le Grand, citée ci-dessus. Donc il n'y a pas eu deux évêques Théodose et Eusèbe se succédant, mais un seul — Eusèbe. Enfin dans cette liste qu'il propose, Petit omet Jean, l'auteur des Miracula I. Nous en revenons donc à la supposition de Ioannu que c'est là une faute de copiste (mais dans quel manuscrit ? Nicétas ne peut avoir connu le Paris. 501 qui est presque de la même époque que lui).



# SETTLEMENT STRUCTURE [OF THE BULGARIAN SLAVS IN THEIR TRANSITION FROM A CLAN TO A TERRITORIAL COMMUNITY

P. S. Koledarov

The problem of the village community as a social unit in the Slavs has been the object of numerous studies of Slav antiquity.<sup>1</sup> Among the many questions involved and awaiting their fuller elucidation has been that of the transition from the clan to the territorial (neighbours') community. Marin S. Drinov was the first who, on the basis of restricted source material at that time and in the absence of archaeological information, understood correctly and voiced the opinion that the Slavs, settling down in the Balkan Peninsula, were divided into numerous separate families, bound not so much by their common descent, but by their life together.<sup>2</sup> His conclusion has been adopted and further developed, substantiated by more arguments brought to light by modern students of the Slav Middle Ages.<sup>3</sup>

In the general courses on Bulgarian history it is accepted that with the settlement in the Wallachian Plain, north of the Danube, of the Slavs in the first half of the 6th century, their community began to change from a clan into a territorial one. A number of elements of the clan community were, however, retained in the latter.<sup>4</sup> The increase in output as a result of the expansion of the production forces and the constant movement of the clans and tribes at times of war and the settlement in the Balkan Peninsula at the end of the sixth and early in the seventh century led to a greater differentiation in property relations, to the disintegration of the old clan community and the complete prevalence of the territorial or neighbours' community.<sup>5</sup> Its structure and socio-economic norms, transferred to Byzantium,

---

<sup>1</sup> L. Niderle, *Manuel de l'antiquité slave*, II, Paris, 1926; Е. Э. Липшиц, *Византийское крестьянство и славянская колонизация* (Преимущественно по данным Земедельского закона), *Византийский сборник*, Москва—Ленинград, 1945; Д. Ангелов, "Сведения за славяните у византийските автори, *Ист. пр.*, II, 1945, № 3; А. В. Мишулин, *Древние славяне и судьбы восточноримской империи*, ВДИ, 1939, № 1; Д. А. Рыбаков, *Анты и Киевская Русь*; *Ibid.* Б. Д. Греков, *Киевская Русь*, Москва, 1949; Е. Э. Липшиц, *К истории славянских общин в Македонии VI—IX в.*; *Сб. посв. Б. Д. Грекову*, Москва, 1952; П. Н. Третьяков, *Восточнославянские племена*, 2nd ed., Москва, 1953; Л. Нидерле, *Славянские древности*, Москва, 1956, etc.

This question has attracted the attention of all authors, who have studied *Vóμος γεωργικός*. Cf. П. Тивчев, *Постижения на руската и съветската византология в изследването на "Земедельския закон" и на аграрните отношения*, *Ист. преглед*, XI, 1955, № 2, pp. 117—131.

<sup>2</sup> М. С. Дринов, *Заселение Балканского полуострова славянами*, *Чтения Имп. об. Ист. др. Рос.*, М. У, 1872, № 4 (= *Съчинения*, v. I, 1909, p. 292).

<sup>3</sup> See Е. Э. Липшиц, *op. cit.*, p. 138 et subs.

<sup>4</sup> *История на България*, vol. I, 2nd ed., Sofia, 1961, p. 47.

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 56.

rejuvenated the Empire and improved the economic foundation of its state activities. They had a strong effect on the further development of Byzantium.<sup>6</sup>

For the elucidation of the transition from the clan to the territorial community and of its chronology no adequate attention and use has been made of certain demographic facts and their effect on the structure and forms of the network of settlements of the Bulgarian Slavs.<sup>7</sup> A more accurate answer to the problems of this transition may be provided by the comparison and analysis of the written information and description of the Slav settlements north of the Danube, on the one hand, and the results of the archaeological excavations during the past decade or so of the Slav settlements from the end of the sixth to the end of the eighth century, on the other.

In this study we refer to the permanent classification of inhabited places and their elements: individual courtyard (estate), scattered settlements (hamlets), compact village, township and town. These elements in point of fact mark also the stages in the general and regular development of the agglomeration of peoples in the centuries-long complex and uneven differentiation and shaping of the two basic types of settlements: towns and villages.<sup>8</sup>

\*

Although scarce, reports on the settlements of the Bulgarian Slavs north of the Danube in the sixth century show that they were no doubt of the type of scattered settlements.

The oldest information about the habitations of the Slavs is drawn from the work of Prokopius Caesariensis "History of Wars", written about the middle of the sixth century. It is reported there that the Slavs live in poor huts, *situated at great distance from each other* and that they often change their settlements.<sup>9</sup> At the end of the same century (in connexion with a Byzantine campaign in the year of 580), Menander notes: "Bayan, passing on the opposite side of the river, immediately set on fire (*ἐνεπίμπερα*) the villages (*κώμας*), devastated (*ἐσίνετο*) their fields and drove and carried away everything..."<sup>10</sup> This means that the Slav settlements consisted of localities the position of which was frequently changed with individual, light and probably partly wooden dwellings. The announcement that the villages were burnt down supposes at least a partly wooden structure of the buildings because dugouts alone cannot be burnt.<sup>11</sup> Archaeological excavations in fact indicate that the dwellings of the Slavs at that time were semi-dugouts with

<sup>6</sup> Д. Ангелов, История на Византия, v. I, 2nd edit., Sofia, 1959, p. 205 et subs., История Византии, ed. by С. Д. Сказкин, В. Н. Лазарев, Н. В. Пигулевская, А. П. Каждан, Е. Э. Липшиц, Е. Ч. Скрижинская, М. Я. Сюзюмов, З. В. Удальцова, Т. Г. Литаврин and К. А. Осипова, Москва, 1967, p. 351.

<sup>7</sup> For the presence among the Bulgarian Slavs of a network of settlements as early as the period of their settling north of the Danube, see П. Коледаров, Към въпроса за развитието на селищната мрежа и на нейните елементи в средищната и източната част на Балканите от VII до XVIII в. ИИИ, vol. 18, 1967, p. 124.

<sup>8</sup> See P. Koledarov, On the Initial Type Differentiation of Inhabited Localities in the Central Balkan Peninsula during Ancient Times, Etudes historiques, t. III, Sofia, 1966, pp. 31—52; П. Коледаров, Към въпроса за развитието на селищната мрежа..., p. 90.

<sup>9</sup> ГИБИ, v. II, Sofia, 1958, p. 123 — Libri de bellis.

<sup>10</sup> Ibidem, p. 321 — Excerpta de legationibus.

<sup>11</sup> Г. Цанкова-Петкова, Материалната култура и военното изкуство на дакийските славяни според сведенията на Псевдо-Маврикий, ИИИ, v. 7, 1957, p. 337.



an overground wooden frame and walls of a hedge, thickly covered with clay in which straw and chaff were mixed.<sup>12</sup>

From almost the same time date the reports about the Slav settlements in the Strategicon of Emperor Mauricius (582—602).<sup>13</sup> In this military manual it is reported that the Slavs "live in forests, rivers, swaps and impassable lakes. *They make the exits of their dwellings in many directions* because of the various dangers which lie in wait for them",<sup>14</sup> that the "Settlements (*χωρία*) of the Slavs and Ants are situated along the flow of the rivers and touch each other, so that there is no considerable distance between them. They are next to forest, swamps and quagmires..."<sup>15</sup> The Byzantine military commanders are warned in this manual, that "...sometimes, if some of them are suddenly attacked, when they are at home, they descend in the depth of the water, holding in their mouth large, hollow reeds, prepared for this purpose, reaching up to the surface of the water and lying on the back in the depth, they can breathe through them for many hours, without giving rise to any suspicion..."<sup>16</sup> The military commanders are advised: "... Not many units should be left at the first villages, however large they may be... Also at the other villages, the deputy commander should do the same, until the units attached to him are removed. The deputy commander himself should be about, retaining by himself 3 to 4 detachments, about 1,000 valiant warriors..."<sup>17</sup>

From these texts one can assume that the "villages" (*χωρία*) of the Slavs consisted of several „durjavi“ — estates — settlements of patriarchal families "zadrugi"<sup>18</sup>, i. e. communes (judged by the numerical strength of the Byzantine detachments of 200 to 300 persons who should be detailed for a

<sup>12</sup> Кратка история на българската архитектура, София, 1965, pp. 61—62 and references quoted; cf.: С. Стефанов, Стариците по десния бряг на р. Янтра, С., 1956; А. Милчев, Археологически проучвания в Севлиево и Троянско ГСУ фиг. 50, 1, 1957, pp. 502—524; Д. Цончев, Археологически паметници на Панаянска Средна гора, С. 1963; Ж. Въжарова, Славянски и славянобългарски селища в българските земи от края на VI до XI в., София, 1965; Idem, Славяните на юг от Дунава (по археологически данни), Археология, год. VI, 1964, кн. 2, pp. 23—25.

For the dwellings of the Slavs on their arrival in the Balkans, and especially about the discovered holes with stakes which supported the roofing, cf. Ж. Въжарова, Славянски и славянобългарски селища..., pp. 12—86; Ж. Въжарова, Славяните на юг от Дунава, p. 23.

<sup>13</sup> For the author of the Strategicon, see Г. Цанкова-Петкова, op. cit., pp. 329—334.

<sup>14</sup> ГИБЛ, v. II, pp. 282. Compare translation in Г. Цанкова-Петкова, op. cit., p. 336.

<sup>15</sup> Ibidem, p. 287. Owing to the very scarce information about the shape and plan of the oldest Slav settlements, although they refer to the Eastern Slavs, the announcement of the Arab writer Ibrahim Ibn Yaukub about the Old Slav fortifications should be used as a parallel for the Bulgarian ones. "They are encircled by a locality rich in water and quagmires and represent a round or quadrangular area, according to the shape and the size they want to give their construction. In this case they dig a ditch round the stronghold and raise a rampart with the soil excavated which they compact so well with planks and wheels that it becomes hard as a threshing-floor. When the rampart has reached a sufficient height, where it is the most convenient, an entrance is made, connecting the fortress with the land by a wooden bridge..."

<sup>16</sup> ГИБЛ, vol. II, p. 282.

<sup>17</sup> Ibidem, p. 288, and in Г. Цанкова-Петкова, op. cit., p. 336.

<sup>18</sup> About the formation of the names of localities with a patronymic suffix examples are given in O. Schraeder, Reallexicon der Indogermanischen Altertumskunde, Strassburg, 1917, S. 196—203. Cf. Йорд. Заимов, Заселване на българските славяни на Балканския полуостров. Проучване на жителските имена в българската топонимия, София, 1967.

village) at considerable distance from each other. By "durjava"<sup>19</sup> one should understand courtyard settlements — what the farmer holds: the cultivated area and the home with the farm buildings. The durjava was the original form from which by its enlargement and splitting the scattered (hamlet) settlements were developed.

What one should take into consideration here is that the claim of Prokopius that the Slav huts were situated at great distance from each other, does not in fact contradict the statement of Maricius that they were situated "along the flow of the rivers and touch each other, so that there is no considerable distance between them". They had "exits in many directions" from their dwellings to the swamps and quagmires nearby. The dwellings were probably a complex of small buildings, of a light and inflammable structure, e. g. wooden or straw roofs.<sup>20</sup> It is not clear what these "exits" (ἐξοδοι) of the dwellings by the way of which they reached the water depths so as to hide in the event of sudden danger, were like. This presupposes an underground part (dugouts) and probably a system of secret passages, leading across the "durjava" settlement to the very lakes, swamps and woods. One could assume that they were the same entrances which connected the fortification of the Slavs with the land by a wooden bridge, mentioned by Ibrahim Ibn Yakub.<sup>21</sup>

From the comparison of these two reports it becomes clear that the hamlet-like "durjava" -settlements were scattered to such an extent, that the "villages" (χωρία) passed from one into the other, or as is said in the "Strategicon": "touch each other so that there is no considerable distance between them". In addition, the information of the "Strategicon" shows a development of three to four decades after Prokopius, when the Slavs lived north of the Danube and were not settled yet in the lands south of it. Their communities, obviously, still preserved certain features and signs of the clan-communal system,<sup>22</sup> and their settlements of the type of courtyard settlements ("estates"), scattered in the plains and mountains. Gradually, however, these courtyard settlements became connected by new, neighbours' and ancestral links, expanded and enlarged so as to be transformed into still greater clans.<sup>23</sup> The so-called "slamm state" (dhurjava) settlements began to "touch each other", to form greater agglomerations and it was in this way that the development of agglomerations and their connection into a network of settlements started. For such a process among the Slavs after their settlement north of the Danube we may judge by the expansion of the settlements and by an information in the "Strategicon", that the Slavs had, or at least made use of, roads. Mauricius advises that the army should be

<sup>19</sup> About the meaning of "durjava" see П. Коледаров, Към въпроса за развитието на селищната мрежа..., p. 123.

<sup>20</sup> In the "Miracles of Saint Dimiter of Salonika" of the seventh century, when the Slavs finally settled in the Balkan Peninsula, the dwellings of the Slavs are again called huts and small houses (Cf. A. Tougaard, De l'histoire profane, Paris, 1874, cc. 86, 112, p. 184—190).

<sup>21</sup> See footnote 15.

<sup>22</sup> In this sense, namely, one should take M. Drinov's conclusion that when the Slavs colonised the Balkan Peninsula, they were divided into numerous separate families, united not so much by their common descent, but by their common life (М. Дринов, Съч., в. I, p. 292).

<sup>23</sup> The hamlet settlements are as a rule clan ones (see Ив. Батаклиев, История на заселването и форми на селищата, Трудове на Статистическия институт за стопански проучвания, София, 1936, p. 33).

split into two and attack the villages at their flank from two opposite sides, in the case of a single convenient road, again the army should be divided into two parts. In another place the author mentions the fugative Slavs who promised the Byzantines to show them the roads (*οδοίτας*).<sup>24</sup>

New changes must have taken place in the social structure of the Slavs at their settlement in the Balkans.<sup>25</sup> Slav marches to the south and their defence against the Byzantine punitive expeditions north of the Danube contributed to the general development and particularly to that of Slav social organisation.<sup>26</sup> It obviously called for a strengthening of tribal ties and the establishment of close understanding between the individual tribes. This was necessary to secure their defence and hence for the development of the network of inhabited-localities and roads, etc.

This is confirmed by the report of Jordanes that "their names change according to the different tribes and places but they are commonly called Slavines and Ants"<sup>27</sup>. This is the best explanation of such tribal names as "Strumtsi", "Moravtsi", "Timochani", etc. What is noteworthy is that they bear the names of the rivers along which they set up their settlements.

Mass migration led to changes both in the structure of socio-economic relations and that of the settlements. One should in particular expect the formation of cluster (grouped) villages as a general demographic regularity. According to the latter, the standard way of development of settlements is by the growth from the original form of "durjava"-settlement to hamlets by enlargement of the community which was turned into a clan. Along with this normal evolutionary development, which we could call "on the spot" or static, there exists another way of forming cluster villages — migrational or dynamic (mobile). When residence was changed by individual families or in small groups, the "durjava"-settlement appeared again, i. e. courtyard or hamlet-like habitations. In the case of mass migrations, however, another type of settlements emerged immediately — collected (cluster, group) settlements.<sup>28</sup> This was precisely the case with the Bulgarian Slavs in their settlement south of the Danube in the sixth and seventh centuries during the mass invasions and colonisation of Moesia, Macedonia, Thrace, as well as present-day Albania and most parts of Continental Greece.

The static development on the other hand, also presupposes that hamlet-like settlements should in the course of time get closer and some of them merge and form collected villages.<sup>29</sup> The beginning of this process may be

<sup>24</sup> G. Tsankova-Petkova (Материалната култура..., p. 336) was the first to draw attention to the use of roads by the Slavs in the sixth century, correctly assuming that they were roads (*stratas*) opened in Roman times, by which the Byzantine punitive expeditions also advanced north of the Danube.

<sup>25</sup> See G. Tsankova-Petkova, op. cit., p. 338, note 2 and references.

<sup>26</sup> A similar development is observed also among the Western Slavs in their struggle against the Germans. This resulted in the emergence there of Slav settlements of the "Rundling" type, which are in point of fact an intermediary settlement between a town and a village (see about them T. Tetzner, *Die Slaven in Deutschland*, Braunschweig, 1902, S. 325, Apl. 148).

<sup>27</sup> ЛИБИ, vol. I, Sofia, 1958, pp. 333—334.

<sup>28</sup> In general about the cluster and scattered settlements see D. Jaranoff, *Die Siedlungstypen in der östlichen und zentralen Balkanhalbinsel*, Zeitschrift für Erkunde zu Berlin, 1934, Nr. 56.

<sup>29</sup> Ив. Батаклиев, *История на заселването и форми на селищата*, pp. 33—34.

judged by the above-mentioned information in the "Strategicon" about the settlements of the Slavs north of the Danube. This process was not completed, however, owing to the mass migration throughout the colonisation of the Balkan peninsula. Unfortunately we do not have sufficient data from excavations of Slav settlements in the Wallachian Plane.

Many other factors, such as socio-economic, physico-geographical, political, etc. have an effect on the development of this process of merger of the settlements. For instance, the mountainous terrain can ensure the livelihood only of a limited number of inhabitants. The excess population scatters around the adjacent slopes or descends (in the case of favourable conditions) to the plains. Frequent wars, invasions and general insecurity in their turn compelled the population to withdraw to highland areas. The terrain there imposed the form and type of the settlements.

A swift glance at the map will show us that the scattered, hamlet-like settlements in Bulgaria appear and have been preserved in the high-mountain areas (mainly in the Balkan Mountain Range, Rhodope, Rila and Pirin mountains).<sup>30</sup> The "zadruga" was also retained the longest in the Kyustendil district and the highland areas in North-West Bulgaria even after the Liberation in 1878.<sup>31</sup> The grouping of the villages and the disintegration of the zadruga in the plains and in East Bulgaria was due to a number of economic, physico-geographical and other factors, among which of particular importance, of course, are the political vicissitudes which most affected the the East Bulgarian lands. We have discussed elsewhere the question of the effect of the feudal economy on the development of the network of inhabited localities of the rural population.<sup>32</sup>

During the mass migration south of the Danube and the colonisation of the Balkan Peninsula in the late sixth and early seventh centuries, however, the Slavs settled in the plains or rather in the river valleys. The terrain there also favoured the formation of cluster villages with available arable areas indispensable to the Slavs who were engaged mainly in farming.

The best confirmation of the grouped nature of the inhabited localities of the Bulgarian Slavs at their settling south of the Danube is found in the results of the archeological excavations and studies. In Bulgaria during the past ten years or so purposeful and methodical studies have been carried out at Slav archeological sites, dating from the sixth to the eighth centuries. Although what has been done is still far from adequate in revealing the full picture of Slav migrations, that what has already been published, supplements the written sources and makes possible the drawing of certain conclusions, at least as far as the type of Slav settlements is concerned.

Settlements have been excavated in several places in Bulgaria: in the district of Silistra in the "Djedjovi Lozya" and "Drencheto" hills at the village of Popina, in the "Momchila" island and on a hill near the village of Garvan and in the "Opashkata" locality on the hill at the village of Sreburna; in the district of Mihailovgrad — in the "Pechena Mogila" locality at the village of Vulchedrum, near Lom, etc. The settlements are situated in a slightly undulating lowland by rivers in a fashion familiar from the descriptions of Slav

<sup>30</sup> See the map to the article by А. Н. Сп. Разбойников, Видове населени места в България, Сборник в чест на Ан. Иширков (=Изв. на Геогр. д-во, в. I), София, 1933.

<sup>31</sup> К. Иречек, М. К. Сарафов, Рапорт на комисията, изпратена в Кюстендилския окръг, Държавен вестник, 1880, № 70.

<sup>32</sup> П. Коледаров, Към въпроса за развитието на селищната мрежа..., p. 127.

settlements, north of the Danube, in Byzantine sources, with a skilful use of the configuration of the terrain both for farming activities and for defence from the enemy.

The Slav finds in Bulgaria have common elements with the culture of the settlements and sites from the end of the eighth to the eleventh centuries. It has been determined as Slav, but two cultural layers are distinguished in it: (1) Lower (dated from the end of the sixth to the eighth century) — with strongly marked common Slav features, and (2) Upper (from the end of the eighth to the eleventh century) which in North-East Bulgaria (the region between the Danube, the Black Sea, the Balkan Mountain Range and the Isker River) appears mixed with non-Slav elements which are common with the Salto-Majak, i. e. Proto-Bulgarian elements which are noticeable not only in the pottery, but also in the dwellings, arms, ornaments, funeral rites, etc.<sup>33</sup>

The dwellings in the lower cultural layer are semi-dugouts which have been well preserved only in that part which is cut in solid soil. They are situated almost next to each other, but separated and laid out almost without any planning,<sup>34</sup> in nests (cluster-like) with a distance from 2 to 5 m between the buildings.<sup>35</sup>

All the foregoing data indisputably indicate that after the colonisation of the lands south of the Danube by the Bulgarian Slavs, grouped (cluster-like) settlements were immediately developed; they were one of the features of their socio-economic relations and a prerequisite and proof for the formation of a territorial community.

\* \* \*

The study of the development of the structure and forms in the network of settlements of Bulgarian Slavs in the lands on both banks of the Lower Danube warrant the conclusion that at the colonisation of the Walachian Lowland in the late fifth and early sixth centuries the Bulgarian (Dacian) Slavs were organised in clan communities and set up scattered settlements (states) of big families. With the accelerated disintegration of the clan-community relations, tribal links were strengthened. For defensive considerations their settlements began to be differentiated, brought closer to each other and connected with roads. With the crossing of the Danube, in a souther direction, and the colonisation of Moesia, Macedonia, Thrace, Greece and North and Central Albania at the end of the sixth century and during the seventh century, major changes took place in the social structure of the Bulgarian Slavs: territorial communities and grouped settlements were founded.

<sup>33</sup> Cf. Ж. Вържарова, *Славяните на юг от Дунава*, pp. 29—33, *Idem*, *Раннославянско и славянобългарско селище в м. Стараца край с. Гарван (Силистренско)*, А, VIII (1966) № 2, p. 21 sgg.

<sup>34</sup> *Ibidem*, p. 24.

<sup>35</sup> We would like to extend special acknowledgement to Zh. Vuzharova, who was kind enough to share with us also some yet unpublished results from her excavations and observations at Slav archaeological sites. Cf. *Istoria României*, I, pp. 738—740.

In this manner a more definite answer could be given to the question of the chronological and territorial boundaries of these socio-economic changes in the life of the Bulgarian Slavs: the transition from the clan community proceeded during the fifth and sixth centuries in the area north of the Danube and the decisive and turning point in the development and shaping of the territorial community, in the lands south of the river, took place in the late sixth and early in the seventh centuries. These changes were the result of mass migrations.

### 3. SUR UN GROUPE D'OBJETS DÉCOUVERTS À PRES LAV À REPRÉSENTATIONS ET MARQUES

*T. Totev*

Il existe un groupe d'objets recueillis à Preslav qui portent différentes représentations et marques (fig. 1 et 2). Leur aspect est un peu particulier et leur destination n'a pu être établie avec tant soit peu de précision. A notre connaissance de semblables objets n'ont pas été découverts jusqu'ici à d'autres endroits du pays. Parmi les fouilleurs de Preslav feu N. Mavrodinov fut le premier à s'attacher à l'étude de ces objets curieux. Il a considéré alors, non sans raison, que c'étaient des sceaux. Pour les distinguer des autres sceaux il les a dénommés des petits sceaux<sup>1</sup>. Aussi figurent-ils sous cette dénomination dans l'investaire de la section du Musée archéologique de l'Académie bulgare des Sciences à Preslav.

Dans un article que nous avons consacré aux objets à figures animales nous nous sommes servi de la même terminologie.<sup>2</sup> Un objet de bronze de ce groupe à marques incisées a fait l'objet d'une de nos publications.<sup>3</sup> En attendant que la destination de ces objets soit définitivement tirée au clair le terme de "sceaux" ou de "petits sceaux" pourrait être utilisé d'une manière conventionnelle. Aussi allons nous continuer à l'employer dans ce travail.

Cette étude sur les "petits sceaux" à figures animales était déjà sous presse lorsqu'en jetant un coup d'œil sur l'inventaire des trouvailles archéologiques de Preslav nous sommes tombés par hasard sur un autre groupe similaire. On devrait y inclure selon nous certains sceaux que Mavrodinov avait indiqués comme des amulettes et des pendentifs.<sup>4</sup> En y ajoutant le sceau découvert en 1960 le nombre total s'élève à seize. A l'exception d'un seul ils figurent tous dans l'inventaire, mais trois d'entre eux sont perdus. On n'a pas retrouvé à son endroit habituel celui non inscrit que Mavrodinov avait inclus parmi les pendentifs de Preslav.

Dans cette étude nous faisons figurer tous les sceaux connus à ce jour, appartenant à ce groupe. Pour ce qui est des deux exemplaires égarés nous sommes obligés de juger d'après les notes de l'inventaire. Pour le troisième, outre l'inventaire, nous pouvons utiliser une photographie fournie par Mavrodinov, et pour le sceau non inscrit et égaré, seulement d'une photo. Comme le relevait peu de temps avant sa mort l'académicien Kr. Mijatev une publication en langue étrangère accompagnée de photographies bien nettes dans

<sup>1</sup> Н. Мавродинов, Старобългарското изкуство, София, 1959, р. 227. fig. 22.

<sup>2</sup> Т. Тотев, Метални печатчета с изображения на животни от Преслав, Сб. Велики Преслав, I, 1967.

<sup>3</sup> Т. Тотев, Един бронзов медалион със знаци от Преслав, Археология, IX, 1967.

<sup>4</sup> Н. Мавродинов, Op. cit. pp. 225—226, fig. 262, 3, 4 et 6; fig. 264.



Fig. 1 Sceaux en métal à représentations et marques



Fig. 2 Moulures en plâtre des sceaux



laquelle on réunirait tous ces objets intéressants de Preslav s'impose. Ceci rendrait ces objets accessibles à de nombreux spécialistes, et permettrait de résoudre plus sûrement le problème soulevé par leur destination.

### Traits généraux

Ces sceaux furent découverts à des époques différentes. La plupart d'entre eux font partie des collections du musée depuis plus de vingt ans et leur inscription dans l'inventaire fut effectuée certainement dix ans après leur entrée au musée. Les données dont on dispose à leur sujet sont fort succinctes. Le manque de détails sur le secteur précis où ils furent recueillis dans la vieille ville, et dans quelles conditions ils furent découverts en même temps que d'autres matériaux archéologiques peut avoir été la cause d'une publication complète assez tardive.

A l'exception d'un seul sceau à forme de pyramide tous les autres sont plats et circulaires. Les flans contiennent différentes représentations et marques. La plupart des sceaux sont à figures animales. Deux portent des signes vieux-bulgare et trois sceaux sont à figures humaines en croix. Quelques-uns sont munis d'un trou et d'un anneau permettant de les enfiler et de les porter. L'un des sceaux a un manche droit. Enfin il y en a aussi sans trous d'accrochage. On ne saurait donc en aucun cas supposer qu'ils sont restés inachevés. Sur le revers on remarque des traces de soudure, ce qui montre bien qu'ils avaient été fixés à une pièce quelconque. Il se pourrait qu'on les ait utilisés comme sceaux montés sur des bagues. On ne connaît exactement que pour quelques-uns d'entre eux l'endroit où ils furent découverts. Il est dit pour certains sceaux qu'ils proviennent des "champs de Preslav"<sup>5</sup> Nous devons à Mavrodinov une classification des sceaux en "simples et géminés". Selon lui seuls les sceaux composés de deux flans appartiennent aux sceaux géminés.<sup>6</sup> Or nous verrons qu'on doit classer parmi les doubles aussi ceux faits d'un seul flan mais avec des représentations sur la face et le revers.

### Sceaux géminés

Quatre sceaux appartiennent à ce groupe, dont l'un est porté manquant. Nous allons donc en ce qui concerne ce dernier nous contenter de sa spécification telle qu'elle figure dans l'inventaire, ainsi que de sa photographie reproduite dans l'ouvrage de Mavrodinov. Les trois premiers exemplaires sont faits de deux plaques chacun, le quatrième d'une seule. Nous décrivons ci-après ces pièces:

1. Sceau à représentation humaine et animale (No d'inv. 2252). C'est le seul parvenu jusqu'à nous des sceaux à deux flans (fig. 3 et 4). Il est dit provenir de la "ville des palais", en d'autres mots de la ville intérieure. Les quelques lignes que lui consacre Mavrodinov portent surtout sur les figures incisées au bord. Ce décor comprend deux cercles à diamètre de 1.5 cm de

<sup>5</sup> Jusqu'en 1958 lorsque Preslav fut déclarée comme réserve nationale historique et archéologique les terrains de l'ancienne ville étaient des champs de culture, et de nombreuses trouvailles furent découvertes dans les champs.

<sup>6</sup> Н. Мавродинов, *op. cit.*, p. 227.

plaques de bronze, chacune étant munie de deux renflements percés d'un trou. La face des flans sur lesquelles se trouvent les représentations est lisse et le revers est légèrement oval. Les flans sont liés par un petit anneau soudé en forme de "huit". Ils sont accrochés au moyen de petits

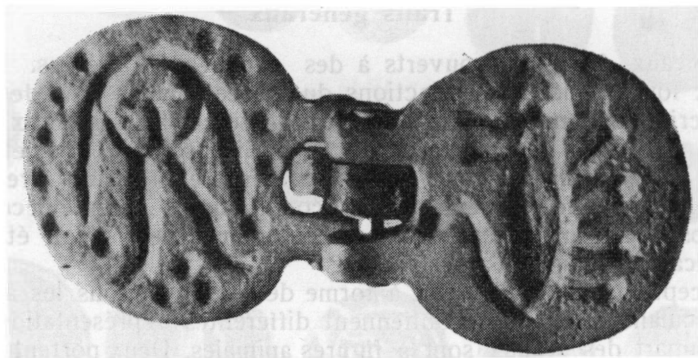


Fig. 3. Sceau géminé avec des représentations humaine et animale — face (bronze)

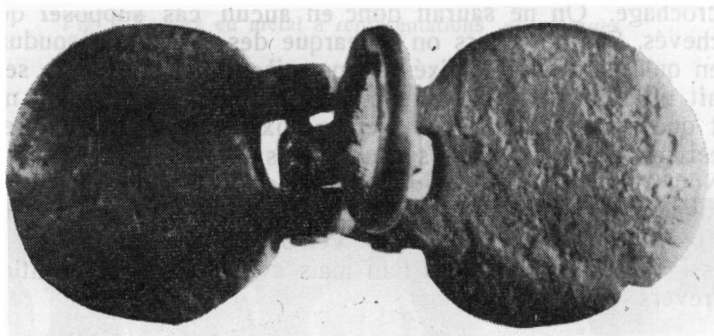


Fig. 4. Sceau géminé avec des représentations humaine et animale — revers (bronze)

rivets de fil de cuivre passés au préalable à travers le trou et ensuite à travers les trous des renflements (fig. 4). Ces flans réunis ainsi au sceau étaient d'un maniement facile et étaient utilisés pour apposer des cachets. Enfilé sur une courroie le sceau risquait moins d'être perdu au cours des déplacements.

Les figures des sceaux sont excessivement intéressantes (fig. 3). Incisées peu profond (0.01 cm) et très négligemment, elles couvrent presque entièrement la face des flans. L'une d'elles est à figure humaine, l'autre à figure d'animal (fig. 3). On peut assez difficilement déterminer avec précision les représentations grossièrement stylisées. La figure humaine est très étrange. Le visage schématisé à excès peut être interprété de deux manières. Comme celle d'un homme à grosse tête ronde se tenant debout, deux nattes de cheveux pendant tout le long de ses longues jambes. Les yeux et le nez sont marqués par de petits traits. La seconde interprétation serait celle d'une figure les

pieds écartés, les bras levés et la tête et le cou en forme de T. L'homme les bras levés tient quelque chose qui semble être une branche recourbée. Selon Mavrodinov il tient quelque chose ressemblant à "une guirlande".<sup>7</sup> Dans les deux cas cette représentation est entourée de points, dont trois



Fig. 5 Moitié d'un sceau géminé avec une représentation animale — face (bronze)



Fig. 6 Moitié d'un sceau géminé avec une représentation animale — revers (bronze)

se trouvent entre la plante des pieds. Vue sous deux aspects, cette image reste imprécise. Nous sommes plutôt enclins d'admettre la seconde description. Mavrodinov a eu le même sentiment en tachant de la rattacher à certaines des représentations à guirlandes sur les parois de la cruche No. 7 du trésor de Nagy Szent Miclocz.<sup>8</sup> On trouve une manière semblable de traiter les figures humaines incisées sur les flans de deux bagues en bronze de la nécropole médiévale du défilé de la Léva à Vraca, découvertes avec une monnaie du XIII<sup>e</sup> s.

L'animal qui figure sur l'autre flan passe à droite (fig. 3). Son corps allongé porte à l'avant une tête à gueule élargie, et à l'arrière une longue queue enroulée sur la croupe. Sur la tête l'œil et deux oreilles dressées sont marqués d'un point. Les quatre pattes sur lesquelles l'animal se tient sont élargies dans le bas. La queue est ornée au bout d'une boule. Par sa gravure il ne comporte pas de traits caractéristiques permettant de dire avec certitude de quel animal il s'agit. A juger de sa queue et dans une certaine mesure de ses pattes, il ressemble plutôt à un lion.

<sup>7</sup> Н. Мавродинов, *op. cit.*, p. 227.

<sup>8</sup> Ibidem, fig. 115 et 116.

<sup>9</sup> С. Георгиева и Д. Бучински, *Старото златарство във Враца, София, 1959*, p. 22, Pl. XVII<sub>7</sub> et 8.

<sup>10</sup> Н. Мавродинов, *Op. cit.*, fig. 266<sub>3</sub>.

2. Ce sceau géminé était originairement fait de deux flans (No. d'inv. 2253). Sur la photographie du livre de Mavrodinov il est pris de côté et les représentations incisées sur ses faces ne sont presque pas visibles.

Ceci nous permet d'apercevoir leurs éléments constructifs. Ses flans étaient rattachés entre eux, tout comme ceux décrits pour le sceau précédent, par de petites charnières. On mentionne qu'ils étaient coulés en bronze et affectaient une forme ovoïde. L'une des faces portait une figure humaine à cheval, incisée et la seconde — un aigle. Il est important de relever en ce qui concerne sa date, et la datation de tout le groupe de sceaux, que l'endroit de sa découverte y est indiqué. Il a été trouvé au lieu dit "Văbîlin dol" et a été remis au musée avec les autres matériaux archéologiques qui ne peuvent en aucun cas être postérieurs au X-e s.

3. Moitié d'un sceau géminé à figures animales (No. d'inv. 3346). Il a été découvert récemment dans l'espace compris entre le Palais et la porte Sud. Il affecte la forme d'un cercle régulier à diamètre 1.5 cm et exécuté en bronze (fig. 5 et 6) La face est très droite et le revers sphérique ovalisé. Il est muni d'un seul renflement plat élargi avec un trou à l'extrémité libre. Il était accroché vraisemblablement par ce trou à la plaque qui manque directement au petit anneau. Sur le dos est gravé un décor doré.

Le centre comporte un umbo. Il est décoré d'une figure d'oiseau gravée. On ne saurait dire quel est cet oiseau. Il est entouré d'une branche recourbée incisée, à bouts en volutes. Sa tige est garnie de feuilles triangulaires, ou peut-être de bourgeons non éclos. Dans le bas est stylisée d'une manière plate une palmette. On rencontre un ornement végétal semblable gravé sur de nombreux décors en métal à Preslav.<sup>11</sup>

Sur la face de la plaque est représenté un animal en marche passant à droite. (fig. 5).<sup>12</sup> La figure est bien proportionnée. Le museau pointu et grand ouvert de la bête, et la queue levée dont le bout est retourné porte les traits caractéristiques d'un chien et beaucoup moins d'un loup. L'animal est figuré en pleine course. Le mouvement est suggéré par les pattes avant légèrement soulevées. Il rappelle un peu le chien du relief de Madara, mais surtout le chien qui court derrière le cavalier, gravé sur un bloc de pierre du mur d'enceinte de Preslav.<sup>13</sup> Il est semblable au chien sous le cavalier du sceau d'un autre groupe que nous examinerons tantôt.

4. Sceau à marques (No. d'inv. No. 2407).<sup>14</sup> A la différence des sceaux géminés examinés jusqu'ici celui-ci ne comporte qu'une seule plaque. Il a été découvert en 1930 au Sud-Ouest et à proximité immédiate de l'Eglise Ronde. L'inventaire ne mentionne rien de plus que l'année et le lieu. C'est une plaque ronde, presque régulière de bronze, d'un diamètre de 2 cm. Elle est munie à l'un des bouts d'un petit anneau troué à travers lequel on fait passer un cordon ce qui permet de le porter suspendu. Il apparaît nettement que cette plaque a été coulée d'une seule pièce avec l'anneau. Les bords

<sup>11</sup> Н. Мавродинов, *Op. cit.*, fig. 273.

<sup>12</sup> Т. Герасимов, *Проучване върху Мадарския скален релеф*, Сб. Мадарският конник, София, 1956, обр. 36.

<sup>13</sup> Й. Господинов, *Нов старобългарски конник*, Сп. БАН, кн. VIII, София, 1939, обр. 1, табл. I; Л. Огненова, *Рисунки на конници върху вътрешната крепост на Преслав*, РП, IV, София, обр. 7.

<sup>14</sup> Cet objet a été récemment publié par nous sous le titre de "médaillon". Voir Т. Тотеv, *Един бронзов медалион със знаци от Преслав*, Археология, IX. кн. 2, pp. 36—39. Par les signes incisés il aurait pu avoir la même destination.

sont arrondis et les faces sont parfaitement lisses. Sur l'une d'elles est incisé un | Y | flanqué de hastes verticales (fig. 7) et sur l'autre un double bras horizontal de la croix (fig. 8). Les deux signes sont gravés d'une manière plate d'un seul trait (du doigt). Les bouts de l'un d'entre eux se terminent par des renflements triangulaires et ceux du second bifurquent.

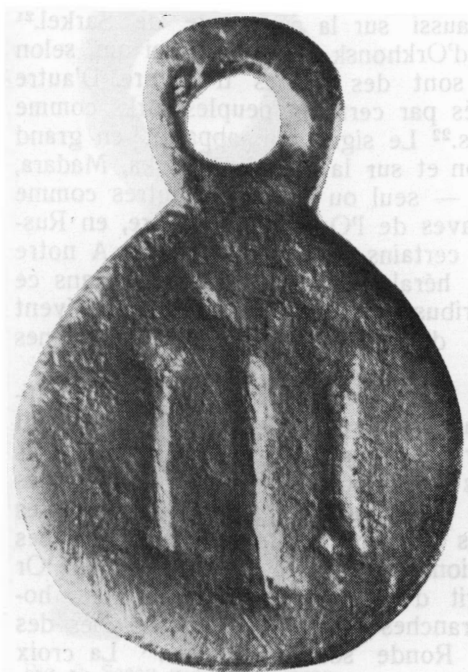


Fig. 7. Sceau géminé avec des signes vieux-bulgare incisés — face (bronze)



Fig. 8. Sceau géminé avec des signes vieux-bulgare incisés — revers (bronze)

On sait que l'ancien signe bulgare | Y | incisé sur l'une des faces de la plaque est reproduit de différentes manières. On le trouve — comme c'est le cas de celle-ci apposé sur divers matériaux (blocs de pierre, briques, tuiles et vases d'argile) à Pliska, Madara KalugERICA, à de nombreux endroits de Preslav, dans les fouilles de l'Aul d'Omurtag près du village "Car Krum" (anciennement Čatalar) et sur des trouvailles remontant au Moyen Age, récemment découvertes dans le bassin du barrage Vinica.<sup>15</sup> Ce signe existe aussi sur des objets de métal.<sup>16</sup> Récemment on l'a trouvé sur une plaque en métal munie d'un trou destiné à laisser passer un fil de suspension.<sup>17</sup> Il est apposé

<sup>15</sup> La bibliographie des matériaux publiés a été donnée dans notre article "Един бронзов медалион със знаци от Преслав".

<sup>16</sup> Н. Мавродинов, Прабългарската художествена индустрия, Сб. Мадара, II, София, 1936, обр. 260<sub>2</sub>; Ст. Станчев и Ст. Иванов Некрополът до Нови пазар, София, 1958, p. 103, fig. 28.

<sup>17</sup> La plaque a été découverte lors des fouilles effectuées sous la conduite de At. Milcev et n'a pas fait l'objet d'une publication. Ce signe existe également sur un autre objet de métal inédit de Pliska, découvert par St. Stančev lors des fouilles du grand bassin.

parfois à côté de marques différentes.<sup>18</sup> Enfin on le retrouve, avec d'autres de différentes manières sur les murs d'un bloc du monastère Čoudikovski du Monténégro qui, au IX<sup>e</sup> s. faisait partie du royaume bulgare.<sup>19</sup> Une colonne en marbre du musée national à Bucarest porte également cet ancien signe bulgare qui selon Comsa était en usage pendant le Premier royaume bulgare au IX—X<sup>e</sup> s.<sup>20</sup> Il est intéressant de relever que sans les hastes des deux côtés ce signe de notre sceau existe aussi sur la céramique de Sarkel.<sup>21</sup> Tracé ainsi il correspond aux signes d'Orkhonsk et de Jenissei qui, selon A. Sterbak, dans diverses combinaisons sont des signes d'écriture. D'autre part tracés séparément ils étaient utilisés par certains peuples türks comme "tamgas" portant diverses dénominations.<sup>22</sup> Le signe qui apparaît en grand nombre sur de matériaux de construction et sur la poterie à Pliska, Madara, Preslav et autres vieux sites bulgares — seul ou flanqué d'autres comme dans notre cas — était inconnu des Slaves de l'Ouest. Par contre, en Russie, il se trouvait sur les armoiries de certains princes de Kiev.<sup>23</sup> A notre avis la marque du sceau est un signe héraldique de famille. Pris dans ce sens les signes distinctifs de clan des tribus Oguz en Turkménistan doivent retenir l'attention lorsqu'on se propose d'expliquer certains anciens signes bulgares.<sup>24</sup>

Le signe sur le revers du flan (fig. 8) pourrait avoir aussi une signification religieuse chrétienne bien qu'on trouve des croix un peu partout représentées de diverses manières sur des matériaux archéologiques des vieux centres bulgares.<sup>25</sup> Mais certaines inscriptions protobulgares païennes sont aussi précédées d'une croix.<sup>26</sup> On doit cependant rappeler que toutes les variations plus ou moins rapprochées des croix de notre sceau attestées jusqu'ici se rapportent à des représentations de croix à quatre branches. Or dans ce sceau nous avons vu qu'il s'agit d'une croix à double branche horizontale ou bien d'une croix à six branches (fig. 8). Quelques-unes des croix creusées sur les murs de l'Eglise Ronde sont analogues.<sup>27</sup> La croix double incisée dans le sceau de l'autre groupe porte un dessin semblable.

Les signes incisés sur la face de cet intéressant objet ont une valeur de toute première importance pour sa datation. En effet, la présence du

<sup>18</sup> Кр. Миятев, Крумовият дворец и други новооткрити постройки в Плиска, ИАИ, XIV, 1943, обр. 146<sup>34, 35 и 36</sup>; Г. Фехер, Писмени паметници на прабългарите в Мадара, Сб. Мадара I, София, 1934, р. 393 и дадения образ. En même temps que d'autres signes il est gravé sur une colonne inédite des fouilles de Preslav dirigées par V. Mavrodinova. Avec d'autres signes il est représenté aussi sur des briques et des tuiles inédites de Preslav.

<sup>19</sup> Iv. P. dič, Šudikovski znaci. Godišnjak-III, Naučno društvo Bosne i Hercegovine, Sarajevo, 1965, Pl. I et II.

<sup>20</sup> M. Comsa, Semne din epoca feudală timpurie incizate pe o coloană romanobyzantină, Studii și cercetări de istorie veche, T. XIII, 1, fig. 425.

<sup>21</sup> A. M. Щербак, Знаки на керамике из Саркела, ЭВ, XII, 1958, р. 53, табл. I.

<sup>22</sup> Ibidem, pp. 54—55. Un signe semblable au nôtre est connu sous le nom "sanak" (villa). Pour le terme "tamga" v. chez Щербак, р. 56, et la bibliographie indiquée en sous ligne.

<sup>23</sup> Б. А. Рыбаков, Знаки собственности в княжеском хозяйстве киевской Руси X—XII вв., СА, VI, р. 226, 19 et 20.

<sup>24</sup> Материалы по истории Туркмен и Туркмении, т. I (VI—XV вв), Труды Института востоковедения, XXIX, М-Л, 1939.

<sup>25</sup> Sur la bibliographie à signes croisés v. mon article sur: Един бронзов медалион със знаци от Преслав.

<sup>26</sup> V. Beševliev, Die protobulgarischen Inschriften, Berlin, 1963.

<sup>27</sup> Кр. Миятев, Кръглата църква в Преслав, София, обр. 36 и 61.

premier d'entre eux | Y | sur les matériaux des édifices de Pliska, Madara, Preslav et ailleurs datés du IX—X e s. est une sérieuse indication sur l'époque à laquelle le sceau fut fabriqué et employé. Cette date est appuyée aussi par l'autre marque qui, si elle représente en réalité la croix chrétienne,

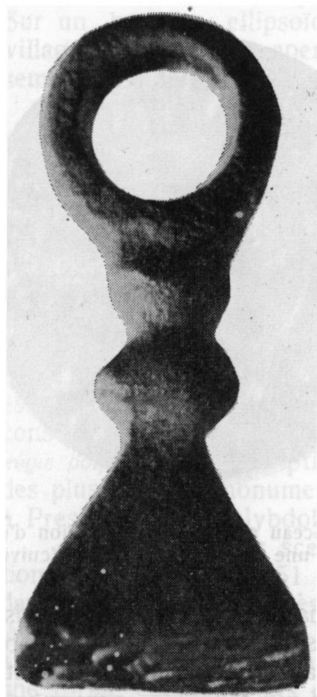


Fig. 9. Sceau avec la représentation d'un aigle (bronze)



Fig. 10 Sceau avec la représentation d'un aigle (bronze)

pourrait constituer un terminus post quem pour la rapporter après la conversion au christianisme des Bulgares, soit après 865.

### Sceaux simples

Des douze sceaux appartenant à ce groupe un seul ne figure pas dans l'inventaire, et deux sont portés comme manquants. Nous donnons ci-après leur spécification exacte :

1. Sceau à tête d'aigle de la ville intérieure (No. 2254). Chez Mavrodinov il est indiqué avec les amulettes de Preslav.<sup>28</sup> Le sceau est en bronze, en forme de pyramide et mesure environ 2 cm de haut (fig. 9). A la partie restée libre il est muni d'un trou de suspension et repose sur le seul côté rectangulaire (la base) de 1 cm qui porte la représentation (fig. 10). La tête est tournée de profil à gauche, l'aigle éployée. Le corps est rempli de petits points. Le trait net de l'entaille est celui d'un graveur très expérimenté. On

<sup>28</sup> Н. Мавродинов, *op. cit.*, fig. 264.

trouve une aigle à tête semblable à celle de la nôtre sur une bague en bronze de Preslav,<sup>29</sup> et sur deux autres bagues en bronze, datées du IX—X<sup>e</sup> s. provenant de la nécropole de la Bulgarie du Nord-Ouest.<sup>30</sup> L'aigle d'une plaque récemment découverte de l'ancienne nécropole bulgare du



Fig. 11. Sceau avec la représentation d'un oiseau et une inscription grecque (bronze)



Fig. 12. Sceau avec la représentation d'un oiseau et une inscription grecque (cuivre)

bassin du barrage de Vinica y est gravé d'une manière identique.<sup>31</sup> Il existe des représentations similaires d'une aigle d'une seule tête sur quelques bagues de Slovaquie.<sup>32</sup> Celle qui figure sur le sceau d'un dignitaire byzantin du IX—X<sup>e</sup> s. est très approchante de la nôtre.<sup>33</sup> On rencontre souvent sur les blasons d'un certain nombre de seigneurs féodaux d'Occident du X<sup>e</sup> s. l'aigle à une tête.<sup>34</sup> L'image de ce sceau peut être mise en relation avec celle de l'aigle gravée à Preslav que nous venons de mentionner.<sup>35</sup> 2 et 3 — Deux sceaux avec une même représentation d'oiseau incisée et une inscription (inv. Nos 2260 et 2261). Leurs dimensions sont presque identiques (diam. 1.8 cm). L'une est en bronze, la seconde en cuivre. C'est la seule différence qui existe entre eux. Ils ont été découverts dans l'enceinte de la ville intérieure. Le champ circulaire des sceaux marqué par une ligne peu profonde porte l'image d'un oiseau; hors de ce champ se trouve une inscription (fig. 11 et 12). Le début et la fin de cette inscription circulaire

<sup>29</sup> Абоба-Плиска, ИРАИК, X, 1905, p. 290, Pl. LVII<sub>5</sub>.

<sup>30</sup> А. Т. Милчев, Ранносредновековни български накити и кръстовете енкалпиони от Северозападна България, Археология, V, 3, p. 32, 11<sub>1-2</sub>.

<sup>31</sup> Т. Тотеv, Старобългарски некропол в чашата на язовир Виница. Известия на народния музей в Шумен, IV, 1967, обр. 8.

<sup>32</sup> А. Тоčík, Nové vyskumy na pohrebistach, X—XI st. na Slovensku, Arch. Rozhledy, VII, 1955, kn. 4, p. 49.

<sup>33</sup> A. V. Solovjev, Les emblèmes héraldiques de Byzance et les Slaves, *Seminarium Kondakovianum*, VII, p. 126.

<sup>34</sup> Ibidem, p. 150.

<sup>35</sup> Й. Господинов, op. cit., fig. 1, Pl. I; Л. Огненова, op. cit., fig. 7.

<sup>36</sup> А. Т. Милчев, op. cit., fig. 11<sub>3</sub>.



est marqué par deux petits traits parallèles. Sur le revers des sceaux qui est lisse on aperçoit des restes de soudure.

L'oiseau représenté a une grande tête, un cou raccourci et un petit bec (fig. 11 et 12). Son corps semble avoir été trempé dans l'eau. On ne saurait dire avec certitude de quel oiseau il s'agit. Il ressemble le plus à une cane. Sur un bouclier ellipsoïde daté du IX—X e s. du lieu dit Greda près du village Vălcédram on aperçoit un oiseau gravé sur un cercle en fer qui ressemble au nôtre.

L'inscription autour de l'oiseau est en grec (fig. 11 et 12). Les lettres sont hautes, en moyenne de 0.63 cm. Bien qu'elles soient tracées d'une main assez peu sûre on peut lire l'inscription assez distinctement :

*KYPHE BOHΘH TON EXONTAME* Seigneur, aidez celui auquel j'appartiens  
*κύριε βοήθει τὸν ἔχοντα με* (qui me possède)

La formule *κύριε βοήθει* et le tracé de la lettre B que l'on rencontre avec une haste horizontale dans l'arc inférieur seulement dans les inscriptions et les monnaies de la seconde moitié du IX<sup>e</sup> s. nous autorisent de dater nos sceaux de cette époque.<sup>37</sup> En l'occurrence cette formule montre que l'inscription doit être datée — et partant les sceaux sur lesquels elle est apposée — après la conversion au christianisme, soit après 865, ce qui constitue un terminus post quem. Par ces quelques lettres et la formule *κύριε βοήθει* cette inscription est liée à celle du verre de Sibine<sup>38</sup> et à l'un des plus anciens monuments épigraphiques à caractères bulgares découverts à Preslav — le Molybdobulle de Georges le Sincelle bulgare.<sup>39</sup>

4 et 5. Les deux sceaux suivants portaient également des représentations d'oiseau (Nos 2251 et 3157). Tous les deux manquent. Leur mention dans l'inventaire est très courte et on ne peut absolument rien dire sur leur fabrication ou sur leurs figures. Le premier d'entre eux (No. 2251) a été découvert dans l'enceinte de la ville intérieure. Il est en cuivre, avait une forme circulaire (les dimensions ne sont pas indiquées). La plaque sur la face avait été couverte de l'image incisée d'un oiseau. Le second (No. 3157) était aussi en cuivre. Il provient de la ville extérieure. Sa plaque avait une forme ellipsoïde avec des dimensions de 1,4 cm × 1,1 cm. Sa face était occupée par la figure d'un oiseau.

6. Sceau avec la représentation d'un lièvre (non inscrit dans l'inventaire) Mavrodinov l'a fait figurer dans le groupe des pendentifs de Preslav mais ne s'est pas attardé sur sa structure et sa destination.<sup>40</sup> Il n'a pas plus examiné la représentation qui y était gravée. D'après la photographie publiée dans son ouvrage on ne peut juger que de la forme du sceau et de la représentation sur la face. Photographiée avec deux autres sceaux dont on connaît les dimensions (1,9 cm × 2 cm) il semble plus petit. Mais on ne peut absolument dire rien de quel métal il était fabriqué. La face de sa plaque circulaire portait la figure d'un lièvre.<sup>41</sup> Elle est gravée d'une main experte d'un bon artisan. L'œil et les deux oreilles dressées sont mar-

<sup>37</sup> V. Beševliev, op. cit., p. 21, No 14a, 55, 56, 60, 63, 64, 67; inscription de Vassilij I (867—886) B Z, Pl. II<sub>9</sub>; pour les monnaies v. Wroth, Catalog of Byzantine Coins, II, Pl. LI, A—7.

<sup>38</sup> Т. Тотев, Сребърна чаша с надпис от Преслав, ИАИ, XXVII, 1964, p. 12<sub>8</sub>—14<sub>9</sub>.

<sup>39</sup> Т. Герасимов, Нов моливдовул на Георги Монах и Синкел Български, ИАИ, XX, 1955, p. 587—588, 1.

<sup>40</sup> Н. Мавродинов, op. cit., fig. pp. 225—226.

<sup>41</sup> Ibidem, fig. 262<sub>6</sub>.

quées par des points. Assis sur ses pattes arrières, l'animal semble se cacher derrière quelque chose. Il ressemble énormément au lièvre représenté sur le côté droit du chapiteau d'un pilastre en marbre de Preslav.<sup>42</sup>

7 et 8. Deux sceaux avec la même représentation d'un cavalier (Nos d'inv. 2262 et 2263). Ce sont deux flans circulaires d'un diamètre de 1,3 cm



Fig. 13. Sceau avec la représentation d'un cavalier (bronze)



Fig. 14. Sceau avec la représentation d'un cavalier (cuivre)

(fig. 13 et 14). L'un est en bronze et le second en cuivre. Sur la revers on aperçoit des traces de soudure qui nous incitent à supposer qu'ils étaient peut-être posés et utilisés comme des cachets annulaires. Ils ont été découverts dans l'enceinte de la ville extérieure.

L'image gravée sur les sceaux est celle d'un cavalier tourné à droite (fig 13 et 14). Un chien court aux côtés de son maître. Il est beaucoup plus visible sur l'un des sceaux et sur les moulages en plâtre. De la main levée très haut le cavalier tient quelque chose qui ressemble à un oiseau. Les dimensions réduites du flan ont limité le graveur et certains détails de la scène n'y sont que suggérés. Les figures sont tracées d'une ligne simple. Le cheval est nettement dessiné d'une main sûre. Le contour dépouillé et épaissi par endroits suggère très adroitement la forme. Le cheval, les jambes avant repliées, semble prêt à franchir un obstacle. L'homme, le corps tendu est fortement penché en avant il a levé le bras porté en arrière. Le chien est rendu un peu plus négligemment, quant à l'oiseau que le cavalier tient dans sa main il est à peine esquissé.

Les représentations de ces deux sceaux sont apparentées à un groupe d'images de cavaliers et de leurs montures gravées sur les pierres de Pliska<sup>43</sup> et de Preslav.<sup>44</sup> Incisées d'une même manière ce sont différentes représentations de cavaliers tournés à gauche, ou bien des scènes plus importantes où, outre le cavalier, on trouve d'autres figures. Dans deux scènes le cavalier est suivi de son chien<sup>45</sup>, et immédiatement à côté, le graveur a

<sup>42</sup> Н. Мавролинов, *op. cit.*, fig. 241.

<sup>43</sup> Абоба-Плиска, ИРАИК, X, альбом, Вена, 1905, Ст. Станчев, Разкопки и новооткрити материали в Плиска, ИАИ, XX, 1955, p. 211, 28.

tracé un oiseau.<sup>46</sup> Le cavalier de ces sceaux marque une forte analogie avec de nombreuses représentations des murs du "Majackoto Gorodište" sur le Don,<sup>47</sup> et surtout des figures rupestres de Sulek et Hakasja en Altai<sup>48</sup>. La frappante relation entre les représentations de nos sceaux et les peintures de Pliska et de Preslav, datées avec assez de précision, nous autorisent de



Fig. 15. Sceau avec croix et inscription (bronze)



Fig. 16. Sceau avec croix et inscription (bronze)

poser aussi la question de leur datation. St. Stančev, à juste raison, a indiqué le XI<sup>e</sup> s. comme un terminus post quem pour les peintures de Preslav,<sup>49</sup> qui est dès lors, valable aussi pour les sceaux. Leur proche parenté avec les dessins rupestres de Sulek est due selon toute vraisemblance à leur tradition türk, éloignée dans le temps, mais pourtant vivante.<sup>50</sup>

9. Sceau avec la représentation d'une croix et une inscription (No. d'inv. 2256). Provient de la ville intérieure. C'est un flan circulaire de bronze d'un diamètre de 2,5 cm, épais de 0,02 cm. Il porte sur la face une double croix incisée dont les bras bifurquent aux extrémités des épaules, inscrit dans un cercle (fig. 15). Sur le revers une poignée est soudée de 1 cm de haut, munie d'un trou permettant d'y passer un fil (fig. 16). Une inscription est gravée sur le bord, séparée par un double trait concentrique. Dans l'inventaire cette inscription est indiquée comme "imprécise", "peut-être runique". Le sceau porte deux figures et on devrait l'attribuer aux sceaux géminés

<sup>44</sup> Л. Огненова, *op. cit.*, p. 159 et suiv., fig. 2, 3, 4, 5, 6 et 7.

<sup>45</sup> Ст. Станчев, *op. cit.*, fig. 28; *ibidem*, fig. 7.

<sup>46</sup> *Ibidem*.

<sup>47</sup> Макаренко, Маяцкое городище, ИАК, 43, стр. 1-53. М. И. Артамонов, Саркел и некоторые другие укрепления в Северо-западной Хазарии, СА, VI, p. 142.

<sup>48</sup> С. Appelgren-Kivalo, Alt-Altäische Kunstdenkmäler, Helsingfors, 1931 fig. 77.

<sup>49</sup> Ст. Станчев, Реалиите върху Мадарския конник, Сб. Мадарският конник, София, 1956, p. 195.

<sup>50</sup> *Ibidem*, p. 201.

ayant avec l'un de ces derniers sous certains rapports des traits communs. (fig. 5 et 6). Voici pour quelles raisons nous le faisons figurer dans ce groupe: Le manche soudé sur le revers portant l'inscription rend son emploi de ce côté comme cachet plutôt malaisé. Or, on ne pouvait l'employer dans ce but qu'avant la soudure du manche. Cet entassement inattentif de matériel de soudure qui a empiété en partie sur le champ écrit montre qu'on n'avait pas l'intention à l'avenir d'utiliser cette inscription. C'est probablement à ce moment que la croix a été gravée sur l'autre face (maintenant le droit) du flan qui dans ce but, a été égalisé une seconde fois. Dans ce cas le sceau, bien qu'ayant des représentations sur les deux faces, n'était utilisé que d'un seul côté, au début seulement avec l'inscription, et par la suite avec la croix. On ne peut qu'émettre des suppositions sur l'époque où ce sceau avait cessé de servir du côté droit pour des empreintes et à quel moment on a commencé à employer le revers avec la croix.

Ce sceau est particulièrement intéressant par l'inscription qu'il porte. Nous laissons aux spécialistes le soin de le déchiffrer et nous nous contenterons seulement de le décrire. La croix gravée sur l'une des faces munie d'un manche devait, selon nous, marquer le début et la fin de la légende. (fig. 16) La moulure en plâtre de cette inscription (fig. 2) ne facilite en rien son déchiffrement, ni son éclaircissement. A première vue elle semble trahir une personne ignorante. Les nombreux petits traits qui à trois endroits sont liés et réunis viennent appuyer cette supposition. Le groupe qui se trouve près de la croix, composé de petits traits est le plus nombreux. Il est suivi d'un signe formé de deux traits réunis sous un certain angle, semblable à *Δ*. De cette manière deux des traits comportent une seconde ligature dans l'inscription, mais du côté opposé de leurs bouts. A d'autres endroits de l'inscription ces traits sont liés entre eux par une haste transversale inclinée de droite à gauche une fois — *N* et une seconde fois, de gauche à droite — *И*. Enfin, à deux autres endroits les traits sont gravés perpendiculairement, semblables à un *T* et une autre fois à un *M* large, dont la haste gauche sort dans le haut de la partie restée libre. La manière originale dont sont gravés les signes de cette inscription ne donne aucuns renseignements pour une datation, même relative. Il semble vraiment que les paroles de Černorizec Hrabr lui conviennent parfaitement: "Au début les Slaves n'avaient pas de lettres, mais étant encore païens, ils lisaient et devinaient au moyen de traits et d'incisions."<sup>51</sup>

Nous avons relevé tantôt que la figure gravée sur l'autre face du sceau se présente d'une manière totalement différente. En effet, on y trouve une croix double, dénommée aussi croix patriarcale, dont les branches ont des bouts bifurqués et disposés en cercle (fig. 15). Par son dessin elle s'apparente à la croix gravée sur l'un des sceaux géminés (fig. 6). Elle ne s'en distingue que par le bras court supérieur horizontal. On retrouve ce même dessin sur les croix creusées sur les murs de L'Eglise Ronde dont l'une est placée sous l'arc.<sup>52</sup>

Il n'est donc pas difficile de savoir à quelle date le sceau avait été employé sur cette face. Le X<sup>e</sup> s. est confirmé encore par les trouvailles archéologiques découvertes en même temps que ce sceau.

<sup>51</sup> Ив. Дуйчев, Из старата българска книжнина, I, София, 1943, p. 65.

<sup>52</sup> Кр. Миятев, Кръглата църква в Преслав, 36, 61.

Sceau avec l'image de la Vierge (No. d'inv. 2257). L'inventaire n'indique que le lieu et l'année 1937 où il fut trouvé. Il a été découvert par hasard dans le champ à proximité du lieu dit "Pont d'Omurtag", sans toutefois mentionner si c'était en deçà ou au-delà de la ligne d'enceinte de la ville extérieure. Il est donc difficile de rattacher ce sceau à certains objets re-



Fig. 17. Sceau avec l'effigie de la Vierge (cuivre)

cueillis dans cette partie de la ville extérieure, ou bien de l'attribuer à l'unique église ancienne mise au jour jusqu'ici au delà de la Tiča (actuellement Kamčia) au lieu dit "Dalgata Poljana".<sup>53</sup> Nous devons cependant ajouter que tous les objets découverts au cours des fouilles ou des sondages remontent au IX—X<sup>e</sup> s.<sup>54</sup>, indication qui ne saurait être négligée lorsqu'on se propose d'établir la date de ce sceau.

Ce sceau est en cuivre et affecte une forme circulaire, a un diamètre de 2 cm et une épaisseur de 0,02 cm. Sur le revers le flan est muni d'un manche conique (haut de 2 cm) qui, à l'extrémité libre se termine par un ornement sphérique (fig. 17). Sous le manche le sceau était attaché probablement à une courroie ou à une chaîne pour faciliter son emploi.

<sup>53</sup> Ст. Станчев, Три новоразкрити църкви в Преслав, РП, III, София, 1948, p. 91—96.

<sup>54</sup> Pour les trouvailles en-deçà du pont v. В. Иванова, Велики Преслав, Сб. Археологически открития в България, София, 1957, p. 183. Preslav, Guide des antiquités et des musées, Sofia, 1963, p. 47—56. Ст. Станчев, Велики Преслав, София, 1966, p. 54; Т. Тотев, Каменен гроб в Селище на Преслав, Музеи и паметници на културата, VI, 2, p. 14—16; Й. Чангова, За гражданските постройки в Селище, Сб. Велики Преслав, I; Ст. Бояджиов, Църква № 4 в местността "Селище" в Преслав, Музеи и паметници на културата, III, 1, p. 10—15. Au cours des dernières années on a fouillé d'autres secteurs qui n'ont pas encore fait l'objet de publications.

La face du sceau est couverte d'une figure humaine (fig. 18). On peut difficilement établir à première vue si c'est celle d'un homme ou d'une femme. Le visage est rond, le nez long et régulier, les yeux enfoncés surmontés de sourcils presque réunis. La bouche n'est pas marquée. Le visage est entouré d'un nimbe fait d'un double trait coupé de petites lignes trans-



Fig. 18 Sceau avec l'effigie de la Vierge  
(cuivre)

versales pour imiter un cercle granulé. Des rayons partent du nimbe autour de la tête, dont deux dans le bas doivent plutôt être considérés comme des traits destinés à marquer les épaules de cette représentation en buste. A la hauteur des yeux, à gauche se trouve une petite croix (fig. 18).

Le manque de place a probablement empêché le graveur d'en placer une de l'autre côté. La facture malhabile et grossière de cette figure la rend inachevée et l'absence de toute inscription donne à ce sceau un aspect négligé. Mais il semble bien que cela avait été l'intention de l'artiste.

Le nimbe de la tête et la croix placée à gauche montrent nettement que cette figure est inspirée par le culte chrétien. Considéré sous cet aspect on pourrait rattacher cette figure du

sceau à certaines images de l'iconographie chrétienne attestées sur les trois quarts des sceaux byzantins. Elle ne s'en distingue que par l'absence des inscriptions toujours présentés sur des sceaux byzantins et qui indiquent aussi bien les personnages que les titulaires.

L'absence d'inscriptions sur le sceau laisse non résolu le problème de leur appartenance.

Il n'en est pas de même des sceaux byzantins où une simple comparaison de l'appartenance des figures nous fournit des renseignements assez précis. On rencontre très souvent sur ces derniers au lieu des abréviations courantes pour le nom de la Vierge — MP ΘV une croix des deux côtés semblable à celle de notre sceau. Le graveur n'a pas marqué la croix de l'autre côté de la figure n'ayant pas disposé de place suffisante. Selon le classement chronologique de Mordtmann complété par Schlumberger<sup>55</sup> les sceaux avec l'image de la Vierge entre deux croix appartiennent pour la plupart à la haute époque VI—VIII<sup>e</sup> s.<sup>56</sup> Les croix des deux côtés de la Vierge existent aussi sur certains sceaux du VIII<sup>e</sup> — X<sup>e</sup> s.<sup>57</sup> Ainsi on rencontre le nom de la Vierge sur un sceau du IX—X<sup>e</sup> s. découvert à Madara.<sup>58</sup> A notre avis c'est l'époque à laquelle on doit attribuer notre sceau original de Preslav avec l'effigie de la Vierge. C'est d'ailleurs la date qui

<sup>55</sup> G. Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris, 1884, p. 80 s.

<sup>56</sup> Op. cit., p. 250.

<sup>57</sup> Sur un autre sceau du X<sup>e</sup> s. chez Schlumberger, op. cit., p. 175 les croix sont formées de quatre points en losange.

fut établie pour les matériaux archéologiques avec lesquels il est entré dans la collection du musée et qui ne sauraient en aucune façon être considérés postérieurs au X<sup>e</sup> s.

11. Sceau avec une représentation humaine à barbe (No. d'inv. 2258). Ce sceau et les suivants, ont été classés par Mavrodinov<sup>59</sup> parmi les penditifs.<sup>60</sup> On ne peut comprendre de la publication de cet auteur pour quelle raison il les y a fait figurer. Dans l'inventaire ils sont passés sous la rubrique des sceaux.

Ce sceau a été découvert sur le territoire de la ville intérieure. Il est composé d'un flan de cuivre circulaire d'un diamètre de 1.9 cm muni d'un trou dans la partie supérieure (fig. 19). Les traces d'un anneau cassé qui sont visibles au dessus du trou montrent que ce sceau avait été troué par la suite. A juger de ce nouveau trou on doit supposer qu'il ne servait plus à faire des empreintes, mais était porté en sautoir comme l'a considéré à juste raison Mavrodinov. Sur le revers le sceau est lisse et légèrement o val, semblable à certains autres du premier groupe (fig. 3 et 4). Il est



Fig. 19. Sceau avec la figure d'un homme barbu (cuivre)

approchant aussi par l'endroit de la cassure. Il est également permis de supposer que c'était peut-être la seconde moitié d'un sceau géminé.

Sur le droit il porte une figure humaine gravée d'une main sûre d'un trait net, posée tout autour du bord (fig. 19). C'est l'image d'un homme d'âge mûr dont les regards sont dirigés droit devant. Le visage est allongé, le front est haut, la chevelure longue et épaisse pend des deux côtés du visage en grosses boucles. La barbe est, elle aussi bouclée, et un peu en pointe. La pupille des yeux en amande largement ouverte est rendue par un simple point et les narines de son nez droit sont dessinées d'un trait arqué. La bouche, petite est représentée d'un trait et surmontée de moustaches tombantes. Cette figure nous ramène vers les types iconographiques traditionnels de l'art chrétien d'Orient.

La facture est celle d'un graveur à grande expérience qui avait un sentiment artistique très développé. La ligne est nette et tracée d'une main sûre. Le contour est épaissi par endroits et suggère la forme d'une manière spontanée. Les figures de l'autre sceau présentent les mêmes qualités.

Pour arriver à établir qui sont les personnages représentés on ne saurait s'appuyer sur les signes et les lettres qui y sont tracés. Mavrodinov, tout en admettant au début la possibilité qu'il s'agit "peut-être du Christ" dit ensuite: "toutefois il est présenté de telle manière qu'il ressemble aussi

<sup>58</sup> Кр. Миятев, Новооткрит оловен печат на български архиепископ, ИАИ, V, 1929, p. 244.

<sup>59</sup> Н. Мавродинов, op. cit., pp. 225—226, fig. 262<sub>3</sub> et 4.

bien à un anthropoïde qui aurait de grandes oreilles d'animal et une crinière tombant en mèches des deux côtés de la tête".<sup>60</sup> C'est en ceci que se résument ses remarques sur ce sceau comme pendentif. Mais en admettant l'autre possibilité — celle d'une représentation pieuse — des objections quant à son caractère religieux sont assez difficiles. Les remarques sur l'aspect "anthropoïde", les "grandes oreilles" et la "crinière" restent naturellement valables. Mavrodinov croit voir ces mêmes traits dans le sceau suivant.<sup>61</sup>



Fig. 20. Sceau à figure humaine (cuivre)

Nous ne saurions indiquer une franche analogie avec d'autres figures. La plus proche est celle du sceau ci-après. Son prototype doit être recherché (comme nous l'avons relevé ci-dessus) parmi les monuments de l'art chrétien d'Orient du IX—X<sup>e</sup> s. dans lequel certains auteurs voient la genèse de la figure humaine sur la céramique peinte de Preslav<sup>62</sup>. Le dessin de notre image possède quelques traits communs avec cette dernière. Relevons qu'au IX—X<sup>e</sup> s. Preslav avait subi l'influence de différentes branches de l'industrie des arts mineurs, parmi lesquels se trouvaient la céramique et la toreutique.<sup>63</sup>

12. Sceau à figure humaine (No. d'inv. 2259). Ce sceau a également été classé par Mavrodinov parmi les pendentifs.<sup>64</sup> Il a été découvert dans la Ville extérieure. C'est un flan circulaire de cuivre d'un diamètre de 2 cm. L'anneau à travers lequel on faisait passer un fil de suspension est cassé. L'anneau était en saillie comme chez le précédent. Le revers est lisse.

La figure qui y est représentée a été examinée attentivement par Mavrodinov.<sup>65</sup> Sa facture est beaucoup plus négligée que celle de la pièce précédente. Par contre, le flan avait été doré, les traces en subsistent à plusieurs endroits. C'est l'image d'un homme portant barbe et moustaches (fig. 20) de la tête part une palmette à cinq pétales. Les yeux du personnage sont rendus par des trous incisés. Le nez mince est fait d'un double trait qui se sépare au-dessus des yeux pour marquer les sourcils qui se rencontrent. Les moustaches sont indiquées par deux lignes qui des deux côtés du visage se joignent sous un certain angle. La barbe est représentée d'une manière analogue par des dentelures triangulaires. On pourrait en effet voir ici les grandes oreilles "d'un animal" mentionnées par Mavrodinov.

<sup>60</sup> H. Мавродинов, *op. cit.*, p. 226.

<sup>61</sup> *Ibidem.*, p. 225.

<sup>62</sup> A. Grabar, *Recherches sur les influences orientales dans l'art balkanique*, Strasbourg, 1928, 1928 p. 19 et suiv.; J. Ebersolt, *Céramique et statuette de Constantinople, Byzantion*, VI, p. 560 et suiv.

<sup>64</sup> H. Мавродинов, *op. cit.*, p. 225, fig. 262.

<sup>65</sup> *Op. cit.*



Toute la surface entourant la figure est occupée par des feuilles et des branches incisées.

Cet auteur avait comparé avec une certaine justification cette représentation à quelques-unes des cruches No. 2 et 7 des trésors de Nagy Szent Miclosz et du coffre de Teracina. Pour ce qui est de l'affirmation de cet auteur suivant laquelle on est en présence d'un "ancêtre demi-homme — demi-animal" on ne saurait y donner une réponse tant soit peu pertinente. Il est hors de tout que cette image relève de conceptions païennes et chronologiquement doit être datée avec le trésor de Nagy-Szent Miklosz de la seconde moitié du IX<sup>e</sup> s.

Dans cette étude portant sur les sceaux des deux groupes pris un à un nous avons montré nos considérations en ce qui concerne leur data et indiqué aussi des parallèles. A l'exception des inscriptions grecques sur deux sceaux (fig. 11 et 12) nos comparaisons ont porté toutes sur le dessin des figures représentées sur la face de ce nonument. Il est apparu que leur datation peut être résolue d'une manière satisfaisante. La difficulté à laquelle nous nous sommes heurtés ne provient pas tellement de l'époque à laquelle ces sceaux furent fabriqués, que de l'éclaircissement des images qui y sont gravées. Il faudrait aussi savoir exactement quel fut leur emploi.

La plupart des figures de ces sceaux peuvent difficilement être expliquées d'une manière pertinente. Il semble que des sceaux à représentations et structure analogues n'existent pas à d'autres endroits de Bulgarie. Or, ceci crée des difficultés pour m'autoriser de faire des suppositions justifiées dans cet ordre d'idées. Nous avons pensé alors aux possibilités d'une comparaison entre nos pièces et les sceaux byzantins et commencé par le groupe de Bulgarie le plus nombreux — celui des figures animales. Les sceaux byzantins comportent aussi des représentations d'animaux. Schlumberger<sup>67</sup> leur a accordé une place importante dans son ouvrage sur la sigillographie de l'Empire byzantin<sup>68</sup>. Il attire spécialement l'attention sur la ligne élancée et le remarquable dessin de ces animaux et montre que ces pièces appartenaient aux „Protospathaires impériaux et aux préfets des Barbares (*ἐπὶ τῶν Βαρβάρων*).<sup>69</sup> Dans tous les cas on pouvait lire sur le revers le monogramme avec le nom du titulaire. Dans leur grande majorité ces monuments sont datés du IX—X<sup>e</sup> s.<sup>70</sup>

Nous avons vu que les sceaux de Preslav remontant aussi à cette époque (IX—X<sup>e</sup> s). On retrouve certaines de leurs images d'animaux aussi sur les sceaux publiés par Schlumberger. Les représentations grossières et simples des nôtres peuvent parfois être difficilement reconnues, alors que sur les monuments byzantins les traits sont rendus avec une remarquable maîtrise. L'absence d'une légende sur le revers des sceaux de Preslav les distingue le plus de ceux de Byzance où on trouve toujours le nom du

<sup>66</sup> Op. cit., pp. 115—132.

<sup>67</sup> G. Schlumberger, Op. cit., pp. 26—30, 448—450. On y mentionne les représentations d'animaux féroces suivants : loups, lions, griffons, loups allés, léopards, aigles allés, oiseaux de proie, dragons allés, bœufs, paons, lièvres, coqs, oies, etc.

<sup>68</sup> Op. cit., p. 448 et suiv.

<sup>69</sup> Op. cit.

<sup>70</sup> G. Schlumberger, op. cit., p. 448 et suiv.

titulaire. Dans l'inscription gravée autour de l'animal sur deux sceaux de Preslav (fig. 11 et 12) le titulaire n'est pas indiqué. Aussi la présence des images d'animaux sur les sceaux byzantins ne peut en aucune façon nous aider à résoudre ce problème fort intéressant des bêtes gravées sur nos sceaux.

Cette constatation est valable aussi pour les comparaisons entre les représentations des autres sceaux appartenant à ce groupe et les monuments sigillographiques byzantins. Les figures humaines et les croix de nos spécimens se retrouvent sur de nombreux exemplaires byzantins qui chez ces derniers sont toujours accompagnés d'inscriptions et manquent chez nous, à l'exception seulement de l'exemplaire à double croix gravée (fig. 15 et 16). On ne peut comparer aux sceaux byzantins que celui des nôtres avec le vieux signe bulgare | Y |.

Dans cet état des choses on ne saurait qu'émettre des suppositions sur l'importance de nos figures, basées sur les indications offertes par nos sceaux. Quant aux représentations animales elles ont peut-être été gravées à la place de l'inscription qui indiquait leur appartenance. On connaît des cas où les signes distinctifs ou des Tamgas de famille ou d'un personnage sont apposés sur divers objets qui, dans de nombreux cas, occupent sur l'objet la place réservée à l'inscription.<sup>71</sup> Le signe en l'occurrence remplace l'inscription. Parfois on identifie le personnage par des signes au lieu d'inscription. Ainsi la figure du prince Vsevolod Yuriewicz d'une icône du XII<sup>e</sup> s. y est attestée par son signe héraldique placé près de l'image tout comme sur ses monnaies.<sup>72</sup>

Des signes de famille se retrouvent aussi sur certaines bagues protobulgares.<sup>73</sup> Il est permis de supposer que les signes gravés sur l'un de nos sceaux aient eu la même signification.<sup>74</sup>

On se demande donc si les signes des sceaux de Preslav n'eurent eux aussi une signification et une fonction analogues. On a montré pour l'un des dessins gravés sur la pierre de Preslav que la place de ce signe par rapport à l'image du cavalier est occupée chez son adversaire par celle d'un aigle.<sup>75</sup> Une telle supposition sur l'importance de certaines figures de nos sceaux est appuée et a des parallèles que l'on retrouve chez certaines tribus et peuples d'Asie.<sup>76</sup> On pourrait également interpréter cette présence de signes sur les sceaux de Preslav comme une survivance d'anciennes traditions turks maintenues longtemps encore par les membres de l'aristocratie protobulgare au sein de leur nouvelle patrie.

Cette étude des sceaux de Preslav montre qu'ils sont le produit d'un artisan local des arts mineurs et témoignent que des personnes éclair-

<sup>71</sup> Б. А. Рыбаков, *op. cit.*, p. 227, 228.

<sup>72</sup> Ibidem, *op. cit.*, p. 235, fig. 17 et 18.

<sup>73</sup> N. Мавродин, *Le trésor protobulgare de Nagy-Szent Miklós*, Budapest, 143, p. 78, fig. 43. Ст. Станчев и Ст. Иванов, *op. cit.*, p. 103, fig. 28.

<sup>74</sup> V. chez T. Тотев, Един бронзов медалион със знаци от Преслав.

<sup>75</sup> Л. Огненова, *op. cit.*, p. 208.

<sup>76</sup> Рашид ад Дин, *Сборник Летописей*, т. I, I, М.-Л., 1952, pp. 87—90; Абу-л-Гаази, *Родословная Туркмен*. М.-Л., p. 53.

<sup>77</sup> Н. Мавродин, *op. cit.*, p. 227.

rées et instruites entretenaient à cette époque une correspondance suivie avec l'étranger. Comme Mavrodinov l'a relevé en son temps c'est une preuve certaine du niveau élevé de la civilisation à Preslav au IX<sup>e</sup>—X<sup>e</sup> s.<sup>77</sup>

Nous nous estimerons satisfaits si ces notes attirent l'attention des spécialistes du pays et de l'étranger sur ces objets curieux de Preslav nommés d'une manière conventionnelle des sceaux. C'est seulement par une étude exhaustive qu'on pourra il me semble répondre à toutes les questions soulevées par ces intéressantes trouvailles.



# FORSCHUNGEN ZUR GESCHICHTE THRAKIENS IM MITTELALTER

## I. Beitrag zur Geschichte der Stadt Konstantia

W. Gjuselev

In der topographischen Nomenklatur der Balkanhalbinsel, in verschiedenen Perioden des Mittelalters steht der Name Konstantia zu mehreren Städten und Festungen, und zwar:

A. Zur Stadt an der westlichen Schwarz-Meer-Küste, die im klassischen Altertum und in späteren Zeiten unter dem Namen „Tomi“ bekannt war, aber manchmal auch „Konstantia“ (*Κωνσταντία*)<sup>1</sup> genannt wurde.

B. Zur Festung Konstantia (*Κωνσταντία φρούριον*)<sup>2</sup>, von der im V. Jh. Priskos der Thrakier berichtet, sie läge am linken Donauufer, der Stadt Margus gegenüber.<sup>3</sup>

C. Die Hauptstadt der Insel Kypros (*Κωνσταντία*),<sup>4</sup> die Zentrum des autokephalischen Erzbischofs war.

D. Die Hauptstadt des Byzantinischen Reichs Konstantinopel, die in manchen byzantinischen Quellen — wennauch selten — *Κωνσταντία* heißt.<sup>5</sup>

<sup>1</sup> Constantini Porphyrogeniti De administrando imperio, ed. Gy. Moravcsik — R. J. H. Jenkins, Budapest, 1949, p. 61 — GIBI, V, 1964, S. 202; Scriptorum originum Constantinopolitanarum, ed. Th. Preger, II, Lipsiae, 1907, p. 149 — GIBI, V, S. 323; Georgii Cedreni Compendium Historiarum, ed. Bonn., II, 1839, p. 401 — GIBI, VI, 1965, S. 268 (hier unter dem Namen *Κωνσταντία*). In anderen Geschichtsquellen wurde diese Stadt als bischöflicher Mittelpunkt der Diözese Skythien mit Zentrum Tomi, *Κωνσταντία* genannt — s. C. de Boor, Nachträge zu den Notitiae episcopatum, Zeitschrift für Kirchengeschichte, XII, 1891, S. 529 — GIBI, III, 1960, S. 195; Constantini Porphyrogeniti De Thematribus, ed. Bonn., 1840, p. 47 — GIBI, V, S. 194. Bei den Versuchen zu ihrer genaueren Lokalisierung wurde diese Stadt fast von allen zeitgenössischen Forschern mit der antiken Tomi identifiziert — s. aber I. Bărnea Byzance, Kiev et l'Orient sur le Bas Danube du Xe au XIIe siècle, Bucarest, 1955, p. 4—5, der annimmt, daß die von den mittelalterlichen Autoren erwähnte Stadt Konstantia (Konstantiana) mit Constantiana Daphne (heutige Oltenitza, nördlich der Donau) identisch ist.

<sup>2</sup> Prisci Fragmenta, ed. L. Dindorf, Historici graeci minores, I, Lipsiae, 1870, p. 276—277 — GIBI, I, 1954, S. 89; Theophilacti Simocattae Historiae, ed. C. de Boor, Lipsiae, 1887, p. 262, 292 — GIBI, II, 1959, S. 341, 353 (die Festung heißt hier *Κωνσταντία*). Sie lag der Mündung in der Donau des Morava-Flusses gegenüber, an der Stelle von Kubin (Keve) — s. K. Jireček, Voenniat păt ot Belgrad do Zarigrad i balkanskite prohodi, BIB, IV, 1932, 4, S. 14; PWRE, IV, 1901, col. 957.

<sup>3</sup> Die Stadt lag auf dem rechten Donauufer bei der Mündung des Morava-Flusses — s. PWRE, XIV, 2, 1930, coll. 1709—1711.

<sup>4</sup> Iv. Snegarov, Eparchiiskite spisazi kato istoričeski isvori za christianisaziata na balkanskite slavjani, IIBI, VI, 1956, S. 174, Bem. 4.

<sup>5</sup> Hymnus Acathistus, PG, XCII, 1860, col. 1368 A — GIBI, III, S. 174; H. Delehaye, Sinaxarium ecclesiae Constantinopolitanae. Propileum ad AASS. Novembris, Bruxelles, 1902, col. 901—902 — GIBI, V, S. 294.

E. Nach Johannes Skylitzes (XI Jh.) rückte Kaiser Basileos II., der „Bulgarentöter“ (976–1025) im Frühling 1018 in die sich widerstandslos ergebene Stadt Ochrid ein, zog nach kurzem Aufenthalt weiter, erreichte den Prespa-See, überschritt das Zwischengebirge (Petrino—W. G.) und erbaute am Berggipfel eine Festung (*φρούριον*), die er „Basilida“ (*Βασιλίδα*) benannte, und eine zweite kleinere Festung, der er den Namen „Konstantia“ (*Κωνσταντίαν*) verlieh.<sup>6</sup>

F. Unter demselben Namen wird auch eine Stadt in Thrakien erwähnt, deren Geschichte die vorliegende Forschung gewidmet ist.

Das Problem der Ortslage dieser mittelalterlichen Stadt wurde in der Geschichtsforschung lange umstritten, bis es letzten Endes zur sachgerechten Lösung kam.

K. Jireček<sup>7</sup> vertrat entschieden den Standpunkt, daß die mittelalterliche Stadt Konstantia in der Nähe des heutigen Dorfs Kostenez, Kreis Ichtiman gelegen habe. W. Tomaschek<sup>8</sup> bestreitet diese Behauptung und vermutet, daß sie weiter nach Osten, bei Harmanli zu situieren wäre, da sie in manchen Geschichtsquellen als zwischen Philippopol und Adrianopol liegend angegeben ist. In Generallinien vertreten diesen Standpunkt auch V. N. Zlatarski<sup>9</sup> und P. Mutafčiev.<sup>10</sup> Abschließend führen alle diese Vermutungen und die Einwände, die sie hervorgerufen haben, zu einer neuen, näheren Bestimmung der Ortslage der mittelalterlichen Stadt Konstantia. Nach Iw. Velkov<sup>11</sup> befand sie sich in der Nähe der heutigen Stadt Maritza

<sup>6</sup> Scyl. — Cedr., II, p. 469; B. Prokič, Die Zusätze in der Handschrift des Johannes Skylitzes. Codex Vindobonensis hist. graec. LXXIV — Ein Beitrag zur Geschichte des sogenannten Westbulgarischen Reiches, München, 1906, S. 33, № 46 — GIBI, VI, S. 292. Sieh auch die Ausführungen von V. N. Zlatarski, Istorija na bǎlgarskata dǎržava prez srednite vekove I, 2, Sofia, 1927, S. 779–780. Es ist nicht sehr wahrscheinlich, daß sich der byzantinische Kaiser in einer so kurzen Zeit und bei einer so gespannten Situation mit dem Bau neuer Festungen befaßt habe. Vermutlich benannte er mit dem Namen *Κωνσταντίαν* die Festung Prespa auf der heutigen Insel „Heilige Achilleus“, wo eins von Samuils Schlößern stand, um dadurch dessen Erinnerung aus dem Gedächtnis der Bulgaren auszuwurzeln. — s. Jordan Ivanov, Zar Samuilovata stoliza v Prespa, IBAD, I, 1910, S. 76. Ganz tendenziös ist das Studium der hier vorhandenen albulgarischen Denkmäler vom griechischen Archäologen Στ. Πελέκαριδου, *Βυζαντινά και μεταβυζαντινά μνημεία της Πρέσπας, Θεσσαλονίκη*, 1960 — Kritik seiner falschen Anschauungen bei Iv. Snegarov, Prespa prez pogleda na edin grǎzki archeolog, III, XI, 1962, S. 246 ff.

<sup>7</sup> Voenniat pāt ot Belgrad do Zarigrad . . ., S. 30, 56, 70; idem, Pätuvanja po Bǎlgaria, Plovdiv, 1899, S. 115–116; idem, Denkmäler aus Bulgarien, Archäologisch-epigraphische Mitteilungen aus Österreich-Ungarn, XIX, 1896, S. 246.

<sup>8</sup> Zur Kunde der Hämus-Halbinsel, II. Die Handelswege im 12. Jahrhundert nach den Erkundigungen des Arabers Idrisi, Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften in Wien, Philologisch-historische Classe, CXIII, 1887, S. 326–327. Seiner Meinung tritt auch F. I. Uspenski, Nadpisi starobolgarskie, IRAIK, X, 1905, S. 222–223 bei.

<sup>9</sup> Istorija . . ., I, 1, Sofia, 1918, S. 305; ibidem, I, 2, S. 25; ibidem, III, Sofia, 1940, S. 42, Bem. 4 — er identifiziert sie mit den Ruinen bei dem Dorf Poljankovo (Bulgarisch-Ovadjik), Bezirk Harmanli. Aber in dem letzten Band — III, S. 136, Bem. 2, bemerkt er, nachdem er sie mit der Festung bei dem heutigen Dorf Kostenez identifiziert, daß diese Konstantia nichts gemein hat mit der anderen, die auf dem Weg zwischen Philippopol und Adrianopol lag.

<sup>10</sup> Kǎm zǎrkovno-istoričeskata geographia na Plovdivsko, Sbornik v čest na plovdivskia mitropolit Maxim, Sofia, 1931, S. 109–110. Er behauptet mit Bestimmtheit, daß Konstantia nicht bei dem heutigen Dorf Kostenetz am Fuß der West-Rhodopen, sondern am gegenüberliegenden Ende des Bezirks Plovdiv zwischen Haskovo und Harmanli lag.

<sup>11</sup> Starata Konstantia, IBID, XIX–XX, 1944, S. 123–124. Seiner Meinung tritt restlos bei P. Deliradev Prinos kǎm istoričeskata geographia na Thrakia, I, Sofia, 1953, S. 55–56 und 76; II, S. 77–78, 81, 84, 128 und 347. Desgleichen auch D. Aladjov, Mariza (Materiali za archäologičeskata karta na Haskovski okrǎg, IV), Haskovo, 1964, S. 28–29.

(Simeonovgrad), am Ufer des gleichnamigen Flusses, wo heute noch die Ruinen einer Festung erkennbar sind. Sie lag auf einer natürlichen Erhöhung, die von der ortsansässigen Bevölkerung „Assara“ (Hissar) genannt wird, und deckte eine Fläche von 100 Dekar. Die bisherigen archäologischen Besichtigungen und Forschungen ergeben, daß die mittelalterliche Stadt von einer 2 Meter dicken Festungsmauer aus weißem Mörtel und Bruchsteinen umgeben war. Stellenweise sind auch Reste von rechteckigen Schutztürmen erkennbar. Es scheint, daß der Fluß im Mittelalter hart an den Mauern vorbeigeströmt hat. Jetzt hat er sein Bett verlegt und fließt etwas weiter nördlich. Im Westen und im Norden bilden steile Abhänge eine natürliche Schutzmauer. Im Osten und im Süden war die Festung vulnerabel. (Hier sind auf zwei Terrassen Reste der Wohnungen der außerhalb der Festung lebenden Bevölkerung erkennbar). Der Haupteingang lag an der Nordseite. Die archäologischen Sondenbohrungen im Jahr 1937 enthüllten einen unterirdischen Gang an der Westmauer der Festung, der zum Maritza-Fluß führte. Er war mit Ziegeln und rotem Mörtel gewölbt, und seine breiten Stufen erlaubten leichte Fortbewegung. Heute noch sieht man deutlich den Eingang dieses Tunnels. Die voraussichtlichen systematischen Ausgrabungen, die der Archäologe vom Museum in Haskovo D. Aladjov nächstens zu unternehmen beabsichtigt, werden neue Materialien für ihre Geschichte zutage fördern. Zu ihrer Lokalisierung werden auch die schriftlichen Geschichtsquellen, die fragmentarisch und lückenhaft ihre einige Jahrhundert lange Vergangenheit umreißen, ihren Beitrag liefern.

Zum ersten Mal erscheint der Name der untersuchten mediävalen Stadt in der *Chronographia* des byzantinischen Chronisten Theophanes, der im 5950. (= 458) Weltjahr Folgendes berichtet: „Inzwischen hatte Attila, Sohn des Mundos, ein tapferer und hochmütiger Skyte, seinen älteren Bruder Bleda abgesetzt und wurde selber Herrscher des Königreichs der Skythen, die Hunnen genannt sind, und er fiel in Thrakien ein. Hauptsächlich seinetwegen schloß Kaiser Theodosius Frieden mit Geiserich und holte seine Flotte aus Sizilien zurück. Er sandte Aspar mit den ihm untergebenen Truppen, Areobind und Arnagisklos gegen Attila, der schon Ratiaria, Naissus, Philippopel, Adrianopel, Konstantia (*Κωνσταντία*) und viele andere Städte zerstört und eine riesige Beute mit vielen Gefangenen eingebracht hatte. Also, nachdem die Strategen schwere Niederlagen in Schlachten erlitten hatten, erreichte Attila beide Meere, u. zw. — Pontos und jenes Meer, das Kallipolis und Sestus umspült, und eroberte alle Städte außer Arkadiopolis und Herakleia.“<sup>12</sup>

Offenbar ist die chronologische Aufstellung des byzantinischen Chronisten nicht richtig. Der Einfall in Thrakien der Hunnen mit ihrem Heerführer Attila an der Spitze (433—453), worüber er berichtet, fand im Jahr 441—442<sup>13</sup> statt. Später sah sich der byzantinische Kaiser Theodosius II. (408—451) genötigt im Jahr 443 Frieden zu schließen und die von Attila vorgeschlagenen schweren Bedingungen anzunehmen.

<sup>12</sup> Theophanis *Chronographia*, ed. C. de Boor, I, Lipsiae, 1883, p. 102—103; GIBI, III, S. 231.

<sup>13</sup> J. Kulakovskij, *Istoria Vyzantii*, I, Kiew, 1913<sup>2</sup>, S. 275 ff.; E. Stein, *Geschichte des Spätömischen Reiches*, I, Wien, 1928, S. 436 ff.; D. Angelov, *Istoria na Vyzantia*, I, Sofia 1959<sup>2</sup>, S. 91.

Unter den Städten, die unter der Hunneninvasion gelitten haben, erwähnt Theophanes Confessor auch Konstantia in Thrakien. Bei den Autoren (Priskos' Comes Marcellinus u. a.), die zeitlich den beschriebenen Ereignissen näher stehen, fehlt der Name Konstantia. Übrigens findet man diesen Namen weder in den *Itineraria romana*, noch in der *Tabula Peutingeriana*, in den *Notitiae dignitatum*, in Synedemus von Hierokles, in *De aedificiis* von Prokopius von Kaisareia und in den früheren *Notitiae episcopatum*, und überhaupt in keiner der historischen Quellen bis zum IX. Jh., die Auskunft über die Topographie der Balkanhalbinsel liefern. Die erste und einzige Erwähnung dieser Stadt in Verbindung mit den Ereignissen in der ersten Hälfte des V. Jh. kann auf zwei Weisen erklärt werden: entweder war damals Konstantia unter einem anderen Namen bekannt, was schwer herauszufinden ist, oder meint Theophanes Confessor eine andere Festung,<sup>14</sup> die in derselben Gegend lag, und die er mit der in seiner Zeit bekannten Konstantia identifiziert. Die Kulturschichten und die Bauperioden, die bei den bevorstehenden Ausgrabungen zutage gefördert werden, müssen am besten den Zeitpunkt zeigen, an dem ihre Geschichte beginnt: dies allein auf Grund der erhaltenen schriftlichen Angaben festzustellen, ist nicht möglich. Falls die Festung Konstantia in der Zeitspanne V—VII Jh. existiert hat, so hat sie administrativ zur Provinz Thrakien gehört mit Hauptstadt Philippopol.<sup>15</sup> Zudem befand sie sich in der dicht bewaldeten Gegend Astika (*Ἀστική*)<sup>16</sup>, die das Gelände zwischen Philippopol und Adrianopol umfaßt. Da sie bei den vorhergehenden Einfällen der Barbaren verhältnismäßig wenig gelitten hatte, wurde sie während dem ganzen VI. Jahrhundert zum Objekt der Angriffe und Raubzüge der Slawen und Awaren.

Gelegentlich diente sie als Treffpunkt der byzantinischen Truppen, denen die Aufgabe oblag, den Drang der genannten Stämme ins Innere der Balkanhalbinsel und nach Konstantinopel<sup>17</sup> zu dämmen. Wie gesagt, findet Kon-

<sup>14</sup> Man kann annehmen, daß dies die Festung Arson (*Ἀρσόν*) ist, die zuletzt in *De aedificiis* — Procopii Caesariensis Opera omnia, rec. J. Haury, III, 2, Lipsiae, 1913, p. 146 — GIBI, II, S. 176 erwähnt wird. Sie gehörte zur Provinz Thrakien und lag bei der Mündung des Flusses Arzoz (heute Fluß Sazlijka), bei seiner Mündung in den Maritza-Fluß südlich von Dorf Kalugerovo, Bezirk Harmanlii und war eine Station auf der Via Singidunum — s. D. P. Dimitrov, *Pätuvaneto na Sweti Aleksandra Rimski prez Trakia*, IBAI, VIII, 1934, S. 129—130; P. Detev, *Ot Burdenis do Arzus*, IBAI XV, 1946, S. 172—176; V. Velkov *Gradat v Trakia i Dakia prez kásnata antičnost*, Sofia, 1959, S. 109; D. Aladjov, op. cit. S. 8 ff.

<sup>15</sup> Hierocles, Synedemus, ed. A. Burckhardt, Lipsiae, 1893, p. 2—3; GIBI, II, S. 89.

<sup>16</sup> PWRE, II, 1896, col. 1772—1773 — Die Benennung dieser Gegend kommt vom Namen des althrakischen Stamms *Ἀσται*, der nach den Mitteilungen der antiken Autoren, nordwestlich von Byzantion lebte.

<sup>17</sup> Im Jahre 550, nachdem die Slawen die byzantinischen Truppen, an deren Spitze Konstantianus stand, zersprengt und seine Fahne eroberten, „plünderten sie ungestört die sogenannte Gegend Astika, die von alters her nicht verwüstet worden war, und fanden demnach dort reiche Beute“ — Procopii Caesariensis *De bellis libri VIII*, Opera omnia, rec. J. Haury, II, p. 483; GIBI, II, S. 136. Im Jahre 584 wurde diese Gegend von slawischen Heerscharen unter der Anführung des Fürsten Ardagastes überfallen, die dort von der byzantinischen Armee mit dem Strategen Komentiol an der Spitze eine Niederlage erlitten; im nächsten Jahr wurde sie von den Awaren überfallen, weswegen Komentiol dort seine Armee versammelte — trotzdem versuchten die Awaren Berrhoia und Philippopol zu erobern, „durchzogen die Wälder der sogenannten Astika und überfielen Adrianopol“; Der Stratege Priskos „sammelte im Jahre 598, nach seiner abermaligen Ernennung zu diesem



stantia in den frühen Notitiae episcopatum keine Erwähnung. In den späteren Notitiae episcopatum — unter der Regierung von Leo IV. Philosophus (886—912)<sup>18</sup> und in Nea tactica<sup>19</sup> (X. Jh.) — wird sie als Sitz des Bistums (*ὁ Κωνσταντίας; ὁ Κωνσταντιέας*) erwähnt, das nebst Agathoniki<sup>20</sup>, Ljutiza<sup>21</sup>, Skutarion<sup>22</sup>, Leuka<sup>23</sup>, Blepton<sup>24</sup>, Dramitza<sup>25</sup>, Joanitza<sup>26</sup>, Velikia<sup>27</sup> und Bukovo<sup>28</sup> zur Diözese des Metropolit von Philippopol in Thrakien gehören (*τῇ Φιλιπποπόλει τῆς Θράκης*). Es fällt auf, daß die Namen der zehn Bischofssitze weder in den älteren, noch in den frühbyzantinischen (V—VIII. Jh.) Quellen begegnen. Drei dieser Namen — Ljutitza, Velikia und Bukovo — sind ursprünglich rein slawisch, und zwei (Dramitza und Joanitza), obwohl griechisch, haben die typisch slawische Endung „itza“. Hiervon ergibt sich der Schluß, daß die eingetretenen toponymischen Veränderungen der byzantinischen Provinz Thrakien als Auswirkung der Niederlassung kompakter slawischer Elemente, die ihr ethnisches Gepräge umgewandelt haben, zu erklären ist. Die Behandlung dieser Frage in nahem Zusammenhang mit der Kirchenreorganisation dieses byzantinischen Gebiets ermöglicht es, ein gewisses Licht zu werfen, sowohl auf die Veränderung in der Kirchenverwaltung, als

Posten seine Truppen in Astika\*, um sie vor den entscheidenden Feldzügen gegen Awaren und Slawen nachzuzählen. Theoph. Simocattae Historiae, p. 53, 94, 104, 256; GIBI, II, S. 297, 307, 310, 337.

<sup>18</sup> H. Gelzer, Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiae episcopatum, Abhandlungen der Königlich Bayerischen Akademie der Wissenschaften, I Kl., XXI Bd., III Abt., 1901, S. 558 — GIBI, IV, 1961, S. 160—161.

<sup>19</sup> Georgii Cyprii Descriptio orbis romani. Accedit Leonis imperatoris Dyaiposis genuina adhuc inedita — Edidit praefatione et commentario instruxit Henricus Gelzer, Lipsiae, 1890, p. 78—79; GIBI IV, S. 164.

<sup>20</sup> Diese Stadt lag nördlich von Adrianopel. Über die Ansichten in bezug auf ihre genaue Ortsbestimmung s. V. Beševliev, Die Protobulgarischen Inschriften, Berlin, 1963, S. 197, Z. 6.

<sup>21</sup> Sie lag in den Ost-Rhodopen, wie dies von den Mitteilungen darüber zu ersehen ist und grenzte mit den Diözesen von Adrianopel und Trajanopolis — s. P. Mutavčiev, op. cit., p. 100—102.

<sup>22</sup> Wahrscheinlich befand sie sich nordöstlich von Philippopol bei dem heutigen Dorf Skutare, Bezirk Plovdiv — s. P. Mutavčiev op. cit. S. 102—103.

<sup>23</sup> K. Jireček, Pátuvania . . . , S. 659 meint, daß sie westlich von Skutarion (seiner Meinung nach neben dem Dorf Stit, Bezirk Swilengrad) bei dem heutigen Dorf Leuka, Bezirk Swilengrad, lag. Die Annahme von P. Mutavčiev scheint richtiger zu sein, Stari gradishta i drumove po dolinata na Struma i Topolnitsa, Sofia, 1915, S. 70 ff. Seiner Meinung nach lag Leuka bei dem heutigen Dorf Belowo, Bezirk Pasardjik, dessen bulgarischer Name eine Übersetzung des griechischen λεύκη = „weiß“, darstellt.

<sup>24</sup> Ihre Ortslage kann man nicht genau bestimmen, da außer in den Registern der Diözese keine Erwähnung vorliegt.

<sup>25</sup> Sie kann mit den Ruinen neben dem Dorf Malák Monastir, Bezirk Topolovgrad identifiziert werden — s. K. Jireček, Pátuvania . . . , S. 702; V. I. Zlatarski, Istoria . . . , I, 2, S. 265, Bem. 3.

<sup>26</sup> K. Jireček, Voenniat păt ot Belgrad do Zarigrad . . . , S. 57; idem, Pátuvania . . . . S. 390; V. N. Zlatarski Istoria . . . , I, 2, S. 265, Bem. 3 meinen, daß sie in den Ost-Rhodopen lag. P. Mutavčiev, Kăm zărkovno istoričeskata geographia na Plovdivsko, S. 103—109 verwirft ihre Ansicht und lokalisiert die Festung im Tal des Maritza-Flusses, oder im Sredna-Gora-Gebirge.

<sup>27</sup> V. N. Zlatarski, Istoria . . . , I, 2, S. 265, Bem. 3 meint, daß sie in den Ost-Rhodopen lag. Da ihr Name der Diözese von Philippopol in Mazedonien (neben der heutigen Stadt Kavala) figuriert, kann man annehmen, daß sie zu ihrem Sprengel und nicht zu der Diözese von Philippopol gehörte — s. P. Mutavčiev, Kăm zărkovno-istoričeskata geographia na Plovdivsko, S. 110.

<sup>28</sup> Sie lag bei den Haskovo-Bädern, wo ihr Name vom heutigen Dorf Bukovo beibehalten wurde — sieh K. Jireček Pátuvania, S. 390.

auf die Besiedlungsgeschichte Thrakiens im Frühmittelalter. Hier kann jedoch diese Behandlung nicht allumfassend und abschließend ausfallen, und sie bestrebt vor allem die Frühgeschichte der Stadt Konstantia und das Gebiet, in dem sie sich befand, klarzulegen.

Im Pseudoepiphanischen Register der Diözese, von dem angenommen wird, daß es am Anfang des VII. Jh. aufgestellt ist, aber den Zustand der byzantinischen Kirchenorganisation unter der Regierung von Justinian I (527—565) in der dem Mitropolit von Philippopol (*ἐπαρχίας Θράκης Φιλιπποπόλεως*)<sup>29</sup> untergeordneten Diözese Thrakien widerspiegelt, begegnen nur drei Bischofssitze-Diokletianopolis<sup>30</sup>, Sebastopolis<sup>31</sup>, und Diospolis<sup>32</sup>. In derselben Aufstellung und Reihenfolge erscheint auch die Auskunft über die Diözese von Philippopol in den Notitiae Basilii<sup>33</sup>, die vermutlich von der Mitte des IX. Jh. datieren. Im Register, von dem angenommen wird, daß es unter der Regierung der Isaurischen Dynastie (717—787J.)<sup>34</sup> verzeichnet worden ist, finden wir neben der erwähnten Diözese noch fünf andere — Berrhoia<sup>35</sup>, Markellai<sup>36</sup>, Lithoprosopon, Dekasteron und Levedos<sup>37</sup>. Die Diözesenregister, deren Chronologie nicht sehr genau festgelegt ist, widerspiegeln nicht immer den richtigen Sachverhalt<sup>38</sup>. Für die richtige Beurteilung ihrer Zuverlässigkeit ist stets die Gegenüberstellung der jeweiligen politischen Begebenheiten und Umwandlungen in den einzelnen Kirchengemeinden hinzuziehen. Das ist der richtigste Weg, auf den die chronologisch-historischen Unstimmigkeiten ausgeschaltet werden können.

Die stetigen Einfälle der Slawen in der ersten Hälfte des VI. Jh. und ihre dauernde Niederlassung im VI. und zu Beginn des VII. Jh. in der Balkanhalbinsel führten zur Verwirrung der byzantinischen Verwaltung und der Kirchenordnung. In einer Reihe Balkanprovinzen existierte die Reichsgewalt nach der Niederlassung der Slawen de facto nicht mehr. Dessenungeachtet

<sup>29</sup> H. Gelzer, Ungedruckte und ungenugend veröffentlichte Texte . . ., S. 542; GIBI, III, S. 187—188.

<sup>30</sup> Sie befand sich wahrscheinlich neben der heutigen Stadt Čirpan — s. P. Mutavčiev, Kām zārkovno-istoričeskata geographia na Plovdivsko, S. 90—92 und die dort angeführte Literatur.

<sup>31</sup> D. Dečev, Antičното ime na Hissarja, Godišnik na Plovdivskata biblioteka i musei, 1936—1937, S. 47—51, vermutet logisch, daß Sebastopolis die heutige Stadt Hissar, Bezirk Plovdiv ist. Von der Grabinschrift des Solomon Vikarius von Thrakien vom Jahr 582 wird klar, daß diese Stadt damals eine wichtige Rolle in dem Leben dieser Provinz gespielt hat. S. H. M. Danov, Die Grabinschrift des Solomon Vikarius, IBAI, IX, 1935, S. 389.

<sup>32</sup> Die Frage ihrer Ortslage ist noch umstritten. Einige meinen, daß sie mit der mittelalterlichen Diampolis, heutige Stadt Jambol identisch ist, andere aber, daß Diospolis eine verkürzte Form von Dionysopolis darstellt — über die Anschauungen in der Literatur s. V. Velkov, op. cit., S. 107—108, der vermutet, daß die Stadt diesen Namen im IV. Jh. erhalten hat und mit der thrakischen Siedlung Kabile identisch ist.

<sup>33</sup> Georgii Cyprii Descriptio orbis romani, p. 24.

<sup>34</sup> C. de Boor, op. cit., p. 531—532; GIBI, III, S. 196.

<sup>35</sup> Sie lag an der Stelle der heutigen Stadt Stara-Zagora. Einzelheiten über ihre Geschichte in der Spätantike und im Frühmittelalter s. bei V. Velkov, op. cit., S. 106—107, Bem. 1.

<sup>36</sup> Verschiedene Ansichten über ihre Ortslage sind vorhanden. Die annehmbarste ist, daß sie mit der Siedlung neben der heutigen Stadt Karnobat identisch ist — S. Iv. Duičev, Markellai — Marcellae, Revue des Etudes Sud-Est-Européennes, IV, 1966, p. 371—375.

<sup>37</sup> Die Identifizierung und die Lokalisierung der letzten drei Städte sind fast unmöglich — und deswegen auch nicht versucht.

<sup>38</sup> Iv. Snegarov, op. cit., S. 647 sq.

betrachteten sie der Staat und die Kirche in Byzanz traditionsgemäß als deren Bestandteil und führten sie auch weiter in amtlichen Urkunden ihrer Kanzleien an.

Die Provinz Thrakien war eins der Gebiete, in denen das Byzantinische Reich nach der massenhaften slawischen Kolonisation am frühesten seine Herrschaft zurückgewinnen konnte. Die Wiederaufstellung der vorherbestehenden Verwaltungsordnung bedeutete zugleich die Wiederherstellung der Kirchenordnung. Aber damals, in der Mitte des VII. Jh., existierten wohl kaum die Bischofssitze der Diözese Thrakien Sebastopolis, Diokletianopolis und Diospolis mit Erzbischofssitz Philippopol<sup>39</sup>. Ihre Nichterwähnung in den Quellen aus dieser und aus späteren Perioden ist ein genügender Anlaß zur Annahme, daß, wennauch das Leben in diesen Städten nicht ganz aufgehört haben mag, dieselben doch ihre vorherige Bedeutung in politischer und kirchlicher Hinsicht eingebüßt haben. Die wörtliche Wiedergabe der Auskunft über die Diözese Thrakien des Pseudoepiphanischen Registers in einem Register des IX. Jh. bezeugt nichts weiter als Achtung des Altertums und blindes Festhalten an der Tradition. Nach den vorgegangenen Umwandlungen haben die Katheder dieser Bischöfe anderweitig residiert.

Die Wiederherstellung der byzantinischen Macht in der Provinz Thrakien und die Eingliederung in der byzantinischen Gemeinschaft der angesiedelten slawischen Bevölkerung stellte dem Reich und der Kirche von Konstantinopel schwere Aufgaben — die Bekehrung zum Christentum der Neuansiedler und ihre Heranziehung als Stützen des Reiches, zu dessen Vernichtung sie gekommen waren. Um der christlichen Predigt Allumfassung und Wirksamkeit zu verleihen, mußten die bischöflichen Katheder vermehrt werden. Demzufolge stehen im Register, dessen Aufstellung unter der Regierung der Isaurischen Dynastie vermutet wird, für die Diözese Thrakien acht statt drei Bischofssitze<sup>40</sup>, und im Register, das seinem Herausgeber<sup>41</sup> nach, unter der Regierung von Leo VI. Philosophus aufgestellt ist, wo auch der Name Konstantia steht, sind es zehn.

Unter Ausschaltung der Angaben des Registers vom VII Jh. unter der Regierung der Isaurischen Dynastie, dessen Zuverlässigkeit von der Geschichtsforschung angezweifelt worden ist, kann die Darstellung im bischöflichen Register unter Leo VI. Philosophus der Veränderung der Kirchenverwaltung in Diözese Thrakien als wahrheitsgetreu anerkannt werden. Das historisch-kritische Studium dieser Darstellung, die im Register vom X. Jh. begegnet, erschließt die Erkenntnis, daß darin die kirchlich-territorialen Verhältnisse nicht dieser, sondern einer anderen, entschieden früheren Epoche verzeichnet sind<sup>42</sup>. Vor allem gehörten Philippopol und ganz Nordthrakien, in dem sich in der Mitte des IX. Jh. die zehn zum Bestand der kirchlichen Diözese gehörenden Bistümer befanden, nicht zu Byzanz, sondern — in partibus in-

<sup>39</sup> P. Mutavčiev, *Kām zārkovno-istoričeskata geographia na Plovdivsko*, S. 97—98.

<sup>40</sup> Ibidem, p. 96 er bezweifelt seine Zuverlässigkeit. Dieser Zweifel wird noch von der Tatsache verstärkt, daß in den folgenden Registern (während der Regierung von Leo VI. Philosophus und in *Nea tactica*) keine einzige Stadt, die darin vorkommt, erwähnt wird. Ihre volle Unstimmigkeit der Zusammenstellung und die Mißachtung jeglicher Tradition stehen in vollem Widerspruch mit den Grundsätzen der Kirche in dieser Beziehung.

<sup>41</sup> H. Gelzer, *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte ...*, S. 574 ff.

<sup>42</sup> P. Mutavčiev, *Kām zārkovno-istoričeskata geographia na Plovdivsko*, S. 112—113.

fidelium — zu den Gebieten Bulgariens<sup>43</sup>, wie dies byzantinische Geschichtsquellen belegen. Es fällt auf, daß die in früheren Registern stehenden Diözesen Skythien (*ἐπαρχία Σκυθίας*) und Mösien I (*ἐπαρχία Μοσίας α'*) und die Kirchengemeinde in der Diözese Heimimont mit Zentrum Markianopolis<sup>44</sup> (*ἐπαρχία Αἰμιμόντου-Μαρκιανουπόλις μητροπολις*), auf deren Gebiet im Jahr 680 infolge des Zusammenschlusses der mösischen Slawen mit Chan Asparuchs Protobulgaren ein neuer Staat erstand, in diesen Registern keine Erwähnung finden. Nach diesem Geschehnis konnte in den genannten Provinzen des Byzantinischen Reichs keinerlei administrative oder kirchliche Organisation in Frage kommen. Diese Umstände können den Standpunkt begründen, daß das Jahr 680 als terminus post quem der Aufstellung dieser zwei identischen bischöflichen Register zu betrachten ist, und als terminus ante quem — die Mitte des IX. Jh., als Philippopel und ganz Nordthrakien einen inherenten Bestandteil des bulgarischen Staatsgebiets vorstellten. Unter Einbeziehung der Erwägung, daß die Veränderungen in der Konstantinopeler Kirchenorganisation, wenn nicht immer, so doch in den meisten Fällen, von verwaltungspolitischen Veränderungen bedingt waren, könnte man der genauen Bestimmung des Zeitpunkts der Kirchenreorganisation beträchtlich näher rücken. In den 80er Jahren des VII Jh. entstand auf der Balkanhalbinsel durch den Zusammenschluß der Provinzen Europa, Haimimont, Rhodopa und Thrakien eine neue administrative Einheit — das Thema Thrakien (*θέμα τῆς Θράκης*)<sup>45</sup>. Seine Gründung bezweckte die Abwendung der Gefahr von Norden, die nach der Gründung des Bulgarischen Staates besonders drohend über Byzanz und dessen Hauptstadt Konstantinopel schwebte. Gerade dann, oder etwas später fand auch die Kirchenreorganisation der Diözese Thrakien statt, die in den besprochenen bischöflichen Registern, deren Wiedergabe im IX—X Jh. erfolgte bezeugt ist. Dieser Standpunkt findet eine Bestärkung im Umstand, daß einige von den zehn bischöflichen Mittelpunkten — wie kürzlich erwähnt — slawische Namen oder Benennungen mit slawischen Endungen tragen. Die Slawianisierung dieses Gebiets, die mehr als ein halbes Jahrhundert früher vorgegangen war, findet auch — für ganz kurze Zeit — ihre Widerspiegelung in der Toponymie, was auch ein Beweis für die relative Überzahl des hiesigen Slawenelements ist.

Es kann demnach angenommen werden, daß die Stadt Konstantia, die damals zum Bestand des neugegründeten Themas Thrakien gehörte, am Ende des VII. Jh. und zu Beginn des VIII. Jh. auch Bischofssitz der Diözese Thrakien wurde. Sie erlangte im Leben dieser byzantinischen Gegend eine große Bedeutung — einerseits als Stützpunkt der byzantinischen politischen und kirchenreligiösen Herrschaft über die ortsansässige (vorwiegend slawische)

<sup>43</sup> W. N. Zlatarski, *Istoria . . .*, I, 2, S. 322. Bem. 3.

<sup>44</sup> S. darüber V. Velkov, op. cit., S. 84—85, Bem. 1 und die dort angeführte Literatur. Sie lag neben dem heutigen Dorf Reka Dewnja, Bezirk Warna. Sie war die Hauptstadt der Provinz Moesia inferior.

<sup>45</sup> Const. Porphy. De Thematis, p. 44—46; GIBI, V, S. 192. Studien über die Frage ihrer Begründung, wo auch andere Quellen ausgenutzt sind. H. Gelzer, Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung, Abhandlungen der Königlich-Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften, Philologisch-historische Classe, XVIII, 1899, S. 19 ff.; P. Lemerle, *Philippe et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine*, Paris, 1945, p. 120 der glaubt, daß das Thema Thrakien in der Periode 680—686 geschaffen war; G. Ostrogorsky, *Geschichte des Byzantinischen Staates*, München, 1963<sup>3</sup>, S. 111 und die dort angezeigte neuere Literatur.

Bevölkerung, andererseits als Festung, die den Weg den bulgarischen Feldzügen nach Ostthrakien und Konstantinopel versperrte. Der byzantinische Chronist Georgios Monachos berichtet, daß der byzantinische Kaiser Justinian II. (685—695; 705—711) im Frühling 705<sup>46</sup>, als er mit Hilfe des bulgarischen Chans Tervel (705—718) den Thron zurückerlangte: „Tervel reich beschenkte und für ihn den Römern die Gegend entriß, die jetzt Zagoria (*Ζαγόρια*) genannt ist“<sup>47</sup>. Der Vertragsbruch seitens Byzanz im Jahr 708<sup>48</sup> und die nachfolgenden Ereignisse verhängten Ungewissheit über die bulgarisch-byzantinische Grenze; deshalb wurde diese Frage beim Vertragschluß im Jahr 717<sup>49</sup> wieder aufgeworfen, und der byzantinische Kaiser Theodosius III (715—717) sah sich genötigt die Gebietsabtretung durch den früheren Vertrag zu bestätigen. Der Vertrag von 717 „zeichnet die Grenze von Mileone in Thrakien (*ἀπὸ Μηλεώνων τῆς Θράκης*)“<sup>50</sup>. Auf Grund der erwähnten zwei Mitteilungen, kann das Gebiet im Süden vom Balkangebirge (Haimos), das nach den Verträgen von 705 und 717 den Gebieten des Bulgarischen Staates<sup>51</sup> angegliedert wurde, mit relativer Genauigkeit umrissen werden. Der Umfang des Gebiets Zagoria<sup>52</sup> (diese Benennung ist rein slawisch und bedeutet „jenseits der Gebirges“ — vermutlich hat sich hier das slawische Volk Ende des VI oder Anfang des VII. Jh. unter dem Namen „Zagorjane“ (*Ζαγοριανέ*) niedergelassen ist noch nicht festgelegt. Zur annähernden Bestimmung seiner Grenzen bestehen zwei Stützpunkte: der eine ist die Festung Mileone<sup>53</sup> in Thrakien — als südlicher Grenzpunkt — und der an-

<sup>46</sup> Ausführliche Äußerung bei V. N. Zlatarski, *Istoria . . .*, I, 1, S. 164.

<sup>47</sup> Georgii Monachii *Chronicon*, ed Bonn, p. 622 — GIBI, IV, S. 49 (die altbulgarische Übersetzung siehe bei Simeona Metaforaeta i Logofeta Spisanie mira ot bitja, izd. V. I. Sreznjevskago SPb., 1905, S. 74); ihm ist die Mitteilung bei Scyl. — Cedr., I, p. 780, entlehnt; GIBI, VI, S. 216. Sie fehlt bei Theoph. Chronographia, I, p. 374 — GIBI, III, S. 266—267 und Nicephori *Opuscula historica*, ed. C. de Boor, Lipsiae, 1880, S. 42 — GIBI, III, S. 197—298.

<sup>48</sup> V. N. Zlatarski *Istoria . . .*, I, 1, S. 174 ff.

<sup>49</sup> V. N. Zlatarski, *ibidem*, p. 177, 196, 262 u. a. glaubt, daß der Vertrag 716 J. geschlossen sei. Die obengenannte Datierung ist genauer, s. V. Beševliev, *Nadpisite okolo Madarskia konnik*, *Sbornik Madarskiat konnik*, Sofia, 1956, S. 72, Die Frage unter welchem bulgarischen Herrscher (Tervel oder Kormesii) dieser Vertrag geschlossen wurde, ist umstritten — S. Literaturverzeichnis bei G. Zankova-Petkova, *O territorii bolgarskogo gosudarstva VII—IX Jh. VVr, XVII, 1960*, S. 125—126, Bem. 8.

<sup>50</sup> Theoph. Chronographia, I, S. 497 — GIBI, III, S. 285 berichtet über die Bedingungen dieses Vertrages im Zusammenhang mit den Forderungen des bulgarischen Chan Krum (803—814) die 812 von seinem Gesandten Dragomir dem byzantinischen Kaiser Mihail I. Rangabe (811—713) vorgebracht wurden.

<sup>51</sup> G. Zankova-Petkova, *op. cit.*, S. 127 ff. versucht zu bestreiten, daß mit den zwei Verträgen dem bulgarischen Staate territoriale Preisgaben zugestanden waren.

<sup>52</sup> V. N. Zlatarski *Istoria . . .*, I, S. 170, glaubt, daß die Gegend zwischen dem östlichen Teil des Balkans und dem Grenzschutzgraben Erkesija so geheißen hat. Seiner Meinung nach war ihre Eingliederung „die erste Ausdehnung des Bulgarischen Staates in Thrakien.“ G. Zankova-Petkova, *op. cit.*, S. 138—139 behauptet, daß Zagoria zuerst die Gegend nördlich vom Gebirgskamm, in der der bulgarische Staat gegründet war, hieß. Ihrer Meinung nach, erhielt die Gegend südlich vom Balkangebirge diesen Namen erst nach der Bekehrung zum Christentum der Bulgaren (864), als sie laut dem geschlossenen Friedensvertrag an Bulgarien angegliedert wurde.

<sup>53</sup> Ihre Ortslage ist noch nicht mit Sicherheit bestimmt. K. Jireček, *Patuvania . . .*, S. 700—702 glaubt, daß sie nördlich der heutigen Stadt Topolovgrad auf Goljamo oder auf Malko monastirsko väsvischenie lag. Seiner Meinung schließen sich an: V. N. Zlatarski *Istoria . . .*, I, 1, S. 179; V. Beševliev, *Les inscriptions du relief de Madara*, BSI, XVI, 1955, 2, p. 245; *idem*, *Die Protobulgarischen Inschriften*, Berlin, 1963, S. 61—62 stellt richtig die Ethymologie von *Μηλέων* oder *Μηλεῶνες* vom griechischen Wort

dere — der Ostteil des Balkangebirges als Nordrand. Wenn die Annahme der Identität von Mileone mit der Siedlung beim heutigen Dorf Jabalkowo, Bezirk Haskovo richtig ist, kann man vermuten, daß Bulgarien das Gelände nördlich vom linken Maritza-Ufer, vor der Flußkrümmung bei der heutigen Stadt Maritza, überlassen wurde. Die zwischen Mileone und Emona (den Randpunkt des Balkangebirges im Osten) gezogene Querlinie bezeichnet die südöstliche Grenze, und die Westgrenze bildet die Senkrechte im Osten von Philippopol vom Balkan zur Maritza. In diesem Fall verbleiben nach der Eingliederung Zagoria durch die Verträge zwischen Bulgarien und Byzanz von den Jahren 705 und 717 die Städte Diokletianopolis, Sebastopolis, Berchvia, Diospolis innerhalb der Grenzen Bulgariens. Die Festungen an der Schwarz-Meer-Küste Mesembria, Anchialos und Debeltos blieben in den Händen der Byzantiner. Dies wirft Licht auf die Frage der Chronologie der Kirchenreorganisation in der Diözese Thrakien, die im Register vom VIII. Jh. und in demjenigen unter der Regierung von Leo VI. Philosophus dargelegt ist. Das erste davon, in dem die aufgezählten Städte als Bischofssitze angeführt sind, schildert die Situation in der kirchlichen Struktur der Diözese Thrakien am Ende des VI. und im ganzen VII. Jh., und das zweite — diejenige nach 705 und 717, als die Gegend Zagoria dem Bulgarischen Staat abgetreten wurde. Der Umstand, daß keiner der Bischofssitze im zweiten Register innerhalb dieser Gegend lokalisiert werden kann, spricht klar genug für die vorgebrachte Auffassung. Selbstverständlich bedarf diese Frage einer ausführlichen Klarlegung, die in den Rahmen dieser Abhandlung nicht eingeht. Byzanz erlangte die Gegend Zagoria im Jahr 756<sup>54</sup> zurück, als der byzantinische Kaiser Konstantin V. (741—775) seinen ersten Feldzug gegen die Bulgaren unternahm und ihnen bei der Festung Markela eine Niederlage beibrachte. Wieder wurde des Balkangebirge zur Grenze zwischen Bulgarien und Byzanz.

Im Lichte dieser Ausführungen wird es klar, daß Konstantia samt Mileone im Zeitabschnitt 705 bzw. 717 bis 756 byzantinisches Staatsgebiet war und zu den Festungen gehörte an der Grenze zwischen den zwei Staaten in unmittelbarer Nähe der damals von den Bulgaren beherrschten Zagoria. Während sie zu Beginn lediglich eine untergeordnete Rolle in einer Provinz — und nachher in Thema Thrakien — spielte, wuchs sie in der Folge zur wichtigen Feste empor, in die einer der vorigen Bischofssitze der Diözese Thrakien verlegt wurde.

ἡ μηλία — „Apfel“ fest und glaubt, daß diese Festung in der Nähe der heutigen bulgarisch-türkischen Grenze am Fuß des Strandja-Gebirges lag, zwischen den Dörfern Dolno und Gorno Jabalkovo (früher Jamali) deren Name eine Übersetzung der griechischen Benennung darstellt. G. Zankova-Petkova, op. cit., S. 132—133 vermutet, daß ἀπὸ Μηλιώνων τῆς Θράκης statt ἀπὸ μιλίων τῆς Θράκης gebraucht ist und demnach von dem lateinischen milia — „miliare Zeichen“ wie von den „miliare Thrakiens“ abgeleitet ist. In Anbetracht der von V. Beševliev festgelegten Ethymologie ihrer Benennung, kann sie sehr begründet mit der Siedlung neben dem heutigen Dorf Jabalkovo (früher Almaly), Bezirk Haskovo, das am rechten Maritzaufer lag, identifiziert werden — s. H. J. Kisling Beiträge zur Kenntnis Thrakiens im 16. Jahrhundert, Wiesbaden, 1956, S. 20 (Almalu); Iv. Duǰčev: BZ, LX, 1967, S. 123.

<sup>54</sup> V. N. Zlatarski Istorija . . ., I, 1. S. 202 ff. meint, daß die Bulgaren mit dem geschlossenen Vertrag die von Ihnen beherrschte Gegend nicht abgetreten haben. Richtiger ist die Ansicht von V. Beševliev, Die Protobulgarischen Inschriften, S. 64, der behauptet, daß die Bulgaren, nach ihrer Niederlage laut dem neuen Vertrag die vorher von ihnen beherrschte Gegend südlich vom Balkangebirge verloren haben. Zu Gunsten dieser Ansicht sprechen die Mitteilungen der byzantinischen Chronisten über die bulgarisch-byzantinischen Beziehungen in der zweiten Hälfte des VIII. Jhs.

Nach der Abwendung der Gefahr des byzantinischen Feldzuges im Jahr 811, unternahm der bulgarische Chan Krum mit seinem Heer im nächsten Jahr einen Vormarsch in Ostthrakien. Zuerst wurde Debeltos<sup>55</sup> am 7. Juni 812<sup>56</sup> und nachher ein großer Teil des Geländes von den Themen Thrakien und Makedonien<sup>57</sup> erobert. „Die Christen (die Byzantiner — V. G.) — schreibt Theophanes Confessor — flüchteten, obwohl sie niemand verfolgte, und räumten Anchialos<sup>58</sup> und Berrhoia, auch Nikaia<sup>59</sup>, die Festung Provaton und einige andere Festungen wie Philippopel und Philippi“<sup>60</sup>. Diese Auskunft wird in Ganzem vom ersten Teil der bekannten Hambarlischen Inschrift<sup>61</sup> bestätigt, in der unter den von den Bulgaren eroberten Festungen auch Konstantia erwähnt wird: „...und sein Bruder ließ ihn nicht im Stich und begab sich auf den Feldzug, und Gott gab ihm, die folgenden Orte und Festungen zu verwüsten: Serdika<sup>62</sup>, Debeltos, Konstantia (τὴν Κοσταντίαν), Bersinkia<sup>63</sup> (Βερσινκίαν) Adrianopel. Diese starken Festungen nahm er. Und den übrigen Festungen flößte Gott Furcht ein, und sie (die Byzantiner — V. G.) verließen sie und flohen. Und das Unterland (ὁ κάτω τόπος) vergaß er nicht, die Gegend von der aus der alte Kaiser selbst, der kahle, den Feldzug unternommen hatte mit seinem ganzen Heervolk und unsere Dörfer verbrannt und alles erobert hatte und die Eide vergessen hatte, und es brach auf gegen ihn der Archon Krum, um Krieg zu führen, ... und ging, um zu ... verwüstete ...“ Die Eroberung dieser Festungen und Länder fand zwischen Juni und Anfang Oktober 812 statt, und in der Mitte des letzten Monats belagerten und eroberten die Bulgaren Mesembria<sup>64</sup>.

Um die Herrschaft des Bulgarischen Staates auf den in den Jahren 812—818<sup>65</sup> eroberten byzantinischen Ländern im Süden vom Balkangebirge — in Nord- und Ost-Thrakien und am Schwarzen Meer zu festigen, reorganisierte Chan Krum nach der Eroberung von Adrianopel diese Gebiete in bezug

<sup>55</sup> Sie wird mit den Ruinen der Festung neben dem heutigen Dorf Debelt, Bezirk Burgas identifiziert — s. Veševliev Die Protobulgarischen Inschriften, S. 130.

<sup>56</sup> Teoph. Chronographia, I, p. 495—496; GIBI, III, S. 284. Eine ausführliche Darstellung der Ereignisse finden wir bei V. N. Zlatarski, Istoria . . ., I, 1, S. 261 ff.

<sup>57</sup> Wahrscheinlich war dieses Thema in der Periode 789—802 durch Abtrennung und Absonderung der Lander zwischen den Flüssen Struma und Maritza, die früher zum Bestand der Provinz Thrakien gehörten, gegründet. — S. P. Lemerle, op. cit., p. 122—123.

<sup>58</sup> Sie ist mit der Festung, die an der Stelle der heutigen Stadt Pomorie lag, identisch — S. V. Velkov, op. cit., S. 96 und die dort angeführten Quellen und Schriften.

<sup>59</sup> Diese Festung stand 15 Meilen südöstlich von Adrianopel. Sie wird mit der Siedlung neben dem heutigen Dorf Hafsa, Bezirk Odrin identifiziert — S. V. Velkov, ibidem, S. 97.

<sup>60</sup> Diese Festung lag nicht weit von der heutigen Stadt Kavala auf dem Via Egnatia — S. über ihre Geschichte in der frühchristlichen Periode P. Lemerle, op. cit., passim.

<sup>61</sup> V. Beševliev, Die Protobulgarischen Inschriften, S. 125—126.

<sup>62</sup> Eine ausführliche Abhandlung über ihre Geschichte in der Spätantike und im Frühmittelalter finden wir bei V. Velkov, Zur Geschichte der Stadt Serdika (Sofia) von IV—IX. Jhdt., Etudes historiques, III, 1960 S. 53—60.

<sup>63</sup> Sie lag zwischen Adrianopel und Skutarion — S. V. N. Zlatarski, Istoria . . ., I, 1, S. 244—245, Bem. 1; Vgl. V. Beševliev, Die Protobulgarischen Inschriften, S. 130, wo auch die Quellen und das Schrifttum angegeben sind.

<sup>64</sup> Sie lag an der Stelle der heutigen Stadt Nessebăr, Bezirk Burgas. S. V. Velkov, Gradăt v Trakia i Dakia . . ., S. 97, Bem. 4; idem, Zur Geschichte Mesembrias im 11. Jahrhundert Byzantinobulgarica, II, 1966, S. 267 ff.; V. Beševliev, Tri prinosa kăm bălgarskata srednevekovna istoria, Sbornik Izsledvania v čest na M. S. Drinov, Sofia, 1960, S. 291—294.

<sup>65</sup> V. N. Zlatarski, Istoria . . ., I, I, S. 262—279.

auf die militärische Verwaltung. Diese Vorkehrung ist der erste Versuch zur Überwindung des in der Struktur des Bulgarischen Staates herrschenden stammesbündischen Prinzips zu Gunsten des territorialen Verwaltungsprinzips<sup>66</sup>. Auskunft über die stattgefundenen Umwälzungen liefert die zweite Inschrift von Hambarli<sup>67</sup>: „Zum Verwalter des Gebietes von Berrhoia (ἀπὸ Βερρόην) bis Dultroenoi (Δουλτρουήνος)<sup>68</sup>, das die rechte Seite (τὸ δεξιὸν μέρος) seines Sarakts<sup>69</sup> (τοῦ σαράκτου μου) darstellte, berief der bulgarische Herrscher den Ičirgu Boilas Tukos (ὁ Τοῦκος ὁ ἡτζουργὸν βουλῆα)<sup>70</sup> und auf die linke Seite (τὸ ἀριστερὸν μέρος), die die Schwarz-Meer-Küste mit den Städten Anchialo, Debeltos, Sozopolis (τὴν Σοζοπόλιν)<sup>71</sup> und Ranuli (τὴν Ῥανούλιν)<sup>72</sup> umfaßt — den Boilas Kavkhan<sup>73</sup> Iratais (ὁ Ἡραταῖς ὁ βοηλὰ κανχάνος).

Von den Anführungen der zwei Schriften ist zu ersehen, daß in der Mitte des Jahres 812 Konstantia zum ersten Mal in bulgarische Hände gefallen war. Im nächsten Jahr wurde sie in bezug auf die militärische Verwaltung dem rechten Teil des bulgarischen Sarakts mit dem Ičirgu Boilas Tukos an der Spitze zugesetzt.

Im ersten Kapitel des Friedensvertrags von 816<sup>74</sup> Jhdt zwischen Bulgarien und Byzanz, von dessen Bedingungen ein Teil in der Inschrift von Suleiman-Köj<sup>75</sup> angeführt ist, wurde die Grenze zwischen den zwei Staaten folgenderweise bestimmt: „... Das erste der elf vereinbarten Kapitel betrifft das Territorium. Es soll sich erstrecken von Debeltos bis Potamu

<sup>66</sup> A. I. Burmov, *Kām vāprosa za otnoscheniata mejdu slavjani i prabalgari prez VII—IX Jh.*, IPr, X, 1954, 1, S. 84. D. Angelov, M. Andreev *Istoria na balgarskata darjava i pravo*, C. 1959<sup>2</sup>, S. 94 ff.

<sup>67</sup> V. Beševliev, *Die Protobulgarischen Inschriften*, S. 220—221. Eine ausführliche Analyse seiner Mitteilungen finden wir bei Iv. Venedikov, *La population bulgare an Bulgarie début du IX<sup>e</sup> siècle*, *Byzantinobulgaria*, I, 1962, p. 266 sq.

<sup>68</sup> V. Beševliev, *Die Protobulgarischen Inschriften*, S. 223 Z. 13—14 meint, daß „mit diesem Namen eine Gegend oder ein Hügel östlich von Berrboia bezeichnet ist“, da beide genannten Orte südlich vom Balkangebirge lagen.

<sup>69</sup> Dieses protobulgarische Wort wird mit „Staat“ oder „Heer“ übersetzt. In diesem Fall ist es in der ersten Bedeutung gebraucht — S. V. Beševliev, *Die Protobulgarischen Inschriften*, S. 225.

<sup>70</sup> Über diesen Titel in dem altbulgarischen Staatsapparat — s. Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, Berlin, 1958<sup>2</sup>, S. 133; vgl. V. Beševliev, *What was the title ἡτζουργὸν (ἡτζουργὸν) βοίλας in the Protobulgarian Inscriptions*, BSI, XVI, 1955, 1, p. 120 sq.: idem *Die Protobulgarischen Inschriften*, S. 196—170.

<sup>71</sup> Sie lag an der Stelle der heutigen Stadt Sozopol. Mit diesem Namen wurde die antike Stadt Apolonia umbenannt. Sieh darüber die historisch-archäologischen Forschungen in der Sammlung Apolonia, Sofia, 1963 auch bei V. Velkov, *Gradăt Trakia i Dakia* . . ., S. 97.

<sup>72</sup> V. Beševliev, *Die Protobulgarischen Inschriften* S. 184. Mit Bestimmtheit kann man nicht identifizieren. Die Anschauungen, die Quellen und das Schrifttum sind bei Iv. Venedikov, op. cit., p. 272; V. Beševliev, *Die Protobulgarischen Inschriften*, S. 226.

<sup>73</sup> Die Angabe der Quellen und der Literatur über diesen altbulgarischen Staatstitel s. bei Gy. Moravcsik, op. cit., p. 156—157; V. Beševliev, *Die Protobulgarischen Inschriften*, S. 34. Ausführliche Darstellung bei V. Gjuselev, *Funkziite i roljata na kavhana v jivota na pārvata bālgarska dārjava (VII—XI Jh.)*, GSU — FIF, LX, 1966, 3, S. 133 ff.

<sup>74</sup> V. N. Zlatarski *Istoria* . . ., I, 1, S. 299 ff. Über die Diskussion in bezug auf das Jahr, wann dieser Vertrag geschlossen ist, s. V. Beševliev, *Die Protobulgarischen Inschriften*, S. 204 ff.

<sup>75</sup> V. Beševliev, *Die Protobulgarischen Inschriften* p. 190.

<sup>76</sup> Ibidem, p. 190 — wahrscheinlich stand diese Festung am Fluß Sredečka, Bezirk Burgas.



Kastel (*Ποταμονκάστελν*)<sup>76</sup> und zwischen den beiden Abroleba (*β' Ἀβρόλεβαν*)<sup>77</sup> und zu den vielen Furten und zwischen Balzena (*Βαλζήνας*)<sup>78</sup> und Agathonike nach Leuka und Konstantia (*Κονσταντία*) und zur Makri — Libada (*Μακρὴν λιβάδαν*)<sup>79</sup> und zum Hebros (Maritza — V. G.) und zum Haimos — Gebirge. So weit die Grenzfestsetzung.“

Es ist ersichtlich, daß sich auch Konstantia unter den von Byzanz abgetretenen Festungen befand. Nun gehörte sie nicht nur de facto, sondern auch de jure zu den Gebieten Bulgariens. Als Grenzfestung erfuhr sie die Wechselfälle des historischen Schicksals, denen das Gelände im Süden des Balkans im Laufe der bulgarisch-byzantinischen Zusammenstöße in den IX.—XI. Jh. unterworfen war. Die Geschichtsquellen berichten leider nichts darüber. Trotzdem steht die damalige Existenz des Stadt Konstantia außer Zweifel, wie dies aus den späteren Belegen ersichtlich ist.

In seinem Werk „Zur Unterhaltung Desjenigen, der sich nach Reisen in fernen Ländern sehnt“ (1153 J.), gibt der arabische Geograph Idrisi folgende Auskunft über Konstantia: „Von der Stadt Farui (Berrhoia — V. G.) bis Ligulgu (Philippopol — V. G.) dauert die Reise einen Tag. Ligulgu ist eine große, volkreiche, auf dem höchsten Teil eines Berges gelegene Stadt. Von ihr bis zur Stadt Farui . . . und von der vorerwähnten Stadt Farui in südwestlicher Richtung bis zur Stadt Konstantina (Konstantina; Qustantina — Qustantia) in freiem Gelände sind es 40 Meilen . . . Die Stadt Konstantina (Konstantia) ist groß und gut bevölkert. Sie besitzt landwirtschaftliche Kulturen und zahlreiche bebaute Felder“<sup>80</sup>. Die angeführte Schrift liefert nebst der Auskunft über die wirtschaftliche Gestaltung der Stadt und ihrer Umgebung, auch die sicherste und richtigste Anweisung für die Bestimmung der Ortslage der mediävalem Stadt Konstantia in Thrakien; sie war 40 Meilen — ungefähr 65 Kilometer — weit von der heutigen Stadt Stara Zagora. Dies entspricht faktisch dem Abstand zwischen der Festung Berrhoia und „Hissar“ bis zur heutigen Stadt Maritza, jedoch nicht in südwestlicher, sondern in südöstlicher Richtung. Offenbar wurde in diesem Fall Idrisi, der die Balkanhalbinsel nicht selbst bereist hat, von seinen schriftlichen und mündlichen Quellen<sup>81</sup> über die Geographie dieser Länder irregeführt. Die allzu generelle Natur seiner Auskünfte über die mittelalterliche Stadt Konstantia verschließt die Möglichkeit einer Feststellung in weitem Plan. Wahrscheinlich schöpft der arabische Geograph Idrisi seine Kenntnisse über Konstantia und einige anderen Städte, die auf dem Querweg Singidunum — Naisus — Serdika — Philippopol — Adrianopol — Konstantinopol lagen, von den Teilnehmern an den ersten und zweiten Kreuzzügen, da dieselben in den Jahren 1096 und 1147 diesen Weg passiert hatten<sup>82</sup>.

<sup>77</sup> Sie werden mit den Hügeln, die unter dem Namen Bakadjizite, Bezirk Jambol bekannt sind, identifiziert. Zwischen den beiden Hügeln läuft der Grenzsicherungsgraben Erkesija. S. K. Jireček, *Pätuvania* . . ., S. 683.

<sup>78</sup> Diese Festung wird mit der Siedlung neben dem heutigen Dorf Glavan, Bezirk Harmanli identifiziert S. V. N. Zlatarski, *Istoria* . . ., S. 301.

<sup>79</sup> Neben dem heutigen Dorf Usundjovo, Bezirk Haskovo — S. V. Beševliev, *Die Protobulgarischen Inschriften*, S. 197.

<sup>80</sup> V. Nedkov, *Bǎlgaria i sǎsednite i zemi prez XII Jh. spored Idrisi*, Sofia, 1960, S. 47 und 119, Bem. 101.

<sup>81</sup> Ibidem, p. 18.

<sup>82</sup> V. N. Zlatarski, *Istoria* . . ., III, Sofia, 1934, S. 224—226, 382—383.

Der Name der Stadt Konstantia begegnet wiederholt in Verbindung mit dem vom deutschen Kaiser Friedrich Barbarossa (1152—1190) angeführten dritten Kreuzzug<sup>83</sup>.

Nach einem Aufenthalt von elf Wochen in Philippopel, während dem die Truppen fast alle Städte in den Tälern Thrakiens und Makedoniens eroberten, zog er am 5. November 1189<sup>84</sup> mit dem Hauptteil seines Heeres nach Konstantinopel. Nach dreitägigem Marsch lagerte er bei der Festung Glismon (Glismon)<sup>85</sup>. Nach siebentägiger Rast zog er weiter und erreichte die Stadt Konstantia (ad urbem Constantia). Während seines Aufenthalts hier beschloß Kaiser Friedrich Barbarossa dem Wunsch des ungarischen Königs Bela III. (1173—1196), der schon vorher brieflich die Entlassung der ungarischen Ritter und ihre Rücksendung nach Ungarn gefordert hatte, zu willfahren. Den Anlaß hierzu lieferte der Umstand, daß der ungarische König Schwiegervater des byzantinischen Kaisers Isaak II. Angelos (1185—1195) war und die Beteiligung seiner Truppen an dem voraussichtlichen Zusammenstoß zwischen Byzanz und den Kreuzrittern als feindseliges Verhalten gedeutet werden konnte). Sechs Grafen mit ihren Mannen und der Bischof der Stadt Zadar zogen am 19. November 1189 von Konstantia nach Ungarn, und drei Barone oder Grafen blieben in der Kreuzfahrer-Armee zurück. Inzwischen erhielt Friedrich Barbarossa in Konstantia einen Drohbrief vom byzantinischen Kaiser, dem er keine Beachtung schenkte. Am 22. November zog das Kreuzzugheer unbehindert in Adrianopel ein und ließ sich dort nieder. Da alles dafür sprach, daß der Zusammenstoß zwischen den Kreuzfahrern und dem Byzantinischen Kaiserreich bevorstand, beschloß der deutsche Kaiser sich nun selbst um den militärischen Beistand zu bewerben, den ihm die Serben und die Bulgaren schon im Juli 1189 bei Naisus angeboten hatten. Zunächst verschaffte er sich ein Bündnis mit den Bulgaren für den Fall eventueller Kriegshandlungen gegen Byzanz<sup>86</sup>. Am 7. Dezember 1189<sup>87</sup> sandte Kaiser Friedrich Barbarossa, der um seinen in Philippopel verbliebenen Heeresteil in Sorge war, „den Herzog Berthold von Dalmatien, den Grafen von Holland, den Rechtsgelehrten Friedrich und etliche angesehene Ritter samt 1200 bewaffneten Kameraden“ nach Philippopel, um den Troß und die zurückgebliebenen Truppen abzuholen. Außerdem wurden sie angewiesen mit dem serbischen Großžupan Stephan Nemanja (1166—1196) am Eingang der „Bulgarischen Schlucht“ (der Paß „Trajanovi Wrata“ — V. G.) zu verhandeln über die Entsendung von serbischen Truppen zu Hilfe der Kreuzritter im Fall eines Krieges gegen Byzanz. Nachdem sie Philippopel gebrandschätzt und verwüstet hatten, zogen die Kreuzträger, die hier überwin-

<sup>83</sup> S. v. Georgiev, *Imperator Friedrich Barbarosa na Balkanskia poluostrov i v bălgarskite zemi*, BIB, III, 1930, 2, S. 133 ff.; V. N. Zlatarski, *Istoria . . .*, III, S. 42 ff.; S. Lišev, *Tretia krăstonosen pohod i bălgarite IIBI*, VII, 1957, S. 218 ff.

<sup>84</sup> *Historia peregrinorum*, MGH — SS, Nova series, V, p. 144—145 — LIBI, III, 1965, S. 237; *Historia de expeditione Friderici imperatoris*, ibidem, p. 52—53 — LIBI, III, S. 273—274.

<sup>85</sup> V. N. Zlatarski, *Istoria . . .*, III, S. 42 ff. Bem. 3, meint, daß dies die Festung Blizimos ist, die seiner Meinung nach am Ufer des Flusses Sazlika bei seiner Mündung in die Maritza lag. Der richtige Name und die Ortslage der genannten Festung können nicht mit Bestimmtheit festgestellt werden.

<sup>86</sup> V. N. Zlatarski, *Istoria . . .*, III, S. 44—45.

<sup>87</sup> *Historia de expeditione Friderici imperatoris*, p. 55 — LIBI, III, S. 276; *Historia peregrinorum*, p. 148—149; — LIBI, III, S. 241.

tert hatten, am 15. Januar 1190<sup>88</sup> nach Adrianopel. Unterwegs verbrannten und plünderten sie Berrhoia. Am 21. Januar erreichten sie Konstantia (apud Constantia). Am selben Tag<sup>89</sup> traf auch Herzog Berthold in Adrianopel ein und überreichte dem Kaiser Friedrich Barbarossa eine Botschaft des serbischen Großžupans. Nach Empfang der Botschaft zog er am nächsten Tag aus, um an Eingang der „Bulgarischen Schlucht“ den serbischen Herrscher zu treffen. Da derselbe an die verabredete Stelle nicht erschien, sandte Herzog Berthold selber einen Herold nach ihm aus, und nach dessen Rückkehr, kehrte er zum wartenden Kreuzfahrerheer zurück, das hier nahe zwei Wochen verweilt hatte. Mit demselben zog er nach Adrianopel. Am 5. Februar 1190 versammelte sich hier „das ganze Heer Christi“.

Die angeführten Mitteilungen der Quellen über den 3. Kreuzzug belegen kategorisch, daß Konstantia bei den Truppenbewegungen von Philippopel bis Adrianopel eine äußerst wichtige Rolle gespielt hat, sowohl als kriegsstrategischer Mittelpunkt, wie als dauernder Lagerplatz. Diese Auskunft in Gegenüberstellung zur Auskunft von Idrisi läßt erkennen, daß Konstantia den Höhepunkt in wirtschaftlicher Hinsicht und als Zentrum der Militärverwaltung im XII. Jh. erreicht hat. Nicht umsonst nannten sie die zeitgenössischen Autoren „die Stadt“ (urbs).

Zum letzten Mal begegnet der Name der Stadt Konstantia im Zusammenhang mit den Ereignissen zu Beginn der XIII. Jh. In den ersten Märztagen 1201 unternahm der bulgarische Zar Kalojan (1197—1207) mit Hilfe kumanischer Truppen einige blitzartige Vorstöße in Thrakien gegen Byzanz. „Zu dieser Zeit zog Johann mit einem großen und furchtbar bewaffneten Heer von Mösien aus, belagerte Konstantia (τὴν Κωνσταντίαν) und eroberte sehr leicht diese bemerkenswerte Stadt im Rhodopengebiet (διάσκημον οὖσα ἐν τοῖς τῆς Ῥοδόπης σχονίσματα). Nachdem er die Festungsmauern zerstörte, rückte er weiter und schlug ein Lager auf in der Nähe von Varna, belagerte diese Stadt von allen Seiten und eroberte sie am sechsten Tag der Passionswoche“.<sup>90</sup>

Mit der Zerstörung der Mauern der „bemerkenswerten Stadt im Rhodopengebirge“ setzten die Bulgaren ein Ende des Bestehens der mittelalterlichen Stadt Konstantia in der Periode ihrer Blüte und ihres Aufschwungs. Weder sie, noch die lateinischen Ritter, noch die Byzantiner versuchten in der Folge ihren Wiederaufbau. Allein in den mediävalen Annalen verblieb ihr Name und geriet in Vergessenheit. Nur Trümmer bestehen als stumme Zeugen einer jahrhundertlangen Vergangenheit.

<sup>88</sup> Chronicon Magni Presbyteri, MGH — SS, XVII, p. 512 — III, S. 213; Historia de expeditione Friderici imperatoris, p. 62 — LIBI, III, S. 283.

<sup>89</sup> Historia de expeditione Friderici imperatoris, p. 60; LIBI, III, S. 281—282. Dessen Rekonstruktion und die obigen Mitteilungen von dieser Quelle sind bei V. N. Zlatarski Istoria . . . , III, S. 55—56 nicht ganz richtig.

<sup>90</sup> Nicetae Choniatae Historia, ed. Boon, 1835, p. 706; V. N. Zlatarski Istoria . . . , III, S. 136 Bem. 2. Seine Ansicht, daß die bulgarischen Truppen damals von Sredez (Serdika) auszogen und den Paß Trajanovi vrata passierten und vor den Mauern der Festung Konstantia (heute Stadt Kostenez?) gelangten ist ganz falsch.



## 5. UN CANON DE ST. JEAN DE RILA DE GEORGES SKYLITZES

### *B. St. Angelov*

On sait que tous les ouvrages de l'importante littérature byzantine de l'époque ne sont malheureusement pas parvenus jusqu'à nous. Certains d'entre eux ne sont connus que par les données bibliographiques, d'autres seulement par des copies latines ou vieux-bulgare. A l'appui de cette affirmation — du moins en ce qui concerne l'ancienne littérature slave — on mentionne généralement le nom de Georges Skylitzès, homme de lettres grec du XII<sup>e</sup> s., esprit éclairé qui s'intéressait aux manifestations sociales et culturelles de son temps.

Parmi les ouvrages de cet auteur nous devons citer une „Vie de St. Jean de Rila“ qui n'est pas connue jusqu'ici dans sa version grecque originale, mais seulement dans sa version slave.<sup>1</sup> On admet qu'elle fut écrite „entre les années 1166 et 1183, lorsque la translation des reliques du saint fut effectuée de Hongrie, cet événement n'ayant pas été signalé dans cette vie du saint.“<sup>2</sup>

Selon les renseignements transmis par feu le prof. Jordan Ivanov, cet ouvrage de Skylitzès sur St. Jean de Rila n'est connu que par les cinq copies suivantes en vieux-slave.

1. Manuscrit de Rila, No. 1/26 du XV<sup>e</sup> s., rédaction moyen-bulgare, feuillet 54—74. Titre: „ЖИТИЕ, НЖЕ ВЪ СТЫХЪ ПРЕПОДОБНАГО ВЦА НАШЕГО ІВАННА ПЪСТЫНОЖИТЕЛЯ РЫЛЬСКАГО, НЖЕ ПО ВЪСЖ ДНІИ ВЕЛКАА СЪТВОРЕНА ЧУДЕСА, СЪПИСАНО Ѡ ГЕОРГІА СКНАНЦА.“ Publié par le prof. Jordan Ivanov. dans l'œuvre cité.

2. Copie de German, découverte près du monastère de German, région de Sofia (se trouve actuellement au musée ecclésiastique, No. 47), feuillet 59—102, avec le titre: „ЖИТИЕ И ЖИЗНЬ ПРЕДБНАГО ВЦА НАШЕГО ІВАННА, ПРОСІАВШАГО ВЪ ПЪСТЫНІИ РЫЛ'СТВИ И ПО ВЪСЕ ДНІИ ВЕЛКАА СЪТВОРАЮЩА ЧУДЕСА, СЪПИСАНО ГЕОРГІЕМЪ СКНАНЦѦ.“<sup>3</sup>

3. Copie d'Etropole du monastère „Sveta Troica“ (Sainte Trinité) des environs d'Etropole, actuellement à la bibliothèque Nationale à Sofia, No 986, XVII siècle, en rédaction serbe, feuillet 73—77: „ЖИТИЕ, НЖЕ ВЪ СТЫХЪ

<sup>1</sup> Й. Иванов, *Annuaire de l'Université de Sofia, Fac. de Phil.* XXXII, 1936, p. 8.

<sup>2</sup> Й. Иванов, *op. cit.* p. 9.

<sup>3</sup> Ив. Гошев, *Annuaire de l'Université de Sofia Fac. de Théol.* XIV, 1936—1937, p. 21.

прѣвѣнагѡ ѡца нашего ѿанна, поустыножителя Рыл'скаго, нже по вѣсе  
дѣн велнкаа сътворяе чюдеса, съписано ѡ Гевргіа Скѣлица“ (П. Мутаф-  
чиев, Из нашите старопланински манастири. Сборник БАН, XXVII, 1931,  
стр. 55; М. Стоянов — Хр. Кодов, Опис на славянските ръкописи в  
Софийската народна библиотека, III. София 1964, стр. 142).

4. Copie de Rila, en manuscrit No. 1/22 de 1602 dans la collection du  
monastère de Rila, rédaction de Ressava, feuillet 183—202. Dans le titre il  
est dit: „съписано ѡ Геврга Скѣлица“.<sup>4</sup>

5. Copie en russe de la Ménée, XV e s., No 193/591, provenant de la  
collection du monastère de Volokolamsk (Moscou — Bibliothèque d'Etat sous  
le vocable „Vl. Il. Lénine“, F 113), feuillet 128—140: „Житіе н жнзнь, нже  
въ свѣтыхъ отца нашего ѿанна пустынножителя Рнльскаго, нже въ Тра-  
пѣзницѣ лежащаго н по всѣ дѣн велнкаа сътвориѡ чюдеса“) вж. Йосиф,  
Опись рукописей, перенесенных из библиотеки Йосифова монастыря...  
Москва 1882, стр. 241—242).

Nos recherches de manuscrits vieux slaves qui s'étendent sur de longues  
années, nous autorisent d'ajouter à ces copies aussi les suivants:

1. Copie en russe de la bibliothèque Nationale sous le vocable de „Vl.  
Il. Lénine“ (F. 218 — Collection section des manuscrits, No. 144) — Ménée  
pour le mois de février, XVI<sup>e</sup> s., feuillet 368—387; c'est le même manuscrit  
dans lequel se trouve le Canon de St. Jean de Rila qui fait l'objet de la  
présente communication.

2. Copie dans un recueil russe du XVII<sup>e</sup> s. conservé à cette bibliothè-  
que — f. 212 — Collection Olonetcki, No. 15 (No. du musée 1772), feuillet  
368—385: „Житіе прѣвѣнагѡ ѡца ѿанна Рылскаго“.

2. Copie dans un manuscrit russe, conservé à cette bibliothèque — f.  
209 Ovčnikov, No. 784, XVII<sup>e</sup> s., feuillet 10—17. Le titre est effacé et on  
ne peut y déchiffrer que: „... рнльскагѡ, нже въ Трапѣзницы лежаща-  
гѡ... н... дѣн велнкаа сотвориѡ чюдеса“. Ce passage montre que  
le titre est analogue à celui d'autres copies (voir ci-dessous).

4. Copie en russe d'une Ménée du XVI<sup>e</sup> s., collection de la bibliothèque  
de théologie de Moscou (f. 173, No. 2/89), feuillet 588—607: „Житіе н  
жнзнь, нже въ св. отца нашего ѿанна пустынножителя Рылскаго, нже  
въ Трапѣзницы лежащаго, н по всѣ дѣн велнкаа сътвориѡ чюдеса“) вж.  
Леонид, Сведения о славянских рукописях, поступивших из книгохра-  
нилища св. Троицкой Сергиевой лавры в библиотеку Троицкой духовной  
академии. Выпуск 1. Москва 1887, стр. 27—28).

<sup>4</sup> Е. Спространов, Sofia, 1902, p. 23.

<sup>5</sup> Il existe dans la bibliothèque académique de Zagreb une copie moderne de ce  
manuscrit qui débute par: „Цѣмнхѣн, житіе н жнзнь, нже въ свѣтыхъ отца нашего  
ѿанна пвстынножителя Рылскаго...“ (вж. Б. Цонев, Кирилски ръкописи старопе-  
чатни книги в Загреб. — Сборник БАН, кн. I, 1613, стр. 34).

5. Copie en russe d'une Ménée pour le mois d'octobre, XVI<sup>e</sup> s., grand format, No. 620/501 de la collection du monastère Solovec (actuellement à la bibliothèque de Léninegrad „Saltykov-Stedrin“), f. 339—350: „Въ той же днь житіе и жнзнь преподобнаго ѡца нашего іуанна поустынножитела Рылскаго, нже въ Трапезницѣ лежащаго и по вса днь велнкаа сътворяюща чюдеса“ (cf. Описание рукописей Соловецкого монастыря. Часть II. Казань 1885, стр. 391).

6. Copie en russe d'une Ménée du XVII<sup>e</sup> s., No. 619/503 de la même collection, f. 604—619: „Житіе и жнзнь преподобнаго отца нашего іуанна пастыннаго жителя Рылскаго“ (cf. Описание рукописей Соловецкого монастыря. Часть II. Казань 1885, стр. 388). La référence de l'auteur est erronée: „Сочинение Ефтимия Терновского. См. там же (т. е. Чети—минеи митр. Макария), стр. 1515—1530“.

7. Copie dans un grand recueil en russe de manuscrits du XVI<sup>e</sup> s., No. 1355 de la collection de la bibliothèque de Novgorod, f. 630—642: „Житіе и жнзнь, нже въ сватыхъ отца нашего іуанна поустынножитела Рылскаго, нже въ Трапезницы лежащаго и по вса днь велнкаа сътворяюща чюдеса“ (вж. Д. И. Абрамович, Софійская библиотека. Выпуск III. СПб 1910, стр. 14).

8. Copie dans un recueil de manuscrits XVI<sup>e</sup> s., No. 1358 de la même collection, f. 376—389: „Житіе и жнзнь, нже въ сватыхъ отца нашего іуанна поустынножитела Рылскаго, нже въ Трапезницѣ лежащаго и по вса днь велнкаа сътворяюща чюдеса“ (вж. Д. И. Абрамович, Софійская библиотека. Выпуск III. СПб 1910, стр. 38).<sup>6</sup>

9. Copie en russe de la Ménée pour le mois d'octobre, XVI<sup>e</sup> s., d'un manuscrit de la bibliothèque Synodale à Moscou (sans indications de numéro), f. 145—156: „Житіе и жнзнь, нже в стѣхъ ѡца нашего іуанна пастынножитела Рылскаго, нже въ Трапезницѣ и по вса днь велнкаа сътворяюща чюдеса“ (cf. И. И. Срезневский, Сведения и заметки, № XXV, стр. 516—517).

10. Copie en russe de manuscrits du XVII<sup>e</sup> s., No. Q. I. 1102 de la collection P. D. Bogdanov (actuellement à Léninegrad — bibliothèque „Saltykov-Stedrin“), f. 307—316: „Житіе и жнзнь преподобнаго отца нашего іуанна пустынножитела Рылскаго, нже въ Трапезницы лежащаго“

<sup>6</sup> Au No. CLXXI du Musée Rumjancov (actuellement Moscou, Bibliothèque Nat. „Lenine“, f. 256) il est dit: „Житіе св. іуанна Рылскаго — мѣсца Октября въ 19 днь, житіе и жнзнь, нже въ сватыхъ отца нашего іуанна пустынножитела Рылскаго, нже въ Трапезницы лежащаго и по вса днь велнкаа сътворяюща чюдеса“. На 24 страницахъ. Списано для Гр. Н. П. въ Новгородской Софійской библиотекъ“ (Ал. Востоков, Описание русских и словенскихъ рукописей Румянцовскаго музеума. СПб 1842, стр. 214). La copie a été faite probablement d'après l'un des manuscrits indiqués au No. 1355 ou 1358.

(И. А. Бычков, Каталог собрания славянорусских рукописей П. Д. Богданова. Вып. II. СПб 1893, стр. 283).

St. Jean de Rila ayant joui d'une faveur particulière au sein de l'Eglise bulgare, serbe et russe sa pénétration dans l'ancienne littérature slave en a été grandement facilitée (Vie populaire, Prologues, Vie du Patriarche Euthymius., Démètre Cantacuzène, le récit de Vl. Gramatik, akolouthies et autres textes). Aussi l'ouvrage de Georges Skylitzès consacré à St. Jean de Rila a-t-il trouvé un terrain favorable à sa diffusion? Il est à remarquer que toutes les copies de Skylitzès de la Vie de St. Jean de Rila sont assez tardives — à partir du XV<sup>e</sup> s. Une copie plus ancienne n'est pas attestée, ce qui n'exclut nullement que l'on en découvre une à l'avenir. Remarquons en outre que la plupart des copies existantes ne mentionnent pas le nom de Georges Skylitzès et se trouvent surtout dans des manuscrits russes.

\* \* \*

On doit aussi à Georges Skylitzès un canon sur St. Jean de Rila, inconnu d'ailleurs dans la littérature scientifique pas plus en grec que dans des copies slaves et l'existence d'un des ouvrages n'est mentionnée nulle part.<sup>7</sup> J'ai eu la honne fortune d'en découvrir un lors des recherches effectuées à Moscou pendant l'été de 1966 dans une Ménée d'un manuscrit pour le mois de février. Elle est conservée à la Bibliothèque Nationale sous le vocable de „VI. Il. Lénine“ (F. 218 — Collection section des manuscrits, No. 144). Ce manuscrit remonte au XVI<sup>e</sup> s. et comprend 400 feuillets, grand format d'une belle écriture lisible. Les feuilles 354 à 392, qui sont de la même écriture, sont consacrées à St. Jean de Rila et portent le titre :

„МѢЦА ѿКТЕБРА. ѿ. ДНЬ ПАМѦТ НЖЕ ЕЪ СТЫ ѿЦА НШЕГО ІѦѦА ПѦСТЫННА“.

En fait nous sommes en présence d'une akolouthie de St. Jean de Rila comprenant aussi un canon sur le saint. Ce texte est à notre avis de Georges Skylitzès. Pour plus de précision il s'agit de deux Canons mélangés (feuille 361 — 392, les feuillets 368 à 387 contenant la Vie de St. Jean de Rila due à Georges Skylitzès). Le premier d'entre eux est à mon avis celui de Georges Skylitzès.

Il commence à la feuille 361 sous le titre : „ПрѡдѡвномѦ ѡцю пѡстынномѦ ІѡаннѦ РылѡскомѦ, емѡже краегранѡе се : пѣ прѡнмѣте недѡстѡннѡ Гѡѡргѡ“, Другият канон има наслов : „Кѡно стмѦ ѡцю, сѡющемѦ пѣ санца чюдѡсы велѡкнмн, постннкѦ Іѡан'нѦ, гла н.“

Il est vrai que le nom de Georges Skylitzès n'y est pas mentionné en toutes lettres, toutefois nous estimons que le Canon est bien de là, mais de ce dernier pour les considérations suivantes :

1. Le titre du Canon porte comme nom d'auteur celui de „Гѡѡргѡ“.
2. Georges Skylitzès est l'auteur de la Vie de St. Jean de Rila comme le témoignent les titres de l'ouvrage.

<sup>7</sup> Une telle indication manque non seulement chez K. Krumbacher, Geschichte der byzantinischen Literatur, München, mais aussi dans l'ouvrage paru en 1959 de Hans-Georg Beck, Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich. München MCMLIX, p. 662.



3. Les anciennes littératures slaves ne connaissent pas un autre Georges dont les écrits portent sur St. Jean de Rila.

4. Dans la pratique en usage dans les anciennes littératures l'auteur d'une Vie de saint ne manquait pas d'écrire aussi son canon, et après le sixième chant, à inclure un prologue de vie abrégée (souvent une forme succincte de la première) et parfois on y faisait figurer aussi la vie in extenso, ce qui est notre cas.

5. L'auteur du canon connaissait parfaitement la vie, les faits et la renommée du saint qu'il glorifiait: ces renseignements il les puisait dans les ouvrages antérieurs, ou bien dans les légendes transmises par tradition orale.

6. Ce manuscrit après le sixième chant comprend la vie très détaillée de St. Jean de Rila écrite par Georges Skylitzès avec le titre suivant: „ЖИТИЕ И ЖИЗНЬ, ИЖЕ ВЪ СТЫХЪ ОЦА НАШЕГО ІВАННА ПЪСТЫННОЖИТЕЛА РЫЛЬСКА, ИЖЕ ВЪ ТРАПЕЗНИЦИ ЛЕЖАЩАГО И ПО ВСА ДЪНІ ВЕЛІКАА СЪТВОРИА ЧЮСА.“

7. Dans le titre de cette copie, contrairement à certaines autres de cette vie, le Canon n'y est pas inclus, mais Georges Skylitzès n'y figure pas comme auteur de l'ouvrage.

8. Comme le nom de l'auteur du Canon et de la vie est cité dans le titre du Canon ou n'a pas jugé utile de le répéter dans le titre de la Vie comprise dans ce même manuscrit.

9. Georges Skylitzès avait des raisons personnelles de louer ce saint bulgare qui l'avait délivré de souffrances physiques. Le Canon était la meilleure manière d'exprimer des sentiments de reconnaissance et de louer le saint profondément vénéré, qui avait réussi à le guérir d'une maladie incurable. D'ailleurs l'empereur Manuel Ier Comnène — son maître — lui aussi avait été guéri par ce saint. Dans cette vie de St. Jean de Rila Skylitzès relate son cas dans les termes suivants: „СЪ ОУБО ПРЪПОДОБНЫИ СЪБЕСЪДНИКЪ Ѡ ДЛЪГАГО ВРЪМЕНЕ СЪКРЪШАЩА И СЪМРЪТІЖ НАМЪ ПРЪТАЩА НЕДЪЖГА ИЗМЪНН, ВОДОЖ СТЫНА Ѡ БЖСТЕВНЫХЪ МОЩИ ОМНЕНІА ЗА ТРИ ДЪНІ ПОМАЗАНИЕМЪ ОЧИСТЕВЪ И ПОЖИГАЩА НА, ПОПАЛНЪ ВЪЩЕ“.<sup>8</sup>

10. L'attitude personnelle de l'auteur apparaît dans ce texte où l'on constate la vénération et le respect qu'il voue au saint, et la prière adressée dans cette glorification du saint. Dès les premières lignes il est dit: „КРЪПКАЯ СЪ ВЫСОТЫ ПОМОЩЬ И ПРОСВѢЩЕНІИ МН ПОСАН РАЗВМА, ЯКО ДАРОВАНОЕ АНГЪОМЪ ТВОЕ ЖИТИЕ НА ЗЕМЛИ ПОХВАЛИМЪ, ИМЖЕ, ІВАННЕ, ИСТОЧНИКЪ ЧУДЕСЕМЪ БЫ“. Prenons les mots de la chanson neuvième: „ВЪСИ СРДЦА МОЕГО СКРЫЖАЛИ РАСПРОСТЕРЪ И ВЪСА НАПИСАХЪ МНОГІА ТВОА БЛГДТИ, ИЖЕ НА М'НЪ, И ДОСТОИНА НИЧТОЖЕ НЕ ИМѢХЪ ПРИНЕСТИ ТЕБѢ, ИЖ ПСОХВАЛНЪ СЛОВЕСИ ТРЪДЫ ТВОА. ТЫ ЖЕ ВЪРЖ ПРИММЪ, ПРЪБЛАЖЕНЕ“.<sup>9</sup>

<sup>8</sup> И. Иванов, cit. op. 50.

<sup>9</sup> И. Иванов, Български старини из Македония, p. 357.

11. On trouve l'expression d'une telle profonde et sincère vénération envers St. Jean de Rila aussi dans la Vie du saint Georges Skylitzès. Cette vénération y apparaît dès le début, mais ressort surtout dans le dernier passage: „Нѣ, ѡ ѡцѣмъ сзпѣрнчастннчѣ, агглыкнмъ жнтіемъ постннчѣ, жнзньа апакымъ стажаніемъ н не скверьне тѣломъ, прѣчнстѣ помышленіемъ н высокымъ радомомъ, смѣреніи мждѣростіжъ, нераздѣлныа трѣцъ свѣтъ, пріатнхнще прѣ-красное, бѣсѡмъ гбѣнтелю, недѣжѡмъ прогоннтелю, прѣбѣгащнмъ к тебѣ помощнчѣ, вышнѣго мнра нспльнтелю, аггломъ ѡднеленіе, пачѣ члкъ твоего радн въздѣжаніа...“, ѡ іѡанне прѣблагене, сзвыше нас ѡчѣскы прн-зыраа, нзбавлѣн...“

Cette caractéristique du saint est mise en lumière avec plus de netteté encore dans le Canon où les sentiments de l'auteur sont traduits dans une phrase plus fleurie qui est dans l'esprit des louanges en usage dans la littérature byzantine et vieux bulgare.

12. Certaines pensées exprimées dans le Canon ont leur parallèles dans les passages similaires que l'on trouve dans la Vie de St. Jean de Rila (par exemple sur le prophète Elie, *сληστѣка* etc).

13. Georges Skylitzès est connu comme auteur de deux Canons: l'un d'entre eux en l'honneur de St. Démètre de Thessalonique, et le second sur le grand martyr Georges. Le Canon sur St. Démètre de Thessalonique est précédé du titre: „*Κανὼν εἰς τὸν μέγαν Δημήτριον, ποῖμα Γεωργίου φιλοσόφου, φέρων ἀκροστιχίδα τήνδε. Μύρον γεραίρω τὴν χάριν Δημητρίου. Γεώργιος Σκυλίτζης*“.

Et le canon sur le grand martyr Georges comporte l'acrostiche suivant: „*Γεωργίω μάρτυρι τὴν ὁδὴν φέρω. Γεώργιος Σκυλίτζης*“.<sup>10</sup>

\* \* \*

Le texte du Canon de Georges Skylitzès écrit à la gloire du célèbre saint bulgare est connu de très longue date, bien que jusqu'ici il ne fût pas considéré comme une des oeuvres de cet écrivain. Nous le connaissons par l'ouvrage du prof. Jordan Ivanov „Български старини из Македония“ (II ed. Sofia 1931, pp. 353—357). Le professeur Ivanov y publie une akolouthie complète du saint d'après un manuscrit de 1451 (rédaction bulgare), qu'il a découverte dans la Métropole de Skopje (actuellement au Musée ecclésiastique d'archéologie de Sofia, sous le No 489).

L'office divin indiqué est celui du 18 Août, célébré le jour de la mort de St. Jean de Rila. L'hagiographe s'est servi des akolouthies antérieures du saint dont il a emprunté certains passages. Selon le prof. Ivanov „la partie

<sup>10</sup> S. Petrides, Deux canons inédits de Georges Skylitzès. — Византийский временник, X, 1903, p. 468, 469.

Le Canon de St. Démètre de Thessalonique comprend également une traduction slave comme celle qu'on trouve dans la Ménéa manuscrite du XVI—XVIIe s., No. 2/16 du Recueil manuscrit de Rila, f. 199—200: „Дрѣвѣ канонъ стѡмъ Днмѣтрію велнкѡмъ. Твореніе Γεωργία Σκληϊα.“

principale de l'akolouthie fut rédigée à Rila au X<sup>e</sup> s. De nouveaux stichères de Sredec sont apparus aussi au cours de ce X<sup>e</sup> siècle sous le règne du roi Pierre lors de la translation des reliques de Sredec.<sup>11</sup>

Je tiens à mentionner ici les remarques du professeur Ivan Gošev sur la relation existant entre les Vies et les akolouthies de St. Jean de Rila. Voici ce qu'il dit à ce sujet: „La confrontation des données des chants de ces manuscrits (Nos. 10,47° et 489 du musée ecclésiastique — note de l'auteur) avec celles fournies par les hagiographies peut être un travail très productif; on peut en dégager des conclusions plus précises sur la chronologie de ces Vies, car des notes que nous donnons sur ces relations entre le texte et les chants, il ressort que par tradition ceux-ci étaient toujours composés et établis sur la tradition littéraire.

Du contenu de ces notes interpolées on peut constater que même les renseignements les plus insignifiants fournis dans cet ouvrage de Skylitzès se sont reflétés dans les chants d'église apparus ensuite. Si on lit et analyse attentivement les textes on s'aperçoit immédiatement que les chants des services divins portent la marque de nombreux éléments de la tradition littéraire qui ne sont pas compris dans le texte des Vies du saint connus à ce jour.<sup>12</sup> Or ces observations faites par le prof. Gošev sur la relation entre la Vie due à la plume de Skylitzès et le Canon de St. Jean de Rila que l'on trouve dans le recueil de Skopje de 1451 devient beaucoup plus compréhensible si on admet que ces deux ouvrages sont d'un même auteur en l'occurrence — Georges Skylitzès.

On connaît de nombreuses copies de l'akolouthie de St. Jean de Rila. Elles sont caractérisées par une certaine diversité du texte qui porte la marque des emprunts faits de l'un à l'autre, et des déplacements de différents passages.<sup>13</sup> Il existe de semblables combinaisons d'anciens textes ecclésiastiques de St. Jean de Rila interpolés dans le Canon du saint rédigé par Georges Skylitzès, comme c'est le cas pour le manuscrit de Skopje de 1451 et le manuscrit de Moscou du XVI<sup>e</sup> s.

Les sources de renseignements dont nous disposons ne nous permettent pas de préciser l'époque où ce Canon en l'honneur de St. Jean de Rila fut traduit du grec en bulgare. De nouvelles recherches dans ce sens devront être entreprises. Les sources utilisées par Georges Skylitzès pour la rédaction de ce Canon, devront également faire l'objet d'études attentives.

Comme nous l'avons relevé par ailleurs le manuscrit de Moscou comprend deux Canons de St. Jean de Rila, l'ordre des chants y est enchevêtré, en commençant par le Canon de Georges Skylitzès. Le second Canon dont nous avons déjà indiqué le titre débute ainsi: „ПѢТН НАЧНАЮЩИ МН ТВОЕ ЧТНО ЖИТІЮ, ІВАННЕ, ВОСІА МН ННѢ РАЗМНЫИ СВѢТЪ САМІА МДРОСТН, МОЛЮ ТИ Н БЖТВЕННЫА БЛГДТИ НПОЛНИ ОУСТА МОА.“

La copie du Canon manuscrit de Moscou est le second exemplaire connu jusqu'ici (la première copie étant celle de Skopje de 1451 — No 489 du Musée ecclésiastique d'archéologie — Sofia). Aussi le publions-nous ici

<sup>11</sup> И. Иванов, Български старини из Македония, р. 346.

<sup>12</sup> И. Гошев, Трите най-стари пространни жития на преподобни Иван Рилски, Аппендизе de l'Université de Sofia, Fac. de théol., XXV, 1947—1948, Sofia. 1948, р. 4.

<sup>13</sup> Б. Ст. Ангелов, Старобългарски текстове, Известия на Архивния институт, fasc. I, 1957, pp. 276—283.

tout en indiquant certaines différences de lecture de la copie de Skopje. Les deux textes n'étant pas très différents, il ne saurait être question de deux traductions distinctes — l'une en bulgare, l'autre en russe. Chronologiquement la bulgare est la première. Elle a servi au scribe russe qui lui a introduit les particularités de sa propre langue.

Il existe probablement une troisième copie du Canon dans un triphologium manuscrit russe de la fin du XVI<sup>e</sup> s., ou du début du XVII<sup>e</sup> s. (No. 624/156 de la collection de la „Troïtcko Sergievskaja Lavra“ des environs de Moscou, se trouve actuellement à la bibliothèque Nationale „Vl. Il. Lénine“). Voici ce qu'Ilarion nous dit sur ce manuscrit : „л. 106. Мѣс. тогоже 19, память иже во святыхъ отца нашего Іоанна пустыннаго. Передъ первымъ канономъ Іоанна Рылскаго краегранесіе : Пѣснь приимите недостойную Георгія“.<sup>14</sup>

Cet acrostique correspond parfaitement à celui de la copie de Moscou dont il a été question. De plus l'acrostique existe aussi dans le premier Canon du saint (L'akolouthie comprenait deux Canons tout comme dans l'autre manuscrit). L'ouvrage suivant ne commence qu'à la feuille 126 ce qui pourrait être une indication que le texte de la Vie de St. Jean de Rila de Skylitzès y a été introduite.

Il existe une autre copie du Canon dans un manuscrit conservé au musée ecclésiastique d'archéologie à Sofia, (No. 47), dit manuscrit de German. Aux feuillets 22 à 59 se trouvent deux Canons croisés sur St. Jean de Rila, dont l'un est de Skylitzès. Il convient de relever qu'immédiatement après le Canon suit une Vie de ce saint écrite par Skslitzès (F. 59—102); nous avons indiqué son titre au début de cet article. On retrouve ce Canon aussi dans une Ménée manuscrite (XVI—XVII<sup>e</sup> s.), No. 2/15 de la collection du monastère de Rila, F. 119—127.

Différents chants et stichères du Canon ont été introduits dans d'autres akolouthies de St. Jean de Rila. C'était une pratique courante des écrivains au Moyen Age. Enfin des emprunts semblables sont à signaler dans le manuscrit No. 116 de la bibliothèque Nationale de Sofia, où au feuillet 195 tout le premier chant est codié, au feuillet 196—197 — le troisième ainsi que d'autres stichères disséminés un peu partout dans le texte de la messe.<sup>15</sup>

\* \* \*

Прѣдобномъ оцю пвстннномъ Іоаннѣ Рылскомъ, емъ краегранесіе се :  
Пѣ приимѣте недостойнню Георгія.

Пѣ а. іѣм гла а. Твоя побѣднѣннаа дѣ.

Крѣпкыа съ высоты помощь и просвѣщеніе] ми послн разума, ѣко

<sup>14</sup> Описание славянских рукописей библиотеки Свято-Троицкой Сергиевой лавры. Часть II, Москва, 1878, р. 203.

<sup>15</sup> Ce texte de la messe comporte des passages assez anciens, sensiblement différents par rapport aux autres copies publiées, et c'est pourquoi il mérite d'être publié et étudié attentivement.

ДАДРОВАНОЕ<sup>1</sup> АНГЛОМЪ ТВОЕ ЖИТІЕ НА ЗЕМЛИ ПОХВАЛѢ, ИМЖЕ, ІВАННЕ, ИСТОЧНИКЪ  
ЧЮДЕСЕ БЫ.

ІАКО ДРЕВО, Ѡ, НАСАЖДЕННО ВЪ ПРИНСХОДНИШН<sup>2</sup> ВО И ПРОЦВЕЛЪ ЕСИ ІАКО  
КЕДРЫ, ИЖЕ В ЛИВАНѢ, ДОБРОДѢТЕЛЬНЫИ БЖТВЕННЫИ ОУМНОЖЛЪ ЕСИ, ПРПДОВНЕ,  
И ОСТВАЕШИ, НХ ЖЕ НЕДЖНЫИ ОПАЛАЮТЬ ЗНОЕВЕ.

ВЫНСПРЪ ЖИТІЕ ИШЕ И НА НБСѢХЪ ПРЕБЫВАНІЕ, ІАКО ЖЕ СЛЫШАЛЪ ЕСИ И  
ОСТАВЛЪ ЕСИ ЗЕМЛЮ ОЧЬСТВА СИ, МНРЬСКАА КРАСАНАА ПРНТЕКАЛЪ ЕСИ И ПРЕСАИ-  
ЛЗСА ЕСИ К ТАМО СВИЩЕМЪ ПРЕБЫВАНІЮ.

БО. ОУМЪ<sup>3</sup> НЕНЫИ ІАВНИА ТАИНО И ІАКОВАЮ ВОСХОДАЩЕ ЛѢСТЕНИЦЮ, ТА-  
КОЖДЕ И НИНСХОДАЩЕ ТВОА, ДВЦЕ<sup>4</sup>, СТРАННОЕ<sup>5</sup> РЖТВО ПРОІАВЛАЕ, ДОСАЗАЕШИ<sup>6</sup>  
ВО ДО НБСЕ, СЪ СТРАХО ОУШНАЮТЬ.<sup>6</sup>

ПѢ Г. ІРМ. ЕДН С'ВѢДЫИ ЗЕ.

ОУМРѢВЛЪ ЕСИ ПОХОТИ ПЛОТСКЫА ІАКОЖЕ ЧАДА<sup>7</sup> БА ИШЕГО, НЕ РОДНЕ СА  
Ѡ ПОХОТИ ПЛОТСКЫА, НО СЫЗ БЫ ВЫШНАГО БАГТІЮ, ІА ЖРЕБІИ ОЧЬСКИ ПРІАЛЪ  
ЕСИ, ПРЕБЫВАЮЩЕ ЦРТВО ТОГО ВОЗАЮБАВШИ.

УЧНИТИ ЕСИ ТѢЛО И ДШЮ ІАКОЖЕ МОУСИ ЗАПОВѢДА ИЗЛЪТОМЪ ДНЬМИ  
МНОЖАНШИМИ И НА ГОРѢ ВШЕ, ПРПДОВНЕ, ПОСТО ІАКО БЕСПЛОТЕНЪ ПРЕБЫВАШЕ.  
ПОЛЪЧНАЛЪ ЕСИ БОГОВДѢНІА<sup>8</sup> ДХОВНОЮ БАГТІЮ.

РАЗВМО ОУКРАСНЕЗ СИ ЗМЪ ВЪ ЮНОСТИ ПЛОСТЕН СОЛОМОНЮ<sup>9</sup> СТАРОСТЬ СТА-  
ЖАЛЪ ЕСИ, ВСА МНРЬСКАА СЛАДОСТРТЬНЫА ПИЩА ПРЕМНИЗЕЗ И ПОТ'ЩАСА, НЕ-  
ОСТАРЕЮЩА<sup>10</sup> СА СТАЖАТИ АЛЪЧЬБЮ И БОЛЕЗНИЮ, БАЖЕННЕ.

БО. НАПИСАЕЗ ПЕРЬСТО БЖІЕМЪ СЛОВО В ТЕБѢ БЕЗНАЛНОЕ, ІАКОЖЕ ВЪ ГЛА-  
ВЕНІЕ КНИЖНЕН, ПРѢПНТАІА. ТЕМ ПРНПАДАЮ ТИ, ВЪ КНИГЫ МА ЖИВОТНЫА  
НАПИСАТИ МОЛЮСА, ДОЛГОЕ РЖКОПИСАНІЕ МНОГЫ МОИ СТЪТЕН ПОПНРАЮЩІИ.

<sup>1</sup> ДА РАВНОЕ.

<sup>2</sup> ОУМЫ.

<sup>3</sup> БЦЕ.

<sup>4</sup> СТРАННОЕ.

<sup>5</sup> ДОСАЗАЩІИ.

<sup>6</sup> ОУРАСНѢАТЬ.

<sup>7</sup> ЧАДО.

<sup>8</sup> БОГОВДѢННАА.

<sup>9</sup> СОЛОМОНА.

<sup>10</sup> НЕСТАРЕЖИЖА.



Псѣ д. ірм. Горѣ тѣ.

СПНСА<sup>1</sup> АНГЛЪ ЛОТОВИ ПОВЕЛѢВАШЕ Н НА ГОРѢ ВЗЫТИ, ДА НЕ СОДОМСКЫ<sup>М</sup> ОГНЕМЪ ОПАЛНШН. ТЫ ЖЕ ЧТО ТОМѢ РВЕНІЕ ВЪСПРІЕМЪ, НА ГОРѢ ВШЕ<sup>2</sup>, НЗВОЛНАЪ ЕСИ ЖИТИ Н ПЛАМЕНЕ СТРѢНАДОГО ВЕѢЖА ЕСИ.

БЛГОУГОНО ВНАДѢНІЕ ДАННОВО РАСМОТРЕЪ, ІАКО ѿ ГОРЫ ВТОРЖЕСА КАМЕНЕ<sup>3</sup> НЕСЕЧЕНЫИ, ВЪ ПРА<sup>Х</sup> НСТННАЪ<sup>2</sup> Є НДОСКОЕ МЧТАЬСТВО, ОБРѢЛЪ ЕСИ В ГОРѢ КРАЄВ-ГОЛНА КАМЕНЕ ХА, ЕСЮ ЗЛОЕѢ СОКРѢШАЮЩА.

ЖЕЗЛО ПОЗНАВШАДОГО<sup>3</sup> ТА, ПАСТЫРЮ ПОСЛѢДОВАЕЪ ІАКО НЕЗЛОБЕНЪ АГНЕЦЬ,<sup>4</sup> НА ЗЕМЛЫ ВСЕЛНАСА ЕСИ ГОРНИЮ, ЗЕЛНѢ ПНТАНАСА Н ННѢ НА ПАЖИТИ РАНСТЕН ОБРЕТЕ ПОКОИ,<sup>5</sup> НА ВОДА<sup>Х</sup> ПИЩНЫ<sup>Х</sup> НАСЫЩАЮЩА.

БО. СЛЕЗЫ ѿ ДРЕВНАІА<sup>6</sup> ПЛОДА ОБЪЕ<sup>М</sup> АДАМЪ, ЖЕНѢ ПОСАВШАЕЪ, ТЫ ЖЕ АРХАНГЛОМЪ ГЛА, ПРТАІА, ВЪСПРННМШН, СЕ РАБА ГНА ВОСПНЕМШН<sup>7</sup> Н БГА ПОРОДНЕМШН, РАДОСТЬ ВВЕЛА ЕСИ.

Пѣ є. ірмо. Просвѣщъ сіанне.<sup>М</sup>

НВАННѢ ПѢСТЫННОМѢ ВЪСПНТАНІЮ ОУПОДОБЕНСА, АЛЧЬЕЮ ТОГО ОБРАЗѢ ПОЖНАЪ Є, ПРПОДОБЕНЕ, Н ІАКОЖЕ АНГЛЪ НА ЗЕМЛИ ПРБЫЕЪ, ННѢ ПНТАЕШН<sup>8</sup> ХАѢВО АНГЛЬСКИ, ІАКОЖЕ ПНШЕ<sup>7</sup>.

ПРОПОВѢДАЕ КЪ БѢ ТВОЕ ДРЪЗНОВЕННЕ, НЕ ВЛАЖНО ПРОЗАБЫ, ѿ, СЛАНСТВОКЪ НС ТОБЮ ПНТАІАНСА, ЕСА<sup>8</sup> КЪ ТЕБѢ ПРНХОДАЩАІА, ДА НЕКАКО ВМѢНИШН<sup>9</sup> ДХЪ ПЛО ОБОЖЕНЪ.<sup>10</sup>

НАДЕЖДА НЕ ПОСРАМИ ТЕБѢ, БЛЖЕННЕ, ОУВѢДЕВШЕ БѢДѢЩЮ СЛАВѢ, НЕДО-СТОИНА ВМѢНАШЕ<sup>11</sup> ТИ, НЖЕ НА ЗЕМЛИ БОРЕНІА Н СВЛАЧЕ ДРЪЗНОВЕННО КЪ ПОСТННЧЬСКИ СТРЕМЪ.

<sup>1</sup> СПНСА.

<sup>2</sup> НЗТЪННАЪ.

<sup>3</sup> ПОЗВЕДШАДО.

<sup>4</sup> ІАКО ВЕЪ ЗЛОБН БНВЪ АГНЕЦЬ.

<sup>5</sup> ПОКОИЩЕ.

<sup>6</sup> ДРЕВНѢГО.

<sup>7</sup> ВЪЗЪПНЕМШН.

<sup>8</sup> ПНТВЕ СА.

<sup>9</sup> ВЪМѢНИШН.

<sup>10</sup> ОБАЖЕНЪ.

<sup>11</sup> ВЪМѢНИШѢ.

БѢ. РЫЗЫ БЖТВЕННЫЯ СВЛАКСА АДА, ПРНОДѢЛАСА<sup>1</sup> КОЖНЮ РИЗЮ, ПЛОТН ДѢЕСТВО Ѱ ТЕБѢ ЖЕ, ПРЕПѢТАЯ, ПЛО ПРНѢ ЗНЖНТЕ МОН, ВЪ ОДЕЖДѢ ПЕРВЮ ОБЛЕЧЕМСЯ<sup>2</sup>.

ПѢ 5. ѿМО. ОБНДѢ НА ПОСЛѢДНАЯ БЕЗДНА Н НѢ НЗАВЛА.

ВОЛНЮЩАЯСЯ ОСТАВЛАЗ ЕСН БЖЮ ЖИТНЕ СЕ Н ПОГРАЖАЮЩЕ<sup>3</sup> НЕ ХОТАЩЕЕ ВЗНРАТН<sup>4</sup> НА НЕСА, ВСА ПРЕШЕЛЗ Ё МНРЬСКАЯ ПРНЛОГЫ, НАГЪ БѢГАЯ ПРНВНДѢНН Н НСКВШЕНІА<sup>5</sup>.

ОБАНСТАВСА СВѢТО ПЕРВЫМ Н БЫ СВѢТЪ ВТОРЫН, БЛЖЕННЕ, АНГЛЛО (sic) ПОДОБННЪ ІАВН, БЕСПРѢСТАННО<sup>6</sup> ПОІА<sup>7</sup> ВЪ ВСЕНОЩНЫ<sup>8</sup> МЛТВѢ ЕДННО БА. ТѢ Н СНЪ ДНН<sup>8</sup> БЫЛЗ Ё.

НЗБѢГЛЗ ЕСН ЕГІПЕТСКІЯ ЗЛОБЫ Н МОЙСЕВЕН ОУПДОБНЛАСА ЕСН, ІАКОЖЕ ЗЛО КРТОМЪ МАНЪНѢ РАЗВМНАГО ФАРАОНА КРѢПОСТЬ, СТРѢАМН СЛЕЗ ТВОИ ПОГРВЗНАЗ ЕСН.

НЕ ДА ЕСН СКРАНѢМА<sup>9</sup> СВОИМА ПОКОН, НН БРѢВМА СВОИМА ДРѢМАНІЕ<sup>10</sup>, ІАКО БЕСПЛОТЕНЪ, ВЪ ПЛОТН ЖНЕВЪ,<sup>11</sup> ДОНДЕЖЕ ВСЕЛША, БА ОБРѢТЕ Н ННѢ ВЪ ХРАМѢ НБНЫ<sup>8</sup> ПОЧНВЛЕШН.

БѢ. КАПЛЮМН<sup>12</sup> ЩЕДРОТОУ<sup>13</sup> КАПІН<sup>14</sup>, ОБЛАЧЕ НБНЫН, ІАКОЖЕ<sup>15</sup> РВНО ПРІЕМШН<sup>16</sup> ДВЖДЪ, Н ІАКОЖЕ КАПЛА БА ВЪ ЧРЕВѢ Н МОНХЪ СТРѢЕН ПОТОКЫ НСѢВШН.

ПѢ 3. ѿМО. ТЕБЕ МЫСЛЕНЮ БЦЮ ПЕЩЬ.

<sup>1</sup> прнодѣе са.

<sup>2</sup> облече ма.

<sup>3</sup> погрѣжающа.

<sup>4</sup> взнестн.

<sup>5</sup> прнвндѣнн нсквшеніа.

<sup>6</sup> безпрѣстаніа.

<sup>7</sup> пож.

<sup>8</sup> дшн.

<sup>9</sup> скраннма.

<sup>10</sup> дрѣманіа.

<sup>11</sup> жнеын.

<sup>12</sup> капламн.

<sup>13</sup> щедротъ.

<sup>14</sup> нскапн.

<sup>15</sup> н іакоже.

<sup>16</sup> пріемн.



Ты ревнитель Нліи̑ быви<sup>1</sup>, постникъ и ревнтелю, іакоже Павлѣ стрѣмѣ, ѿ, не подклониса<sup>2</sup>, в горѣ водворѣася, алчбою паче члкъ помысли срамныя постникскы оумртвенлз еси.

Правѣго пѣти<sup>3</sup> къ боу възхотѣвъ, съблѣзньнаго камене прнстѣзие сѣи нзбѣлаѣши, мнрѣскаго желаніа ѿвергъса и на каменн разсминѣмъ стопы дшєвныа<sup>4</sup> оутверднлз еси и нсквшеніа<sup>5</sup> прилогы.

Точншии источникъ<sup>6</sup> чюдесн<sup>7</sup> нщєленіа<sup>8</sup>, прпдѣвнє, прнхѣдѣшнмъ к рацѣ моцѣ твоѣ. Бѣ бо, ѿ, оугѣдн̑ еси, нже вѣща<sup>9</sup> того вѣровавшн̑. Ѹ чрєва танныа<sup>10</sup> рѣкы точншии бжїєю блгтію.

Бо. Улє, страшны слышаніи, прчѣаіа, іако създавшѣго рѣкама Адама и ѿ рєбра єв'єс̑ създавшѣго<sup>11</sup>, слово воплотнла є, еже в рєбра пробѣдѣ на крѣтѣ, обєновлз еси<sup>12</sup> того смѣшеніє

Пѣ и. ірмо. Въ пещи дѣти інзлєвы.

Дѣлє мрєно съ врагы бравса крѣпко и непѣвѣдн̑, оуазвлѣа<sup>13</sup> тѣ полкы побѣднымн вєнци оувазєса. Тѣмже прѣстоншии гвн̑, молншии, ѿ іѡан̑є, за поущаіа та.

На кончннѣ прнспѣ<sup>14</sup> временнєю и оуставнлз еси желаніє постникѣскимн трдѣи и ннѣ покон възспріѣтѣ<sup>15</sup>, бѣ оубо прѣдѣстоншии и посрєдѣ лѣча нєнзрєннаго бжтва сіѣєши, учє іѡан̑нє, пѣстыннныи житєлю.<sup>16</sup>

<sup>1</sup> БЫВЬ.

<sup>2</sup> не покорнса.

<sup>3</sup> пѣтє.

<sup>4</sup> дшѣ твоєѣ.

<sup>5</sup> нсквшена.

<sup>6</sup> источникы.

<sup>7</sup> чюдєсємь.

<sup>8</sup> нщєленіи.

<sup>9</sup> вѣщаєвь.

<sup>10</sup> танныа.

<sup>11</sup> сътворѣшааго.

<sup>12</sup> єсть.

<sup>13</sup> ѡвєнса. И тук отначало било ѡвєнса, после поправено на оуазвлѣа.

<sup>14</sup> прнспѣвь.

<sup>15</sup> възспріємь.

<sup>16</sup> пѣстынножитєлю.

ѲАКО ДРЕВЕ ВЕЛНКУН ѲАКОВЪ, НЖЕ ВАРЪ ДНЕВНЫН ПОНЕ Н СТЪДЕНЬ НОЩ-  
НЮ ПРЕТРЪПѢВЪ ЕСН,<sup>1</sup> ВЪЗЫДЕ НА ЛѢСТВУЦЮ, ТЫ ЖЕ НА ВЫСОТѢ,<sup>2</sup> УЧЕ, ВЪЗШЕЛЪ  
ЕСН ВЕЛНКА БЖІА БЛГОВНДѢНІА, Ѡ ІВАННЕ, ЧЮДЕСЪ ЖНЕВЪ<sup>3</sup> НСТОЧННЧЕ.

БО. ѠСКВЕРНЕНОНОЮ СТЪТМН ДШЮ ПРННОШЪ ТН, ДВЦЕ, ПРНБѢГАЮ К ТЕБѢ,  
ПРЧТАЯ, ЗЛАТЕН СКННІН ВОДАМН ОМЫН МА СЛЕЗНЫМН, ПРѢВЫШННМН ВОДАМН  
ГЛБВОКУН КА ГРѢ МОН ѠМЕЛЮЩН СНОЮ ДХА БЖІА.

ПѢ Ф. Ірмо. ОБРА ЧТАГО.

ПОЧТН ПОДВНГО[МЪ] ВОСПРІАЛЪ ЕСН В НЕПРОХОДНЫН ВОДА ТРЪПЕННѢ ТВОИ.  
СЪ АНГЛЫ ТОГО РАДН ВЪДВОРАЕШН, ЗА НАГОТЪ ТѢЖЕ ТЕЛЕСНЮ УБАЛѢКАЛЪСА ЕСН  
В РНЗЪ НЕНЮ В ПОСТННЦѢ, БАЖЕННѢ.

ВНЖЪ ВЪРНЫН СЪБОРНЦЕ КАКОВЫА БЛГТН ГЪ<sup>4</sup> ВЪЗЪАЕТЪ, ВО НСТНННЪ ТОГО  
ДОБРОТЫ ВЪЖЕЛѢВШНН НН ЕСТВО<sup>5</sup>, НН ВРѢМА НЕ ПОБѢДН ТЕЛЕСЕ ІВАННА ПЪСТЫ-  
ННАГО, ТОЧАЩА ЧЮДЕСА.

ВЕСН СРЦА МОЕГО СКРЫЖАЛН РАСПРОСТЕРЪ Н ВСА НАПНСА МНОГАЯ ТВОЯ  
БЛТН, НЖЕ НА МНѢ. Н ДОСТОИНА НИЧТОЖЕ НЕ НМѢ ПРННЕСТН ТЕБѢ, НО ПОХВАЛН  
СЛОВЕСЫ ТРЪДЫ ТВОЯ. ТЫ ЖЕ ВЪРЪ ПРНМН, ПРЕБААНЕ.

БО. СТАНН, ЦРѢА ДЦН, Н ПРНКЛОИИ ДХО ТВОЕ Н ВЪНМН ДЕДЪСКЫН ГЪСЛНН  
ПРѢВѢЩЕНІЕ, ЛЮДЕН ТВОИ НЕ ЗАБЪДН, НО ШЦЕДРН, ДВЦЕ, НХ ЖЕ? СОЗЪ, ІАКО  
БОГАТНО ТЕБѢ СЛАВАШНН.

СВѢ.

ПЪСТЫННАГО ВСН ІВАННА ВЪРОЮ ПОХВАЛН ВЕЛЕГЛНО, АНГЛА ЗЕМНАГО В ТЕ-  
ЛЕСН, ЧЛКА ЖЕ НЕБАГО, ЧЮДЕ МНОЖЕСТВО Н РѢКЪ<sup>6</sup> ДАРОВАНІН ТОЧНШН НА,  
ПРПДОБЕ.

ДРЪ СВѢ.

<sup>1</sup> претръпѣвъ.

<sup>2</sup> и на высотѣ

<sup>3</sup> жнвын.

<sup>4</sup> въ.

<sup>5</sup> ество бо.

<sup>6</sup> въсн.

<sup>7</sup> ажѣ.

<sup>8</sup> рѣкѣ.

Рау́нса, пріѣмшіа горо, свѣтнѣннѣ пѣстыни и веселѣтѣ, еси родн земнѣ,  
припадающе к мощѣ пѣстыннаго іѡана. Оумолн же и ты, ѡ, вѣкѣ съ бѣго  
да просвѣтитъ земныя пѣвца своа.

Стр. На хв. гла .с.

Прешелъ еси постничество мѣжескы, бжественно во истинѣ пространное  
вѣнажнѣса и бдѣ, слезы точа и молаше и постася. Сего ради, ѡче, бгъ  
страстоположннкъ вѣнча тѣ.

Вмѣнилъ еси Павла послѣшавъ, житенская всакая ѡтребнѣ. іа . . .  
да привѣрашешн камень свѣтлыи, ннѣ бжѣнаго тѣ, пребжнѣ, подоблае  
іако крѣпа смыслѣнааго.

Молаша бѣ, престоа за прѣтѣкающаа к рацѣ мощи твои, недѣгы  
исквѣшеніа избавити, пребжнѣ іѡанѣ, да тѣ любю вѣнѣ.

Слѣсѣ.

Прѣподобнѣ ѡче, въ всю землю нзыде вѣщаніе исправленіи твои, нмн же  
на нѣсѣхъ обрѣте мѣзѣ трѣдовѣ твоихъ. Бѣсовскыя полкы погбѣнѣ еси,  
англьскнмъ чнномъ съвокоупнѣса, нх же житію іавѣ поревновалъ еси, дрзз-  
новеніе оубо нмѣще къ гоу, мнрѣ всѣмъ испроси и вѣлію матѣ.



## 6. LES ARMES DEFENSIVES AU MOYEN AGE D'APRES LES PEINTURES MURALES DE LA BULGARIE DU SUD-OUEST AU XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> ET XV<sup>e</sup> S.

*Ек. Манова*

Tout le long du Moyen Age la Bulgarie a subi de nombreuses incursions de tribus et de peuples ennemis. Dans cette lutte contre l'envahisseur ont péri non seulement les hommes qui défendaient leur sol avec opiniâtreté, mais aussi un très grand nombre de sites et de valeurs artistiques et spirituelles. Le peuple bulgare avait dû soutenir des combats incessants, dont les plus durs contre les Turcs qui s'étendent sur de longues années et se sont achevés par la perte de l'indépendance nationale. Cette dépendance a duré près de cinq cents ans. Aussi de nombreux monuments architecturaux, des peintures murales, des objets d'usage domestiques et des produits d'artisanat n'ont pu parvenir jusqu'à nous. Les autres pays des Balkans ont connu une existence relativement plus calme et bénéficié de conditions plus favorables pendant cette période, mais aucun d'entre eux ne fut épargné. Relevons toutefois que la Bulgarie a dû supporter le choc et la poussée du conquérant turc dirigés surtout contre elle.

Nous savons fort peu de choses sur la civilisation matérielle et l'art de nombreux pays pendant la période allant du XIII—XV<sup>e</sup> s., car les matériaux et monuments épargnés par le temps sont assez réduits ou tombés dans l'oubli — recouverts sous les décombres, ou bien à l'écart des grandes voies de communication. Les peintures murales relativement mieux conservées se trouvent surtout sur des monuments situés dans des régions éloignées de montagne. C'est en fait le caractère des églises des monastères de la Bulgarie du Sud-Ouest. Elles ont de nombreux traits communs qui permettent de suivre le développement de ces monuments dans leur ordre chronologique.

La plupart des représentations mettent en évidence certains aspects des us et des coutumes, et ceci surtout là où les matériaux archéologiques ou les renseignements historiques sont réduits ou fragmentaires.

Notre étude porte sur les églises suivantes dont les peintures murales sont mieux conservées: Boïana (1259), Zemen (seconde moitié du XIV<sup>e</sup> s.), Kalotina (XIV—XV<sup>e</sup> s.), Berende (XIV<sup>e</sup> s.), l'église St. Théodore de Boboševo (XIV—XV<sup>e</sup> s.), l'église St. Démètre du monastère de Boboševo (1478), le monastère de Dragalevtzi (1493). De nombreux outils, meubles<sup>1</sup> et vêtements<sup>2</sup> appartenant à l'époque de la décoration de ces monuments y sont

<sup>1</sup> Ек. Манова, Битът в композицията „Деизис“ от манастирската църква „Св. Димитър“ до с. Бобошево, Археология, год. IV, 1962, кн. 1, pp. 6—11.

<sup>2</sup> Ек. Манова, Видове средновековни облекла според стенописите от XIII—XV в. в Югозападна България, ИНЕИМ, кн. V, pp. 5—69.

reproduits d'une manière très véridique. Nous allons examiner ici les représentations des armes de défense. Tout comme pour les outils, les meubles et les vêtements elles présentent de fortes similitudes avec les objets réels que nous connaissons des trouvailles archéologiques ou d'ailleurs.



Fig. 1. Saint Nestor — Eglise de Bořana

Au Moyen Age les armes de défense sont représentées surtout dans les images de saints-militaires et de soldats des scènes évangéliques. Les artistes qui les ont peintes étaient très près du peuple et connaissaient l'armement en usage tel qu'il existait en réalité. On trouve dans ces costumes des détails exacts et précis des armes de l'époque. Les personnages figurés sur les murs sont vêtus de cottes de mailles, tiennent des boucliers et sont coiffés de casques. Les saints-militaires y sont représentés avec tout leur armement que l'on peut rarement rencontrer dans les fouilles ou les trouvailles fortuites. Ils nous permettent de reconstituer par les images des saints et des autres personnages des scènes évangéliques tout l'attirail guerrier de l'époque à laquelle ces différents monuments furent édités et décorés.

Nous allons décrire dans l'ordre chronologique des monuments les armes de défense représentées : cottes de mailles, casques, boucliers.

*Cottes de mailles* — Les saints-militaires et les soldats des scènes évangéliques portent leurs cottes de mailles sur une tunique courte qui n'en est



Fig. 2. Le Crucifiement et le centurion Longuin — Eglise de Boiana

pas totalement recouverte. Le bas de la cotte de mailles descend un peu au-dessous de la taille, et les manches n'arrivent même pas au coude. Autour du cou elles ont des collets.

Les saints-militaires en pied de l'église de Boïana et les soldats des scènes évangéliques sont représentés avec des armures sous trois aspects différents :

1. Cotte de mailles de petits anneaux métalliques en réseau — St. Nestor, Longuin, St. Démètre et les soldats du „Chemin de Croix“ des „Femmes au tombeau“ et le vieux soldat au lieu d'une cotte de mailles portant un manteau métallique composé d'anneaux de fer (fig. 1, 2, 3, 4).

2. En petites plaques de métal carrées — St. Théodore de Tyron et Théodore Stratilate.

3. Cuirasse en fer forgé — St. Eustrate, Procope, le saint inconnu qui se trouve près de Ste Hélène et de St. Georges (fig. 5)<sup>3</sup>.

Sous la poitrine la cuirasse est fixée par une large bande de métal.

L'existence de cette pièce du costume militaire est attestée par des trouvailles ou des représentations sur des peintures ou des monuments d'art plastique.<sup>4</sup> On peut même apercevoir sur la cotte en plaques de St. Théodore Tyron les trous au centre des plaques cousues à la broigne ; (fig. 6) le peintre avait probablement voulu être précis dans les détails. On trouve en Bulgarie des spécimens de cottes de mailles composées d'anneaux métalliques. Ainsi les cottes de mailles à anneaux ronds qui proviennent de Bourgas (No. d'inv. 2451) de Červen (No. d'inv. 593), de Dăbnica (région de Bjala Slatina) (No. d'inv. 26) faisant partie de la collection du musée d'archéologie de Sofia sont un témoignage de leur emploi dans les différentes régions de Bulgarie que les peintres ont parfaitement su reproduire. Il existe des cottes de mailles analogues aussi aux musées de Sumen, Tărnovo et Plovdiv.<sup>5</sup> Ces armes de défense étaient utilisées

partout depuis le XII<sup>e</sup> s. selon Aug. Demin.<sup>6</sup> Des cottes de mailles du XII<sup>e</sup> s. existent également au Palais de l'armement à Moscou.<sup>7</sup>

Les deux autres espèces nous sont connues plutôt par les représentations des peintures murales et des miniatures. Toutefois des trouvailles de



Fig. 3. Le Chemin de Croix —  
Eglise de Boïana

<sup>3</sup> Grabar y voit des ornements en relief — A. Grabar, *La peinture religieuse en Bulgarie*, Paris, 1928, I, p. 156.

<sup>4</sup> Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, II, Paris, 1925, p. 670, fig. 330.

<sup>5</sup> Хр. Джамбов, *Старини от Пловдивския музей*, ИАН, XVIII, 1952, p. 387.

<sup>6</sup> Aug. Demin, *Die Kriegswaffen in ihren geschichtlichen Entwicklungen von den ältesten Zeith bis auf die Gegenwart*, Gerauntermhaus, 1891, 584.

<sup>7</sup> Н. В. Гордеев, *Русский оборонительный доспех*, Гос. оруж. палата Московского Кремля, Москва, 1954, pp. 63, 64 ; рис. 3, 4, 6.



cottes de mailles en plaques ne manquent pas.<sup>8</sup> Les cottes de mailles à plaques rectangulaires étaient en usage en Russie au XIII<sup>e</sup> s—XIV<sup>e</sup> s.<sup>9</sup> Les cottes de mailles de St. Georges de la mosaïque qui décore l'église de Cefallu est semblable à celles des St. Théodore Tyron et Théodore Stratilate

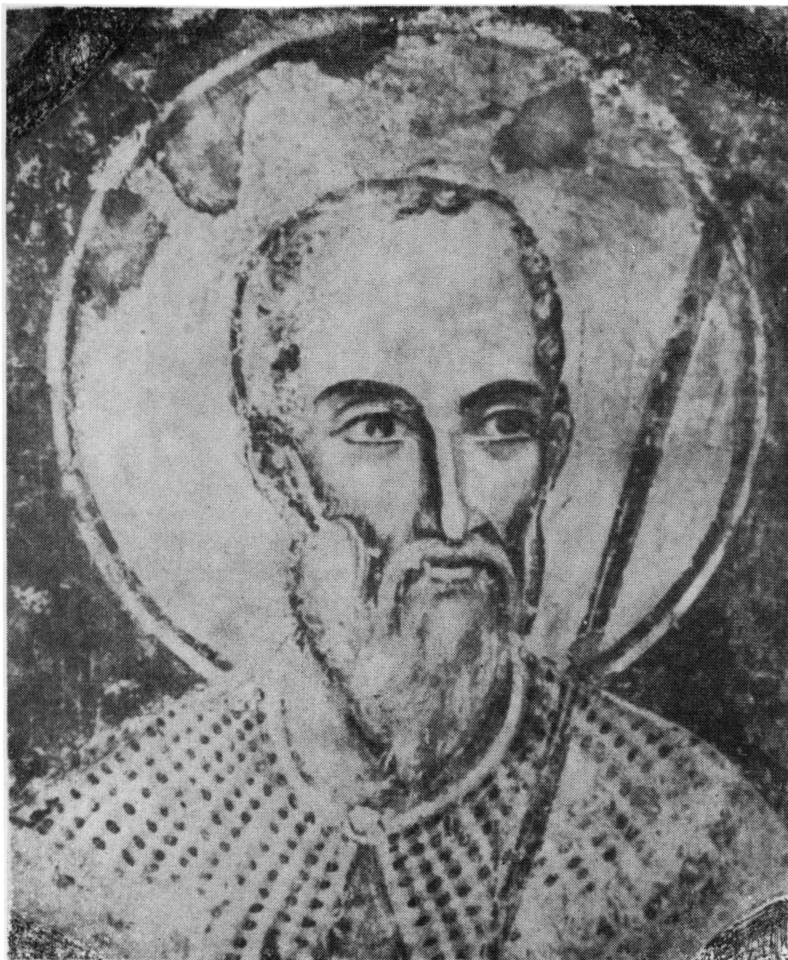


Fig. 4. Le vieux guerrier — Eglise de Boïana

1148.<sup>10</sup> de l'ange de Jéricho et de St. Théodore Stratilate et des miniatures de la Chronique de Manassès et du Ménologe de Basile II.<sup>11</sup> St. Georges re-

<sup>8</sup> Цв. Дремсизова, Могилният некропол при с. Браничево, ИАИ, XXV, № 174, обр. 12.

<sup>9</sup> Денисова, Портнов, Русское оружие, Москва, 1953, таб. 18, № 99.

<sup>10</sup> Лазарев, История византийской живописи, II, Москва, 1948, таб. 184.

<sup>11</sup> Лазарев, op. cit., таб. 69, а; 71; Б. Филлов, Миниатюрите на Манасиевата хроника във Ватиканската библиотека, София, 1927, № 12, 15.

présenté à Cefalu porte une couronne comme celle du Sebastocrator Kalojan de Boïana. Les cuirasses de St. Dmitri du monastère de Michailov de Kiev (XII<sup>e</sup> s.) présentent une analogie avec celles des Sts Eustrate, Procope et du guerrier inconnu du monastère de St. Hélène, du saint inconnu de l'église



Fig. 5. Saint Eustrate — Eglise de Boïana

St. Théodore à Mistre (XIII<sup>e</sup> s.), de St. Démètre du réfectoire du monastère de la Chora à Constantinople (XIV<sup>e</sup> s.) et du Christ Nouveau de la miniature de l'octateuque du monastère athonite de Vatopedi (XII<sup>e</sup>) (No. 515).<sup>12</sup>

Les saints militaires des peintures murales de Zemen portent des cottes de mailles qui appartiennent à deux variétés différentes :

<sup>12</sup> Op. cit., II, табл. 173, 331



Fig. 6. Saint Théodore Tyron — Eglise de Bořana

1. En réseau formé de petits anneaux métalliques — St. Théodore Tyron, Théodore Stratilate et le soldat de la garde de Pilate, ainsi que St. Nestor (fig. 7, 8, 9).



Fig. 7. Saint Théodore Stratilate — Monastère de Zemen

2. En petites plaques fixées sur la doublure en cuir — St. Démètre, les manches et le bas des cottes de mailles des Sts. Nestor et Théodore Stratilate (fig. 7, 8, 9).

Le réseau de la cotte de mailles de St. Nestor est en bandes obliques, formées de petits anneaux reliés entre eux par d'autres plus grands formant un ajour, quant au réseau des autres cottes de mailles il est semblable à celui des Saints de Boïana, mais les anneaux en sont beaucoup plus petits. Les spécimens du village Marzjan (arrondissement de Plovdiv) et le modèle en argent qui se trouvent au musée archéologique de Sofia ont des petits anneaux semblables (Nos. 150 et 1076).



Fig. 8. Le Jugement de Pilate — Monastère de Zemen

La cotte de mailles de St. Démètre est formée de plaques carrées jaune foncé séparées par une ligne diagonale en deux triangles — La partie du haut plus claire, celle du bas — plus foncée. Chaque plaque est fixée à la voisine aux quatre coins et à la broigne par des agrafes à tête ronde de couleur gris-blanc. A juger de la couleur ces plaques étaient peut-être en bronze, et les agrafes en fer. Il y a aussi une différence de couleur entre les deux moitiés de chaque plaque, celle du haut était probablement lisse, et celle du bas rugueuse et légèrement concave. Il se pourrait que la moitié seulement eût été en métal. Ces deux variétés — cotte de mailles et cuirasse — sont fixées par un anneau métallique en fer forgé aux épaules et à la ceinture et près du col. Sous la poitrine chaque cotte de mailles est munie d'une ceinture large en cuir ou en étoffe.



Fig. 9. Saint Nestor — Monastère de Zemen

La cotte de mailles en réseau de St. Théodore Stratilate a un col formé de plaques de métal en losanges. En Russie, au XIV<sup>e</sup> s. cette pièce comportait des anneaux métalliques à mailles très serrées.<sup>13</sup> Malgré le schématisme du dessin on constate chez les saints-militaires de l'église de Berende deux variétés d'équipement :

1. En plaques de métal — l'armure de St. Démètre est faite en petites plaques rectangulaires ajourées (fig. 11).

2. Cuirasses forgées — chez St. Georges. St. Théodore Stratilate

et les soldats de certaines scènes évangéliques, attachées aux aisselles et à la taille par des agrafes (fig. 12).

St. Démètre et Théodore Stratilate ont au lieu de ceinture un large cercle de fer. Ce cercle comporte le même ornement que les cercles autour des épaules des cuirasses des trois saints guerriers; ce sont des branches incisées qui s'enroulent. L'ornementation des cuirasses forgées est faite de lignes incisées qui chez St. Georges et Théodore Stratilate ressemblant à des écailles qui partent de la poitrine vers les épaules en une figure radiale.

Les cottes de mailles de quelques-uns des soldats de scènes évangéliques sont munies de cols en métal.

<sup>13</sup> Денисова, Портнов, Денисов, *op. cit.*, Pl. XII, No 90.



Les nouveaux détails des cuirasses représentées sur les peintures de l'église de Berende consistent dans le travail des plaques, l'ornementation et l'assemblage des pièces forgées et du cercle métallique qui remplace la ceinture sous la poitrine.

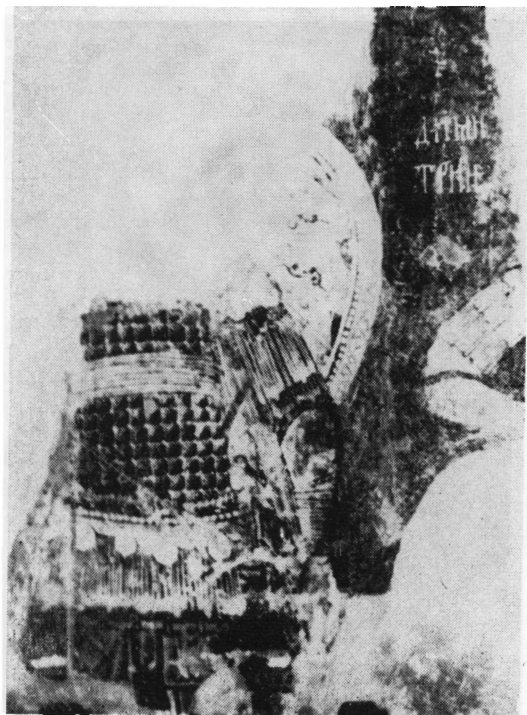


Fig. 10. Saint Démètre — Monastère de Zemen

L'emploi de ces plaques ajourées cousues sur la doublure est attesté par les petites vestes en tissu avec des plaques en métal ajourées provenant du Monténégro et de Dalmatie, actuellement au musée ethnographique de Belgrade.

Les deux scènes évangéliques peintes sur les murs de l'église St. Théodore à Boboševo représentant des soldats revêtus de cuirasses qui semblent forgées. Les figures du naos de l'église du monastère St. Démètre près de Boboševo et du mur extérieur Ouest se distinguent, tant par leur couleurs, que par leur technique.

La cuirasse de St. Démètre et de l'Archange Michel (fig. 13, 14), à juger du bord dans le bas et des côtés étaient en fer forgé. Les cols sont aussi en métal. L'archange Michel porte un col rond décoré de figures rectangulaires et réunies par une bande verticale, ornée de la même manière que la ceinture de fer de la poitrine. Les cottes de mailles de St. Démètre ont un col plus étroit formé de découpures trapezoïdales.

Les cuirasses forgées ont continué d'exister en Russie jusqu'au XVIII<sup>e</sup> s. Le devant est réuni au dos de côté. Elles sont munies de cols à figures,

découpées triangulaires ou en demi-cercles. Les cercles autour des épaules portent les mêmes figures.<sup>14</sup> Ces cols conviennent surtout aux cuirasses forgées.

Le réseau de losanges qui décore toute la surface des cuirasses représentées sur les personnages de l'église St. Démètre ont surtout un effet



Fig. 11. Saint Démètre — Eglise près du village Berende

décoratif, beaucoup plus qu'une indication du matériel employé. Les découpures des pièces qui continuent sous la taille sont fixées à la cuirasse par des cercles repliés. Le cercle des manches de l'archange Michel ne relie pas — comme c'est généralement le cas — le bord latéral du vêtement à la manche près de l'épaule, mais se trouve à environ 5 cm plus bas sur la manche de la tunique courte.

Dans le portrait équestre de St. Démètre sur la lunette au-dessus de la porte du mur extérieur Ouest, le saint est revêtu d'une cotte de mailles faite de grosses plaques en rangs horizontaux (fig. 15). La facture est sèche et anguleuse. Le cercle qui fixe le bas de la cotte de mailles sous la taille comporte des figures trapezoïdales découpées. Il est rendu incorrectement en plein cercle.

<sup>14</sup> Денисова, Портнов, Денисов, *op. cit.*, pl. XIV, No. 104, 105; p. 69; le premier est en fer et le second en cuivre.



Les saints militaires de l'église de Kalotina y sont représentés en pied. De leur état actuel et des photographies plus anciennes — lorsque ces peintures étaient mieux conservées — on peut constater que ces personnages occupaient, comme à Bořana, presque tout le registre du mur Nord et Sud.



Fig. 12. Saint Georges — Eglise près du village Berende

Les trois différentes espèces de cottes de mailles y figurent.

1. A réseau, formé d'anneaux métalliques qui couvre entièrement la courte tunique de la seconde figure située à l'extrémité Ouest du mur Sud.

2. Cotte de mailles faite de plaques en rangs obliques chez le saint qui se trouve à l'extrémité du mur Nord visible seulement à partir de la taille jusqu'aux épaules.

3. Une cuirasse forgée n'existait que chez le saint effacé actuellement du mur Nord et chez le quatrième à l'extrémité Ouest du mur Sud.

La cotte de mailles à réseau est tressée d'une manière uniforme avec de gros anneaux métalliques.

Les manches s'arrêtent au coude, mais sous la cotte de mailles on n'aperçoit pas le vêtement. La longue cotte de mailles qui descend presque jusqu'aux genoux couvre entièrement la jupe de la courte tunique. Des exemp-

lares semblables à réseau d'anneaux tressés qui se trouvent au musée archéologique de Sofia appartiennent à ce modèle (No. d'inv. 636 et 1070); on ignore leur lieu d'origine. Ils sont apparentés aussi aux cuirasses de Russie qui ne se distinguent que par le travail des anneaux des cottes de mailles



Fig. 13. Saints Nicolas et Saint Démètre —  
Monastère près du village Boboševo

en réseau de Bulgarie et remontent selon les sources écrites et les trouvailles au XVI<sup>e</sup> s.<sup>15</sup>

Les cottes de mailles à plaques n'avaient pas de ceinture sous la poitrine. Elles étaient serrées à la taille par un cercle de métal. Au-dessous on aperçoit un rang de découpures rectangulaires métalliques.

Les peintures représentant des cuirasses forgées sont le plus effacées.

Par le modèle des cottes de mailles et leur travail les représentations de Kalotina sont apparentées à celles portées par les saints dans les peintures de Boïana.

On distingue le mieux parmi les cottes de mailles des saints militaires qui figurent sur les murs de l'église du monastère de Dragalevci celle de St. Mercure (fig. 16). Elle comporte un réseau métallique à bandes posées en

<sup>15</sup>. Денисова, Портнов, Денисов, *op. cit.*, pp. 60—61, pl. XII, No. 91.

diagonale et réunies entre elles. Il se pourrait que les rangs fussent formés de petites plaques étroites de métal fixées sur le réseau, comme sur l'exemplaire qui se trouve au musée militaire de Belgrade et sur celui exécuté par le maître-d'oeuvre Kononov pour le Čar Michel Romanov en 1620.<sup>16</sup> C'est



Fig. 14. L'Archange Michel — Monastère  
près du village Boboševo

peut-être le travail de la pièce représentée sur St. Nestor de l'église de Zemen, avec la seule différence que les bandes y sont ajour. Il existe un travail similaire aussi sur une genouillère du XVI<sup>e</sup> s. de Russie.<sup>17</sup> La cotte est fixée à la taille et aux épaules par des cercles en métal, et comportait dans le bas les mêmes découpures rectangulaires que l'on trouve sur les manches et la jupe de presque toutes les cottes de mailles. La ceinture en métal sous la poitrine est fixée ici par une boucle.

<sup>16</sup> Н. В. Гордеев, Оборонительный доспех..., pp. 98, 99, fig. 22, 23,

<sup>17</sup> Денисова, Портнов, Денисов, op. cit., pl. XIII, No. 96.

Les cottes de mailles de St. Théodore Tyron (fig. 16) et St. Procope (fig. 16) appartiennent à une autre variété. Elles sont faites de bandes de métal passées à travers une bride découpée dans la broigne en cuir. Ces bandes chez St. Théodore Tyron sont obliques et chez St. Procope horizon-



Fig. 15. Saint Démètre à cheval — Monastère près du village Boboševo

tales. Près des épaules elles ont, tout comme chez St. Mercure, des cercles en métal qui serrent les bouts des bandes pour les empêcher de se déplacer. Les trois rangs de découpures rectangulaires au-dessous arrivent aux coudes.

Le bas de la cotte de mailles n'est pas visible, car à cet endroit la peinture est détériorée. La ceinture en métal sous la poitrine est munie d'une boucle. Les cols de ces pièces n'apparaissent pas très nettement, et on ne saurait établir avec quelque certitude ce que représente le carré qui se trouve sur la poitrine de St. Théodore Tyron. La cotte de mailles de St. Théodore Stratilate est assez détériorée dans cette peinture mais on aperçoit près de l'épaule droite trois rangs horizontaux de plaques.

Les soldats des scènes évangéliques ont des cuirasses en fer forgé. Dans la composition „Le Christ au Prétoire“, la cuirasse du soldat est décorée de figures qui ressemblent à des écailles. Le soldat est ceint d'un cercle en métal sous la poitrine. Les cuirasses de bandes métalliques des peintures



Fig. 16. Saints militaires — Monastère de Dragalevci

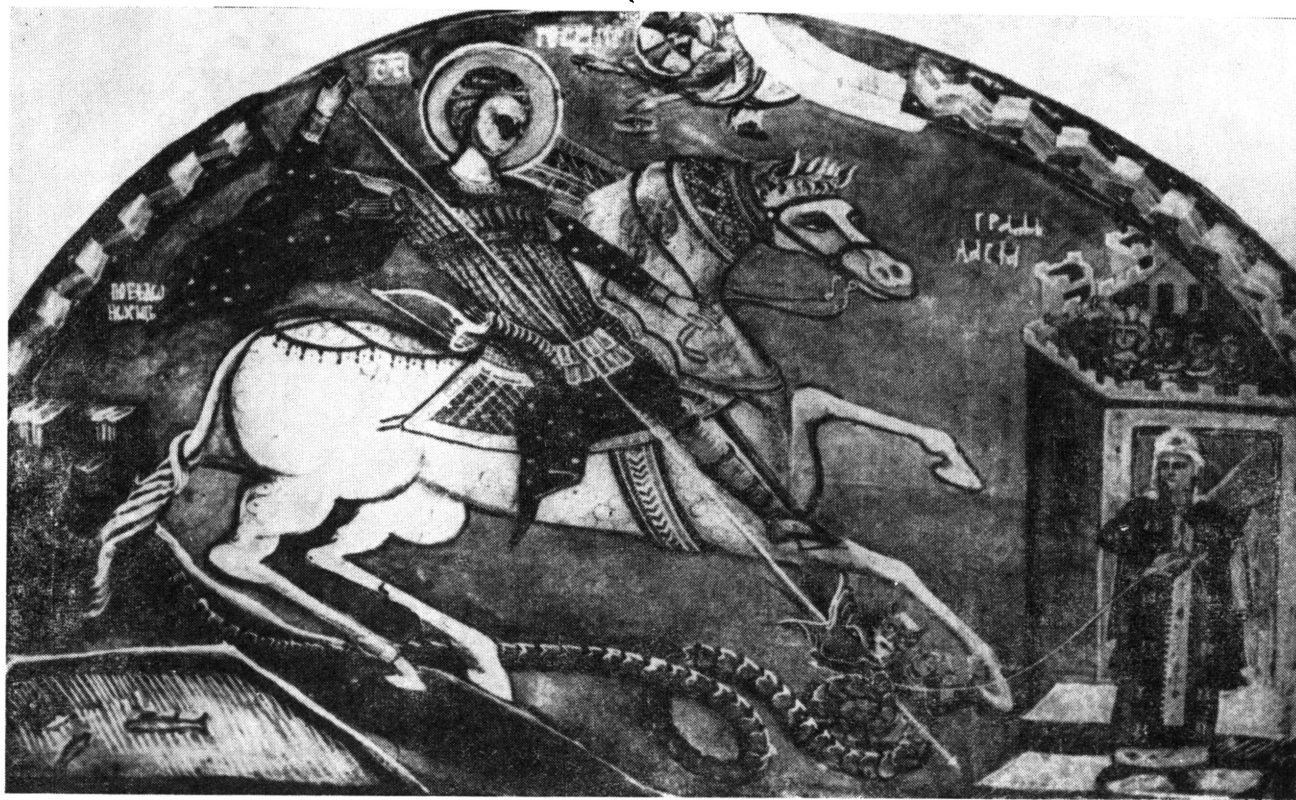


Fig. 17. Saint Georges — Monastère de Dragalevci

de Dragalevci appartiennent à un type nouveau. St. Nikita de l'église St. Nikita de Skopje porte une équipement semblable à celui de St. Procope (XIV<sup>e</sup> s.).<sup>18</sup> La cuirasse du saint militaire du registre des saints en pied de l'église du monastère de Dečani est travaillée d'une manière analogue (XIV<sup>e</sup> s.).<sup>19</sup>

Dans la composition du „Christ au Prétoire“ la cuirasse en fer forgé du soldat comporte une ornementation qui rappelle énormément celle de saint Georges du mur Nord de l'église de Berende. La figure de St. Georges à cheval du mur Ouest extérieur comporte une cuirasse faite de plaques carrées jaune-brun disposées en rangs réguliers verticaux (fig. 17). La ceinture bleu-gris placée sous la poitrine est en métal et se forme comme chez St. Mercure par une boucle rectangulaire. A juger de sa couleur on peut supposer qu'elle était en fer. Les découpures rectangulaires de la jupe de la cotte de mailles sont disposées en deux rangs, et sous les épaules on aperçoit une espèce de manche courte gris-jaune d'un matériel imprécis, fendu sous l'aisselle. La couleur jaune-brun de la plaque nous incite à supposer que c'était du bronze. Le col de la cuirasse n'est pas bien rendu. Des miniatures on constate que le bronze était utilisé pour les cuirasses et les casques.<sup>20</sup>

Sous la figure de St. Georges peinte sur le mur extérieur Ouest, à gauche de la lunette se trouve une représentation équestre de St. Démètre. Il porte une cuirasse faite de longues bandes horizontales en métal d'une teinte jaune, comme chez St. Procope du naos. Les bouts sont serrés par des cercles fortement découpés à l'extérieur. Au-dessous se trouvent deux rangs de découpures rectangulaires. La cuirasse est attachée en croix sur la poitrine avec une étoffe gris-bleu.

On aperçoit une partie de la cuirasse de fer forgé de Kalojan, tombé aux pieds du cheval de St. Démètre.

La cuirasse de St. Mercure peint sur le côté droit de la lunette au-dessus de la porte est rendue d'une manière peu précise. Elle est colorée en vert et la facture n'est pas très nette. Seules les découpures rectangulaires jaunes au bas de la jupe et des manches, ainsi que la ceinture gris-bleu en fer sous la poitrine ressortent avec netteté.

Les cottes de mailles des saints équestres du mur extérieur Ouest de l'église du monastère de Dragalevci présentent des traits communs avec celles des saints militaires du naos, mais sont exécutées avec moins de précision.

Les trois saints militaires du naos de l'église de St. Georges du monastère de Kremikovci portent des cottes de mailles faites de plaques. Chez Saint Théodore Tyron elles sont ajour et en rangs obliques comme chez St. Démètre de l'église de Berende. Le cercle métallique sur les épaules a le bord extérieur ondulé et des découpures rectangulaires au-dessous. Par son ornementation la ceinture sous la poitrine semble être en métal. Le col haut, a quatre découpures dans le bas, et probablement huit autres très serrées disposées dans le haut qui entourent le cou par une bande brodée de perles.

St. Théodore Stratilate et St. Mercure portent des cottes de mailles très ressemblantes. Elles sont composées de carrés disposés en rangs hori-

<sup>18</sup> V. Petkovic, La peinture serbe du Moyen Age, Beograd, 1930, I, pl. 36.

<sup>19</sup> Дероко, Средньевековни градови у Србији, Црној гори и Македонији, Београд, 1950, p. 31.

<sup>20</sup> Les miniatures de la Chronique de Manassès..., No. 53, 64, Les miniatures de l'Evangélaire de Londres, No. 153.



zontaux, attachés l'un à l'autre aux quatre coins par des agrafes en métal à têtes plates et rondes. La moitié de chacune de ces plaques forme un triangle clair—probablement poli—la seconde moitié est foncée. Ces plaques ne sont pas très bien rendues sur cette peinture.



Fig. 18. L'Archange Michel — Monastère de Kremikovci

La cuirasse de l'Archange Michel est une variante de ce genre d'armures forgées. Le peintre s'étant laissé entraîner dans son désir de la décorer elle a perdu les qualités d'une représentation fidèle d'un original. Toute la face de la pièce est ornée de plumes de paon finement gravées et la large ceinture sous la poitrine est d'un ornement enroulé. Une bande large verticale de figures rondes et rectangulaires passe du haut en bas de la cote de mailles. Le cercle avec son bord extérieur ondulé près de l'épaule droite est beaucoup plus réel alors que les découpures rectangulaires qui se trouvent au-dessous sont tellement surchargées de lignes verticales qu'on peut à peine les apercevoir (fig. 18).

Sur le mur Est du narthex dans la lunette au-dessus de la porte St. Georges représenté assis est revêtu d'une cuirasse en fer forgé. Celle-ci est presque entièrement recouverte sur la poitrine d'une rosace à nombreuses



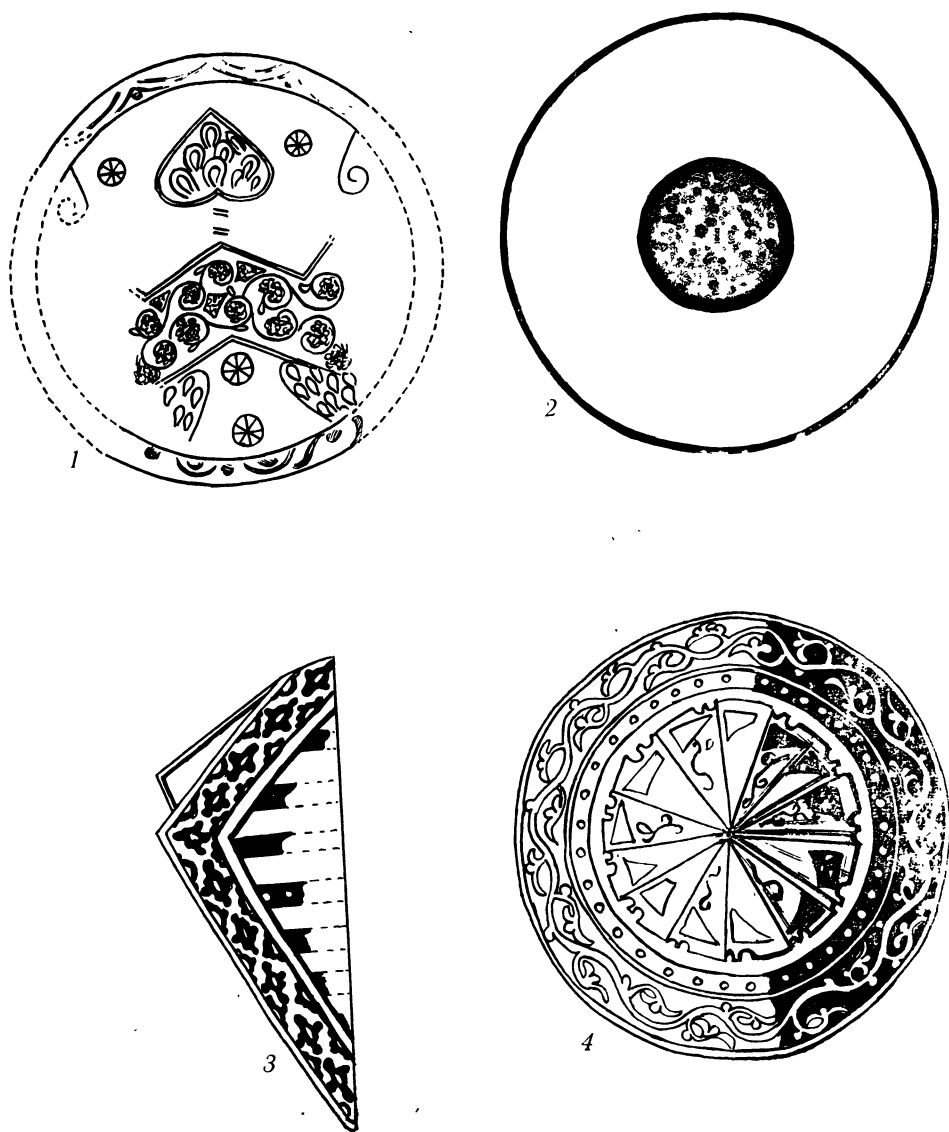
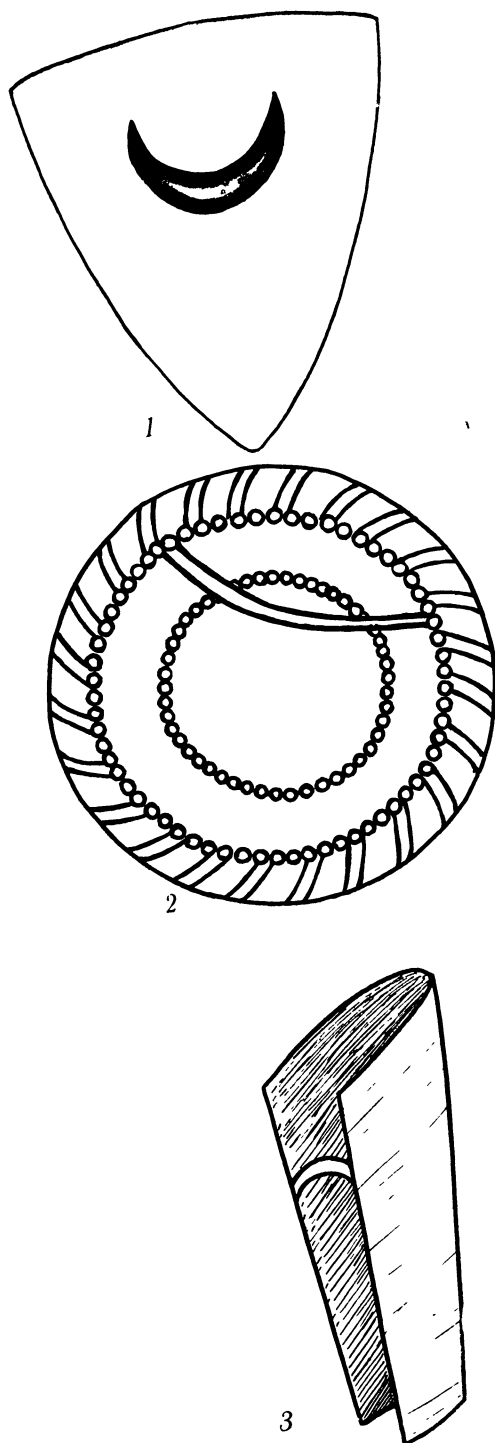


Fig. 19. — Boucliers :  
1, 2 — Eglise de Bořana 3, 4 — Monastère de Zemen

feuilles. La face d'une armure de 1670 de Russie est également décorée d'une rosace semblable.<sup>21</sup> Le col de cette armure est étroit et comporte des découpures rectangulaires à sa partie inférieure. Toute la pièce est rendue d'une manière peu nette. Dans l'église de Kremicovci la cuirasse de St. Georges porte la marque évidente d'une recherche de décoration riche de la

<sup>21</sup> Гордеев, Оборонительный доспех :, р. 111, 30.



part du peintre. La représentation du narthex y est très peu claire et les détails y sont estompés.

Les peintures murales du XIII<sup>e</sup> — XV<sup>e</sup> s. comportent trois types différents de cottes de mailles:

a. à réseau — formé par des anneaux métalliques — Boïana, Zemen, Kalotina et Dragalevci;

b. à plaques métalliques cousues sur le justaucorps en cuir — Boïana, Zemen, Berende, Dragalevci et Kremikovci: elle comporte à son tour une variété remarquée à Dragalevci qui consiste à fixer des bandes métalliques à même la doublure de cuir. Cette pièce d'armement n'est pas connue des trouvailles archéologiques et n'a jamais été signalée jusqu'ici dans la littérature de spécialité.

c. cuirasses en fer forgé — Boïana, Berende, Kalotina, Boboševo et Kremikovci.

Les cottes de mailles tressés à réseau et les cuirasses sont en fer. Parmi les cottes de mailles à plaques il y en a qui sont en bronze, ou en bronze et fer.

Les cottes de mailles représentées sur nos peintures murales sont parfois sans manches et descendent jusqu'à la taille et appartiennent à un même modèle pour toutes les variétés. La partie qui descend au dessous de la taille et les manches se distinguent par le mode d'exécution qui est parfois semblable à celui des cols des armures. Parmi les cottes de mailles à anneaux métalliques on en rencontre quelques-unes exécutées de la même manière, tant pour la tunique que pour les manches (Boïana).

Fig. 20. Boucliers: 1 — Eglise de Boïana; 2 — Monastère près du village Boboševo et 3 — Eglise près du vill. Berende

Les autres variétés ont les manches et le bas de la tunique avec des découpures rectangulaires fixées à la cotte de mailles au moyen d'un cercle en fer, et le haut avec des plaques en fer forgé. On a trouvé à Bjäl Brjag près de Preslav des applications affectant la forme de découpures rectangulaires.<sup>22</sup>

Des cottes de mailles avec un réseau d'anneaux métalliques étaient utilisées aussi dans l'armée russe au Moyen Age. Les cottes de mailles des différentes époques se distinguaient par leurs mailles, la coupe et la manière de fixer les anneaux. Les cottes de mailles faites d'anneaux de fil de fer rond ou bien d'une coupe ordinaire telles qu'on les connaît de Boïana sont caractéristiques d'une époque plus reculée remontant jusqu'au XIV<sup>e</sup> s.<sup>23</sup> C'est le cas de l'attirail découvert sur le champ de bataille de Koulikovo (1380)<sup>24</sup>

Les cottes de mailles à réseau constitué par des anneaux du musée de l'armée à Belgrade appartiennent à la période allant du XIII<sup>e</sup> s. jusqu'au XV<sup>e</sup> s. Plus tard on fabriquait des équipements à mailles plus légers<sup>25</sup> Au XV<sup>e</sup> s. et au début du XVI<sup>e</sup> s. les cottes de mailles deviennent plus épaisses à la poitrine, au cou et les cols apparaissent. Cet épaississement se fait aussi autour des épaules qui dans notre cas est exprimé par des cercles métalliques près des épaules et par les plaques rectangulaires des manches ou des cols également en métal.

On admet généralement que le changement intervenu dans l'exécution de cet attirail guerrier en Russie était dû aux changements intervenus dans les armes.<sup>26</sup> Nous sommes inclinés d'admettre ce point de vue après l'examen attentif des armes de défense que l'on peut constater dans les représentations des saints militaires dans les peintures bulgares.

Parmi les personnages qui portent des armes dans les miniatures de l'évangélaire de Londres de Jean Alexandre il y en a qui nous incitent à supposer qu'ils étaient aussi vêtus de cottes de mailles, mais leur exécution n'est pas dislinguable.

**Boucliers.** — Les variétés de boucliers représentés sur les peintures murales se distinguent entre eux par la forme — les uns sont circulaires d'autres en écu. La face de la plupart d'entre eux était revêtue de cuir et munie des cercles en fer ou d'applications, d'autres enfin étaient décorés de diverses couleurs. Certains boucliers étaient entièrement en métal.

Les peintures de l'église de Boïana comportent des représentations de boucliers des deux types, mais ils sont malheureusement très effacés (fig. 1, 3, 4, 5, 6).

Les boucliers circulaires des soldats du tombeau du Crist ont la partie supérieure semi-sphérique fortement renflée, une pointe au milieu et un décor métallique forgé. On trouve les boucliers les plus proches dans le temps semblables à ceux de Boïana sur les peintures murales des églises de Trapezica,<sup>27</sup> les miniatures de la Chronique de Manassés et l'évangélaire de Londres.<sup>28</sup> Ils existent aussi dans les représentations de Gracanica en Serbie,<sup>29</sup>

<sup>22</sup> ИАИ, т. XX, р. 440, 17, (4).

<sup>23</sup> Денисова, Портнов, Денисов, Русское оружие..., р. 59.

<sup>24</sup> Денисова, Портнов, Денисов, *op. cit.*, р. 62, Pl. XII. No 90.

<sup>25</sup> Ibidem, pp. 60, 61.

<sup>26</sup> Ibidem, pp. 50, 53, 54, 61.

<sup>27</sup> В. Димов, Разкопките на Трапезица в Търново, ИАД, Т. V, 1928/29 р. 148 fig. 109, p. 150 fig. 110.

<sup>28</sup> Les miniatures de la Chronique de Manassés... No. 29, 54, 63, les miniatures de l'Evangélaire de Londres..., I, p. 7. No. 11, 12; p. I., 61, 62, No. 93, 99, 163, 165, 256.

<sup>29</sup> Дероко, Средновековни градови..., р. 30, 13.

les mosaïques de l'église Cefalu d'Italie,<sup>30</sup> les peintures du monastère Michailov de Kiev,<sup>30</sup> et les miniatures du Ménologe de Basile II de la Vaticane<sup>31</sup>.

Les boucliers en forme d'écu sont représentés, ainsi que les boucliers circulaires près du gouvernail du bateau dans la scène du „Miracle de la Mer“ de la Vie de St. Nicolas (fig. 20<sub>1</sub>; 19<sub>2</sub>). Il semble que les boucliers des saints-militaires Procope, Eustrate, Georges et Nestor affectaient aussi la forme d'un écu, mais actuellement dans le haut où le crépi n'est pas détérioré la peinture est si peu claire qu'il est impossible de discerner, non seulement l'ornementation, mais aussi les contours. Les miniatures de la Chronique de Manassés et de L'Evangélaire de Londres ont, aussi, des boucliers ronds et en écu. Demin cite également des représentations de boucliers en écu du XIII<sup>e</sup> s. d'après des inscriptions funéraires.<sup>32</sup> Le bouclier du centurion Longuin du Crucifiement (fig. 2, 19<sub>1</sub>) a une forme ronde et une ornementation très minutieuse. Toute la face du bouclier est colorée en jaune foncé, ce qui nous fait croire qu'il était exécuté en un seul métal. Deux lignes incisées créent une bande de séparation. Dans le plus petit cercle entouré de deux lignes incisées on aperçoit un champ triangulaire décoré de feuilles de lierre. Il y a près du sommet du champ triangulaire un autre champ plus petit en forme de cercle qui contient le même ornement. Ce décor et la couleur du bouclier nous incitent à supposer qu'il était entièrement métallique et notamment en bronze.

La forme en écu des boucliers a coexisté avec celle des boucliers circulaires aussi en Russie au XIII<sup>e</sup> s. Dans l'église St. Georges du monastère Yurev Polski — région de Vladimir (XIII<sup>e</sup>) des saints militaires sont représentés tenant des boucliers en forme de cercle et d'écu.<sup>33</sup>

Dans les peintures murales de l'église de Zemen les boucliers des saints militaires sont circulaires (fig. 7, 9, 19<sub>4</sub>) Ils sont en cuir faits de lanières tendues sur du bois. Un bouclier semblable existe au musée de l'armée à Belgrade.<sup>34</sup>

Le soldat de la garde de Pilate est muni d'un bouclier en forme d'écu (fig. 8, 19<sub>3</sub>), la partie supérieure étant semi-circulaire, mais le matériel employé et la facture sont comme chez les précédents. Le bouclier du saint militaire des peintures murales du monastère de Dečani<sup>35</sup> est semblable par sa forme. Les représentations de boucliers des miniatures sont elles aussi approchantes par leurs dimensions et leur facture.<sup>36</sup>

Les boucliers circulaires sont portés par des saints-militaires sur l'épaule gauche près du dos (fig. 7, 9). La poignée épaisse tressée passe sous l'aiselle et s'appuie sur l'épaule. Les fibres (métal ou autre matériau) sont grises et noires et entrelacées de manière à former des anneaux sur sa largeur. Tels qu'ils sont portés il est permis de supposer qu'on voit les boucliers de l'intérieur. Chez St. Nestor (fig. 9) on voit même les bouts de cuir restés

<sup>30</sup> Лазарев, История виз. живописи, II, табл. 71, 173, 184.

<sup>31</sup> Les miniatures de la Chronique de Manassés..., No. 13, 17, 22, 50, Les miniatures de l'Evangélaire de Londres..., pl. 21, 28, 57, 102, No. 50, 73, 154, 276.

<sup>32</sup> Demin, Kriegswaffen..., p. 381, 383.

<sup>33</sup> Денисова, Портнов, Денисов, op. cit., p. 51.

<sup>34</sup> Дерокко, Средневековни градови у Србији, Црной гори и Македонији, Београд, 1951, pp. 28, 10.

<sup>35</sup> Op. cit., p. 31.

<sup>36</sup> Les miniatures de la Chronique de Manassés..., No. 11, 13, 22, Les miniatures de l'Evangélaire de Londres, P. 25, 102, No. 63, 31, 76.

après qu'on a tendu les lanières sur la carcasse. Mais chez St. Démètre, Théodore Stratilate et Théodore Tyron toute la surface du bouclier est traitée comme la partie extérieure de l'instrument, les ornements radiaux rouges et noirs et la bande sur le pourtour sont fixés au moyen de clous à tête plate très rapprochés les uns des autres. Cette bande de métal existe aussi sur le bouclier de St. Nestor, mais ici il est probable qu'elle passait aussi sur l'envers du bouclier.

L'ornementation des boucliers de St. Théodore Stratilate, Théodore Tyron et St. Démètre conviennent à la partie extérieure et la place de la poignée est généralement à l'intérieur. Ici il se pourrait que ce fût une poignée tressée faite de lanières de cuir au moyen desquelles on suspendait le bouclier à l'épaule et qui traversaient de part en part. Il eût été difficile autrement de porter le bouclier indifféremment sur ses deux faces.

Le bouclier en forme de coeur du „Jugement de Pilate“ comporte la même ornementation avec une bande de clous ronds en métal sur le pourtour. La surface délimitée est formée de bandes blanches et noires disposées en diagonale. Le champ intérieur était certainement en cuir sur lequel on avait appliqué les bandes noires. La hauteur du bouclier était suffisante pour protéger tout le corps du guerrier. Il semble que les boucliers en forme d'écu à carcasse de bois, tendue de cuir peint en rouge et munis de ferrures tout autour étaient employés en Russie, dans l'infanterie vers la fin du XIV<sup>e</sup> s.<sup>37</sup>

On trouve dans l'église de Berende quelques représentations de boucliers dans des scènes évangéliques. Dans la „Flagellation“ un soldat porte un bouclier haut semi-cylindrique sans décor sur la face (fig. 20<sub>3</sub>). On aperçoit aussi un bouclier semi-cylindrique dans une scène du combat entre le Khan Krum et l'Empereur Michel I-er dans la Chronique de Manassès.<sup>38</sup> Derrière le siège occupé par Pilate dans la composition „Pilate se lave les mains“, l'un des soldats porte un bouclier rond décoré de triangles disposés en forme de rayons, tout comme dans les peintures murales de Zemen. L'autre soldat tient un bouclier en forme d'écu entouré d'une ferrure en métal.

La peinture n'est pas traitée d'une manière réaliste. Les boucliers circulaires sont rendus schématiquement. On trouve ici pour la première fois des boucliers semi-cylindriques (fig. 20).

Dans deux scènes évangéliques de l'église St. Théodore de Boboševo on aperçoit un bouclier en forme d'écu (fig. 21).

Il se distingue, par sa grande profondeur. Le bouclier représenté sur les peintures de la crypte de l'église de Brandenbourg accuse une forte similitude avec celui de Boboševo.<sup>39</sup> Le soldat de la „Trahison de Judas“ tient le bouclier derrière son dos il est suspendu à une courroie très longue.

Les boucliers des scènes évangéliques de l'église St. Théodore se distinguent par leur grande profondeur comparés à ceux des autres monuments.

Dans l'église St. Démètre du monastère de Boboševo St. Démètre porte aussi un bouclier rond (fig. 13). On n'aperçoit cependant pas comment il est suspendu sur l'épaule. La partie centrale de l'arme est décorée d'un ornement en forme d'entrelacs. Deux cercles noirs séparent la bande décorée, au bord elle est

<sup>37</sup> Денисова, Портнов, Денисов, *op. cit.*, p. 51, таб. X, № 77.

<sup>38</sup> Les miniatures de la Chronique de Manassès..., No. 52.

<sup>39</sup> Демин, i p. 559.

trop effacée pour que l'on puisse se rendre compte si le bouclier était ou non en métal. Le bord est garni de clous en métal larges et à tête plate. Cette pièce ne se distingue presque pas de celles représentées dans les peintures murales de Zemen, tant par leur forme que par le décor. On ren-



Fig. 21. La Trahison de Judas — Eglise St. Théodore vill. Boboševo

contre une arme avec une ornementation semblable dans l'église St. Clément d'Ohrid.<sup>40</sup>

Saint Démètre à cheval, peint sur la lunette du mur extérieur Ouest porte un bouclier échancré (fig. 15). Le décor est formé par des cercles concentriques de clous larges et à tête plate en un métal clair. Malgré sa forme un peu différente ce bouclier accuse une forte similitude avec la composition de „La trahison de Judas“ de l'église St. Théodore à Boboševo par la forme du bouclier du soldat. On trouve des boucliers échancrés à plusieurs endroits dans la Chronique de Manassès.<sup>41</sup>

Les saints militaires de la vieille église de Kalotina y sont peints avec des houcliers des deux types — ciculaires et en écu. Toutefois il existe des

<sup>40</sup> Дероко, op. cit., 30 p. 30.

<sup>41</sup> Les miniatures de la Chronique de Manassès..., No. 24, 44, 47, 55, 60.

différences dans les dimensions et des traits particuliers que l'on ne rencontre pas dans les monuments examinés jusqu'ici. Le bouclier en forme d'écu est de petite taille, il ne couvre le buste, qu'en partie. La courbure est peu profonde. Elle est presque droite. Ce bouclier est en cuir, l'ornementation y est appliquée avec de la couleur. Par sa forme et son décor il est fortement apparenté aux boucliers rhénans du XIII<sup>e</sup> s.<sup>42</sup> Les représentations en forme d'écu de Zemen et Tärnovo (Trapezica) ont de plus grandes dimensions.

Les deux saints militaires peints sur le mur Sud portent deux boucliers circulaires. Par sa taille l'un d'entre eux ne couvre que la poitrine du personnage. Le second a un rayon de moitié moins grand, mais son exécution est identique au premier. Une rosace à huit feuilles occupe le centre en forme de cône. Autour de cette rosace sur une bande blanche en cuir on a peint un ornement qui s'enroule. Vient ensuite une large bande cloutée en métal sur le pourtour.

Proportionnellement les représentations de boucliers circulaires à Bojana, Zemen et Berende, par leurs tailles se situent entre le grand et le petit bouclier à décor en fer forgé, de l'église de Kalotina. Le grand bouclier circulaire accuse de nombreux traits communs avec ceux des saints militaires des églises de Trapezica à Tärnovo et celui de la collection Lewelyn Meyrick.<sup>43</sup> Le petit bouclier par sa forme et son ornementation présente des analogies avec les fibules en bronze du Moyen Age de Hongrie.<sup>44</sup>

Les saints Théodore Tyron et Procope de l'église du monastère de Dragalevci portent eux aussi des boucliers hauts et en écu (fig. 16). Mais il ne subsiste de celui porté par St. Théodore Tyron que la partie supérieure. On aperçoit au centre une partie de la croix qui est également faite d'une bande mince en métal. St. Procope porte également suspendu à l'épaule un bouclier muni d'une large ferrure en métal ornée et bordée des deux côtés d'agrafes plates et rondes.

Kalojan, tombé aux pieds de St. Démètre, est représenté sur le mur extérieur Ouest avec un bouclier en forme d'écu peints en jaune foncé. Les bandes de métal blanc sont cloutées. L'arme est munie d'une longue courroie.

Les trois cavaliers du mur extérieur Ouest, saints Georges, Démètre et Mercure portent des boucliers de forme circulaire. L'exécution chez St. Georges est très peu précis (fig. 17). La courroie au moyen de laquelle l'arme est suspendue est rendue d'une manière très réaliste.

Le bouclier de St. Mercure est peint schématique et appartient au même type que les peintures de Zemen, Boboševo et Berende. Il comporte un décor radial, au centre des triangles et une bande de métal sur le pourtour.

Le bouclier circulaire coloré en jaune de St. Démètre (fig. 20<sub>2</sub>) a une ornementation faite de deux bandes minces de métal et des clous plats à têtes gris-blanc. Le cercle en métal du bord est plié sur la face extérieure et intérieure en formant ainsi un profil oval séparé par d'étroites rainures transversales. Ce bouclier est apparenté par sa facture à celui de Kalojan et de St. Démètre du mur extérieur de l'église du monastère de Boboševo.

<sup>42</sup> Demin, l. c., S. 506 (12).

<sup>43</sup> Demin, l. c., S. 569 (58).

<sup>44</sup> I. Hampel, *Alterthümer des frühen Mittelalters in Ungarn*, Braunschweig, 1905, II p. 331(830) ; 332(833) ; III, Taf. 372(2) ; 400(2) .

Le bouclier circulaire que St. Mercure tient de sa main gauche, peint sur le naos de l'église du monastère de Kremicovci, est rendu d'une manière imprécise, les détails y sont estompés. On aperçoit les cercles qui le composent et sur lesquels on a apposé l'ornementation. Le bord est muni d'une large bande en métal pliée à l'intérieur. Il se rapproche par sa facture et son décor du bouclier de St. Démètre des murs extérieurs de l'église du monastère de Dragalevci.

Saint Georges à cheval, représenté sur le mur Nord du narthex de l'église du monastère de Kremicovci, tient un bouclier circulaire du type de ceux représentés à Zemen, Boboševo et Berende, et sur le mur extérieur de l'église du monastère de Dragalevci.

Les triangles, qui partent en rayons du centre du bouclier et la ligne ondulée de sa périphérie ne se distinguent pas énormément du bouclier circulaire et peint d'une manière schématique de la représentation équestre de St. Mercure du mur Ouest de l'église de Dragalevci.

Dans ces monuments que nous venons de décrire on n'a pas observé de changements intervenus dans la forme et l'ornementation. Les détails n'y sont pas rendus d'une manière très nette. Ceci nous fait supposer que ces boucliers furent copiés de modèles pris d'après nature. On remarque de plus en plus un schématisme du dessin.

Après ce vaste tour d'horizon nous voudrions indiquer comment on pourrait classer selon nous les boucliers circulaires et en forme d'écu d'après la facture et le matériel employé :

a. grands boucliers circulaires de métal — Bořana (Crucifiement) et Kalotina.

b. petits boucliers circulaires en métal — Kalotina

c. grands boucliers circulaires tendus de cuir munis de ferrures — Bořana, Zemen, Berende, Boboševo, Dragalevci, Kremikovci.

d. grands boucliers en forme d'écu tendus de cuir et munis de ferrures — Bořana, Zemen, Dragalevci.

e. petit bouclier en forme d'écu tendu de cuir — Kalotina

f. bouclier semi-cylindrique — Berende.

Les boucliers fabriqués seulement en cuir, ou en cuir munis de ferrures en métal sont tendus sur des carcasses de bois. Il se pourrait que les boucliers de Bořana aient été munis de poignées fixes. Dans tous les autres modèles on observe que les poignées en cuir ou en bandes tressées de cuir traversaient de part en part que l'on pouvait employer sur les deux faces indifféremment. Pour décorer le cuir on utilisait de la couleur noir ou rouge.

Les boucliers circulaires ou en écu étaient employés aussi en Russie à une époque plus reculée.<sup>45</sup> Mais la forme la plus répandue au X—XIII<sup>e</sup> s. était celle en écu : leur construction était en bois recouverte de cuir avec des bandes croisées de fer et une ferrure sur le pourtour.<sup>46</sup> On recouvrait le cuir d'une couleur rouge.<sup>47</sup> En même temps que des boucliers en forme d'écu on en employait aussi des circulaires, comme on peut le constater de l'ornementation en relief de l'église de St. Georges du monastère (XIII<sup>e</sup> s.) de Yurev Polski région de Vladimir, où l'un des soldats porte un bouclier circulaire et l'autre un bouclier en forme d'écu. Vers la fin du XIV<sup>e</sup> s. par suite de

<sup>45</sup> Денисова, Портнов, Денисов, *op. cit.*, 49.

<sup>46</sup> Денисова, Портнов, Денисов, *op. cit.*, p. 51.

<sup>47</sup> Денисова, Портнов, Денисов, *op. cit.*, p. 51.



l'extension de la cavalerie les boucliers en bois en écu ont cédé progressivement la place à des boucliers en fer de plus petites dimensions.

Cette diffusion des boucliers circulaires de plus petite taille à partir du XIV<sup>e</sup> s. que l'on constate aussi dans les peintures murales en Bulgarie du

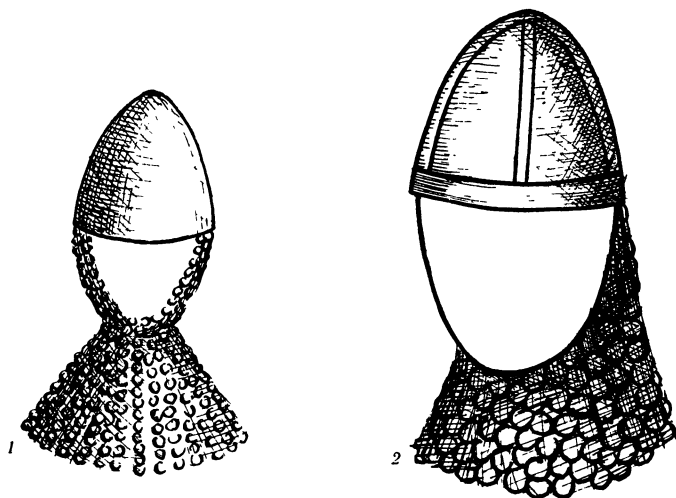


Fig. 22. Casques : 1 — Eglise de Bořana, 2 — Monastère de Zemen

Sud-Ouest depuis le XIV<sup>e</sup> s. est attestée par les trouvailles archéologiques de Russie et doit être mise en relation avec la grande vogue de la cavalerie dans l'armée à cette époque.<sup>48</sup>

La forme de cet attirail guerrier, ainsi que le système d'ornementation et le matériel employé sont mis en évidence aussi dans les miniatures de l'époque.<sup>49</sup>

**Casques.** — Les saints militaires en pied de la plupart des peintures murales des églises de la Bulgarie du Sud-Ouest y sont représentés sans casque. Seules les peintures des monastères de Kremicovci et de Dragalevci en ont quelques-uns. Généralement les soldats des scènes évangéliques sont coiffés de casques. Des trois cavaliers représentés sur le mur extérieur Ouest de l'église du monastère de Dragalevci, l'un d'entre eux — St. Mercure — porte le casque.

Aux casques, pour protéger la nuque du guerrier, on a ajouté des cols faits de plaques de métal ou d'anneaux métalliques. Les casques à cols des compositions de Berende et Dragalevci appartiennent au premier groupe. Ceux tressés avec des anneaux que l'on trouve dans la composition „Le Christ au jardin des oliviers“ de l'église St. Théodore des Boboševo ne sont pas rendus très clairement, mais appartiennent probablement au second type.

Dans les scènes évangéliques de l'église de Bořana les soldats coiffés de casques coniques qui descendent sur la nuque, ont attachés des

<sup>48</sup> Ibidem, Денисова, Портнов, Денисов р. 51.

<sup>49</sup> Les miniatures de la Chronique de Manassès..., No. 13, 15, 17, 22, 26, 40, 41, 44, 50, 52, 54 et 63, Les miniatures de l'Evangélaire de Londres. No. 63, 73, 76, 92, 95, 97, 101, 154, 163, 255. 256.

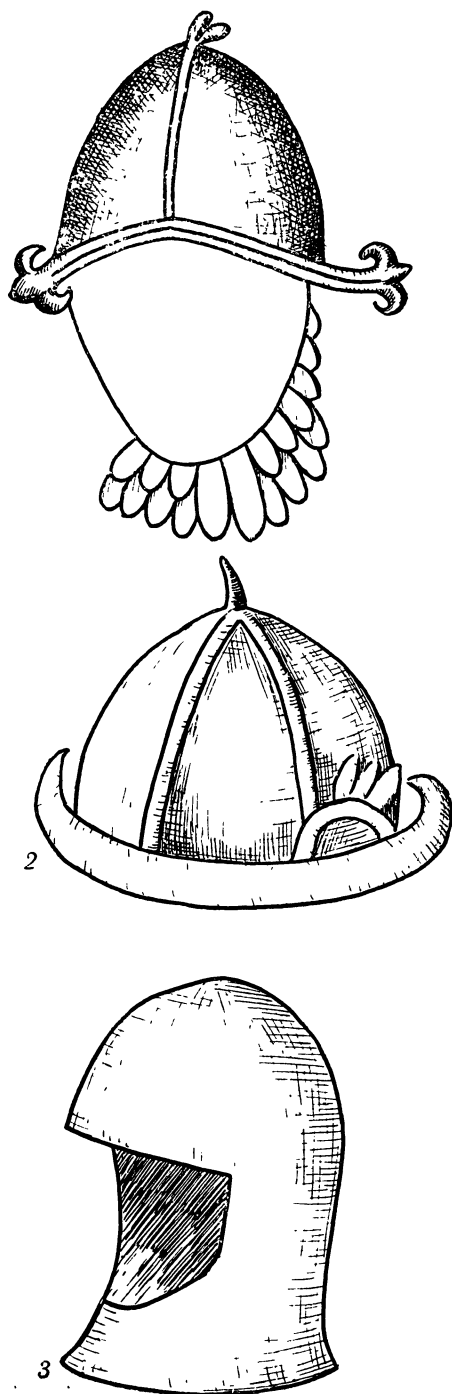


Fig. 23. Casques: 1 — Monastère de Dragalevci, 2, 3 — Eglise St. Théodorep près du vill. Boboševo

cols faits en réseau de métal. (fig. 22<sub>1</sub>). Les casques exécutés d'une seule plaque de métal sont semblables au casque conique qui se trouve au musée national historique de Budapest<sup>50</sup> et comportait probablement un joint derrière. La similitude entre les cottes de mailles et les casques de ces soldats et ceux du centurion Longuin du „Crucifiement“ nous incite à supposer que le turban porté<sup>51</sup> par ce guerrier (il n'avait pas de casque) était un accessoire nécessaire pour la plupart des coiffures défensives. Un certain nombre de sources historiques donnent également des renseignements sur la nécessité d'un serre-tête sous le casque. Kedrin relève que Boris II portait avec la couronne en or une autre coiffure — une tiare tissée dans une étoffe de lin.<sup>52</sup> Cette forme de casque est connue des fouilles archéologiques de Bulgarie<sup>53</sup>. On les trouve dans les miniatures de la Chronique de Manassès et de l'Evangélaire de Londres.<sup>54</sup>

L'un des exemplaires du musée de Kazanlik affecte la même forme conique avec des anneaux dans le bas, de côté et sur la nuque pour y accrocher le col en mailles de métal. Le casque provenant de la ville de Stanke Dimitrovo (No. d'inv. 629) est conique; il est muni de trous dans le bas. Le casque à pointe du village Džizlar (actuellement Pripek) arrondissement de

<sup>50</sup> Archaeologiai ertestő, vol. 85, sc. 2, 1958, p. 194. tab. LVI.

<sup>51</sup> Отговорите на папа Николай, изд Д. Дечев — споменато за „ленени повезки“.

<sup>52</sup> Д. Ангелов. По въпроса за стопанския облик на българските земи през XI—XIV в. Истори. преглед, год. VII, 1950, кн. 4—5, p. 430; В. Търкова-Займова. Към въпроса за византийското влияние върху българското облекло, НБ, 1951, p. 303.

<sup>53</sup> Разкопки и проучвания, т. III, p. 165, 2; ИАН, XVIII, 1951 p. 302. fig. 253.

<sup>54</sup> Les miniatures de la Chronique de Manassès..., No. 52, 53, 54, 59, 61, 66; Les miniatures de l'Evangélaire de Londres, pl., 57, 93, 112. No. 154, 255, 305.

Varna (No d'inv. 429) a été découvert avec le col. Demin mentionne un casque identique du XIII<sup>e</sup> s.<sup>55</sup> Les casques confectionnés d'une seule pièce de métal accompagnés de cols faits d'anneaux métalliques étaient caractéristiques de cette variété de couvre-chef produit en Russie au XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> s.<sup>56</sup>

Seul le soldat de la garde de Pilate (fig. 8 et 22<sub>2</sub>) des peintures murales de Zemen est coiffé d'un casque. Il porte le même col à anneaux que le soldat du „Chemin de Croix“ de Boïana. Toutefois il se distingue de celui de Boïana par sa forme. C'est presque un prisme; au-dessus du front il comporte une bande et sur le sommet de la tête un joint. Au-dessus de la bande horizontale sur le front une autre bande transversale réunit la moitié gauche du casque à celle de droite.

Tout porte à croire qu'un joint existait derrière les oreilles pour justifier l'angle qui apparaît sur l'image. Cette coupe est semblable<sup>57</sup> à celle du casque publié par N. Mavrodinov, mais avec une pointe un peu plus effilée. Il existe une coupe de casque apparentée à celle du „Jugement de Pilate“ dans un exemplaire, représenté sur un monument funéraire du XIII<sup>e</sup> s.<sup>58</sup> Enfin il y a aussi des coupes analogues de casques du XIV<sup>e</sup> s. conservés au musée de Budapest<sup>59</sup> et dans les miniatures de la chronique de Manassès et de l'Evangélaire de Londres.<sup>60</sup>

Les saints-militaires en pied de l'église de Berende ne sont pas coiffés de casques. Les soldats des scènes de la „Flagellation“ le „Jugement de Pilate“ et le „Chemin de Croix“ portent des casques à calotte conique, une pointe en spirale et un col fait de plaques de métal. Dans la „Flagellation“ des bandes s'enroulent comme des plumes au-dessus de la bande frontale. Le casque qui se trouve au musée Archéologique de Sofia (No. 683), à fond conique et col de plaques métalliques et d'une bande frontale est muni d'un cercle de métal peut-être pour y fixer le panache qui l'ornait. Selon Grabar ce sont des coiffures défensives baroques à crête qu'on rencontre au XIV<sup>e</sup> s.<sup>61</sup> Dans la composition „le Chemin de Croix“ (fig. 23<sub>1</sub>) la bande au-dessus du front près des oreilles ressort et forme, tout comme sur le sommet, des spirales. On trouve aussi cette variété représentée dans les miniatures<sup>62</sup>.

Ces casques remontant au XV<sup>e</sup> s. avec une ornementation plus compliquée sont reproduits dans l'ouvrage de Demin.<sup>63</sup> Le casque porté par un soldat dans une scène de l'église de Lesnovo présente une forte analogie avec ceux que nous venons de décrire ci-dessus.<sup>64</sup> Les représentations de l'église de Berende ne se distinguent pas par un grand réalisme. Mais bien que n'étant pas copiés d'après nature, ces couvre-chefs donnent pourtant l'impression d'un objet réel.

Les soldats de la composition „La trahison de Judas“ (fig. 21, 23<sub>2,3</sub>) de l'église St. Théodore de Boboševo portent deux variétés différentes de cas-

<sup>55</sup> Demin, *Kriegswaffen*..., S. 504(24).

<sup>56</sup> Денисова, Портнов, Денисов, *op. cit.*, p. 53.

<sup>57</sup> Разкопки и проучвания, т. III, p. 165, 28 ИАН т. XVIII, p. 302, fig. 253.

<sup>58</sup> Demin, I. c., *Ergänzungsband*, II, S. 46.

<sup>59</sup> *Archaeologiai érteztő*, vol. 85, sz. 2, 1958, p. 194, tab. LIII, 5.

<sup>60</sup> Les miniatures de la Chronique de Manassès..., 40, 41, 53, Les miniatures de l'Evangélaire de Londres..., 21, 28, 29, 93, 119, No. 50, 73, 76, 256, 326.

<sup>61</sup> Grabar, *La peinture religieuse*..., p. 266; Demin, I. c., S. 547(176).

<sup>62</sup> Les miniatures de la Chronique de Manassès..., No. 44, 47, 48, Les miniatures de l'Evangélaire de Londres..., pl. 93, 109, 124, No. 255, 294, 340.

<sup>63</sup> Demin, I. c., S. 517(66).

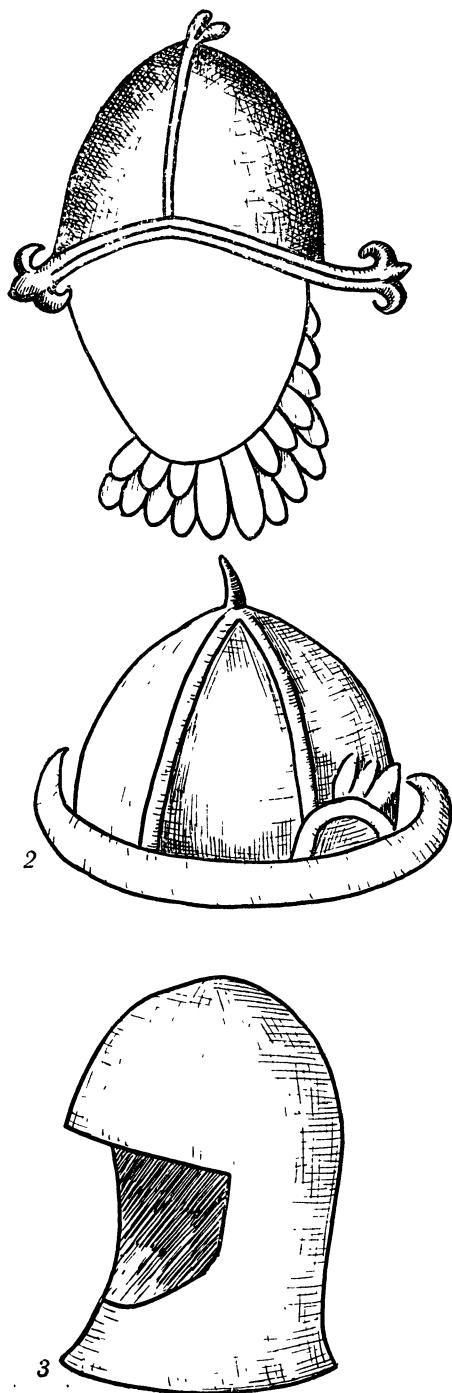


Fig. 23. Casques : 1 — Monastère de Dragalevci, 2, 3 — Eglise St. Théodore près du vill. Boboševo

cols faits en réseau de métal. (fig. 22<sub>1</sub>). Les casques exécutés d'une seule plaque de métal sont semblables au casque conique qui se trouve au musée national historique de Budapest<sup>50</sup> et comportait probablement un joint derrière. La similitude entre les cottes de mailles et les casques de ces soldats et ceux du centurion Longuin du „Crucifiement“ nous incite à supposer que le turban porté<sup>51</sup> par ce guerrier (il n'avait pas de casque) était un accessoire nécessaire pour la plupart des coiffures défensives. Un certain nombre de sources historiques donnent également des renseignements sur la nécessité d'un serre-tête sous le casque. Kedrin relève que Boris II portait avec la couronne en or une autre coiffure — une tiare tissée dans une étoffe de lin.<sup>52</sup> Cette forme de casque est connue des fouilles archéologiques de Bulgarie<sup>53</sup>. On les trouve dans les miniatures de la Chronique de Manassès et de l'Evangélaire de Londres.<sup>54</sup>

L'un des exemplaires du musée de Kazanlik affecte la même forme conique avec des anneaux dans le bas, de côté et sur la nuque pour y accrocher le col en mailles de métal. Le casque provenant de la ville de Stanke Dimitrovo (No. d'inv. 629) est conique; il est muni de trous dans le bas. Le casque à pointe du village Džizlar (actuellement Pripek) arrondissement de

<sup>50</sup> Archaeologiai ertestő, vol. 85, sc. 2, 1958, p. 194. tab. LVI.

<sup>51</sup> Отговорите на папа Николай, изд Д. Дечев — споменато за „ленени повезки“.

<sup>52</sup> Д. Ангелов. По въпроса за стопанския облик на българските земи през XI—XIV в. Истор. преглед, год. VII, 1950, кн. 4—5, p. 430; В. Тъпкова-Займова. Към въпроса за византийското влияние върху българското облекло, НБ, 1951, p. 303.

<sup>53</sup> Разкопки и проучвания, т. III, p. 165, 2; ИАН, XVIII, 1951 p. 302. fig. 253.

<sup>54</sup> Les miniatures de la Chronique de Manassès..., No. 52, 53, 54, 59, 61, 66; Les miniatures de l'Evangélaire de Londres, pl., 57, 93, 112. No. 154, 255, 305.

Varna (No d'inv. 429) a été découvert avec le col. Demin mentionne un casque identique du XIII<sup>e</sup> s.<sup>55</sup> Les casques confectionnés d'une seule pièce de métal accompagnés de cols faits d'anneaux métalliques étaient caractéristiques de cette variété de couvre-chef produit en Russie au XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> s.<sup>56</sup>

Seul le soldat de la garde de Pilate (fig. 8 et 22<sub>2</sub>) des peintures murales de Zemen est coiffé d'un casque. Il porte le même col à anneaux que le soldat du „Chemin de Croix“ de Boïana. Toutefois il se distingue de celui de Boïana par sa forme. C'est presque un prisme; au-dessus du front il comporte une bande et sur le sommet de la tête un joint. Au-dessus de la bande horizontale sur le front une autre bande transversale réunit la moitié gauche du casque à celle de droite.

Tout porte à croire qu'un joint existait derrière les oreilles pour justifier l'angle qui apparaît sur l'image. Cette coupe est semblable<sup>57</sup> à celle du casque publié par N. Mavrodinov, mais avec une pointe un peu plus effilée. Il existe une coupe de casque apparentée à celle du „Jugement de Pilate“ dans un exemplaire, représenté sur un monument funéraire du XIII<sup>e</sup> s.<sup>58</sup> Enfin il y a aussi des coupes analogues de casques du XIV<sup>e</sup> s. conservés au musée de Budapest<sup>59</sup> et dans les miniatures de la chronique de Manassès et de l'Evangélaire de Londres.<sup>60</sup>

Les saints-militaires en pied de l'église de Berende ne sont pas coiffés de casques. Les soldats des scènes de la „Flagellation“ le „Jugement de Pilate“ et le „Chemin de Croix“ portent des casques à calotte conique, une pointe en spirale et un col fait de plaques de métal. Dans la „Flagellation“ des bandes s'enroulent comme des plumes au-dessus de la bande frontale. Le casque qui se trouve au musée Archéologique de Sofia (No. 683), à fond conique et col de plaques métalliques et d'une bande frontale est muni d'un cercle de métal peut-être pour y fixer le panache qui l'ornait. Selon Grabar ce sont des coiffures défensives baroques à crête qu'on rencontre au XIV<sup>e</sup> s.<sup>61</sup> Dans la composition „le Chemin de Croix“ (fig. 23<sub>1</sub>) la bande au-dessus du front près des oreilles ressort et forme, tout comme sur le sommet, des spirales. On trouve aussi cette variété représentée dans les miniatures<sup>62</sup>.

Ces casques remontant au XV<sup>e</sup> s. avec une ornementation plus compliquée sont reproduits dans l'ouvrage de Demin.<sup>63</sup> Le casque porté par un soldat dans une scène de l'église de Lesnovo présente une forte analogie avec ceux que nous venons de décrire ci-dessus.<sup>64</sup> Les représentations de l'église de Berende ne se distinguent pas par un grand réalisme. Mais bien que n'étant pas copiés d'après nature, ces couvre-chefs donnent pourtant l'impression d'un objet réel.

Les soldats de la composition „La trahison de Judas“ (fig. 21, 23<sub>2,3</sub>) de l'église St. Théodore de Boboševo portent deux variétés différentes de cas-

<sup>55</sup> Demin, *Kriegswaffen*..., S. 504(24).

<sup>56</sup> Денисова, Портнов, Денисов, *op. cit.*, p. 53.

<sup>57</sup> Разкопки и проучвания, т. III, p. 165, 28 ИИИ т. XVIII, p. 302, fig. 253.

<sup>58</sup> Demin, l. c., *Ergänzungs* band. II, S. 46.

<sup>59</sup> *Archaeologiai érteştö*, vol. 85, sz. 2, 1958, p. 194, tab. LIII, 5.

<sup>60</sup> Les miniatures de la Chronique de Manassès..., 40, 41, 53, Les miniatures de l'Evangélaire de Londres..., 21, 28, 29, 93, 119, No. 50, 73, 76, 256, 326.

<sup>61</sup> Grabar, *La peinture religieuse*..., p. 266; Demin, l. c., S. 547(176).

<sup>62</sup> Les miniatures de la Chronique de Manassès..., No. 44, 47, 48, Les miniatures de l'Evangélaire de Londres..., pl. 93, 109, 124, No. 255, 294, 340.

<sup>63</sup> Demin, l. c., S. 517(66).

ques. Les uns ont une calotte et le bord retroussé vers le haut qui se sépare du fond au-dessus des oreilles en formant des spirales. La pointe est, elle aussi, effilée et recourbée. Ces couvre-chefs sont apparentés à ceux des peintures murales de Berende et Lesnovo.<sup>64</sup> Enfin il existe aussi quelques représentations de casques, dits vénitiens, du XV<sup>e</sup> s. (la forme ronde) que l'on peut voir au musée national historique de Budapest.<sup>65</sup> Ils sont d'ailleurs reproduits dans certaines miniatures.<sup>66</sup> Demin les mentionne également.<sup>67</sup>

La seconde variété est à fond sphérique qui couvre bien les oreilles et les deux côtés du visage (fig. 23, 3).

Le soldat qui conduit le Christ auprès d'Anna et Caïphe est également coiffé d'un casque à pointe à bord retroussé et à spirales au-dessus des oreilles, mais on y aperçoit aussi une jugulaire (fig. 23, 2). Un casque à pointe et jugulaire du XV<sup>e</sup> s. en usage en Italie<sup>68</sup> est représenté aussi par Demin. Le spécimen à pointe (No 429) du musée archéologique de Sofia est apparenté à celui peint dans l'église St. Théodore.

Des saints militaires figurés sur les murs du naos de l'église du monastère de Dragalevci seul St. Mercure est coiffé d'un casque (fig. 16). Tout comme les soldats dans la composition le „Christ au Prétoire“ et la „Mise en Croix“ son casque est conique composé de quatre sections réunies par des joints: l'une au-dessus du front, deux au-dessus des oreilles, et sûrement, une sur la nuque. (fig. 23, 1). Dans le bas une bande étroite repliée forme un bord au-dessus du front, se dégage près des oreilles et s'achève en deux spirales.<sup>69</sup> Chez St. Mercure elles sont beaucoup moins visibles que chez le soldat qui conduit le Christ au prétoire. Le col de St. Mercure semble être exécuté en écailles de métal. Le col du soldat est rendu de manière malhabile, les écailles ressemblent plutôt à de longues plumes.

St. Mercure à cheval du mur extérieur Ouest y est représenté coiffé d'un casque conique bas. Le cercle de la base est trop large, la hauteur du cône — trop petite et la pointe aplatie. Le bas du casque avance comme un espèce d'avant. La pointe est allongée et recourbée comme chez St. Mercure du naos et le col y est aussi pareil. Il existe un casque semblable de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> s. au musée historique national hongrois.<sup>70</sup>

Dans l'église du monastère de Kremikovci, St. Mercure qui se trouve parmi les saints en pied porte aussi un casque conique. Sur le couvre-chef solidement posé sur la tête et muni à la pointe d'un panache se trouve une couronne de martyr en perles. Des casques semblables garnis de plumes étaient largement répandus en Occident, portés seulement par les chevaliers. Le col sort de sous le casque et repose sur les épaules, mais il est impossible de se rendre compte quel est le matériel employé. Le bas du casque près de la nuque est en demi-cercle et descend plus bas. Toute la coiffure est décorée de stries radiales qui partent de la pointe. Un exemplaire ana-

<sup>64</sup> Дероко, Средновековни градови у Србији, Црној гори и Македонији Београд, 1950, p. 31, 14.

<sup>65</sup> Archaeologiai értesítő, vol. 85, sz. 2, 1958, p. 193, tab. LIV, 2.

<sup>66</sup> Les miniatures de l'Evangélaire de Londres..., 99, 129, No. 352, 270, Les miniatures de la Chronique de Manassès..., No. 50, 61.

<sup>67</sup> Demin, I. c., S. 519(74 A).

<sup>68</sup> Demin, I. c., S. 464.

<sup>69</sup> Ibidem, S. 536(140) du XVI<sup>e</sup> s.

<sup>70</sup> J. Kálmár, A tortendi museum fegyvertáranak középkori sisíkjai. Archaeologiai értesítő, vol. 85, sz. 2, 1958, 194, LIII, 6.

logue existe au musée national à Sofia (No. d'inv. 638). Toutefois celui-ci est muni d'une visière, et au lieu d'une couronne de perles, d'un cercle de fer. Le musée national de Budapest possède un casque du XVI<sup>e</sup> s. similaire. Il est exécuté en argent et décoré de petites rosaces entre chaque troisième arête à l'endroit où est posée la couronne chez St. Mercure.

Les variétés de casques représentées dans les peintures murales de la Bulgarie du Sud-Ouest correspondent à celles des miniatures. Elles se distinguent par leur forme et leur modèle, comme suit :

1. Casque conique haut, d'une seule pièce de fer avec un seul joint sur la nuque — Boïana, Kremikovci.

2. Casque prismatique à bande horizontale au-dessus du front composée de deux parties réunies au milieu par une bande verticale — Zemen.

3. Casque à pointe effilée surmonté d'une spirale. Au dessus des oreilles au bord inférieur on voit des coins qui se retroussent — Berende, Dragalevci, Boboševo.

4. Casque à crête au sommet et à plumes sur le front — Berende.

5. Casque rond — église St. Théodore — Boboševo.

6. Casque conique peu profond à visière étroite et droite — sur le mur extérieur du monastère de Dragalevci.

Dans les miniatures les casques sont rendus d'une manière imprécise et sommaire. Les détails de la coupe n'y sont pas toujours visibles.

Dans notre groupe de monuments les trois variétés de cottes de mailles figurent presque partout : à réseau, formé d'anneaux de métal, à plaques et en fer forgé. A Zemen on ne rencontre pas de représentations de cottes de mailles forgées, à Berende, Boboševo et Kremikovci celles en réseau manquent. La cotte de mailles de St. Démètre à Zemen est un peu plus spéciale. On ne saurait dire si les plaques de métal y étaient carrées ou triangulaires et l'autre moitié triangulaire appartenait au justaucorps de cuir bardée de plaques de métal. La cotte de mailles de Théodore Tyron du naos de l'église du monastère de Dragalevci présente également certaines particularités. Elle est faite de bandes longues de métal disposées en rangs obliques, passées à travers les brides étroites du justaucorps de cuir. La cotte de mailles de St. Procope de cette église comporte les mêmes bandes, mais les rangées y sont horizontales.

Les cottes de mailles à anneaux de métal se distinguent principalement par la maille du réseau. Les plaques des autres variétés d'armures sont en bronze ou en fer. Les cuirasses en fer forgé et les cercles des cottes de mailles à plaques ou en réseau sont en fer.

Ces variétés sont représentées aussi sur les miniatures. Mais on n'y aperçoit pas tous les détails. Certains d'entre eux ne sont que suggérés, et à certains endroits le mode de leur exécution n'est pas visible. Le bord de la cotte de mailles ne se détache de celui de la tunique que par la couleur.<sup>71</sup>

On rencontre les deux variétés de boucliers — ronds et en forme d'écu. Ils montrent par les dimensions, la facture et le décor une grande diversité. Enfin on trouve aussi un bouclier semi-cylindrique. Sa facture est très imprécise. Parmi les boucliers ronds il y en a quelques-uns entièrement en métal

<sup>71</sup> Archaeologiai ertésítő, vol 85, sz. 2, 1958, 194. LVI, 2-XVI b.

<sup>72</sup> Les miniatures de la Chronique de Manassès..., pl. XI II, No. 40, Les miniatures de l'Evangélaire de Londres..., pl. 138, No. 153.

(Bořana, Kalotina) ou en cuir à ferrures. Des boucliers entièrement en cuir ne sont pas représentés.

Les boucliers en forme d'écu sont en cuir à ferrures. A Kalotina celui en forme d'écu a de petites dimensions, est peu profond, et n'a pas de ferrure. La profondeur des boucliers de l'église St. Théodore de Boboševo est très grande. Le bouclier semi-cylindrique des peintures murales de l'église de Berende semble être en fer.

Les ferrures des boucliers ronds et en forme d'écu n'étaient pas uniquement en fer. Il est possible que le jaune foncé fût du bronze.

La plupart des casques ont un fond conique. Ils sont munis de cols faits de mailles de fer ou de plaques en métal. Les peintures murales de Zemen ont des casques prismatiques et dans l'église St. Théodore de Boboševo ils sont ronds. On aperçoit une différence aussi dans le modèle et l'ajustage de la calotte. Les joints nous incitent à supposer que le fond était formé de plusieurs sections. La pointe est effilée et décorée de figures ou spirales en métal ou de plumes. Le bord est fait soit d'une bande qui se dégage au-dessus des oreilles ou bien forme une visière au-dessus du visage.

Au cours des ans cet attirail guerrier a subi des changements. Les cottes de mailles en réseau sont exécutées avec de plus petits anneaux et une maille plus serrée. Les spécimens à maille serrée ne sont pas représentés sur nos peintures murales tardives. On n'y observe que les armures forgées ou à plaques. Cet équipement est progressivement allégé. Les boucliers deviennent aussi moins lourds.

\* \* \*

Les armes de défense devaient servir contre les armes offensives. Leur perfectionnement a amené aussi son pouvoir défensif. Telles sont les conclusions de Denisova après une étude très minutieuse faite du matériel archéologique médiéval de l'URSS. Les nombreuses représentations des armements défensifs sur nos peintures murales correspondent à celles de l'URSS quant au temps. Il apparaît que l'attirail guerrier reproduit était employé à cette époque, tant dans nos terres, que dans d'autres pays.

On remarque des traits communs, non seulement dans la forme de ces armes, mais aussi dans le matériel, le travail et le modèle. On y constate un perfectionnement de l'armement.<sup>75</sup> L'allègement des cuirasses faites d'anneaux et de plaques a certainement constitué une sensible amélioration.<sup>76</sup> Les cottes de mailles en anneaux et plaques deviennent de plus en plus rares au XVI<sup>e</sup> s. en Russie.<sup>70</sup> Même les cuirasses forgées qui s'étaient maintenues jusqu'au XIX<sup>e</sup> s. en Russie sont devenues au cours des ans beaucoup plus légères et perfectionnées pour pouvoir résister aux armes à feu.<sup>77</sup>

D'autre part le perfectionnement des lances et des épées est en relation avec la résistance des cuirasses. A Zemen les cottes de mailles en réseau sont faites de plus petits anneaux que celles représentées à Bořana. Et dans les monuments d'une date plus récente les cottes de mailles à réseau

<sup>73</sup> Денисова, Оборонительное вооружение в Русское оружие..., p. 50.

<sup>74</sup> Ibidem, p. 53.

<sup>75</sup> Денисова, op. cit., p. 60.

<sup>76</sup> Ibidem, p. 61, 65.

<sup>77</sup> Ibidem, p. 67.



disparaissent presque complètement. Ceci était peut-être dû à leur faible résistance, ou bien au perfectionnement des deux autres variétés.

Les cuirasses forgées deviennent plus légères et épousent mieux la forme du corps. Leur technique, ainsi que l'ornementation, des différents détails se complique. Elles sont confectionnées de pièces de métal plus minces par suite du perfectionnement du traitement du fer.

Les cottes de mailles en réseau ou à plaques bénéficient également d'un sensible allègement de poids, d'une meilleure adaptation au corps ce qui facilitait les mouvements. Les cottes de mailles à plaques étaient dans la plupart des cas faites en bronze. C'est ce métal qu'on utilisait pour les ferrures des boucliers et surtout pour les moulages des ornements (le bouclier de St. Mercure à Kremikovci, de St. Démètre et Kalojan à Dragalevci).

Les boucliers ont progressivement cédé la place à des instruments de plus petites dimensions. Mais les deux formes coexistent presque partout. Le soldat de la garde de Pilaté des peintures murales de Zemen tient un très grand bouclier. C'est encore à Zemen qu'on trouve des boucliers circulaires richement décorés sur la face extérieure qui continuent d'exister pendant toute cette période. Les peintures de Kalotina nous montrent trois variétés différentes de boucliers — l'un petit en forme d'écu, le second grand et rond avec la partie centrale fortement renflée, enfin le troisième petit et plat.

Nous ignorons si les boucliers des peintures murales de Boïana étaient munis de poignées, ainsi que l'endroit où elles étaient placées. Ceci s'applique également dans une large mesure aux représentations de Berende et Boboševo. A Zemen il subsiste une certaine confusion sur leur maniement. Dans cet ordre d'idées les boucliers du mur extérieur Ouest de l'église de Dragalevci nous donnent quelques éclaircissements. Il semble que certains boucliers pouvaient être portés sur une courroie très longue passée à travers le centre du bouclier de manière à ce que ses bouts se réunissent pour former un cercle. Demin indique des boucliers avec des courroies semblables.<sup>78</sup> Les grands boucliers en forme d'écu sont également portés, la plupart au moyen de courroies très longues. Pour ce qui est des boucliers circulaires et des petits en forme d'écu ils sont munis de poignées<sup>79</sup> de métal, de cuir ou de bois au milieu de la face intérieure.

Les changements intervenus dans les casques ne sont pas très importants. On ne saurait affirmer qu'ils ont allégé ni renforcé celle coiffure défensive. Leur aspect devient plus lourd et comporte de plus nombreux éléments décoratifs à Berende, Boboševo, Dragalevci. La manière schématique de cette ornementation de plumes, telle qu'on la connaît de nos peintures, correspond au modèle largement répandu en France au XIV<sup>e</sup> s. et XV<sup>e</sup> s.<sup>80</sup>

Les armes classiques utilisées par les Bulgares à la guerre étaient la lance et l'épée, et comme armes défensives, la cotte de mailles, le bouclier et le casque. Les boucliers en cuir avaient un revêtement de fer ou de bronze. Le bouclier de Longuin du „Crucifiement“ de Boïana était entièrement en bronze. Les armures à plaques ayant subsisté jusqu'au X<sup>e</sup> s. en Europe Centrale et Méridionale sont en fer et en bronze.<sup>81</sup> Les cuirasses

<sup>78</sup> Demin, *Kriegswaffen*..., S. 378(2), 559(8).

<sup>79</sup> *Ibidem*, p. 374, 558, 569, 56.

<sup>80</sup> Le costume historique, IV, pl. AN, 13; AK, 1, 7, 8; 48, 1; AM, 13.

<sup>81</sup> Weiss, *Kostümkunde, Geschichte der Tracht und des Gerätes*, II, S. 399, fig. 261, a, b.

faites de plaques de métal bardées d'ornements forgés et coulés étaient employés en Russie au XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> s.<sup>82</sup> Quant aux armes défensives byzantines elles présentent un parfait parallélisme avec les armes romaines. A Byzance on employait au V<sup>e</sup> jusqu'au XIII<sup>e</sup> s. des cottes de mailles à plaques.<sup>83</sup>

C'était l'attirail défensif le plus ancien utilisé en Russie où les plaques étaient cousues sur des broignes de cuir ou d'étoffe. Les cottes de mailles faites d'anneaux sont apparues plus tard. Des vestiges de cottes de mailles à réseau les plus anciennes sont de Cernigov et remontent au X—XI<sup>e</sup> s. On les rencontre d'ailleurs rarement à cette époque reculée.

L'armement défensif très simple qui existait depuis des temps immémoriaux, dont est née plus tard la broigne bardée de plaques de métal s'est conservée dans son aspect initial en Russie jusqu'au XVII<sup>e</sup> s. C'était une tunique avec ou sans manches matelassée de coton. Parfois la face de cette tunique était recouverte de plaques de métal ou d'os de différentes formes. Son aspect assez rudimentaire nous incite à supposer que ces applications étaient exécutées par le possesseur de la tunique.<sup>84</sup>

Les vêtements portés sous la cuirasse ou au-dessus, ainsi que les chaussures des saints militaires, ne sont pas spécifiques et nécessairement invariables. Ce n'est qu'une indication du peintre sur la tenue caractéristique du personnel de commandement et de la troupe. Sur cette tenue on posait la cuirasse comme l'armement défensif. Elle comportait l'arme et le bouclier et, au-dessus de la cuirasse, une cape.

Les casques sont en fer, les ceinturons en cuir avec des ornements en fer ou en bronze. On rencontre des boucles carrés ou semi-ronds. Presque tous les saints militaires sont chaussés de bottes qui s'arrêtent aux genoux. Les lacets qui partent parfois depuis la plante du pied sont serrés et parfois croisés.

Dans les accessoires militaires entrés dans les coutumes on ne remarque aucune corrélation entre une certaine variété donnée d'arme et un équipement de défense déterminé. Les traits communs de l'épée à tranchant recourbé et les cottes de mailles à plaques du saint militaire de l'église de Kalotina et du soldat portant une épée et une cotte de mailles semblables au „Christ dans le Jardin des Oliviers“ de l'église de Berende ne viennent pas contredire cette affirmation.

Les saints militaires portent des tuniques courtes. Le tissu est pareil à celui des vêtements des membres de l'aristocratie féodale. Sur ces tuniques ils ont revêtu des cottes de mailles plus courtes. Les capes sont également courtes et sont posés sur l'armure. Certaines capes sont décorées de divers tablions, de fait des insignes de distinction. Les pantalons collants entrent dans des bottes hautes à plis. L'archange Michel de l'église du monastère St. Démètre porte sur les chaussures en cuir brun des bandes molletières.

Les capes sont attachées avec des fibules ou par un noeud.

Les soldats des scènes évangéliques sont vêtus de tuniques courtes d'un tissu grossier non décoré. La cotte de mailles recouvre la tunique. On ne trouve aucun soldat portant une cape. Leurs pantalons sont étroits —

<sup>82</sup> Weiss, I. c., III, I. S. 387, fig. 172, c

<sup>83</sup> Quincke, *Katechismus der Kostümkunde*, Leipzig 1889, S. 74, 75, fig. 43, c S. 81, fig. 48, c; S. 56, a; en France on les portait à l'époque des Mérovingiens; dans le Ménologe de Vassilij II de la Vaticane c'est une cotte de mailles de plaques.

<sup>84</sup> Н. В. Гордеев, *Русский оборонительный доспех...*, p. 63.

généralement blancs — et fourrés dans les bottes. Les ceinturons étroits ornés de figures — en métal servent à maintenir l'armement.

A Boïana et Zemen on peut constater une différence entre les cuirasses des saints militaires et celles des simples soldats des scènes évangéliques accentuée par la différence du costume qui montre l'appartenance de classe. Dans les autres monuments examinés ces constatations et confrontations ne sont pas possibles par suite de la détérioration de certaines des images ou par leur absence totale.

La grande diversité des armes en fer et des armes de défense des peintures murales de la Bulgarie du Sud-Ouest met en évidence l'important développement de l'extraction des métaux et des forges du pays à cette époque.

La présence pendant une très longue période d'une même espèce d'armes et de cuirasses qui, pendant tout ce temps ont subi peu de changements, ainsi que des trouvailles de ce genre dans les différentes régions du pays suppose l'existence de normes suivies par les artisans dans la fabrication des accessoires de l'équipement militaire. On pourrait même admettre l'existence d'ateliers de fabrication d'armes.<sup>85</sup> Il est fort probable qu'une production d'accessoires d'armes de défense existait qui nécessitait l'emploi du cuir. Or cette production et le travail des peaux et des cuirs étaient organisés en Bulgarie dès cette époque reculée. Les renseignements sur l'exportation des peaux de Bulgarie par les marchands de Raguse (Dubrovnik) en sont un témoignage certain.

De nombreux objets domestiques reproduits par nos peintres sur les murs de nos églises furent découverts aux cours des fouilles entreprises dans le pays. Ceci montre que les peintres ont su rendre fidèlement et en grande partie l'atmosphère de leur époque. Nous sommes donc parfaitement justifiés de supposer que les objets représentés sont peints d'une manière réaliste pour lesquels des parallèles manquent jusqu'ici dans les trouvailles archéologiques.

Les armes et l'attirail de défense de Kremikovci (narthex), de Draga-levci (le mur Ouest et les scènes évangéliques) et de Berende (les scènes évangéliques) ne semblent pas avoir été peints d'après nature. Certains détails y sont imprécis. Il y a de plus un déplacement des figures. Toutefois les principaux traits distinctifs y subsistent. Et pourtant c'est un pâle écho des temps lointains révolus.

L'importance de l'armement reproduit sur nos peintures murales du Moyen Age est certainement très grande. Ces peintures vont contribuer à l'étude du système d'armement tout le long des XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècle et sont d'autant plus précieuses pour les cas, où par suite de la détérioration d'un matériel peu durable dont ces armes étaient fabriquées aucun exemplaire n'est parvenu jusqu'à nous.

<sup>85</sup> История на България, I, София, p. 199; за военни работилници в София у И. Иванов, Средновековна София, Юбилейна книга на гр. София, София, 1928.



# ASPECTS OF THE MEDIAEVAL BULGARIAN WAY OF LIFE (ACCORDING TO ILLUSTRATIONS IN THE LONDON BIBLE OF IVAN ALEXANDER)

*B. Nichols (London)*

The London Bible of King Ivan Alexander (Fig. 1) is an old Bulgarian written monument which sheds abundant light on the culture of the Bulgarian people in the fourteenth century and particularly on Bulgarian painting.

According to the postscript of this Bible, it was prepared by the monk Simeon on King Ivan Alexander's order in 6864 since the creation of the world (1355—1356).<sup>1</sup>

After the fall of the Turnovo Kingdom under Turkish rule in 1393, King Ivan Alexander's Bible was taken together with other Bulgarian manuscripts to Moldavia.<sup>2</sup> From an additional remark entered in red ink on leaf 5<sup>r</sup> of the Bible one can conclude that the Moldavian voivode Alexander Dobriya (Alexander the Good) purchases Ivan Alexander's Bible which had been left for safekeeping somewhere in his lands.<sup>3</sup>

In the sixteenth and seventeenth centuries the Saint Paul Monastery in Athos maintained closest relations with Wallachia and Moldavia. Later, when in 1837, the Englishman Robert Curzon, a zealous collector of old manuscripts, visited this monastery, its monks declared that the Wallachian voivode Constantin Brancovano (1688—1714)<sup>4</sup> was the founder of the monastery.

It is most probable that Ivan Alexander's Gospel was sent as a present to Saint Paul's Monastery by the heirs to the Moldovian ruler Alexander the Good. The abbot of the monastery presented the Bible to Robert Curzon. The same year R. Curzon took it to England. He gives brief data on this old Bulgarian written monument in the catalogue of his private collection of manuscripts.

After the death of R. Curzon (later Lord Zouche) in 1873, the Bible was submitted to the British Museum in 1876 by Curzon's wife.<sup>5</sup> It has been kept there since.

---

<sup>1</sup> Vide B. Filov, *The London Bible and Its Miniatures*, Сп. БАН, XXXVIII, 1929, p. 2. Idem, *Die Miniaturen des Evangeliums Ivan Alexanders in London*, Byzantion IV, 1927/28, S. 314—319, Compare Ив. Дуичев, *Стара българска книжнина*, II, София, 1944, pp. 151, 152.

<sup>2</sup> Vide А. И. Яцимирский, *Из славянских рукописей. Тексты и заметки*, М., 1898, p. 144; Ив. Дуичев, *Болгарские лицевые рукописи XIV века у М. В. Щепкина*, *Болгарская миниатюра XIV века*, М., 1963, p. 13.

<sup>3</sup> Filov, *op. cit.*, pp. 11—12.

<sup>4</sup> Ф. И. Успенский, *О некоторых славянских и по-славянски писанных рукописях хранящихся в Лондоне и Оксфорде*. ЖМНП. 199, 1878, II, pp. 9—13.

<sup>5</sup> Filov, *op. cit.*, pp. 3—5.

In the British Museum inventory the Bible is entered as "The Four Gospels in Slavonic of Bulgarian Character", No. 39627.

The number of the parchment sheets is 286. The size of the sheets is 33 cm × 24.3 cm, numerated in pencil at a more recent time.<sup>1</sup>

The face side of every parchment sheet is lined. For the more accurate lining both on the left and on the right side of every sheet 23 small punctures have been made at 1 cm intervals. Horizontal lines in black inks have been drawn between the punctures on the left and those on the right. Their length is 13.08 cm. On the left side of the sheet there are two vertical lines and on the right, four. Their length is 32.01 cm, i. e. almost the length of the sheet. The space between the individual lines is 1 cm.

In the middle of the doubly folded sheet, at the edge, there are 0.5 cm rhomboid cut places at 3 cm, 7 cm, 7 cm, 8 cm, 4 cm and 3 cm from the top end of the sheet (Fig. 2). A thin twisted leather strip is necessary for the binding of the double parchment sheets in fascicles of eight sheets each and for their attachment to the wooden covers of the Bible, passes through these openings. The ends of the leather strip enter five openings made along the edge of the two wooden covers.

A description of the binding is given in the postscript of the Bible, sheets 274<sup>r</sup> to 275<sup>r</sup>. It is mentioned that the Bible was decorated with ornaments (ШАПОМЪ), as well as with gold and precious stones<sup>2</sup> (Fig. 3,4).

This ornamentation is now lacking. What has remained are the well-preserved leather wrapper and the wooden covers. The leather is of a dark red colour and traces of ornaments of a concave relief are noticeable on it. In the centre of the cover there are two rhomboid ornaments, parts of which have been taken for shaping borders around a central quadrangular ornament.

The dimensions of the binding are as follows: length 33 cm, width 24.4 cm, thickness of the Bible when shut is 8.5 from the left and 12.1 cm from the right. The thickness of the covers is 1 cm.

The four Gospels are given in the text: by Mathew from sheet 6<sup>r</sup> to sheet 86<sup>v</sup>, Mark from sheet 87<sup>r</sup> to sheet 134<sup>v</sup>, Luke from sheet 135<sup>r</sup> to sheet 212<sup>v</sup>, and John from sheet 212<sup>v</sup> to sheet 272<sup>v</sup>. The text is written in a large statute script, in a beautiful and even hand, without space between the words (*scriptio continua*). At the beginning of every gospel there is a quadrangular vignette with the image of the appropriate evangelist.<sup>3</sup> The capital letters in the beginning of each gospel are decorated with ornaments and each capital letter after the miniature is written in gold colour. In the gospel, which on sheet 5<sup>r</sup> is called ТЕТРАЕВАНГЕЛНЕ, and on sheet 275: ЧЕТВЕРО-БЛАГОВЕСТЕННИК, there are 352 miniatures.<sup>4</sup> The number of all images is 373. This number includes also two large portraits of Ivan Alexander (Fig. 1) and

<sup>1</sup> *Idem*, p. 5; Ив. Дуйчев, Болгарская лицевая живопись, p. 12.

<sup>2</sup> Cf. Дуйчев, Стара българска книжнина, II, стр. 150: „шаромъ“ нан златомъ... нан каменемъ и енсеромъ. This expression reminds one of the descriptions of the metropolitan churches in John the Exarch's *Hexameron* *оукрашени кьменнемъ... н цркен нздобрени безгода каменнемъ н древомъ н шаромъ* (Дуйчев, Стара българска книжнина, I, С, 1943, p. 78).

<sup>3</sup> Cf. Filov, *op. cit.*, p. 8.

<sup>4</sup> *Idem*, p. 12; Дуйчев, Болгарская лицевая живопись, p. 12.





Fig. 1. Portrait of King Ivan Alexander



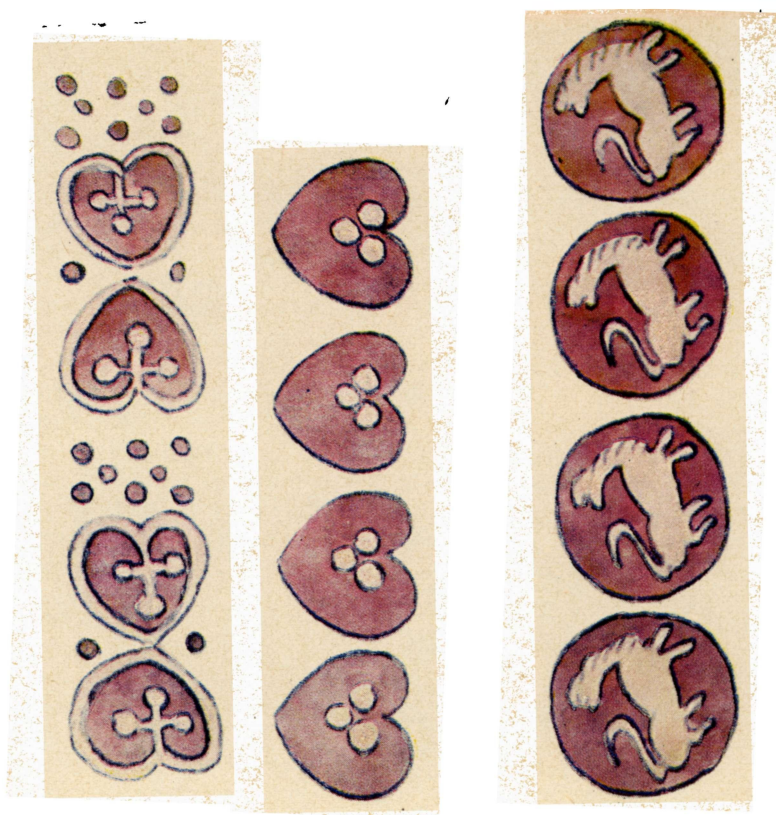
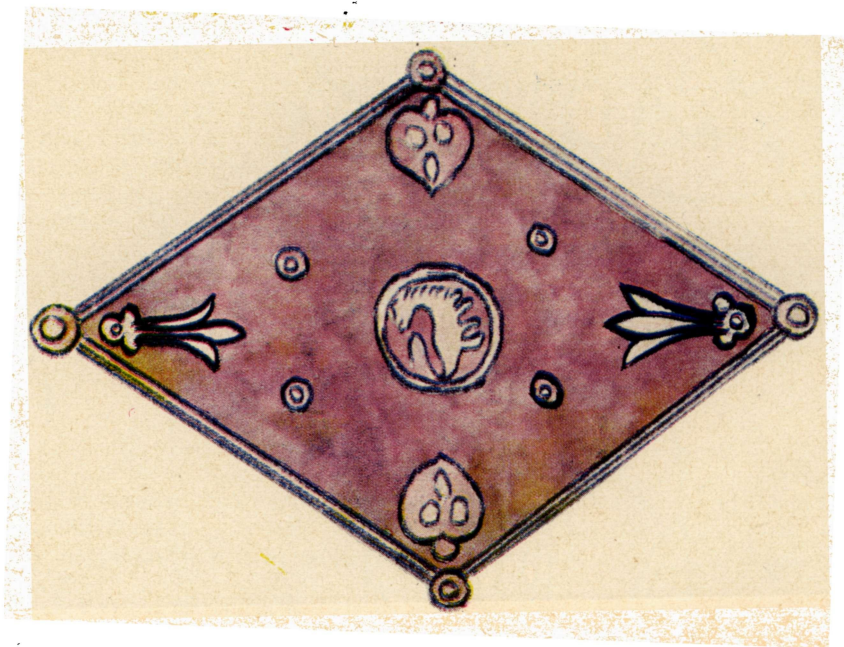


Fig. 3. Cover ornaments



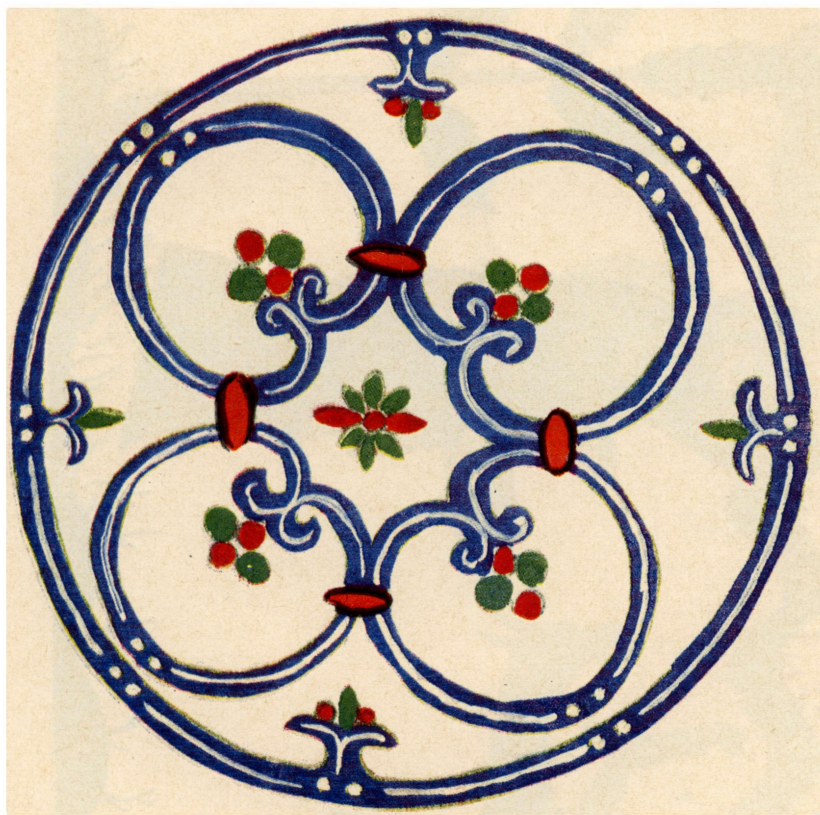


Fig. 4. Ornaments in St. Mathews' and St. Ioan's Gospels



Fig. 5. F. 272 v.





Fig. 6. F. 10 v.

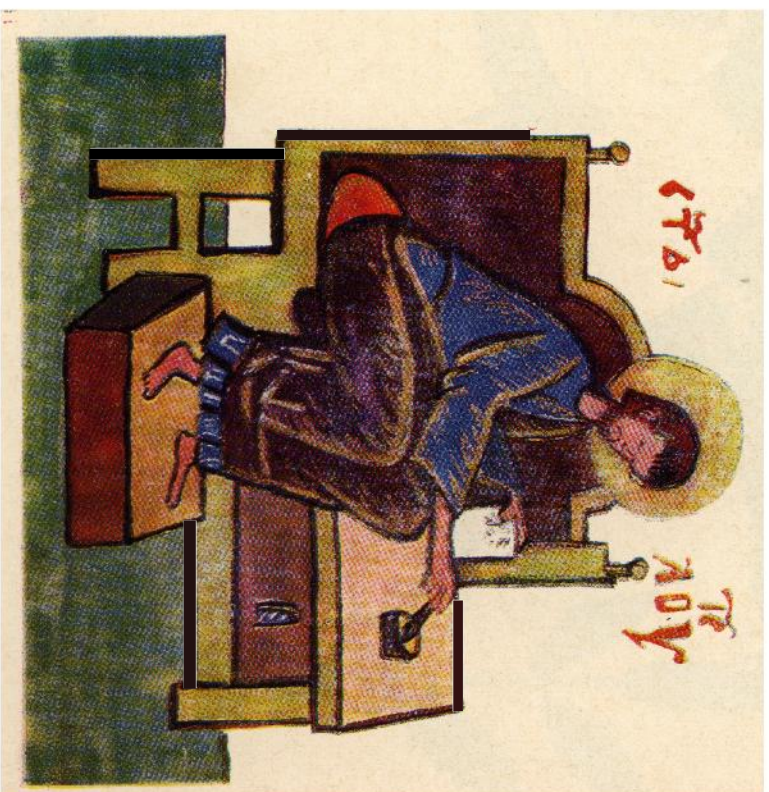


Fig. 7—8. F. 137 r.; f. 133 r.





Fig. 9—10. F. 10 r.; f. 59 r.



Fig. 11. F. 185 r.



Fig. 12—13. F. 96 r.; f. 96 r.



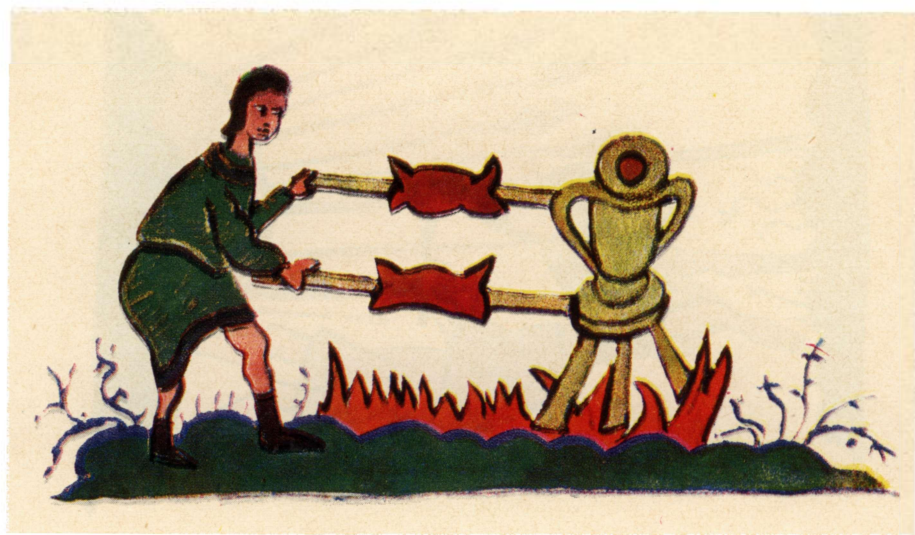
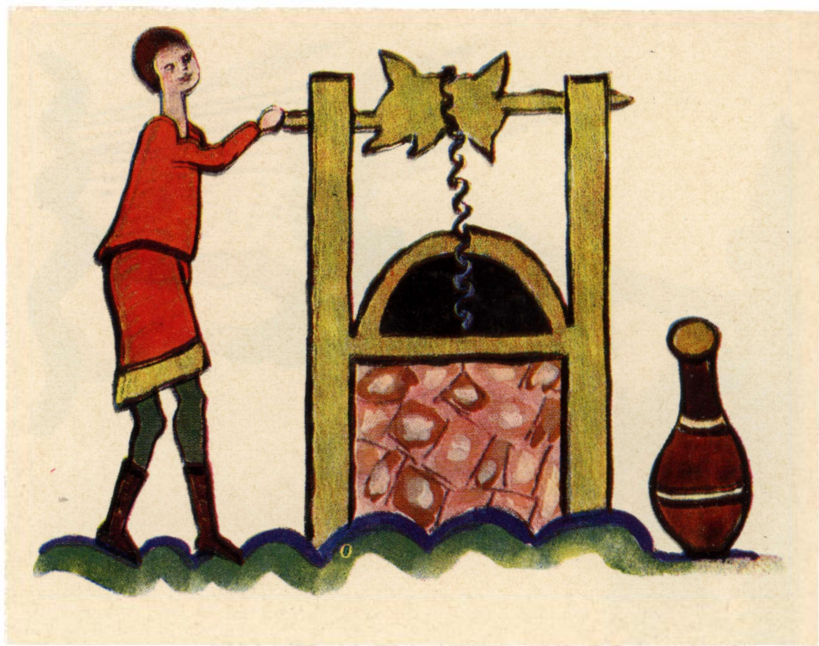


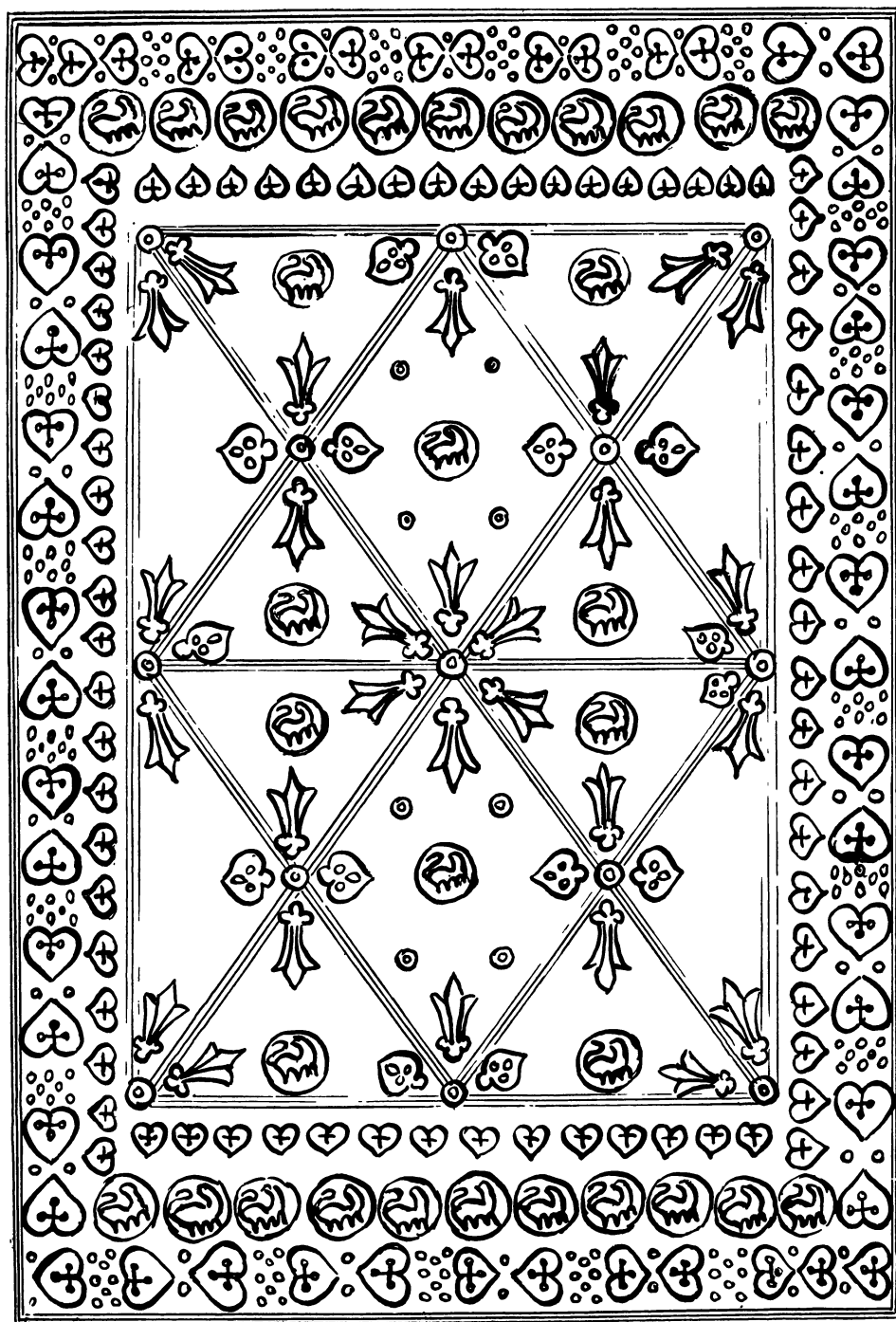
Fig. 14—15. F. 217 v.; f. 185 v.





Fig. 16—17. F. 59 r.; F. 10 r.





B.H.

Fig. 2. Cover ornaments

his family on sheets 2<sup>v</sup> and 3<sup>r</sup>, as well as the four square ornaments at the beginning of each gospel.

The value of this authentic Bulgarian written document rests above all in the artistic execution of its miniatures and ornaments, in the skillful finish of the materials necessary for its production and the speed with which the book was prepared by its authors, bearers of the Bulgarian national culture of the fourteenth century.

Despite the 610 years that have passed since, these miniatures, with very minor exceptions, are in an excellent state of preservation. They are drawn in water colours of the gouache type. The Bulgarian artist of the fourteenth century laid his colours directly on the parchment sheet without making use of the advantages of the golden base (Figs. 5, 6)<sup>1</sup>. The freshness of the colours in his miniature after 610 years is an incontrovertible proof of his achievements. The deft and sure touch and the evenness of the contours in which the colours are laid give us a very clear idea of the development of Bulgarian painting in the fourteenth century. These contours speak of great knowledge of the anatomy of the human body (Figs. 9, 10), of architecture and linear perspective. The colours used by the Bulgarian artist in the miniatures are the following: red, blue, dark green, dark oin, dark brown, dark violet and red-orange. Light green is absent.<sup>2</sup> Gold colour is used in the following cases: for ornaments on the clothes, for rendering bright light effects on the folds of garments, vessels, trees, houses and the haloes of persons who carry the supreme power. All this is put within the contour lines accurately outlined in dark brown and sometimes goes out of them.<sup>3</sup> This is observed in Ivan Alexander's portrait, where the initial contours are clearly visible (Fig. 1), in the figures on sheet 83<sup>r</sup> as well as on sheet 94<sup>r</sup> which are left without colouring.

On the other hand, distant shrubs are always rendered with a blue colour which shows that the Bulgarian painter observed air perspective. The green meadow is rendered with a dark green undulating ribbon. Linear perspective constitutes an exception. In the miniature on sheet 217<sup>v</sup> the well is drawn in a perfectly correct manner, with the exception on the opening which is raised and rendered in a vertical position. This seems to be done deliberately in view of the realistic approach applied by the painter (Figs. 11, 15).

The miniatures are shaped as a frieze almost the length of the text itself. Their height is usually 4 to 5 cm. A number of scenes are rendered in this frieze without any distinction. The realistic approach of the painter in rendering human figures deserves greater attention. For instance, he depicts the hair of young people in light brown, or dark brown. In old persons the colour of the hair is done in grey or bluish white. The composition "Nativity" is on sheet 10, in which the wise men from the left side come to offer their presents. The feet of the pedestrian wise men are not shod in the knee boots worn by the dignitaries but in peasants' leather sandals with the laces visible.<sup>4</sup> This fact shows that the painter draws his

<sup>1</sup> Cf, Filov, op. cit., p. 13.

<sup>2</sup> Ibidem.

<sup>3</sup> Ibidem.

<sup>4</sup> The use of sandals *σέβουλα* as poor and simple footwear by the common people *τσεβουλανούς* is mentioned by C. Porphyrogenitus, *De administrando imperio*, ed. Gy. Moravcsik, Budapest, 1949, 32, 13—15.

themes directly from the popular way of life of that epoch (Figs. 12, 13, 14, 16, 17).

The fact that a member of the clergy, Monk Simeon, was entrusted by King Ivan Alexander with the compilation of the Bible is connected with the great role which the Church and the monasteries played in the cultural life of the Bulgarian state in the fourteenth century. As is known, the churches and monasteries during the Bulgarian middle ages by far exceeded the framework of a purely religious institution. According to the medieval ideology, the Church sanctioned the secular power of the ruler. For this reason, the Bulgarian kings, particularly during the Second Bulgarian Kingdom maintained closer relations with the Bulgarian Church. The Church was turned into a big feudal institution which played an important role in the political, economic and cultural life of Bulgarian society.

The hand of the Bulgarian monk could hold the brush of the painter and the quill of the chronicle with the same eagerness with which it handled the sickle and the spade.

The composition of this Bible by Monk Simeon in 1355—1356 most convincingly shows the possibilities of the Bulgarian Church.

We could point out in conclusion that this written document in the miniatures of which are also shown the implements of labour, used in that epoch, constitutes a scale of the level of cultural life of the Bulgarian people. The Bulgarian painter, as is seen from his works, was capable of selecting subject matter of a realistic nature, as is seen from the portraits of Ivan Alexander and the other figures on sheets 2<sup>v</sup> and 3<sup>r</sup>.

Ivan Alexander's figure is included five times in the Bible on the following sheets: 86<sup>v</sup> in Matthew's Gospel, 124<sup>r</sup> in Mark's Gospel, 134<sup>v</sup> in Mark's Gospel, 212<sup>v</sup> in Luke's Gospel and 272<sup>v</sup> in John's Gospel. These figures of Ivan Alexander are drawn in the same style as his portrait on sheet 3<sup>r</sup>. In the same manner and by the same hand are depicted in the text also the figures of the vine growers on sheet 59<sup>r</sup>, the barefooted shepherd clad in a raw hide on sheet 10<sup>r</sup>, the harvester on sheet 96<sup>r</sup>, the worker with the hammer on sheet 133<sup>r</sup>, the sower on sheet 96<sup>r</sup>, the well on sheet 217<sup>v</sup>, the cow-herd on sheet 175<sup>r</sup> and the grilled meat on a spit on sheet 185<sup>v</sup>.



# ÜBER DAS SOZIALE GEPRÄGE DER BULGARISCHEN STADT IM XV BIS ZUR MITTE DES XVII. JAHRHUNDERTS

*Zdr. Pljakov*

Die Türkenherrschaft brachte eine Reihe demographischer und durchgreifender sozialer Veränderungen in der bulgarischen Feudalgesellschaft hervor. Die große Stadt ebenso wie die Festungsstadt waren Sitz der Vertreter des Feudaladels und einer gewissen Anzahl von Handwerkern und Kaufleuten. In den kleinen Städten war auch die Ackerbau- und Viehzuchtproduktion vertreten. Was die Frage des sozialen Gepräges der bulgarischen Stadt betrifft, so sollte sie nicht nur auf Grund einiger konkreter Angaben über die bulgarischen Gebiete gelöst werden, sondern es müssen auch solche über die anderen Balkanländer berücksichtigt werden. Außerdem ist bei ihrer Besprechung die Struktur der osmanischen Gesellschaft in dem betreffenden Zeitraum in Betracht zu ziehen.

Ferner steht sie in Zusammenhang mit den demographischen Veränderungen, die, nachdem sich die Türken der bulgarischen Gebiete bemächtigt hatten, dort eintraten. In den meisten bulgarischen sowie auch in der Mehrzahl der anderen Balkanstädte war die hauptsächliche produzierende Bevölkerung nichtmohammedanisch. Noch unlängst war in der bulgarischen marxistischen Historiographie die von den bulgarischen bürgerlichen Historikern formulierte These zu lesen, daß in dem besprochenen Zeitabschnitt das Moslemelement in der Stadt vorgeherrscht habe. Diese These war dadurch zustande gekommen, daß die Angaben von den zu dieser Zeit durch Bulgariens Gebiete gekommenen Reisenden nicht mit tiefgreifenden Aufmerksamkeit bewertet wurden, und auch, weil den osmanischen Dokumenten zu wissenschaftlichen Zwecken nur sehr wenig Auskünfte entnommen wurden.<sup>1</sup> Charakteristisch für die Struktur der bulgarischen Städte, die in der Mehrzahl nicht sehr große Ortschaften von städtischem Typus sind, ist das Vorherrschen der nichtmohammedanischen Bevölkerung, die das Hauptproduktions-element war, sowohl in der handwerklichen als auch in der Landwirtschafts-

---

<sup>1</sup> Der Verfasser hat eine eingehende Untersuchung „Über die demographische Gestaltung der bulgarischen Stadt vom XV. bis zur Mitte des XVII. Jahrhunderts“ angestellt, die dieses Jahr in der Zeitschrift „Istoritscheski Pregled“ (Historische Rundschau) in bulgarischer Sprache erscheinen wird (1968, Bd. 5, S. 29—47). Darin werden die in der bulgarischen und der ausländischen Historiographie geäußerten Meinungen über diese Frage ausführlich besprochen. Alle vorhandenen Auskünfte vom bearbeiteten Fond der Orientalischen Abteilung der Volksbibliothek „Kyrill und Methodi“, veröffentlichte Angaben aus türkischen Archiven, Mitteilungen Reisender, Berichte von katholischen Missionären in den bulgarischen Gebieten und einige Heimquellen werden zusammengefaßt. Die Frage der demographischen Veränderungen während der Türkenherrschaft wird in dem Artikel von D. Angelov „Certains aspects de la conquête des peuples balkaniques par les turcs“, Byzantinoslavica, XVII, Prague, 1956, 2, p. 220 ff., berührt.

Viehproduktionsproduktion. Das mohammedanische Element überwog nur in einigen größeren Balkanstädten, wie z. B. Bitolja, Skopie u. a., die zur Zeit der Türkenherrschaft in dem von uns besprochenen Zeitraum eine wichtige strategische Rolle spielten. In solchen Städten lagen bedeutende türkische Garnisonen, die auch Verwaltungszentren waren, was ein Hinweis darauf ist, daß dort auch nicht wenig türkische nichtproduzierende Bevölkerung lebte.

Zur Zeit der Machtergreifung seitens der Türken wurde ein beträchtlicher Teil der alten Aristokratie vernichtet, ein anderer floh in Nachbarländer. Ein wenn auch geringer Teil behielt seine wirtschaftliche Stellung bei, indem er dem Eroberer Zugeständnisse machte und sich zu Kompromissen herbeiliess. Eine der Methoden, während der Eroberung und der darauffolgenden Versklavung von seiten der osmanischen Unterdrücker angewendet, war die Assimilierung einzelner Vertreter des bulgarischen Volkes. Wer den Islam angenommen, verlor seine bulgarische Volkszugehörigkeit, wurde der herrschenden türkischen feudalen Klasse beigeordnet und genoß deren Privilegien. Besonders anschaulich schildert diesen Prozeß der Widiner Erzbischof Joasaf Bdzinski in seiner „Lobrede und teilweise Wunder im Leben unserer hochwürdigen und dreifach gesegneten Mutter Philothea“: „O Schmach! Viele traten auch zum unwürdigen mohammedanischen Glauben über: die einen aus Angst und Schrecken, andere, weil sie durch Schmeichelworte nachgiebig wurden, oder aber, sie ließen sich durch materielle Vergünstigungen besiegen; noch andere traten zu dem Feind über, da sie sich in ihrer Einfalt durch Briefe und List verleiten ließen“<sup>2</sup>. Der Übertritt zum Islam bedeutete für einen Teil der Vertreter der alten Aristokratie die Möglichkeit, ihre privilegierte Stellung und materiellen Umstände beizubehalten. Doch die Hauptmasse der verknechteten Stadtbevölkerung hat sich, wie Erzbischof Joasaf Bdzinski in dem angeführten Werk in bezug auf Tirnowo richtig bemerkt, „die gesetzlichen Vorrechte — wie es die Gottlosen taten — nicht zu nutze gemacht“<sup>3</sup>. Zu jener Zeit war die Hauptmasse der Bevölkerung der bulgarischen Stadt, die vorwiegend nichtmohammedanisch war, politisch rechtlos, und das bedeutete praktisch Fehlen elementarer Garantien für Besitz, Arbeit, Leben und Ehre der nichtmohammedanischen Untertanen.

Diese Bevorzugung der „rechtgläubigen“ Moslembevölkerung vor der nichtmohammedanischen verhalf einem Teil von jener zu materiellem Aufstieg. Zumeist aus Muselmanen bestand die Einheit der Sipahis (zeitweilige Besitzer von Lehen, Angehörige der Feudalreiterei), und Muselmanen hatten die Verwaltungsämter der Stadt inne. Ein nur ganz unbedeutender Teil der bulgarischen Bevölkerung konnte sich besserer materieller Lage unter den Lebensbedingungen des Imperiums erfreuen. Solange dieses Bestand hatte, ist eine gewisse Geschmeidigkeit der regierenden osmanischen Klasse nicht außer acht zu lassen, womit sie die unterworfenen Bevölkerung durch Heranziehen einzelner ihrer Vertreter zur Mitarbeit in Schach zu halten verstand.

Wir wollen nur einige der bekannten Tatsachen anführen, die dafür sprechen, daß sowohl in den bulgarischen als auch in den übrigen Balkanstädten hauptsächlich nichtmohammedanische Bevölkerung gelebt hat. Bertandon de la Broquière (1433) berichtet in seiner Reisebeschreibung, daß

<sup>2</sup> Emil Kałuzniacki, Aus der panegyrischen Literatur der Sudslaven, Wien, 1901, 110—111. W. Sl. Kisselkov — Erzbischof Joasaf Bdzinski und seine Rede über die heilige Philothea. Bulgarische historische Bibliothek, J. IV, Sofia 1931, Bd. I, S. 203.

<sup>3</sup> Emil Kałuzniacki, op. cit., S. 110; W. Sl. Kisselkov, op. cit., S. 202.



„Philipopoli (das heutige Plovdiv) größtenteils von Bulgaren besiedelt ist, die sich an das griechische Gesetz (d. h. die orthodoxe Kirche, la loi grégoise) halten“, und über Sofia bemerkt er: „... die Bewohner der Stadt sind zumeist Bulgaren und ebenso die der Dörfer“<sup>4</sup>. Nun wollen wir einiges aus türkischen Quellen mitteilen. Im Jahre 977 nach Hîgra (16. VI. 1569 — 4. VI. 1570) wurden in Silistra 633 christliche Familien gegenüber 206 mohammedanischen registriert. In Tirnovo sind im XVI. Jahrhundert (?) 379 christliche Familien gegenüber 206 mohammedanischen verzeichnet. In Vratza soll es zu Beginn des XVI. Jahrhunderts 354 christliche Familien gegenüber 74 mohammedanischen gegeben haben. Im Jahre 925 nach Hîgra (1519) wies Nevrokop 319 nichtmohammedanische Familien und 26 Unverheiratete gegenüber 167 mohammedanischen Familien und 67 unverheirateten Muselmanen auf. In Melnik war das Verhältnis im Jahre 935 nach Hîgra (15. IX. 1528 — 4. IX. 1529) 580 nichtmohammedanische Familien zu 14 mohammedanischen. In der Stadt gab es auch zwei Zigeunerviertel. Die christlichen Familien in der Stadt waren um viermal mehr an der Zahl als die mohammedanischen. Es liegen viele Auskünfte über das Jahr 925 nach Hîgra (1519) in bezug auf verschiedene Städte Makedoniens vor. — In Sächna sind 419 christliche Familien und 3 Unverheiratete sowie 141 Witwen gegenüber 46 mohammedanischen Familien und 27 Unverheirateten registriert; in Karaferia — 578 christliche Familien und 211 mohammedanische, in Serfidshe 646 christliche und 49 mohammedanische Familien, in Chrupische 73 christliche und 66 mohammedanische, in Woden 116 christliche und 68 mohammedanische, in Kostur 732 christliche und 67 mohammedanische, in Biglische 94 christliche und 10 mohammedanische; in Salonikis Register stehen 1374 mohammedanische Chaneta (Haushalte) (282 Unverheiratete), 1087 Chaneta Ungläubiger (55 Unverheiratete und 300 Witwen) und 3143 jüdische Chaneta (530 Unverheiratete): in Kavala sind 61 christliche Familien gegenüber 22 mohammedanischen verzeichnet usw.

Im Jahre 881 nach Hîgra (26. IV. 1476 — 14. IV. 1477) sind in Kitschevo 145 christliche und 31 mohammedanische Familien registriert, in Prilep 3000 christliche in 20 Stadtvierteln gegenüber 21 mohammedanischen die in 2 Vierteln lebten. In den Registern von Veles stehen 190 christliche und 12 mohammedanische Familien und in Tetovo 180 christliche gegenüber 41 mohammedanischen. Zu Beginn des XVI. Jahrhunderts verzeichnete Kratovo 606 christliche und 11 jüdische Familien gegenüber 165 mohammedanischen usw. Aus den Angaben wird ersichtlich, daß nur in einigen Balkanstädten wie Gümürdshina, Skopje, Jenidshe-Vardar u. a. die Muselmanenbevölkerung zahlreicher war.<sup>5</sup>

Obige Angaben zeugen dafür, daß in den meisten Balkanstädten überhaupt vornehmlich mohammedanische Bevölkerung gelebt hat, unabhängig von den bei der Eroberung vor sich gegangenen demographischen Veränderungen. Die nichtmohammedanische Bevölkerung war auch das hauptsächliche Produktionselement der Stadt. Daraus ist ebenfalls zu schließen, daß die

<sup>4</sup> Dr. Konstantin Iretschek, *Alte Reisen durch Bulgarien im 15.—18. Jahrhundert*. Periodisch erscheinende Zeitschrift, B. III, Sredetz, 1882, S. 76—77.

<sup>5</sup> Die Angaben sind zusammengefaßt nach M. T. Cökbilgin, *Kanunî sultan Süleyman devri başlarında Rumeli eyaleti, livaları, şehir ve kasabaları*, Türk tarih kurumu, cilt. XX, Ankara, nişan 1956, Nr. 78. S. 247—294, worin auch Angaben über andere Städte im osmanischen Reich enthalten sind.

Hauptmasse der Bevölkerung in den bulgarischen Städten politisch und wirtschaftlich rechtlos war und im Zustande der Verknächtung lebte.

Aufschlußreiche Angaben über die sozialen Schichten in dem Imperium sind in dem Kanunnamé von Mechmed II. enthalten, herausgegeben von Fr. Kraelitz.<sup>6</sup>

Bei aufmerksamer Analyse der Geldstrafen, die der Gesetzgeber für die unterschiedlichen Vergehen voraussieht, stellt sich heraus, daß im ganzen Kanunnamé die Untertanen unweigerlich in drei oder vier Kategorien geteilt werden — reiche, solche in mittelbegüterter Lage, arme und äußerst arme. So wird z. B. in § 1 verfügt, daß, wenn bei Ehebruch, der vor dem Scheriat-Gericht (Scheriat = islamisch-religiöses Recht) festgestellt wird, der Angeklagte verheiratet und reich ist und 1000 Aktsche (Aktsche = türkische Geldmünze) und mehr Vermögen besitzt, 300 Aktsche Geldstrafe zu nehmen sind; wenn sich sein Vermögen auf 600 Aktsche beläuft, so sieht der Gesetzgeber im Falle einer Geldstrafe 200 Aktsche vor, beläuft es sich auf weniger als 600, dann sind es drei Arten Geldstrafe — 100 Aktsche, 50 Aktsche und, wenn die Betreffenden außerordentlich arm sind, 40 Aktsche.<sup>7</sup> Ist derjenige, der den Ehebruch verübte, unverheiratet und beläuft sich sein Vermögen auf 1000 Aktsche und mehr, so wird 100 Aktsche Geldstrafe genommen; ist er mittelbegütert, d. h. besitzt er bis zu 600 Aktsche, so wird er mit 50 Aktsche bestraft; wenn er weniger als 600 — bis 400 — Aktsche besitzt, so sind 40 Aktsche Geldstrafe vorgesehen. Der Gesetzgeber faßt auch eine vierte Möglichkeit ins Auge — bei äußerster Armut beträgt die Geldstrafe 30 Aktsche.<sup>8</sup>

Beispiele für die Einteilung der Untertanen je nach ihrer Vermögenslage können auch in anderen Fällen angeführt werden. Zum Beispiel ist bei Mord eine Blutsühne von 400 Aktsche vorgesehen, wenn der Mörder reich ist — sein Vermögen sich auf 1000 Aktsche beläuft; bis zu 600 Aktsche Vermögen hat er 200 Aktsche zu zahlen, und ist es noch kleiner — 100 Aktsche. Wenn der Mörder arm ist, beträgt die Strafe 60 Aktsche. Ebenso verhält es sich mit den Geldstrafen bei mittelbegüterten und armen Leuten im Falle einer mit dem Messer oder dem Pfeil zugefügten Verletzung.<sup>9</sup>

In drei Gruppen geteilt sind die Untertanen auch in § 1, II. Teil desselben Kanunnamés über verschiedenartige Verwundungen und in § 5 vom III. Teil — bei Diebstahl seitens eines Unmündigen — und § 7 — bei Getreide- oder Gelddiebstahl und in anderen Fällen.<sup>10</sup>

Als Hochzeitssteuer werden höchstens 60 (Aktsche) von Leuten in guten materiellen Verhältnissen erhoben; sind sie mittelbegütert — 40 oder 30 Aktsche, und im Falle von Armut 20 oder 10. Diese Verfügungen betreffen die gesamte Bevölkerung des Imperiums, einschließlich der Stadtbe-

<sup>6</sup> Fr. Kraelitz, Kanunnamé des Sultan Mehmeds des Eroberers. Die ältesten osmanischen Straf- und Finanzgesetze. Mitteilungen zur osmanischen Geschichte. Wien, 1921, Bd. I, S. 13–48. Über die Datierung dieses Kanunnamés vgl. M. A. Mehmet, De certains aspects de la société ottomane à la lumière de la législation (Kanunnamé) du sultan Mahomet II (1451–1481) *Studia et acta orientalia*, II, Bucarest, 1959, p. 130.

<sup>7</sup> Fr. Kraelitz-Greifenhorst, op. cit., S. 21.

<sup>8</sup> Fr. Kraelitz-Greifenhorst, op. cit., S. 21–23.

<sup>9</sup> Fr. Kraelitz-Greifenhorst, op. cit., S. 21.

<sup>10</sup> Fr. Kraelitz, op. cit., S. 21–23.

völkerung. Sie beweisen, daß in der II. Hälfte des XV. Jahrhunderts in der osmanischen feudalen Gesellschaft starke soziale Differenzierung bestanden hat.

Im Kanunnamé Sultan Suleimans des Gesetzgebers (1520—1566) sind die Untertanen des Imperiums ebenfalls in drei Gruppen geteilt: reiche, wenn das Vermögen 1000 und mehr Aktsche beträgt, mittelbegüterte bei einem Besitz bis zu 600 Aktsche und arme, die bis zu 400 Aktsche besitzen. Der Gesetzgeber sieht auch einem weiteren Fall vor — äußerste Armut des Untertans. Bemerkenswert ist die Tatsache, daß die im Kanunnamé Sultan Suleimans des Großen für die unterschiedlichen Untertanen bei Ehebruch festgesetzten Strafen fast die gleichen sind wie die im ersten Kanunname von Sultan Mechmed II. bestimmten. Das spricht für eine feste Tradition in der Gesetzgebung im Osmanischen Reich.

Eine soziale Differenzierung wurde wohl auch von den damals lebenden Zeitgenossen wahrgenommen, wie Naima, Kâtib Tschelebi und Kutschbej Gömürdshinskij.<sup>11</sup>

Die türkischen sowie auch die Heimquellen sprechen eindeutig vom Vorhandensein sozial erheblich voneinander geschiedener Schichten innerhalb der Stadtbevölkerung in dem besprochenen Zeitraum. In seiner Erzählung, die davon handelt, wie die Gebeine Iwan Rilski i. J. 1469 nach Rila gebracht worden sind, spricht Vladislav Gramatik unumwunden von den „Ersten der Stadt“ in Tärnovo, die die Bewohner zu einem dreitägigen „großen Aufruhr“ aufgewiegelt hätten, die sterblichen Überreste des Heiligen den vom Rilakloster entsandten Boten nicht zu übergeben. Es habe sich als notwendig erwiesen, daß die beiden streitenden Parteien zur Stadtrichter gingen, dem die Boten den „Zarenbrief“ vorlegten, worin befohlen war, die Gebeine den Mönchen zu übergeben.<sup>12</sup> Die Bürger der Stadt Tärnovo seien unwillig über die Herausgabe der sterblichen Überreste gewesen. So sind die Worte von Vladislav Gramatik zu verstehen: „... von den Bürgern“ (Tärnovos — Anm. v. Z. P.) „gab ihnen kein einziger das Geleit außer ein paar Armen sowie einigen Klosterbrüdern“<sup>13</sup>.

Das oben Angeführte spricht für erhebliche soziale Unterschiede innerhalb der Stadtbevölkerung Tärnovos im Jahre 1469. An dem einen Pol befinden sich „die Ersten der Stadt“, die zweifellos auf Grund ihrer materiellen Lage die übrige Stadtbevölkerung zu Aufruhr aufwiegelten. Am anderen Pole sind die „Armen“, von denen manchen den sterblichen Überresten des Heiligen das Geleit gaben. Es bestand aber auch eine dritte Schicht — Bürger mittleren Wohlstandes, was aus der Tatsache hervorgeht, daß von der Gesamtbürgerschaft ein Teil als „Erste der Stadt“ und ein Teil als „Arme“ abgesondert sind.

Das Rilakloster selbst wurde durch die Spenden einiger „gottesfürchtiger Männer“ und vor allem auf das Drängen von Kir Georgi hin und mit dessen Hilfe erneuert; letzterer „schaffte sehr schön und vornehm alles das an, dessen die Klostergebäude benötigten.“<sup>14</sup> Ohne Zweifel hatte Kir Georgi

<sup>11</sup> W. D. Smirnov — Kutschbej Gömürdshinskij und andere osmanische Schriftsteller des XVII. Jahrhunderts über die Ursachen des Niedergangs vom türkischen Reich, St. Petersburg, 1873, S. 209—214.

<sup>12</sup> Emil Kałuzniacki, Werke des Patriarchen von Bulgarien Euthymius (1375—1393), Wien, 1901, S. 417—418. W. Sl. Kisselkov — Vladislav Gramatik und seine Erzählung über Rila. Sofia, 1947, S. 63.

<sup>13</sup> E. Kałuzniacki, op. cit., S. 419. W. Sl. Kisselkov, op. cit., S. 64.

<sup>14</sup> W. Sl. Kisselkov, op. cit., S. 60. E. Kałuzniacki, op. cit., S. 411.

ein beträchtliches Vermögen, das ihm die zur Erneuerung des Klosters erforderlichen Mittel herzugeben gestattete. Vladislav Gramatik spricht deutlich von „Boljaren“, Bewohnern der Stadt Nikopol, und von dem reichen Nikopoler „Adligen Bogdan Shupan“. Nach dem Gottesdienste seien die Anwesenden in das Haus des Bogdan Shupan zurückgekehrt, wo sie „...eine fertigbereitete Festtafel, worauf alles in Überfluß stand“ erwartete. Er habe die Träger des Sarges „mit Ehren und Gaben“ überhäuft und sie mit Wegzehrung reichlich versehen. „...Mit den übrigen Boljaren zusammen“ habe er den Zug bis zum Flusse Ossäm begleitet.<sup>15</sup> Bogdan Shupan und die übrigen Stadtersten, die Vladislav Gramatik Boljaren nennt, gehören zu der reichen Schicht der Stadtbevölkerung Nikopols. Der Titel „Shupan“ bezeugt, daß der betreffende Adlige ein Vertreter der früheren bulgarischen feudalen Aristokratie oder der Nachfahre eines solchen Vertreters ist.

Aufschlußreiche Hinweise auf die sozialökonomische Lage der Stadtbewohner liegen auch in bezug auf Sofia vor. Vladislav Gramatik erwähnt, daß eine Frau, eine Kirchenstifterin, dem Heiligen einen Sarg aus nichtfaulendem Holz zum Preise von 100 Penesi habe fertigen lassen. Er betont, sie sei eine der „dortigen Reichen“ (d. h. der Sofioter) gewesen. Dies erweist, daß es sich nicht um einzelne reiche bulgarische Familien gehandelt hat, sondern daß deren Zahl wahrscheinlich erheblich war. Mit dem Geld, das der Gatte dieser Frau, der Kirchenstifter Georgi, gespendet hat, sei ein „teures Leichentuch“ gekauft worden, womit man den Sarg des Heiligen bedeckt habe.<sup>16</sup>

Die Schilderung, wie die Gebeine des Heiligen aus Sofia getragen wurden, enthält einen wichtigen Fingerzeig auf die sozialen Schichten der Bevölkerung dieser Stadt. „Viele“ derjenigen, die ihm das Geleit gaben, seien „vornehmere Männer“ gewesen, sie hätten „zu Pferd“ gesessen, andere seien zu Fuß gekommen und seien samt ihren Frauen und Kindern größtenteils barfuß gewesen.<sup>17</sup> Die Erwähnung, daß es dieser „vornehmen“ Männer Viele gewesen seien, bestätigt unsere Vermutung, daß die Bewohner der Stadt zu einem erheblichen Teil besser situiert waren und größere Achtung als die anderen genossen, weshalb sie Vladislav Gramatik „vornehmere“ nennt. In dem angeführten Werk wird keine Auskunft darüber gegeben, ob sie irgendwelche Vorrechte im Vergleich zu der übrigen Bevölkerung genossen und in welchem Verhältnis sie zu den türkischen Verwaltungsbehörden gestanden haben. Vladislav Gramatik schreibt, die Begleitenden seien zum großen Teil „barfuß“ gewesen. Er teilt also die Begleitenden zweifellos in drei Gruppen je nach ihrem Vermögen: eine Gruppe „Vornehmerer“ — „zu Pferd“, eine zweite — jener Teil der Bevölkerung, der „zu Fuß“ ging, und eine dritte, die in der Mehrheit war und samt Frauen und Kindern „barfuß“ gegangen sei. Unter der letztgenannten Gruppe ist selbstverständlich die gänzlich arme Bevölkerung der Stadt zu verstehen. Zwischen der reichsten und der armen gab es eine mittlere Schicht.

Ein Teil der begleitenden Adligen begab sich, zusammen mit den Geistlichen und den Klosterbrüdern zu der Ortschaft Leschnitza (bei dem Dorf Vladaja), und andere brachten die Reliquien bis zum Kloster selbst, indem sie dieselben auf den Schultern trugen.<sup>18</sup>

<sup>15</sup> W. Sl. Kisselkov, op. cit., S. 65. E. Kałuzniacki, op. cit., S. 420—422.

<sup>16</sup> W. Sl. Kisselkov, op. cit., S. 66. E. Kałuzniacki, op. cit., S. 424.

<sup>17</sup> W. Sl. Kisselkov, op. cit., S. 66. E. Kałuzniacki, op. cit., S. 425.

<sup>18</sup> W. Sl. Kisselkov, op. cit., S. 67. E. Kałuzniacki, op. cit., S. 425.

Bekanntlich hat Vladislav Gramatik den Sagreber Sammelband auf Verlangen eines Adligen, Dimităr Kantakusin, geschrieben, von dem er reich entlohnt wurde. Im Fachschrifttum ist die Meinung geäußert worden, Dimităr Kantakusin sei ein entfernter Verwandter des reichen byzantinischen Geschlechts der Kantakusins gewesen.<sup>19</sup> Es ist nicht anzunehmen, daß Vladislav Gramatik irgendwelche vermögendere bulgarische Handwerker in der Stadt mit „Adlige“ bezeichnet hätte. Wahrscheinlich waren dieser Sofioter Adligen Vertreter eines reicheren Teiles der Bewohner dieser Stadt, die in näherer oder fernerer Beziehung zu den Vertretern der altbulgarischen Aristokratie standen, und eben dieser ihrer vornehmen Abkunft halber nennt sie Vladislav Gramatik „vornehmere Menschen“ und „Adlige“. Diese von Vladislav Gramatik zutage geförderten Mitteilungen werden von dem Bericht über das Jahr 1597 bekräftigt, der in den Memoiren des Dubrovniker Kaufmanns Pavel Dshordshitsch vom 22. (12) Februar 1597 an den österreichischen Kaiser Rudolf II. enthalten ist.<sup>20</sup> Einer der aktiven Organisatoren des geplanten Aufstandes sei Todor Balina gewesen. Peter Bogdan nennt ihn den „ersten Aristokraten des Nikopoler Sandshaks“ (Sandshak-Administrative territoriale Einheit, Distrikt). Er sei aristokratischer Herkunft gewesen und habe sich „sehr großen Einflusses“ auf die christliche Bevölkerung erfreut. In Tärnovo habe Todor Balina außer den anderen Verschwörern auch „achtzehn weltliche Personen der Vornehmsten und der Angesehensten dieser Stadt“ vereidigt. Zweifellos versteht Pavel Dshordshitsch unter vornehmen und angesehenen die vermögenden Stadtbewohner Tärnovos, deren materielle Verhältnisse zum größten Teil besser waren als die der Hauptmasse der bulgarischen Bevölkerung in dieser Stadt.

Bulgarische Adlige haben an dem Konzil teilgenommen, daß im Jahre 1555 zur Seligsprechung des als Märtyrer ums Leben gekommenen Nikola Sofijski einberufen worden war.<sup>21</sup>

Es wurden viele Mitteilungen über nichtmuselmanische Sipahis veröffentlicht, deren timari (-Feudalbesitz) keine besonders hohen Einnahmen abwarfen, die aber doch zum privilegierten Teil der Bevölkerung gehörten, und einige von ihnen waren natürlich auch Einwohner der Stadt.<sup>22</sup>

Auf die sozialen Schichten der Stadt kann aus den Angaben über Verkauf von Häusern geschlossen werden, die in den Registern des Kadis vermerkt sind. In Sofia liegen Auskünfte vor, die dahingehen, daß im Jahre 1550 vier Häuser an Christen verkauft worden sind. Zum höchsten Preis wurde das Haus von Ivana, der Tochter des Popen Peju, verkauft — um

<sup>19</sup> W. Sl. Kisselkov, op. cit., S. 14.

<sup>20</sup> N. Milev, Ein unveröffentlichtes Dokument über die bulgarische Geschichte (1597). Mitteilungen der Historischen Gesellschaft (IID), IV, Sofia, 1915, S. 93f.

<sup>21</sup> P. A. Sirku, Skizzen aus der Geschichte der literarischen Beziehungen zwischen Bulgaren und Serben im XIV.—XVII. Jh. St. Petersburg, 1901, S. 140, CCCXXXI.

<sup>22</sup> H. Inalcık, Fatih devri üzerindeki Tetkikler ve vesikalar. I. 1954, B. Zwetkova — Zur Frage der Klassenunterschiede in der bulgarischen Gesellschaft in der Epoche der Türkenherrschaft, IP, J. VIII, Sofia, 1951, Bd. II, S. 171—174. N. Popov — Neue Angaben über die Klassenunterschiede in der bulgarischen Gesellschaft während der Türkenherrschaft, IP, IX, 1953, B. 6, S. 636—637. N. Popov — Weitere Angaben über die Klassenunterschiede in der bulgarischen Gesellschaft während der Türkenherrschaft, IP, X, 1954, B. 4, S. 53—58. B. A. Zwetkova — Neue Angaben über die christlichen Sipahis auf der Balkanhalbinsel während der Türkenherrschaft. Byzantinische Annalen (WW) Bd. XIII, 1958, S. 184—197. Türkische Quellen über die bulgarische Geschichte, Serie XV.—XVI. Jh. Sofia, 1966.

10 000 Aktsche an Hadschi Sefer, den Sohn des Ali.<sup>23</sup> Auch von zwei der anderen verkauften Häuser sei der Preis hoch gewesen — 5000 und 4000 Aktsche; von dem vierten war er verhältnismäßig niedrig — 1080 Aktsche.<sup>24</sup>

In bezug auf das XVII. Jahrhundert besitzen wir ebenfalls Angaben, die dafür sprechen, daß in Sofia Bulgaren gelebt haben, die Häuser zu hohem Verkaufspreis besaßen. Ein Haus mit nichtmohammedanischem Besitzer wurde im Jahre 1618 in dem Stadtviertel Sofia „Pop Miloj“ zu 15 000 Aktscheta verkauft. Der Käufer war ein Handwerker — ein Bäcker.<sup>25</sup>

Im Jahre 1620 wurde der Verkauf eines Hauses zu 18 000 Aktsche seitens des Klempners Beljo, Sohn des Stojan, an Minjo, Sohn des Niko, registriert.<sup>26</sup> Indem wir die aus dem XVII. Jahrhundert über abgeschlossene Häuserverkäufe von Nichtmuselmanen und Muselmanen verwerthen, wollen wir uns bemühen, auf die soziale Struktur der Bevölkerung dieser Stadt ein Licht zu werfen. Zu diesem Zwecke teilen wir die Hausverkäufer bedingt in vier Gruppen. Die Verkäufer von Häusern mit einem Preis von weniger als 1000 Aktsche setzen wir in die Gruppe der äußerst Armen. Die Verkäufer von Häusern, die 1000 bis 3000 Aktsche kosteten, zählen wir der Gruppe der armen, nichtvermögenden Stadtbewohner zu, die Verkäufer von Häusern mit einem Preis von 3000 bis 10 000 Aktsche der Gruppe der Mittelbegüterten. Bedingt nehmen wir an, daß die Eigentümer, die Häuser im Werte von über 10 000 Aktsche verkauften, in besseren Vermögensverhältnissen lebten als die übrigen Eigentümer und bedingt der Kategorie der Vermögenden, der Reichen zugerechnet werden können. Wenngleich die Schlußfolgerungen, aus einer solchen Klassifizierung gezogen, relative sind so halten wir doch für richtig, sie zu ziehen.

Es folgen die Angaben für die Jahre 1617—1618, die wir nach den Mitteilungen über Hausverkäufe im Sofioter Sidjill (Kadiregister), 1 bis, zusammenfaßen.

Nichtmuselmanen					Muselmanen				
äuß. arme unt. 1000 Akt.	arme 1000 bis 3000 Akt.	mittelbegüt. 3.000 bis 10.000 Akt.	begüt. (reiche) über 10000 Akt.	insgesamt	äuß. arme unt. 1000 Akt.	arme 1000 bis 3000 Akt.	mittelbegüt. 3000 bis 10000 Akt.	begüt. (reiche) über 10000 Akt.	insgesamt
1	10	6	2	19	2	22	32	9	65

Wie aus obiger Tabelle hervorgeht, ist die Anzahl der begüterten Muselmanen viel größer als die der Nichtmuselmanen — 9:2 —, während die Zahl der mittelbegüterten Muselmanen im Vergleich zu den Christen 32:6 ist. Der größere Teil der Nichtmuselmanen — 10 von insgesamt 19 — rechnet zu den Armen, während die entsprechende Anzahl bei den mohammedani.

<sup>23</sup> G. Gălăbo v, H. W. Duda, Die Protokollbücher des Kadiamtes Sofia, München, 1960, S. 40, Dok. № 187.

<sup>24</sup> Ibid., S. 25, Dok. № 71, S. 22, Dok. № 58, S. 42, Dok. № 146.

<sup>25</sup> Or.-Abtlg., NBKM, Sofioter Sidjill 1 bis. 1.31-a, Dok. I.

<sup>26</sup> G. Gălăbo v, H. W. Duda, op. cit., S. 342, Dok. № 1115.

schen Verkäufern von Häusern etwa 1/3 der Gesamtzahl Muselmanen ausmacht.

Wir wollen auch die Angaben über Sofia aus der ersten Hälfte des XVII. Jahrhunderts anführen, die wir nach den veröffentlichten Dokumenten über das XVII. Jahrhundert bis 1647 von Duda — Galabov zusammenfaßten.<sup>27</sup>

Nichtmuselmanen					Muselmanen				
äuß. arme unt. 1000 Akt.	arme 1000 bis 3000 Akt.	mittelbegüt. 3000 bis 10000 Akt.	begüt. (reiche) über 10000 Akt.	insgesamt	äuß. arme unt. 1000 Akt.	arme 1000 bis 3000 Akt.	mittelbegüt. 3000 bis 10000 Akt.	begüt. (reiche) über 10000 Akt.	insgesamt
3	8	10	1	22	6*	39	36	6	87

\* Ein Haus war an Nichtmus. verkauft

Aus obiger Tabelle ist ersichtlich, daß, wie auch bei der vorhergehenden, die Anzahl der armen Nichtmuselmanen größer ist als die entsprechende bei den Muselmanen und umgekehrt — die Anzahl der reichen Muselmanen ist geringer als die entsprechende der Muselmanen. Interessant ist die Ermittlung, daß auch bei der mohammedanischen Bevölkerung gewisse sozial verschiedene Schichten bestanden haben, obwohl die Anzahl der Mittelbegüterten und der Begüterten im Vergleich zu den Nichtmohammedanern in der Stadt erheblich größer war, was aus den obigen Tabellen hervorgeht.

Hinweise auf äußerst arme Bürger besitzen wir auch aus anderen Quellen. Folgende Angaben über arme Bürger der Stadt Vidin in der Mitte des XVI. Jahrhunderts (1542) liegen vor: Im Stadtviertel Pop Ivan ist der arme Todor registriert, im Stadtviertel Pop Sredko, der arme Serbe, im Stadtviertel Pop Pejo der arme Michail und in dem Stadtviertel Drug Pop Stojan der arme Mani.<sup>28</sup>

Zu den reichsten Vertretern der Stadtbevölkerung sind die Wucherer zu rechnen. Es liegen Mitteilungen über Wucherer in den bulgarischen Städten im XVI. Jahrhundert vor. Vornehmlich sind es Muselmanen. Aus dem Jahre 1567 stammen Auskünfte über Wucherer, die von der türkischen Obrigkeit als Dshelepkeschani (Schlachtviehhändler) registriert sind.<sup>29</sup> In Philibe (Plovdiv) ist der Wucherer Havale Ibrahim vermerkt, der als Dshelepkeschan, dem Register nach, 100 Schafe abgeben sollte, was das Höchste von allem ist, was mohammedanische und nichtmohammedanische Dshelepkeschani in der Stadt und was dem Staat auch der Saraf (Geldwechsler) Ramasan abzugeben hatte. Das ist ein unumstößlicher Beweis für Ibrahims beträchtliches Vermögen. In Sofia ist der Wucherer Hadshi Piri in dem Stadtviertel Kara Danischmend registriert, im Stadtviertel Kassablar der Wucherer Kemal. Im Register der Stadt Radomir steht der Wucherer Ramasan, Sohn des Salich, vermerkt. Die Stadt Dupnitsche (Dupnitza, das heutige Stanke Dimi-

<sup>27</sup> G. Galabov, H. W. Duda, op. cit., S. 87—372.

<sup>28</sup> Or. Abtl. NBKM. OAK3/36, 1.4b, 1.5a, 1.6a, 1.6b Das Dokument ist ein Auszug aus einer ausführlichen Beschreibung der livata (=Kreis) Vidin, in den mittleren 10 Tagen des Monats Dschemasiülewel i. J. 949 (23. VIII.—1. IX. 1542) gefertigt.

<sup>29</sup> Die Angaben sind dem Register über die Dshelepkeschani (=Schlachtviehhändler) auf bulgarischen Boden i. J. 1576 — Or. Abtlg. NBKM, F. 95, Arch. Ed. 23 — entnommen.

trov) führt in ihrem Register als Dshelepkeschan Mustafa, den Sohn des Wucherers Fuad Ali. Erwähnenswert ist, daß unter den Dshelepkeschani in Philibe (Plovdiv) die Person Pavle der Kaufmann angeführt ist.

Um die Mitte des XVI. Jahrhunderts ist der nichtmohammedanische Kaufmann Dobrina registriert, und zwar in der Liste vom Waqf (Besitz zugunsten wohlthätiger oder kirchlicher Zwecke) von Ibrahim Pascha.<sup>30</sup> Aus einem Dokument vom Jahre 1550 erfahren wir, daß Marin, Sohn des Tolo, an Bogdan, Sohn von Gine, Sukno (Wollstoff) für 200 Aktsche verkauft hat.<sup>31</sup> Konstantin, Sohn des Manol aus Melnik, hat um das Jahr 1619 als Kaufmann in Sofia gelebt.<sup>32</sup> An dem dortigen Handel waren in geringerem oder höherem Maße Krämer, Drogisten u. a. beteiligt, worauf wir, was Sofia und die anderen bulgarischen Städte betrifft, viele Hinweise besitzen. Für 1690 haben wir Auskünfte über den Kaufmann Kara Anton, Sohn von Petre, aus Sofia.<sup>33</sup> Angaben über bulgarische Kaufleute, die in unserem Land mit Händlern aus Dubrovnik im XVI.—XVII. Jh. in Verbindung standen, erhielten wir von Iv. Sakasov.<sup>34</sup> Aufschlußreich ist, daß auch ein westeuropäischer Reisender, und zwar Gerlach, von bulgarischen Kaufleuten in Konstantinopel berichtet.<sup>35</sup>

An den Handelsverbindungen zwischen den bulgarischen Städten Vidin, Nikopol, Sofia, Tärnovo u. a. mit Transsylvanien in der zweiten Hälfte des XVI. und der ersten Hälfte des XVII. Jahrhunderts waren außer Griechen, Armeniern, Türken, Juden und Serben auch bulgarische Kaufleute beteiligt.<sup>36</sup>

Die bulgarischen Kaufleute verfügten natürlich über ein gewisses Grundkapital, das durch Handelstätigkeit vergrößert werden konnte.

Manche Handwerke, wie z. B. das Goldschmiedehandwerk, erforderten einen gewissen größeren Geldbesitz zum Ankauf von Material — Gold, Silber u. a. Zahlreich sind die Hinweise auf christliche Goldschmiede in den einzelnen Städten. Diese Hinweise sprechen dafür, daß es in den Städten sowohl mohammedanische als auch eine begrenzte Anzahl christlicher Bewohner in besserer Vermögenslage gegeben hat. Es kan dahin, daß christliche und mohammedanische Wucherer gemeinsam auf die arme Bevölkerung Druck ausübten, wie es im Kreis Kitschevo der Fall war, wo sich Mohammed und Halil aus der Stadt Kitschevo, Petko und Stojan aus dem Dorf Srbitzja und der Nichtmohammedaner Nisse aus Novo selo als grausame Wucherer zeigten, die in jener Gegend die rechtlose arme Bevölkerung unterdrückten.<sup>37</sup> In Ochrid sah sich die Obrigkeit gezwungen anzuordnen, daß die Verwaltungsbehörden das Ausleihen von Geld zu mehr als 1½ von Zehn (Aktsche) Zinsen nicht gestatteten, da hierdurch die Raja (gesamte Bevöl-

<sup>30</sup> Or. Abtlg. NBKM, OAK 217/8, I. 11-a.

<sup>31</sup> G. Galabov, H. v. Duda, op. cit. S. 41, Dok. Nr. 142.

<sup>32</sup> G. Galabov, H. v. Duda, op. cit. S. 243, Dok. Nr. 943.

<sup>33</sup> Or. Abtlg. NBKM, Sof. Sidjill 85, I. 21b, Dok. III.

<sup>34</sup> Iv. Sakasov, Die Wirtschaftsverbindungen zwischen Dubrovnik und den bulgarischen Gebieten im 16. und 17. Jahrhundert, Sofia, S. 29, 66, 93, 101 u. a.

<sup>35</sup> K. Iretschek, Alte Reisen durch Bulgarien im 15.—18. Jh., Periodische Zeitschrift, VI, 1883, S. 41.

<sup>36</sup> M. Dan et S. Goldenberg, Le commerce balkano-levantin de la Transylvanie au cours de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et au début du XVII<sup>e</sup> siècle, Revue des études des sud-est européennes, t. V., Bucarest, 1967, Nr. 1—2, p. 96.

<sup>37</sup> D. Schopova, Makedonien im XVI. und XVII. Jahrhundert, Dokumente aus Konstantinopler Archiven (1557—1645), Skopje, 1955, S. 43—44.



kerung) unter Druck gesetzt und völlig unfähig gemacht werde, Steuer zu zahlen.<sup>38</sup>

Die reichen Juden in den Städten beschäftigten sich mit Wuchergeschäften. Die von „sehr schweren Zinsen und Zinseszinsen“ ruinierte nichtmohammedanische Bevölkerung in Konstantinopel, Nikopel und Saloniki erhob vor dem Sultan Sulejman in Jahre 1535 Klage gegen die jüdischen Wucherer.<sup>39</sup> Die reichen Juden würden sich prunkvoll in eingeführte Stoffe kleiden und sich durch nichts von den reichen Muselmanen unterscheiden. Dies stünde im Gegensatz zu den Diskriminationsnormen der Scheriat (Scheriat-religiöses mohammedanisches Recht) und führe in der Praxis zu Verteuerung der als Vorrecht der Muselmanen betrachteten schönen Bekleidung. In einem Befehl an die Bejlerbeys (Bejlerbey-osmanischer hoher Verwalter) in Skopje, Vältschitran und Prisren wird angeordnet, den Juden in den ihnen unterstehenden Gebieten zu verbieten, Kleidurg aus Ibrischim (Seide), Skerletna Tschocha und Tschakiri (Beinkleider aus dünnem Stoff) sowie andere Kleider zu tragen, die nur von Muselmanen getragen werden dürften.<sup>40</sup>

Doch auch unter den jüdischen Bewohnern der Städte gab es Reiche, Mittelbegüterte und Arme. Das geht besonders deutlich aus einem Dokument vom Jahre 1634 hervor, worin mitgeteilt wird, es sei eine Fetwa (-Entscheidung eines Muftis) veröffentlicht worden, dergemäß von den Juden in einer Stadt eine ihrer Vermögenslage entsprechende Kopfsteuer erhoben werde. Diejenigen, deren Vermögen sich auf 10 000 und mehr Silberdrachmen belief, mußten eine Kopfsteuer von 48 Drachmen zahlen. Wieviel die Mittelbegüterten zu zahlen hatten, ist nicht genau angegeben. Von so Armen, daß ihr Eigentum nicht 200 Drachmen wert war, sollten 12 Drachmen genommen werden.<sup>41</sup>

Das Einziehen der Kopfsteuer geschah in dem Imperium überhaupt der Vermögenslage der nichtmohammedanischen Untertanen entsprechend, und zwar wurden sie je nach ihrem Besitzstand in drei Gruppen (Klassen) geteilt.<sup>42</sup>

In den Städten trieben auch die reichen mohammedanischen Bürger eifrig Wucher. Sie kreditierten die Pächter von Muqāṭaʿat (Muqāṭaʿa = etwas für bestimmte Zeit in Pacht Gegebenes). Eine Reihe von Erwerbsquellen, wie das Einziehen verschiedener Arten Steuern — Gizye (Kopfsteuer), Ispendshe Iltizam (Pacht), Bağ (Marktsteuer), Steuer auf die Schafe, auf die Reisfelder, auf die großen Fischernetze, Mühlen-, Weinbergsteuern usw. wurden als Muqāṭaʿat zusammengefaßt und den Mültezimi (Pächtern) in Iltizam (Pacht) gegeben. Die Pächter waren in der Mehrzahl Muselmanen oder Juden. Ganz selten werden auch nichtmohammedanische Pächter erwähnt; so stand z. B. die Muqāṭaʿa, die aus der Pferdemarkt-, der Schlachthof- und der

<sup>38</sup> D. Schopova, op. cit., S. 87—89, Dok. Nr. 65.

<sup>39</sup> Jüdische Quellen über die gesellschaftlich-ökonomische Entwicklung der Balkangebiete im XVI. Jh., Bd. I, Sofia, 1958, S. 451—452.

<sup>40</sup> D. Schopova, op. cit., S. 49—50, Dok. Nr. 35.

<sup>41</sup> Türkische Dokumente über die Geschichte des makedonischen Volkes, erste Serie, II, Skopje, 1966, S. 57—58, Dok. Nr. 111.

<sup>42</sup> Ausführlicher über die Kopfsteuer s. W. Chr. Nedkoff — die Gizya (Kopfsteuer) im Osmanischen Reich mit besonderer Berücksichtigung Bulgariens, Leipzig, 1942. H. Hadzibegić, Glavarina u Osmanskog državi, Sarajevo, 1966.

Adrianopler Sklavenmarktsteuer bestand, 1494 bis 1497 unter dem Iltizam von Angelos, Sohn des Jani.<sup>43</sup> Die ungeheure Summe von 49 992 533 Aktsche mußte als zweijährige Rate für die Salinen in Saloniki und Tschitros der Nichtmohammedaner Jorgi, Sohn des Paläologs, zahlen.<sup>44</sup>

Natürlich konnten zum In-Pacht-Nahmen von großen Einnahmequellen nur solche Untertanen greifen, die gewisse, ihre ersten Schritte garantierenden Kapitalien besaßen. Die Pächter rechneten darauf, durch Nehmen der Pachten reich zu werden, indem sie mehr als die vorgesehenen Steuerraten einzogen.

Der Prozeß der Bildung sozialer Schichten verstärkte sich in der zweiten Hälfte des XVI. Jahrhunderts. Die Zersetzung innerhalb der Sipahis- und Janitscharenorganisationen erhöhte den Druck auf die nichtmuselmanische Raja, darunter auch die Stadtbevölkerung. Besonders anschaulich geschildert ist dieser Prozeß der Verschlechterung der Lage der bulgarischen Bevölkerung und des Stärkerwerdens der sozialen Unterschiede zwischen den einzelnen Schichten innerhalb der osmanischen Gesellschaft in der Denkschrift von Pavel Dshordshitsch, an den Kaiser Rudolph II. gerichtet. Bezugnehmend darauf, daß nach dem Tode des Mechmed Pascha begonnen wurde, die Kadämter zu verkaufen, schreibt Pavel Dshordshitsch: „Hiermit ist das Übel nicht zu Ende, verursacht von der Ungerechtigkeit, die diese armen Christen heimzusuchen beginnt, im Gegenteil, das sie betreffende Unheil greift immer weiter; denn abgesehen davon, daß diese Ungerechtigkeit die Ursache war und ist, daß sie ihrer Frauen und Kinder verlustig gehen, sind das eine wie das andere Geschlecht (Männer und Frauen) gezwungen, die widerwärtige Lüsternheit der Sipahis und Janitscharen über sich ergehen zu lassen, die ihnen außerdem auch noch ihren Besitz, wie Geld, Getreide, Wein und alles andere, was ihnen in die Hände fällt, gewaltsam entreißen. Ferner, wenn wir die anderen Belastungen beiseite lassen, sind sie auch noch durch die Steuern gepeinigt. Wo früher fünfzig Aspri(aqçe) pro Kopf, d. h. für jeden einzelnen Menschen, gezahlt wurden, begannen sie vor drei Jahren, als ich mich in Bulgarien befand, je vierhundert und Aspri zu zahlen, und jetzt höre ich, daß sie bis auf achthundert und tausend Aspri gekommen sind. Zu dieser Unbill muß dann noch das Wucherwesen hinzugefügt werden, das dergestalt ist, daß alle ohne Hoffnung, sich zu befreien, davon begraben sind, wenn sie selbst all ihren Besitz samt ihren Kindern verkaufen...“<sup>45</sup>

Diese Auskunft über die Verschlimmerung der schweren Lage der Bevölkerung im Osmanischen Reich während der letzten Jahrzehnte des XVI. Jahrhunderts ist nicht die einzige. Kutschibej Gömürdshinskij ruft aus, daß in solcher Bedrängnis und Bedrückung, worin sich die armen Bewohner befänden, „sie niemals, in keinem einzigen Lande, keinem einzigen Staate gewesen seien.“<sup>46</sup>

Der Zerfall des osmanischen Feudalsystems bewirkte, daß ein Teil der Raja die Landwirtschaft aufgab und in die Stadt flüchtete, wo er ein einträglicheres Leben zu finden hoffte, was, wie der türkische Chronist aus

<sup>43</sup> M. Tayyib Gökbiğın — XV—XVI asırlarda Edirne ve Paşa livâsı, vakkıflar-mülkler-mukataalar. Istanbul, 1952, S. 93.

<sup>44</sup> M. Tayyib Gökbiğın, op. cit., S. 152.

<sup>45</sup> N. I. Milev, Ein unveröffentlichtes Dokument..., S. 95—96.

<sup>46</sup> W. D. Smirnov, op. cit., S. 142.

dem XVII.—XVIII. Jahrhunderts, Najma, bemerkt, von den vorherigen Sultanen nicht zugelassen worden wäre.<sup>47</sup>

Zur Vertiefung dieser sozialen Unterschiede trug selbstverständlich die immer größer werdende Rolle des Wucherkapitals in der städtischen Wirtschaft bei. Das Wucherkapital ruinierte die städtischen Kleinbesitzer. Um ihre Schulden bezahlen zu können, waren sie gezwungen, ihre Häuser und Läden zu verkaufen. Schon beim Aufnehmen der Anleihe — dahin gehen die zahlreichen Angaben der Schriftquellen — verpfändeten viele Bürger gewöhnlich ihre Häuser, Weinberge oder Gärten. Geld zu Wucherzinsen wurde in den Städten auch von den Waqfs ausgegeben. Geriet der Schuldner in Zahlungsunfähigkeit, so ergriff der Waqf von den Gütern Besitz, die jener verpfändet hatte. Auf diese Weise trug das Wucherkapital des Waqfs zur Vertiefung der sozialen Unterschiede innerhalb der Schichten der Stadtbevölkerung jener Periode bei. Opfer des Wucherkapitals waren in der Regel die nichtvermögenden Stadtbewohner, doch nach den Dokumenten zu urteilen, gerieten in Zahlungsunfähigkeit auch reichere Besitzer. Der Keçeği (Filzwalker) Abdi Besche schuldete dem Waqf Orakschi Dshafer 10 000 Aktche. Er verkaufte seinen Laden in dem Stadtviertel der Keçeğiler zu Sofia dem Waqf, worauf er für eine Miete von 1000 Aktche ihn auch weiterhin in Händen hatte. Für eine Schuld von 10 000 Aktche an den Waqf Orakschi Dshafer übergab der Abağy (-Schneider) seinen Laden dem Mütewelli (-Verwalter des mohammedanischen Waqf-Besitzes) des Waqf. Um ihre Suhuld an den Waqf Ewhadzade abzutragen, verkaufte im Jahre 1647 die Bulgarin Stana, Tochter des Alexi, aus dem Stadtviertel Rale Vuk? an den Mütewelli des Waqfs ihren Weinberg in der Umgegend des Dorfes Dragostinzi zu 8000 Aktche. Sie blieb in Nutznießung des Weinbergs für eine Jahrespacht von 800 Aktche.<sup>48</sup>

Zur Auszahlung einer Schuld von 2500 Aktche des Nichtmohammedaners Tomtscho aus dem Viertel „Kara Hissar“, Sofia, wurde ihm sein Weinberg von ungefähr 6 Čapalyq (Flächenmaß) in der Umgebung des Dorfes Goljanovzi zwangsverkauft.<sup>49</sup>

Ein anderer Faktor, der zur Verstärkung der sozialen Unterschiede zwischen den einzelnen Schichten im Imperium beitrug, war die Entwertung der im Umlauf befindlichen Geldmünzen, die in der zweiten Hälfte des XVI. Jahrhunderts in dem ganzen Imperium vor sich ging und die Steuerlast der städtischen Bevölkerung erhöhte. Sie führte zu einem Steigen der Warenpreise. Besonders deutlich kommt der Einfluß der Steuererhöhung auf die Bevölkerung des Imperiums in der Beschreibung von Kutschibej Gömürdshinskij zum Ausdruck. Er hebt hervor, daß die ganze Raja verarmt sei, seitdem die Geldmünze sich entwertet habe.<sup>50</sup>

<sup>47</sup> W. D. Smirnov, op. cit., S. 219.

<sup>48</sup> G. Galabov, H. W. Duda, op. cit., S. 196, Dok. Nr. 705; S. 197, Dok. Nr. 712; S. 196—197, Dok. Nr. 709; S. 249, Dok. Nr. 862; S. 325, Dok. Nr. 1071, S. 363; Dok. Nr. 1167 u. a.

<sup>49</sup> Or. Abtelg. NBKM, Sof. Siğil I bis. Dok. I, 1.58-b; 1.61-b, Dok. I; 1.63-b, Dok. III; 1.78-b, Dok. II; 1.79-b, Dok. III. Vgl. auch die Abhandlung von V. P. Mutaftschieva — Über die Rolle des Waqfs in der städtischen Wirtschaft des Balkans unter der Türkenherrschaft, XV.—XVII. Jh. Ausg. des Geschichtsinstituts, Sofia, 1962, Bd. X, S. 121 f.

<sup>50</sup> A. S. Tweritinova, Ein zweites Traktat von Kutschibej, Wiss. Annalen des Inst. f. Orientkunde, VI, 1953, Moskau-Leningrad, S. 257. Über die Veränderungen im osmanischen Feudalsystem während der folgenden Jahrhunderte vgl. H. Gubb, H. Bowen,

Als wichtiges Glied im osmanischen Feudalsystem hatte die Stadt deutlich ausgeprägte Klassenstruktur. Es lebten darin, wie bereits erwähnt, höhere osmanische Verwaltungsvertreter, Wucherer, reiche Kaufleute, sowie auch Adlige und reiche Leute der versklavten Volksangehörigen. Sie stellten den reichen Teil der Stadtbevölkerung dar. Zu ihr gehörten auch Einwohner in guter Vermögenslage, vornehmlich Kaufleute, Handwerker und auch einige Stadtbewohner, die sich mit Landwirtschaft beschäftigten.

Das dritte Element der Bevölkerung der bulgarischen Stadt waren die armen Stadtbewohner. Hierzu sind die armen Handwerker zu rechnen, arme Warenhändler, Lehrlinge, Gesellen und arme, in der Stadt lebende Landwirtschaftstreibende. Unter ihnen heben sich deutlich Schichten ab. Es existierte ein äußerst armer Teil Stadtbewohner. Wir wiesen daraufhin, daß die für sie bei einem Vergehen vorgesehenen Geldstrafen geringer waren als für die anderen Kategorien Stadtbewohner. Ihnen gehörten die billigsten städtischen Häuser.

Aus dem oben Dargelegten geht der Prozeß der Bildung sozialer Schichten auch unter der mohammedanischen Stadtbevölkerung hervor. Den bekannten Angaben über Sofia ist zu entnehmen, daß die Zahl der reichen Nichtmuselmanen im allgemeinen kleiner ist als die der reichen Muselmanen, während es sich in bezug auf die armen Bürger umgekehrt verhält. Es ist schwierig, das Problem des sozialen Verhältnisses zwischen Muselmanen und Christen in jeder einzelnen Stadt auf Grund des vorhandenen Quellenmaterials zu lösen.

Die Angehörigkeit zu dem herrschenden türkischen Volke versetzte die mohammedanischen Stadtbewohner in eine juristisch viel günstigere Lage. Die administrativen Stadtämter und die leitenden Ämter in den Zünften waren in ihren Händen. In der Praxis waren die Garantien für den Besitz bei der mohammedanischen Bevölkerung größer. Dies schuf Bedingungen dazu, daß sich in ihren Kreisen ein großer reicherer Teil städtischer Bevölkerung heranbildete.

Gleichzeitig befanden sich in der bulgarischen Stadt nichtmohammedanische Bürger, die vermögender waren und Einfluß auf die türkische Obrigkeit hatten. Ein unbeträchtlicher Teil von ihnen war adliger Herkunft, und wahrscheinlich bestand er aus näheren oder entfernteren Abkömmlingen der alten bulgarischen Feudalaristokratie. Große Kapitalien besaßen auch viele jüdische Kaufleute. Der überwiegende Teil der bulgarischen Bevölkerung gehörte zweifellos den mittleren und zumeist den armen Schichten der Stadt an.

Die Zersetzung im osmanischen Feudalsystem gegen Ende des XVI. Jahrhunderts und in den folgenden Jahrhunderten ließ die sozialen Unterschiede zwischen den Schichten in der bulgarischen Stadt immer tiefer werden.

### **III. Publications**



**DIE KOMMISSION FÜR SPÄTANTIKE RELIGIONSGESCHICHTE  
IM RAHMEN DES INSTITUTS FÜR GRIECHISCH-RÖMISCHE  
ALTERTUMSKUNDE DER DEUTSCHEN AKADEMIE  
DER WISSENSCHAFTEN ZU BERLIN**

*Prof. Dr. J. Irmscher (Berlin)*

Vor 75 Jahren, im Jahre 1891, nahm die Kirchenväterkommission der Königlich Preußischen Akademie der Wissenschaften ihre Tätigkeit auf — im kaiserlichen Deutschland, getragen von Gelehrten, die sich vollbewußt dem Bürgertum zurechneten —, seit 11 Jahren, seit dem Jahre 1955, gehört die Kommission für spätantike Religionsgeschichte als Arbeitsgruppe dem Institut für griechisch-römische Altertumskunde der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu —, einer Institution der Deutschen Demokratischen Republik, die mit allen ihren Bürgern der Vollendung des sozialistischen Aufbaus zustrebt. Stellt sich angesichts solcher Gegensätze nicht mit Notwendigkeit die Frage, ob jene gelehrte Unternehmung, deren Jubiläum wir heute begehen, in unserer Gegenwart nicht nur noch ein Relikt aus einer schon fernergerückten Vergangenheit darstellt, das lediglich einer übertriebenen, wenn nicht gar mißverstandenen Traditionspflege seine Fortexistenz verdankt? Oder ist es womöglich gerade umgekehrt, daß nämlich die Kommission von ihrem Tätigkeitsfeld her wie in Anbetracht ihrer jahrzehntelangen Erfahrungen in wissenschaftlicher Gemeinschaftsarbeit mit nationaler und internationaler Kooperation imstande ist, auf sehr wesentliche Anliegen der Altertumsforschung unserer Gegenwart Antwort zu geben und daneben noch methodische Anregungen zu vermitteln? Es soll im folgenden versucht werden, auf solche Fragen einzugehen, im Rückblick auf die Vergangenheit die Aufgaben in Gegenwart und Zukunft zu bestimmen<sup>1</sup>.

Die Kommission für spätantike Religionsgeschichte ist ein echtes Produkt der Altertumswissenschaft des 19. Jahrhunderts, in welchem die angewachsenen Produktivkräfte und, dadurch bedingt, die Erweiterung des Weltbildes, die verbesserten Möglichkeiten des Verkehrs, schließlich die verstärkte Internationalität der Wissenschaft in allen philologisch-historischen Disziplinen das Bestreben auslösten, die verfügbaren Quellen zu thesaurieren und den erreichten Wissenstand in Handbüchern und Fachencyklopädien festzuhalten. Auf dem Felde der Altertumskunde wurde dieses Anliegen vornehmlich durch die deutsche Wissenschaft getragen, die zu jener Zeit in diesem

<sup>1</sup> Der Vortrag, der aus Anlaß des 75. Bestehens der Kommission für spätantike Religionsgeschichte am 14. November 1966 in der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin gehalten wurde, gründet sich in manchen Partien auf die Skizze: Johannes Irmscher, Die Kommission für spätantike Religionsgeschichte der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, *Nuovo Didaskaleion* 13, 1963, 97 ff.; auf diese und die dort gegebenen Belege wird daher ein für allemal verwiesen.

Fache eine führende Rolle spielte, die Berliner Akademie aber übernahm dabei wesentliche Aufgaben in der Bereitstellung der Quellen. Sie hatte in solcher Arbeit bereits reiche Erfahrungen gesammelt; denn in ihren Mauern war 1815 von August Böckh das Griechische Inschriftenwerk initiiert und in diesem Zusammenhang in für jene Zeit revolutionierender Weise der Hauptzweck der Akademie dahingehend bestimmt worden, „Unternehmungen zu machen und Arbeiten zu liefern, welche kein einzelner leisten kann, teils weil seine Kräfte denselben nicht gewachsen sind, teils weil ein Aufwand dazu erfordert wird, welchen kein Privatmann zu machen wagen wird“<sup>2</sup>. Auf solche Prinzipien hat in der zweiten Hälfte des Jahrhunderts Theodor Mommsen die Idee der „Großwissenschaft“ gegründet, „die nicht von einem geleistet, aber von einem geleitet wird“ und die als „ein notwendiges Element unserer Kulturentwicklung“ anzusehen sei. Gewiß nicht zufällig tat er diese Äußerung gerade bei der Begrüßung des Kirchenhistorikers Adolf Harnack, der 1890 als 39jähriger zum ordentlichen Mitglied der Akademie gewählt worden war. Denn sehr bald schon ermunterte der Klassensekretär Mommsen den jungen Gelehrten, neben das Inschriftenkorpus, das Griechische Münzwerk, die Ausgabe des Aristoteles und seiner Kommentatoren, die Prosopographie der römischen Kaiserzeit, das Limes-Unternehmen und die der Akademie stets eng verbundenen Monumenta Germaniae Historica als zusätzliches Projekt ein Corpus patrum Graecorum Antenicenorum zu stellen — eine „Ausgabe der gesamten christlichen vornikänischen Literatur in griechischer Sprache“.

Es ist bezeichnend für die Wissenschaftskonzeption der Epoche, daß in der Denkschrift, welche die Akademie in der Angelegenheit dem vorgesetzten Ministerium unterbreitete, zwar ausführlich über Arbeitsmodus und Finanzierung gesprochen wurde, von dem eigentlichen Zweck der Ausgabe dagegen kaum die Rede war: „Auf die Notwendigkeit und Wichtigkeit eines solchen Unternehmens glaubt die Akademie nicht besonders hinweisen zu müssen“. Sie begnügte sich vielmehr damit, das 1864 begonnene Corpus scriptorum ecclesiasticorum Latinorum der Wiener Akademie anzuführen, obgleich dieses nur bedingt eine Parallele zu der hernach entstandenen Reihe der „Griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte“ darstellt, und verließ sich im übrigen auf die anerkannte Geltung des Mommsenschen Wissenschaftspositivismus. „Es ist die Grundlegung der historischen Wissenschaft, daß die Archive der Vergangenheit geordnet werden“, hatte Mommsen 1858 in seiner akademischen Antrittsrede erklärt — Mommsen, der Historiker, der sein Leben lang als demokratischer Politiker wirkte und seine wissenschaftliche Leistung in den Dienst dieses Wirkens stellte! — und damit eine Form der akademischen Gemeinschaftsarbeit postuliert, die sich ohne unmittelbares Erkenntnisziel vollzieht, vielmehr ihre Bestimmung in der möglichen Herbeiführung unendlicher künftiger Erkenntnisse findet. Für eine solche Konzeption bedurfte konsequenterweise eine auf Vollständigkeit gerichtete Quellensammlung keines Wortes der Begründung, und wenn in dem vorerwähnten Memorandum recht unvollständig von ersprießlichen Diensten der Sammlung lediglich für das „Studium der alten Kirchengeschichte, der römischen Geschichte und der patristischen Philologie“ die Rede war, so bestätigt sich darin nur unsere These.

<sup>2</sup> Zitiert nach Adolf Harnack, Geschichte der Königlich Preußischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, I 2, Berlin 1900, 669.



Als Leitfaden und Fundament für die Ordnung der Archive der Vergangenheit (um bei Mommsens Formulierung zu bleiben) legte Harnack binnen kürzester Frist — im Jahre 1893 — seine „Bibliotheca Antenicæna“ vor, will sagen seine „Geschichte der altchristlichen Litteratur bis Eusebius“, die ja ebensowenig eine Literaturgeschichte ist wie des Fabricius „Bibliotheca Graeca“, deren Vorbild Harnack nach seinen eigenen Worten folgte — ein, wie die Neuauflage von 1958 beweist, heute noch nicht zu entbehrendes Werk. Wenngleich nicht so rasch wie vorgesehen, so kam doch auch das eigentliche Korpus gut voran und wurde sehr bald zum anerkannten Arbeitsmittel der internationalen Wissenschaft.

In unserem Zusammenhang interessiert jedoch weniger der Fortgang der Arbeit im einzelnen als die Entwicklung der sie tragenden Konzeption. In seiner „Geschichte der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin“, die Harnack zur 200-Jahrfeier der Institution im Jahre 1900 vorlegte, wird auch die Arbeit der Kommission in dem ersten Dezennium ihres Bestehens behandelt. Den Beitrag, den sie leistet, kennzeichnet der Autor zuvörderst als einen historischen, wobei er der Epoche der römischen Kaiserzeit unter weltgeschichtlichem Aspekt eminente Bedeutung beimißt. Die Quellen, welche die Kommission bereitstellte, vermöchten auf Fragen wie die folgenden zu antworten: Wie konnte sich die christliche Religion binnen weniger Jahrhunderte zu dem mächtigen Organismus entwickeln, der in gewisser Weise das Imperium Romanum fortsetzte? Welchen umgestaltenden Einfluß übte das Christentum auf die antike Kultur und Literatur? Durch was für ein religiöses, politisches, wissenschaftliches Kapital trug die alte Kirche zur Ausbildung des romanischen und des germanischen Mittelalters bei?<sup>3</sup>

Erneut gab das 25jährige Bestehen der Kommission im Jahre 1916 Anlaß, Ausblick zu halten. In öffentlicher Sitzung der Akademie prägte der *ἀρχηγέτης* des Unternehmens die Vorstellung von der paläontologischen Schicht der christlichen Literatur, die vor der umfangreichen Hochpatristik des 4. und 5. Jahrhunderts liegt, welche, wie wir hinzufügen möchten, den politischen Sieg des Christentums und damit dessen innere Umbildung zur Staatsreligion zur Voraussetzung hat. Eben diese paläontologische Schicht, um welche die Kirchenväterkommission (die demnach ihren Namen durchaus zu Unrecht trug) bemüht war, zeige das Ringen um die der antiken Welt gemäße Religion, dokumentierte die Auseinandersetzung des Christentums mit der Kultur und dem Staat seiner Umwelt, widerspiegele seinen Sieg, nachdem es zu einer halbhellenischen Religion geworden. Es ist — auch im Hinblick auf die von uns eingangs gestellten Fragen — höchst bemerkenswert, daß Friedrich Engels 1886<sup>4</sup> in seinem „Ludwig Feuerbach“ fast mit den gleichen Formeln das frühe Christentum als „die den Zeitumständen entsprechende Religion“ bezeichnet und es als eine „Mischung verallgemeinerter orientalischer, namentlich jüdischer Theologie und vulgarisierter griechischer, namentlich stoischer Philosophie“<sup>5</sup> charakterisiert hatte; im selben Zusammenhang sah er — ebenso wie Harnack — der Forschung die Aufgabe gestellt: „Wie es ursprünglich aussah, müssen wir erst wieder mühsam erforschen, da seine uns überlieferte Gestalt nur diejenige ist, in der es

<sup>3</sup> Harnack, a. a. O. 1034.

<sup>4</sup> Karl Marx/Friedrich Engels, Werke, 21, Berlin 1962, 260.

<sup>5</sup> A. a. O. 303 f.

Staatsreligion und diesem Zweck durch das Nicänische Konzil angepaßt wurde“<sup>6</sup>.

Noch ein letztes Mal hat Harnack in öffentlicher Sitzung über seine Gründung berichtet, am Friedrichstag des Jahres 1926<sup>7</sup>. Die Aufgabe der „Schriftsteller“-Reihe kennzeichnete er in seiner Rede als eine Sammlung von Dokumenten; „denn im Inhalte, nicht in den Formen liegt hier der spezifische Wert“. In auch heute noch programmatischer Weise wandte sich der Berichterstatter bei dieser Gelegenheit gegen eine verselbständigte Betrachtung der altchristlichen Literatur. Denn diese hänge „fast von Anfang an in ihren Formen und in steigendem Maße auch durch ihren Inhalt“ mit der gleichzeitigen antiken „aufs innigste zusammen“ und könne daher „nur als Dokumentengeschichte selbständig auftreten, wie die Literaturgeschichte des römischen Rechts oder die Literaturgeschichte der griechischen Philosophie“. Es war deshalb nur folgerichtig, wenn die Kommission in ihrer Sitzung vom 24. Februar 1928 beschloß, ihre Bezeichnung in „Kommission für die kirchen- und religionsgeschichtlichen Studien im Rahmen der römischen Kaiserzeit“ zu ändern. Diese ungelenke Titulierung vermochte sich freilich auf die Dauer nicht zu halten, auf jeden Fall ist die 1940 beschlossene Benennung „Kommission für spätantike Religionsgeschichte“ sachgerechter als die ursprüngliche Bezeichnung.

Am 10. Juni 1930 verstarb Adolf Harnack, an dem kein Geringerer als der sowjetische Volkskommissar und Kulturpolitiker A. V. Lunačarskij „hervorragende Eigenschaften der alten, verdienten, echten deutschen Gelehrten verkörpert“ fand, „nämlich Wissensdrang, geistige Beweglichkeit und eine erstaunliche, auch im Alter nicht nachlassende Arbeitskraft“; von Harnacks gelehrter Leistung aber sagte der gleiche Beurteiler, er und seinesgleichen hätten „auf dem Gebiete der Sammlung und sozusagen Halbverarbeitung“ wissenschaftlichen „Materials so viel geleistet, daß ohne das Studium ihrer Werke der Marxist nicht arbeiten kann, durch ein solches Studium aber in seiner eigenen Tätigkeit erhebliche Förderung erfährt“<sup>8</sup>.

Die Epoche der Amtsführung von Harnacks Nachfolger Hans Lietzmann (gestorben 1942) ist gekennzeichnet durch das Bestreben, das übernommene Erbe fortzuführen, es gegen die nationalsozialistische Wissenschaftsfeindschaft zu verteidigen und vor der Vernichtung durch den zweiten Weltkrieg zu schützen. Gleichzeitig wurden gewisse Erweiterungen des Editionsprogramms vorgenommen, wenngleich nicht in der begründeten Zielstrebigkeit, die namentlich die späteren Verlautbarungen Harnacks kennzeichnete. Bedeutsam ist darunter ein gemeinsames Arbeitsprogramm mit der Wiener Akademie, das im Sommer 1941 bekanntgegeben wurde<sup>9</sup>; es war auf das vierte Jahrhundert orientiert und sollte „die Herausgabe der bedeutendsten Quellen für die Erforschung der geistigen Struktur jener weltgeschichtlichen Umbruchszeit“ einbegreifen. In Anbetracht des Krieges konnte dieser Plan nur in Ansätzen erfüllt werden und ist inzwischen zu weiten Teilen von anderen Institutionen aufgegriffen worden; von Dauer blieb jedoch die Kooperation mit der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, und die

<sup>6</sup> A. a. O. 304; dazu Irmischer, *Studii clasice* 3, 1961, 102.

<sup>7</sup> Sitzungsberichte der Preußischen Akademie der Wissenschaften 1927, XXVI ff.

<sup>8</sup> A. B. Луначарский, *На западе*, Moskau 1927, 10 ff.

<sup>9</sup> Lietzmann, *Jahrbuch der Preußischen Akademie der Wissenschaften* 1941, Berlin 1942, 130 f.

Probleme der Spätantike sind heute aktueller denn je zuvor — weit über den spezifischen Interessenkreis der Kommission hinaus.

Nach dem Zusammenbruch des faschistischen Staates mußte im Zuge des Neuaufbaus unseres akademischen Lebens die erste Aufgabe notwendigerweise darin bestehen, die Tradition eines international respektierten Forschungsunternehmens der humanistischen deutschen Wissenschaft wiederaufzunehmen, die Arbeitsmaterialien, die den Krieg überstanden hatten, zu ordnen und zu sichten, die neu hinzutretenden Kräfte an die spezielle Thematik heranzuführen, die Verbindungen zu den auswärtigen Mitarbeitern wieder zu knüpfen und neue zur Teilnahme zu gewinnen; endlich war die Fortführung der Veröffentlichungen zu sichern. Erst von einer solchen gesicherten Plattform her wurde es möglich, Arbeitsrichtung und Arbeitsplan neu zu bestimmen.

Als im Jahre 1955 in der neuerstandenen Deutschen Akademie der Wissenschaften das Institut für griechisch-römische Altertumskunde gebildet wurde, um die auf diesem Felde zum Teil seit langer Zeit bereits bestehenden Unternehmungen zusammenzuführen und daneben neuen Initiativen Raum zu geben, wurde auch die Kommission für spätantike Religionsgeschichte als Arbeitsgruppe diesem Organismus einverleibt. Das Institut sieht sein wesentliches Anliegen darin, einerseits die in der akademischen Tradition bewährte Gemeinschaftsarbeit bei der Herausgabe und Erschließung der Fontes, ohne die philologisch-historische Tätigkeit nicht denkbar ist, fortzuführen, gleichzeitig und gleich gewichtig aber die dabei gewonnenen methodischen Erfahrungen auf interpretatorische, synthetische und popularisierende Arbeiten zu übertragen, die vordem außerhalb der akademischen Arbeitsstellen — vornehmlich von den Akademikern und den Kommissionsmitgliedern — geleistet wurden. Nicht zuletzt sollte die Institutsgründung auch die Scheidewände zwischen den verschiedenen altertumskundlichen Unternehmungen durchbrechen, durch den wechselseitigen Austausch einem ungesunden Spezialistentum entgegenwirken und bei aller Verfeinerung in der Detailforschung stets die Konzeption einer umfassenden, einheitlichen Altertumswissenschaft lebendig erhalten.

Was ergab und ergibt sich aus solchen Grundsätzen für die Tätigkeit der Kommission für spätantike Religionsgeschichte? Zunächst muß alles Gewicht darauf gelegt werden, daß jenes Editionsprogramm der vornikäischen Quellen, für dessen Erfüllung Harnack einstens ein Dezennium veranschlagt hatte, in absehbarer Zeit zu Ende geführt wird, selbstverständlich unter Einbeziehung der seither neu zugänglich gewordenen Dokumente und — ebenso selbstverständlich — unter Einbeziehung der späteren Historiker, die für jene Epoche der ersten drei Jahrhunderte originäres Material überliefern. Den alten Übersetzungen, die für uns ja weithin an die Stelle der verlorenen griechischen Texte getreten sind, — den lateinischen, orientalischen usw. — gilt dabei die gleiche Aufmerksamkeit; denn die moderne Altertumswissenschaft ist nicht mehr durch klassizistische Fesseln auf Griechen und Römer beschränkt, sondern bezieht die gleichzeitigen Nachbargesellschaften als notwendiges Komplement in ihren Gesichtskreis ein. Dagegen können Erweiterungen dieses Editionsprogramms, mögen sie sachlich auch vielfältig begründet sein, um eine Zersplitterung der Kräfte zu vermeiden, nicht gutgeheißen werden, solange die Erfüllung des Harnackschen Planes noch aus-

steht; überdies ergeben sich von daher sichere Abgrenzungen gegenüber vergleichbaren Unternehmungen außerhalb unseres Staates.

Worauf aber tendiert inhaltlich ein solches Korpus? Wem will es dienen, und wem vermag es zu dienen? Und in welcher Weise dient es schließlich der Kommission selbst?

Wir sprachen schon vorhin davon, daß die nachklassische Periode, in der sich sozialökonomisch und ideologisch der Übergang von der antiken zur mittelalterlichen Gesellschaftsordnung vorbereitete, in der Geschichtswissenschaft der Gegenwart eine hervorragende Rolle einnimmt. Dabei hat sich in der Forschung seit geraumer Zeit die Erkenntnis Bahn gebrochen, daß nur eine umfassende, Fach- und Fakultätsgrenzen überschreitende Betrachtungsweise zu echten Einsichten zu verhelfen vermag, nachdem die in vergangenen Zeiten — und auch heute noch in manchen Darstellungen — geübte Aufteilung des Objektes auf Profan- und Kirchenhistorie, klassische Philologie und Patristik, Rechtsgeschichte und viele andere voneinander abgekapselte Disziplinen nur geeignet sein konnte, solche Einsichten zu verhindern. Seit ihrer Gründung, an der — symbolisch genug — der Althistoriker und Atheist Theodor Mommsen keinen geringeren Anteil hatte als der Kirchenhistoriker und Theologe Harnack, ist die Kommission auf eine umfassende Behandlung der römischen Kaiserzeit orientiert gewesen, und ihre Eingliederung in die Aufgabenstellung des Instituts bedeutete danach folgerichtig nur die nächste Entwicklungsstufe; denn die Quellen, welche die Reihen der Kommission bereitstellten, wollten und wollen niemals für sich genommen werden, lediglich ihre Aufbereitung — zum Teil aus fragmentarischer Überlieferung, zum Teil aus orientalischen und anderen Versionen — erfordert eine gesonderte Behandlung durch geschulte Spezialisten. Die Themen der Jubiläumstagung „Häresien und Schismen“ verdeutlichten in beredter Weise, wie politische, Kirchen- und Religionsgeschichte der ausgehenden Antike nur als Einheit konzipiert werden können, eine Feststellung, die andere Forschungen bestätigen, welche etwa hagiographische Quellen zur Klärung wirtschafts- und sozialgeschichtlicher Sachverhalte heranzogen.

Neben den Problemen althistorischen Charakters im weitesten Sinne steht aber nach wie vor, um wieder bei Friedrich Engels anzuknüpfen, die „Frage, die auch uns Sozialisten interessiert“, die „Frage nach dem geschichtlichen Ursprung des Christentums“<sup>10</sup>. Sie ist, seit Engels sie formulierte, nicht einfacher, sondern komplizierter geworden. Denn die traditionellen Disziplinen, auf deren Ergebnisse Engels sich stützte, sind in den seither verflossenen 75 Jahren nicht untätig geblieben — unsere Kommission ist ein greifbares Beispiel dafür —; außerdem aber sind in reichem Maße Neufunde eingetreten<sup>11</sup>, die es zu erschließen und auszuwerten gilt: Papyri mit Bibeltext, die bis ins zweite Jahrhundert hinaufreichen, manichäische Schriften aus Turfan und Ägypten, wobei von den letzteren die Kommission die Edition weiterführt, die Bibliothek von Qumran, um die sich ein neuer Wissenschaftszweig gerant hat, die Funde von Nag Hammadi, welche die Gnosisforschung in ungeahnter Weise bereicherten, und anderes mehr.

Aber auch die Philologie hat Fragen an unsere Kommission zu richten. Wir wiesen schon vorhin darauf hin, wie sehr sich Harnack darum verdient

<sup>10</sup> Karl Marx/Friedrich Engels, Über Religion, Berlin 1958, 155.

<sup>11</sup> Dazu Irmscher, *Studii clasice* a. a. O. 106.

machte, die durch eine jahrhundertelange Übung gefestigte, sachlich jedoch unbegründete, ja törichte Scheidewand zwischen *Philologia sacra* und *Philologia profana* niederzureißen, und finden ihn dabei im Bunde<sup>12</sup> mit Ulrich von Wilamowitz-Moellendorf, dem *Princeps philologorum* seiner Epoche, der übrigens ebenfalls der Kommission Jahrzehnte hindurch als überaus aktives Mitglied angehörte. Es ist leider Fakt, daß jene Sicht einer einheitlichen antiken Literatur, obgleich bereits vor Jahrzehnten von Koryphäen unserer Wissenschaft verfochten, noch keineswegs Allgemeingut geworden ist, vollends nicht in Literaturgeschichten für einen weiteren Leserkreis, und doch hängt, wie mir scheinen will, so viel von ihr ab, gerade wenn wir das Schrifttum der Antike unter aktuellen Aspekten zu erfassen bemüht sind.

Die moderne Gesellschaftswissenschaft hat uns angeregt, Literatur soziologisch zu betrachten, nach der gesellschaftlichen Position des Literatur Schaffenden ebenso zu fragen wie nach der gesellschaftlichen Position des Literatur Konsumierenden. Solche Überlegungen aber führten zu der Einsicht, daß das Schrifttum der Griechen und Römer, über das wir verfügen, keineswegs der ganzen Gesellschaft zugänglich und von der ganzen Gesellschaft getragen war, sondern in fast allen seinen Werken der Oberschicht der Gesellschaft zugehörte, die außerdem noch darüber bestimmte, was von jener Literatur weiter überliefert wurde und dadurch erhalten blieb. Um so dringlicher wird deshalb unsere Frage nach den literarischen Äußerungen der unterdrückten Klassen der antiken Gesellschaft, um so nachhaltiger unser Suchen nach den Überbleibseln antiker Volksliteratur. In bezug auf wesentliche Teile des altchristlichen Schrifttums nun befinden wir uns in der glücklichen Situation, über solche Volksliteratur in originaler Unmittelbarkeit zu verfügen. Ist es dann aber nicht höchst unwissenschaftlich, gerade dieses Schrifttum mit einem Tabu zu umgeben, statt es auch unter literatursoziologischen Gesichtspunkten zu werten und zu interpretieren?

Die Arbeitsgruppe Kommission für spätantike Religionsgeschichte des Instituts für griechisch-römische Altertumskunde der Deutschen Akademie der Wissenschaften hat in den 11 Jahren, die sie dem Verbands des Instituts zugehört, Bedeutendes geleistet. Sie hat es verstanden, indem sie die Reihe der „Griechischen christlichen Schriftsteller“ auf hohem Niveau fortführte, eine Verpflichtung unserer Akademie gegenüber der internationalen Wissenschaft einzulösen, und hat daneben die Serie der „Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur“ im besten Sinne des Wortes als Archiv jener „Schriftsteller“-Reihe gestaltet — zur Aufnahme von Voruntersuchungen, orientalischen Texten und interpretatorischen Arbeiten<sup>13</sup>. Es ist ihr gelungen, ein Kollektiv qualifizierter Spezialisten heranzubilden, die sich durch ihre Veröffentlichungen weithin Anerkennung erworben haben<sup>14</sup>. Als integrierendem Bestandteil des Instituts für griechisch-römische Altertumskunde obliegt es ihr in dem nächsten Abschnitt ihrer Tätigkeit, mit

<sup>12</sup> Vgl. Irmischer bei Elisabeth-Charlotte Welskopf, *Neue Beiträge zur Geschichte der alten Welt*, 2, Berlin 1965, 320.

<sup>13</sup> Vgl. Helga Köpstein, *Veröffentlichungen des Instituts für griechisch-römische Altertumskunde sowie seiner Mitarbeiter 1955–1964*, Berlin 1965, 21 ff.

<sup>14</sup> Köpstein a. a. O. 33 (s. v. Dummer), 35 (s. v. Glockmann), 36 (s. v. Hansen), 47 (s. v. Jurb), 57 (s. v. Paschke), 60 (s. v. Rauer), 68 ff. (s. v. Treu), 70 f. (s. v. Winkelmann). Berlin, den 4. 11. 1966 Lz.

allen Kräften auf den Abschluß des Harnackschen Planes hinzuwirken und darüber hinaus im Sinne der vorangegangenen Ausführungen an der immerwährenden Neugestaltung unseres Bildes der Geschichte der römischen Kaiserzeit, der Frühentwicklung des Christentums, der nachklassischen griechischen Literatur teilzunehmen — durch monographische Einzeluntersuchungen wie mit zusammenfassenden Darstellungen, selbständig wie im Zusammenwirken mit anderen Unternehmungen des Instituts.

## LES INVASIONS SLAVES AU SUD DU DANUBE D'APRÈS LES TRÉSORS MONÉTAIRES EN BULGARIE

*J. Juroukova*

Le matériel numismatique avec la précision chronologique qui constitue l'un de ses principaux traits caractéristiques est une source historique de grande valeur. Il n'a malheureusement pas suffisamment retenu jusqu'ici l'attention des historiens bulgares.

La publication systématique et l'examen exhaustif de la composition des trésors ont toujours fourni des renseignements intéressants sur la circulation de la monnaie à une époque historique donnée. A son tour elle met en évidence de nombreux problèmes politiques et économiques.

Le nombre assez important des trésors monétaires relevant d'une même époque historique constitue une certaine garantie pour la justesse des conclusions fondées sur l'analyse du matériel numismatique.

Il est évident que ces conclusions sont plus sûres et véridiques si nous pouvons les appuyer de renseignements puisés dans les sources historiques écrites.

La Bulgarie occupe une place de choix par la richesse et la diversité de ses trésors monétaires. Nous tenons à relever que parmi les trouvailles monétaires découvertes chaque année dans le pays, une grande partie sont des monnaies byzantines. Dans les terres bulgares actuelles qui appartenaient au VI<sup>e</sup> s. à l'Empire byzantin on a découvert 41 trésors monétaires. Ils remontent tous à cette époque. Malheureusement la plupart de ces trésors contenant les „vilains“ grands follis byzantins sont dispersés. Aussi ne peuvent-ils constituer un élément d'appréciation scientifique.

Seuls 18 trésors monétaires datant du VI<sup>e</sup> s. sont conservés actuellement dans les collections de nos musées. Leur composition nous fournit des renseignements historiques forts intéressants et nous voudrions nous y arrêter plus longuement.

Du tableau donné à la fin de cette étude on peut constater que les plus nombreux trésors contiennent des monnaies de Justinien I<sup>er</sup>. Un éventuel tableau graphique de la circulation monétaire en Bulgarie au VI<sup>e</sup> s. nous montrerait que le point culminant de la frappe des monnaies se situe sous Justinien I<sup>er</sup>. Les trouvailles monétaires diminuent ensuite progressivement sous Justin II, Tibère Constantin et Maurice Tibère pour disparaître complètement sous Phocas. Dans ce schéma général des trésors monétaires du VI<sup>e</sup> s. on remarque certaines particularités dans la circulation des monnaies des différentes régions géographiques.

Pour l'instant seuls quatre trésors monétaires existent en bon état de conservation de la Thrace septentrionale (les terres sur le cours supérieur de la Marica). Trois d'entre eux appartiennent à la collection du musée na-

tional de Plovdiv et l'un à la collection du musée de Pazardžik. Dans la trouvaille du village Patelenica, région de Pazardžik<sup>2</sup> seulement une petite partie est en bon état et elle ne pourrait servir de matériel subsidiaire. Dans les trouvailles du village Trud, région de Plovdiv<sup>3</sup>, Zlatosel, région de Plovdiv<sup>4</sup> — et Tzvetino, région de Pazardžik<sup>5</sup>, les monnaies les plus anciennes sont d'Anasthase, et les plus récentes de Justinien I. Dans la trouvaille du village Zranca région de Pazardžik<sup>6</sup> ne figurent que des monnaies de Justinien I.

Par conséquent toutes ces monnaies avaient été cachées à l'époque de Justinien Ier (527—565). De plus, comme depuis l'année 583 sur les monnaies de bronze byzantines en marquait la date de leur frappe, les trouvailles qui en contiennent se distinguent par leur précision chronologique et nous permettent de faire certaines observations et de tirer des conclusions pertinentes. Ainsi, dans la trouvaille du village Trud, région de Plovdiv la mon-

X

naie la plus récente porte la date de frappe 4, soit 543/544. Les trouvailles

II

du village Zlatosel, région de Plovdiv et Zrânča, région de Pazardžik ont une limite supérieure chronologique 545/546; ceci signifie que la monnaie la

X

plus récente de cette trouvaille porte l'année de sa frappe 4, tandis que dans

II

II

la trouvaille du village Zvetino, région de Pazardžik la monnaie la plus récente est de XX — 549/550.

### III

Ces données sûres montrent que les quatre trésors furent cachés à un intervalle très rapproché — soit dans les années cinquante du VI<sup>e</sup> s.<sup>7</sup> Dans les quatre trésors, les monnaies les plus nombreuses<sup>8</sup> furent frappées dans l'atelier monétaire de Constantinople dont la production était la plus grande,

<sup>1</sup> Sur les particularités de la circulation des monnaies byzantines VI—VII<sup>e</sup> s. du littoral occidental de la mer Noire on distingue deux périodes de consolidation des trésors monétaires au VI<sup>e</sup> s. en relation avec deux grandes invasions barbares et la circulation (bien que d'un montant limité) des monnaies byzantines au VII<sup>e</sup> s. dans les centres fortifiés urbains qui se trouvaient sous le pouvoir byzantin, voir I. Juroukova, Particularités dans la circulation des monnaies byzantines du VI—VII siècle sur le littoral occidental de la mer Noire, *Byzantinobulgarica*, II, Sofia, 1966, p. 233 et suiv.

<sup>2</sup> Т. Герасимов, Монетни съкровища, ИАИ, т. XXII, 1959, p. 358

<sup>3</sup> Т. Герасимов, Монетни съкровища, ИБАИ, т. XVIII, 1952, p. 401

<sup>4</sup> Т. Герасимов, Колективни находки на монети 1934—1936. ИБАИ, т. XI, 1937, p. 322.

<sup>5</sup> Т. Герасимов, на Народния музей, Пловдив, кн. IV, 1960, p. 208

<sup>6</sup> Т. Герасимов, Монетни съкровища, ИБАИ, т. XV, 1946, p. 238

<sup>7</sup> Ces données sont appuyées par le trésor conservé en partie du village Patelenica arr. de Pazardžik. La monnaie la plus récente qui s'y trouve est de l'époque de Justinien, frappée en l'an XII — 538/539. C'est aussi pendant cette période, probablement, que furent enfouies les monnaies de bronze de l'époque de Justinien, découvertes près de la gare Dolenе (arr. de Pazardžik) ИБАИ, XI, p. 319), ainsi que le trésor de 21 solides en or de Justinien découvertes à "Parvomai", ИАИ, т. XXV, p. 227).

<sup>8</sup> Le trésor du village Cranča (arr. de Pazardžik) comprend des monnaies frappées dans plusieurs ateliers monétaires (Constantinople, Cyzique, Nicomède et Teupolis). La monnaie frappée à Carthage fait impression. Elle nous fait supposer que ce trésor avait appartenu peut-être à un militaire, habitant de la Thrace, recruté par les armées byzantines pour les combats contre les vandales.



et qui était d'autre part situé plus près des terres du cours supérieur de la Marica.

On sait que la population enfouissait en masse ses trésors en cas de danger à des moments de grande tension lorsque des invasions, des troubles, des actions militaires ou des dissensions intérieures étaient imminentes. Certaines personnes ayant caché leurs richesses devant le danger ont pu après un certain temps les récupérer, d'autres ont péri dans la tourmente et ce sont leurs trésors qui sont parvenus intacts jusqu'à nous.

Le fait que la population du cours supérieur de la Marica au VI<sup>e</sup> s. cachait en masse ses trésors montre que cette région était soumise à des troubles à cette époque. En effet, en 548—549, 3000 Slaves, n'ayant rencontré aucune résistance, pénétrèrent dans la vallée de la Marica. A cet endroit ils se séparèrent en deux détachements — l'un comprenant 1800 hommes, l'autre 1200 hommes. Ils dévastèrent de nombreux villages de Thrace, arrivèrent jusqu'à Ćorlu et conquièrent Topir.<sup>9</sup>

En 550/551 les Slaves, disposant de grandes forces arrivèrent en Thrace ; détruisant la région entre Andrianople et Philippopole ils parvinrent jusqu'à la „grande muraille“.<sup>10</sup> Ils réussirent à s'emparer d'un grand butin, cette partie de la Thrace n'ayant plus été envahie<sup>11</sup> depuis longtemps comme le fait remarquer Procope.

Les nombreuses invasions slaves en Thrace orientale (550—551) semèrent la panique parmi la population locale qui se vit obligée de cacher ses richesses des envahisseurs. Ce sont précisément ces trésors que nous examinons ici. Ainsi donc les sources écrites prouvent que les conclusions fondées sur le matériel numismatique sont justes.

La répartition géographique des trouvailles est très importante à notre point de vue. Les trésors furent découverts dans des lieux situés dans les plaines et à proximité immédiate des grandes voies de communication. Ainsi le village Trud (Clémentinovo) se trouve sur la grande route Oëscus-Philippopole qui reliait la voie du Danube à l'artère centrale.<sup>12</sup> Le village Zlatosel, région de Plovdiv, est à proximité de la route qui bifurquait à Ranilum sur la voie Centrale romaine menant de Philippopolis à Carassura et faisait probablement la jonction avec la route qui traversait le Balkan à Philippopole.<sup>13</sup>

Enfin les villages Patelenica et Crânca région de Pazardžik se trouvaient non loin de la voie centrale menant de Vindobona (Vienne) par Singidunum (Belgrade) à Constantinople.

Ceci ne doit certainement pas nous surprendre car il ne fait aucun doute que les Slaves au cours de leurs déplacements à travers la Thrace orientale utilisaient les voies de communications romaines très pratiques pour leurs convois et leurs chariots. Aussi les agglomérations situées à proximité de

<sup>9</sup> Ст. Станоевич, Византия и Срби, I, Нови сад, 1901, p. 144

B. Н. Златарски, История на българската държава през средните векове, I, 1, София 1938, p. 56.

B. Тыпкова-Займова Нападения „варваров“ на окресность Солун и в первой половине VI в. Византийский временник, t, XVI, 1959, p. 4.

<sup>10</sup> Ив. Дуйчев, Балканският югоизток през първата половина на VI век ; Беломорски преглед, I, 1942, p. 264.

<sup>11</sup> В. Велков, Градът в Тракия и Дакия през късната античност ; София, 1959, p. 48

<sup>12</sup> В. Аврамов, Траяновият път от Карпатите за Пловдив, ИБАД t. IV, 1914, p. 23

<sup>13</sup> Д. Цончев, Римският път Годишник на Пловдивската народна библиотека и музей; 1940—1941, p. 57

ces routes étaient-elles le plus exposées au pillage et à la destruction. De plus nous ne devons pas perdre de vue qu'aucune des trouvailles dont nous disposons aujourd'hui et qui datent du milieu du VI<sup>e</sup> s. ne provient d'une forteresse solide ou d'un grand centre urbain tels qu'avaient été la forteresse de Hisar ou Philippopole.

Au début de leurs invasions dans la presqu'île des Balkans, les Slaves n'attaquaient que les plus petits centres mal fortifiés. C'est pourquoi la prise de la ville fortifiée de Topir en 548 est mentionnée par Procope comme un événement extraordinaire.

Après cette „vague“ du VI<sup>e</sup> s. qui consistait à enfouir les trésors, le nombre des trouvailles monétaires dans les terres du cours supérieur de la Marica a diminué brusquement.<sup>14</sup> La population des agglomérations non-dé-fendues des plaines avait probablement échappé aux invasions slaves du milieu du VI<sup>e</sup> s. et s'était abritée dans des centres urbains bien défendus ou des forteresses. Les plaines sans défense naturelle et facilement accessibles aux envahisseurs s'étaient dépeuplées. L'importance des centres urbains fortifiés devint très grande et surtout celle des forteresses situées aux pieds des montagnes. C'était le cas de l'importante forteresse byzantine près de l'actuel village Hisar (région de Plovdiv). On y a découvert des monnaies de presque tous les empereurs byzantins du VI<sup>e</sup> s. L'inscription funéraire de Solomon vicarius de Thrace, trouvée à Hisar et datée de 582<sup>15</sup> pourrait nous servir d'indication sur l'importance de cette forteresse. Cette inscription prouve en premier lieu que pendant le dernier quart du VI<sup>e</sup> s. Hisar avait toujours été entre les mains de Byzance. De plus, la présence de la tombe du gouverneur de la Thrace nous incite à supposer que la forteresse de Hisar était plus à l'abri que Philippopole à des moments critiques. En effet, cette ville située dans la plaine était la résidence du gouverneur de la Thrace. Pendant la seconde moitié du VI<sup>e</sup> s. les autres centres urbains importants de cette région étaient Philippopole, Dioclétianopolis et Berrhoe, qui avaient résisté à l'attaque des Avars en 586.<sup>16</sup>

D'après Procope,<sup>17</sup> à cette époque les envahisseurs s'étaient tellement approchés des frontières de l'Empire que même des villes comme Philippopole, Vereia, Adrianopolis et Plotinopol étaient considérés comme points de frontière pour les nombreuses tribus barbares.

On ne trouve pas aujourd'hui de traces de ces razzias des Avars dans les trésors monétaires du VI<sup>e</sup> s. Nous ne possédons des trouvailles de monnaies isolées de la seconde moitié du VI<sup>e</sup> s. que celles découvertes dans des villes. C'est une preuve de plus qui vient à l'appui de nos affirmations. Après les invasions slaves qui détruisirent tout sur leur passage dans les terres du cours supérieur de la Marica vers le milieu du VI<sup>e</sup> s., les petits centres sans

<sup>14</sup> On ne connaît actuellement de la seconde moitié du VI<sup>e</sup> s. qu'un seul trésor monétaire, dispersé, provenant du village Borec, arr. de Plovdiv (v. ИБАИ, t. XI, p. 318) qui contenait des monnaies de bronze de Justinien Ier et de Justin II et Sophie. Notons que ce village se trouve sur la route qui bifurquait près de Ranilum sur la voie centrale Philippopolis Carassura pour rejoindre probablement la route Oescus — Philippopolis (v. Concev, Op. cit. 55).

<sup>15</sup> Chr. Danov, Die Grabinschrift des Solomon Vicarius von Thrakien Actes du IV v Congrès International des Etudes byzantines ; t. XI, 1837, p. 389. Propose un nouveau déchiffrement de l'inscription funéraire de Salomon (Vicarius) gouverneur de la Thrace. L'inscription est datée de 582, première année du règne de Maurice Tibère.

<sup>16</sup> Ст. Станојевич, Op. cit., p. 186 et suiv.

<sup>17</sup> Ив. Дуйчев, Op. cit., p. 267.

défense dans les plaines s'étaient dépeuplés. La vie s'était concentrée dans les plus grands centres urbains abrités par de solides murs d'enceinte. D'autre part la population locale avait fortement diminué par suite de ces incursions souvent répétées, les guerres et les fléaux de la nature.<sup>18</sup>

L'examen attentif des trésors monétaires de la Bulgarie du sud-ouest nous a amenés à des conclusions analogues. Malheureusement ces trouvailles ne sont conservés qu'en partie et nous incitent à une extrême prudence lorsqu'il s'agit de tirer des conclusions basées sur une analyse du matériel numismatique.

Dans le trésor du village Katunica de la région de Sandanski<sup>19</sup> on a trouvé 40 nomismata (M) frappés à Constantinople, Cysique et Carthage ainsi que trois monnaies de 16 nomismata (IS), portant la marque de l'atelier monétaire de Salonique (TES), le plus rapproché de l'endroit où l'on a découvert ce trésor monétaire.

La monnaie la plus récente porte l'année de sa frappe anno X<sup>4</sup>—542—543. C'est à la même époque qu'a été enfoui le trésor de Simitli, région de Blagoevgrad.<sup>20</sup> La monnaie la plus récente de ce trésor porte aussi la date

X

de sa frappe anno <sup>4</sup> c. - à - d. 544/545. C'est aussi dans les années quarante

II

du VI<sup>e</sup> s.<sup>21</sup> que le trésor de Sadovik région de Breznik<sup>22</sup> fut enfoui contenant des monnaies d'Anasthase, Justin Ier et Justinien Ier.<sup>23</sup> Sur les monnaies de Justinien la tête de l'empereur est présentée de profil droit et l'année de leur frappe n'est pas marquée. Ce type de monnaie avait été frappé entre les années 527 (année de l'avènement de Justinien Ier) et 538 (date à laquelle sur les monnaies de bronze) commencent à paraître la date de leur frappe et que le buste du souverain est présenté de face et non de profil).

Ces données bien que peu exhaustives sur les trésors monétaires du Sud-ouest de l'actuelle Bulgarie dont nous disposons pour le moment, nous permettent de supposer que vers le milieu du VI<sup>e</sup> s. on enfouissait en masse ici aussi des trésors monétaires. En réalité les terres de l'actuelle Bulgarie du Sud-ouest étaient l'objet constant d'incursions slaves. C'est à travers ces terres que passait la route la plus courte pour Salonique dont la situation et les richesses fabuleuses attiraient comme un aimant les "Barbares" toujours en mal de butin. Ainsi, d'après une information de Procope,<sup>24</sup> en 550 l'Empire de Byzance fut envahi par des groupes slaves qui franchirent le Danube en se dirigeant vers Nis. Leur objectif était Salonique. Or c'est précisément ce que Justinien craignait qui envoya son cousin, Germain, établi temporairement à Serdica pour lever des armées contre les Ostrogoths. Les Slaves croyant que Germain disposait de grandes forces armées renoncèrent à leur projet et se dirigèrent vers la Dalmatie.<sup>25</sup>

<sup>18</sup> Ив. Дуйчев, *Ор. cit.*, p. 238

<sup>19</sup> Т. Герасимов, *Монетни съкровища*, ИБАИ, t. XVIII, 1952, p. 400

<sup>20</sup> Т. Герасимов, *Колективни находки на монети 1934—1936*; ИБАИ, t. XI, 1937, p. 32

<sup>21</sup> Le trésor de 10 monnaies de bronze de Justinien Ier dispersées, a été probablement enfoui pendant cette même période (ИБАИ, t. XIV, p. 282).

<sup>22</sup> Т. Герасимов, *Монетни съкровища*, ИАИ, 1960, p. 318

<sup>23</sup> La monnaie la plus récente du trésor du vill. Sadovik est une monnaie de Justinien Ier, frappée en l'an XII — 538/539.

<sup>24</sup> Ст. Станојевич, *Ор. cit.*, p. 147

<sup>25</sup> Гръцки извори за българската история, t. II, София 1956.

Après cette vague du milieu du VI<sup>e</sup> s. où l'on enterrait en masse les trésors monétaires le nombre de trouvailles monétaires a baissé brusquement aussi dans les terres du Sud-ouest de la Bulgarie actuelle.<sup>26</sup> Ce phénomène est analogue à celui qui s'est produit avec les trésors monétaires du cours supérieur de la Marica. Ici aussi la population des plaines qui avait échappé aux nombreuses incursions des barbares s'était abritée dans de solides forteresses urbaines. De plus, suivant certaines indications<sup>27</sup> dès le VI<sup>e</sup> s. des masses slaves s'étaient établies peu à peu dans les régions intérieures de l'Empire, et plus spécialement dans les environs de Salonique — ville qui attirait tout particulièrement les Slaves. Ainsi de fait sur ces terres la souveraineté byzantine touchait à sa fin et le pouvoir byzantin se maintenait seulement dans les solides forteresses des montagnes et les grands centres urbains fortifiés.

Les "Miracula St. Demetri" relatent comment les fugitifs des terres danubiennes cherchaient à s'abriter des Barbares derrière les murs solides de la lointaine Salonique.<sup>28</sup>

Une inscription paléochrétienne de l'époque de Tibère Constantin<sup>29</sup>, mise au jour pendant les fouilles du centre de Solia, nous informe qu'à Serdica à la fin du VI<sup>e</sup> s. on avait entrepris des travaux de restauration. Cette inscription est un témoignage important que sous Tibère Constantin aux époques des plus fortes invasions dans les terres balkaniques la vie, bien que menacée de dangers, continuait dans les grands centres urbains comme auparavant.

Alors que le point culminant d'enfouir des trésors monétaires pour la Bulgarie du Sud-ouest et les terres sur le cours supérieur de Marica se situe dans les années 50 du VI<sup>e</sup> s. pour baisser ensuite brusquement, dans les sites fortifiés et les forteresses édifiées dans les replis de la Stara Plana on a découvert des trésors enfouis pendant la seconde moitié du VI<sup>e</sup> s. et même au début du VII<sup>e</sup> s. Ce sont les plus récentes trouvailles du VI<sup>e</sup> s. de l'intérieur du pays<sup>30</sup> qui sont un témoignage que la population avait quitté les plaines peu à peu pour se mettre à l'abri dans des places fortes ou des régions montagneuses naturellement abritées.

<sup>26</sup> C'est aussi au VI<sup>e</sup> s. que fut enfoui un trésor de 214 monnaies de bronze trouvées près du vill. Selce, région de Prilep. Les monnaies les plus anciennes qu'il contient sont d'Anasthase et les plus récentes de Justinien Ier, frappées en l'an XXV — 551—552. Voir Ал. Керемитчиев, Едно депо на ранновизантийски монети од село Селце, Прилепско, Сборник (1959—1960); Издание на археолошкиот музеј, Скопје, кн. III, стр. 53 и следв.

<sup>27</sup> Procopius, B. G., III, 14. Златарски, Op. cit., p. 56, p. 3 et suiv.

<sup>28</sup> П. Мутафчиев, Българи и румъни в историята на дунавските земи; ГСУ, ИФФ, кн. XIII, 1, p. 88.

<sup>29</sup> Ив. Венедиков, Един нов старохристиянски надпис от Сердика; Сборник в чест на Д. Дечев; София, 1958 г., p. 323 и следв.

<sup>30</sup> Alors qu'au VI<sup>e</sup> s. on a découvert en Bulgarie 41 trésors monétaires, au VII<sup>e</sup> s. leur nombre a brusquement diminué. Seulement 10 trésors sont datés de ce siècle et dont 5 ont été découverts près de la forteresse à proximité du vill. Sadovec, arr. de Loukovit.

Il n'y a que 3 trésors datés du VIII<sup>e</sup> s. Un certain nombre d'auteurs bulgares et étrangers ont attiré l'attention sur cette grande diminution de trésors monétaires à monnaies byzantines du VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> s. (voir Стр. Лишев, За проникването и ролята на парите във Феодална България, София 1958 г.; И. В. Соколова, Клады византийских монет как источник для истории Византии III—IX в. В. Вр. т. XV, p. 50 et Y. Juroukova. La circulation des monnaies byzantines en Bulgarie VI<sup>e</sup>—X<sup>e</sup> s. — I Międzynarodowy kongres archeologii sławian-skiej, t. VI, 1968, s. 128—143. Tous ces auteurs ont relevé que cette brusque diminution des monnaies byzantines du VII—IX<sup>e</sup> s. est caractéristique des pays où la monnaie byzantine était en circulation. L'un d'entre eux (I. Sokolova) le met en relation surtout avec des facteurs politiques; d'autres comme St. Lišev considèrent que l'économie d'échange (op. cit. p. 47) des

## Trésors monétaires

Localisation	Nombre total mon.	or	arg.	cuiv.	Emp.	Renseign. bibliogr.
1	2	3	4	5	6	7
1. Borev, arr. Plovdiv	indéterm.	—	—	+	Justinien II Justin I Sophie	t. XI, p. 318
2. Gare Dolene, arr. Pazardzik	1 vase	—	—	+	Justinien I	t. XI, p. 319
3. Varna	306	—	—	+	Justin I Justinien I	t. XI, p. 320
4. Zlatosel, arr. Plovdiv	50	—	—	+	Anastase Justinien I	t. XI, p. 322
5. Nadejda, arr. Hascovo	50—60	—	—	+	Justinien I Justinien II	t. XI, p. 322
6. Simitli, arr. Blagoevgr.	indéterm.	—	—	+	Justinien I	t. XI, p. 323
7. Hascovo	indéterm.	—	—	+	Marcien Zenon Theodose II	t. XI, p. 324
8. Osikovo, arr. Vraca	vase 84	—	—	+	Justin I	t. XV, p. 237
9. Crânça, arr. Pazardz.	indéterm.	—	—	+	Justinien I	t. XV, p. 238
10. Batulia, arr. Sofia	25	—	—	+	Justinien I Justin II Sophie	t. VIII, p. 467
11. Catal-Dere, arr. Tarnovo	80	—	—	+	Justinien I Justin II	t. VIII, 470
12. Baniska, arr. Pleven	20	—	—	+	Justinien I Justin II	t. XVIII, p. 400
13. Katunci, arr. Sandanski	vase 40	—	—	+	Justinien I	t. XVIII, p. 400
14. Région de Šumen	indéterm.	+	—	—	Theodose II Zenon, Léon Anastase, Justin II	t. XVIII, p. 400
15. Trud, arr. Plovdiv	vase 50	—	—	—	Anastase I Justin I	t. XVIII, p. 401
16. Galata, arr. Varna	vase 54	—	—	+	Justinien I Anastase Justinien I Justin II Tibère Constantin	t. XVIII, p. 404
17. Popovo	35	—	—	+	Justin I Justin I	t. XVIII, p. 404
18. Patelenica, arr. Pazardzik	70	—	—	+	Anastase Justin I Justinien I	t. XXII, p. 358
19. Osetinovo, arr. Stara-Zagora	indéterm.	2	—	—	Anastase I	t. XXII, p. 362
20. Dolno Kobilje, arr. Kustendil	10	—	—	+	Justinien I	t. XIV, p. 282
21. Karlaski dol, arr. Pleven	26	—	—	+	Justinien I	t. XIV, p. 92
22. Vakarel, arr. Sofia	indéterm.	1	—	+	Anastase I et autres du VI <sup>e</sup> s	t. XIV, p. 279
23. Bouches de la Kamca (Varna)	3	—	—	+	Justinien I	t. XIV, p. 255
24. Sadovik, arr. Pernik	10	—	—	+	Justinien I	t. XVII, p. 318

1	2	3	4	5	6	7
25. Bjala Reka arr. Sumen	indéterm.	+	—	—	Theodose II Anastase Justin I Justinien I Justin II	t. XVII, p. 320
26. Dragotnovo, arr. Plovdiv	vase	+	—	—	Justinien I Tibère	t. XVII, p. 324
27. Resenovo (Gerce bunar) arr. Burgas	7	+	—	—	Constantin	t. V p. 382
28. Cenge, arr. Varna	17	+	—	—	Justinien I et autres emp VI s.	t. III p. 254
29. Barzovica, arr. Kustendil	5	+	—	—	Léon, Zenon	t. IV p. 323
30. Hadji Sinalar, arr. Varna	200	+	—	—	Anastase Justin I	t. IV p. 275
31. Bratsigovo, arr. Pazardzik	170	—	—	+	Justinien I Justin I	t. V p. 369
32. Comakovci, arr. Vraca	indéterm.	—	—	+	Justin II	t. V p. 369
33. Mezek, arr. Svilengr.	indéterm.	—	—	+	Justinien I Justin I	t. XI, p. 145
34. Goljama Kotlovica, arr. Mihailovgrad	indéterm.	—	—	+	Justinien I Justin I	t. X, p. 64
35. Sofia	indéterm.	—	—	+	Justin II Justinien I	t. XIII p. 435
36. Momin-brod, arr. Varna	106	—	—	+	Justin II av. Sophie	t. IV p. 215
37. Amhialo, arr. Burgas	7	1	—	6	Justin I Anastase I	t. III p. 336
38. Cvetino, arr. Pazardzik	62	—	—	+	Justinien I Anastase	musée num. Plovdiv fasc. IV, p. 208
39. Veselec, arr. Pleven	26	—	—	+	Justin I Justinien I	t. XXVI, p. 264
40. Balgarevo, arr. Varna	indéterm.	—	—	+	Justin II Tib. Const. M. Tibère	

Dans la forteresse médiévale près du village Sadovec, région de Lukovit, on a trouvé cinq trésors monétaires. Ils contiennent des monnaies à peu près de tous les empereurs du VI<sup>e</sup> s., à commencer par celles d'Anastase pour finir par celles de Maurice Tibère (582—602) sous le règne duquel la forteresse avait été détruite par les envahisseurs — probablement les Avars. L'absence d'un hiatus est une preuve indirecte que la forteresse près de Sadovec avait été pendant tout le VI<sup>e</sup> s. entre les mains des Byzantins. Dans ces trésors les monnaies les plus nombreuses sont celles frappées sous Justinien I<sup>er</sup>. Or, ici aussi il n'y a pas de hiatus — nous avons des monnaies de presque toutes les années sont du règne de cet empereur. Le trésor du village Reselec, région de Pleven,<sup>31</sup> présente un caractère quelque peu différent

Slaves au VI—VII<sup>e</sup> s. n'avait aucun besoin de numéraire, et c'est seulement ainsi que l'on peut s'expliquer cette brusque diminution de la circulation monétaire dans les terres bulgares actuelles après l'établissement des Slaves. Проф. Каждан (А. П. Каждан, Византийские города III—X в. С. А. т. 21 т. XXI 1954) considérant le développement des villes byzantines au VIII—X<sup>e</sup> s. relève la présence de certains traits fondamentaux d'une économie d'échange fermée même à Byzance, dans l'aspect agraire que la ville byzantine avait acquis pendant cette période.

<sup>31</sup> Т. Герасимов, Съкровище от монети, намерени в България/ИАИ, т. XXVI, p. 264

par l'absence de monnaies de Justinien I<sup>er</sup>. Les plus anciennes sont celles de Justin II et les plus récentes celles de Maurice Tibère frappées en l'an II (595—596). A cet endroit aussi il y avait une place forte au Moyen Âge où stationnait probablement un corps d'armée byzantin. Comme Sadovec elle fut détruite à la fin du VI<sup>e</sup> s.

Pendant la seconde moitié du VI<sup>e</sup> s. on avait enfoui deux trésors monétaires — malheureusement dispersés actuellement. L'un a été trouvé près du village Batulia, région de Sofia,<sup>32</sup> caché dans les replis de la Stara Planina, et l'autre dans la colline près de Popovo.<sup>33</sup> On sait que ces deux trésors contenaient des monnaies de Justinien I et de Justin II et de Sophie. Ces trésors trouvés à des endroits bien défendus et dans des forteresses (comme c'est le cas pour Popovo) viennent aussi à l'appui de notre théorie — suivant laquelle la population s'était concentrée dans des forteresses pour s'y abriter, celles-ci étant le plus souvent situées dans des régions de montagne naturellement fortifiées.

Le trésor monétaire le plus récent découvert à ce jour dans notre pays<sup>34</sup> a été mis au jour à Gorna Orjahovica<sup>35</sup>. Il date du premier quart du VII<sup>e</sup> s. et contient dix solides d'or d'Héraclius et d'Héraclius Constantin.

Quelques monnaies isolées du même empereur ont été découvertes dans les fouilles de Nicopolis ad Istrum et dans les fouilles effectuées récemment à Târnovo.<sup>36</sup> Ces monnaies, ainsi que le trésor sus-mentionné de Gorna Orjahovica, nous permettent de supposer que Nicopolis et la forteresse voisine située près de l'actuelle Târnovo avaient résisté aux invasions répétées des Barbares — les Slaves et les Avars de la fin du VI<sup>e</sup> s. et du début du VII<sup>e</sup> s. Jusqu'à ce jour on n'a trouvé aucun trésor du VI<sup>e</sup> s. dans les plaines du Danube.

C'est un phénomène normal, car la population des plaines du Danube avait été exposée dès les temps reculés aux continuelles incursions des Barbares. Nous avons mentionné par ailleurs que cette malheureuse population cherchait à se mettre à l'abri jusque derrière les murs solides de la lointaine Salonique. Mais plus encore, nous disposons d'informations que ces malheureux fuyards étaient arrivés jusqu'en Italie du Sud où aujourd'hui même on voit dans une église d'Ancône les reliques de Dasius martyr de Dorostol.<sup>37</sup>

Les savants en se basant sur la paléographie de l'inscription considèrent que la translation des reliques du saint fut effectuée en Italie au VI<sup>e</sup> s. — époque à laquelle les terres danubiennes avaient connu les plus fortes poussées des Slaves.

De ce vaste tour d'horizon des trésors monétaires parvenus jusqu'à nous il apparaît que la population au sud du Danube au VI<sup>e</sup> s. se trouvant à cette époque sous la menace des Slaves enfouissait soigneusement ses trésors. Or ce sont précisément ces trésors qui nous servent aujourd'hui d'éléments d'appréciation et constituent de vraies sources historiques.

<sup>32</sup> Н. Мушмов, Колективни находки, ИБАИ, 1934, т. III, p. 467

<sup>33</sup> Т. Герасимов, Монетни съкровища, ИБАИ, т. XVIII, стр. 464.

<sup>34</sup> Font exception les trésors découverts sur le littoral occidental de la mer Noire — voir J. Juroukova, Op. cit.

<sup>35</sup> Т. Герасимов, Монетни съкровища, ИАИ, т. XXVII, стр. 361.

<sup>36</sup> Je dois ces renseignements à N. Angelov et saisis cette occasion pour lui exprimer mes sincères remerciements.

<sup>37</sup> П. Мутафчиев, Op. cit., p. 90—91.

CONTENTS

Original Articles	101
Editorial	102
Book Reviews	103
Correspondence	104
Obituary	105
Announcements	106
Index	107
Advertisements	108



## LE „MARTYRIUM“ DE JEAN LE NOUVEAU D'AKKERMAN ET SON AUTEUR

*K. Mečev*

L'ouvrage récemment paru du professeur Penu Rusev et d'Angel Davidov, intitulé „Grigori Camblak en Roumanie et l'ancienne littérature roumaine“ porte principalement sur „Le Martyrium“ du saint roumain Jean le Nouveau de Bjalgrad dit aussi d'Akkerman et de Suceava. Les auteurs font une analyse littéraire circonstanciée de cet ouvrage et relèvent qu'il est certainement dû à la plume de ce très ancien et grand écrivain bulgare — Grigori Camblak.<sup>1</sup> C'est un point de vue soutenu depuis plus d'un siècle par l'école russe des études slaves<sup>2</sup> et aussi par l'Université.<sup>3</sup> Dans son étude, Rusev relève que tout dernièrement le chercheur soviétique E. P. Naumov<sup>4</sup> en suivant certaines des thèses préconçues du docteur V. Sl. Kisselkov<sup>5</sup> a émis certains doutes quant à la paternité de Camblak sur une oeuvre qui touche une manifestation tellement intéressante pour l'évolution de la littérature roumaine en slavo-bulgare. Cette analyse du professeur Russev est bien argumentée, mais ne constitue cependant pas une réponse directe à l'attitude de Kisselkov et de Naumov en cette question. Or, ces points de vue doivent être réfutés car on dispose de nombreuses preuves très convaincantes qui viennent nous appuyer. D'autre part cette étude a été écrite depuis longtemps et n'a pas été inspirée par les observations de Rusev et Davidov. Nous la mentionnons uniquement pour des considérations bibliographiques.

Les opinions de Kisselkov et Naumov se situent sur le plan de la controverse. Il est à relever que ces deux auteurs n'émettent même pas la moindre supposition sur la personne qui à défaut de Camblak aurait écrit le „Martyrium“. Aussi la question reste-t-elle à leurs yeux insoluble et non résolue. Les motifs qui ont amené ces auteurs à de telles conclusions décourageantes reposent sur le fait que jusqu'à ce jour cette oeuvre n'a jamais été comprise parmi les ouvrages de Camblak. Naturellement après l'étude de Rusev cet argument a perdu aussi en grande partie de sa valeur, mais il y

<sup>1</sup> Григорий Цамблак в Румъния и в старата румънска литература, София 1966, p. 56 et suiv.

<sup>2</sup> Архиепископ Макарий, История русской церкви, т. V, Спб, 1866, p. 468; Архиепископ Сергей, Полный месяцеслов Востока, т. II, Владимир 1901, p. 206; О. И. Яцимирский, Из истории славянской проповеди в Молдавии, Памятники древней письменности и искусства, т. 163, p. XXI.

<sup>3</sup> П. Динев, Софийски книжовници през XVI в. I Поп Пејо, София, 1939, p. 114.

<sup>4</sup> Е. П. Наумов, Кем написано второе житие Стефана Дечанского, Славянский архив, Москва 1963, p. 65.

<sup>5</sup> В. С. Л. Киселков, Проуки и очерти по старобългарска литература, София 1956, p. 255—256.

aurait cependant certaines considérations à ajouter pour faire cesser la discussion de savoir si le „Martyrium“ est en effet une oeuvre de Camblak pour la faire figurer dans la liste des écrits les plus saillants de nos anciennes lettres créées hors du pays et pour la mettre à la place d'honneur qui lui revient.

Je voudrais faire pour commencer quelques confrontations sous trois aspects différents: de style, littéraire et historique. Il me semble qu'on peut sur cette base parfaitement apercevoir le lien génétique entre cette description de la vie de Jean d'Akkerman et trois des plus importants ouvrages de Camblak — le Panégyrique du patriarche Euthyme de Tärново, le Panégyrique du métropolite Cyprien de Moscou et la Vie du roi Etienne Uroš III de Dečani.<sup>6</sup> En l'occurrence il est important de relever que les trois ouvrages de Camblak portent sur des thèmes bien déterminés. Et en dernière analyse le „Martyrium“ se présente aussi sous un aspect bien défini. C'est donc une condition préalable de plus pour chercher une parenté et une similitude entre cette oeuvre, les Vies et les Panégyriques.

Pour préciser ma pensée et mes conclusions je vais exposer brièvement ici le sujet du „Martyrium“. On y trouve au début l'idée traditionnelle de toute hagiographie suivant laquelle les saints qui ont servi Dieu dignement et d'une manière exemplaire sont en effet nombreux, mais les derniers temps à leur liste très longue est venu s'ajouter encore un adorateur de Dieu: dans la ville Akkerman du littoral de la mer Noire est apparu un nouveau serviteur zélé de Dieu, le marchand Ivan citoyen de la ville de Trebizonde. Comme marchand Ivan voyageait souvent, était très honnête dans son commerce et remplissait consciencieusement ses devoirs de chrétien.

Au cours de l'un de ses déplacements pour les devoirs de son commerce Ivan connut de grands malheurs qui lui coûtèrent la vie, mais par contre lui acquirent la gloire éternelle. Lorsque le bateau sur lequel il voyageait toucha le port d'Akkerman le capitaine du navire — latin de nationalité et hérétique dans son âme — habité par une haine infinie se hâta de dénoncer Ivan auprès du gouverneur de l'endroit nommé en grec „l'hipparque“. Il l'accusait d'avoir renié la foi chrétienne et d'être devenu un adorateur du soleil, comme d'ailleurs l'était aussi le gouverneur, persan de nationalité, en d'autres mots tatare.<sup>7</sup>

Lorsqu'on lui proposa de devenir un adepte du culte du soleil, Ivan ne soupçonnant pas d'avoir été l'objet d'une calomnie fut profondément troublé. Mais s'en remettant à Dieu il décida dans le plus pur de sa conscience de ne dire au gouverneur que ce que le Christ lui „dicterait“, au nom duquel

<sup>6</sup> Naumov conteste dans son étude aussi la paternité de Camblak sur la Vie d'Etienne de Dečani. Nous lui avons répondu à ce sujet dans notre article K. Mečev, Sur la paternité de la deuxième „Vie d'Etienne Dečanski“, Byzantinobulgarica, II, Sofia, 1966, pp. 303—322. Les auteurs suivants sont d'un avis contraire: Арх. Макарий, Op. cit., p. 468; проф. А. Гаврилови, Историја старе српске и хрватске књижевности, Београд, 1910, p. 99 et suiv.; Живо и Сими, Лекције из историје старе српске књижевности, Београд, 1897, p. 42; проф. Павле Поповић, Старе српске биографије Београд, 1936, p. XII et suiv.; П. Динков, Стара българска литература, II, София, 1953, p. 100; д-р В. Сл. Киселков, Проуки и очерти p. 246 et suiv.; В. Велчев в очерка, поместен в История на българската литература, т. I (Старобългарска литература), София 1962, p. 330 et suiv.

<sup>7</sup> П. Русев и А. Давидов, Op. cit., p. 65.

il était soumis à cette épreuve. Comme on devait s'y attendre il glorifia le christianisme et repoussa comme mensongères les affirmations suivant lesquelles il aurait à n'importe quel moment de sa vie renié sa foi. Et pourtant, le Gouverneur de la ville tâcha de le convaincre et de l'amener à suivre ses conseils pour devenir un adorateur du soleil. Mais Ivan resta inflexible; il se déclara prêt à supporter toutes les souffrances, mais non de renoncer à sa foi dans le Christ. En employant le langage de celui qu'il glorifiait il dit que Dieu donnera à chacun ce qui lui est dû selon ses mérites (комоуждо по дѣлом еро)<sup>8</sup> et s'empressa d'ajouter avec confiance qu'il ne craignait aucune espèce de mort: abattu, brûlé ou noyé! Naturellement, l'hipparque fou de rage, ordonna qu'Ivan fut battu impitoyablement; à l'endroit de son supplice une grande mare de sang resta, — кръвиж же обарпипи са въсеому лицу подлежащего мѣста.<sup>9</sup>

Après avoir subi diverses autres tortures, Ivan fut jeté au fond d'un cachot et il y passa la nuit. Le lendemain l'interrogatoire recommença. Mais au lieu de céder, il resta tout aussi ferme que le jour précédent. Et plus encore, sur son visage on put lire sa joie car il avait compris qu'il périrait au nom du Christ. Le gouverneur fit alors une dernière tentative pour amener Ivan à composition, mais sans succès. Son sort fut alors décidé. Après avoir de nouveau été roué de coups, il fut attaché à la queue d'un solide cheval non dressé et traîné ainsi à travers les rues de la ville. Ceci fit la joie des Juifs des divers quartiers parcourus. Alors l'un de ces Juifs du pays de Judée, dominé par un fanatisme sauvage et haineux, trancha la tête d'Ivan qui fut laissée ainsi que son corps sans aucune garde — оставиша лежащане брѣгома.<sup>10</sup>

La nuit suivante près de la dépouille d'Ivan, trois saints hommes vêtus d'habits sacerdotaux firent leur apparition. Ils ont célébré la messe des morts auprès du corps en agitant l'encensoir. Ce miracle fut rapidement porté à la connaissance de nombreuses personnes — оубо мнози видѣша.<sup>11</sup> Cette vision aperçue par beaucoup de monde consistait en une colonne de feu dressée au-dessus du corps du défunt. L'un des Juifs, en apercevant ces hommes étranges, s'étant imaginé que de vrais prêtres se tiennent autour de celui qui fut Ivan, s'empara de son arc pour abattre au moins l'un d'entre eux. Mais ayant tendu l'arc pour faire partir la flèche ses deux bras se paralysèrent. Le lendemain cette punition du Juif par „l'ordre de Dieu“ se propagea comme une trainée de poudre à travers toute la ville et les habitants ont compris alors seulement qu'un „saint-homme“ venait de périr.

Au bout de quelques jours, effrayé probablement par ce „présage“ le latin (nommé „ФРАГЪ“ dans le „Martyrium“) avait décidé de voler le corps d'Ivan de la tombe. Mais, dans la nuit lorsqu'il se mit à creuser, Ivan apparut en songe au prêtre de l'église locale. Celui-ci s'étant rendu alors en toute hâte auprès de la tombe il réussit à grand peine à sauver la dépouille du saint. Après cette tentative échouée le prêtre transporta ces reliques dans

<sup>8</sup> А. И. Яцимирский, Из истории славянских проповедей в Молдавии, р. 6.  
П. Русев, А. Давидов, Опр. cit., р. 90 et suiv. pp. 110—122.

<sup>9</sup> Яцимирский, Опр. cit., р. 9.

<sup>10</sup> Ibidem, р. 9.

<sup>11</sup> Ibidem, р. 9.

son église où elles restèrent soixante-dix ans. — *О и множае нѣгде лѣтъ.*<sup>12</sup>

De nombreux miracles se sont produits depuis auprès de l'endroit où étaient déposées les reliques d'Ivan. Le voïvode moldovalaque Ion Alexandru en ayant été informé fit exhumer les restes du saint et ordonna leur translation dans sa ville résidentielle de Suceava — *въ свѣтлѣомъ своемъ град Сочавѣ.*<sup>13</sup>

Et à Suceava, près de la bière contenant les saintes reliques, de multiples guérisons miraculeuses se sont produites que le panégyriste déclara vouloir relater, car bon nombre de personnes qui en avaient bénéficié étaient encore en vie et pouvaient témoigner des bienfaits que le saint leur avait prodigués.

La fin de l'ouvrage est consacrée à la gloire de Saint Jean d'Akkerman pour ses mérites au nom du Christ. Dans le Ciel il se trouve dans le „Sein d'Abraham“ et vit dans des „domaines éternels“.

Dans le „Martyrium“ de Jean d'Akkerman on constate des traits de style qui, sous de nombreux rapports, l'apparentent aux oeuvres de Camblak — le Panégyrique du Patriarche Euthymius, le Panégyrique du Métropolitte Cyprien et la Vie du roi Etienne Uroš de Dečani. Ainsi par exemple le tortionnaire de St. Jean — l'hipparque d'Akkerman est mentionné par l'auteur sous le terme un fervent gardien — *топлъ хранител* — de ses vues athéistes d'adorateur du soleil.<sup>14</sup> Cette caractéristique du gouverneur d'Akkerman coïncide textuellement avec la désapprobation de Camblak pour les idées de l'hérétique Pirop qui s'étaient frayé un chemin à l'époque du Patriarche Euthymius à Tärnovo, Pirop étant un fervent défenseur de l'hérésie nestorienne — *Несториевы ереси топлъ хранителъ.*<sup>15</sup> A un certain endroit de la Vie d'Etienne de Dečani on parle de — „върою топлою“<sup>16</sup> Naturellement, ayant en vue les expressions et les coutumes qui avaient cours au Moyen Age, une telle coïncidence de langage pourrait être considérée comme fortuite. Mais comme on est en présence d'un même sujet — les trois passages examinés relatifs aux convictions religieuses étant soumis à un très sérieux examen — il est plus vraisemblable d'admettre qu'il s'agit en l'occurrence d'un seul et même auteur des trois ouvrages, habitué à exprimer les mêmes idées, d'une même manière.

A deux endroits du „Martyrium“ on a utilisé le terme „коупно“. La première fois lorsqu'Ivan fut exhorté d'abjurer le christianisme et qu'à Akkerman furent réunis — „коупно“ — (c.-à.-d. tous ensemble) toutes les femmes et les enfants,<sup>17</sup> et la seconde fois — lorsqu'Ivan déclara qu'il n'entendait pas s'incliner devant le soleil et „коуп но“ leva les bras et les yeux vers le ciel en disant qu'il ne reniait pas le Christ — *И коупно сими словеси въздѣвавъ рѣци на нѣои очи съпротагъ възъпиако отъ всѣхъ слышаша са Да не бждет ми отврѣши с тебе Христе!*<sup>18</sup>

Ce mot, utilisé dans un sens différent dans le contexte se retrouve souvent dans le Panégyrique de Patriarche Euthymius. Je me contenterai de

<sup>12</sup> Яцимирски, Op. cit. p. 10.

<sup>13</sup> Ibidem, p. 10.

<sup>14</sup> Ibidem, p. 4.

<sup>15</sup> E. Kaŕuzniak, Aus der panegyrischen Litteratur der Südslawen Wien, 901, p. 46.

<sup>16</sup> Гласник друштва српске словесности, кн. XI, Београд, 1859, p. 89.

<sup>17</sup> Яцимирский, Из истории, p. 4.

<sup>18</sup> Ibidem, p. 5.

n'en mentionner que quelques-uns. Ensemble — „коупно“ — avec son maître Theodose de Tărnovo, Euthymius se rend à Constantinople.<sup>19</sup> D'après Camblak, dans la nouvelle traduction du grec en bulgare des livres liturgiques, Euthymius réunit — коупно — son âme et son esprit.<sup>20</sup> Et, pour ses grandes vertus qu'il n'entreprend pas d'énumérer, pour Camblak Euthymius réunit dans son esprit „коупно“ tous les bienfaiteurs de toutes sortes.<sup>21</sup> Et ailleurs, pour les mérites et les qualités d'esprit de son maître, Camblak écrit: коупно онь сихъ словом напааше, коупно и тии растѣхъ.<sup>22</sup> Or, il emploie le même parler caractéristique dans sa description de la sainte montagne près de Tărnovo: мѣсто прилежит Терновъскому граду, рѣкою токмо единою раздѣляемо, обзорно, коупно и злака полно и истекающими водами<sup>23</sup>; et aussi lorsqu'il raconte comment on avait massacré ensemble 110 notables de Tărnovo peu après que la ville fut conquise par les Turcs — О, опльчен не свѣтое, не ово прѣжде, ово же послежде, но кѣпно моучителю прѣдставше, того оплеваща и абие Христа прѣдставше, вѣнчаша сѧ.<sup>24</sup> Moïse le patriarche de l'antique Israël sortit „Коупно“ les Juifs d'Egypte.<sup>25</sup>

Camblak a marqué un penchant particulier pour cette notion qu'il a utilisée aussi dans la Vie d'Etienne de Dečani. Un membre de l'entourage du prince lui envoya de l'argent par son serviteur alors que celui-ci se trouvait en exil à Constantinople. En arrivant à destination le serviteur remit au prince la somme confiée et и словесе изрече много оутешителнаа коупно и милостива.<sup>26</sup> L'exilé fut dédommagé par l'empereur de Byzance et par son père Etienne Milutin après avoir été reconnu innocent.<sup>27</sup> Et lorsque Etienne de Dečani se battit „коупно“ avec son fils Etienne Dušan contre Michel Šišman au début de l'été de l'an 1330.<sup>28</sup> En mentionnant les bons sentiments du roi Etienne de Dečani, à l'époque où les rapports avec son fils Dušan, couronné déjà, étaient tendus, Camblak relève que l'appel conciliateur du père exprime son désir de gouverner l'Etat aussi à l'avenir — „коупно“ — avec son fils (la Serbie) — коупно и царствия прѣемникоу быти.<sup>29</sup>

On rencontre ce mot deux fois dans une même phrase du Panégyrique de Grigori pour son oncle, Cyprien le métropolite de Kiev, et par la suite aussi de Moscou et de toutes les Russies: Тогда великое сие свѣтило видѣхом, братие, и сщныа оны роуцѣ нашей косноуща, с (ѧ) главѣ кѣпно, оубо благословѣюще, кѣпно же и хотѣща нам случати сѧ дхомъ проричѣюще.<sup>30</sup> Les habitants de Tărnovo accueillent „коупно“ leur concitoyen Cyprien venu en 1379 dans cette ville — Еже всем коупно изыти и никомъ же отнѣдъ остати во

<sup>19</sup> E. Kałuzniacki, Aus der panegyriken, p. 44, l. 10—11.

<sup>20</sup> Ibidem, p. 41, l. 31.

<sup>21</sup> Ibidem, p. 43, l. 19.

<sup>22</sup> Ibidem, p. 44, l. 10—11.

<sup>23</sup> Ibidem, p. 47, l. 7—9.

<sup>24</sup> Ibidem, p. 53, l. 1618.

<sup>25</sup> Ibidem, p. 57, l. 10.

<sup>26</sup> Гласник, XI, p. 56.

<sup>27</sup> Ibidem, p. 63.

<sup>28</sup> Ibidem, p. 72.

<sup>29</sup> Ibidem, p. 78.

<sup>30</sup> Б. Ст. Ангелов, Из старата българска, руска и сръбска литература, София, 1958, p. 185.

<sup>31</sup> Ibidem, p. 184.

градъ.<sup>31</sup> On pourrait relever du discours de Cyprien encore quelques exemples semblables, mais ceux-ci que nous avons cité sont largement suffisants pour voir que Camblak avait une prédilection particulière pour ce terme de „коупно“ très expressif contenant un élément émotionnel. Nous n'avons pas mentionné ici aussi tous les passages du Panégyrique du Patriarche Euthymius et de la Vie d'Etienne de Dečani où on rencontre ce mot. Mais des exemples donnés au cours de cette étude on peut parfaitement se rendre compte que là où il se trouve ce mot de „коупно“ est employé pour exprimer le plus souvent un état tendu d'esprit. Ce mot est employé dans un contexte analogue dans les deux endroits cités du „Martyrium“ de St. Jean d'Akkerman.

Voyons maintenant quelles sont les remarques que le style de cet ouvrage autorise.

Lorsqu'il fut appelé auprès de „l'hipparque“ pour renier la foi chrétienne et devenir un adepte du culte du soleil, Jean répondit à son tortionnaire „avec une noble ténacité“.<sup>32</sup> Cette formule caractéristique se confond presque avec les appréciations de Camblak sur le Patriarche Euthymius que toute sa vie avait été жрътвъ благодарна господави.<sup>33</sup> Sur le plan philosophique la conception est identique: la témérité d'Ivan est „noble“ au nom du Seigneur aussi bien que le désir d'Euthymius de servir Dieu „plaît à Dieu“. Et le matériel linguistique au moyen duquel ce concept est exprimé est lui aussi identique.

Dès qu'il a compris que Jean ne va pas renier sa foi, le gouverneur d'Akkerman a poussé un cri de bête sauvage — ѡко звър рикнѣвъ<sup>34</sup> et prit des mesures contre lui. Or, le roi bulgare Michel Šišman avait réagi de la même manière — ѡко же звѣръ рикнѣвъ<sup>35</sup> à la proposition de paix qui lui fut adressée par le roi Etienne de Dečani avant la bataille de Kustendil à la fin de l'année 1330. Camblak emploie la même figure de style lorsque — l'agent secret et destructeur évident du monastère de Dečani avait été puni par le Saint (Etienne de Dečani) pour les crimes commis.<sup>36</sup>

C'est un terme assez courant, mais il peut en l'occurrence servir de preuve, étant utilisé aux trois endroits examinés pour exprimer des états psychologiques semblables, soit la rage intérieure de l'homme incapable de se dominer et de comprendre la grandeur du christianisme comme conception du monde. Ceci s'applique surtout à la „fureur sauvage“ qui s'était emparée du gouverneur d'Akkerman et qui par suite du refus de Jean de devenir un adorateur du soleil avait décidé de le tuer.

Le panégyriste de St. Jean nous informe que lorsque le saint fut exhumé après la tentative du Latin (Фрагъ) de voler son corps, ses restes furent conservés plus de 70 ans dans l'église — Ѡ и множае нѣгде лѣтъ.<sup>37</sup> Camblak, dans son Panégyrique de Cyprien relate dans des termes d'une similitude frappante les événements survenus à Kiev en 1409 — тридесать и нѣгдѣ лѣтъ<sup>38</sup> après son entrevue avec son oncle qui eut lieu à Tarnovo en

<sup>32</sup> Яцимирский, Из истории славянской проповеди, р. 5.

<sup>33</sup> Е. Каѣузніаскі, Aus der panegyrischen, р. 28.

<sup>34</sup> Яцимирский, Op. cit., р. 8.

<sup>35</sup> Гласник, XI, р. 73.

<sup>36</sup> Гласник, XI, р. 91.

<sup>37</sup> Яцимирский, Op. cit., р. 10.

<sup>38</sup> Б. Ст. Ангелов, Op. cit., р. 183.

1379. On ne saurait en aucune façon considérer cette coïncidence fortuite. Cette phrase écrite à deux endroits d'une manière quelque peu négligée doit être considérée comme relevant d'un style déterminé: introduire le langage parlé dans le texte littéraire pour justifier des habitudes d'écriture; or c'est un trait essentiel des meilleurs ouvrages de Grigori Camblak.

En déplorant la perte subie par le peuple russe par la mort de Cyprien,<sup>39</sup> Camblak nous fait savoir que lui aussi „appartient“ aux „съобщник“ de Cyprien<sup>40</sup> — en d'autres mots les Russes — et partage leur chagrin. Ce même terme est employé pour le passage du „Martyrium“ où il est question d'une dénonciation calomnieuse par laquelle on accusait Jean de vouloir „appartenir“ („съобщник“)<sup>41</sup> aux adorateurs du soleil.

Il est aisé de comprendre que dans ces deux aspects de deux ouvrages différents il y a un lien commun entre la main de l'écrivain qui les a écrit et la pensée intime des hommes.

D'après la conception religieuse chrétienne du biographe — panégyriste, St. Jean le Nouveau après sa mort s'est réfugié dans le sein d'Abraham.<sup>42</sup> Et selon le „credo“ chrétien cette place dans le ciel constitue le summum des honneurs, étant donné que l'ancêtre des Hébreux Abraham était en contact direct avec Jehovah... Comme le panégyriste de St. Jean était sincèrement convaincu dans la justesse de la foi chrétienne, le ton employé lorsqu'il écrivait sur ce sujet était pénétré de cette vérité. Cette attitude envers les événements qui suivent après la mort de ceux qui plaisent à Dieu s'applique aussi à certaines notes de Camblak sur le „sort“ que son oncle Cyprien a connu après sa mort: Овъ ꙗбо Авраамовыхъ ꙗпоковаетъ сѧ нѣдрѣхъ<sup>43</sup> Et plus loin dans un style plus poétique encore: Осѣни васъ своихъ мѣтѣхъ крылома отъ нашедшихъ многажды бѣды, ꙗкоже птенца орелъ къ нѣдромъ приемъ.<sup>44</sup> Ce mot a été employé par Camblak dans une forme tout aussi philosophique et poétique dans sa vie d'Etienne de Dečani. Lorsque le serviteur de l'ami d'Etienne de Dečani portait à l'exilé de l'argent à Constantinople, il le cacha profondément dans son sein: Въ нѣдра вложивъ.<sup>45</sup> En d'autres mots l'argent était gardé comme quelque chose de très précieux et important près du coeur du courrier car c'est de tout coeur qu'il est envoyé à Etienne par son ami qui l'aime. De „sein“ il est question aussi ailleurs dans la Vie d'Etienne de Dečani, par exemple à l'endroit où après un séjour de sept ans dans la terre il fit signe aux vivants et à ceux qui croyaient en lui et savaient qu'il devait être exhumé de cet endroit: Злѣтъ въ своихъ нѣдрѣхъ общаа мати оудръжа земля.<sup>46</sup> C'est presque la même expression que Camblak a employée pour Cyprien — Ибо ꙗко нѣкий коренъ чюденъ въ нѣдрѣхъ крыющъ сѧ земли.<sup>47</sup>

Camblak en mentionnant le sein de la terre qui garde la dépouille mortelle des saints hommes, le compare en sainteté au „Sein d'Abraham“. C'est pourquoi un rapprochement de la demeure céleste où habite l'ancêtre Ab-

<sup>39</sup> Le Panégyrique sur Grigori Camblak a été examiné dans mon article: Похвалного слово за Киприан отъ Григорий Цамблакъ, сп. Литературна мисъл, кн. 2, 1966, p. 121—132.

<sup>40</sup> Б. Ст. Ангелов, Из старата литература, I, p. 185.

<sup>41</sup> Яцимирский, Из истории славянской проповеди, p. 4.

<sup>42</sup> Ibidem, p. 11.

<sup>43</sup> Б. Ст. Ангелов, op. cit., p. 185.

<sup>44</sup> Ibidem, p. 189.

<sup>45</sup> Гласник, XI, p. 56.

<sup>46</sup> Гласник, XI, p. 80.

<sup>47</sup> Б. Ст. Ангелов, Из старата литература, I, p. 182.

raham et le sein de la terre qui abrite les restes des hommes qui „plaisent à Dieu“ n'est pas exagéré. Et, en transposant sur une beaucoup plus vaste échelle on pourrait voir dans cette figure de style une autre d'une bien plus grande portée spirituelle — les traits caractéristiques du style panégyrique fleuri et religieux de Camblak. Mais comme l'élément convaincant de ces passages examinés pourrait faire l'objet de discussions nous l'avons mentionné en dernier lieu dans notre analyse du style et de la langue.

\* \* \*

Le „Martyrium“ de St. Jean d'Akkerman est très proche des ouvrages saillants de Camblak, si on le considère aussi sous l'aspect littéraire figuratif.

Comme on a pu le constater de la narration faite au début de cet article tous les efforts du tortionnaire de St. Jean furent vains. Et il n'a pas réussi à le gagner à sa cause. Aussi „l'hipparque“ était-il *Вънѣтъ рѣва распалѣмъ*.<sup>48</sup> Une confrontation entre les idées de l'hagiographe de ce „Martyrium“ et celles du Panégyrique de Cyprien et de la Vie d'Etienne de Dečani permet de faire de nombreux parallèles. Ainsi, lorsque Camblak apprend que son oncle venait de mourir -- nouvelle inattendue et désagréable pour lui — il dit avoir été bouleversé jusqu'au fond de son être et de son âme, la terrible nouvelle ayant été pour lui *сквозъ ѡши... во внотренаа*.<sup>49</sup> On sait que pour diverses raisons — plutôt d'ordre politique — le roi serbe Etienne Milutin s'était marié plusieurs fois. Son successeur, Etienne Uroš III de Dečani en a beaucoup souffert. L'une des marâtres d'Etienne de Dečani par intérêt personnel, pour que son fils devienne héritier du trône, a incité son mari d'aveugler l'héritier légal par méchanceté et mauvaises intentions *отъ вън оутръ пламенемъ прѣсѣцаеть гласъ*.<sup>50</sup> A un autre endroit, dans l'esprit de la philosophie biblique, mais aussi poussé par son expérience personnelle de la vie,<sup>51</sup> Camblak relève: *Елико въ нѣшнии нашъ члѣвкъ обвѣтшаваеть, толико въ ноутръшнии обнавляеть се*.<sup>52</sup> On comprend qu'une telle manière de concevoir la nature humaine était inhérente à l'écrivain Camblak aussi par la manière dont il décrit comment l'exilé Etienne de Dečani avait reçu la terrible nouvelle de la mort de son fils cadet à Constantinople *срьдцоу отъ въноутръ стрѣлами ѡстыства стрѣчемоу*.<sup>53</sup> Et, lorsque Camblak dit que la plupart des malades de l'hôpital du monastère de Dečani, sentaient mauvais, car ils se décomposaient intérieurement: *въсходящее ради изъ въноутръ лютости*,<sup>54</sup> il entendait probablement que l'odeur de ces gens n'était pas tellement corporelle que spirituelle. Camblak voyait aussi chez le jeune Etienne Dušan de la mesquinerie et un vilain caractère incompatible avec la morale chrétienne. Il s'exprime pour sa soif de pouvoir, comme suit: *Оуѡзвлень бывъ желаниемъ царства въноутръ крынаше змиа страхомъ*

<sup>48</sup> Яцимирский, Из истории славянской проповеди, р. 6.

<sup>49</sup> Б. Ст. Ангелов, Из старата литература, I, р. 181.

<sup>50</sup> Гласник, XI, р. 45.

<sup>51</sup> Pour les données biographiques sur Camblak v. l'ouvrage de A. И. Яцимирский, Григорий Цамблак, Очерк его жизни и административной деятельности, Спб, 1904. Des renseignements les plus récents chez д-р В. Сл. Киселков, Проуки и очерти, р. 231 et suiv., и История на българската литература, т. I (Старобългарска литература) София, 1962, р. 326 et suiv.

<sup>52</sup> Гласник, XI, р. 51, 53.

<sup>53</sup> Ibidem, р. 59.

<sup>54</sup> Гласник, XI, р. 75.



неполоученѣа.<sup>55</sup> Par ses actes illégaux contre le monastère de Dečani, Ivoïa qui haïssait Dieu se cachait comme le loup dans la bergerie: Влькъ овчею кожею прнкрыгае се — та же нже жнвоущаго звѣра отькрывъ.<sup>56</sup> Et pour ce qui est des méfaits du confrère d'Ivoë — Junic — par ses actes et sa haine envers le monastère ses entrailles pourrissent Іако и самынмь зрѣти се въ ноутрѣннмь и тѣмь подобнымь образомь съгнннвшимь.<sup>57</sup>

La bastonnade appliquée à St. Jean d'Akkerman, lorsque celui-ci refusa de renier le christianisme pour devenir un adorateur du soleil, fut tellement atroce que les bourreaux прѣмѣнѣважще дроугъ дроуга, ꙗкоа тромь съ и инии вънатрѣнними доволно<sup>58</sup> кося ти са. Cette description imagée de coups infligés qui avaient mélangé le foie avec les entrailles de l'homme est évidemment due au désir de faire ressortir le dramatisme qui se dégage de presque tous les passages cités de la Vie d'Etienne de Dečani. Il convient de relever brièvement un passage du „Martyrium“ où il est dit qu'après avoir été maltraité d'une manière aussi inhumaine Jean perdit l'usage de la voix<sup>59</sup> — une expression que nous connaissons d'autre part de la vie d'Etienne de Dečani.

On trouve cette prédisposition à l'extraordinaire dans une autre description du „Martyrium“ où on relate comment le Juif s'était figé lorsqu'il avait tenté d'abattre l'un des prêtres qui entouraient le corps de Jean. Mais dès que даѣко оубо протѣже елико емоу сила бѣше, прѣбысть стрѣла оубо с тѣтивоѣ прилепши къ десныжего ржкы прѣстомь, лѣк же въ лѣвой.<sup>60</sup> Evidemment qu'il ne pouvait plus tirer ayant perdu la liberté de mouvements mais plus encore cette paralysie avait continué aussi le lendemain, et le Juif avait été vu dans cet état lamentable par de nombreuses personnes. Il existe une description très approchante de la manière miraculeuse dont Euthymius avait échappé à la mort, condamné par le représentant du sultan à Târnovo après que la ville fut conquise par les Turcs en 1393. Voici ce que nous dit Camblak: иже нногда царь беззаконщаго ржкжпростерща ж съ оудражати пророка, недвижимъ иемъ абие поразивши, и оубийствѣнѣа сиж десницѣ тѣмже прѣлагаеть образомъ на недвижение и не дѣйствие, явле о ꙗко нѣ которой мрѣтвѣю раце мнѣ ти са, къ животн оу и движжшомоу с троупоу прилѣплѣпени и истинстваше и сего немже, молаше се Давидъ по дѣлоу ржкоу даждь имь!<sup>61</sup> Les suites de ces avertissements divins présentent aussi des analogies. Les coréligionnaires du Juif, qui avait voulu s'attaquer aux prêtres miraculeux, s'étaient trouvés dans l'impossibilité d'exprimer leur aversion et leur haine pour le chrétien Jean de Trébizonde. Après que le bourreau de Târnovo avait eu le bras paralysé au moment où il s'apprêtait à trancher la tête d'Euthymius, toute la foule ismaélienne réunie s'est enfuie — исмаилтеский съ мь — et c'est ainsi qu'Euthymius eut la vie

<sup>55</sup> Гласник, XI, p. 77.

<sup>56</sup> Ibidem, p. 87.

<sup>57</sup> Ibidem, p. 92.

<sup>58</sup> Яцимирский, Из истории славянской проповеди, p. 8.

<sup>59</sup> П. Русев, А. Давидов, Григорий Цамблак в Румѣния и в старата румѣнска литература, p. 100.

<sup>60</sup> Яцимирский, Из истории славянской проповеди, p. 9.

<sup>61</sup> E. Kałuzniacki, Aus der panegyrischen Litteratur, p. 54—55.

sauve. Grâce à un miracle le corps de Jean d'Akkerman fut préservé pour pouvoir faire à son tour des miracles, et Euthymius resta vivant pour glorifier le Christ par ses actions.

Comme il apparaît de la narration du „Martyrium“, le traître latin était devenu le témoin involontaire et piteux des miracles qui se produisaient autour de la dépouille de celui qu'il avait dénoncé à l'hipparque. Vraisemblablement, pour racheter son péché qu'il avait peut-être compris — ou bien pour une autre raison que l'auteur du „Martyrium“ n'a pas précisée — le latin avait voulu voler le corps du martyr et à la première occasion il tacha de mettre son projet à exécution: *Днемъ же немногимъ мимошедшимъ фржгъ онъ, иже стого на мъчение прѣдасть въсхотъ его оукрастивъ своа отнестѣ.*<sup>62</sup> Mais le mort тѣже часъ явлѣетъ сѣмъ воинъ презвитероу цркве оножъ спашоу — Въставъ, гла, въ скорѣ теци, къ цркви бо оукрасти ма хотѣтъ.<sup>63</sup> Le cas de l'autre mort — Etienne — après avoir séjourné sept ans sous terre est analogue: Въ нощи спешоу обитѣ ли еклисиархоу являеть се чюднѣ нѣкы и свѣ тлостію неизреченъ, повѣлѣваетъ томоу отъ земле иземты того тѣло.<sup>64</sup> Et c'est à peine après une seconde vision en songe que le prêtre exhuma les reliques d'Etienne et les déposa dans l'église du monastère pour que des miracles se produisent autour de cette tombe. Or c'est exactement ce qui arriva avec le corps de Jean après qu'il eût échappé à la tentative du latin. Il fut déposé pendant 70 ans dans l'une des églises d'Akkerman — въ стомъ жртѣвницѣ... близъ стѣж трапезы ѿ и множае нѣ где лѣтъ.<sup>65</sup> Nous savons que les témoins des miracles qui se sont produits auprès des reliques du saint furent nombreux. D'autre part, les personnes ayant eu connaissance des tortures auxquelles Junic fut soumis d'avoir osé blasphémer le monastère de Dečani et se moquer de son fondateur, étaient aussi nombreuses.<sup>66</sup> Bien que dans le premier cas les témoins y figurent en „bonne part“ et dans le second en „mauvaise part“, l'intention y est la même: prouver la gloire du saint. C'est donc une manière identique de décrire, prise dans les deux sens.

Quels que soient les éléments hagiographiques utilisés pour des raisons littéraires dans deux ouvrages dont la paternité de l'un attribuée à Camblak n'a jamais été sérieusement mise en doute, et que pour celle du second les arguments soient insuffisants on pourrait malgré tout conclure que le „Martyrium“ est dû vraisemblablement à la plume de Camblak. Cette conclusion peut sembler quelque peu osée si on la considère d'une manière isolée, mais accompagnée de tous les autres arguments elle devient beaucoup plus convaincante.

Pressé par des flatteries, des prières et des menaces pour l'inciter à devenir un adorateur du soleil Йоанъ мысленыа очи възведена помощъ призиваше рекшааго влж (т. е. Христа).<sup>67</sup> En louant les vertus chrétiennes d'Etienne de Dečani, Camblak relève: Таково бо юсть лице чистыхъ срьд-

<sup>62</sup> Яцимирский, Из истории славянской проповеди, р. 9.

<sup>63</sup> Ibidem, pp. 9—10.

<sup>64</sup> Гласник, XI, pp. 80—81.

<sup>65</sup> Яцимирский, op. cit., р. 10.

<sup>66</sup> Гласник, XI, р. 92.

<sup>67</sup> Яцимирский, Из истории славянской проповеди, р. 5.

цѣмъ, ꙗко бога зрещихъ мисль ꙗкими очима.<sup>68</sup> Et, lorsque St. Nicolas lui est apparu une seconde fois pour lui rendre la vue, Etienne l'a aperçu avec les yeux du coeur: И зрѣть очима срѣдѣ своего.<sup>69</sup> A la mort de Cyprien, Camblak s'exclame: Како же ли возрю дѣшевними очима, тмою бѣды покровень!<sup>70</sup>

Et toute cette technique bien que faite de clichés est tellement unie dans son essence qu'on ne saurait douter que c'est l'expression d'une manière d'écrire d'un homme habitué à entrer en contact avec les idées de ses héros et de pénétrer dans les secrets de leur âme. Or, un écrivain avec de tels dons naturels parmi tous les auteurs anciens bulgares, russes, serbes ou roumains ne pourrait être autre que Grigori Camblak. Dans l'exclamation qui lui a échappé lors de la mort de Cyprien il pleure sur lui-même et sur son propre sort ultérieur en Lithuanie et en Russie, maintenant que son oncle a quitté ce bas monde. C'est pourquoi Grigori est тмою бѣды покровень. C'est précisément dans ce sens que l'on doit interpréter dans le „Martyrium“ et la Vie d'Etienne de Dečani leurs vues de „l'esprit“ ou „du coeur“.

Il est dit dans la brève conclusion du „Martyrium“ qu'après sa mort St. Jean connaîtrait un sort enviable: il va въ селения стѣхъ, въ пристаища блгаа, въ чртогы нетлѣны.<sup>71</sup> Dans le Panégyrique d'Etienne de Dečani on mentionne également que n'étant plus parmi les vivants il se trouve dans les demeures célestes.<sup>72</sup> Certes une objection contre une telle comparaison pourrait être faite, mais elle devient beaucoup plus convaincante encore par la déclaration de Camblak que la fin inattendue de Cyprien dena распѣтии оставы.<sup>73</sup> L'emploi de ce mot „чепрор“ pris aussi comme trait caractéristique d'habitude de vie, et non pas seulement comme une représentation symbolique des „demeures célestes“, révèle un écrivain très expert. Et la coïncidence entre la signification du mot „чепрор“ employé dans la vie d'Etienne de Dečani et le „Martyrium“ de St. Jean le Nouveau nous autorise de supposer, sinon d'affirmer, qu'ils sont de la plume d'un même homme — Grigori Camblak.

Jusqu'à la fin de sa vie de martyr Jean d'Akkerman s'est occupé de commerce — коупла.<sup>74</sup> Mais, lorsque son panégyriste mentionne cette activité commerciale il l'a considéré plutôt sous l'angle des grandes possibilités d'Ivan de connaître le monde et sa vanité, les innombrables conceptions religieuses, et partant, d'apprécier encore plus la signification et la „sainteté“ du christianisme.

Dans le panégyrique du Patriarche Euthymius, la notion de commerce y est employée aussi dans ce sens théorique — liturgique. En voyageant dans des terres et des pays étrangers Euthymius y a trouvé aux dires de Camblak un accueil plein de respect et de considération ꙗкоже ꙗкъый коупецъ надал нѣх странах искоусенъ ꙗвлѣся.<sup>75</sup> Et ses ouailles y recevaient en

<sup>68</sup> Гласник, XI, p. 56.

<sup>69</sup> Гласник, XI, p. 58.

<sup>70</sup> Б. Ст. Ангелов, Из старата литература, I, p. 188.

<sup>71</sup> Яцимирский, op. cit., p. 11.

<sup>72</sup> Гласник, XI, p. 84.

<sup>73</sup> Б. Ст. Ангелов, op. cit., p. 187.

<sup>74</sup> Яцимирский, op. cit., p. 3.

<sup>75</sup> E. Kałuzniacki, Aus der panegyriken, p. 39, l. 10.

retour sa bénédiction — Въходом того въсѣмъ, иже в домѣ коупльствѣж щимъ благословение.<sup>76</sup> A la lumière de ces confrontations on peut plus facilement comprendre pourquoi l'hagiographe nomme des manifestations d'Ivan en faveur du christianisme des доброкоупльствож.<sup>77</sup> et arrive à la conclusion que l'auteur d'une telle caractéristique ne pourrait être selon toute vraisemblance que Gregori Camblak.

Dans le texte on fait dire à „l'hipparque“, sûr d'avoir gagné Ivan par ses flatteries au culte slave du soleil. Такова бо естъ наша вѣра: чистымъ мислиж касае сѧ!<sup>78</sup> Cette pensée dénote un auteur au verbe dru et imagé. On trouve des phrases catégoriques de ce genre en même temps qu'imaginées à plusieurs endroits de la Vie d'Etienne de Dečani. Par exemple: Такова бо юсть добродѣтель — любодопротныхъ оубо влѣчетъ къ себѣ, злонныхъ же стыдѣ ти се сею творитѣ!<sup>79</sup> et un peu plus bas — Таковии бо соутъ светии егда величайшими сподобляють се, тогда смѣренейшаа моудрѣствуютъ!<sup>80</sup> Et puis encore un aphorisme d'une construction approchant: Един бо ждрѣ бы мѣченичества — мнозы же смъртьемъ образы.<sup>81</sup> Ces traits d'écriture marquent chez celui qui en porte la responsabilité au moins deux qualités: un véritable don d'écrivain et une grande culture. Or, ce sont deux traits qui caractérisent l'oeuvre de Grigori Camblak dans ses principaux ouvrages, et surtout dans le Panégyrique d'Euthymius, le Panégyrique d'Etienne de Cyprien et la Vie d'Etienne de Dečani.

Brisé par les coups, Jean d'Akkerman dit aux juges qu'il ne s'inquiétait nullement de sa chair meurtrie. — о съдрoble нѣх ми плѣтѣхъ... ни мало попече нѣа азъ твора.<sup>82</sup> Par la structure de cette phrase et l'émotion qui s'en dégage elle rappelle l'amertume de Camblak ressentie lors de la mort prématurée de son oncle Cyprien et aussi de longues années après — Мое твора жалостиѣн е сие мноие.<sup>83</sup>

Le principal acte de l'existence d'Ivan — une mort de martyr au nom du Christ — n'a pas eu lieu dans sa ville natale — Trebizonde — mais à l'étranger. Le patriarche Euthymius avant de devenir le Vicaire de tous les Bulgares avait connu lui aussi hors de son pays, à Byzance, une très grande célébrité, Свѣдѣтелствуютъ тоговы троуды и поты въ тѣлѣ и оше обрѣта жще сѧ Стоудийскыа обитѣли и ноци; тако бо изволи сѧ божьств номоу промыслу, нако да и свѣще наа она гора (Света Гора — К. М.) досточюд наго сего примет и доволно сего доброты насладит сѧ и тоговыхъ похвалъ свѣдѣтел бѣдит и проповедникъ велегласнейшии.<sup>84</sup> L'empereur de Byzance Jean V Paléologue ayant compris que l'information qui lui avait été donnée sur les richesses d'Euthymius était mensongère et qu'il l'avait injustement exilé dans l'île de Lemnos près du Mont Athos. Il fit alors une démarche inhabituelle auprès du moine bulgare en s'excusant auprès

<sup>76</sup> Яцимирский, op. cit., p. 49, 1. 3.

<sup>77</sup> Яцимирский, op. cit., p. 11.

<sup>78</sup> Яцимирский, op. cit., p. 4.

<sup>79</sup> Гласник, p. 51.

<sup>80</sup> Ibidem, p. 59.

<sup>81</sup> Ibidem, p. 80.

<sup>82</sup> Яцимирский, op. cit., p. 8.

<sup>83</sup> Б. Ст. Ангелов, Из старата литература, I, p. 187.

<sup>84</sup> E. Kałuzniacki, Aus der panegyriken, p. 35.

de lui des souffrances qu'il lui avait fait endurer. L'empereur avait voulu avoir ce trésor pour les besoins de l'Etat, mais comme il s'est avéré qu'Euthymius ne possédait pas cet argent il le pria de bien vouloir lui pardonner.<sup>85</sup> Etienne de Dečani avait de son côté accompli à Byzance des exploits extraordinaires: Таковаа о благочѣстии Стефану ревност... и елма же въ тоуждей страни заточении сии таковоу дихаше о православии ревность.<sup>86</sup> Camblak avait voulu montrer que par son exemple de bon chrétien l'exilé à Constantinople exerçait une influence sur les nobles byzantins de l'entourage de la Cour et même sur l'empereur.

Je voudrais encore pour finir ce chapitre faire une remarque d'ordre littéraire relevant de la logique. Dans la brève glorification à la fin du „Martyrium“ il est dit: Сицеваа борения на подвиже показа! Сицевыми и вѣнды вѣча са от подвигоположника ржкы! Сице доброкоуплѣство Ионоаво!<sup>87</sup> Par son esprit, sa forme et son lexique cette fin du „Martyrium“ est dans la note de la tradition littéraire hagiographique des Vies d'Euthymius.<sup>88</sup> On y constate que Camblak qui fut l'élève d'Euthymius et formé à son école avait réussi grâce à ses remarquables dons littéraires à élever le niveau de ses créations. Mais comme il respectait profondément tout ce qui touchait Euthymius — et tout particulièrement ses oeuvres — il n'a pas voulu se libérer entièrement de son style et de ses habitudes d'écriture et c'est pourquoi le passage de la fin est semblable à celui du „Martyrium“.

\* \* \*

On pourrait aux remarques portant sur le style et la forme littéraire en ajouter quelques-unes susceptibles de nous donner des points de repère sur l'époque où le „Martyrium“ fut composé.

Il est intéressant de relever en premier lieu que le „Martyrium“ a été écrit peu après la translation des reliques du saint d'Akkerman à Suceava. Ceci apparaît du fait que l'auteur n'a pas voulu décrire les miracles qui se sont produits autour du sarcophage contenant les restes du saint, mais оставла

тѣмъ самѣмъ проповѣдати обдѣлтелствоваиимъ.<sup>89</sup> D'autre part les louanges adressées au Voïvode moldave Ion-Alexandru — наже и въ слоуха приидоша, иже тогда блгочѣстиваго господствж щомоу въсе Молдовлахиж и Помориж хлюбезнейшему и великомуу воеводѣ Александроу, мжжоу ин имы оубо оукращаж шоу са благими, нж и мѣчениколжбноу сжщоу<sup>90</sup> semblent être écrites par un étranger. Or, au début du XV<sup>e</sup> s. Grigori Camblak se trouvait en Moldavie et voulait gagner la sympathie d'un pays où il avait l'intention de s'établir pour y travailler.

Si l'on considère que la nationalité moldave s'est consolidée ethniquement et politiquement au XIII<sup>e</sup> s., et surtout pendant les deux siècles sui-

<sup>85</sup> E. Kałuzniacki, Aus der panegyrischen, p. 38.

<sup>86</sup> Гласник, XI, p. 55.

<sup>87</sup> Яцимирский, Из истории славянской проповеди, p. 11.

<sup>88</sup> Д-р Цветана Вранска, Стилни похвати на патриарх Евтимий, Сп. БАН, кн. XXXVII — 2.

<sup>89</sup> Яцимирский, op. cit., p. 10.

<sup>90</sup> Яцимирский, op. cit., p. 10.

vants,<sup>91</sup> et que c'est un „Latin“ — ФРАГЪ — qui a livré Jean à l'hipparque il se pourrait bien que ce soit dans l'intention de montrer le climat de cette époque en Moldovalachie où diverses tentatives politiques des différentes forces en présence se livraient à une lutte d'influence.<sup>92</sup>

On doit non seulement relever mais souligner qu'entre certains aspects et passages du „Martyrium“ de St. Jean d'Akkerman et la Vie de St. Georges le Nouveau de Sofia (de Kratov) écrit au XVI<sup>e</sup> s. par le pope Peïu qui fut lui aussi un lettré il existe d'assez grandes similitudes. Ceci nous autorise de supposer que l'auteur dont l'ouvrage a servi de modèle jouissait aux yeux de ce dernier d'un certain prestige. Ajoutons dans cet ordre d'idées que le professeur P. Dinekov a relevé à nouveau<sup>93</sup> que le pope Peïu était le continuateur de l'école littéraire fondée par Euthymius, dans de nouvelles conditions sociales. On sait que les débuts de cette tradition littéraire apparaissent le mieux dans l'oeuvre de Grigori Camblak dont le souvenir est resté très vif par ses oeuvres après sa mort survenue probablement en 1419 pendant une épidémie de peste. Et, comme au Moyen Age ce n'était pas courant d'indiquer les modèles, le pope Peïu s'est dispensé de le faire. Toutefois la comparaison entre le „Martyrium“ de St. Jean le Nouveau et la Vie de Saint Georges le Nouveau ne laisse subsister aucun doute dans ce sens.

Le respect que l'hagiographe du „Martyrium“ inspirait comme auteur ressort nettement du contenu et de la forme des louanges qui lui sont adressées. Ces louanges<sup>94</sup> suivent presque textuellement celles du „Martyrium“, seules la préface et la conclusion sont différentes. Généralement ces égards spéciaux ne s'appliquaient qu'à des auteurs ou des rédacteurs tenus en haute estime. Les contemporains de Grigori Camblak lui reconnaissaient même de son vivant de grandes qualités littéraires, une vaste expérience et un réel savoir dans le mouvement du verbe qu'il employait comme une arme. Grigori fut envoyé par le Grand-duc de Lithuanie, Alexandre Vitold, à la tête d'une délégation de 300 personnes au Concile de Constance en 1418. C'est un témoignage qu'on ne saurait négliger et qui prouve combien il était apprécié. En effet, Grigori a tenu à Constance un important discours dans lequel il fait remarquer qu'il était temps de réunir les Eglises d'Occident et d'Orient pour pouvoir opposer une résistance efficace à la poussée des Turcs en Europe. Il a certainement eu présent à l'esprit le sort de son propre pays — la Bulgarie — qui était déjà à cette époque asservie par les Ottomans. Par ce discours Grigori Camblak s'est aliéné les sympathies du monde orthodoxe d'Orient et des dogmatistes, mais du point de vue historique, et surtout dans l'esprit de notre peuple, c'est une des pages les plus éclatantes de notre histoire à l'époque du Moyen Age. Il a fait preuve de qualités d'un fin politique d'une grande perspicacité.

Le „Martyrium“ de Jean d'Akkerman comprend certains passages qui montrent nettement à quel point l'auteur était informé de la situation politique de cette époque. Il dit que Трапезонта сего изнесе мжжа, градъ славе къ и великъ — всточнѣ оубо належащъ и къ асириомъ ближыши.<sup>95</sup> La Vie

<sup>91</sup> М. В. Сергиевский, Молдаво-славянские этюды, М., 1959, p. 5 et suiv.

<sup>92</sup> П. Русев, А. Давидов, op. cit., p. 63 et suiv.

<sup>93</sup> П. Динеков, Литературни въпроси, София, 1963, p. 87.

<sup>94</sup> Publié chez А. И. Яцимирский, Из истории славянской проповеди в Молдавии, pp. 87—95. L'auteur est „Теодосий мних“.

<sup>95</sup> Яцимирский, op. cit., p. 3.

d'Etienne de Dečani comporte aussi un passage où il est dit que les hordes d'assyriennes furent vaincues sous les murs de Jérusalem par un ange venu du Ciel.<sup>96</sup> Camblak entendait par „Assyriens“ aussi les Turcs — en tant que peuple asiatique — qui avait conquis la capitale bulgare Tărnovo en été de l'année 1393.<sup>97</sup> Dans son esprit Camblak assimilait les Assyriens aux Turcs, car les hordes qui avaient attaqué Tărnovo étaient un ramassis de tous les peuples d'Orient — de Perse, de Lycaonie et d'Asie Centrale.<sup>98</sup>

\* \* \*

L'auteur du „Martyrium“ présente l'Inde et la Perse comme la patrie des savants et des médecins. L'hipparque d'Akkerman avait informé Ivan après que celui-ci avait été cruellement battu que s'il adoptait le culte du soleil il guérirait, car сать во оунас врачеве многохждожни от Индиж же и Персиды пришедшем<sup>99</sup>. D'après le contenu du „Martyrium“, exactement à la même ligne, l'Inde et la Perse y sont mentionnées comme des pays à nombreux médecins et savants et Theodosij dans ses lounages à l'adresse de Jean d'Akkerman dit: Зде врачеве и много хитросни от Индиж и Персиды пришедша<sup>100</sup>. De ce qui précède il est permis d'affirmer que lorsque Camblak nomme les peuples d'Orient des „Assyriens“ il donne à cette notion un sens aussi bien biblique qu'historique du point de vue bulgare. Ceci est compréhensible si l'on tient compte du fait que les peuples d'Orient — les Assyriens — ont causé aux Bulgares des souffrances et des épreuves inconnues jusqu'alors. Nous avons ainsi une unité du style et du lexique avec un contenu plutôt émotionnel vu sous son aspect historique.

\* \* \*

Les comparaisons effectuées et les analogies relevées dans cette étude n'épuisent certainement pas tous les arguments possibles, susceptibles de montrer les liens génétiques et l'affinité historique et littéraire entre le „Martyrium“ et les chefs-d'oeuvres notoires de Grigori Camblak: le Panégyrique du Patriarche Euthymius, le Panégyrique du Métropolite Cyprien et la Vie du roi de Serbie Etienne Uroš de Dečani. Il nous semble toutefois que les exemples donnés et commentés sont suffisants pour reconnaître la paternité de cet ouvrage à Gregori Camblak. C'est à notre avis un fait de première importance, car à travers cette oeuvre Camblak — l'écrivain apparaît sous une nouvelle lumière. D'autre part la parenté établie entre la composition du „Martyrium“ de St Jean le Nouveau et la Vie de St Georges le Nouveau du pope Peŭ est une indication certaine sur l'influence durable exercée par l'oeuvre de Camblak sur l'évolution de notre littérature pendant la domination ottomane. Il ne fait aucun doute que les idées exposées par Camblak dans cet ouvrage se sont vivement réfléchies en Bulgarie; elles correspondent d'ailleurs parfaitement à la situation du pays au début du XVI<sup>e</sup> s. lorsqu'une intense activité y était déployée pour turciser le peuple

<sup>96</sup> Гласник, XI, 74.

<sup>97</sup> E. Kałuzniacki, Aus der panegyrischen, p. 50.

<sup>98</sup> Ibidem, p. 50.

<sup>99</sup> Я ц и м и р с к и й, Из истории славянской проповеди, p. 8.

<sup>100</sup> Ibidem, p. 91.

bulgare. Mais Camblak a exercé aussi une influence par ses conceptions pénétrantes prérenaissantes sur l'homme qui détachent nettement son oeuvre des ouvrages de l'ancienne littérature bulgare.<sup>101</sup> En faisant figurer le „Martyrium“ parmi les ouvrages de Camblak cette oeuvre apparaît comme l'un des principaux maillons des relations établies entre les littératures bulgare, roumaine et russe et de la collaboration littéraire du début du XV<sup>e</sup> s. P. Rusev et Davidov dans les commentaires cités au début de cet article ont très bien su la mettre en évidence. Pour ces auteurs, tout comme pour nous, le „Martyrium est bien de la main de Gregori Camblak; aussi ont-ils jugé inutile de s'attarder sur les considérations de Kisselkov et de Naumov. Toutefois, il nous semble qu'une réponse s'impose, car dans les relations littéraires bulgaro-roumaines le „Martyrium de S<sup>t</sup> Jean le Nouveau“ occupe une place de choix. En effet il n'est pas inintéressant de montrer que le premier artisan de cette oeuvre précieuse du domaine historique fut Gregori Camblak. D'autre part l'établissement de la paternité de Camblak sur cet ouvrage est important car il constitue l'un des principaux éléments constructifs de la consolidation de la nationalité moldave qui des siècles durant avait été menacée par ses ennemis du dehors. Gregori Camblak, instruit de son expérience de Bulgarie, a su faire ressortir au premier plan en Moldavie des idées qui constituaient un appel au combat et une défense contre les invasions des Tartares, et par la suite des Turcs, rappelant de si près les événements de Bulgarie de la fin du XVI<sup>e</sup> s. Ainsi les Roumains bénéficièrent d'une aide de notre part qui, dans un nouveau contexte historique, 450 ans plus tard, nous a été généreusement rendue.

---

<sup>101</sup> Д. С. Лихачев, Некоторые задачи изучения второго южнославянского литературного влияния в России, Москва, 1958, pp. 51—52. Cf. В. Велчев, Творчеството на Григорий Цамблак в светлината на южнославянския предренесанс, сп. Език и литература, XVI, кв. 2, 1961.



## **IV. Comptes rendus**

## ZWEI NEUE BEITRÄGE ZUR GESCHICHTE DER MITTELALTERLICHEN BALKANSTADT

*Str. Lischev*

Die wirtschaftlichen Verbindungen der dalmatinischen Städte mit dem mittelalterlichen Bulgarien stellten allezeit eine wichtige und noch immer nicht genügend bearbeitete Frage der Mediävistik dar. Noch immer ist nicht das erforderliche Quellenmaterial zusammengetragen. Unsere bisherigen Untersuchungen dieser Verbindungen stützten sich hauptsächlich auf die Vertragsakten, die die Zollverhältnisse, die Benutzung von Märkten und den Umfang des Warenaustausches regulieren; doch diese Angaben werfen nicht ausreichend Licht auf die dalmatinische Stadt selbst als Produktionszentrum und Verbindungsglied des damaligen internationalen Handels. Bei einem solchen einseitigen Herangehen an die Frage könnten wir jene dauernd wirksamen Faktoren der inneren Geschichte nicht völlig begreifen, die in hohem Grade die Beziehungen zwischen den dalmatinischen und den Innerbalkanstädten nötig machten und bedingten. Von diesem Standpunkt aus betrachtet halten wir — wie wir auch weiter unten ausführen werden — für sehr nützlich, die in der letzten Zeit erschienenen zusammenfassenden Forschungen von M. M. Freidenberg „O specifike gorodskogo remesla w dalmatinskoj Horvatii XIII.—XIV. w. (Über die Spezifik des städtischen Gewerbes im dalmatinischen Kroatien des XIII.—XIV. Jh.) sbornik „Obschestvenie i istoritscheskie nauki (Sammelband“ Gesellschafts- und historische Wissenschaften) Jg. 32, Band II, Pskovskij gosudarstvenij pedagogitscheskij institut (Pskover Staatl. pädagogisches Institut), 1966 und „Torgovlja dalmatinskogo goroda w XIII. — XIV. ww.“ (Der Handel der dalmatinischen Stadt im XIII.—XIV. Jh.), „Sowetskoe slavianovedenie“ (Sowjetische Slawenkunde), № 2, Moskau 1967. Hier sind die Resultate einer ganzen Reihe spezieller und regionaler Forschungen zusammengefaßt: von Sch. Kulischitsch, I. Lovritsch, G. Novak, D. Kovatshevitsch, N. Berititsch, S. Markovitsch-Tschulitsch, D. Roller, I. Strohal, J. Vukmanovitsch, Z. Fiskovitsch, A. Moskalenko, L. Kalvi, M. Mirkovitsch, G. Sabalitsch, E. I. Tschudovskich, W. Winaver, B. Krekitsch, M. Gezitsch, N. Tscholak u. a.: auch wurden wichtige Schriftquellen und Statuten über die Struktur der Städte verwendet. M. Freidenberg geht von einer richtigen methodischen Stellungnahme aus: Er ist bemüht, den wechselweisen Zusammenhang zwischen der Rolle der Städte als Zentren des Transithandels einerseits und ihre Rolle als Zentren der Warenerzeugung und der Arbeitsverteilung andererseits darzulegen. Er benutzt auch das Quellenmaterial richtig, indem er berücksichtigt, daß die Verfügungen der städtischen Statuten gewöhnlich das Bild des „Erwünschten“ darstellen und nicht des faktischen Zustands des städtischen Marktes (Torgovlja, S. 26).

Gleich vielen europäischen Seehäfen wurde die dalmatinische Stadt Mittelpunkt des Transithandels. Im XIII.—XIV. Jahrhundert, zur Zeit der größten Blüte der dalmatinischen Kommunen, paßte sich die städtische Ökonomie der Versorgung des Außenhandels an. Die dalmatinische Stadt war ein ansehnliches Vermittlungszentrum, wohin landwirtschaftliche Produkte aus den inneren Gebieten des Balkans geliefert wurden, um auf den west-europäischen, vornehmlich den italienischen Markt ausgeführt zu werden. Dies wirkte sich zweifellos bis zu einem gewissen Grade auf die Struktur der städtischen Ökonomie aus und vor allem auf die Struktur, die Organisation und die Zwecke der städtischen handwerklichen Produktion (O spezifike [Über die Spezifik], S. 58—59). Die Gebirgshänge in der Umgebung der Städte wurden schon früh zu einem Terrain für gutentwickelten Weinbau, für Ziehen von Oliven, Feigen, Äpfeln und Birnen. Dieses Spezialisieren der Landwirtschaftsproduktion machte den dalmatinischen Bauern zu einem ständigen Besucher des städtischen Marktes und zwang ihn, dort Wein, Butter, Dörrobst und Felle zu verkaufen, um sich das ihm fehlende Getreide anzuschaffen. So umfaßte die Warenproduktion kraft einer spezifischen inneren gesetzmäßigen Entwicklung sowohl Stadt als auch Dorf (ibid., S. 59). Die städtische Industrie entwickelte sich ungleichmäßig — es fehlte darin z. B. die Töpferei vollständig: in Dalmatien war diese ein ausschließlich dörfliches Handwerk (ibid. S. 61). In den dalmatinischen Städten war auch die Herstellung von Ziegel- und Dachziegelsteinen nicht entwickelt — diese wurden aus Venedig eingeführt (Torgovlija, S. 33—34). Noch charakteristischer ist, daß im allgemeinen Verzeichnis der städtischen Handwerker die Weber fehlten. Webereiproduktion hat in keinem einzigen der auf uns gekommenen Dokumente Erwähnung gefunden. Freidenberg erklärt dies mit der Einfuhr dünner italienischer Wollstoffe, urteilt aber mit Recht, daß diese Einfuhr wohl kaum allen Erfordernissen der ansässigen Bevölkerung Genüge zu tun vermochte. Ein Teil der für diese Bevölkerung notwendigen Gewebe wurde in Dalmatien selbst gefertigt. Solche heimischen Artikel waren drei Arten Wollgewebe — „Rascha“, „Sklavina“ und „Sukno“. „Rascha“ und „Sklavina“ waren die meistverbreiteten Erzeugnisse der einheimischen Weberei, die nicht nur in Dalmatien, sondern auch in Binnengegenden der Balkanhalbinsel existierte (O spezifike, S. 61). Diese einheimischen Webereierzeugnisse fanden auch in Italien guten Absatz. Nach Freidenberg handelte es sich vornehmlich um dörfliche Heimindustrie (ibid., S. 62). Eben die Konkurrenz seitens dieser dörflichen Heimproduktion, die in die Städte eindrang, hinderte, Freidenberg zufolge, daran, daß dort eine selbständige und sich festsetzende städtische Weberei entstand. Die Schneiderei war ein sehr verbreitetes städtisches Handwerk, das an dritter Stelle — nach der Gerberei und der Schuhmacherei — stand (ibid., S. 63). Im Rahmen eben der Schneiderei ging die Weiterverarbeitung und Fertigstellung der in den Dörfern erzeugten Sukna (Wollstoffe) vor sich. Auf diese Weise wurde die städtische Schneiderei das Zentrum für Weiterverarbeitung und Fertigstellung der im Dorfe hergestellten Gewebe. Zum Unterschied von diesem Zustand der Webereiproduktion erlangte die Gerberei der dalmatinischen Stadt selbständige Entwicklung und bildete sich völlig zu einem städtischen Handwerk heran, das von der Sphäre der Heim- und Dorfindustrie gänzlich getrennt war (ibid., S. 63—64). Überhaupt waren Gerberei und Schuhmacherei in Dalmatien das höchstentwickelte städtische Handwerk. Das Fehlen von An-

gaben über sichtliche Arbeitsteilung zwischen Gerbern und Schuhmachern erklärt Freidenberg mit nichtgenügender Entwicklung dieser Handwerke einerseits und den Erfordernissen des großen Außenmarktes andererseits: der große Außenmarkt, den sich die dalmatinische Gerberei zunutze machte, verlangte große Warenmengen von Häuten, zu deren Verarbeitung die Bemühungen einer sehr großen Anzahl „Universalgerber“ und weniger die von Meistern-Spezialisten nötig waren (ibid., S. 64—65). Überhaupt wurde die dalmatinische Stadt im XIII.—XIV. Jahrhundert ein wichtiger Mittelpunkt der Lederherstellung und -ausfuhr für den europäischen Markt. Hochentwickelt war in den dalmatinischen Städten auch das Goldschmiedehandwerk (ibid. S. 65—66). Freidenberg betrachtet die Küstenstädte Dalmatiens mit Recht als Hauptausfuhrhäfen für den Außenhandel der Balkanhalbinsel mit Westeuropa (Torgovlija, S. 24). Diese Auffassung bestätigen die uns zur Verfügung stehenden Mitteilungen über die führende Rolle der Dubrovniker Kaufleute im Außenhandel des alten Serbiens und des mittelalterlichen Bulgariens. Von erstrangiger Bedeutung war der Getreidehandel, da Dalmatiens eigene Getreideerzeugung nie zur Ernährung seiner Bevölkerung genügte. Für das Getreide, für Rohhäute und Vieh aus dem Innern der Balkanhalbinsel boten die dalmatinischen Städte Import- (italienische) Gewebe, bearbeitete Häute, Salz und den berühmten dalmatinischen Wein (ibid., S. 28—33). In der Tat ist die Stadt Dubrovnik auch heute noch berühmt durch ihre Erzeugung hochwertiger Weinsorten, die ihrem spezifischen Aroma und Geschmack nach stark an den bulgarischen Melniker Wein gemahnen.

Doch es können auch einige kritische Bemerkungen gemacht werden. Freidenberg betrachtet, wie wir gesehen haben, die sehr gut entwickelte dörfliche Herstellung wollener Gewebe (Rascha, Sklavira und Sukno) als Heimindustrie. Meiner Ansicht nach ist es nicht möglich, daß diese lokale Gewebeproduktion, wenn auch größtenteils dörflich, über das Stadium der Heimindustrie nicht hinausgewachsen ist, denn sie war, wie die angeführten Mitteilungen darweisen, bereits ganz standardisiert, hatte eine solide Grundlage bekommen und fand nicht nur innerhalb der einheimischen Bevölkerung, sondern auch in Italien ständigen Absatz. Wir können uns mit der Gegenüberstellung der dalmatinischen Weberei als „unentwickeltes Handwerk“ und der starkentwickelten Handwerke wie Gerberei und Schuhmacherei nicht einverstanden erklären. Die städtische Textilproduktion Dalmatiens hat in Wirklichkeit ihre Entwicklung durchgemacht, wenn auch eine ganz spezifische — diese ihre Entwicklung war, wie wir gesehen haben, eng verbunden mit der Arbeit der städtischen Schneider, die in hohem Grade auch Spezialisten in der Verarbeitung und Fertigstellung der in die Stadt gebrachten dörflichen Webereierzeugnisse waren. Wir können ebensowenig der Behauptung beipflichten, daß die Spezialisierung in der Gerberei nicht entwickelt gewesen sei, denn die Gerberei der dalmatinischen Städte war in Europa bekannt und fand in Westeuropa ständigen Absatz; außerdem stützte sie sich auch auf eine solide Rohstoffbasis: sie verwendete nicht nur die Rohstoffe (Vieh und unbearbeitete Häute) aus Dalmatien selbst und aus den ihm benachbarten Gebieten, sondern auch die aus dem Innern der Balkanhalbinsel, inbegriffen die Bulgariens. In dem Dubrovniker historischen Archiv fand sich eine interessante Mitteilung vor, die dahin lautete, daß im Jahre 1387 mit einer Karawane 1700 Häute aus der bulgarischen Stadt Vidin nach Dubrovnik befördert worden seien. Für das Aufblühen der städtischen Hand-

werke zeugt nicht nur das Bestehen von Handwerkervereinigungen (Zünften), worüber Freidenberg berichtet (O spezifike, S. 69); für die fortschreitende Kräftigung der städtischen Handwerke, ja sogar von völliger Loslösung der Handwerkerarbeit von der Landwirtschaft spricht am deutlichsten das Brotbäcker- und Fleischerhandwerk in Dalmatien als städtisches Gewerbe ersten Ranges (ibid., S. 66—67); Offensichtlich hat sich ein großer Teil der städtischen Handwerker nicht mit Ackerbau und Viehzucht beschäftigt, sondern sich auf dem Markte mit Brot und Fleisch versorgt. Die Aufteilung der Arbeit war stark fortgeschritten, unabhängig von dem Umstand, daß die Mühlen und Backöfen der Bäcker Eigentum des städtischen Patriziats und die dort arbeitenden Meister ihres Faches von den Besitzern bis zu einem gewissen Grade abhängig waren. Was die Anordnungen zur Regulierung der Brotherstellung betraf, so weisen diese Instruktionen nicht auf Nichtvorhandensein von Berufsbäckern, wie Freidenberg vermutet (ibid., S. 67), sondern auf Maßnahmen der Obrigkeit gegen ein Spekulieren mit dem Brot. Ähnliche Verfügungen sind bekanntlich in den Statuten für die Stadt Novo Brdo vom Beginn des XV. Jahrhunderts vorgesehen (Sakon o rudnizima [Gesetz für die Bergarbeiter], §§ IX—X), die der Despot Stefan Lasarewitsch aufgestellt hat; dort wird angeordnet, daß die Produzenten von Brot (Frangarizi) den Bergarbeitern Brot von genau festgesetzter Qualität zu normierten Preisen verkaufen sollten, damit die Ernährung der arbeitenden Bevölkerung gesichert sei. Bei Zuwiderhandeln wurde das Brot der Frangarizi konfisziert. So nimmt es denn nicht wunder, daß ein Teil der Bäcker nicht Brot zum Verkauf buk, sondern auf Bestellung arbeitete (O spezifike, S. 68). Eine ähnliche Form der Brotproduktion bestand im XIV. Jahrhundert auch in den bulgarischen Städten. Das setzt aber die Bedeutung der Brotbäckerei als Handwerk, das für Städte mit fortgeschrittener Arbeitsteilung typisch war, ebensowenig herab. Zum Schluß betont Freidenberg in der Zusammenfassung seiner Abhandlung (O spezifike) an erster Stelle die Unvollkommenheit des Prozesses der Arbeitsteilung zwischen Stadt und Dorf als charakteristischen Zug für die dalmatinische Stadt (ibid., S. 70). Doch ist es wohl überhaupt in keiner mittelalterlichen Stadt zu vollkommenem Abschluß dieses Prozesses gekommen, da die Unregelmäßigkeit der Entwicklung im Prozeß der Arbeitsteilung während des ganzen Mittelalters eine gesetzmäßige Erscheinung war. Immerhin geht aus den von Freidenberg reichlich angeführten Mitteilungen deutlich hervor, daß der Prozeß der Arbeitsteilung in der mittelalterlichen dalmatinischen Stadt im großen und ganzen ziemlich fortgeschritten war, und das ist in diesem Fall das Wichtigste, man könnte sagen, das Charakteristischste. Freidenberg hat jedoch recht, wenn er von nicht vorhandener Arbeitsteilung zwischen einigen verwandten Handwerken, wie Gerberei und Schuhmacherei, Schiffbau und Häuserbauen spricht (ibid., S. 70).

Abgesehen von diesen kritischen Bemerkungen stellen die bisher besprochenen Forschungen Freidenbergs einen wesentlichen Beitrag zu der Frage dar. Ihr Wert steigt beträchtlich durch den Umstand, daß der Verfasser die gesammelten Materialien nicht schablonenhaft zusammenfaßt. Er betont ausdrücklich, daß, so eng auch die Beziehungen zwischen Dubrovnik und den anderen dalmatinischen Städten waren, die für Dubrovnik charakteristischen Erscheinungen nicht mechanisch auf Sadar, Schibenik, Trogir oder Split übertragen und verallgemeinert werden dürften (Torgovlija, S. 25). Jeder, der

unmittelbar mit den Dokumenten des Dubrovniker Geschichtsarchivs zu tun hatte, weiß, auf welche ungeheueren Schwierigkeiten der Forscher stößt, der Material über eine bestimmte Spezialfrage der Wirtschaftsgeschichte einzelner dalmatinischer Städte oder mit ihnen verbundene internationale Handels- und politische Verhältnisse sammeln will: die diesbezüglichen Angaben sind in Hunderten einzelner Bände mit noch nie entzifferten, schwer lesbaren Handschriften auf Pergament verstreut, von denen nur ein geringer Teil herausgegeben worden ist. Es ist noch unendlich viel zu arbeiten, um alle Dokumente über die innere Geschichte der dalmatinischen Städte zu sammeln und herauszugeben — diese Materialien sind noch längst nicht in ihrer Gesamtheit zusammengetragen. Freidenberg hat große Bemühungen und viel Arbeit aufgewandt, um die bisher für den Geschichtsforscher zugänglichen Mitteilungen zu sammeln, zu interpretieren und zu systematisieren; das geht deutlich aus den am Schluß hinzugegebenen statistischen Tabellen über die Preise der einzelnen im XIII.—XIV. Jahrhundert auf den Stadtmärkten in Dalmatien verkauften Produkte und Waren hervor (Torgovlija, S. 34—37); beigelegt ist auch eine Tabelle über die Zusammensetzung der Handwerkerbevölkerung in der Stadt Sadar (O specifike, S. 71—72); ferner sind die Quellen zu dem konkreten Material angegeben (Torgovlija, S. 34—37).

Zusammenfassend möchten wir hervorheben, daß die hier besprochenen beiden Arbeiten von M. Freidenberg sehr viel zum richtigen Verständnis der Wirtschaftsbeziehungen der dalmatinischen Städte mit dem mittelalterlichen Bulgarien und Serbien beitragen. Wir kommen zu der Überzeugung, daß die außergewöhnlich große Aktivität der dalmatinischen Kaufleute im Innern der Balkanhalbinsel nicht nur den unmittelbaren Interessen ihres Transit- und Vermittlungshandels zu verdanken war, sondern in hohem Grade auch den Lebensbedürfnissen der dalmatinischen Stadt überhaupt — insbesondere der Notwendigkeit ständiger Einfuhr von Getreide zur Ernährung der Bevölkerung und in erheblichem Umfang von Vieh und Rohhäuten zur Versorgung der starkentwickelten Lederherstellung in den dalmatinischen Städten.

**M. GUBOGLO — K WOPROSSU O PROISCHOSH DENII KARAKATSCHAN  
(ZUR FRAGE DER ABSTAMMUNG DER KARAKATSCHANEN)  
SOWETSKAJA ETNOGRAFIJA, 4, MOSKAU, 1966, S. 164—176**

*Wassil Marinov*

Der Verfasser der obengenannten Abhandlung, M. Guboglo, hat sich voll Interesse für die erschienenen Monographien über die Abstammung, die Lebensweise und die Kultur der Karakatschanen,<sup>1,2</sup> bemüht einige Fragen zusammenzufassen, kritische Bemerkungen zu machen der Studien und sogar seine eigene Meinung über die Abstammung der Karakatschanen zu äußern, ohne in persönliche Fühlung zu dieser Volksgruppe gekommen zu sein. Diese letzte Erwägung veranlaßte uns, ausführlicher auf den Inhalt jener Abhandlung einzugehen.

Was die äußere Form betrifft, so besteht die Arbeit von M. Guboglo aus zwei Teilen. Der erste Teil von sieben Seiten ist Fragen gewidmet, die, nach Auskünften verschiedener Autoren, mit der geographischen Verbreitung, der Zahl und der materiellen Kultur der Karakatschanen (Lebensunterhalt, Wohnung, Ernährung, Kleidung usw.) auf der Balkanhalbinsel zusammenhängen, während sich der zweite Teil — sechs Seiten — mit dem Thema der Abhandlung — der Abstammung der Karakatschanen — befaßt.

M. Guboglo verweilt ziemlich ausführlich bei den Schwierigkeiten, die sich den einzelnen Autoren bei der Ermittlung der gesamten Anzahl Karakatschanen auf der Balkanhalbinsel entgegenstellten, indem er Angaben hierüber aus dem Abschnitt „Zahl und geographische Verbreitung der Karakatschanen“ unserer Arbeit<sup>3</sup> entnommen hat. M. Guboglo bemerkt, daß einzig in der Arbeit von A. Hadshimichali<sup>4</sup> Angaben betreffs der Überwinterung der Karakatschanen in der asiatischen Türkei zu finden seien, während solches Material auch andernorts vorliegt<sup>5</sup>. Ferner äußert er die Meinung, das am Ende des XIX. und zu Beginn des XX. Jahrhunderts „viele Autoren, besonders bulgarische...“ angefangen hätten, sich mit der Erforschung von Lebensweise und Wirtschaft der Karakatschanen zu beschäftigen<sup>6</sup>; dies entspricht nicht dem Sachverhalt, außerdem führt der Verfasser sie nicht an. Ebenso wenig entspricht folgende Behauptung den Tatsachen: „Viele Forscher haben spezielle Abschnitte oder Abhandlungen der Schafzucht der Karaka-

<sup>1</sup> W. Marinov, Beitrag zur Erforschung von Abstammung, Lebensweise und Kultur der Karakatschanen in Bulgarien, Bulg. Akad. d. Wiss., EIM, 1964, S. 138.

<sup>2</sup> G. B. Kavadias, Pasteurs nomades méditerranéens. Les Saracatsans de Grèce, Paris, 1965.

<sup>3</sup> W. Marinov, s. a. O., S. 14—15.

<sup>4</sup> A. Hadshimichali, Die Karakatschanen, Bd. I, A, B, Athen, 1957.

<sup>5</sup> W. Marinov, a. a. O., S. 30, 34.

<sup>6</sup> M. Guboglo, a. a. O., S. 165.

tschanen als ihrem Haupterwerbszweig gewidmet.<sup>7</sup> Hier gibt er das Schrifttum an, doch leider sprechen von den angeführten acht Autoren nur zwei, W. Atanassov — dieser von der Viehsteuer „beglik“ — und P. I. Topusov — über den Käse „Stombotiri“ —, von den Karakatschanen, und dies unter anderem; die übrigen sechs jedoch — S. Argirov, I. G. Geschov, B. Detshev, P. Detev und N. St. Schischkov — erwähnen in den angeführten Arbeiten die Karakatschanen überhaupt nicht; sie sind also keine „Erforscher“ der Schafzucht bei den Karakatschanen, wie M. Guboglo sie irrtümlich nennt. Diese Autoren sind in unserer Bibliographie angegeben, doch nicht als „Erforscher“ der Karakatschanen, sondern weil in ihren Publikationen bulgarisches Material zum Vergleich benutzt wurde. Die Werke von G. S. Chlebarov, Mitglied der Akademie der Wissenschaften, über „Das Karakatscharenschaf“<sup>8</sup> und von P. Petrov über „Das Karakatschanenpferd“<sup>9</sup> sind keine ethnographischen Untersuchungen über den Hauptlebensunterhalt der Karakatschanen — die Schafzucht —, sondern Forschungen von Spezialisten über die Viehzucht in Bulgarien, wobei physiologische, morphologische und andere Besonderheiten des Schafes und des Pferdes besprochen werden; doch aus diesen Arbeiten können einige kurze Bemerkungen über die Lebensweise der Karakatschanen, die Anzahl der Schafe, ihre Milchleistung, über die Schaf- und Pferderassen verwendet werden. Der einzige Autor, der Material über eine kleine Gruppe Karakatschanen gesammelt und eine schöne Abhandlung von 6 Seiten darüber veröffentlicht hat, ist der verstorbene P. Tschilev, ein guter Sprachforscher und Kenner der griechischen Sprache; er berührt darin mit Fachkenntnis, obwohl in aller Kürze, die Frage der Abstammung, der materiellen, geistigen und gesellschaftlichen Kultur, ja sogar der Folklore der Karakatschanen. Eine einzelne Studie, ein einzelnes Werk über die Abstammung, die Lebensweise und die Kultur der Karakatschanen wurde bis zum Jahre 1964 von keinem Autor in Bulgarien verfaßt. Die Auskünfte, die wir bei bulgarischen Autoren finden — A. Ischirkov, I. E. Geshev, Sh. Tschankov, D. Konstantinov, S. Tabakov, P. Deliradev u. a. —, sind kurze vereinzelte Angaben von wenigen Reihen oder 1—2 Seiten, nicht aber Mitteilungen von „Erforschern“ der Lebensweise und der Kultur der Karakatscharen; nie haben sie sich solche Aufgaben gestellt, sondern sie hielten es in ihren Publikationen, die ganz andere Themen betrafen, für notwendig, ein paar Worte auch über die Karakatschanen zu sagen. Es ist bedauerlich, daß M. Guboglo diesbezüglich offenbar nicht gut informiert war.

Was die Pferdezucht bei den Karakatscharen betrifft, so ist hervorzuheben, daß dieser Erwerbszweig bei ihnen nur ein zusätzlicher war. Oftmals konnte die Hirtengemeinschaft keinen Mann, der die Pferde hüten würde, entbehren; war ein solcher Mann notwendig, so war er außerhalb der Gemeinschaft gegen Bezahlung zu finden. Häufig wurde eine Gruppe Karakatschanenpferde in unseren Bergen auf freie Weide gelassen. Die Pferde wurden zur Frühlingszeit als Lasttiere benutzt; sie trugen den Hausrat der Karakatschanenfamilien aus der Ebene ins Gebirge und zur Herbstzeit wieder zurück. Einzelne Pferde wurden als Reittiere verwendet oder dazu, die Milch zur Meierei zu bringen, Käse, Kaschkaval (Hartkäse) oder Wolle zum

<sup>7</sup> Ebenda, S. 165.

<sup>8</sup> G. Chlebarov, Das Karakatschanenschaf. GSU, ALF, Bd. XX, 1941—1942. B. 1, Zemedelie (Landwirtschaft), 1934, S. 1—39.

<sup>9</sup> P. Petrov, Das Karakatschanenpferd, GSU, ALF, Bd. XIX, 1914—41, S. 37—50.



nächsten Warenzentrum zu tragen, oder aber sie wurden vom Gebirge in die Ebene herabgeführt, wo sie von bulgarischen und türkischen Landwirten, die als Entgelt Mehl oder Kornfutter für die Schafe gaben, zur Hilfe bei der Mahd herangezogen wurden. Pferde besaßen nur die Mehrbegüterten, vornehmlich die Reicheren und die Leiter der Gemeinschaft, die sie den übrigen Karakatschanenfamilien von der Gemeinschaft gegen Bezahlung ausliehen. Nicht richtig ist also die Behauptung, die Karakatschanen seien ein Pferdezucht treibendes Volk, als was sie uns M. Guboglo hinstellen möchte. Es sei wiederholt — die Pferdezucht war eine Nebenbeschäftigung von ihnen.

M. Guboglo verweilt bei der Frage der zeitweiligen Siedlungen und Wohnungen der Karakatschanen, wobei er die ethnographische Einleitung zum ersten Band der linguistischen Untersuchungen von C. Höeg<sup>10</sup>, die Arbeit von G. B. Kavadias<sup>11</sup> und unsere Arbeit<sup>12</sup> benutzt. Nach der Ansicht des Verfassers ist die von Kavadias vorgenommene Klassifizierung der Karakatschanenwohnung nur auf Grund äußerer Formen nicht überzeugend genug, während, ihm zufolge, in unserer Arbeit neues Material für Gruppen- und einzelne Sommerhützensiedlungen angeführt wird.

M. Guboglo bemerkt mit Recht, daß bis vor kurzem die Mitteilungen über die Kleidung der Karakatschanen zu kurz und unvollständig waren, und daß das Problem in einem speziellen, diese Frage behandelnden Kapitel unserer Arbeit<sup>13</sup> behandelt und gelöst worden ist. Seiner Ansicht nach erwähnen L. Žunitsch, G. S. Chlebarov, P. Skok, P. Tschilev und andere Autoren nur flüchtig die Ernährung der Karakatschanen; er hat aber nicht versäumt anzuführen, daß in dieser Arbeit ein Sonderkapitel auch diesem Thema<sup>14</sup> gewidmet ist. Des Umstandes halber, daß die Art der Bereitung von Hefeteig und Hefebrot bei den Karakatschanen mit derjenigen bei den Bulgaren und den übrigen Balkanvölkern identisch ist, wird die Empfehlung Guboglos, künftig zusätzliche gründliche Forschungen in dieser Richtung hin vorzunehmen, gegenstandslos.

M. Guboglo wendet seine Aufmerksamkeit „den viehzuchttreibenden Nomadengemeinden der Karakatschanen und ihren sozialen Verhältnissen“ zu, richtiger den wandernden zeitweiligen Wirtschafts-Schafhirtengemeinschaften (die Bezeichnung „Gemeinde“ ist in diesem Falle unzutreffend); er hebt hervor, daß die älteren Verfasser, wie G. Chlebarov und der Historiographie des Dorfes Žeravna, A. D. Konstantinov, der in demselben Dorfe gebürtig ist, keine Klassengegensätze anführen, die sich bei den Karakatschanen zur Zeit der Entwicklung der Bourgeoisie in Bulgarien besonders stark bemerkbar machten; Guboglo zufolge haben wir diesbezüglich „einen Schritt vorwärts“ getan; er erwähnt aber nicht — was doch das Wesentliche ist —, daß diesem Problem: „1. Schafhirtengemeinschaften und 2. Soziale Verhältnisse“<sup>15</sup> in jener Arbeit 11 Druckseiten gewidmet sind und die „Reicheren (Gemeinschaftsleiter)“, „Tschorbadshii“ (reiche Besitzer) und „mittelbegüterte und arme

<sup>10</sup> C. Hoeg, Les Saracatsans. Une tribu nomade grecque. I. Etude linguistique précédée d'une notice ethnographique, Paris-Copenhague, t. I, 1925.

<sup>11</sup> G. B. Kavadias, a. a. O., S. 59—87.

<sup>12</sup> W. Marinov, a. a. O., S. 101—116.

<sup>13</sup> Ebenda, S. 92—100.

<sup>14</sup> Ebenda, S. 84—91.

<sup>15</sup> M. Guboglu, a. a. O., S. 167; vgl. W. Marinov — a. a. O., S. 85.

<sup>16</sup> W. Marinov, a. a. O., S. 20—26.

Hirten“<sup>17</sup> eingehend charakterisiert sind. Dort wird betont: „Viele der reichen Besitzer erhielten große Kredite von den bulgarischen Banken, doch viele haben sich auch ruiniert.“<sup>18</sup> M. Guboglo hat das Leben der Karakatschanen nicht unmittelbar beobachtet und ist aus diesem Grunde nicht gut informiert über die Bildung und die Auflösung jeder Gemeinschaft im Herbst, wo die Rechnungen mit dem Gemeinschaftsleiter bereits abgeschlossen waren und jede Familie gezwungen war, sich ganz selbständig in Bulgarien einen Platz zum Überwintern zu finden, sei es in, sei es nahe bei einem bulgarischen Dorf, wozu sie die Genehmigung vom Landwirtschaftsministerium und vom Bürgermeister der Dorfgemeinde einholen mußte. Das ist eine Tatsache, die M. Guboglo nicht anzuzweifeln braucht.<sup>19</sup> Er bemerkt richtig, daß auch G. B. Kavadias das Eindringen der kapitalistischen Verhältnisse in die Ökonomie der Karakatschanen-Hirtenwirtschaft anführt.

M. Guboglo schenkt auch der geistigen Kultur der Karakatschanen Beachtung, worüber er Material in den Arbeiten von C. Höeg, T. Kapidan, G. Weigand, J. Cvijč und in denjenigen „vieler anderer Forscher“ verstreut findet. Hier sei vermerkt, daß T. Kapidan keinerlei Untersuchungen über die geistige Kultur der Karakatschanen angestellt, sondern vornehmlich über die Walachen (Aromunen) geschrieben hat; desgleichen G. Weigand, und dieser betont sogar ausdrücklich, daß er das Leben der Karakatschanen nicht kenne. Ebenso wenig finden wir etwas in den Arbeiten der von M. Guboglo erwähnten Autoren, wie A. Deliradev (wahrscheinlich Pavel Deliradev), P. Detev, L. Dinev, P. Mijatev, N. Natschov, P. I. Topusov u. a.

M. Guboglo hat in seiner Abhandlung auch der Frage der Patronymie bei den Karakatschanen und den damit verbundenen Materialien<sup>20</sup> ziemlich viel Platz eingeräumt, wobei er C. Höeg, I. Trifunovski u. a. anführt. Als Beispiel weist er auf patronymische Benennungen bulgarischer Bergsiedlungen wie „Großvater Stojans Siedlung“, „Großvater Mitres Siedlung“ usw.; solche Siedlungen seien auch bei den Gagausen in Südmoldavia anzutreffen. Sippschaften gebe es auch bei anderen Nomadenvölkern. Die Angaben, die der Verfasser in unserer Arbeit fand, bestätigen das Vorhandensein patronymischer Gruppen auch bei den Karakatschanen, doch dieses Problem ist im Fachschrifttum bisher nicht behandelt worden.

Nach dieser ausführlichen Einleitung (164 bis 170 S.) geht M. Guboglo zum Thema seiner Abhandlung über: „Zur Frage der Abstammung der Karakatschanen“<sup>21</sup>, der er 6 Seiten (S. 170—176) widmet. Er stellt die bisherigen Theorien über die Abstammung der Karakatschanen in drei Gruppen zusammen: „1. Karakatschanen — das sind Griechen; 2. Walachen — Aromunen, die die griechische Sprache übernommen haben; 3. Unmittelbare Nachkommen der illyrischen oder thrakischen Stämme.“<sup>22</sup> Dem Verfasser zufolge war der größte Vertreter der Theorie von der griechischen Abstammung der Karakatschanen G. Weigand, „der am Ende des XIX. und zu Beginn des XX. Jahrhunderts die Karakatschanen eingehend erforscht hat, zu welchem Zwecke er Bulgarien bereiste“<sup>23</sup>; diese Behauptung entspricht leider nicht der Wahr-

<sup>17</sup> W. Marinov, a. a. O., S. 25.

<sup>18</sup> Ebenda.

<sup>19</sup> Ebenda, S. 26.

<sup>20</sup> M. Guboglo, a. a. O., S. 169.

<sup>21</sup> Ebenda, S. 170—176.

<sup>22</sup> Ebenda, S. 170.

<sup>23</sup> Ebenda.

heit, da G. Weigand damals nicht die Karakatschanen, sondern nur die Walachen (Aromunen) erforscht hat: er selbst hat ja, wie bereits erwähnt, geschrieben, er habe sich mit den Karakatschanen nicht beschäftigt und kenne sie nicht gut.<sup>24</sup> M. Guboglo schreibt über C. Höeg: „Nach allseitiger ethnographischer und linguistischer Erforschung nahm er die Hypothese des griechischen Gelehrten A. Aravantinos an, dergemäß die Karakatschanen Griechen sind, die von der Antike an ein Nomadenleben führten“<sup>25</sup>. Im Interesse des wahren Sachverhalts ist anzuführen, daß die ethnographischen Forschungen von C. Höeg nicht so „allseitig“ sind, wie es M. Guboglo irrtümlich behauptet, da sie nur einen einleitenden Teil zu seinen zwei einzelnen Bänden darstellen, die er seinen tatsächlich „allseitigen“ linguistischen Forschungen der Karakatschanen gewidmet hat; doch er hat recht, C. Höeg einen Anhänger der Theorie von der griechischen Abstammung der Karakatschanen zu nennen — eben Höeg, nicht Weigand, setzt sich am meisten für diese Theorie ein. Der verstorbene Prof. Ischirkov hat sich mit dem Problem von der Abstammung der Karakatschanen befaßt; in seinem Buch „Bulgarien“ erwähnt er nebenbei, daß sie „wandernde griechische Schafhirten“ seien, so daß seine Ansicht nicht maßgebend und als solche in unserer Arbeit angegeben ist. M. Guboglo führt die Ansichten noch weiterer Autoren an, die er in unserer Arbeit<sup>26</sup> gefunden hat, und betont, daß bezüglich dieser Frage auch im Sowjetschrifttum keine einhellige Meinung herrsche. Zum Schluß teilt er zusammenfassend mit, daß hauptsächlich zwei Meinungen hervorträten: 1. unsere und 2. die von G. B. Kavadias. Unserer Meinung nach seien die Karakatschanen Abkömmlinge „...der ältesten Bevölkerung der Balkanhalbinsel, die sich mit den Slawen in der Urgegend und im Pindosgebirge vermischt haben, weshalb in ihrer Sprache viele slawisch-bulgarische Bezeichnungen und Benennungen anzutreffen sind“<sup>27</sup>, und er gibt die Seiten: 12, 13, 127, 134 und 138 der Arbeit an.

In Wirklichkeit ist auf Seite 13 und Seite 128 überhaupt nicht von der Abstammung der Karakatschanen die Rede. Auf den übrigen Seiten steht, „Die Karakatschanen sind Abkömmlinge gräzisierten Thraker, später vermischten sie sich mit bulgarischen Slawen, während die schaffhütenden Walachen Abkömmlinge romanisierter Thraker sind“ (S. 12). Auf Seite 127 finden wir: „1. Die Karakatschanen, die heute innerhalb der Grenzen Bulgariens leben, sind eine alte Bevölkerung der Balkanhalbinsel, wahrscheinlich Abkömmlinge sprachlich gräzisierten Thraker; bezüglich der Walachen-Nomaden überwiegt die Ansicht, daß sie Abkömmlinge romanisierter Thraker seien“; und in der Zusammenfassung auf Russisch lesen wir auf Seite 134: „Im abschließenden Kapitel steht die Zusammenfassung der Ansichten über die altthrakische Abstammung der Karakatschanen als Abkömmlinge der ältesten Bevölkerung der Balkanhalbinsel...“. M. Guboglo hat „altthrakische Abstammung der Karakatschanen...“ ausgelassen, was ein wesentliches Versäumnis ist. Auf Seite 138 steht dasselbe in der deutschen Zusammenfassung.

<sup>24</sup> G. Weigand, Die Aromunen, Varna, 1899, S. 264 schreibt: „Wegen ihres Typs und ihrer Lebensweise halte ich sie für reine Griechen, obwohl auch bei ihnen der Anführer, ähnlich wie bei den Aromunen, Tschelingas (Leiter) heißt, doch es ist möglich, daß ich mich irre, denn ich habe sie nicht genügend erforscht“. (von mir unterstrichen — W. M.)

<sup>25</sup> M. Guboglo, a. a. O., S. 170.

<sup>26</sup> W. Marinov, a. a. O., S. 11—12.

<sup>27</sup> M. Guboglo, a. a. O., S. 171.

M. Guboglo pflichtet der Ansicht G. B. Kavadias' bezüglich der griechischen Abkunft der Karakatschanen nicht bei, findet aber auch in unserer Ansicht einige Widersprüche. Er—M. Guboglo — behauptet<sup>28</sup>, nach W. Marinov seien die Karakatschanen in dem Dorf Goljamo Tschotschoveni größter türkischer Beeinflussung unterzogen worden. So etwas steht in der Arbeit nicht. Ferner schreibt M. Guboglo, diese „Behauptung“ von W. Marinov widerspreche dem von ihm Geschriebenen, daß „die türkische Bevölkerung des Dorfes unmittelbar vor der Befreiung Bulgariens gänzlich von der Pest dahingerafft sei“<sup>29</sup>! Das ist ebenfalls nicht genau wiedergegeben. Wir schreiben, daß vor der Befreiung die türkische Bevölkerung — nicht „gänzlich“, sondern „massenhaft von der Pest dahingerafft wurde“<sup>30</sup>, und daß die nach der Befreiung dort gebliebene allmählich auswanderte, „so daß heute dort nur noch drei türkische Familien geblieben sind“<sup>31</sup>. Diesen Gedanken hat M. Guboglo nicht richtig wiedergegeben in dem Sinne, daß gleich nach der Befreiung 3 Familien übriggeblieben sind. Es liegt also bei uns absolut kein Widerspruch vor.

Später führt M. Guboglo nur drei Bezeichnungen an: „Sinenik-(Heuschaber)“, „Odshalak“, eine falsch übersetzte Bezeichnung, sie heißt „Odshaklak“<sup>32</sup>, und „Saplak“ — Stiel der Axt, und einzig auf Grund dieser drei Termine kommt es zu, wie es uns scheint, übereilten Schlüssen bezüglich der Wortbildung in der Sprache der Karakatschanen, die bisher niemand als griechisch angezweifelt hat, von der er aber behauptet, daß sie „nur den Turksprachen“ eigen war<sup>33</sup>! Hier ist auch eine weitere Ungenauigkeit zugelassen, nämlich, daß der Käse „Bransa“ „Tuluma“ genannt würde<sup>34</sup>; „Tulum“ ist der Fellsack, worin der Käse aufbewahrt wird, und ein so aufbewahrter Käse heißt „Tulumkäse“. Die Karakatschanen haben ihre griechische Bezeichnung für Fellsack — „tumar“ oder „tomar“. Diesen angeführten Beispielen entnimmt M. Guboglo die allgemeine, unserer Ansicht nach falsche Regel, daß „... die Bildung von griechischen Wörtern nach Regeln, die den Turksprachen eigen sind, dafür zeugt, daß die Karakatschanensprache Turkstruktur hat“<sup>35</sup>!

M. Guboglo stützt sich auf die Ansicht von K. Iretschek<sup>36</sup>, daß sich die Karakatschanen in zwei Gruppen teilten: eine erste Gruppe, die „nur Schafzucht“ und eine zweite, die „nur Pferdezucht“ treibe, eine Behauptung, die selbstverständlich ganz falsch ist und nie der Wirklichkeit entsprochen hat; diese Frage haben wir schon genügend erörtert. Zu behaupten, die Karakatschanen hätten Pferdezucht als wichtigen Erwerbszweig betrieben, heißt sich irren; es kann dies teilweise von den Walachen (Aromunen) gesagt werden, doch auf die Karakatschanen trifft es nicht zu. Aber M. Guboglo braucht dieses Argument, um es zugunsten seiner neuen Hypothese von der Abstammung der Karakatschanen zu verwenden: sie seien Abkömmlinge „... eines der Nordturkstämme — Petschenegen, Usen und Polovzen (Kumanen), die im

<sup>28</sup> M. Guboglo, S. 172.

<sup>29</sup> Ebenda.

<sup>30</sup> Ebenda.

<sup>31</sup> Ebenda.

<sup>32</sup> Ebenda.

<sup>33</sup> Ebenda.

<sup>34</sup> M. Guboglo, a. a. O., S. 172.

<sup>35</sup> Ebenda.

<sup>36</sup> K. Iretschek — Bulgarisches Tagebuch 1879—1884, Bd. I, Sofia, 1930, S. 120.

XI.–XIII. Jh. auf die Balkanhalbinsel kamen<sup>36a</sup>, eine Hypothese, aufgestellt von einem Autor der nie Forschungen an Ort und Stelle über die Lebensweise und die Kultur der Karakatschanen angestellt hat. Eines der Argumente von M. Guboglo ist, daß bei den Karakatschanen, weil sie von jeher Pferdezucht getrieben, „die Turkterminologie“ vorherrsche. Dies widerlegen aber die in unserer Arbeit angeführten Materialien, wo wir folgende griechische Karakatschanentermine finden<sup>37</sup>: Válma = Pferdehirt, Nichtkarakatschane, dem das Pferdehüten bezahlt wurde; peduklargja = Pferdefesseln, plar = junge Stute, alugu (schirko) = Wallach, furada = Stute, Warwátó = Hengst, kapistra = Halfter, kuzak = Haken am Holzsattel, paídi = Seitenhölzer am Holzsattel, strumatijá = weicher Lederteil des Sattels, skáles (skalís) = Schnüre an Stelle der Steigbügel, trichjá = Stricke zum Befestigen der Last, gwérta = Decke auf dem Pferdesattel, sóstra = der Satteltgürtel, ássó = die Kette usw.; natürlich gebrauchen die Karakatschanen auch türkische Bezeichnungen, wie es die Bulgaren und die anderen Slawen auf der Balkanhalbinsel tun. M. Guboglo behauptet, Slawismen würden in der Karakatschanensprache dort angetroffen, wo von Beförderungsarten die Rede ist<sup>38</sup>, doch aus den Angaben in unserer Arbeit geht hervor, daß dort wenigen eine slawische als eine türkische Terminologie, nicht eine „Turkterminologie“ vorherrscht. Übrigens zieht M. Guboglo keine Grenze zwischen Nordturk- und osmanisch-türkischer Terminologie.

Im Zusammenhang mit der Terminologie der Bekleidung schreibt uns M. Guboglo einen Gedanken zu, wie er sich in der Arbeit nicht findet: „Mit der Veränderung der Kleidung der Karakatschanen hat sich auch deren Terminologie verändert“<sup>39</sup>! Diesen Gedanken wertet M. Guboglo zu der Erklärung aus, warum für die Bekleidung ausschließlich Karakatschanen — (griechische) Bezeichnungen verwendet würden und die „Turkterminologie“ fehle<sup>40</sup>. Mit Recht wirft M. Guboglo G. B. Kavadias vor, er habe bei der Beschreibung von Wohnung, Kleidung, Hausrat, Webstuhl u. a. keine Karakatschanentermine angeführt; doch diese gesamte Karakatschanenterminologie gibt es in unserer Arbeit, was M. Guboglo nicht nur nicht vermerkt, sondern er zieht dieses an Karakatschanenterminologie so reiche Material nicht einmal zur Hilfe heran. Die von G. B. Kavadias gegebenen Beispiele wie „Tschardak“, „Zaruchja“ und „Sofra“ erweisen sich nach M. Guboglo als „Turkworte“, was ihm zu der Vermutung Anlaß gibt: „daß die Karakatschanen anfänglich die Turksprache gesprochen haben“<sup>41</sup>! Bedauerlich ist, daß M. Guboglo, indem er anführt, welche Sprache die Karakatschanen jetzt sprechen, von sich aus das Wort „zeitgenössisch“<sup>42</sup> hinzufügt, welches Wort bei uns nicht steht. Dort finden wir: „Heute sprechen sie eine nordgriechische Mundart“<sup>43</sup>. M. Guboglo meint auf Grund der bisher über die Karakatschanen veröffentlichten Arbeiten, daß die Karakatschanen mit den die Turksprache sprechenden Völkern auf der Balkanhalbinsel gemeinsame Züge haben; in Wirklichkeit existieren heutzutage nirgendwo auf dieser Halbinsel solche Völker; die übrig-

<sup>36a</sup> M. Guboglo, a. a. O. S. 174.

<sup>37</sup> W. Marinov, a. a. O., S. 54–55.

<sup>38</sup> M. Guboglo, a. a. O., S. 172.

<sup>39</sup> W. Marinov, a. a. O., S. 56.

<sup>40</sup> Ebenda, S. 172.

<sup>41</sup> Ebenda, S. 173.

<sup>42</sup> Ebenda.

<sup>43</sup> W. Marinov, a. a. O., S. 127.

gebliebenen Petschenegen, Usen und Kumanen sind schon längst völlig mit der Bevölkerung Bulgariens und der anderen Länder verschmolzen und sind verschwunden. Als Beispiel führt er die Halsketten aus Silbermünzen und vergoldeten „bljachami“ der Karakatschanenfrauen nach Aufnahmen an, doch solche Halsketten werden bei allen Slawen und bei den Slawen der Balkanhalbinsel angetroffen; dieser Schmuck sei „ziemlich archaisch und erinnere an analoge Erscheinungen bei den Gagausen und Nomaden in den südrussischen Steppen“. Es ist nicht zu verwundern, daß sie mit den Karakatschanen verwandte Züge aufweisen, doch diese können nicht als sichere Fingerzeige für ihre Ethnogenese dienen. M. Guboglo führt zur Bestätigung seiner These keine anderen Beispiele aus der materiellen Kultur der Karakatschanen an.

Was das Ethnonym „Karakatschan“ betrifft, so gibt M. Guboglo das in unserer Arbeit Gefundene wieder; hier unterläuft ihm aber die Ungenauigkeit zu behaupten, wir hätten diesen Namen einmal auf eine, ein andersmal auf eine andere Weise übersetzt<sup>44</sup>! So etwas gibt es nicht in unserer Arbeit. Dort steht: „Die Bezeichnung Karakatschan ist türkischen Ursprungs. Sie besteht aus zwei Wörtern: *kar a* (schwarz) und *katschan* von „katschak“ (Flüchtling), also schwarzer Flüchtling. Manche Autoren (d. h. nicht wir, sondern andere — wir haben P. Tschilev angeführt. — Anm. W. M.) meinen, daß „Karakatschan“ von *kar* (Feld) und *katschan* (Flüchtling) herkommen, d. h. „vom Felde Flüchtender“ usw. Als sich die Türken auf der Balkanhalbinsel niedergelassen hatten, nannten sie die Karakatschanen mit eben diesem Namen „Karakatschan“.

Die „Turkschicht in der Ethnogenese der Karakatschanen“ wollte M. Guboglo nach den Mitteilungen bestätigen, die der bulgarische Geograph D. Ilkov in seiner Beschreibung eines Ausflugs in das Balkangebirge im XIX. Jahrhundert hinterlassen hat. Nach Ilkov wurden an den Hängen des Balkangebirges, die von Wanderhirten — den Karakatschanen — bewohnt waren (doch diese waren auch von bulgarischen und türkischen Schafhirten bewohnt), unter Steinschichten Menschenknochen aufgehäuft gefunden (S. 174). Bei der Beschreibung dieser Begräbnisse meint D. Ilkov, und zwar nur auf Grund seiner flüchtigen Beobachtungen — er hatte keine Möglichkeit, irgendwelche wissenschaftliche archäologische und ethnographische Erforschungen dieser Gräber vorzunehmen —, daß sie solche von Karakatschanen seien, da sie den Türken nicht die große Gebühr zahlen wollten, die diese für ein Begräbnis verlangten, und die Karakatschanen ihre Toten heimlich unter Steinschichten beigesetzt hätten. Ein solches Vorgehen von seiten irgendeines Karakatschanen, der zur Zeit der Türkenherrschaft zur Karakatschanengemeinschaft gehörte, hätte das schwerste Vergehen dargestellt, das er gegen den Toten begangen hätte. Bis zum heutigen Tage leben die Karakatschanen in Sippen, und das Gefühl von Achtung und Verehrung jedes Toten von der Sippe war und ist bei ihnen stark entwickelt. Wenn ein Karakatschane oder eine Karakatschanin im Gebirge stirbt, d. h. im Frühling, Sommer oder Herbst, so werden sie nie im Gebirge beigesetzt, sondern schwarzverhüllt auf ein Pferd gebunden und in das nächste Dorf oder die nächste Stadt gebracht, wo sie nach christlichem Brauch in dem dortigen Friedhof der Bulgaren bestattet werden. M. Guboglo hat ohne kritisches Verhalten die unbegründete Erklärung D. Ilkows in bezug auf die von ihm an den Balkanhängen

<sup>44</sup> Ebenda, S. 12—13.

gefundenen Begräbnisse angenommen, die keinesfalls als die von Karakatschanen angesehen werden können, mit den Begräbnissen von heidnischen Turknomaden im nördlichen Schwarzmeergebiet und selbst mit denjenigen „alter Turkstämme des VI. — VIII. Jahrhunderts“ nicht verglichen werden können, ohne daß irgendwelches archäologisches oder ethnographisches Material dieser „Karakatschanenbegräbnisse“ zusammengebracht und veröffentlicht wäre. Dieses Argument von M. Guboglo betreffs der „Turkschicht“ in der Ethnogenese der Karakatschanen ist also absolut haltlos.

Was die Ergebnisse der bisher von den Anthropologen angestellten Untersuchungen betrifft — einschließlich der von O. Nekrasova und P. Boev<sup>45</sup> veröffentlichten —, so müssen wir sagen, daß sie vorläufige Mitteilungen sind, auf Grund einer sehr begrenzten Anzahl Untersuchungen von Karakatschanen — Männern und Frauen —, und dies an einem einzigen Ort — der Stadt Samokov — vorgenommen; aus diesem Grund ist es noch zu früh und gewagt, sich auf sie zu stützen.

Es ist also ein Risiko und eine Übereilung, nach den bisher angeführten unsicheren und nicht hinlänglich überzeugenden Tatsachen die Hypothese von M. Guboglo zu bestätigen, daß die Karakatschanen Abkömmlinge eines der von Nordost gekommenen Turkstämme Petschenegen, Usen und Kumanen (von den byzantinischen Chronisten des XI. bis XIII. Jahrhunderts erwähnt) sein könnten, die, da sie in Kontakt mit der griechischen Bevölkerung, die sie umgab, kamen, die griechische Sprache und das Christentum angenommen hätten. Die eifertige Hypothese von M. Guboglo betreffs der turk-kumanischen Abstammung der Karakatschanen ist offensichtlich konstruiert, ohne durch ernsthafte wissenschaftliche Beweise gestützt zu sein, und ohne daß der Verfasser weitgehend die einschlägige Literatur zu Rate gezogen, ohne daß er selbst die Karakatschanen, ohne daß er in Einzelheiten das Schicksal gekannt hätte, das die Überreste der Petschenegen, Usen und Kumanen in den Gebieten der Balkanhalbinsel heimgesucht hat. Hier ist zu betonen, daß die kumanische Theorie von der Abstammung z. B. der sogenannten „Gagausen“ in Bulgarien — welcher Theorie M. Guboglo noch immer beizupflichten fortfährt — von der Wissenschaft längst verworfen wurde, und ihr Anhänger, der bulgarische verstorbene Professor P. Mutavtschiew, sah sich nach umfassender Untersuchung selbst gezwungen, diese Theorie aufzugeben<sup>46</sup>. Nach diesem, M. Guboglo wahrscheinlich bekannten, Fall ist es noch gewagter von ihm, zu erwarten, daß die Ansicht, auch die Karakatschanen seien Abkömmlinge der Kumanen, der Usen oder der Petschenegen, aufrechterhalten werden könnte.

Zusammenfassend wollen wir sagen, daß die von uns rezensierte Arbeit des jungen Ethnographen M. Guboglo sorgfältig und auf den ersten Blick überzeugend geschrieben ist; doch bei einer Analyse stellt sich heraus, daß sie übereilt, ohne die notwendige Fachkenntnis verfaßt ist, da der Autor die Karakatschanen nicht kennt und die bulgarische Literatur nicht aus erster Hand benutzt. Die Überschrift seiner Abhandlung entspricht nicht

<sup>45</sup> O. N'krasova und P. Boev, Beitrag zur Anthropologie der Karakatschanen (kurze Mitteilung), Bulg. Akad. d. Wiss., IIM, B. VI, 1962, S. 77—84.

<sup>46</sup> P. Mutavtschiew, Angebliche Übersiedlung der Seldschuken-Türken in die Dobrudsha im XIII. Jh., Sbd. Dobrudsha, 1947, S. 208; vgl. W. Marinov — Zur Frage der Abstammung der Gagausen in Bulgarien, Sammelbd. zu Ehren von Jordan Sachariev, Bulg. Akad. d. Wiss., 1964, S. 158; Worin besteht der Unterschied zwischen den „bulgarischen“ und der „Küsten-gagausen“; Ztschr. Museen und Kulturdenkmäler, B. 4, 1966, S. 17—21.

ihrem Inhalt, da mehr als die Hälfte davon nicht der Abstammung gewidmet ist, sondern „der Zahl, der geographischen Verbreitung, den sozialen Verhältnissen, der Ernährung, der Kleidung“ usw. der Karakatschanen, was ein wesentlicher Mangel ist. Ein weiterer ist, daß M. Guboglo den Sinn des von den angeführten Autoren Gesagten sehr häufig nicht genau wiedergibt, sich ihren Ansichten gegenüber kritiklos verhält und sie als glaubwürdig annimmt, nur weil sie zugunsten seiner Hypothese sprechen. Es ist allerdings eine große Kühnheit von einem Wissenschaftler, ohne eine Volksgruppe zu kennen, ohne persönliche Fühlungnahme mit ihr, ohne selbst ethnographische Untersuchungen an Ort und Stelle über diese Gruppe vorgenommen zu haben, einzig auf Grund spärlichen und unsicheren, aus zweiter Hand bezogenen Materials, eine Hypothese aufzustellen, wie es die von der „Turkabstammung“ der Karakatschanen ist. Indem er mit dieser übereilten und kühnen Hypothese an die Öffentlichkeit tritt, ladet M. Guboglo eine große Verantwortung auf sich.



## BIBLIOGRAPHIE

(Des ouvrages et publications les plus importantes sur l'histoire bulgare au moyen âge parus en 1965—1967)

par D. Angelov (D. A.), Str. Lišev (S. L.), P. Tivčev (P. T.), V. Velkov (V. V.).

### I. Histoire

M. Andreev, Ватопедската грамота (Die Urkunde für das Kloster Vatopedi), София, 1965, 1—195. Ausführliche Studie über eine der wichtigsten bulgarischen Kaiserurkunden, erlassen vom Ivan Asen II im Jahre 1230. Es werden folgende Fragen erforscht: Die Gründe zur Erlassung der Vatopedi-Urkunde, Form und Inhalt der Urkunde (Das feudale Eigentum, die feudale Immunität, das Fiskalrecht, die königliche Gewalt, die Staatsbeamten).

D. A.

M. Andreev, В Македония ли е бил създаден Законъ соудный людъмь и славянският първоучител Методий ли е негов автор? (Ist Законъ соудный людъмь in Mazedonien entstanden und ist der slawische Aufklärer Methodios sein Verfasser?), „Хиляда и сто години слав. писменост“, с. 322—337. Die Untersuchung ist der Frage nach der Entstehung des ЗСЛ gewidmet. D. V. lehnt die These Prof. Troitzkis ab, ЗСЛ sei in Mazedonien entstanden und der Verfasser des Gesetzes sei Methodios.

S. L.

M. Andreev, Sur les charges de l'administration provinciale dans la Bulgarie et la Serbie médiévale en XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècle d'après les données des charges de donation des souverains bulgares et serbes. I<sup>er</sup> Congrès international des Etudes balkaniques. Sofia (1966) p. 160—161. Man stellt eine beträchtliche Ähnlichkeit in der provinziellen, administrativen Organisation in mittelalterlichen Bulgarien und Serbien fest.

S. L.

B. St. Angelov, Le „Лѣтописъць въкратъць du Recueil de Simeon (Симеонов сборник) de 1073, Byzantinobulgarica, II, 1966, Sofia, p. 83—105.

Wegen der grossen Interesse, zur Historiographie sind viele byzantinische Chroniken in der altbulgarischen Sprache übersetzt worden. Der Verfasser bespricht die Историки въкратъць des Konstantinos von Preslav. Seiner Meinung nach, hat dieser Schriftsteller und Historiker die Übersetzung der *Χρονογραφία σύντομος* des Patriarchen Nicephoros, die in Bulgarien von anderen Personen ergänzt und weitergeführt wurde, als Grundlage ergänzt. Die An-

wesenheit der „Лѣтописыѣ въкратцѣ im Sammelwerk Simeons von 1073, führt, nach dem Autor, zur Schlußfolgerung, dass in der alten russischen Literatur, albulgarische Geschichtswerke ausgewertet worden sind. In dem Artikel wird ein Vergleich der Texte des Konstantinos von Preslav, des Patriarchen Nicephores und des Sammelwerks Simeons, gemacht.

P. T.

D. Angelov, История на Византия, трета част (1204—1453) (Geschichte von Byzanz, III Teil (1204—1453)), Sofia, 1967, 179 p.

„Geschichte von Byzanz (dritter Teil)“ ist eine Fortsetzung des mehrbändigen Werkes über die byzantinische Geschichte des bekannten bulgarischen Byzantinisten und Historikers des bulgarischen Mittelalters Prof. D. Angelov. Dieses Buch ist der Periode, von Anfang des XIII Jhd., als Konstantinopel in den Händen der Kreuzritter von dem IV Kreuzritterzugs gefallen war, bis zum 1453 — das Vernichten des Imperiums von den Osmanen, gewidmet. Das Buch besteht von 5 Kapiteln, jedes in Paragraphen, eingeteilt. Im ersten Kapitel, Territorielles und politisches Zerstückeln von Byzanz und Kämpfe um Erneuerung der Einheit des Imperiums (1204—1261) behandelt der Autor das Entstehen und den Charakter des lateinischen Imperiums, die weiteren Eroberungen der Kreuzritter, die Begründung der drei byzantinischen Staaten, Nikäa, Epirus und Trapezuntimperium, ihre wirtschaftliche Entwicklung, die Politik dieser Staaten untereinander und gegenüber anderer Staaten. Im zweiten Kapitel (Erneuerung des byzantinischen Imperiums) wird die Befreiung Konstantinopels und die Vernichtung des lateinischen Imperiums, die Geschichte der mehrmaligen antibyzantinischen Koalitionen, die Eroberung Kleinasien von den Osmanen, die Versuche der Byzantinischen Regierung, gegenüber einen Widerstand zu leisten, wie auch den byzantinischen Feudalismus am Ende des XIII. und in der ersten Hälfte des XIV. Jhd., und auch die byzantinischen Städte, deren politische Einrichtungen und a. behandelt. Im dritten Kapitel, „Period der zugespitzten Klassenkämpfe“, wird eine Schilderung des Rivalentums zwischen Andronicus II und Andronicus III um den Thron, wie auch des Bürgerkrieges in Thrakien und Makedonien gegeben, und es wird auch der Charakter der Zeloten u. a. besprochen. Im Kap. IV „Byzanz auf dem Weg zum eigenen Verfall“, wie der Titel selbst besagt, werden die Ereignisse im letzten Jahrhundert des Bestehens des Imperiums, behandelt. Hier wird der Zug des Türkischen Einfallens, von den ersten Eingriffen, bis zum Fall der byzantinischen Hauptstadt, verfolgt. Einzelne Abschnitte sind dem verwinkelten Diplomatenkampf gewidmet, der Byzanz gegen den Papsten und gegen den Westmächten geführt hatte um, mit Hilfe von Konzessionen religiös-dogmatischen Charakters, eine minimale Militärhilfe im Kampf gegen den Türken zu bekommen. Es wird eingehende Analyse der Gründe für die Eroberung Byzanz von den Türken, wie auch der Resultate von dem türkischen Joch gemacht. Sehr wertvoll ist das Kapitel des Buches — „Die Byzantinische Kultur im XIII—XIV Jhd.“ Hier zusammen mit einer allgemeinen Charakteristik der spätbyzantinischen Kultur, hat der Autor viele gelungene Abhandlungen über die Entwicklung der einzelnen Zweige der Wissenschaft seiner Zeit, der Geschichtschreibung, des Rechtes, der Philologie, der Literatur mit allen ihren verschiedenen Genien, und der byzantinischen Kunst, gemacht. Es ist die Entwicklung der Philosophie und Theologie verfolgt und ein Platz ist auch für den Isichasmus, als Lehre, die später Ideologie der herrschenden Klasse wurde,

bestimmt. Besondere Achtung wird dem Einfluss der spätbyzantinischen Kultur ausserhalb der Grenzen des Imperiums — auf den Balkanländern, wie auf dem italienischen Humanismus und anderen geschenkt.

Das Buch schliesst mit einigen Registern ab, die den Lesern beim Benützen des Buches eine grosse Hilfe leisten.

Besprochen von P. Tivčev: ИПр, 1968, Н. 1, S. 152—157.

P. T.

D. Angelov, Une source peu utilisée de l'histoire de la Bulgarie au XV<sup>e</sup> siècle, *Byzantinobulgarica*, II, Sofia, 1966, pp. 169—179. In diesem Artikel wird die Chronik des Jean de Wavrin behandelt, in welcher der gemeinsame Feldzug der Franzosen und Walachen an Donaufluss vorbei während 1445 J., erörtert. Diese Chronik ist eine besonders wichtige Quelle für die Geschichte der bulgarischen Küstenstädte und für die Geschichte des bulgarischen Volkes während der ersten Jahrzehnte des türkischen Joches.

P. T.

D. Angelov, Към историята на религиозно-философската мисъл в Средновековна България — исихазъм и варлаамитство (Zur Geschichte des religiös-philosophischen Denkens im Mittelalterlichen Bulgarien — der Isichasmus und das Barlaamitentum) ИБИД, XXV, Sofia, 1967, pp. 73—92 (mit Zusammenfassung in deutscher Sprache).

Nach kurzer Übersicht der sozial-ökonomischen und politischen Verhältnisse im Mittelalterlichen Bulgarien während des XIII—XIV Jhd, behandelt der Autor nacheinander den Isichasmus und das Barlaamitentum. Die isichasische Lehre, welche in Byzanz entstanden ist, bekam in Bulgarien einen guten Boden, da hier analoge Grundlagen für eine Entwicklung vorhanden waren. In dem Artikel ist ganz kurz der Auftritt und die Geschichte des Isichasmus und zwar zugleich als eine philosophisch-religiöse und ethische Lehre analysiert. D. Angelov unterwirft einer Kritik alle Autoren, die den Isichasmus idealisieren und als eine Lehre, welche in Vordergrund die Erlösung der Menschen stellte und diese von den unterjochenden Kirchendogmen. Der Autor kommt zur wichtigen Schlußfolgerung, dass der Isichasmus als Kirchenlehresystem, unabhängig von einigen eigenen Originalzügen in vollem Einvernehmen mit der offiziellen kirchlich-feudalen Ideologie war und den Interessen der herrschenden Klasse ganz nahestand. Der Isichasmus ist als ein vortreffliches ideologisches Mittel für die Verneblung des Vernünftigen der breiten Volksmassen und für die Verdampfung des Protestes der Massen gegen die soziale Ungerechtigkeit.

Das Barlaamitentum ist als eine Lehre aufgefasst, die dem Isichasmus gegenübersteht und von dem Mistizismus der letzten befreit ist, indem es in sich rationelle Elemente enthält. Dieser Rationalismus in der Lehre von Barlaam war für gewisse Gruppen der byzantinischen Gesellschaft und besonders für einige Vertreter der Stadtaristokratie, die eine bessere Bildung bekommen haben, und Werke antiker Autoren kennengelernt haben, sehr willkommen. Diese These des Autors ist auch für Bulgarien gültig. Die Lehre des Barlaam und Akindius hat hauptsächlich Personen von der Mitte des reicheren und nobeleren Bürgertums zu sich nahe gezogen. Diese Menschen waren gebildeter und haben ein grösseres Interesse der Wissenschaft gegenüber gezeigt und deshalb konnten sie sich mit den Dogmen der Religion und der mystisch-irrationellen Vorstellungen der Kirche nicht befriedigen.

P. T.

D. Angelov, Кирил и Методий и византийската култура и политика (Kyrillos u. Methodios und die byzantinische Kultur u. Politik), „Хиляда и сто години славянска писменост 863 — 1963, София 1963, с. 51—69.

D. V. hebt hervor, dass das Werk Kyrillos' u. Methodios' nicht bloss mit der Geschichte der Slawen, sondern auch mit der byzantinischen Geschichte in engem Zusammenhang steht. Sowohl Kyrillos als auch Methodios bekamen byzantinische Bildung. Kyrillos, der Schöpfer des slawischen Alphabets, war einer der hochgebildeten Vertreter der byzantinischen Kultur zur Mitte u. in der zweiten Hälfte des IX Jhdts. Er hatte gründlich erlernt in Konstantinopel nicht nur die Theologie, sondern auch die damaligen weltlichen Wissenschaften.

S. L.

D. Angelov, Byzance et l'Europe occidentale. Etudes historiques II (1965) 47—63.

D. V. führt Beweise für die These an, dass in der sozialökonomischen und politischen Entwicklung des byzantinischen Staates und der romanisch-germanischen Welt im Mittelalter eine prinzipielle Gemeinschaft bestand, die sich hauptsächlich darin äusserte, dass sowohl in Westeuropa, als auch in Byzanz feudale Verhältnisse herrschend waren. Zugleich bestanden aber, wie man ausdrücklich betont, auch wichtige spezifische Züge und Eigentümlichkeiten in der geschichtlichen Entwicklung des europäischen mittelalterlichen „Westens“ und „Ostens“, die zweifellos berücksichtigt werden müssen.

D. A.

D. Angelov, По някои въпроси около покръстването на българите (Einige Problemen im Zusammenhang mit der Bekehrung der Bulgaren zum Christentum), Исторически преглед XXI (1965) Nr. 6, 35—58.

Es wird die These vertreten, dass trotz der zerstörenden Rolle „der Barbaren“ die christliche Religion auf der Balkanhalbinsel im VI—VII Jhd. eine betonende Verbreitung hatte und auf die angesiedelten Slawischen Stämme starken Einfluss ausüben könnte. Da diese Religion der Politik des byzantinischen Reiches diene (bez. im VIII—IX) waren die Herrscher des slawisch-bulgarischen Staates jedoch lange Zeit nicht geneigt sie als offiziellen Glauben einzuführen. In der zweiten Hälfte des IX Jhd, aber infolge wichtiger sozialer und politischer Gründe entschloss sich der Fürst Boris I die Bulgaren zum Christentum zu bekehren.

D. A.

D. Angelov, Clement of Ochrida and Bulgarian Nationhood. Etudes historiques III (1966), 61—78.

Englische Übersetzung des gleichnamigen Artikels in dem Sammelband „Климент Охридски. Сборник от статии по случай 1050 години от смъртта му (1966)“ 7—25.

D. A.

D. Angelov, Les peuples de l'Europe du Sud-Est et leur rôle dans l'histoire (Bulgarie). I<sup>er</sup> Congrès international des études balkaniques et Sud-Est européennes. Sofia (1966) p. 25—44.

Zusammenfassende Schilderung der Rolle des bulgarischen Volkes und des bulgarischen Staates zur Bewahrung und Weiterentwicklung der antiken

kulturellen Erbschaft auf der Balkanhalbinsel sowie zur Verbreitung wichtiger sozial-religiöser Ideen auf dem Balkan im Mittelalter und zur Verteidigung der Balkanvölker gegen die Einfälle verschiedener Gegner.

D. A.

D. Angelov, Българската народност и делото на Климент Охридски (Die bulgarische Nationalität und das Werk des Klement von Achrida), „Климент Охридски 916—1966“, София 1966, с. 7—24.

D. V. betrachtet die Tätigkeit des Klement von Achrida in ihrem engen Zusammenhang mit der politischen, sozialen und kulturellen Entwicklung des bulgarischen Volkes und Staates vom Ende IX. u. Anfang des X. Jhdts. Er kommt zur Schlussfolgerung, dass Kl. die Grundlagen des slawisch-bulgarischen Schrifttums in Bulgarien geschaffen und zur Ausbildung der slawisch-bulgarischen Sprache als eine literarische und offizielle Sprache des bulgarischen Staates beigetragen hat. Dies war von entscheidender Bedeutung für die weitere Entwicklung der zu Ende IX. Jhdts zustande gekommenen bulgarischen Nationalität.

S. L.

D. Angelov, Към историята на религиозно-философската мисъл в средновековна България — исихазъм и варлаамитство (Zur Geschichte der religiös-philosophischen Ideen im mittelalterlichen Bulgarien Hesychasmus und die Lehre der Varlaamiten), Известия на българското историческо дружество XXV (1967) 73—93.

Darstellung der wichtigsten Ansichten der Lehre der Hesychasten und der Lehre der Varlaamiten, wobei ein Vergleich gemacht worden ist. Als Quellen benützt D. V. unter anderem das bisher bei uns noch nicht herangezogene Heiligenleben von dem bulgarischen Hesychasten Ramil von Vidin. Man stellt fest, dass die beiden Lehren in dem zweiten bulgarischen Staate in der zweiten Hälfte des XIV. Jahrh. eine bedeutende Verbreitung hatten, und dass sie mit den politischen und sozialen Verhältnissen in der bulgarischen Gesellschaft eng verbunden waren.

D. A.

D. Angelov, Die bulgarischen Länder und das Bulgarische Volk in den Grenzen des byzantinischen Reiches im XI—XII Jahrh. (1018—1185).

Proceedings of the XIII<sup>th</sup> international Congress of byzantine Studies. Oxford University Press 1967, 151—166. Eine Schilderung vorwiegend der sozialökonomischen Verhältnisse in den Bulgarischen Ländern im XI—XII Jahrh. die als Hauptvortrag am XIII. Kongress der Byzantinisten vorgetragen wurde.

D. A.

V. Beševliev, Les cités antiques en Mésie et en Thrace et leur sort à l'époque du Haut Moyen Age. Etudes balkaniques 5 (1966) 207—221.

Auf Grund hauptsächlich schriftlicher Quellenangaben stellt D. V. eine sichtbare Differenz in dem geschichtlichen Schicksal der Balkanstädte in der Periode der grossen politischen und sozialen Umwälzungen (V—VII Jahrh.) fest. Während die Städte zwischen der Donau und dem Balkangebirge (Hämus) einen beträchtlichen Schlag seitens „der Barbaren“ erfahren hatten und zum grössten Teil zerstört und verschwunden sind, so bewahrten sich, mit

manchen Ausnahmen, die Städte südlich vom Hämus, im heutigen Südbulgarien fast unberührt. Man kann also hier um eine wirkliche Kontinuität von der Spätantike zum Mittelalter sprechen, was die Stadtentwicklung anbelangt, wogegen in Nordbulgarien „die Kluft“ zwischen Antike und Mittelalter in dieser Hinsicht sehr bedeutend ist.

D. A.

B. Blagoeva, За произхода на цар Самуил (über die Herkunft des Königs Samuel) Исторически преглед XXII (1966) с. 79—96

(Im Gegensatz zu den Ausführungen von N. Adonitz, Samuel l'Armenien roi des Bulgares) Mémoires de l'Académie royale Belgique, v. XXXIX, 1938, p. 38 und von I. Ivanov, За произхода на цар Самуиловия род) Сборник в чест на В. Н. Златарски, 1925, стр. 55ff.) betont D. V., dass der bulgarische Herrscher Samuel und seine Brüder eine enge Verwandtschaft mit der Dynastie der bulgarischen Könige Krum, Boris I und anderen hatten und also nicht Armenier waren.

D. A.

G. Cankova-Petkova, Beiträge zu einigen Fragen des bulgarischen und des byzantinischen Feudalismus im XI—XIII Jahrh. Etudes historiques II (1965) 85—99.

D. V. behandelt einige Fragen im Zusammenhang mit der feudalen Rente, der Immunitäten, der Rolle des Staates zur Bekräftigung jeder Feudalordnung usw.

D. A.

G. Cankova-Petkova, Петър Делян през погледа на неговите съвременници (Peter Deljan im Schau seiner Zeitgenossen) Исторически преглед XXII (1966) № 97—107.

D. V. nimmt die Ansicht an, dass Peter Deljan ein Bulgare war, doch ist der Meinung, dass die bisher von fast allen Forschern vertretene These, dass Deljan zur herrschenden Dynastie des ehemaligen bulgarischen Königs Samuel gehörte, noch nicht ganz mit Sicherheit zu beweisen ist.

D. A.

G. Cankova-Petkova, Byzance et le développement social et économique des états balkaniques, I<sup>er</sup> Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes, Sofia (1966) p. 173—177.

Betrachtungen hauptsächlich über den Einfluss der byzantinischen Feudalordnung in den bulgarischen Ländern sowie über einige spezifische Merkmale der feudalen Formen in Bulgarien.

D. A.

G. Cankova-Petkova, B. Primov, Dubrovnik, Byzantium and Bulgaria at the End of the 12<sup>th</sup> Century, Etudes historiques II (1966) 79—95.

Gegenstand des Aufsatzes ist der Vertrag unter Byzanz und Ragusa (Dubrovnik) vom Jahre 1192, in dem auch von dem zweiten bulgarischen Staat die Rede ist.

D. A.

B. A. Cvetkova, Sur le sort de Tărnovo, capitale bulgare en Moyen âge, après sa prise par les osmanlis. Byzantinobulgarica, II, Sofia, 1966, p. 181—195.

In dem Artikel sind ganz neue Materialien für die Geschichte von Tárnovo gesammelt und untersucht. Die Quellen sind der Orientalischen Abteilung der Volksbibliothek in Sofia entnommen worden und sind am Ende des XV. und Anfang des XVI. Jhd. zu datieren. Auf Grund von diesen Quellen zieht die Verfasserin Schlüsse auf die türkische Kolonisation in der alten bulgarischen Hauptstadt, auf die türkische Garnison, auf die Verteilung der Bevölkerung in Quartalen, auf die Osmanisierung eines Teiles der Bulgaren in der Stadt, auf die Entwicklung der Handwerke und des Handels in Tárnovo usw. Der Artikel wirft neues Licht auf die die Geschichte der gewesenen bulgarische Hauptstadt während des XV. und XVI Jhd.

P. T.

V. A. Dibo, V. A. Kučkin, Болгарский текст в русском минее XVI века Byzantinobulgarica, II, Sofia, 1966, p. 279—301 (Der bulgarische Text in einem russischen Минея von XVI. Jhd.)

Dieser Artikel ist besonders wichtig in Anbetracht der russischen Literatur, wie auch für das Studium der kulturellen Beziehungen zwischen Bulgarien und Russland während des Ende des XIV. bis zur Mitte des XVI. Jhd.

P. T.

I. Dujčev, L'héritage byzantin chez les Slaves. Etudes historiques II, Sofia 1965, 131—147.

Systematische Darstellung der verschiedenen Formen des byzantinischen Einflusses auf die slawische Welt im Mittelalter. D. V. vertritt die Auffassung, dass die Süd- und Ostslawen und bis zu einem gewissen Grad auch die Westslawen im Laufe von Jahrhunderten eine bedeutende Rolle zur Aufbewahrung und zur Verbreitung der byzantinischen kulturellen Erbschaft im breitesten Sinne des Wortes gespielt hatten.

D. A.

I. Dujčev, Contribution à l'étude des praktika bysantins. Etudes historiques III (1966) 111—123.

In den bisher bekannten byzantinischen Praktika (insgesamt 34), die vorwiegend aus dem XIV. Jhd. entstammen, ist eine grosse Zahl von slawischen (bulgarischen) Personen und Ortsnamen enthalten. Ein Teil davon sind vom V. in alphabetischer Ordnung aufgezählt worden.

D. A.

I. Dujčev, Les rapports hagiographiques entre Byzance et les Slaves. Proceedings of the XIII<sup>th</sup> international Congress of Byzantine Studies. Oxford University Press 1967, 363—370.

Koreferat zu dem Hauptvortrag von F. Halkin, L'hagiographie byzantine au service de l'histoire.

D. A.

E. Frances, La ville byzantine et la monnaie aux VII—VIII siècles, Byzantinobulgarica II, Sofia, pp. 3—14.

Der Autor macht interessante Beobachtungen über die byzantinischen Städte in der Periode VII—VIII Jhd. Er kommt zu der Schlußfolgerung, dass die Städte in der östlichen Hälfte des Balkans eine Krise durchgemacht haben, die von Anfang des VI. bis zur Mitte des VIII. Jhd. dauert. Die grosse Menge Goldmünzen vom VII. Jhd., ohne ein Zeichen wirtschaftlichen Wiederaufblühens zu sein, zeigt den Höhepunkt, den diese Krise erreicht. Die Städte verlieren, nach dem Autor, Teil ihrer Besitzungen und benützen ihre letzten Ressourcen.

P. T.

Cv. Georgieva, Отново за Боженишкия надпис, (De nouveau sur l'inscription de Boženica), ИБИД XXV, 1967, стр. 307—313.

Contribution à l'interprétation de l'inscription bulgare bien connue de Boženci, fin du XIV<sup>e</sup> s.

V. V.

T. Gerasimov, Секли ли са монети владетелите на Първата българска държава? (Les souverains du Premier Etat bulgare, frappaient-ils des monnaies?), ИБИД XXVI, 1968, стр. 407—411 — L'auteur répond négativement.

V. V.

T. Gerasimov, Les hyperpères d'Anne de Savoie et Jean V Paléologue Byzantinobulgarica II, Sofia 1966, pp. 329—335.

In diesem Artikel werden einige Goldmünzen aus der Zeit der Anne de Savoie und der Jean V Paleologue, der noch minderjährig gewesen war mit den Ereignissen aus dieser Zeit und genauer mit den Kämpfen um den Thron, zwischen Jean V Paleologue und Jean V Cantakuzine

P. T.

V. Gjuselev, Bulgarisch-Fränkische Beziehungen in der ersten Hälfte des IX. Jhd. Byzantinobulgarica II, Sofia 1966, pp. 15—39.

Der Autor unterwirft einer kritischen Analyse die Quellen und kommt zur Schlussfolgerung, dass zur Zeit des Khan Krum, zwischen Bulgarien und den Staat der Franken keine gemeinsame Grenze vorhanden waren. Die Slawenstämme haben eine große Rolle in den Beziehungen zwischen beiden Staaten gespielt, welche nach dem Zerfallen des awarischen Khaganates sich zum fränkischen oder bulgarischen Staat orientiert haben. In dem Artikel sind die wichtigsten Ereignisse der gegenseitigen Beziehungen beider Staaten während der ersten Hälfte des IX. Jhd. betrachtet worden. Der Autor bezeichnet als eine positive Erscheinung das Einmischen der Bulgaren im Gebiet der Mittleren Donau. Dank dieses Einmischens sind die zunehmenden Aspirationen des Frankenstaates im Gebiet der Mittleren und Unteren Donau zum Halt gebracht. Auf dieser Art hat Bulgarien den Weg der Franken zur Balkanhalbinsel zugesperrt.

P. T.

V. Gjuselev, Функциите и ролята на кавхана в живота на Първата българска държава (VII—XI в.) (Die Funktionen und die Rolle des Kawchanes im Leben des Ersten bulgarischen Staates (VII—IX Jhd), ГСУ фиф, Bd. LX, III — Geschichte, Sofia 1966, p. 133—159 (mit Zusammenfassung in deutscher Sprache).



An erster Stelle behandelt der Autor nacheinander die Nachrichten in den bulgarischen Inschriften aus der IX.—XI. Jhd., in welchen sichere Angaben über die Rolle und Bedeutung des Kawchanes vorhanden sind. Nachher werden auch annehmbare Erwähnungen über die in den byzantinischen Quellen von IX.—X. Jhd. analysiert, in welchen, der Autor nach die byzantinische Titeln und Terminen, wie Logotetos, Magister u. a., den bulgarischen Titel Kawchan gleichdeutig sind.

Die Studie schließt mit der Verfolgung der Etymologie des Titels Kawchan und ist ein Beitrag zur Erforschung der Titulatur und Struktur des alten bulgarischen Staates.

P. T.

V. Gjuselev, Баварският географ и някои въпроси на българската история от първата половина на IX в. (Der bayrische Geograph und einige Fragen aus der bulgarischen Geschichte in der ersten Hälfte des IX. Jahrh.), Годишник на софийския университет, фил. ист. факултет — VIII, Nr. 2, История (1965) 281—292.

D. V. vertritt nochmals die These, dass unter der Regierung des bulgarischen Chans Krum (803—814) und Karl dem Grossen (768—814) zwischen Bulgarien und dem Frankenreich keine direkte Grenze bestand. Es wird ausserdem die Ansicht angenommen, dass der bei dem bayrischen Geographen erwähnte Stamm der Osterabtrezi identisch mit dem Stamm der Abodriti-Praedenecenti ist.

D. A.

V. Gjuselev, Bulgarisch-fränkische Beziehungen in der ersten Hälfte des IX. Jahrh. Byzantinobulgaria II (1966) S. 15—41.

Die Nachrichten im Lexikon von Suidas ablehnend, glaubt D. V., daß unter der Regierung des bulgarischen Khans Krum (803—814) und Karl dem Grossen (768—814) kein territorialer Kontakt zwischen Bulgarien und dem Frankenreich bestand. Eine gemeinsame Grenze ist seiner Meinung nach erst während der Herrschaft des Bulgarischen Khans Omurtag (816—831) festzustellen.

D. A.

V. Gjuselev, — P. Dražev, Славяни и прабългари в нашата история (Slawen und Protobulgaren in der bulgarischen Geschichte) София 1966. Wissenschaftlich-populäre Darstellung.

D. A.

V. Gjuselev, Момчил Юнак (Momčile der Held) Библиотека „Бележити полководци и бойни дейци“ (1967)

Wissenschaftlich-populäre Darstellung über das Leben und die Tätigkeit des bekannten selbständigen Herrschers in dem Rhodopagebirge gegen Mitte des XIV. Jahrh.

D. A.

I. Goschev, Zur Frage der Krönungszeremonien und die zeremonielle Gewandung der byzantinischen und bulgarischen Herrscher im Mittelalter, Byzantinobulgaria II, Sofia 1966, p. 145—166.

P. T.

Гръцки извори за българската история, т. VI. (Griechische Quellen betreffs der bulgarischen Geschichte B. VI) unter der Redaktion von M. Vojnov, I. Dujčev, V. Tăpkova-Zaimova (София 1965, стр. 368).

Der Band enthält insgesamt 17 byzantinische Quellen, die sich auf die Geschichte der bulgarischen Länder und des bulgarischen Volkes um das Ende des X. und in der ersten Hälfte des XI. Jahrh. beziehen. Der griechische Text ist mit einer Übersetzung in bulgarischer Sprache und auch mit einem erläuternden Kommentar versehen.

D. A.

L. Jončev, Über die Klassenschichtung in Byzanz und in Bulgarien im 7. bis 10. Jahrh. Etudes historiques II (1965) 73—84.

Kritische Übersicht über manche Auffassungen sowjetischer und bulgarischer Forscher betreffs der Entwicklung der feudalen Verhältnisse in Byzanz und Bulgarien im 7.—10. Jahrh.

D. A.

L. Jončev, Някои въпроси във връзка със Самуиловата държава (Einige Fragen im Zusammenhang mit dem Staate von Samuel) Исторически преглед XXI (1965) Nr. 1, 30—40.

D. V. definiert den Staat des Königs Samuel als eine blosse Fortsetzung des bulgarischen Staates mit Zentrum Preslav und lehnt deswegen die Benennung „Westbulgarischer Staat“ als nicht treffend ab. Im Gegensatz zu den herrschenden Auffassungen, dass Ostbulgarien unter der Herrschaft der Byzantiner im Jahre 971—972 gefallen ist, versucht er zu beweisen, dass dieses Ereignis im Jahre 973 erfolgt ist.

D. A.

J. Jurukova, Particularités dans la circulation des monnaies byzantines de VI—VII<sup>e</sup> s. sur le littoral occidental de la Mer Noire, Byzantinobulgarica II, Sofia 1966, pp. 223—227.

Indem die Verfasserin die numismatischen Funde während des VI.—VII. Jhd. von den gegenwärtigen bulgarischen Gebieten untersucht, bestimmt sie zwei Etappen in der Zirkulation der Münzen: die Begrabung der Münzen als Schätze während des VI. Jhd., die mit dem Barbareneindrang zu verbinden ist und die Münzenzirkulation während des VII. Jhd., die, wenn auch begrenzt in den grosseren befestigten Städten und der Schwarzmeerküste zu beobachten ist, welche ein byzantinisches Besitz waren.

P. T.

C. Kristanov, Към въпроса за етногенезиса на българския народ (Zur Frage über die Ethnogenesis des bulgarischen Volkes), Исторически преглед XXII (1966) № 3, 33—51.

Die Hauptthese des V. ist, daß die Urheimat der Protobulgaren die Gegend des Nordkaukasus ist und dass die heutigen Bulgaren ihre Nachkommen sind. Das bulgarische Volk hat sich, etwa in der zweiten Hälfte des IX. Jhd. herausgebildet und zwar als eine Mischung von Protobulgaren, Slawen und Thraker.

D. A.

K. M. Kujev, Zur Geschichte der „Dreisprachendoktrin“, *Byzantinobulgaria* II, Sofia 1966, p. 53—65.

Der Autor untersucht den Ursprung und die Geschichte der sogenannten „Dreisprachendoktrin“, die mit der Tätigkeit der slawischen Aposteln die Brüder Kyril und Methodius verbunden ist.

P. T.

Латински извори за българската история, т. III, (Lateinische Quellen betreffs der bulgarischen Geschichte) unter der Redaktion von M. Vojnov, I. Dujčev, Str. Lischev, B. Primov, София (1965) стр. 406.

Der Band enthält lateinische Quellen über die Geschichte der bulgarischen Länder und des bulgarischen Volkes, die während des XI.—XIII. Jahrh. entstanden sind. Nebst dem lateinischen Text, kommt die bulgarische Übersetzung sowohl ein erläuternder Kommentar.

D. A.

Str. Lišev, Über die Entstehung des Feudalismus in Bulgarien. *Etudes historiques* II (1965) 63—73.

Betrachtungen hauptsächlich über die Entwicklung der Produktivkräfte innerhalb der bulgarischen Gesellschaft sowie über die sozial-ökonomische Entwicklung innerhalb der Dorfgemeinde im Laufe des VII.—IX. Jahrh.

D. A.

Str. Lišev, Zur Frage über die Lage der Stadtgemeinden in den Feudalstaaten der Balkanhalbinsel (X—XV. Jahrh.). *Etudes historiques* III (1966) 95—111.

Es wird vorwiegend die soziale Struktur der balkanischen Städte untersucht. D. V. äussert dabei die Vermutung, dass „allem Anschein nach hatten sich die Städte im Inneren der Balkanhalbinsel, d. h. in Bulgarien und in Altserbien in gewissem Grade zu Gemeinden geformt“.

D. A.

Str. Lišev, Die Balkanstadt im Mittelalter, I-er Congrès international des études balkaniques (1966) 197—201.

D. A.

St. Maslev, Едно неизвестно у нас изображение на Царевец във Велико Търново, от XVI в., (Une représentation inconnue en Bulgarie de Carevec à Târnovo), *Археология*, IX, 1967, кн. 2, стр. 1—15.

Il s'agit d'un dessin de Târnovo au Moyen Age du Musée de Braşov — XIV<sup>e</sup> s.

V. V.

K. Mečev, Sur la paternité de la deuxième „Vie d'Etienne Dečanski, *Byzantinobulgaria* II, Sofia 1966, pp. 303—321.

In dem Artikel werden die Zweifel, ob Gregorius der Verfasser der sogenannten zweiten Lebensbeschreibung des Stefan Dečanski ist, abgeworfen. Der Autor beweist mit vielen Argumenten, dass Gr. Zamblak der zweifellose Verfasser dieser Lebensbeschreibung ist.

P. T.

D. Mirčeva, Климент Охридски и Йоан Екзарх като създатели на слова (Kliment von Achrida und Joan Eksarch als Verfasser von kirchlichen Reden), Климент Охридски, Сборник от статии по случай 1050 години от смъртта му (1966), 243—265.

Es wird betont, dass die kirchlichen Reden der beiden altbulgarischen Schriftsteller, obwohl mit ausgesprochenem religiösen Inhalt, auch individuelle Züge der schöpferischen Persönlichkeit zeigen.

D. A.

J. Nikolov, Към въпроса за аспирациите на католическата църква в Албания в края на XII и началото на XIII в. (Beitrag über die Bestrebungen der katholischen Kirche in Albanien. (Ende des XII und Anfang des XIII. Jhd.), Годишник на Софийския университет, фил. ист. фак. VIII/1965/ 211—235.

Es werden folgende Fragen behandelt: die Tätigkeit der katholischen Kirche in Albanien während des Pontifikats des Papstes Innozenz III. (1198—1216) und der Widerstand der albanischen Bevölkerung gegen den Drang der katholischen Kirche.

D. A.

J. Nikolov, Борьба балканских народов против католической пропаганды в конце XII и начале XIII века, I-er Congrès international des études balkaniques (1966), 206—207.

D. A.

K. Paskaleva, Иконографски типове на Св. Георги в стенописите на Кремиковската църква (Ikonographische Typen des St. Georgios in den Wandmalereien der Kremikovcikirche) IBID, XXV, Sofia 1967, pp. 193—212 (mit Zusammenfassung in französischer Sprache).

Die Verfasserin untersucht die Wandmalereien in die Kremikovcikirche, welche aus dem XV. Jhd. stammen. Für die Untersuchung der Bildnisse des St. Georgios ist Analogienmaterial und eine reiche Literatur herangezogen. Die Verfasserin macht einen Versuch die Umwandlungen in dem Inhalt der Figur und in dem ikonographischen Typ des St. Georgios durch die Veränderungen in der gesellschaftlich-geschichtlichen Mitte und spezieller dadurch, dass die Volksmassen einen Verteidiger von dem türkischen Unterdrücker brauchen.

P. T.

P. Petrov, Le rôle de la Bulgarie dans la vie politique de l'Europe au Moyen age. Etudes historiques II (1965) 117—130.

Eine Würdigung der wichtigen Rolle des bulgarischen Staates und der politischen Ereignisse auf der Balkanhalbinsel und in Zentraleuropa, besonders in der zweiten Hälfte des IX. Jahrh. und in der ersten Hälfte des XIII. Jhd.

D. A.

P. Petrov, Покръстване на българите, (Die Bekehrung der Bulgaren zum Christentum), Исторически преглед XXI (1965) Nr. 3, 33—61.

D. V. äussert die Meinung, dass das Christentum in Bulgarien keine besondere Verbreitung vor der offiziellen Bekehrung des Staates erreicht hatte. Der Fürst Boris I hat den neuen Glauben aus sozialen und politischen

Gründen trotz des Willens der Mehrheit der Bevölkerung eingeführt. Man kann jedoch wie d. V. angibt, die im großen und ganzen positive Rolle dieses Aktes und die Rolle der orthodoxen Kirche in dieser Periode nicht in Abrede stellen.

D. A.

P. Petrov, *Le commerce entre la Bulgarie et Dubrovnik (Ragusa) au XIV<sup>e</sup> siècle. I-er Congrès international des études balkaniques (1966)* 208—210.

D. A.

P. Petrov, *La politique étrangère de la Bulgarie au milieu du IX<sup>e</sup> siècle et la conversion des Bulgares, Byzantinobulgarica II, Sofia 1966*, pp. 41—46.

Der Zweck des Artikels ist, den Zusammenhang zwischen die Christianisierung des bulgarischen Volkes und die äusserpolitische Lage Bulgariens zu schildern. Nachdem die wichtigsten Ereignisse behandelt sind, kommt der Autor zur Schlussfolgerung, dass die politische Situation auf dem Balkanhalbinsel und im Südosteuropa eine solche gewesen ist, dass der bulgarische Herrscher gezwungen war, die Christoslehre von Konstantinopolis, und nicht vom Westen, zu übernehmen. Das bedeutet aber nicht, dass die Christianisierung eine Folge von ausserpolitischen Misserfolgen und erfolglose Kriege ist. Die Christianisierung des bulgarischen Volkes ist vor allem an Gründen innerlichen Charakters zurückzuführen und stellt so ein innerliches Problem für den bulgarischen Staat.

P. T.

P. Chr. Petrov, *Климент Охридски и неговата епоха, (Klement von Achrida und seine Epoche), „Климент Охридски 916—1966“, София, 1966*, с. 39—52.

Der Verfasser untersucht die Tätigkeit des grossen bulgarischen Aufklärer in engem Zusammenhang mit seiner Epoche. Seines Erachtens soll diese Tätigkeit in vier Perioden betrachtet werden:

1. Teilnahme in der Schaffung des slawischen Schrifttums (bis 862)
2. Teilnahme in der Mission des Kyrillos u. Methodios in Mähren (863—885)
3. Leitung der Schule in Achride (886—893)
4. Tätigkeit als Bischof und Prediger (893—916).

S. L.

P. Chr. Petrov, *Търговски връзки между България и Дубровник през XIV в. (Handelsbeziehungen zwischen Bulgarien und Dubrownik im XIV. Jhd.) ИБИД, XXV, Sofia 1967*, pp. 93—115 (mit Zusammenfassung in französischer Sprache).

Der Autor führt neue Angaben für die Handelsbeziehungen zwischen Dubrownik und die bulgarischen Gebieten. Er kommt zur Schlussfolgerung, dass während des XVI. Jhd ein lebhafter Handel bestanden hat. In Anbetracht der konkreten politischen Lage hat dieser Handel zu- oder abgenommen. Besonders stark war die Handelsbeziehung Dubrowniks mit den westbulgarischen Ländern. Das war auf geographischen, wirtschaftlichen, wie auch politischen Gründen zurückzuführen. Wegen der Absonderung der nordwestlichen bulgarischen Gebieten in den 60<sup>en</sup> Jahre des XIV. Jhd. und wegen der Innenkämpfe zwischen dem Tarnovo- und Vidinreich, wie auch wegen

des Türkeneindrangs auf dem Balkanhalbinsel hat Dubrownik in den letzten Jahrzehnten des XIV. Jhd. meistens mit Vidin einen Handel geführt. Der Autor behandelt weiter die juridische Lage der Handelsleute von Dubrownik in den bulgarischen Ländern und macht einen Versuch auf Grund von Dokumenten von Dubrownik klarzulegen, wer die Stadt Sofia in den letzten Jahrzehnten vor der Einnahme von den Türken, besessen hatte.

Am Schluss des Artikels sind als Beilage einige Dokumenten aus Dubrownik über den Handel dieser Stadt mit den bulgarischen Ländern.

P. T.

Ath. Попов, Средновековният Крън, (Die mittelalterliche Krän), ИБИД, XXV, Sofia 1967, pp. 233—251 (mit Zusammenfassung in französischer Sprache).

Die Angaben aus den Quellen und die vorhandene Literatur benützend, ist der Autor nach langjährigen Terrainuntersuchungen zur der Schlußfolgerung gekommen, dass die mittelalterliche Stadt Krän bei dem heutigen Dorf Krän gelegen war. Dabei stellt er fest, dass die Lage von Krän mit grösserer Sicherheit erst nach archäologischen Ausgrabungen festgestellt sein kann. In dem Artikel werden weiter die Quellen angegeben, die über die Bedeutung von Krän und Krängebiet sprechen, behandelt. Der Autor nimmt an, dass Krän nicht nur ein grosses Administrations- und Militärzentrum, und Hauptstadt eines unabhängigen Fürstentums, sondern auch ein wichtiges Wirtschaftszentrum gewesen war. Nach der Verlegung des politischen Mittelpunktes des Staates im Tärnovo, hat die Rolle der Festungen im Krängebiet zugenommen Krän und deren Festungen stellten einen Komplex von Befestigungsanlagen dar. Zusammen mit den Festungen von Sliven bis Karlovo im südlichen Abhang des Hämusgebirges haben sie dem kürzesten Weg von Konstantinopolis-Hadrianopolis nach Tärnovo einen Halt gemacht.

P. T.

B. Primov, La Bulgarie et l'Europe occidentale au début du XIII<sup>e</sup> siècle Etudes historiques II (1965) 101—116.

Betrachtungen über die Beziehungen zwischen dem zweiten bulgarischen Staat und dem lateinischen konstantinopolitanischen Reiche sowohl über die Verbreitung und den Einfluss des Bogomilentums in Westeuropa.

D. A.

B. Primov, Създаването на втората българска държава и участието на власите, (Entstehung des zweiten bulgarischen Staates und die Teilnahme der Walachen), Българо-румънски връзки и отношения през вековете Изследвания т. I. (XII—XIX) София, 9—53.

D. V. nimmt an, dass die Walachen einen gewissen Anteil an dem Kampf des bulgarischen Volkes gegen die byzantinische Gewalt im Jahre 1185—1187 gehabt haben. Das Zusammenwirken zwischen Bulgaren und Walachen setzte sich auch weiterhin fort.

D. A.

B. Primov, Manifestations of common features and unity of the Balkan peoples in the middle Ages until the 14th century. I<sup>er</sup> Congrès international des études balkaniques (1966) 211—214.

D. A.

B. Primov, Международното значение на втората българска държава в периода на нейното създаване и утвърждаване (Die internationale Bedeutung, des zweiten bulgarischen Staates in der Periode der Entstehung und Behauptung) Исторически преглед XXII (1966) № 1, 22—47.

D. V. hebt die wichtige Rolle Bulgariens in dem Kampf gegen die Lateiner sowie bei der Entstehung der sozial-religiösen Lehre der Bogomilen, welche einen starken Einfluss in Italien und Fränkreich ausgeübt hat.

D. A.

I. Snegarov, В коя година се покръстил българският княз Борис (In welchem Jahr hat sich der bulgarische Herrscher Boris zum Christentum bekehrt) Исторически преглед XXII (1966) Nr. 5, 92—100.

D. V. schliesst sich der Ansicht von W. N. Zlatarski an, dass die Bekehrung des bulgarischen Staates zum Christentum im Jahre 865 erfolgt ist. Als Hauptargument dient ihm die bekannte Steinschrift, die in dem Dorf Balša (in Albanien) gefunden worden ist.

D. A.

I. Snegarov, Фотокопие от Охридския (Московския) препис на Про странното житие на Климент Охридски, (Fotokopie der Abschrift von Achrida (von Moskau) des sog. breiten Heiligenleben des Klement von Achrida), Климент Охридски, Сборник от статии по случай 1050 години от смъртта му. (1966), 173—221.

D. A.

. Snegarov, По въпроса за епархията на Климент Охридски, (Wo befand ich das Bistum von Klement von Achrida), Климент Охридски, Сборник от татии по случай 1050 години от смъртта му (1966), 291—304.

Nach der Meinung D. V. befand sich das Bistum von Klement von Achrida im heutigen Zentralmazedonien, im Raum des Flusses Vardar (der mittelalterlichen Velika).

D. A.

M. Stančeva, По някои проблеми на средновековния Средец, (Über einige Problemen des mittelalterlichen Sredez) ИБИД, XXV, Sofia 1967, pp. 213—232 (mit Zusammenfassung in französischer Sprache).

Es ist die grosse Bedeutung der Stadt Sofia als politisches, wirtschaftliches und kulturelles Zentrum hervorgehoben, welche in den Schriftquellen widergespiegelt ist. Die Autorin verallgemeinert ihre eigene Beobachtungen und die entdeckten Materialien bei den archäologischen Ausgrabungen und macht Schlüsse über den Umfang und das Territorium der Stadt, über den Strassennetz, über die wichtigsten entdeckten Gebäuden von den mittelalterlichen Periode usw. Sofia ist ein typischer Fall einer antiken Stadt, die von den Bulgaren geerbt ist. Nach der Autorin haben die Bulgaren das Befestigungssystem und einen Teil der Gebäuden zu eigenen Zwecken benützt indem sie zu diesem Erbe ihre Kultur hinzugefügt haben.

P. T.

R. Stoikov, Първото известие за албанците в историческите извори. (Die erste Erwähnung der Albanesen in den Geschichtsquellen) Исторически преглед XXII (1966) Nr. 1, 60—62.

D. A.

V. S w o b o d a, L'origine de l'organisation de l'Eglise en Bulgarie et ses rapports avec le Patriarcat de Constantinople (870—919), Byzantinobulgarica II, Sofia 1966, pp. 67—81.

Auf Grund der Quellenuntersuchung behandelt der Verfasser die Lage des Leiters der bulgarischen Kirche, gleich nach der Christianisierung. Er ist der Meinung, dass die bulgarische Kirche sich als eine autokephale bulgarische Metropole gefühlt hatte.

P. T.

V. Tăp k o v a - Z a i m o v a, Autour de la pénétration du tzar bulgare Samuel dans les régions de la Grèce proprement dite, Byzantinobulgarica II, Sofia, 1966, pp. 237—239.

In dem Artikel wird ein Brief, der von J. Darrouzés, Epistoliers byzantins du Xe s., Paris, 1960, p. 356—357, veröffentlicht ist, visiert. Die Angaben im Brief, werden von der Verfasserin mit den Feldzügen des Samuel in Griechenland, verbunden.

P. T.

V. Tăp k o v a - Z a i m o v a, Sur quelques aspects de la colonisation slave en Macédoine et en Grèce. Etudes balkaniques I, (1964) p. 111—123.

Es wird die Glaubwürdigkeit der „provinzialen“ byzantinischen Quellen über die Einsiedlung der Slawen in Byzanz und speziell die Nachricht der bek. Chronik von Monemvasia betont. Man stellt dabei drei verschiedene Kategorien von slavischem Einfluss in den Grenzen des byzantinischen Reiches fest, je nach dem Prinzip der politischen und sozialen Lage und dem Verhältnis zu den konstantinopolitanischen Regierung.

D. A.

V. Tăp k o v a - Z a i m o v a, L'idée byzantine de l'unité du monde et l'état bulgare. I<sup>er</sup> Congrès international des études balkaniques (1966), pp. 218—230.

D. A.

V. Tăp k o v a - Z a i m o v a, Нашествия и етнически промени на Балканите през VI—VII в. (Invasions et changements ethniques dans les Balkans au VI<sup>e</sup>—VII<sup>e</sup> s.), Sofia 1966.

Compte-rendu de I. Andreev: ИБИД, XXVI, 1967.

D. A.

V. Tăp k o v a - Z a i m o v a, La politique de Byzance dans ses rapports avec les „Barbares“, Etudes historiques II (1965) p. 32—47.

Eine Übersicht über die Methoden der byzantinischen Politik gegenüber „den Barbaren“, um die Grenze des Reiches gegen ihre Einfälle zu schützen bzw. die „Barbaren“ als Verbündete zu erwähnen.

D. A.

P. Tivčev, The war between Cypros and Genoa in 1373—1374 and the participation of Bulgarians in it. Etudes historiques III (1966) 125—144.

Auswertung einer bisher unbenützten Erzählung in der Chronik von Leontios Machairas, über die Teilnahme von Bulgaren an dem Krieg im Jahre 1373/74 zwischen Cypern und der Republik von Genua. Nach der Meinung von V. waren die meisten von diesen Bulgaren ehemalige Sklaven



der Osmanen und gerieten in Cypern durch den in dieser Periode üblichen Sklavenverkauf.

D. A.

P. Tivčev et G. Cankova-Petkova, Au sujet des relations féodales dans les territoires bulgares sous la domination byzantine à la fin du XI<sup>e</sup> et pendant la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle. *Byzantinobulgarica* II, Sofia, 1966, p. 107—125.

In diesem Artikel sind neue Materialien angeführt, welche ganz klar für den sich formierenden Prozess des Eindringens und dauerhaften Besiedlung eines grossen Anzahls byzantinischer Feudalen in eroberten bulgarischen Gebieten, zeugen. Die Feudalbesitzungen wurden entweder durch Geschenkgaben seitens des Zentralgewaltes, oder durch Ausrauben und Entfremdung der Länder der ansässigen Bevölkerung, befestigt. In dieser Studie sind die Dokumenten über die weltlichen Feudalen, wie Symbatios und Kali Bakuriani, wie auch über Klöstern, wie diese von Bačkovo, Kosmosotira u. a. benützt worden. Die Byzantinische Obergewalt hat in den bulgarischen Ländern fremde Völker-elemente (Grusiniern, Armeniern, Kumanen) als Feudalherren eingesiedelt, die über Kriegsmacht und riesige Materiellresurssen verfügt. Es wird, ein immer noch engeres Zusammenwachsen zwischen dem Welt- und Klöstereigentum der Feudalen beobachtet. In diesem Artikel wird auch auf den Berichten hingewiesen, die über die Anhäufung nicht nur von unbeweglichem Habe, sondern auch von viel Geld, Kostbarkeiten u. a. zeugen.

P. T.

K. Treu, Griechische Schreibernotizen als Quelle für politische, soziale und kulturelle Verhältnisse ihrer Zeit, *Byzantinobulgarica* II, Sofia, 1966, pp. 127—143.

Der Verfasser hat seine interessante Studie der Schreibernotizen als wichtige Quelle für die politische, soziale und kulturelle Geschichte von Byzanz gewidmet. Diese Notizen sind auch für die Untersuchung der Griechischer Schrift und Schreibweise wichtig. Die Studie enthält recht interessantes Material und eine reiche Bibliographie.

P. T.

V. Velkov, Zur Geschichte Mesembrias im XI. Jhd., *Byzantinobulgarica* II, Sofia, 1966, pp. 267—273.

Der Autor behandelt eine Inschrift aus Mesembria von dem XI. Jhd., in welcher über die Renovierung der Befestigungsmauern der Stadt, die Rede ist. Diese Renovierung ist zwischen 1059 und 1067 J. geschehen, also in der Zeit der Regierung des Konstantinos X Ducas. Dieser Artikel ist ein Beitrag zur Geschichte Mesembrias in der byzantinischen Zeit.

P. T.

## II. Publication de documents, linguistiques et histoire de la littérature

B. Angelov, Няколко наблюдения върху книжовното дело на Климент Охридски, (Bemerkungen über das literarische Werk des Klement von Achrida) Климент Охридски, Сборник от статии по случай 1050 години от смъртта му (1966), 79—107.

D. V. begründet die These, dass dem berühmten bulgarischen Schriftsteller auch die folgenden literarischen Werke zuzuschreiben sind: ein Gottesdienst für Kyrill, wahrscheinlich zwei Lobreden für Kyrill und Methodios usw.

D. A.

D. Angelov-D. Gjuselev, Известия на арменски извори за средновековната история на България, (Armenische Quellenangaben über die mittelalterliche Geschichte Bulgariens) Исторически преглед XXII (1966), Nr. 1, 120—126.

Zusammenfassender Bericht über die wichtigen Materialien für die mittelalterlichen Geschichte Bulgariens, welche in armenischen Manuskripte und Bücher in dem „Matenadaran“ erhalten sind.

D. A.

I. Bujukliev, La nouvelle rédaction de la traduction slave du psautier et son rapport avec le fond grec. I<sup>er</sup> Congrès international des études balkaniques (1966) 171—172.

D. A.

P. Dinčov, Климент Охридски в развитието на българската литература, (Klement von Achrida und die Entwicklung der bulgarischen Literatur), Климент Охридски, Сборник статии по случай 1050 години от смъртта му (1966), 25—39.

Übersicht der literarischen Tätigkeit von Klement von Achrida. Wie D. V. ausführt, stellte die Tätigkeit „eine entscheidende Etappe in der Geschichte der bulgarischen Literatur und Kultur“ dar.

D. A.

I. Dujčev, Към тълкуването на пространните жития на Кирил и Методий, (Zur Interpretation der ausführlichen Viten Kyrillos u. Methodios), „Хиляда и сто години славянска писменост“ 863—1963, София 1963, с. 94—117.

D. V. behandelt strittige Fragen, wie die Datierung der genannten Viten, das Vorhandensein byzantinischer Elemente in ihnen, u. a. Seines Erachtens können diese Probleme nur im Lichte der Epoche, die für Byzanz u. Bulgarien zu IX. Jhdt. charakteristisch ist, entschieden werden.

S. L.

I. Dujčev, Климент Охридски и неговото дело в научната книжнина (Klement von Achrida und sein Werk in der wissenschaftlichen Literatur), „Климент Охридски 916—1966“, София 1966, с. 415—437.

In dieser bibliographischen Übersicht werden auch textologische Probleme in Zusammenhang mit den Ausgaben der Schriften des Klement von Achrida behandelt.

S. L.

I. Dujčev, Краткото Климентово житие от Димитрий Хоматиан, (Die kurze Vita des Klement von Achrida, geschrieben von Demetrios Chomatianos), „Климент Охридски 916—1966“, София 1966, с. 161—172.

Die Untersuchung behandelt wichtige textologische Fragen der von Demetrios Chomatianos verfaßten Vita. Am Ende ist eine Ausgabe des griechischen und altbulgarischen Textes der Vita beigelegt.

S. L.

I. Dujčev, Les sources slaves sur l'histoire de Byzance. I-er Congrès international des études balkaniques (1966) 177—178.

D. A.

E. Georgiev, Охридската книжовна школа, (Die literarische Schule in Achrida), „Климент Охридски 916—1966“, София 1966, стр. 53—77.

Außer der literaturhistorischen Thematik werden in der Untersuchung auch Fragen von historischem Interesse gestellt: wann hat sich Klement nach Mazedonien begeben um dort das literarische Zentrum in Achrida zu gründen, wo befand sich der Mittelpunkt der literarischen Schule in Achrida, worin bestand der Beitrag dieser Schule in der Ausbildung der bulgarischen Kultur u. a.

S. L.

E. Georgiev, Литература на изострени борби в средновековна България, (Literatur scharfer Kämpfe im mittelalterlichen Bulgarien), София, 1966, стр. 320.

Literarisch-ideologische Analyse der wichtigsten Werke der bulgarischen mittelalterlichen Literatur (IX—XIV Jhd.). Es werden sowohl die Werke der offiziellen Kirche und der feudalen Aristokratie sowie die Werke der Volksmassen (Apokryphen, eretischen Abhandlungen usw.) in Betracht genommen. D. V. betont den Klassencharakter dieser Literatur und ihren direkten Zusammenhang mit der sozial-ökonomischen und politischen Entwicklung des bulgarischen Volkes in dieser Periode. Es wird dabei besonders hervorgehoben, dass in dieser Zeit starke patriotischen Tendenzen zu bemerken sind.

D. A.

T. Gerasimov, За образа на Климент Охридски върху обкова на евангелие от XIV в. (Das Bild von Klement von Achrida auf einem Evangelium-beschlag vom XIV. Jhd.) Климент Охридски, Сборник от статии по случай 1050 години от смъртта му (1966), 387—393.

D. A.

L. Grascheva, Някои изобразителни принципи и похвалните слова на Климент Охридски, (Einiges über die Schilderung Prinzipien in den Lobreden von Klement von Achrida), Климент Охридски, Сборник от статии по случай 1050 години от смъртта му (1966), 267—278.

Eine literarisch-ideologische und stilistische Analyse wichtiger Lobreden des berühmten altbulgarischen Schriftstellers.

D. A.

L. Graševa, Литература върху Климент Охридски (1945 — юни 1966), (Literatur über Klement von Achrida (1945 — Juni 1966)) Климент Охридски, Сборник от статии по случай 1050 години от смъртта му (1966), 439—446.

D. A.

Kl. Ivanova, Климент Охридски и българската художествена литература, (Klement von Achrida in der bulgarischen Schönliteratur) Климент

Охридски, Сборник от статии по случай 1050 години от смъртта му (1966), 405—415. Kurzer zusammenfassender Bericht.

D. A.

L. Jončev, Из хрониката на Иоан Кантакузин, (Aus der Chronik des Joannes Kantakuzenos) Родопски сборник I (1965), 245—247.

D. V. führt einen Text aus der Geschichte von Joannes Kantakuzenos an, die seiner Ansicht nach als Quellenmaterial zur Vorgeschichte des Janitscharen — Instituts benutzt werden kann.

D. A.

A. P. Každан, Новые материалы о богомилах (?) в Византии XII в., Byzantinobulgarica, III, Sofia, 1966, p. 275—277.

Der Verfasser führt einige von Michail Choniati und Eustathios, aus Thessaloniki geschöpfte Angaben über die Bogomilen in Byzanz im XII. Jahrh. an.

P. T.

Chr. Kodov, Фрагмент от старобългарски ръкопис с глаголическа приписка, (Ein fragmentarisch erhaltenes albulgarisches Manuskript mit einer glagolitischen Schreibnotiz) Климент Охридски, Сборник от статии по случай 1050 години от смъртта му (1966), 121—133.

Es handelt sich um ein Manuskript wahrscheinlich um das Ende des XI. oder Anfang des XII. Jhd. Die erhaltene glagolitische Schreibnotiz ist nach der Ansicht D. V. ein neuer Beweis dafür, dass das glagolitische Alphabet nicht nur für die Ziele des Gottesdienstes in Gebrauch war.

D. A.

K. Kujev, Към въпроса за Кириловото пространно житие като исторически паметник, (Die ausführliche Vita Kyrillos' als historisches Denkmal), „Хиляда и сто години славянска писменост 863—1963“, София 1963, стр. 119—126.

D. V. unterwirft das fünfte Kapitel der genannten Vita einer subtilen Analyse und kommt zur Schlussfolgerung, dass dieser Teil der Vita eine zuverlässige historische Quelle darstellt.

S. L.

K. Kujev, Черноризец Храбр, (Černorizetz Chrabr), София 1966, стр. 453.

Gründliche Unterhaltung über die bekannte mittelalterliche bulgarische polemische Schrift „О писменехъ“. Das Buch besteht aus zwei Teilen: in dem ersten Teil werden die folgenden Fragen erörtert; die bisherigen Ausgaben des Werkes von Chrabr, Zeit und Ort der Verfassung seiner polemischen Schrift, die Persönlichkeit des Verfassers, die Geschichte der „Dreisprachendoktrin“, die Entstehung des slawischen Schrifttums nach der Ansicht von Chrabr, die literarischen Eigentümlichkeiten seines Werkes und dessen Verbreitung in Bulgarien und in anderen Ländern. In dem zweiten Teil veröffentlicht K. K. alle bisher bekannten Abschriften insgesamt.

D. A.

K. Kujev, Един необнародван препис от Климентовото слово за Михаил и Гавраил, (Eine noch nicht veröffentlichte Abschrift der Rede von Klement

über Gawrail und Michael) Климент Охридски, Сборник от статии по случай 1050 години от смъртта му, (1966), 221—242.

Philologisch-literarischer Beitrag.

D. A.

A. Margos, Deux sources arméniennes du XIII<sup>e</sup> siècle concernant certains événements historiques du second Empire bulgare. Etudes Balkaniques 2/3 (1965), 295—301.

Auf Grund einer Schreibnotiz in einem armenischen Evangelium vom XIII Jahr. schliesst sich D. V. der Ansicht an, dass der unmittelbare Nachfolger von dem bulgarischen Herrscher Michael Assen (1246—1256) nicht Kolomann II, sondern Konstantin Assen gewesen ist.

D. A.

K. Меџев, Климент Охридски (Klement von Achrida), София, 1966, с. 1—148.

D. V. befasst sich hauptsächlich mit den Belehrungs- und Lobreden des Klement von Achrida. Er schliesst sich der Ansicht an, dass die „Vita“ von Kyrill und Methodius von ihrem Schüler Klement von Achrida verfasst worden sind.

D. A.

K. Меџев, Климент Охридски и общото похвално слово за Кирил и Методи, (Klement von Achrida und die gemeinsame Lobrede über Kyrillos und Methodius) Климент Охридски, Сборник от статии по случай 1050 години от смъртта му (1966), 279—290.

Auf Grund eigener Analyse des Textes schliesst sich D. V. der bereits vertretenen These an, dass diese Lobrede ein Werk von Klement von Achrida ist.

D. A.

A. Milev, Гръцките жития на Климент Охридски, (Das griechische Heiligenleben des Klement von Achrida) София, 1966, 1—186.

Text der bulgarischen Übersetzung und erläuterndes Kommentar der beiden „Vita des Klement von Achrida“.

D. A.

A. Milev, Двете гръцки жития на Климент Охридски (Die beiden griechische Vita von Klement von Achrida) Климент Охридски, Сборник по случай 1050 години от смъртта му (1966), 143—161.

Kurze Angaben über deren Herkunft, Inhalt und Wesen. D. V. schliesst sich der Ansicht an, dass Klement eine wichtige reformatorische Tätigkeit betreffs des slawischen Alphabets vorgenommen hat, wie es in der kurzen „Vita“ von Demitrios Chomationos ausdrücklich erwähnt ist.

D. A.

K. Mirčev, Към езиковата характеристика на Охридския апостол от XII в. (Zur Sprachcharakteristik des Apostols von Achrida vom XII. Jhd.) Климент Охридски, Сборник от статии по случай 1050 години от смъртта му (1966), 107—121.

Die sprachliche Analyse dieses interessanten Werkes bringt D. V. zu der wichtigen Schlussfolgerung, dass zwischen den beiden literarischen Zentren in mittelalterlichen Bulgarien in Achrida und in Preslav, kein scharfer Unterschied bestanden hat, was die Sprache anbelangt. Es gab zwei verschiedene Dialekte in West- und Ostbulgarien in XI—XII Jahrh., doch dem Wesen nach bestand zu dieser Zeit bereits eine einheitliche bulgarische Sprache in allen bulgarischen Gebieten, d. h. Mösien, Thrakien und Makedonien.

D. A.

D. Mirčeva, Климент Охридски и Йоан Екзарх като създатели на слова, (Klement von Achrida und Joan Exarch als Verfasser von kirchlichen Reden) Климент Охридски, Сборник от статии по случай 1050 години от смъртта му (1966), 243—265.

Es wird betont, dass die kirchlichen Reden der beiden altbulgarischen Schriftsteller, obwohl mit ausgesprochenen religiösen Inhalt, auch individuelle Züge der schöpferischen Persönlichkeit zeigen.

D. A.

P. Năsturel, Quelques mots de plus à propos du *τόρνα, φράτρε* de Théophylacte et de Théophane *τόρνα, τόρνα, φράτρε* . . ., Byzantinobulgarica, II, Sofia, 1966, pp. 217—222.

P. T.

B. Nichols, Die Fürstenliste der Protobulgaren, Byzantinobulgarica, II, Sofia, 1966, pp. 229—236.

P. T.

St. Petrov, Творци, паметници и традиции на старобългарската музикална култура, (Schöpfer, Denkmäler und Traditionen der altbulgarischen musikalischen Kultur) Климент Охридски, Сборник от статии по случай 1050 години от смъртта му (1966), 393—403.

D. V. betont den Beitrag von Klement von Achrida zur Schaffung der ersten Werke mit kirchlichen Singen für die Ziele des Gottesdienstes in dem bulgarischen Staate. Die spätere Entwicklung in dieser Hinsicht hat, nach der M. d. V. zu Entstehung und Behandlung einer eigenen bulgarischen Schule beigetragen, die von dem byzantinischen Kirchensingen zwar bedeutend beeinflusst war, doch auch ihre spezifische Eigentümlichkeit und originelle Züge besass.

D. A.

B. Rajkov, Ранни календарни вести за Климент Охридски (Die Frühesten Kalenderberichte über Klement von Achrida) Климент Охридски, Сборник от статии по случай 1050 години от смъртта му (1966), 321—325.

Es handelt sich um kleine Notizen auf Büchern kirchlichen Inhalts (Evangelien, Psalter, Aposteln). Die erste Notiz über Klement findet man in den bekannten Evangelien von Assemanien (Ende X. oder Anfang des XI. Jhr.)

D. A.

P. Russev — A. Davidov, Григорий Цамблак в Румъния и в старата румънска литература, (Grigory Camblak in Rumänien und in der altrumänischen Literatur) София 1966, 1—197.

D. V. betont die besonderen Verdienste des bekannten altbulgarischen Schriftstellers zur Entwicklung der rumänischen Literatur und veröffentlicht das bisher fast unbenutzten Werk von Camblak unter dem Titel „Мъчение на Йоан Нови Сучански“ (Die Marter von Joan dem Neuen von Sučava).

D. A.

Ja. N. Sčarov, Южнославянски политически опит на служба у руских идеологов XV в., (Der südslavische politische Versuch im Dienst der russischen Ideologen des XV. Jhd.), Byzantinobulgarica II, Sofia, 1966, pp. 199—214.

In diesem Artikel werden die gegenseitigen Beziehungen und Einflüsse zwischen den südslawischen Staaten und Byzanz im Bereich der politischen Ideologie während des Mittelalters.

P. T.

I. Snegarov, Черноризец Храбр (Černorisez Chrabr), „Хиляда и сто години славянска писменост 863—1963, София 1963, с. 305—319.

D. V. unterwirft die Schrift des Černorisez Chrabr — О писменехъ — einer ausführlichen Interpretation, stellt den ungenügenden Zustand des Textes fest und unterstreicht die Notwendigkeit alle vorhandenen Abschriften zu untersuchen um den ursprünglichen Text feststellen zu können.

S. L.

Snegarov, В коя година се покръстил българският княз Борис (In welchem Jahr hat sich der bulgarische Herrscher Boris zum Christentum bekehrt). Исторически преглед XXII (1966) Nr. 5, 92—100.

D. V. schliesst sich der Ansicht von W. N. Zlatarski an, dass die Bekehrung des bulgarischen Staates zum Christentum im Jahre 865 erfolgt ist. Als Hauptargument dient ihm die bekannte Steinschrift, die in dem Dorf Balša (in Albanien) gefunden worden ist.

D. A.

I. Snegarov, Фотокопие от Охридския (Московския) препис на пространното житие на Климент Охридски, (Photokopie aus der Achrida (Moskauer) Abschrift der ausführlichen Vita des Klement von Achrida) „Климент Охридски 916—1966“, София 1966, с. 173—220.

Nach kurzer Einleitung gibt hier der bekannte Mediävist eine sehr leserliche Photokopie der genannten Abschrift der Vita als eine wichtige historische Quelle.

S. L.

I. Snegarov, По въпроса за епархията на Климент Охридски, (Wo befand sich das Bistum von Klement von Achrida) Климент Охридски, Сборник от статии по случай 1050 години от смъртта му (1966), 291—304.

Nach der Meinung D. V. befand sich das Bistum von Klement von Achrida im heutigen Zentralmazedonien, im Raum des Flusses Vardar (des mittelalterlichen Velika).

D. A.

M. Stojanov - Chr. Kodov, Опис на славянските ръкописи на Софийската народна библиотека, (Beschreibung der slawischen Manuskripten in der Nationalbibliothek in Sofia) София 1964, 1—497.

Fortsetzung der beiden gleichnamigen Bände von B. Conev, die eine Beschreibung der slawischen Manuskripte enthielten, welche in die Nationalbibliothek in Sofia bis zum Jahre 1923 erhalten waren. In diesem Bande werden die nach diesem Jahre erhaltenen Manuskripten beschrieben.

D. A.

M. Stojanov, Климент Охридски и българската възрожденска книжнина, (Klement von Achrida und die bulgarische Literatur während der Renaissance) Климент Охридски, Сборник от статии по случай 1050 години от смъртта му (1966), 327—337.

Während der bulgarischen Renaissance (d. h. im XIX. Jhd.) war Klement von Achrida, wie D. V. betont, in der zeitgenössischen Literatur besonders verehrt.

D. A.

B. Velčeva, Глаголицата и школата на Климент Охридски (Das glagolitische Alphabet und die Schule von Klement von Achrida) Климент Охридски, Сборник от статии по случай 1050 години от смъртта му (1966) 133—144.

D. V. äussert die Vermutung, dass am Ende des IX. Jhd. in Preslav in dem glagolitischen Alphabet, das zu dieser Zeit noch in Gebrauch gewesen ist, eine Reform durchgeführt worden ist.

D. A.

### III. Archéologie, histoire de l'art et numismatique

N. Angelov, Крепостни стени и порти на хълма Царевец в град Велико Търново (Festungen und Tore auf dem Hügel Zarevetz in Veliko Tŕnovo). Ausgrabungen und Untersuchungen im Jahre 1963, Известия музея Велико Търново III, 1966, стр. 1—20.

— Funde aus dem VI. und aus dem XII.—XIV. Jhd.

V. V.

V. Antonova, Археологически проучвания в центъра на Плиска през 1963—1964 г. сектор А. (Recherches archéologiques au centre Pliska en 1963—1965, Sect. A), ИАИ XXX, 1967, стр. 27—40, 17 обр.

— Publication des fouilles dans la première capitale bulgare, qui datent du IX—XI<sup>e</sup> s.

V. V.

E. Bakalova, За някои типологически особености на стенописите в Беренде, (Certaines particularités typologiques des peintures murales de Berende), ИИИИ, VIII, 1965, стр. 193—220.

V. V.



L. Bobčeva, Колективна находка от средновековни монети и накити от нос Калиакра, (Découverte collective de monnaies médiévales et parures au cap Calliacra),

— Trouvailles du XIV<sup>e</sup> s.

V. V.

St. Bojadžiev, L'église du village Vinica à la lumière de nouvelles données, Byzantinobulgarica, II, 1966, p. 241—265.

— L'église date du X<sup>e</sup> siècle. L'auteur fait un essai de restauration.

V. V.

St. Bojadžiev. Софийската църква св. София, (L'église Sainte Sophie à Sofia), София, изд. Български художник, 36 p. 1967, 35 илюстр.

Kurze Geschichte der Kirche mit neuen Schlussfolgerungen über die einzelnen Bauperioden und der ursprünglichen Aussicht des Gebäudes.

V. V.

St. Bojadžiev, Нови данни за Хисарските стени, (Nouvelles données sur les murs d'enceinte de Hissar), ИАИ XXX, 1967, стр. 101—111, 2 ил.

— D'après l'auteur les premiers murs d'enceinte de la ville furent élevés avant Alexandre Sévère; après les invasions des Gots, la ville — déjà nommée Diocletianopolis fut reconstruite.

V. V.

J. Čankova, Разкопки на ловешката крепост (Fouilles de la forteresse de Loveč), Археология VII, 1966, кн. 2, с. 32—41.

— Publications des fouilles et vue générale sur l'histoire de la forteresse médiévale.

V. V.

D. Cončev, Описание на външните стени на крепостта Цепина, (Sur les murs d'enceinte extérieurs de la forteresse Cepina), ИАИ XXIX, 1966, стр. 57—60.

— Description en détail des murs d'enceinte extérieurs

V. V.

D. Il. Dimitrov, Кемпфери и йонийски кемпферови капители от ранновизантийската епоха във Варненския археологически музей (Impostes et chapiteaux-impostes ioniques de la haute époque byzantine du musée archéologique de Varna) ИАИ, XXX, 1967, стр. 41—45, 16 илюстр.

— Description des monuments qui datent du V<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> s.

V. V.

D. Il. Dimitrov, Ранносредновековен некропол при с. Блъсково, Варненски окръг, (Nécropole du début du Moyen Age près du Blaskovo, rég. de Varna), ИИМВарна, III (XVIII), 1967, стр. 127—148.

— La nécropole date du IX<sup>e</sup>—X<sup>e</sup> s.

V. V.

V. Dimova — S. Georgieva, Църква № 1 в средновековния град Червен, (L'église No. 1 de la ville médiévale Červen) Археология IX, 1967, кн. 1, стр. 5—11.

— Fouilles d'une église qui date du XIII<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> s.

V. V.

L. Dinolov, Принос към метричното изследване на средновековната култова архитектура в България (Beitrag zur metrischen Erforschung der mittelalterlichen Kultarchitektur in Bulgarien, Sofia, 1963, 190 p. Compte-rendu: G. Kožucharov, ИАИ, XXIX, 1966, стр. 237—246.

V. V.

Сv. Dremiszova — V. Antonova, Разкопки на градището при с. Винаница, Шуменско, (Fouilles de la citadelle près du village Vinica, arr. de Šumen), Археология, IX, 1967, кн. 3, стр. 30—43.

— La citadelle et le village (non inconnu) datent du IV<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> s.

V. V.

Chr. Džambov, Археологически проучвания за средновековната история на Пловдив и Пловдивско (Archäologische Forschungen von der mittelalterlichen Periode der Stadt Plovdiv und seine Umgebung), Сб. Арх. проучвания за историята на Пловдив и Пловдивския край, Пловдив, 1966, стр. 85—114.

V. V.

G. Džingov, Принос към материалната култура на Преслав и неговата околност (Contribution à la culture matérielle de Preslav et de ses environs), Археология, VIII, 1966, кн. 2, стр. 42—56.

— Publication des objets divers.

V. V.

Iv. Duīčev, Търново като политически и духовен център през късното средновековие (Tǎrnovo comme centre politique et spirituel pendant le bas Moyen Age), Археология, VIII, 1966, кн. 3, стр. 1—9.

V. V.

Iv. Gălăbov, Български надпис от Царевец от началните години на турското владичество (Inscription bulgare de Carevec des débuts de la domination ottomane). Археология, IX, 1967, кн. 2, стр. 32—35.

— Interprétation épigraphique et linguistique de l'inscription sur une brique.

V. V.

S. Georgieva, Средновековни некрополи в Родопите (Nécropoles médiévales du Rhodope), Родопски сборник, I, 1965, стр. 129—168.

— L'auteur fait certaines conclusions concernant les origines et la civilisation de la population qui avait été inhumée dans les nécropoles. Il existe une continuité dans les mœurs funéraires de la population bulgare qui peuplait les Rhodopes au Moyen Age et les Thraces qui habitaient cette région dans l'Antiquité.

V. V.

S. Georgieva, Проучвания на търновските старини в миналото (Recherches sur les monuments archéologiques de Veliko Tŕnovo dans le passé), История и география, 1967, кн. 11—12, стр. 46—52.

V. V.

S. Georgieva. Нови данни за църквата „св. Петка“ и за джамията на Царевец в Търново, (Nouvelles données sur l'église S<sup>te</sup> Petka et la mosquée de Carevec de Tŕnovo), Археология, IX, 1967, кн. 1, стр. 27—31.

— Publication d'une brique avec une inscription bulgare découverte dans les fondations de la mosquée de Carevec.

V. V.

S. Georgieva, Керамиката на двореца на Царевец във Велико Търново (La céramique du palais de Carevec à Tŕnovo) Археология VIII, 1966, кн. 4, стр. 6—13.

— Etudes sur les fragments de la céramique dite „à sgraffito“.

V. V.

S. Georgieva—V. Dimova, Замъкът в средновековния град Червен, (Le chateau-fort de la ville médiévale Červen) ИАИ XXX, 1967, стр. 5—26, 27 ил.

— Description des ruines d'un chateau-fort du XIII<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> s.

V. V.

S. Georgieva—N. Gisdova, Средновековната крепост Цепина (La forteresse médiévale Cepina), ИАИ, XXIX, 1966, стр. 41—56.

— Publication des fouilles des années 1961—1964. On a trouvé des vestiges d'un village antique.

V. V.

T. Gerasimov, Ранновизантийски сребърни свещници от Садовец (Chandeliers en argent de la Haute époque byzantine de Sadovec, Bulgarie du Nord), ИАИ, XXX, 1967, p. 199—205.

V. V.

T. Gerasimov, Раннохристиянска гробница при гр. Сандански, (Sépulture paléochrétienne près de la ville de Sandanski — Sv. Vrač, ИАИ, XXIX, 1966, p. 222—225.

— Sépulture construite en briques, avec décoration picturale de la première moitié du VI<sup>e</sup> s.

V. V.

T. Gerasimov, Монетни съкровища, намерени в България през 1965 (Trésors monétaires découverts en Bulgarie en 1965), ИАИ, XXIX, 1966, стр. 211—216

— Auch Hortfunde mit byzantinischen und mittelalterlichen Münzen.

V. V.

T. Gerasimov, Нови монети на Константин Асен, 1257—1277, (Nouvelles monnaies de Constantin Assen, 1257—1277). Археология, IX, 1967, кн. 3, стр. 26—29.

V. V.

T. Gerasimov. Един грош на Андроник II с Михаил II Палеолог, (Un groš d'Andronic II et Michel IX Paléologue), ИАИ, XXX, 1967, стр. 199—200.

V. V.

T. Gerasimov, Монетни съкровища, намерени в България през 1966, (Trésors monétaires découverts en Bulgarie en 1966), ИАИ, XXX, 1967, стр. 187—192.

— Auch Hortfunde mit byzantinischen und mittelalterlichen Münzen.

V. V.

J. Jurukova, Рядък тип медна монета на Анастасий (Une monnaie rare de cuivre de l'empereur Anastase), ИАИ, XXIX, 1966, стр. 228—230.

— De la collection du Bode Museum in Berlin.

V. V.

K. Kemalov — D. Nikolov, Византийски моливдовул от с. Вълкосел, Благоевградско (Molybdovoul byzantin de Vălkosel, dép. de Blagoevgrad), МПК VI, 1966, кн. 4, стр. 14—15.

— Sceau de plomb du sebast Constantin Kamitza (XI<sup>e</sup>—XII<sup>e</sup> s.) inconnu jusqu'ici.

V. V.

L. Krasovska, Консервация на стенописите в църквата св. Стефан в Несебър (Conservation des fresques de l'église St. Stéphan à Necebăr), МПК, VI, 1966, стр. 36—39.

— Les fresques datent du XVI<sup>e</sup> s.

V. V.

Al. Kuzev, Принос към историята на средновековните крепости по Долни Дунав (Apport sur l'histoire des forteresses médiévales au Bas Danube. II. Pirgos, Novgrad, Svichtov et Nicopol), ИИМ Варна, III (XVIII), 1967, стр. 41—70.

— Wichtiger Beitrag zur Forschung der mittelalterlichen Städte der unteren Donau.

V. V.

Al. Kuzev, Приноси към историята на средновековните крепости по Долния Дунав. I. Тутракан и Русе, (Contribution à l'histoire des forteresses médiévales le long du Bas Danube. I. Tutrakan et Roussé), ИИМ Варна II (XVII), 1966, стр. 23—52.

— Zusammenstellung der bekannten und neuen historischen Angaben und der zerstreuten archäologischen Funde. Die Festungen sind während des XI.—XII. Jhd. entstanden.

V. V.

Al. Kuzev, Една мнима византийска каменна икона (Une icône de pierre prétendue byzantine), ИИМ Варна I (XVI), 1965, стр. 119—121.

Nach Verf.'s Meinung gehört die Steinplatte (BBp. XV, 1959, стр. 245 сл.) nicht der byzantinischen Kunst, sondern einer späteren Zeit.

V. V.

В. Кузуров, Консервация на малката порта от крепостта Царевец (Kon-servation des s. gen. Kleinen Tores der Festung Zarevetz), Известия музея Велико Търново, III, 1966, стр. 21—24.

V. V.

В. Кузуров, Западната пристройка към църквата „св. 40 мъченици“ във Велико Търново (Der westliche Anbau der Kirche „Heiligen 40 Marty-ren“ in Veliko Tŕrnovo), МПК, VI, 1966, кн. 4, стр. 1—9.

Forschung und Versuch zu Restauration.

V. V.

К. Madŕarov, Късноримска перистилна сграда в Хисар (Edifice à péri-style du Bas Empire de Hissar), Археология, IX, 1967, кн. 1, стр. 50—56.  
— L'édifice date du IV<sup>e</sup> s.

V. V.

К. Madŕarov, Нови разкопки и проучвания на Хисарската крепост (Nouvelles fouilles et recherches dans la forteresse de Hissar), ИАИ, XXX, 1967, стр. 113—142, 31 ил.

— Description des nouvelles fouilles. D'après l'auteur le mur de la ville doit remonter au IV<sup>e</sup> s.

V. V.

Ек. Манова, Средновековното въоръжение според някои стенописи в Югозападна България от XIII, XIV и XV век (Die mittelalterliche Bewaf-fnung nach einigen Wandmalereien aus Südwestbulgarien von 13, 14 und 15 Jhd.), ИАИ, XXIX, 1966, стр. 67—82.

— Auf Grund der Wandmalereien in den Kirchen in Boiana, Zemen, Berende, Boboŕevo, Dragalevci, Kremikovci.

V. V.

Ек. Манова, Църквата в Кърджали (L'église de Kŕrdŕali), Родопски сборник, I, 1956, стр. 169—218

— Dans un quartier de la ville Kŕrdŕali (dans les Rhodopes) on a fouillé une église qui remonte au XI—XIV<sup>e</sup> s.

V. V.

Л. Mavrodinova, Стенописите на Земенската църква (Les peintures murales de l'église de Zemen), ИИИИ, VIII, 1965, стр. 257—280.

V. V.

St. Mihailov, Църквата Теодор Тирон и Теодор Стратилат в Дебърско (L'église St. Théodore Tiron et Théodore Stratilat du village Debŕrsko), ИАИ XXIX, 1966, стр. 5—40.

L'église date de 1614.

V. V.

Кр. Mijatev, Византийската сграфито керамика в царския дворец в Търново (La céramique byzantine à sgraffito du palais royal de Tŕrnovo), Археология IX, 1967, кн. 3, стр. 6—9

V. V.

Kr. Mijatev, Велико Търново като исторически и туристически град (Veliko Tŕnovo, ville historique et ville de tourisme), Археология VIII, 1966, кн. 1, стр. 1—6.

— Behandelt Grundfragen der künftigen Restaurationsarbeit in der Stadt.  
V. V.

A. Milčev — Tr. Filipov, Византийска колективна монетна находка от гр. Лом (Trésor monétaire byzantin de Lom), Археология, IX, 1967, кн. 1, стр. 32—39.

— Les monnaies datent du XII<sup>e</sup> s. — 1118—1222.

V. V.

M. Mirčev, Раннохристиянските гробища при с. Шкорпиловци (Tombeaux de l'époque paléochrétienne près du village Škorpilovci), МПК VII, 1967, кн. 1, стр. 10—14

V. V.

N. Nikolov, Средновековни български накити от гр. Сандански (Parures médiévales bulgares de la ville Sandanski), МПК VII, 1967, кн. 1, стр. 14—15.

V. V.

D. Panajotova, Църквата „св. Петка“ при Вуково (The Saint Petka church at Voukovo), ИИИИ, VIII, 1965, стр. 221—256.

— L'église date du XVI<sup>e</sup> s.

V. V.

D. Panajotova, Стенописи от пещерната църква „Глигора“ при Карлуково (Les fresques de l'église rupestre dite Gligora), Изкуство XV, 1965, № 1, стр. 12—15.

— Les peintures datent du XIV<sup>e</sup> s.

V. V.

D. Panajotova, Икона на св. Георги на трон, (Icône de St. Georges sur le trône), Археология VIII, 1966, кн. 4, стр. 14—17.

— Origine incertaine. L'icône date du XVI<sup>e</sup> s.

V. V.

K. Paskaleva, Иконографски типове на св. Георги в стенописите на Кремиковската църква (Types iconographiques dans les peintures murales de l'église de Kremikovci), ИБИД, XXV, 1967, стр. 193—231

— La peinture date de la fin du XV<sup>e</sup> s.

V. V.

L. Praškov, Техника и материали на стенната живопис от XI век в костницата при Бачковския манастир, (La technique et les matériaux des fresques du XI<sup>e</sup> siècle dans la crypte du monastère de Bačkov), Изкуство, XV, 1965, № 5, стр. 24

V. V.

L. Praškov, Техника и материали на стенната живопис в църквата св. 40 мъченици в Търново (Technique et matériaux de la peinture mu-

rale de l'église „Les 40 saints martyres“ à Veliko Tărnovo), МПК VI, 1966, кн. 2, стр. 6—13.

L'auteur relève que la peinture murale de l'église du XIII<sup>e</sup> s. présente une nouvelle technique, il établit aussi les matériaux de base et la technique de la peinture.

V. V.

L. Praškov, Нови данни за стенописите в църквата св. Георги в София (Nouvelles données sur les peintures murales de l'église „Saint-Georges à Sofia), Изкуство, XVI, 1966, № 10, стр. 32—34.

Questions chronologiques des peintures qui datent du XII<sup>e</sup>—XIII<sup>e</sup> s.

V. V.

K. Rogeva-Grigорова, Съкровище от средновековни български монети (A Treasure of Medieval Silver Bulgarian Coins) МПК, VI, 1966, № 3, стр. 2—4,

Silver groshes of the reign of Tzar Ivan Alexandre and his son Mihail — XIV<sup>e</sup> century.

V. V.

M. Stančeva, Средновековната църква при с. Герман, Софийско (Eglise médiévale près du village German, région de Sofia), Археология VIII, 1966, кн. 3, стр. 21—28.

— L'église date du XII<sup>e</sup>—XIII<sup>e</sup> s. On a découvert aussi des restes de la peinture.

V. V.

M. Stančeva, Нови паметници на ранновизантийското изкуство от София (Nouveaux monuments de l'art paléochrétien de Sofia), ИАИ, XXX, 1967, стр. 212—216.

— Publication d'une icône en relief (V<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> s.) et des reliefs avec des représentations de poissons et d'oiseaux.

V. V.

M. Stančeva, По някои проблеми на средновековния Средец (Sur certains problèmes de la ville médiévale de Sredec), ИБИД XXV, 1967, стр. 213—232.

— Remarques archéologiques sur la topographie de la ville. A l'époque médiévale Sredec donnait l'impression déjà d'une ville ancienne qui garde beaucoup de ses traditions.

V. V.

T. Totev, Един бронзов медалион със знаци от Преслав (Médaillon de bronze à marques trouvé à Preslav) Археология, IX, 1967, кн. 2, стр. 36—39.

— Le médaillon date du IX<sup>e</sup>—X<sup>e</sup> s.

V. V.

T. Totev, Колективна находка от средновековни оръдия на труда (Une trouvaille d'outils du Moyen Age), Археология, VIII, 1966, кн. 3, стр. 33—35,

— Trouvaille du village Zlatar, arr. de Šumen.

V. V.

T. Totev, Рисуци на камък от Плиска и Преслав, (Dessins gravés sur pierre de Pliska et de Preslav), Изкуство, XVI, 1960, № 6, стр. 23—26.

Analyse der Darstellungen.

V. V.

T. Totev, За един паралел на чашата на Сивин жупан от Преслав (Un parallèle de la tasse de Sivin Jupan de Preslav), Археология, VIII, 1966, кн. 1, стр. 31—37.

— A propos de la publication ИАИ, XXVII, 1964, p. 5 sq. l'auteur donne un parallèle — une tasse en argent, qui appartient d'un trésor de l'île de Gotland. D'après l'auteur la tasse est fabriquée en Bulgarie au X<sup>e</sup> s.

V. V.

T. Totev, Каменен гроб в „Селище“ от Преслав (Tombeau en pierre dans la localité de Preslav). МПК VI, 1966, № 2, стр. 14—16.

— On a trouvé dans le remblai une estampille en plomb à l'inscription grecque du XI<sup>e</sup> s.

V. V.

T. Totev, Нов старобългарски писмен паметник от Преслав (Un nouveau monument écrit vieux bulgare de Preslav), ИАИ, XXIX, 1966, стр. 61—66.

— Deux fragments de calcaire, qui forment le bras horizontal d'une croix — l'une côté porte un dessin incisé et l'autre une inscription. La première moitié de l'inscription est en vieux bulgare, la seconde en grec. L'inscription date du X<sup>e</sup> s.

V. V.

A. Vasiliev, Образът на Климент Охридски в българското изкуство (Das Bild von Klement von Achrida in der bulgarischen Kunst), Климент Охридски, Сборник от статии по случай 1050 години от смъртта му, (1966), 339—385.

Chronologische Darstellung mit vielen Illustrationen.

D. A.

Z. Vážarova, Отговор на рецензиите на Ст. Михайлов и Ат. Милчев (Réponse aux critiques de St. Mihailov et At. Milčev dans la revue „Archéologia, fasc. 2 et 3, 1965), Археология, VIII, 1966, кн. 2, стр. 65—68.

— A propos du livre de Z. Vážarova, Славянски и славянобългарски селища в българските земи от края на VI до XI век, София, 1965.

V. V.

Z. Vážarova, Раннославянско и славянобългарско селище в м. Стареца край с. Гарван, Силистренско (Habitat paléoslave et slavo-bulgare au lieu dit Stareca près du village Garvan, arr. de Silistra), Археология, VIII, 1966, кн. 2, стр. 21—31.

Publication des fouilles en 1964.

V. V.

V. Velkov, Zur Geschichte der Stadt Serdika (Sofia), Etudes historiques III (1966) 61—79.

Bemerkungen über die grosse Bedeutung, welche Serdika in der Übergangszeit von der Antike zum Mittelalter gehabt hat.

D. A.



V. Velkov, Kleinasien und Syrer in den Balkangebieten während der Spätantike (IV.—VI. Jahrh.). *Etudes historiques* II (1965) 19—31.

Auf Grund hauptsächlich epigraphischer Quellenangaben stellt D. V. das Vorhandensein einer beträchtlichen Zahl von Einsiedler aus Kleinasien und Syrien in den Balkanländern im IV.—VI. Jahrh. fest. Man betont dabei die wichtige Rolle dieser asiatischen Elemente in dem ökonomischen Leben der Balkanhalbinsel während der Spätantike.

D. A.

I. Venedikov, Климент Охридски и Добета, (Klement von Achrida und Dobeta), Климент Охридски, Сборник от статии по случай 1050 години от смъртта му (1966), 307—319.

Betrachtungen über die dienstlichen Funktionen und die Rolle des bulgarischen hohen Würdenträgers Dobeta, der Verwalter des administrativen Gebietes in Südwest-Bulgarien, wo nach dem Jahre 886 auf Befehl des bulgarischen Herrschers Boris I Klement von Achrida geschickt wurde.

D. A.

V. Venkov, Укрепване на църквата в Асеновата крепост (Consolidation de l'église près du château fort d'Assène), МПК, VI, 1966, № 1, стр. 26—30.

V. V.

A. Zaprianov, Средновековни паметници на културата от Хисар, (Mittelalterliche Kulturdenkmäler aus Hissar), Археология, IX, 1967, кн. 1, стр. 40—49.

Publikation der in den Jahren 1960—1966 bei Bauarbeiten entdeckten archäologischen Funde, die zu den IX<sup>e</sup>—XI<sup>e</sup> Jahrh. gehören.

V. V.

#### IV. Varia

D. Angelov, Тринадесети конгрес на византистите (XIII. Byzantinisten congress), Исторически преглед XXII, 1966, кн. 2, с. 124—129.

Kritische Übersicht der Grundvorträge und wichtigeren wissenschaftlichen Mitteilungen am XIII. Byzantinistencongress, Oxford 5—10. IX. 1966.

D. A.

G. Christov, Християнски елементи в родопската топонимия, (Christliche Elemente in der Toponomie der Rhodopagegend), Родопски сборник, (1965) 229—245.

Die bedeutendste Zahl der christlichen Elemente in der Toponomie der Rhodopagegend bringt D. V. zu der Schlussfolgerung, dass das Christentum in diesen Gebieten bereits im IV. Jhd. eine breite Entwicklung hatte und dass die hier im VII. Jhd. angesiedelten Stämme noch vor der offiziellen Bekehrung des bulgarischen Staates zum grössten Teil christianisiert waren

D. A.

P. Koledarov, On the Classification of Inhabited Localities in the central Parts of the Balkan Peninsula in the Middle Ages. I<sup>er</sup> Congrès international des études balkaniques (1966), 179—183.

D. A.

P. Koledarov, On the Toponymy and Demography of the South-East Dreboudja Coast in the 6th and 7th Centuries (*Κρούριοι — Καρβύνη* = Каварна; Byzantinobulgarica II (1966), p. 323—328.

D. A.

N. Kondov, Demographische Notizen über die Landbevölkerung aus dem Gebiete des unteren Strymon in der ersten Hälfte des XV. Jhd. Etudes balkaniques 2(3)1965/261—273.

Betrachtungen über die Zahl der Familien, das zahlenmässige Verhältnis zwischen Männern und Frauen und anderen demographischen Fragen Als Material benützt D. V. die im Jahre 1948 von Dölge herausgegebenen Praktika für das Iberan Kloster, welches im XIV. Jhd. einige Dörfer in Süd-mazedonien besass.

D. A.

E. Michailov, Изучаване на българо-руските взаимоотношения през Средновековието след 9. IX. 1944 (Die Untersuchungen der bulgarisch-russischen Beziehungen im Mittelalter (nach dem 9. IX. 1944)), Исторически преглед XXI (1965), № 2, стр. 84—91.

Bericht über die wichtigsten Abhandlungen und Artikeln über die im Titel erwähnte Frage.

D. A.

M. Văglenov, Les Bulgares chez Voltaire, Byzantinobulgarica, II, Sofia 1966, pp. 337—353.

P. T.

#### БИЗАНТИНОБУЛГАРИКА, III

\*

Худ. редактор *Д. Донков*  
Техн. редактор *М. Александрова*  
Коректори *П. Чакова, Е. Станева*

\*

Издат. индекс 3631  
Дадена за набор на 19. V. 1969 г.  
Подписана за печат на 1. XII. 1969 г.  
Формат 71×100/16 Тираж 1000  
ЛГ III—8  
Печатни коли 21,50 Издателски коли 25,58  
Цена 3,82 лв.

\*

Набрана и отпечатана в Печатницата на Издателството на БАН  
София, кв. Гео Милев, ул. 36  
Поръчка № 418

P. Koledarov, On the Toponymy and Demography of the South-East Dobroudja Coast in the 6th and 7th Centuries (*Κρούνιοι — ΚΑΒΕΣΝΑ* = Каварна Byzantinobulgarica II (1966), p. 323—328.

D. A.

N. Kondov, Demographische Notizen über die Landbevölkerung aus dem Gebiete des unteren Strymon in der ersten Hälfte des XV. Jhd. Etudes balkaniques 2(3)1965/261—273.

Betrachtungen über die Zahl der Familien, das zahlenmässige Verhältnis zwischen Männern und Frauen und anderen demographischen Fragen. Als Material benützt D. V. die im Jahre 1948 von Dölge herausgegebenen Praktika für das Iberan Kloster, welches im XIV. Jhd. einige Dörfer in Südmazedonien besass.

D. A.

E. Michailov, Изучаване на българо-руските взаимоотношения през Средновековието след 9. IX. 1944 (Die Untersuchungen der bulgarisch-russischen Beziehungen im Mittelalter (nach dem 9. IX. 1944)), Исторически преглед XXI (1965), № 2, стр. 84—91.

Bericht über die wichtigsten Abhandlungen und Artikeln über die im Titel erwähnte Frage.

D. A.

M. Văglenov, Les Bulgares chez Voltaire, Byzantinobulgarica, II, Sofia 1966, pp. 337—353.

P. T.

#### БИЗАНТИНОВУЛГАРИКА, III

\*

Худ. редактор *Д. Донков*  
Техн. редактор *М. Александрова*  
Коректори *П. Чакова, Е. Станева*

\*

Издат, индекс 3631  
Дадена за набор на 19. V. 1969 г.  
Подписана за печат на 1. XII. 1969 г.  
Формат 71×100/16 Тираж 1000  
ЛГ III—8  
Печатни коли 21,50 Издателски коли 25,58  
Цена 3,82 лв.

\*

Набрана и отпечатана в Печатницата на Издателството на БАН  
София, кв. Гео Милев, ул. 36  
Поръчка № 418